ARCHIVES DE L'ORIENT CHRÉTIEN

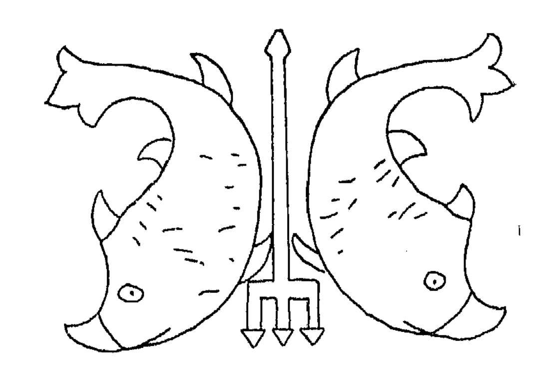
4

R. JANIN

DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ÉTUDES BYZANTINES

CONSTANTINOPLE BYZANTINE

DÉVELOPPEMENT URBAIN ET RÉPERTOIRE TOPOGRAPHIQUE



Publié avec le concours du Centre National de la Recherche Scientifique

INSTITUT FRANÇAIS D'ÉTUDES BYZANTINES

PARIS

1950

PIAE · MEMORIAE

C. A. EMEREAU

BYZANTINARUM · ANTIQUITATUM

STUDIOSISSIMO

CITA · MORTE · PRAEREPTO

HOC · OPUS

AB · EO · INITIATUM

GRATUS

DEDICAT · AUCTOR

AVANT-PROPOS

Geoffroy de Villehardouin traduit ainsi dans son rude parler champenois l'impression que la vue de Byzance fit sur ses compagnons de la quatrième croisade : « Or poez savoir que mult esgaderent Costantinople cil qui onques mais ne l'avoient veue ; que il ne pooient mie cuidier que si riche vile peust estre en tot le monde, cum il virent ces halz murs et ces riches tours dont ele ere close tot entor à la ronde, et ces riches palais et ces haltes yglises, dont il avoit tant que nuls nel poist croire, se il ne le veist à l'oil, et le lonc et le lé de la vile qui de totes les autres ere soveraine. Et sachiez que il n'i ot si hardi cui la chars ne fremist ; et ce ne fu mie merveille ; que onques si granz affaires ne fut empris de nulle gent, puis que il monz fu estorez ».

Beauté incomparable du site, splendeur orgueilleuse des édifices, puissance redoutable de l'appareil militaire ; c'est ce qu'avaient déjà dit et qu'ont répété depuis lors les mille voix pèlerines qui ont célébré cette capitale merveilleuse ; c'est ce qu'aisément soupçonne encore le voyageur moderne qui, par la même route de Thrace, promène le long des murs sa flânerie érudite. Toutefois ni ce fragile prélude, ni l'imposante image qu'en compose ce volume ne sauraient rendre toute son âme à ce grand corps de ville aux membres mutilés. Sa gloire s'est écroulée sous une autre, l'ottomane, qui déjà s'effrite sur elle, à ce point que, malgré leur lustre millénaire, comme les Misérables *du poète :*

Ils n'ont du plein midi qu'un lointain crépuscule !

Les témoins toujours visibles de l'antique Byzance sont néanmoins innombrables, qu'ils gisent en lambeaux dans la poussière des siècles, ou que, pour les mieux enchâsser dans la vie turque on leur ait posé un masque oriental. L'inventaire ici tenté n'en pouvait être aisé, car il est au monde peu de métropoles dont l'hérédité soit aussi chargée et quasi complexe que celle-là. Moins pure qu'Athènes, moins forte que Rome, mais plus riche et plus subtile qu'elles, Byzance ajoute, sous un ciel d'une égale magnificence, à la fine élégance de l'une et à la majesté de l'autre, l'inquiétante empreinte de l'indolence orientale.

Tous les voyageurs et les écrivains qui sont entrés en contact avec elle l'ont décrite ou chantée. De nombreux spécialistes, émules de Du Cange et de Banduri, en ont dénombré les monuments et esquissé la physionomie. L'auteur du présent ouvrage se propose d'offrir un essai de topographie urbaine selon une formule nouvelle qui, d'une part, rende compte du développement historique de la métropole et, de l'autre, réalise un premier inventaire de sa toponymie.

I

Il est ainsi amené à nous présenter d'abord le site et les divers visages qu'au cours des siècles lui composa le rythme de la vie ou le caprice des empereurs.

Nulle ville au monde ne fournit démonstration plus pertinente de la relation qui existe entre la position stratégique et la destinée historique d'une cité. Située au carrefour d'un réseau de voies maritimes et terrestres, Byzance vit passer dans son aire et sur ses eaux le mouvement d'hommes et d'affaires le plus dense du moyen âge. Le Danube et les grands fleuves russes, le Dniestr, le Dniepr et le Don, la mirent en rapports avec les plus lointaines tribus nordiques qui se paraient orgueilleusement de ses étoffes et de ses bijoux. Par les Dardanelles, les riverains de la Méditerranée et, plus que tous les autres, les Italiens de multiples obédiences, se disputèrent âprement son marché et ses privilèges. Par l'antique voie égnatienne ou la nouvelle route oblique qui d'Allemagne sillonne les Balkans, l'Europe des pèlerinages et des croisades se présentait sous ses murs. Sur le continent asiatique, du fond de la Chine et de l'Inde, arrivaient par un mouvement convergent d'innombrables caravanes chargées des parfums les plus subtils, de bois précieux, de pierres fameuses destinées aux couronnes impériales, aux nimbes des saints et aux mille créations d'une mode ou d'un art raffinés. La route de la soie qui, plus tardivement, canalisera vers Trébizonde et Vicina le commerce avec la Perse, n'échappa jamais complètement à son contrôle. A la vérité, les Détroits ne manquaient pas d'emplacement digne de recevoir pareille capitale, mais, à égalité de site, Byzance offrait un avantage essentiel: le vaste et profond mouillage de la Corne d'Or propice à l'aménagement des comptoirs et au repli des navires.

A une époque où la navigation n'avait pas encore dans la vie des peuples l'importance primordiale qu'elle ne tarda pas à conquérir, cette supériorité fut invariablement méconnue. On se rappelle le mot railleur décoché par l'oracle de Delphes aux fondateurs de Chalcédoine: aveugles qui n'avaient pas su apprécier les avantages d'une position destinée par la nature à porter une reine de l'univers! Or les colons de Mégare, à la recherche d'un habitat convenable, pouvaient abriter partout leurs intérêts limités. Qu'eût pensé le devin d'empereurs, qui, comme Dioclétien, implantèrent la capitale dans la profonde et agreste Nicomédie, ou qui, comme Constantin lui-même, voulurent la cacher en quelque sinuosité des Dardanelles? L'intervention des dieux paraît donc opportune qui fixa le choix de l'homme sur cette terre élue. Et néanmoins la première période de son histoire, de sa naissance à sa promotion au rang de capitale, fut comme une protestation contre cette volonté du ciel. Jamais, en effet, ville ancienne, dans le choix de ses alliances politiques, ne misa plus obstinément sur le tableau des vaincus: dans les guerres médiques, contre Philippe de Macédoine et contre Vespasien, pour Pescennius Niger et, dernière malchance, pour Licinius. Chaque fois l'instinct du suicide l'accula à la destruction que Septime-Sévère voulut totale. Mais la cité vaincue sut, telle une ensorceleuse, toujours plaire à ses nouveaux maîtres jusqu'à ce que son dernier vainqueur, Constantin, pour mieux dompter son génie contraire, l'attachât à la fortune de l'empire et lui donnât son nom. C'est alors la Sagesse elle-même — serait-ce pour cela que le plus grand temple chrétien de l'Orient est dédié à sainte Sophie — qui fit obstacle à la volonté impériale pour détourner la ville de son destin politique. Les disciples de Plotin, en présidant le 8 novembre 324 aux rites de la fondation pour la partie païenne, se croyant sur le site consacré par leurs incantations plus qu'un droit de parrainage, demandèrent qu'on les y laissât fonder la cité des sages voulue par le Maître alexandrin. Une nuée de légendes, comme il s'en élève toujours autour des enfances heureuses, embellissaient déjà dans la littérature la figure de la cité. A son front fleuri par les poètes les philosophes se croyaient appelés à mettre l'auréole de la pensée pure.

Mais la raison romaine ruina à temps les prétentions somptuaires des rhéteurs, et le lieu vit grandir en son sein, non la Platonopolis de leurs doux rêves, mais Constantinople destinée à devenir plus que le siège d'une école de penseurs, l'une des plus grandes capitales de l'humanité. Après un essai sentimental à Nich sa patrie, après la tentative romantique de ressusciter la Troie ancienne, après avoir dit ensuite avec entêtement: « Ma Rome est à Sardique », *Constantin, trop ambitieux pour diviser les deux parties du monde que le sort des armes réunissait en ses mains, opta pour Byzance, d'où il lui sembla qu'il pourrait plus aisément gouverner l'Europe et assagir l'Asie.*

Cette incursion dans l'ordre des faits ou de la légende nous a écartés du plan de ce livre. Essayons de caractériser les diverses étapes de la formation de la ville qui, vue de profil, — et ce n'est pas son moins bel aspect — est apparue à des voyageurs avertis sous la gracieuse figure d'une voile de navire largement tendue, symbole opulent de sa

glorieuse destinée. Les historiens, mesurant d'un œil indulgent cette pointe sud-ouest du Bosphore, y ont vu un triangle vaguement isocèle; les géomètres, tenus à plus de rigueur, ont insisté sur sa forme trapézoïdale, tout en soulignant la faible dimension de son côté oriental. Sur la gauche, pour celui qui vient de Thrace, s'échelonnent le long de la Corne d'Or, de la porte d'Andrinople à la Pointe du Sérail, les six mamelons qui formèrent les six collines antiques, tandis qu'à droite chevauchent les unes sur les autres les hauteurs très douces dont une organisation ingénieuse a fait la septième colline. La préoccupation du fondateur fut en effet de réaliser une idendité parfaite de la nouvelle Rome avec l'ancienne, et il y fût parvenu si, au lieu du Lycus trop souvent altéré comme le Céphise athénien, la nature avait fait couler entre les deux chaînes de la presqu'île quelque Tibre majestueux. Vu dans son ensemble, du haut des murailles terrestres, le sol paraît onduler doucement entre ciel et eau. Les élévations moyennes atteignent rarement quarante mètres et le plus haut sommet n'en compte pas soixante-dix. Il n'est pas un point de cette enceinte fortifiée d'où le spectateur ne jouisse d'un paysage noyé dans la verdure ou baigné dans une vapeur d'un bleu subtil. C'est de là que l'on peut aussi le plus exactement juger du développement de la ville et des divers moments de son évolution. De Byzas, le héros éponyme, à Théodose II, la cité fut en effet en mouvement continu d'extension de l'est à l'ouest.

Le centre de l'agglomération primitive se dérobe à l'autre bout, sur le vaste éperon qu'Istanbul enfonce dans la mer. Byzas y précéda le sultan avec l'imposant cortège de ses dieux protecteurs. Temples, palais et demeures de tous ordres couvraient une superficie limitée que défendait une muraille flanquée de vingt-sept tours. Cette première cité fut pour les poètes la mère des pélamides et des jolis thons, mais sa numismatique, où triomphent les épis, les raisins et les figues, dit assez que la fertilité du sol ne le cédait pas au flot nourricier.

Riche et prospère en temps de paix, mais périodiquement ruinée par des guerres malheureuses, la colonie mégarienne n'eût connu qu'une vie restreinte de petite république grecque. C'est au génie de Rome qu'elle dut de voir dilater et ses institutions et ses murs. Septime-Sévère ne rasa la ville, en 196, que pour la reconstruire plus belle et plus vaste. Les temples que se partagent alors dieux grecs et latins se multiplient et s'agrandissent, mais ses ornements nouveaux sont avant tout les bains de Zeuxippe, si célèbres durant tout le moyen âge, et surtout le cirque, copie exacte et coûteuse du Circus maximus. *Ce sera, c'est encore l'hippodrome (ou Atmeydanı), dont il fallut, au prix de travaux cyclopéns, corriger la déclivité et établir l'esplanade sur de puissants murs de soutènement. Là, les factions des Verts et des Bleus et leurs bourdonnantes cohues donneront*

à la cité couleur et vie. Enrichie dans la suite d'autres constructions, telles que la place du Tétrastoos, le stade, le théâtre, les ports de la Corne d'Or et du Néorion, l'aqueduc d'Hadrien que Valens agrandira, la Byzance sévérienne avait déjà ses allures de brillante capitale, brillante mais petite, dont la Colonne brûlée, sur la deuxième colline, marque l'extrême limite.

L'œuvre de Constantin fut, à l'encontre, gigantesque, couvrant la plus grande partie de la presqu'île. La nouvelle Rome, à qui un décret, gravé au Stratégion sur la colonne impériale, confère tous les droits de l'ancienne, aura ses sept collines historiques au rôle bien défini: la première porte l'Augustéon, le Sénat, le Palais Sacré, l'hippodrome et Sainte-Sophie; la seconde, le forum du fondateur que domine sa statue; la troisième (l'actuelle Université), le Capitole et le forum de Théodose; la quatrième, le Saint-Denys des Byzantins ou basilique des Saints-Apôtres; les cinquième, sixième et septième, la muraille terrestre. Deux grandes avenues à portique, disposées en corniche le long du rivage entouraient la presqu'île d'une ceinture dont les murs maritimes suivront plus tard le tracé. Deux autres routes, mises bout à bout, composèrent la voie triomphale qui, prolongée jusqu'à la Porte Dorée, sera la Mésé du moyen âge, par où sont passés, aux acclamations d'un peuple au délire facile, tous les cortèges de la Victoire. Sur l'immense étendue vierge, nouvellement englobée dans l'enceinte, surgirent à un rythme accéléré les organismes indispensables à une grande vie politique: ministères centraux, tribunaux, entrepôts, douane, aqueducs, tout était à faire et tout fut fait avec splendeur. Suivant une tradition fort ancienne Constantin poussa même la délicatesse jusqu'à faire reproduire les habitations des patriciens romains exactement comme elles se trouvaient sur le Tibre pour que, transférés à Byzance dans un cadre de féerie, ils n'eussent rien à retrancher de leurs habitudes. Mais l'afflux de la population fut, sans tarder, si dense que le rempart constantinien fut bientôt débordé. Autour de l'arc de triomphe qui, à un kilomètre et demi de là, encadrera plus tard la Porte Dorée, se forme un quartier de petites gens avides d'air et de liberté; puis les couvents s'y multiplient loin de l'agitation du centre, mais bientôt tout ce qui a une fortune y crée villas et sanctuaires, de sorte qu'il se forme une seconde ville, le Deutéron de la topographie urbaine, que Théodose II dut, moins d'un siècle après la fondation, en 413 et 447, protéger par un formidable ouvrage à triple série de défenses. C'est le mur terrestre qui, aujourd'hui encore, sur une longueur de sept kilomètres, de la Corne d'Or à la Propontide, est, avec Sainte-Sophie, l'une des grandes créations du génie byzantin. Plus imposante qu'Aigues-Mortes, dit M. Diehl, et que Carcassonne, plus poétique qu'Avignon et plus grandiose que Rome, elle est le digne aboutissement de l'évolution

urbaine, car les travaux d'Héraclius et les perfectionnements de Michel II et des Comnènes n'opéreront qu'un rajustement destiné à comprendre dans l'enceinte fortifiée le quartier des Blachernes, où s'élevait un sanctuaire fameux de la Vierge et où les basileis finirent par installer leur résidence officielle.

C'est sous la protection de ce gigantesque appareil, qui ne sera pris que le jour où l'empire ne pourra plus lui fournir assez de défenseurs, que Byzance abrita durant un millénaire ses splendeurs et ses misères. C'est aussi là derrière que se constituera dès le premier moment et que s'enrichira sans cesse de siècle en siècle jusqu'au pillage de 1204 le Musée d'art et d'architecture le plus somptueusement divers qu'ait connu le moyen âge.

II

Les pièces maîtresses en furent au premier chef les monuments dont la capitale eut profusion dès le premier jour. En donnant un nouveau centre à l'empire, Constantin eut certes l'ambition de faire aussi grand, mais encore — la magnificence du ciel d'Orient l'y incitait — plus beau qu'à Rome. Saint Jérôme qui eut la dent dure pour toutes les vanités humaines, disait de Constantinople qu'elle était habillée de la nudité de presque toutes les autres villes. Si le mot est méchant, la chose est strictement vraie, car, pour mieux l'embellir, l'empereur décréta une gigantesque rafle administrative dont la Grèce, l'Asie, l'Afrique, l'Égypte et Rome même qu'il fallait dépasser firent les frais. Étrange aspect de la Byzance chrétienne dont la ferveur de ses débuts ! Tous les chefs-d'œuvre, toute la défroque du culte et du souvenir païens s'étalaient dans un désordre étudié sous les portiques des avenues, à l'hippodrome, aux abords des palais, dans les forums, partout où une figure ou groupe pouvait poser avec avantage. L'Athéna de Lindos, une Vénus de Praxitèle, un Zeus de Phidias que Périclès avait consacré au temple d'Olympie, l'image du temps par Lysippe, entre autres pièces fameuses, et toute une faune rituelle de licornes, de tigres, de vautours, de girafes, d'antilopes, de centaures et de paons donnaient à la ville chrétienne où, pour racheter cette profusion de faux dieux désaffectés, les croix étaient innombrables, un visage splendidement anachronique. Près de 4.500 maisons patriciennes — le double de ce que Victor Publius atteste pour Rome — absorbaient une bonne partie de ce trésor artistique. Époque fabuleuse où ce n'était partout que lambris dorés, portes d'ivoire, murs incrustés de marbres ou couverts de lames d'or, mosaïques animées dont de récentes fouilles nous ont rendu de magnifiques exemplaires.

Il ne reste de cette première opulence que quelques rares débris disséminés à travers le monde. Les invasions barbares, en ruinant les provinces, appauvrirent l'aristocratie en la privant de ses revenus. Ce que le temps, les incendies et la méchanceté des hommes épargnèrent fut brocanté sans scrupule aux époques de besoins pressants, tout comme, sous le coup de la misère, on vend parfois jusqu'à ses biens de famille. A la fin du VIe siècle, la vie byzantine, partiellement restaurée, s'installa, non dans une pauvreté qu'elle ne connaîtra vraiment que dans les deux derniers siècles, mais dans une large aisance. En même temps, la marque de Rome s'atténua et Byzance, reniant avec certains rites du paganisme officiel une parure qui ne parlait plus à son âme et parfois même blessait son idéal, créa des œuvres propres à son génie. Les bibliothèques et les musées des deux mondes se partagent actuellement une multitude d'œuvres ou d'objets dus à son labeur. La ville contemporaine est pour ainsi dire vide des innombrables trésors artistiques qui l'embellirent pendant des siècles. En revanche, les monuments, solidement implantés dans le sol, y foisonnent, quoique en état de conservation fort divers.

On a dit joliment qu'à Constantinople Dieu avait Sainte-Sophie, l'empereur le Palais Sacré et le peuple l'Hippodrome : trois monuments, trois pôles autour desquels gravita l'essentiel de la vie byzantine.

Le temps a été propice à la maison de Dieu, car Sainte-Sophie vit et surtout revivra quand, sous le patient effort des travaux en cours, elle aura recouvré, avec ses tons originaux, sa splendeur d'antan. Ce prestigieux édifice, où la puissance de Rome s'allie au génie de l'Orient, est la merveille du règne de Justinien. Byzance n'a rien créé de plus parfait ni de plus grand. A vrai dire, sa masse peut paraître de l'extérieur quelque peu décevante, étouffée qu'elle fut ou dut être, au cours des siècles, par un pesant appareil de contreforts. Aussi bien, c'est de l'intérieur surtout qu'il faut juger une basilique byzantine et celle-ci entre toutes, car c'est là qu'éclate toute sa splendeur, que s'étalent sa puissante originalité, sa magnificence et sa beauté. Un écrivain du XIVe siècle a dit que Dieu avait assurément reçu Justinien en sa miséricorde pour cela seul qu'il avait bâti Sainte-Sophie. Un autre chef de peuple, entré lui aussi dans l'histoire, le président Ataturk, aura acquis devant les hommes la reconnaissance durable de tout le monde civilisé pour avoir libéré de son décor parasite ce monument de l'esprit humain.

Cette merveille de Sainte-Sophie est au point de départ de multiples créations urbaines de tout module et de toutes époques. La réplique la plus vaste et la plus somptueuse fut, comme il convenait, une œuvre de l'impératrice Théodora. Les méchantes langues assurent que l'ombrageuse souveraine sut ici encore exploiter la faiblesse de son époux pour marquer une fois de plus sa supériorité sur lui.

Si le calcul fut fait, il fut mauvais, ce qui étonne de la part de ce génie maléfique aux coups précis et sûrs. Quoi qu'il en soit, cette nouvelle église, dédiée le 28 juin 550, avait aussi grande allure, puisque, nous dit Procope, la coupole des Saints-Apôtres semblait flotter dans les airs. Mais il n'en reste qu'un souvenir sur le sol et de larges descriptions dans les livres. En revanche, le topographe signale à notre attention un choix très varié d'églises-mosquées encore debout, les unes à l'abandon, les autres soigneusement enchâssées dans leur accoutrement islamique. Nommons très particulièrement les formes et la décoration des anciens sanctuaires bâtis ou restaurés après 1300; Kahriyecami, l'antique Chora aux mosaïques flamboyantes, le type de décoration le plus complet que nous ayons; Fethiyecami ou la Pammacaristos, second siège du Patriarcat après la Conquête; Fenerisa ou monastère de Lips, remanié suivant une formule qui devrait lui valoir un meilleur sort dans un quartier désert et affreusement humide. La richesse et les formules raffinées de ces monuments tardifs étonnent en des siècles de si grande décadence politique. Toutefois les édifices les plus imposants et les plus classiques paraissent incontestablement les plus anciens, Sainte-Irène, élevée par Justinien en place de la vieille basilique dédiée par Constantin à la Paix divine, et l'église des Saints-Serge-et-Bacchus, très improprement dite « Petite Sainte-Sophie ». La frise est signée sur l'entablement au nom de l'empereur qui ne dort jamais et de la souveraine dont l'esprit est illuminé de piété et qui dormait encore moins. Puis vient une série d'édifices échelonnés entre le VIe et le IXe siècle, qui marquent la transition entre la basilique à coupole et le plan en forme de croix grecque: Kalendercami, dédié au Sauveur Inconcevable, un vrai bijou qui s'adosse à l'aqueduc de Valens, puis, au bord de la Corne d'Or, l'imposante Gülhané ou mosquée des roses, anciennement Sainte-Théodosie (du IXe siècle). A partir de cette époque le plan de la croix grecque ou croix à quatre branches égales, dont la Nouvelle Église, construite par Basile Ier à l'intérieur du Palais, fut l'expression la plus parfaite, s'implante définitivement partout. Au type le plus ancien appartiennent Bodrumcami du Xe siècle, Kilisecami, du XIe, où des travaux récents ont restitué des mosaïques d'une fraîcheur extrême; Véfacami, qui réalise le type parfait du nouveau plan. Enfin toutes les constructions des Comnènes et des Paléologues, dont les types les mieux conservés sont, entre autres Saint-Jean in Trullo, le Sauveur Pantépopte (au regard omniscient), auj. Eskiimaretcami, surtout le Pantocrator (Zeyrekkilisecami), admirable complexe d'architecture religieuse.

Sainte-Sophie s'est ainsi donné une très longue postérité d'églises, blotties à sa grande ombre, mais la formule, après avoir reflué sur certains points de l'Orient, s'est trouvée féconde en Italie, de Venise à

Monreale, pour pénétrer jusque dans le Périgord (Saint-Front de Périgueux) et refleurir de nos jours, dans la réaliste Normandie, à Lisieux, sur la tombe de la plus charmante des saintes contemporaines. Ces créations multiples, en vingt pays et sur quinze siècles divers, composent à la « Grande Église » byzantine un splendide cortège qui a tour à tour inspiré les historiens, les architectes et les poètes.

Les habitations impériales n'ont résisté ni à l'injure du temps, ni à la cupidité ou à la vindicte des hommes. Elles se sont effondrées avec l'empire de leurs maîtres, et leurs ruines couvrent, tant auprès de Sainte-Sophie qu'au lointain quartier des Blachernes, de vastes étendues dont les profondeurs hantent l'imagination des archéologues et excitent le fluide des sourciers chercheurs de trésors depuis la sensationnelle découverte que la mission écossaise fit dans les décombres du Palais Sacré. Ces longues bandes de mosaïques retracent avec un art exquis les scènes les plus diverses de la vie familière. Mais si le lourd appareil des substructions autorise des restitutions de l'édifice, la topographie en est encore trop peu esquissée et la décoration trop fragmentaire pour qu'il soit possible de rétablir jamais la splendeur de ces salles innombrables et l'anarchique entassement de constructions où l'on trouvait, en plus de huit palais privés des souverains, de longues galeries, des salles de garde, des bains, des bibliothèques, des églises, des prisons, des casernes. Des cours, des terrasses, des escaliers, de vastes jardins pleins d'eau courante et de verdure, séparaient ces divers bâtiments répartis sans aucun plan, sans aucun souci de symétrie sur une énorme surface de 100.000 mètres carrés. On en peut admirer encore d'imposants vestiges, des pavillons, des escaliers monumentaux, des pièces en différents états, comme la « Maison de Justinien » en bordure de mer ou le gracieux « Palais de Constantin » aux murs terrestres. Mais, sur ces ruines confuses l'imagination doit péniblement broder pour retrouver la ligne de ces édifices somptueux, témoins des pompes les plus magnifiques et où l'on s'étudiait très particulièrement à forcer l'admiration des ambassadeurs étrangers, en qui Byzance s'obstina toujours à ne voir que des barbares.

L'hippodrome parle davantage aux yeux et le plan s'en refait aisément dans l'esprit. L'actuelle place Atmeydani ou Marché aux chevaux a d'ailleurs exactement gardé la forme elliptique de l'ancien cirque, et le sol conserve encore in situ *trois points de repère irrécusables, la colonne serpentine transférée du sanctuaire de Delphes où elle avait été vouée par les 31 villes grecques associées après leur victoire de Platée sur les Perses, un obélisque d'Égypte que Théodose fit ériger en ornant le piédestal de bas-reliefs qui, pour n'être pas d'un très grand art, forment une précieuse page d'histoire documentaire,*

*et enfin, vers l'autre bout, une seconde pyramide, érigée là très tôt et que Constantin Porphyrogénète fit restaurer au X*e *siècle en la recouvrant de plaques de bronze doré.*

L'aire qu'ornent ces monuments vit les jeux les plus divers, depuis ceux du cirque où les basileis contenaient par des amusements les passions populaires et ceux, plus tragiques, où s'affrontaient, dans l'invective et le sang, les factions rivales. Ce fut également là, à diverses époques, le dernier refuge des libertés publiques, l'endroit où le peuple, se souvenant qu'il était l'héritier du peuple romain, manifestait bruyamment jusque sous les yeux de l'empereur contre l'oppression de la tyrannie.

J'ai mis l'accent sur ces trois ordres de monuments: églises, palais, hippodrome, dont il ne faut pas séparer les multiples forums disséminés par la ville. Ce sont là, si l'on peut s'exprimer ainsi, des ouvrages de portée personnelle à Dieu, au basileus son délégué et au peuple, pour reprendre une formule de tout à l'heure. Mais il y en a d'autres. Il suffira de nommer deux genres de construction qui ne sont pas le moindre orgueil de la ville actuelle: la muraille théodosienne dont il a été parlé et — ce qu'aucune cité antique n'offre en si grand nombre ni avec une aussi étonnante diversité — les citernes, depuis les immenses réservoirs à ciel ouvert, depuis ces lacs souterrains qui ont tourmenté l'âme de Loti et l'impressionnisme de Théophile Gautier jusqu'aux modestes bassins des habitations privées. Ajoutez les innombrables colonnes qui élevaient souvent très haut la statue de l'autocrator et dont certaines racontaient, comme la colonne Trajane de Rome, les victoires du règne. Plusieurs subsistent encore qui comptent pour le topographe parmi les points de repère les plus précieux.

Les destructions et les bouleversements de l'époque turque ont rendu méconnaissable le visage d'une cité qui eut son million d'habitants et qui, aux dires d'un voyageur enthousiaste, détint les deux tiers de l'avoir du monde. L'Occident, où les capitales n'étaient encore que de médiocres bourgades, a rêvé d'elle durant tout le moyen âge tout en la redoutant pour ses artifices et ses infidélités. Elle a aujourd'hui perdu sa physionomie, et ses traits se sont dilués sous la patine des siècles, là où ils n'ont pas été sacrifiés à la cupidité ou au fanatisme.

III

En bâtissant un État moderne, le régime kémaliste se piqua de compréhension envers les diverses civilisations qui, dans la Turquie actuelle, ont précédé la sienne. Des spécialistes eurent mission de reconnaître les monuments de leur passé et des mesures furent édictées pour leur conservation. A Istanbul, un urbaniste français, M. Prost, reçut le mandat de présenter un plan de ville où les antiquités byzantines et ottomanes fussent dégagées et mises en valeur. Cette sage et généreuse détermination aurait dû panser les innombrables blessures de la ville meurtrie. Déjà le transfert à Ankara de la capitale du nouveau régime a sauvé les rives du Bosphore du lourd et alarmant spectacle de ministères massifs et de buildings exotiques dont il y a par endroits de trop affligeants exemplaires. L'aménagement des principales voies d'accès, un entretien plus soutenu des abords, des restaurations faciles, l'ouverture de judicieux champs de fouilles feraient d'Istanbul tout d'abord un centre de tourisme à plein rendement. Pareil effort rendrait surtout, sur le plan intellectuel, à ce qui n'est plus qu'une grosse agglomération de province, ce rôle de capitale universelle où tout peuple civilisé peut et doit pouvoir retrouver quelque reflet de son génie ou quelque lambeau de son passé.

Malheureusement le libéralisme d'Atatürk est en voie de régression. Les sites les plus fameux de l'histoire byzantine, ceux sur lesquels, au cours de maintes révolutions de palais se sont jouées les destinées du monde méditerranéen, sont plus que jamais livrés à la fantaisie des architectes. On construit sans discrimination aux Blachernes et sur l'emplacement du Palais Sacré; de très vieilles églises sont rasées; d'autres s'effondrent dont aucun édile ne se soucie. Seuls les archéologues élèvent périodiquement la voix. Une requête a été présentée — et le premier Congrès international des Études classiques vient de la renouveler — aux termes de laquelle le gouvernement d'Ankara est sollicité de constituer à Istanbul un parc archéologique comprenant tous les monuments ayant joué un rôle essentiel dans la vie grecque et turque. Je ne sache pas qu'il ait été à ce jour prêté audience à ce vœu légitime du monde savant. Les sites les plus fameux se couvrent de lourds édifices sans égard pour les vieux souvenirs, comme si chacun de ceux-ci pesait sur la conscience des maîtres d'aujourd'hui comme un remords!

Cette carence des autorités fera mieux apprécier le travail qui est ici fourni. Il devient en effet nécessaire de procéder, avant que le laissez-aller des constructions anarchiques et le tracé arbitraire de nouvelles rues aient brouillé les données topographiques encore repérables, de dresser sur place un inventaire aussi complet que possible de la toponymie byzantine. Cette entreprise avait tenté jadis l'un de nos collaborateurs, le P. Casimir Emereau († 1937), qu'une belle formation classique, un sens affiné du grec et une connaissance approfondie des institutions et des lieux qualifiaient très spécialement. Les vicissitudes de l'existence le détournèrent malheureusement trop tôt de ces recherches sur lesquelles il ambitionna un moment de bâtir l'œuvre de sa vie. Quand il nous quitta pour Florence, le tiers du plan était à peine réalisé. Son manuscrit, néanmoins considérable, a servi de base à l'auteur du présent volume pour la mise au point de

la première partie : Le développement urbain. *Mais le champ de la recherche a été élargi tandis que maintes conclusions ont été révisées ou simplement abandonnées. Il en est sorti un texte nouveau dans une rédaction nouvelle, où l'on trouve la première étude rationnelle de la topographie urbaine de Constantinople byzantine.*

Personne durant ce demi-siècle ne s'est peut-être mieux familiarisé que le P. R. Janin avec les sites et les monuments de la vieille cité constantinienne. Durant près de trente ans, notre collaborateur a pu à loisir visiter par le détail les moindres recoins et vérifier sur place les hypothèses que la lecture des sources lui suggérait. S'il y a en toute recherche, même difficile, un maximum de certitude, il a pu y prétendre en se penchant longuement, patiemment sur les lieux, en confrontant sur place, dans l'aire même où se posaient les données de multiples problèmes, ses conclusions avec celles de ses devanciers ou de ses émules. La seconde partie de ce volume offre spécialement le résultat de ses recherches et de ses réflexions sous forme de catalogue alphabétique intentionnellement dressé pour faciliter aux historiens l'identification de toponymes dont les textes foisonnent. Les événements de la capitale ayant toujours eu des remous ou leur épilogue dans les deux banlieues européenne et asiatique, l'auteur a sagement décidé d'enclore cet espace dans son enquête, en sorte qu'en principe aucun nom de localité, de quartier ou de site qui n'y doive figurer, suivi des données bibliographiques sur quoi se base son identification, où se trouve son signalement. Un portefeuille de quinze cartes concrétise les données les plus certaines et présente de la « Reine des villes » de multiples tableaux de détail ou d'ensemble aux lignes souvent inédites.

Pour juger équitablement cet ouvrage, il faut — ce semble — souligner les difficultés et l'ampleur de l'entreprise. On n'aborde jamais pareil travail avec l'ambition d'être complet ni parfait. Son champ s'étend en effet à toute la littérature byzantine, au dépouillement de nombreux récits de voyages comme à la visite et à l'examen de lieux sans nombre. Les observations de la critique et les apports nouveaux de recherches qui continueront amélioreront les détails du répertoire. Il arrivera peut-être que certaines vues générales, esquissées ici pour la première fois, devront être corrigées ou rajustées. Mais quelles que doivent être les retouches futures, il n'en reste pas moins que l'ouvrage s'imposait sous cette forme précise.

Il s'imposait surtout à l'auteur, dont ce n'est dans la phase présente de son activité topographique qu'un prélude. Le moment est en effet venu pour lui de mettre le dernière main au monument qui a depuis toujours sa sollicitude : son grand travail sur les monuments religieux de Constantinople byzantine (églises, monastères, fondations pieuses, fontaines sacrées et autres lieux) où s'épancha ou se raviva l'exigeante piété du moyen âge. On n'en trouvera mention dans ces pages que dans la stricte mesure où ils intéressent le problème topographique. En revanche, cette enquête préalable s'imposait qui lui a permis de donner plus de fixité et de précision aux cadres où s'insèreront les innombrables édifices qui ont joué un rôle souvent décisif dans la vie spirituelle de l'empire. Mais ce service qu'il devait se rendre à lui-même profitera aux chercheurs toujours plus nombreux qui s'intéressent au passé d'une ville qui régenta si longtemps les destinées de l'Orient chrétien : Γένοιτο !

Paris, ce 29 septembre 1950.

V. LAURENT.

BIBLIOGRAPHIE

Les sources d'information relatives à la topographie de Constantinople et de sa banlieue à l'époque byzantine sont aussi nombreuses que variées. Si elles manquent parfois de précision, du moins fournissent-elles assez d'éléments pour que l'on puisse se faire une idée suffisante de l'aspect de la ville et de ses monuments. Cette idée se précise encore davantage par la comparaison des textes plus ou moins parallèles qui permet plus de rigueur dans la détermination.

Il ne faut pas se dissimuler cependant que bien des points resteront obscurs, et peut-être pour toujours ; car on n'a guère l'espoir de découvrir des textes nouveaux susceptibles de modifier de façon appréciable l'état de nos connaissances. Raison de plus pour étudier attentivement ceux que l'on possède et pour en tirer le meilleur parti possible, au lieu de se fier aveuglément à tout ce qu'ont écrit les devanciers, quelle que soit leur réputation scientifique. Il est de plus en plus certain en effet que dans bien des cas ils n'ont pas recouru aux textes et n'ont fait que répéter ce que d'autres avaient écrit avant eux.

Le premier travail consiste nécessairement à réunir tous les documents épars. Du Cange l'a fait d'une façon remarquable dans sa *Constantinopolis christiana* avec les éléments connus au XVIIe siècle[1]. Depuis lors la bibliographie relative à la topographie de Constantinople byzantine s'est enrichie de textes nombreux et de grande valeur qui en ont renouvelé le contenu. Il faut ensuite étudier les documents, non pas en les isolant les uns des autres, mais en les replaçant dans leur milieu et en les comparant pour en faire jaillir le plus de lumière possible. Une certaine hardiesse d'imagination permet parfois des hypothèses dont les textes prouvent la justesse. C'est sans doute un cas assez rare, mais qui procure une joie particulière au chercheur penché sur un problème qui paraissait d'abord insoluble.

(1) Deux auteurs modernes ont repris le travail de Du Cange. F. W. Unger a réuni et traduit les textes byzantins concernant le développement de la ville et un grand nombre d'édifices profanes, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte (Quellenschriften für Kunstgeschichte und Kunsttechnik des Mittelalters und der Renaissance)*, Vienne, 1878. J. P. Richter a fait le même travail pour les églises, les monastères, les palais et autres édifices publics, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte (Eitelberger-Ilgs Quellenschriften)*, Vienne, 1897.

Les documents à utiliser sont de deux sortes : 1° les sources byzantines et étrangères ; 2° les récits des voyageurs qui apportent des précisions nouvelles soit sur la position des monuments, soit sur leur état de conservation. Par ailleurs il ne faut pas négliger les travaux d'ensemble auxquels se sont livrés divers auteurs modernes, ni les études particulières sur tel quartier ou tel monument. Nous signalerons les uns et les autres, surtout dans notre répertoire final et nous indiquerons les plans qui accompagnent parfois les travaux de nos devanciers et que l'on utilise encore aujourd'hui. Nous laissons délibérément de côté tout ce qui concerne les églises, les monastères et les institutions de bienfaisance qui feront l'objet d'un ouvrage à part.

I. — Les sources

Sur le Bosphore et Byzance antique, en dehors des renseignements donnés par Hérodote, Polybe, Strabon, Pline, Arrien, Philostrate, Hésychius Illustrius, etc., il faut mentionner la description de Denys de Byzance, *Dionysii Byzantini De Bospori navigatione quae supersunt*, éd. C. Wescher, Paris, 1874 ; notes critiques de F. Wieseler, *Gött. gel. Anz.*, 1876, 321-329) ; cf. aussi de C. Wieseler, *Spicilegium ex locis scriptorum ad Bosporum Thracium spectantibus*, Göttingen, 1875.

La plus ancienne description de Constantinople est la *Urbs Constantinopolitana Nova Roma* d'un anonyme sous Théodose II (vers 430), reproduite au XVIe siècle avec la *Notitia dignitatum*, notamment par Panciroli, Venise, 1593 ; P. Gylles l'avait déjà éditée à la suite de son *De topographia Constantinopoleos*, Lyon, 1561. Du Cange l'inséra dans sa *Constantinopolis christiana*. On en trouve une nouvelle édition dans la *Notitia dignitatum* d'O. Seeck, Berlin, 1875, 227-243, et dans les *Geographi Latini minores*, coll. A. Riese, Heilbronn, 1878, 133-139.

Viennent ensuite les patriographes, surtout le pseudo-Codinus, Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως, compilation de renseignements sur la topographie et l'histoire de la ville et de sa banlieue. L'auteur, qui a vécu vers la fin du Xe siècle, a rédigé son travail en s'inspirant de plusieurs écrits aujourd'hui perdus et en copiant les trois ouvrages suivants qui sont parvenus jusqu'à nous : *a)* les Πάτρια Κωνσταντινουπόλεως d'Hésychius illustrius de Milet (VIe s.) ; *b)* les Παραστάσεις σύντομοι χρονικαὶ d'un anonyme du milieu du VIIIe siècle ; *c)* la Διήγησις περὶ τῆς οἰκοδομῆς τῆς Ἁγίας Σοφίας ou Récit de la construction de Sainte-Sophie d'un autre auteur anonyme. Ces trois ouvrages et celui du pseudo-Codinus ont été édités par Th. Preger, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, Leipzig, fasc. I, 1901 ; fasc. II et III, 1907, avec un plan sommaire de la ville et de sa banlieue. Le texte du pseudo-Codinus se trouve aussi dans l'édition de Bonn, 1843, et dans la *Patrologie Grecque*, t. CLVII. Outre

le texte du pseudo-Codinus on possède également le travail d'un auteur anonyme contemporain d'Alexis Comnène (1081-1118) et qui a adapté le texte de son devancier à la disposition topographique de la ville. C'est l'anonyme dit de Banduri (*Anonymi de antiquitatibus Constantinopolitanis*, A. Banduri, *Imperium Orientale sive Antiquitates Constantinopolitanae*, t. I, pars III, Paris, 1711 ; Venise, 1727 ; il existe une autre édition dans la *Patrologie Grecque*, t. CXXII, col. 1189-1316. Signalons aussi pour les portes de la ville un anonyme du XVIe siècle dans Cod. Vindob. hist. gr. 94 (= Suppl. cod. 128) et l'étude qui en a été faite par Th. Preger et B. Pantchenko, *Studien zur Topographie Konstantinopels*, *BZ*, XXI, 1912, 461-471.

Sans doute les informations des patriographes sont trop souvent sujettes à caution lorsqu'il s'agit de l'origine de tel monument ou de l'étymologie de tel nom. Cependant ils n'ont certainement pas inventé les édifices dont ils parlent et dont la plupart étaient encore debout à l'époque où ils écrivaient. Si leur témoignage ne peut être récusé, on aurait tort par contre de croire qu'ils suivent toujours un ordre rigoureusement logique dans leurs énumérations ; celles-ci varient d'ailleurs avec les manuscrits. La confiance aveugle qu'on leur a accordée a causé bien des erreurs chez les auteurs modernes qui se sont fiés à ces énumérations sans en étudier la valeur.

Après les patriographes, le plus important ouvrage sur la topographie de la capitale et sur le Grand Palais en particulier, c'est le *Livre des cérémonies*, compilation faite par Constantin VII Porphyrogénète (912-969) : Ἔκθεσις τῆς βασιλείου τάξεως, Bonn, 1828 ; *PG*, CXII ; A. Vogt, *Le Livre des cérémonies*, t. I et II et *Commentaires*, Paris, 1935, 1940. L'ouvrage du Porphyrogénète se compose de textes anonymes rédigés à diverses époques.

Parmi les auteurs byzantins les plus anciens il faut citer les deux historiens Socrate et Sozomène (Ve s.), *PG*, LXVII ; Zosime (Ve s.), Bonn, 1837 ; Leipzig, 1887, important pour la description de la ville constantinienne ; Procope (VIe s.), Περὶ κτισμάτων ou *De aedificiis*, Bonn, 1838 ; Leipzig, 1913, dont le premier livre décrit les monuments de la ville et de la banlieue construits ou restaurés par Justinien ; Agathias (VIe s.). Bonn, 1828 ; *PG*, LXXXVIII ; Jean Malalas (VIe s.), Bonn, 1831 ; *PG*, XCVII ; Théophylacte Simocattas (VIe s.), Bonn, 1834, Leipzig, 1887 ; le *Chronicon Paschale* ou *Alexandrinon*, écrit peu avant 641, Bonn, 1829 ; *PG*, XCII ; Constantin le Rhodien (cf. Th. Reinach, *Commentaire archéologique sur le poème de Constantin le Rhodien*, *REG*, IX, 1896). N'oublions pas deux auteurs latins : Idace (Ve s.), *Fastes consulum*, *PL*, LI, et le comte Marcellin (VIe s.), *Chronicon*, *PL*, LI.

A partir du IXe siècle, ce sont surtout les chroniqueurs qui fournissent de nombreux renseignements topographiques : Théophane le Confesseur (IXe s.), Bonn, 1839-1841 ; *PG*, CVIII ; Leipzig, 1883-1885 ; le patriarche

Nicéphore (IXe s.), Bonn, 1837 ; *PG*, C ; Leipzig, 1880 ; Georges Moine (IXe s.), Bonn, 1837 ; *PG*, CIX ; Leipzig, 1904 ; Léon le Grammairien (IXe s.), Bonn, 1842 ; *PG*, CVIII ; Théophane continué (Xe s.), Bonn, 1834 ; *PG*, CIX ; Léon Diacre (Xe s.), Bonn, 1828 ; *PG*., CXVII ; Génésius (Xe s.), Bonn, 1834 ; *PG*, CIX ; Syméon Magister (Xe s.), Bonn, 1837 ; *PG*, CIX ; Théodose de Mélitène (XIe s.), éd. Tafel, Vienne, 1859 ; Jean Skylitzès (XIe s.) et Georges Cédrénus (XIIe s.), Bonn, 1838-1839 ; *PG*, CXXI-CXXII ; Nicéphore Bryennios (XIIe s.), Bonn, 1836 ; *PG*, CXXVII ; Anne Comnène (XIIe s.), Bonn, 1839-1878 ; *PG*, CXXXI ; Leipzig, 1884 ; éd. Leib, Paris, 1937-1945 ; Michel Glycas (XIIe s.), Bonn, 1836 ; *PG*, CXLVIII ; Michel Attaliatès, (XIIe s.), Bonn, 1853 ; Jean Zonaras (XIIe s.), Bonn, 1841-1897 ; *PG*, CXXXIV-CXXXV ; Leipzig, 1884 ; Joël (début du XIIIe s.), *PG*, CXXXIX ; Nicétas Choniatès (début du XIIIe s.), Bonn, 1835 ; *PG*, CXXXIX ; Georges Acropolite (XIIIe s.), Bonn, 1837 ; *PG*, CXL ; Leipzig, 1903 ; Georges Pachymère (XIIe s.), Bonn, 1835 ; *PG*, CXLIII-CXLIV ; Nicéphore Calliste Xanthopoulos (XIVe s.), *PG*, CXLV-CXLVII ; Jean Cantacuzène (XIVe s.), Bonn, 1828-1832 ; *PG*, CLIII-CLIV ; Nicéphore Grégoras (XIVe s.), Bonn, 1829-1855 ; *PG*, CXLVIII-CXLIX ; Michel Ducas (XVe s.), Bonn, 1834 ; *PG*, CLVII ; Georges Phrantzès (XVe s.), Bonn, 1838 ; *PG*, CLVI ; Leipzig, 1935 ; enfin l'Anonyme de Sathas (*Acta et diplomata graeca medii aevi*, VII, Paris, 1894), qui n'est autre que Théodore Scoutariotès, métropolite de Cyzique (cf. A. Heisenberg, *Analekta. Mitteilungen aus italianischer Handschriften byzantinischer Chronographen*, Munich, 1901, 3-18, et *Georgii Acropolitae Opera*, Leipzig, I, 1903, p. XIV).

Bien qu'elles soient souvent farcies de légendes, les vies des saints renferment toutefois des renseignements précieux sur les monuments de la ville : *Acta Sanctorum* et *Analecta Bollandiana*, des Bollandistes de Bruxelles ; Théophile Ioannou, Μνημεῖα ἁγιολογικά, Venise, 1884, etc., Par contre, les *encomia* ou panégyriques sont très souvent décevants à cet égard. Signalons encore les Synaxaires, dont le principal, celui de Sirmond, a été édité par le P. H. Delehaye, *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae e codice Sirmondiano, Acta Sanctorum. Propylaeum novembris*, Bruxelles, 1902 ; A. Dmitriewskij, *Opisanie liturgičeskikh rukopisej*, *Typika*. I, Kiev, 1895 ; M. Gédéon, Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον, Constantinople, 1899. Enfin il faut tenir compte des *Typika* ou Chartes de fondation des monastères, de la correspondance de certains personnages, des accords passés entre les empereurs byzantins et les colonies latines, des actes officiels de ces colonies, qui fournissent des données précieuses pour la topographie de la ville. Il ne faut pas non plus négliger (pour les édifices antérieurs au VIIe siècle) l'*Anthologie Palatine*, éd. Fr. Dübner, Paris, 1864-1872 ; P. Watz, Paris, 1928, les lois du Code Théodosien et du Code Justinien, les Novelles des empereurs, les Actes patriarcaux (F. Miklosich et J. Müller, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, I-VI,

Vienne, 1860-1890), les notes marginales des manuscrits, etc. Enfin les Actes des conciles sont également une source importante d'information.

II. — Les voyageurs

Les sources byzantines sont heureusement complétées par les récits des voyageurs étrangers et des pèlerins qu'attirait à Constantinople la renommée de ses sanctuaires. Rares jusqu'au XIIe siècle, les visiteurs orientaux et occidentaux se font de plus en plus nombreux dans les derniers temps de l'empire. J. Ebersolt, *Constantinople byzantine et les Voyageurs du Levant*, Paris, 1918, en a donné une longue liste qui est cependant incomplète. Il note dans son ouvrage ce qu'ils ont dit des divers monuments.

Le premier de ces voyageurs qui ait fait part de ses impressions est l'Arabe Hâroun-ibn-Yahya, vers 880, dont la relation a été conservée par l'écrivain arabo-persan Ibn Rosteh dans son *Kitab al-A'lak al nafisa* (Livre des choses précieuses), publié par De Goeje dans la *Bibliotheca geographorum arabicorum*, La Haye, 1883, (VII, 119-130). Au siècle suivant, c'est Liutprand, évêque de Crémone, ambassadeur du roi Bérenger auprès de Constantin VII, puis de l'empereur d'Allemagne auprès de Nicéphore Phocas (*Antapodosis* et *Legatio*, *Monumenta Germaniae historica. Scriptores*, t. III), qui donne des détails fort intéressants sur le Grand Palais. Les croisades permettent aux Occidentaux de voir de près la fastueuse capitale dont le prestige et les richesses les éblouissent. C'est ainsi qu'Odon de Deuil, *De Ludovici VII Itinere*, l. IV, *PL*, CLXXXV et Guillaume de Tyr, *Willelmi Tyrensis archiepiscopi Historiae*, II, 7 ; XX, 23, *Recueil des Historiens des Croisades*, t. I, 1, p. 81-83 ; t. I, 2, p. 983-985, enrichissent notre documentation. Toujours au XIIe siècle, l'Arabe Edrisi (*Géographie d'Edrisi*, trad. par P. A. Jaubert, t. II, Paris, 1840) et le rabbin Benjamin de Tudèle (*Voyage*, La Haye, 1735) savent également voir et décrire. Vers 1190, un anonyme anglais, dont S. G. Mercati a publié le texte (*Santuari e reliquie Costantinopolitane secondo il codice ottoboniano latino 169 prima della conquista latina (1204)*, *Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, vol. XII, 1936), s'intéresse surtout aux églises et précise la position de plusieurs d'entre elles. Dix ans plus tard, commence, avec Antoine de Novgorod, la série des pèlerins russes qui se succèderont jusqu'à la fin de l'empire (B. de Khitrowo, *Itinéraires russes en Orient*, Genève, 1889). Sans doute ils se préoccupent avant tout des sanctuaires et des reliques, mais ils fournissent aussi des renseignements inédits. Geoffroy de Villehardouin, *La conquête de Constantinople*, éd. Natalis de Wailly, Paris, 1872, et Robert de Clari (cf. Ch. Hopf, *Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues*, Berlin, 1873) en donnent d'autres au XIIIe siècle. Au début du XIVe, l'Arabe

Aboulféda (*Géographie d'Aboulféda*, trad. par M. Reinaud, II, Paris, 1848) consigne ce qu'il a vu de remarquable, imité quelque temps plus tard par Ibn Batoutah (*Voyages d'Ibn-Batoutah*, texte et traduction par C. Defrémery et B. R. Sanguinetti, Paris, 1854). Enfin, en 1403, Ruy Gonzalez de Clavijo, ambassadeur d'Henri III, roi de Castille et de Léon, auprès de Timour Leng (Tamerlan) (*Historia del gran Tamorlan é itinerario del Viage y Relacion de la embajada que Ruy Gonzalez de Clavijo le higo por mandato dato del muy poderose Rey y Señor Don Enrique Tercero de Castilla*, Madrid, 1582 ; 2e éd., 1782) ; en 1420, le Florentin Christophore Buondelmonti (*Liber Insularum Archipelagi*, éd. L. de Siner, 1824 ; version grecque tirée d'un manuscrit du Sérail éditée par E. Legrand, *Description des îles de l'Archipel*, Paris, 1897 ; G. Gerola, *Le vedute di Costantinopoli di Cristoforo Buondelmonti. Studi bizantini e neoellenici*, Rome, III, 1931) ; en 1432, Bertrandon de la Broquière (Ch. Schefer, *Le Voyage d'Outremer de Bertrandon de la Broquière*, Paris, 1892) et en 1437-1438, l'espagnol Pero Tafur (*Andaças e viajes de Pero Tafur por diversas partes del mundo avidos*, éd. D. Marcos Jimenez de la Espada, Madrid, 1874) nous livrent les dernières données purement byzantines sur la ville impériale, dont ils signalent d'ailleurs l'état de décrépitude.

Les sources de renseignements ne sont pas épuisées après la chute de l'Empire byzantin, car on en trouve encore d'importantes dans les récits des voyageurs qui ont visité Constantinople après l'installation des Turcs. Nous ne pouvons citer que les principaux. Le plus important est Pierre Gylles, qui y a séjourné plusieurs années, de 1540 à 1547 et en 1550 ; il a laissé *De Bosporo Thracio libri tres*, Lyon, 1561, et *De topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus libri quatuor*, Lyon, 1561. On rencontre ensuite Augier Ghislain de Busbecq, dont l'œuvre, *Itinera Constantinopolitanum et Amasianum*, Anvers, 1582, eut de nombreuses éditions. Toujours au XVIe siècle, c'est Stephan Gerlach, chapelain de l'ambassade d'Allemagne en 1573 (cf. M. Hafenreffer, *Oratio funebris in obitum reverendi et clarissimi viri D. Stephani Gerlachii*, Tubingue, 1614; cet opuscule renferme une *Epistola* Ὁδοιπορικὴ de Gerlach) ; citons encore de celui-ci son *Tagebuch*, Francfort a. M., 1674. Son compagnon Martin Crusius a publié sa *Turcograecia*, Bâle, 1594, tandis que Johann Loevenklau (Leunclavius) écrivait les *Annales sultanorum Othmanidarum*, Bâle, 1594, Francfort, 1596. Dilich, qui séjourna à Constantinople à la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, publia une *Eigendlliche kurtze Beschreibung und Abris der weittberühmten keyserlichen Stadt Constantinopel*, Cassel, 1606. Evlija efendi visita et étudia la ville en 1634 (*Narrative Travels in Europa, Asia and Africa in the seventeenth century, trad. from turkish by the Ritter J. von Hammer*, I, Londres, 1834. De Montconys est à Constantinople en 1648, *Journal des Voyages de M. de Montconys publié par le sieur de Liergues, son fils*, Lyon, 1665. Antoine Galland accompagne le marquis de Nointel, ambassadeur de Louis XIV, Ch. Schefer, *Journal d'Antoine Galland pendant son séjour à Constantinople 1672-1673*, Paris, 1881. Guillaume-Joseph Grelot publie la *Relation nouvelle d'un voyage à Constantinople*, Paris, 1680. Jean-Baptiste Tavernier donne *Les six voyages de J.-B. Tavernier en Turquie, en Perse et aux Indes*, Paris, 1677. L'Anglais John Covel est à Constantinople à peu près à la même époque, J. Théodore Bent, *Extracts from the diares of Dr John Covel 1670-1679* dans *Early Voyages and Travels in the Levant*, The Hakluyt Society, Londres, 1893. L'abbé italien Sestini visite la ville en 1778 : *Lettres de l'abbé Dominique Sestini à ses amis de Toscane pendant le cours de ses voyages en Italie, en Sicile et en Turquie, traduites par M. Pingeron*, Paris, 1789. Le comte de Choiseul-Gouffier, ambassadeur de Louis XVI, a laissé un *Voyage pittoresque dans l'Empire ottoman, en Grèce, dans la Troade, les îles de l'Archipel et sur les côtes de l'Asie Mineure*, Paris, 1842. Il avait des collaborateurs, comme François Kauffer, qui leva le plan de la ville, et J.-B. Lechevalier, qui publia le *Voyage de la Propontide et du Pont-Euxin*, Paris, an VIII. A la fin du XVIIIe siècle, C. Comidas de Carbognano donne la *Descrizione topografica dello stato presente di Costantinopoli*, Bassano, 1794. Au XIXe siècle, on rencontre Pouqueville qui publie son *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie et dans plusieurs autres parties de l'empire ottoman*, Paris, 1805 ; Ch. Pertusier, qui donne les *Promenades pittoresques dans Constantinople et sur les rives du Bosphore*, Paris, 1815, avec un atlas, Paris, 1817 ; Joseph von Hammer, qui réunit les documents pour son ouvrage *Constantinopolis und der Bosporos*, Pesth, 1822, etc.

III. — Les travaux d'ensemble

On a beaucoup écrit sur Constantinople. Nous ne saurions donner la liste complète des ouvrages et articles, d'ailleurs de valeur inégale, publiés depuis plusieurs siècles. Nous nous contenterons d'indiquer les principaux qui peuvent contribuer plus utilement à faire connaître la ville byzantine.

P. Gylles, *De Bosporo Thracio libri tres*, Lyon, 1561 ; *De topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus libri quatuor*, Lyon, 1561.

Ch. du Fresne du Cange, *Constantinopolis christiana seu descriptio urbis sub imperatoribus christianis libri quattuor*, Paris, 1682.

J. von Hammer, *Constantinopolis und der Bosporos*, 2 vol., Pesth, 1822.

Constantios (Patriarche), Κωνσταντινιὰς παλαιὰ καὶ νεωτέρα, ἤτοι περιγραφὴ Κωνσταντινουπόλεως, Vienne, 1824 ; une seconde édition grecque a paru à Constantinople en 1844 ; il existe aussi une édition

française : *Constantiniade ou description de Constantinople ancienne et moderne*, Constantinople, 1846.

Comte Andréossy, *Constantinople et le Bosphore de Thrace*, Paris, 1828.

Sc. Byzantios, Κωνσταντινούπολις. Ἡ περιγραφὴ τοπογραφική, ἀρχαιολογικὴ καὶ ἱστορικὴ τῆς ταύτης περιωνυμοτάτης μεγαλοπόλεως, t. I et II, Athènes, 1851, 1862.

M. I. Gédéon, Κωνσταντινούπολις dans le Λεξικὸν Ἱστορίας καὶ Γεωγραφίας de Boutyras et Karidès, t. III et IV, Athènes, 1881.

F. W. Unger, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, Vienne, 1878.

A. G. Paspati, Βυζαντιναὶ μελέται, Constantinople, 1877 ; Τὰ βυζαντινὰ ἀνάκτορα καὶ τὰ πέριξ αὐτῶν ἱδρύματα, Athènes, 1885.

A. D. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892.

E. Oberhummer et W. Kubitschek, *Byzantion*, *Real-Encyclopädie* Pauly-Wissova, III, 1116-1158.

J. P. Richter, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, Vienne, 1897.

D. J. Bjeljaev, *Byzantion*, I, II, dans *Zapiski imperatorskago russkago archeologičeskago obščestva*, t. V, VI, nouvelle série, Pétrograd, 1892, 1893 ; *Byzantion*, III, dans *Zapiski classičeskago oldjelenija imperatorskago archeologičeskago obščestva*, t. VI, Pétrograd, 1907.

W. Salzenberg, *Alt-christliche Baudenkmäler von Constantinopel*, Berlin, 1877.

G. Gurlitt, *Die Baukunst Konstantinopels*, Berlin, 1907.

Al. van Millingen, *Byzantine Constantinople. The Walls of the City and adjoining historical Sites*, Londres, 1899.

E. Oberhummer, *Constantinopolis*, *Real-Encyclopädie* Pauly-Wissowa, IV, 963-1013.

E. Bouvy, *Souvenirs chrétiens de Constantinople et des environs*, Paris, 1896.

Dom H. Leclercq, *Byzance*, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, II, 1363-1454.

L. Bréhier, *Byzance*, *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique*, X, 1501-1511.

M. I. Gédéon, Κωνσταντινούπολις, Μεγάλη ἑλληνικὴ ἐγκυκλοπαιδεία, XV, Athènes, 1931, 596-626.

A.-M. Schneider, *Byzanz. Vorarbeiten zur Topographie und Archäologie der Stadt* (Istanbuler Forschungen), Berlin, 1936.

Parmi les ouvrages de vulgarisation citons, en dehors des *Guides :*

P. A. Dethier, *Der Bosporos und Constantinopel*, Vienne, 1873.

H. Barth, *Constantinople* (Les villes d'art célèbres), Paris, 1903.

Warwick Gobbe et Al. van Millingen, *Constantinople*, Londres, 1906.

C. Gurlitt, *Konstantinopel*, Berlin, 1908.

W. H. Hutton, *Constantinople* (Medieval Towns), Londres, 1909.

Djelal Essad, *Constantinople. De Byzance à Stamboul*, Paris, 1909.

Ch. Diehl, *Constantinople* (Les villes d'art célèbres), Paris, 1924.

IV. — Les plans et les vues a vol d'oiseau

Dans sa Vie de Charlemagne Eginhard rapporte que par son testament le grand empereur légua à la basilique Saint-Pierre de Rome une table d'argent carrée représentant la ville de Constantinople, *B. Caroli Vita*, *PL*, XCVII, 60.

Le plan moderne le plus ancien que l'on connaisse est celui de Christophore Buondelmonti dans son *Liber Insularum Archipelagi* (1422). Ce n'est qu'une vue à vol d'oiseau indiquant avec plus ou moins d'exactitude l'emplacement des principaux monuments. Il se conserve en plusieurs manuscrits différents (cf. G. Gerola, *Le vedute di Costantinopoli di Cristophoro Buondelmonti*. *Studi bizantini e neoellenici*, III, 247-279.

Après la conquête turque on rencontre un plan imprimé entre 1566 et 1574, mais dont l'archétype doit avoir été composé sous Mahomet II, Caedicius = A. Mordtmann, *Ancien plan de Constantinople imprimé entre 1566 et 1574 avec notes explicatives*, s. d. Il faut signaler aussi la vue à vol d'oiseau publiée par Hermann Schedel dans sa *Weltkronik*, Nuremberg, 1493, puis celle que dessina Jérôme Maurand au milieu du XVIe siècle, la vue monumentale de Stamboul que prit Melchior Lorch ou Lorichs de Flensbourg (1557). Une quinzaine d'années plus tôt avait paru l'œuvre d'un auteur turc, Nasuh es-Salihi el-Matraki racontant les campagnes de Soliman le Magnifique en Irak. Son récit est accompagné de vues à vol d'oiseau des villes traversées par l'expédition. Celles de Stamboul et de Galata fournissent des renseignements précieux, A. Gabriel, *Les étapes d'une campagne dans les deux Iraks (1537-1538)*, *Syria*, 1928, pl. LXXV et LXXVI. Salomon Schweigger, qui résida à Constantinople de 1578 à 1581, dessina une vue à vol d'oiseau de Stamboul, ainsi que le patriarcat grec alors à la Pammacaristos. A la même époque, un autre Allemand, Michel Heberer de Bretten, un Italien, Giuseppe Rosaccio, un Flamand, Wilhelm Dilich, prennent des croquis de même genre.

Le premier plan levé selon les règles de la cartographie est dû à l'ingénieur hongrois von Reben (édition de Homann's Erben, Nuremberg, 1764), mais il est bien inférieur à celui que Fr. Kauffer leva en 1776 et qu'il corrigea en 1786. Sous sa forme originale on le trouve dans le *Voyage pittoresque de la Grèce* de Choiseul-Gouffier, t. II, et dans le *Voyage de la Propontide* de J.-B. Lechevalier, Paris, 1800.

Les byzantinistes modernes ont essayé de dresser le plan de la ville ancienne suivant leurs connaissances. P. A. Dethier en a donné un, assez fantaisiste, dans son ouvrage *Der Bosporos und Konstantinopel*, Vienne, 1873. Celui d'A. D. Mordtmann, dans son *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, est bien meilleur, quoique victime encore des erreurs topographiques de l'époque. Celui de Meyer adopté par Oberhummer dans son article *Constantinopolis* de la *Real-Encyclopädie* Pauly-Wissowa, IV, 1892, reproduit celui de Mordtmann avec quelques corrections de détail. Al. van Millingen l'améliore un peu dans sa *Byzantine Constantinople*, Londres, 1899. E. M. Antoniadès, Ἔκφρασις τῆς Ἁγίας Σοφίας, 1907, s'en inspire également, mais il y introduit quelques améliorations en tenant compte des travaux scientifiques de ses contemporains. La carte publiée par Th. Preger à la suite de son ouvrage *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, Leipzig, 1907, est très sommaire et se réfère uniquement au texte du pseudo-Codinus. En 1909, Djélal Essad suit les traces d'Antoniadès, mais la transcription des noms byzantins laisse beaucoup à désirer. Dans son *Guide de Constantinople* E. Mamboury publie une carte de la ville byzantine qui marque un progrès sur certains points ; par contre on y retrouve bien des erreurs devenues en quelque sorte classiques et une fâcheuse transcription des noms grecs et latins. En 1936, A.-M. Schneider donne à la suite de son ouvrage *Byzanz. Vorarbeiten* une carte grossièrement dessinée qui brille surtout par l'absence d'indications topographiques. En 1937, M. Is. Nomidis édite en grec sous le pseudonyme de Misn une *Carte topographique et archéologique de Constantinople au moyen âge* (édition française en 1938, allemande en 1939), ainsi que la carte (en grec) des murs terrestres avec les inscriptions (1938). Ces cartes, fort bien dessinées, reproduisent toujours les erreurs traditionnelles. Celle qui illustre l'article de M. I. Gédéon, Κωνσταντινούπολις dans la Μεγάλη ἑλληνικὴ ἐγκυκλοπαιδεία, t. XV, p. 607, est à notre avis la meilleure qui ait paru jusqu'ici, bien qu'elle retienne encore nombre d'erreurs qui auraient pu être corrigées. Nous espérons faire mieux dans la présente étude, sans nous flatter d'avoir pleinement réussi.

V. — Bibliographie générale

On trouvera la liste des ouvrages à consulter dans l'article d'E. Oberhummer, *Constantinopolis*, *Real-Encyclopädie* Pauly-Wissowa, IV, 963-1013, et surtout dans l'ouvrage du Dr Arif Müfid Mansel, *Türkiyenin Arkeoloji, Epigrafi ve Tarihî Cografyası için Bibliyografya* (coll. *Türk Tarih Kurumu Kayınlarından*, XII Seri, n° 1), Ankara, 1948, 435-515. Cette bibliographie, abondante quoique incomplète, indique les travaux parus jusqu'en 1942 (généralités, murs et portes, quartiers, églises et monastères, hippodrome, colonnes, palais, aqueducs, canalisations, fontaines, bains, monuments funéraires, inscriptions, banlieue).

ABRÉVIATIONS

Acta SS. = *Acta Sanctorum*, édition des Bollandistes, Bruxelles.
ΑΙΣ = A. Papadopoulos-Kerameus, Ἀνάλεκτα ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας, Saint-Pétersbourg, 1891-1898.
An. Boll. = *Analecta Bollandiana*, Bruxelles.
BCH = *Bulletin de Correspondance Hellénique*, Paris.
BH = M. I. Gédéon, Βυζαντινὸν ἑορτολόγιον, Constantinople, 1899.
BIRC = *Bulletin de l'Institut archéologique russe de Constantinople*, Sofia.
BNGI = *Byzantinisch-Neugriechische Jahbücher*, Berlin.
Bonn = *Corpus scriptorum historiae byzantinae*, Bonn.
BT = P. Gylles, *De Bosporo Thracio*, Lyon, 1561.
Byz. Ven. = *Byzantine de Venise.*
Sc. Byzantios = Sc. Byzantios, Κωνσταντινούπολις, Athènes, I et II, 1851, 1862.
BZ = *Byzantinische Zeitschrift*, Leipzig.
Chron. Pasch. = *Chronicon Paschale.*
Comte Marcellin = Comte Marcellin, *Chronicon.*
H. Delehaye, *Deux typica* = H. Delehaye, *Deux typica de l'époque des Paléologues*, Bruxelles, 1902.
Ducange = C. du Fresne du Cange, *Constantinopolis christiana.*
EB = *Études byzantines*, Paris, 1941-1945.
ΕΕΒΣ = Ἐπετηρὶς ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν, Athènes.
EO = *Échos d'Orient*, Paris, 1897-1940.
ΕΦΣ = Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς σύλλογος, Constantinople, 1863-1921.
G. Gerola, *Le vedute* = G. Gerola, *Le vedute di Costantinopoli di Cristoforo Buondelmonti*, *Studi bizantini e neoellenici*, Rome, III, 1931.
Heisenberg, *Mesarites* = A. Heisenberg, *Nikolaus Mesarites. Die Palast Revolution des Johannes Comnenos*, Würzbourg, 1907.
IB = A. Papadopoulos-Kerameus, Ἱεροσολυμιτικὴ βιβλιοθήκη. Saint-Pétersbourg, 1891-1915.
JdI = *Jahrbuch des Deutschen Archäologischen Instituts.*
Khitrowo = B. de Khitrowo, *Itinéraires russes en Orient*, Genève, 1889.
Landmauern (Die) = B. Meyer-Plath et A.-M. Schneider, *Die Land-*

mauern von Konstantinopel (Archäologisches Institut des Deutschen Reiches), II, Berlin, 1943.

MANSI = MANSI, *Sacrorum conciliorum amplissima collectio.*

MB = Sathas, Μεσαιωνικὴ βιβλιοθήκη, Venise et Paris, 1872-1894.

MERCATI, *Santuari* = S. G. MERCATI, *Santuari e reliquie Costantinopolitane secondo il codice ottoboniano latino 169 prima della conquista latina (1204), Rendiconti della Pontificia Accademia Romana di Archeologia*, vol. XII, 1936.

MM. = FR. MIKLOSICH et J. MÜLLER, *Acta et diplomata graeca medii aevi*, I-VI, Vienne, 1860-1890.

MORDTMANN, *Esquisse* = A. D. Mordtmann, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892.

C. MÜLLER, *Fragmenta* = C. MÜLLER, *Fragmenta historicorum graecorum*, Paris.

OC = *Orientalia christiana*, Rome.

PAP.-KER. = A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS.

PG = *Patrologia graeco-latina*, édition Migne, Paris.

PL = *Patrologia latina*, édition Migne, Paris.

TH. PREGER = TH. PREGER, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, Leipzig, 1901-1907.

REB = *Revue des Études byzantines*, Paris, 1946 sq.

REG = *Revue des Études grecques*, Paris.

RH, *Revue Historique*, Paris.

RICHTER = J. P. RICHTER, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, Vienne, 1897.

SCHLUMBERGER, *MA* = G. SCHLUMBERGER, *Mélanges d'archéologie byzantine*, Paris, 1896.

SCHULMBERGER, *Sigillographie* = G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie de l'empire byzantin*, Paris, 1884.

A.-M. SCHNEIDER, *Byzanz.* = A.-M. SCHNEIDER, *Byzanz. Vorarbeiten zur Topographie und Archäologie der Stadt*, Berlin, 1936.

E. SCHWARTZ = E. SCHWARTZ, *Acta conciliorum oecumenicorum*, Berlin.

SIb = *Studi bizantini e neoellenici*, Rome.

Syn. CP = H. DELEHAYE, *Synaxarium Constantinopolitanum. Acta Sanctorum, Propylaeum Novembris*, Bruxelles, 1902.

SYROPOULOS = SYROPOULOS, *Historia concilii Florentini*, édition Creyghton, La Haye, 1660.

TAFEL et THOMAS, *Urkunden* = FR. TAFEL und M. THOMAS, *Urkunden zur älteren Handels- und Staatgeschichte der Republik Venedig*, Vienne, 1856.

TC = P. GYLLES, *De topographia Constantinopoleos et de illius antiquitatibus*, Lyon, 1561.

THÉODOSE DE MÉLITÈNE = THÉODOSE DE MÉLITÈNE, *Chronographia*, édition Fr. Tafel, Vienne, 1859.

THÉOPHANE = THÉOPHANE LE CONFESSEUR, *Chronographia*, édition C. de Boor, I, Leipzig, 1883.

Typika = A. DMITRIEWSKIJ, *Opisanie liturgitčeskikh rukopisej.* I, *Typika*, Kiev, 1895.

UNGER = F. W. UNGER, *Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte*, Vienne, 1878.

Varia = A. PAPADOPOULOS-KERAMEUS, *Varia graeca sacra*, Saint-Pétersbourg, 1909.

Viz. Vrem. = *Vizantiiski Vremennik*, Saint-Pétersbourg et Léningrad, depuis 1894.

TRANSCRIPTION DES NOMS TURCS

Nous avons adopté l'orthographe admise lors de la réforme de l'écriture en 1928. Voici la correspondance pour les lettres qui ont un son différent de celui qu'elles possèdent en français :

c — dj	ı — e muet
ç — tch	u — ou
g — g dur	ö — eu
ğ — g aspiré	ü — u
ş — ch	

INTRODUCTION

LA SITUATION GÉOGRAPHIQUE DE CONSTANTINOPLE

Si Constantinople a été de tout temps un des carrefours les plus importants du globe, c'est à cause de la situation géographique exceptionnelle dont elle jouit. Le Bosphore qu'elle commande, la Corne d'Or qui lui sert de port, le promontoire sur lequel elle s'est établie et développée, ce sont là trois conditions physiques d'une portée incalculable.

Le Bosphore (Βόσπορος ou Στενόν, le Détroit, ou encore Ῥεῦμα, le Courant). C'est un canal qui fait communiquer la mer Noire (le Pont-Euxin des anciens) avec la Marmara (ancienne Propontide). Il est coudé dans sa partie méridionale et rectiligne au nord. Sa longueur moyenne est de 31 kilomètres, pas même la moitié de celle des Dardanelles. Sa largeur varie de 550 à 3.200 mètres. Il coule entre des terrains primaires que ses eaux ont érodés et qu'elles ont fini par ouvrir. Au-dessus de ses rives bordées de kiosques, de palais, de jardins, s'élèvent, tantôt abruptes, tantôt douces et sinueuses, les pentes des collines. On peut supposer que ces collines formaient jadis un seul et même massif ; la chaîne du Petit Balkan, qui vient jeter ses derniers sommets dans la région de Büyükdere, a pu, en effet, se souder au massif bithynien de l'Alemdağı. Le Bosphore se serait donc ouvert lui-même un chemin par la force de son courant, complétant ainsi les effets d'un tremblement de terre ou d'un grand cataclysme dont les anciens ont gardé le souvenir.

Chemin fleuri que plumes et pinceaux ont retracé à l'envi. On a souligné avec complaisance la grâce de son relief, qui ne connaît ni les saillies violentes, ni les fortes altitudes ; le Paradis ou Pointe de Kabataş, au-dessus de Büyükdere, sur la côte européenne, atteint seulement 250 mètres ; sur la côte asiatique, le mont du Géant n'a que 195 mètres ; les deux sommets du Bulgurlu, au pied duquel s'étend Scutari, sont aussi modestes, le grand Çamlica avec ses 268 mètres et le petit Çamlica, haut de 225 mètres ;

d'ailleurs le point culminant de la région, l'Aydosdağı, qui appartient à la chaîne bythinienne, n'accuse que 531 mètres. Tous ces mamelons sont jetés sans ordre, au bord des eaux ; un gracieux caprice les a mêlés, enchevêtrés, découpés, froncés, donnant ainsi naissance aux innombrables caps et criques dont le littoral est comme haché ; de là des changements perpétuels dans le panorama de ses rives ; de là ces perspectives inattendues et déconcertantes qui, tout à coup, au détour d'un long canal, découpent ou ferment l'horizon, faisant des nappes d'eau ainsi emprisonnées comme des lacs d'Italie. Ajoutez à ce modelé fantaisiste, à ce relief très doux du sol, une végétation toujours luxuriante, en dépit des coupes sombres qu'on y opère sans cesse. Le cyprès et le platane, les deux arbres traditionnels de Constantinople, poussent ici à l'envi, mais dans leur voisinage verdoient également d'autres essences et des plus variées : le pin, surtout le pin parasol, le sapin, le hêtre, le chêne, le bouleau, l'orme, l'yeuse, le châtaignier, le peuplier. On rencontre ces essences au grand complet, quand on visite les deux forêts voisines, celle de Belgrad en Europe et celle de l'Alemdağı en Asie.

Les eaux qui baignent ces verts côteaux, si elles ont parfois l'aspect d'un beau lac, ne connaissent cependant jamais le calme. Sans cesse elles s'agitent. Un courant violent sillonne le Bosphore ; il atteint de 3 à 5 kilomètres à l'heure. Il est dû à l'afflux de la mer Noire dont l'évaporation est plus faible et qui, alimentée par les fleuves puissants des Balkans et de la Russie (Danube, Dniestr, Dniepr, Don), a besoin de verser dans la Marmara et la Méditerranée le trop plein de ses flots. Il y a une autre cause à cette agitation du Bosphore : c'est le souffle âpre des vents nord-nord-est, qui s'engouffrant dans l'étroit couloir, y règnent la plus grande partie de l'année. Le Bosphore prend ainsi les allures du Rhône ; il en a, à certains jours, toute l'impétuosité. Mais il n'est pas, comme le fleuve français, servi par de puissants affluents ; bien modestes, tous ces ruisselets et torrents qui, à travers d'innombrables vallons, lui apportent leur tribut ; ce sont, pour ne nommer que les principaux, sur la rive européenne le Flamurdere de Beşiktaş, l'Ortaköydere, le Baltalimandere, l'Istinyedere, le Büyükdere, le Sarıyardere ; sur la côte asiatique, le Poyrasdere, le Sultandere de Hunkyariskelesi, le Beykosdere, le Çibuklusu, le Büyük et le Küçüksu des Eaux-Douces d'Asie.

Le grand fleuve marin met en communication deux énormes masses d'eau, le Pont-Euxin ou mer Noire et la mer Égée (par la Marmara) ; il sépare deux continents, l'Europe et l'Asie. Son importance n'est pas moins grande aujourd'hui qu'aux temps anciens. Le chemin de fer de Bagdad, qui a sa tête de ligne à

Haydarpaşa, tend naturellement à monopoliser le commerce de l'Asie occidentale, mais il trouve de fortes concurrences dans les lignes de Smyrne, d'Alexandrette-Alep, de Zonguldak et de Trébizonde. Par ailleurs le rôle de débouché des régions balkaniques devient de plus en plus faible et restreint. En conséquence, c'est le trafic entre les pays riverains de la mer Noire et la Méditerranée qui attire la plus grosse partie du commerce, donnant ainsi au marché de Constantinople une valeur exceptionnelle.

La Corne d'Or (Χρυσόκερας ou plus ordinairement Κέρας, la Corne). Longue d'environ 11 kilomètres, large en moyenne de 400 mètres, la Corne d'Or forme un des plus beaux bassins du monde ; elle est digne à tous les égards de sa brillante renommée. C'est le fond d'une vallée d'érosion. Son nom est heureux : entre Galata et la Pointe du Sérail, on la voit s'ouvrir en un vaste pavillon, tandis qu'au-delà d'Eyüp elle se replie, engageant sa pointe élégante à l'intérieur des terres, où elle vient se perdre. Ses deux grands tributaires s'embouchent au fond de ce repli ; ce sont, à gauche l'Alibeysu (anc. Cydaros), à droite le Kâğıthanesu (anc. Barbyzès). Le premier naît et se développe dans la région de Bokluca-Arnavutköy-Boğazköy, recevant sur sa droite, à deux kilomètres environ de l'aqueduc de Justinien, le Cebecikövsu, à Alibeyköy, le Küçükköysu ; sur sa gauche, au nord de ce même aqueduc, le Taşlıdere, puis, plus loin, le Pribolitzadere et le Çobandere. Le bassin du Kâğıthanesu n'est pas moins étendu et moins riche ; son cours d'eau est formé des ruisseaux qui descendent des hauteurs situées au sud d'Akpunar ; il recueille, entre autres affluents, sur la rive gauche, le Davutpaşadere et le Paşadere, le premier à environ un kilomètre et demi au nord de Pyrgos, le second, à peu près à la même distance au sud de ce village, puis, en descendant sur Kâğıthane, l'Ayasağasu. La vallée où il serpente, de Kâğıthane à son embouchure, forme les Eaux-Douces d'Europe. Ainsi les deux affluents de la Corne d'Or sillonnent de leur cours et de celui des innombrables ruisselets qui les grossissent, à peu près toute la région comprise entre Eyüp d'une part, Akpunar et Derkos d'autre part. C'est entre les deux vallées respectives que passe la conduite d'eau de Derkos. La Corne d'Or reçoit encore sur sa rive septentrionale deux autres ruisselets, le Hasköy et le Kâsımpaşasu. Ce dernier se grossit lui-même, sur sa gauche, un peu avant son embouchure, du Bülbüldere.

La presqu'île d'Istanbul et son relief. — En s'engageant à l'intérieur des terres, le Corne d'Or a découpé au sud une large presqu'île en forme de promontoire. C'est là, sol gonflé d'histoire, l'assiette de l'ancienne ville. Les topographes la ramènent à la figure d'un

trapèze ; ils prennent pour bases, d'une part une ligne Yedikule-Eyüp, de l'autre, la parallèle joignant la Pointe du Sérail ou de Topkapı et le Phare de Gülhane ; ils tracent les deux autres côtés avec la ligne Eyüp-Topkapı et la ligne Yedikule-Phare de Gülhane. La base de Yedikule-Eyüp mesure 6 kilomètres 400 mètres, la base Topkapı-Phare de Gülhane 1 km., 300 ; la hauteur du trapèze donne environ 5 km., 500. Avec sa pointe arrondie au nord-est et sa courbe rentrante qui suit la Corne d'Or, la presqu'île a la forme d'un bonnet phrygien. Les voyageurs du moyen âge usaient de comparaisons plus gracieuses. Odon de Deuil, abbé de Saint-Denis et de Saint-Corneille de Compiègne, qui accompagnait Louis VII le Jeune pendant la deuxième croisade, disait de Constantinople qu'elle ressemble à une voile de navire : *Constantinopolis, Graecorum gloria, fama dives et rebus ditior, ad formam veli navalis in trigonum ducitur*[1].

Le relief de la presqu'île est d'un modelé à la fois élégant et riche. Il contraste singulièrement avec les mornes contrées de la Thrace orientale dont elle fait partie et offre l'aspect d'une véritable oasis. Quand on la contemple du haut des remparts théodosiens, d'Edirnekapı (Porte d'Andrinople) ou de Topkapı, on voit devant soi le sol qui ondule, semé de cyprès, de minarets et de coupoles. Sur la gauche, d'Edirnekapı à la Pointe du Sérail, on voit bien alignés le long de la Corne d'Or six mamelons : ce sont les six collines antiques. Sur la droite, on aperçoit des hauteurs très douces réduites en un seul bloc pour former la septième colline de la ville et compléter le *septimontium* qui donne à Constantinople une ressemblance de plus avec Rome. Ainsi deux chaînes montueuses, deux épines dorsales forment l'ossature de la presqu'île, l'une s'étendant au long de la Corne d'Or, avec ses six vertèbres, l'autre jetée au bord de la Propontide avec son amalgame d'accidents. Il manque à la ville aux sept collines un fleuve pour compléter la ressemblance avec Rome ; un modeste cours d'eau en tient lieu ; c'est le Lycus, dont les rives verdoyantes séparent les deux chaînes. Mais la Corne d'Or est un merveilleux moyen de communication en même temps qu'on ornement incomparable.

Les sept collines. — La première colline se compose de l'éperon gigantesque que Stamboul enfonce dans la mer à l'entrée du Bosphore. Elle est sacrée entre toutes. Elle a porté la cité primitive avec son acropole et ses hauts lieux ; elle porte aujourd'hui le Sérail, Sainte-Sophie, l'Atmeydanı, la mosquée d'Ahmet, c'est-à-dire l'avant-scène de la ville, et tout ce décor de murailles grises

(1) *De Ludovici VII Junioris Itinere*, IV ; *PL*, CLXXXV, col. 1222.

et roses, de coupoles bleuâtres, de blancs minarets, de cyprès poussiéreux, qui fait une si vive impression sur le voyageur qui arrive par voie de mer. Cette première hauteur est la plus vaste des six qui s'alignent le long de la Corne d'Or ; elle s'étend de Sirkeci au nord jusqu'au-dessus de Kadırgalimanı au sud. Elle forme, à l'extrémité de la chaîne à laquelle elle appartient, comme un renflement éminemment propice à l'établissement d'une cité. Il est naturel qu'on en ait fait le berceau de Constantinople.

La deuxième colline porte à son sommet la Colonne Brûlée et Nurosmaniye ; à l'est, elle est séparée de la première colline par une dépression de terrain assez forte, une vallée qui s'étend de la Préfecture (ancienne Sublime-Porte) à Yenivalidecami et à Eminönü ; à l'ouest, court une seconde vallée, celle du Grand Bazar, qui marque la séparation entre la deuxième et la troisième colline ; le Divanyolu qui relie aujourd'hui l'Ayasofyameydanı (Place de Sainte-Sophie) avec la Colonne Brûlée, fait ainsi communiquer le plateau de la première colline avec celui de la deuxième ; ses pentes sont assez roides, moins roides cependant que celles qui montent d'Eminönü à la Colonne Brûlée.

Le plateau de la troisième colline est dominé par l'ancien Seraskerat (Ministère de la Guerre), devenu l'Université depuis 1924. Il porte en bordure les mosquées de Beyazit au sud, de Süleyman le Magnifique au nord ; ses pentes méridionales s'étendent de Kumkapı à Langabostanı ; au sud-ouest, Aksaray fait la séparation entre la troisième et la septième colline, tandis qu'à l'ouest Şahzade met en communication la troisième et la quatrième colline par des pentes très douces que franchit l'aqueduc de Valens et d'où se forment, au sud la route d'Aksaray, au nord, les rues menant au pont du Gazi.

La mosquée du Conquérant (Fatih) se dresse sur la quatrième colline, au milieu d'une vaste esplanade. Au nord et au nord-est, Eskiimaretcami (anc. Sauveur Pantepopte) et Zeyrekcami (anc. Pantocrator) commandent les hauteurs qui dominent la région du pont du Gazi ; au sud, les pentes du plateau s'inclinent vers la vallée du Lycus et vers Aksaray ; c'est la région d'Atikalipaşa. Fenerisamescid (anc. monastère de Lips) est à la descente de ces pentes, au bord du Lycus, dont les deux rives en cet endroit portent le quartier dit de l'Etmeydanı, ou Marché des viandes, l'ancien quartier des janissaires.

C'est le vallon de Gülcami ou Mosquée des Roses (anc. église de Sainte-Théodosie) qui sépare la quatrième de la cinquième colline. Celle-ci porte à son sommet la mosquée du sultan Sélim. Elle est formée des hauteurs assez abruptes qui dominent le quartier du Phanar. L'école patriarcale grecque et la petite Fethiyecami (anc.

église de la Pammacaristos) sont encore deux autres points culminants de cette colline, mais au delà de Fethiyé, la vallée qui mène à Balatkapı, sur la Corne d'Or, annonce déjà une nouvelle série de hauteurs, la sixième colline.

Celle-ci porte les remparts de la ville et les quartiers d'Edirnekapı et d'Ayvansaray. Sa configuration est assez irrégulière ; tantôt elle présente des pentes assez douces, comme dans la région de Kahryecami (anc. monastère de Chora), aux abords d'Edirnekapı, tantôt elle se hérisse au contraire de sommets aigus, comme à Kesmekaya. Il n'est pas étonnant que ce coin de Constantinople ait formé, de très bonne heure, une petite cité à part, avec son enceinte particulière ; la nature en avait déjà fait une position privilégiée.

Du quartier d'Aksaray aux remparts s'étend le large massif qui a formé la septième colline. On a déjà dit qu'il avait la forme d'un triangle. Ses sommets peuvent en effet se marquer par les trois points suivants : région de Topkapı, Aksaray et Yedikule. Du sommet d'Aksaray partent deux artères urbaines : l'une se dirige vers Topkapı, en suivant le côté septentrional du massif et parallèlement au cours du Lycus ; l'autre conduit à Yedikule, par les quartiers d'Avretpazar et de Samatya, et suit le versant méridional de la chaîne et le littoral de la Marmara. Le centre de ce triangle est le Çukurbostan (citerne de Mocius), au nord d'Altımermer (Eximarmara).

Les deux centres géographiques de la presqu'île. — La septième colline est séparée de la troisième, de la quatrième, de la cinquième et de la sixième par le Lycus. Ce cours d'eau n'a rien de sauvage et de terrible, comme son nom (le Loup, Λύκος) pourrait le laisser entendre. En dehors des fortes pluies de février qui le font souvent déborder, il est très modeste, n'ayant aucun affluent. Descendu des hauteurs de Topciler, petite campagne des environs de la porte d'Andrinople, il pénètre dans la ville sous le rempart, entre Edirnekapı et Topkapı. Il s'en va, portant la fécondité au long des collines, transformant ses rives en « Nouveau Jardin, Yenibahce », comme dit le peuple de Constantinople pour désigner le cœur de la petite vallée. Son parcours n'a pas plus de six kilomètres. Il vient se jeter dans la Marmara, à Langabostanı, après avoir contourné les hauteurs d'Avretpazar. La plaine qui avoisine son embouchure porte le nom d'Aksaray (Palais Blanc), peut-être en souvenir de celui qu'y possédait l'impératrice Irène, au début du IXe siècle, C'est un des centres orographiques de la ville, car c'est là, autour du Lycus, que convergent les deux chaînes maîtresses de la presqu'île, la première avec la troisième et la quatrième collines la seconde avec le chaînon d'Avretpazar. De ce fait il est naturel

qu'Avretpazar soit devenu un nœud de communications : à Aksaray aboutissent les routes de Yedikule et de Topkapı, et celles de Beyazit et de Şahzade.

Mais c'est le quartier de Şahzade qui, aujourd'hui comme autrefois, représente le véritable ombilic (μεσόμφαλον) de la cité. Şahzade se trouve entre la troisième et la quatrième collines, donc au centre de la plus importante chaîne du promontoire. On y rencontre effectivement toutes les communications voulues : à l'est, c'est la voie de l'Université, de Beyazit et de l'Atmeydanı, à travers les crêtes de la troisième, de la deuxième et de la première collines ; au sud, c'est la descente vers Aksaray et ses grandes artères, par les plissements entre la troisième et la quatrième collines ; à l'ouest c'est la montée vers Fatih, par les pentes orientales de la quatrième colline ; au nord, c'est la route du pont du Gazi, passant sous le vieil aqueduc, prolongeant celle d'Aksaray et reliant ainsi la Marmara à la Corne d'Or.

Le relief de la ville. — Ces hauteurs, quoique ne dépassant pas la moyenne de 50 mètres, imposent à la ville, en raison de l'étroitesse des collines, un relief assez tourmenté, surtout le long de la chaîne principale. La topographie doit en tenir un très grand compte. C'est pourquoi nous avons estimé nécessaire de dresser une carte des lignes hypsométriques (carte IV) permettant de se rendre compte de l'aspect général du site sur lequel la ville était construite. Ces lignes hypsométriques sont d'ailleurs reproduites sur la carte générale (I). On y verra que dans certaines régions, principalement sur le versant de la Corne d'Or, mais aussi sur celui de la Propontide, il existe des pentes assez roides, tandis qu'ailleurs elles sont mollement dessinées.

Les terrasses. Cette configuration du terrain a naturellement conduit les Byzantins à construire de nombreuses terrasses permettant de donner aux monuments une aire suffisante à leur plein développement. C'est là une constatation qui a longtemps échappé aux archéologues penchés sur le plan de la ville. M. E. Mamboury a justement fait remarquer, au Congrès des Études byzantines de Bruxelles, en août 1948, combien cette ignorance portait préjudice à la connaissance exacte des lieux[1]. Ces terrasses byzantines sont encore nombreuses, comme on pourra s'en rendre compte en étudiant la carte VI. Certaines sont intactes, d'autres réparées par les Turcs, d'autres enfin masquées par un mur d'époque posté-

(1) M. E. Mamboury a bien voulu nous communiquer la carte qu'il en a dressée pour la partie de la ville comprise dans l'enceinte constantinienne. Nous ne saurions trop le remercier de son aimable courtoisie.

rieure qui n'a fait que renforcer celui du temps des Byzantins. La hauteur de ces terrasses est d'ailleurs très variable, suivant la pente du terrain. Elle va de quelques mètres à peine sur les déclivités moins grandes jusqu'à une vingtaine le long des pentes abruptes. C'est ce qui arrive surtout du côté de la Corne d'Or, mais il en est aussi d'importantes du côté de la Propontide. C'est ainsi qu'en dehors de celle qui terminait l'hippodrome au sud-ouest, au-dessus du port Sophien (Kadırgalimanı) et qui ne mesurait pas moins de 20 mètres de haut, on peut en signaler une autre, presque aussi élevée, qui se voit encore au sud-ouest de la place Beyazit, au-dessus de la plaine d'Aksaray. Comme ces terrasses demandaient de grands matériaux de remblai on y a paré en aménageant à l'intérieur des souterrains dont un certain nombre étaient des citernes. Cf. carte VI.

Les rues qui montaient de la mer jusqu'au sommet de la chaîne de collines passaient naturellement entre ces terrasses, ce dont il faut soigneusement tenir compte dans le tracé des voies. Ces rues en pente roide étaient assez souvent en escaliers ou en rampes inclinées, comme on en trouve tant d'exemples dans les villes anciennes.

CHAPITRE PREMIER

DES ORIGINES A CONSTANTIN

I. — Thraces, Phéniciens et Grecs

1. *Les premiers habitants. Le bourg de Lygos.* — Les premiers vestiges de civilisation sur les rives du Bosphore ont été retrouvés dans la banlieue asiatique de Constantinople. La riante vallée du Chalcédon (Kurbağalısu), petit côtier qui descend de la région du Kayşdağı, passe à l'est de Kadiköy, l'antique Chalcédoine, et se jette dans le golfe de Kalamiş, a révélé, ainsi que le plateau d'Erenköy, un certain nombre d'instruments en pierre polie (haches, poinçons) et des débris de verre. Ces instruments, enfouis à près de deux mètres de profondeur, appartiennent à l'époque néolithique ; ils sont absolument identiques à ceux que Schliemann a trouvés dans la première et la plus profonde des cités troyennes de Hisarlık[1].

A la même époque, la rive européenne était également habitée. Elle porte, à l'extrémité du promontoire formé par la Corne d'Or, des murs cyclopéens dont on a découvert les restes, en 1871, lors de la construction du chemin de fer de Roumélie et, plus récemment, au cours des fouilles entreprises par le Corps d'occupation français, de 1921 à 1923. Ce serait là la plus ancienne agglomération humaine formée sur le promontoire. Elle semble correspondre au Lygos dont parle Pline l'Ancien : *Oppidum Byzantium liberae condicionis antea Lygos dictum*[2].

Les populations qui habitaient ainsi les rives du Bosphore étaient thraces, au dire des historiens. Thraces sont les noms de leurs villes et de leurs sites : Bosphore, Byzance, Mucaporis, etc. Thraces étaient les divinités qu'elles vénéraient. Parmi ces dernières il

(1) Cf. A. D. MORDTMANN, *Historische Bilder vom Bosporus, Bosporus*, Constantinople, 1907, N. F., III Helft, 8 sq.

(2) *Natur. Hist.*, IV, 46 ; éd. Teubner, I, 165.

faut signaler le fameux dieu cavalier dont les représentations sont nombreuses. La plus grande est celle du relief trouvé à Thessalonique et placé au musée des antiquités d'Istanbul. Le dieu avait des autels sur le plateau qui portera plus tard l'Augustéon de Constantin et à l'endroit où s'élèvera le forum de ce prince. C'est le Ζεῦς ἵππιος[1].

2. *Les Phéniciens et les Mégariens à Chalcédoine.* — A l'époque égéenne, on trouve les Phéniciens installés au promontoire de Moda (Kadiköy). Là, comme en beaucoup d'autres côtes importantes, ils possédaient un comptoir qui a laissé des traces[2]. Cette position était tout à fait conforme aux méthodes commerciales des Phéniciens. A la différence des Grecs, ils ne recherchaient pas les conquêtes ; ils ne s'enfermaient pas dans des ports ; ils se tenaient sur les hauteurs, d'où ils pouvaient surveiller les mers et s'adjuger la libre pratique. Ils ne s'installèrent pas dans la Corne d'Or, car ce lieu ne leur convenait pas. Et, sans doute, la population guerrière qui s'abritait derrière les hauts murs de Lygos, ne le leur eût jamais permis.

D'après la tradition, assez tardive, une colonie de Mégariens, conduite par Archias, s'installa, vers 685 av. J.-C., à la place des marchands de Tyr et de Sidon, à Chalcédoine, apportant avec elle la civilisation hellénique. Petit à petit Chalcédoine formera un petit État sans cesse en concurrence avec celui de Byzance.

3. *Les Mégariens à Byzance.* — Les légendes byzantines fixaient le premier emplacement de la future capitale au fond du Chrysokéras ou Corne d'Or, aux embouchures du Cydaros (Alibeysu) et du Barbyzès (Kağıthanesu), près des autels de Sémestra. L'histoire ne leur a jamais fait écho. Elle place à la Pointe du Sérail la fondation jetée par une colonie mégarienne, vers 658 av. J.-C. Comme on l'a vu plus haut, les Mégariens ne furent pas les premiers à habiter ce coin de terre. Mais ils ne s'y seraient installés qu'après avoir consulté l'oracle de Delphes, suivant la coutume antique[3]. Et l'oracle leur aurait en effet indiqué les lieux situés en face de la « cité des aveugles », des Chalcédoniens, ainsi appelés parce qu'ils n'avaient pas su choisir le meilleur emplacement. C'est ce que rapporte Tacite d'après les traditions grecques : *Namque arctissimo inter Europam Asiamque divortio Byzantium in extremo posuere Graeci, quibus Pythium Apollinem consulentibus ubi conderent urbem, redditum oraculum est quaererent sedem caecorum terris adversam. Ea ambage Chalcedonii monstrabantur quod priores illuc*

(1) Cf. *Soph. fragm.*, 523.
(2) A. D. Mordtmann, *op. cit.*, 28 sq.
(3) Fustel de Coulanges, *La cité antique*, III, 4.

evecti, praevisa locorum utilitate, priora legissent[1]. Les Chalcédoniens n'étaient pas aussi aveugles que semblait le dire l'oracle. En effet la position qu'ils avaient choisie était excellente et, s'ils ne s'établirent pas sur le promontoire d'en face, c'est que probablement les habitants de Lygos ne le leur permirent pas. D'ailleurs l'endroit manquait d'eau, circonstance peu favorable à l'établissement d'une colonie.

Le chef de la colonie dite mégarienne établie sur la côte européenne aurait porté le nom de Byzas et serait devenu ainsi le héros éponyme de la ville. Les légendes ont fait de Byzas le fils de Sémestra, une nymphe du pays, et l'époux de Phidaleia, laquelle était la fille de Barbyzos, roi de la contrée. Byzas se présente avec un compagnon, le héros Antès ; leurs deux noms fondus ensemble auraient donné le mot Byzantion (Βυζάντιον)[2]. L'étymologie est charmante, mais c'est tout. En outre la mythologie byzantine a emprunté à la mythologie romaine les traits dont elle avait besoin pour rehausser le prestige de la ville. Il y a sept stratèges à Byzance comme il y avait sept rois à Rome ; Byzas a un frère appelé Strombos ; avec lequel il est en aussi mauvais termes que Romulus avec Rémus ; les chiens aboient quand Philippe de Macédoine attaque la ville, comme les oies crient à Rome devant le péril gaulois. En réalité le mot Byzance est d'origine thrace et n'a rien de mégarien. Il faut le rapprocher des autres noms thraces, Βυζία, Βύζηρες, Βυζαντίς, et du nom de Barbyzès (Βαρβύζης). Il a donc été donné avant l'arrivée des Grecs. Ceux-ci, en s'installant dans la petite cité thrace, n'ont pu faire disparaître complètement l'ancien état des choses. Ils ont dû composer avec l'élément indigène.

II. — **La Byzance des Mégariens**

L'Acropole. — Le centre de la fondation mégarienne, c'est l'Acropole. Elle s'élevait dans l'angle oriental de la presqu'île, sur le site occupé de nos jours par le Sérail. Comme l'écrivait un patriographe du xe siècle, « c'était une coutume des anciens de se bâtir des palais sur les acropoles »[3]. Byzas n'aurait pu déroger à cette coutume imposée par la prudence. Les pieux Byzantins, qui ne doutaient pas, comme nous, de l'existence du grand chef national, savaient donc où chercher sa demeure ; il leur suffisait de lever les yeux vers la colline inspirée. Ils y voyaient les temples

(1) *Annales*, XII, 63.
(2) Hésychius de Milet, dans Th. Preger, *Scriptores originum Constantinopolitanarum*, Leipzig, 1901, 3, 4 ; Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί, *ibid.*, 42, 48.
(3) Th. Preger, *op. cit.*, II, 140.

de leurs dieux protecteurs : Zeus, Apollon, Poseidon, avec Artémis et Aphrodite, avec Athéna Ecbasia, qui présidait au débarquement. On voit maintenant au Musée de Sainte-Sophie un petit autel antique en porphyre, décoré de guirlandes et posé sur un chapiteau renversé, qui se trouvait jadis dans une cours du Sérail. Il provient peut-être de quelqu'un des temples qui ornaient l'Acropole. Au moyen âge, une église de Saint-Ménas remplacera le sanctuaire de Poseidon, tandis qu'en bas autour de l'enceinte, s'élèveront un grand nombre d'autres fondations chrétiennes : les établissements hospitaliers du quartier d'Eugène, Sainte-Barbe, Saint-Nicolas, Saint-Démétrius surtout. Ce coin de la ville s'appellera même sur le tard l'« angle de Saint-Démétrius ».

L'enceinte. — La ville répandue autour de cette citadelle est munie d'une enceinte de dimensions assez modestes, à en juger par la description du pseudo-Codinus. Le rempart est flanqué de vingt-sept tours faisant saillie à l'extérieur et disposées en crémaillère, de façon à enserrer l'ennemi à la première approche. « Il commence au mur de l'Acropole et s'étend jusqu'à la tour d'Eugène ; de là il monte au Stratégion pour atteindre les bains d'Achille. A cet endroit l'arc qu'on appelle (au moyen âge), Arc d'Urbicius, était une porte terrestre des Byzantins. L'enceinte s'avance ensuite vers les Chalkoprateia jusqu'au Milion ; là aussi se trouve une porte terrestre. Puis elle atteint les colonnes torses des Tzykalaria ; elle descend ensuite vers les Topoi et revient dans la direction de l'Acropole, en passant par les Manganes et les Arcadianae... Tel est le tracé de la ville de Byzas »[1].

Ce tracé serait reproduit approximativement par la série des tronçons suivants : *a)* de Yalıköşkkapı (Tour d'Eugène) à l'ancienne Sublime-Porte (Stratégion) ; *b)* de l'ancienne Sublime-Porte-Zeynebcami (Chalkoprateia) à l'entrée de la place Ayasofya, du côté de Divanyolu (le Milion se dressait près de cette entrée)[2] ; *c)* de la place d'Ayasofya à l'hôpital de Gülhane (région des Topoi et des Arcadianae) ; *d)* de Gülhane à Değirmenkapı (quartier des Manganes). Du côté de la mer, les murailles étaient peu élevées ; des jetées en pierre (χηλαί) les protégeaient contre les assauts des vagues.

Le pseudo-Codinus prétend que cette enceinte dura depuis les origines de la ville jusqu'au règne de Constantin[3]. Il fait erreur, comme on le verra plus loin. Son tracé remonte peut-être à la

(1) Th. Preger, II, 141.
(2) Les travaux exécutés vers 1930 pour l'installation des égouts ont permis de retrouver les fondements de ce qui fut probablement l'enceinte de Byzas.
(3) Th. Preger, *lo. cit.*

conquête de Pausanias, en 479 av. J.-C. Pausanias doit avoir reconstruit la ville, car certains textes cités par Ducange[1] en font un des fondateurs de Byzance. Un autre restaurateur célèbre, c'est Léon, archonte des Byzantins, qui commandait la défense en 340, au moment du siège entrepris apr Philippe de Macédoine. Léon fit réparer le rempart au moyen des pierres tombales, d'où le nom de Tymbosyné (Τυμβοσυνή) donné à une des parties restaurées. Lorsque Byzance prit parti pour Pescennius Niger, Septime-Sévère se vit obligé de renoncer à l'attaquer, les fortifications étant jugées imprenables. Hérodion dit en effet que Byzance était entourée de remparts très puissants (ὀχυρώτατα τετειχισμένον)[2]. A la même époque, la ville passe pour être très peuplée et très riche[3].

Les guerres ne lui manquèrent pas, après lesquelles elle dut se relever, renforcer, élargir ses murs. Al. van Millingen[4] distingue deux enceintes antérieures à Septime-Sévère, mais la délimitation de la seconde est imprécise. Byzance ne put jamais rester neutre dans les luttes de compétition. On la voit devenir tour à tour spartiate et athénienne ; elle se déclare contre Mithridate, mais il lui faut prélever l'impôt en faveur des Romains ; elle fait sienne la cause de Pescennius Niger, mais c'est pour tomber sous les coups de Septime-Sévère ; elle combattra pour Licinius, mais Constantin s'en rendra maître. Presque toujours elle mise sur le mauvais tableau, mais elle échappe à la catastrophe à cause de sa position privilégiée.

Places et monuments. — Deux places importantes sont signalées par les historiens : le Stratégion et le Thrakion. Le Stratégion (Στρατήγιον) doit être placé au nord de la ville, dans la vallée qui sépare la première colline de la deuxième, probablement dans le quartier de l'ancienne Sublime-Porte. C'était le Champ de Mars. La tradition y faisait camper Alexandre et son armée ; au début du moyen âge, on y voyait une statue de ce prince que Constantin, disait-on, avait transportée de la Pointe de Damalis où elle s'élevait tout d'abord. Au Stratégion, les chefs militaires venaient recevoir les distinctions et les récompenses[5].

Le Thrakion (Θρᾴκιον) était une belle place, « vide de maisons et à terrain plat »[6]. Sa position ne se laisse pas facilement deviner.

(1) *Constantinopolis christiana*, I, 16.
(2) Ἡρωδιανοῦ τῆς μετὰ Μάρκον βασιλείας ἱστορία, l. III.
(3) *Ibid.*, cf. Pline, *Epistulae*, X, 82.
(4) *Byzantine Constantinople. The Walls of City*, Londres, 1899, 8.
(5) Th. Preger, 17.
(6) Xénophon, *Anabase*, VII, 1, 24.

Peut-être faut-il le placer près de l'Ayasofyameydanı, au sud-est de l'ex-Sublime-Porte, sur le bord occidental du plateau de la première colline. Xénophon y fit ranger ses troupes. L'enceinte avait une porte qui donnait sur le Thrakion ; c'est probablement la première des portes terrestres qui est signalée par le pseudo-Codinus[1], près de l'Arc d'Urbicius et des bains d'Achille. De la porte du Thrakion à la Corne d'Or s'élevait une rangée de sept tours douées d'une acoustique merveilleuse et dont l'écho se transmettait de l'une à l'autre[2]. Il y avait dans la ville, près de l'Acropole, une autre tour célèbre, la tour d'Hercule ; le cod. Vatican. Pii 39 spécifie qu'elle faisait partie des sept, se trouvait sur l'Acropole, à l'endroit qui s'appela plus tard le Kynégion[3]. Son nom lui venait sans doute de ses dimensions imposantes et de sa solidité. Il faut remarquer cependant que ni Dion Cassius, ni le pseudo-Codinus, ni Cédrénus, ni Zonaras, ni Suidas ne parlent de cette tour d'Hercule.

Un peu au sud du Thrakion, sur l'emplacement du futur Augustéon, les Byzantins vénèrent le dieu cavalier, le Ζεὺς ἵππιος. Il y a peut-être déjà à cet endroit le Tétrastoon qui formera le centre de la ville sous Septime-Sévère. En tout cas, au milieu de la place, se dresse une colonne portant la statue du Soleil avec l'inscription Ζευξιππίῳ[4]. En ces lieux une autre divinité tutélaire reçoit les hommages de la ville. C'est Rhéa, dont le métrôon et la statue remontaient aux origines mêmes de la cité. Et cette statue servait de Tykhaion à Byzance, au témoignage d'Hésychius[5]. Là, comme dans les princiaples villes de la côte, le culte de la Dindymène était en grand honneur, avec ceci pourtant de particulier que la Mère des dieux était la Tykhé poliade des Byzantins. C'est dire de quelle vénération elle était l'objet chez eux. Un des plus intéressants monuments en l'honneur de Rhéa est un bas-relief avec inscription découvert à Küçükçekmece et représentant la déesse coiffée du polos et tenant de la main gauche le tympanon[6].

Byzance possède de très beaux monuments. Elle est munie de théâtres, de thermes[7]. Il y a un gymnase et un stade sous le temple de Poseidon, à l'endroit où le terrain s'aplanit, c'est-à-dire à la

(1) Th. Preger, I, 121.
(2) Dion Cassius, *Historia romana*, LXXXIV, 14, 5.
(3) Th. Preger, 6 en note.
(4) Zosime, *Hist.*, II, 21 ; Bonn, 97 ; Malalas, *Chronographia*, Bonn, 291 ; *PG*, XCVII, 441 A ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 494 sq. ; *PG*, XCII, 649 AB.
(5) Th. Preger, 6 : ὅπερ καὶ Τυχαῖον τοῖς πολίταις τετίμηται.
(6) Dethier et Mordtmann, *Epigraphik von Byzantion und Constantinopolis*, 54, pl. VI, fig. 28.
(7) Denys de Byzance, sub verbo Βυζάντιον.

Pointe du Sérail actuel. Le temple devait être sur l'esplanade du Sérail, face à la Propontide ; il fut remplacé au moyen âge par l'église Saint-Ménas[1]. Le théâtre est voisin du temple d'Aphrodite, qu'il faut probablement placer au-dessus de la colonne dite de Claude le Gothique. Un Kynégion s'étend près du temple d'Artémis, qui devait se trouver un peu plus à l'est. Les œuvres d'art ne manquent pas. Lorsque l'armée de Septime-Sévère assiège la ville, les habitants ayant épuisé leurs munitions, jettent sur les assaillants des statues et des chevaux de bronze[2]. C'est la preuve que leur ville est alors vraiment riche et belle.

La vie de la cité. — Malgré toutes les guerres auxquelles elle est obligée de prendre part, Byzance connaît la prospérité et le bonheur. Elle est profondément attachée à ses lois, à son culte surtout. Les dieux ont des autels un peu partout ; au sommet de l'Acropole, Apollon rayonne aux côtés de Zeus, avec Athéna Ecbasia, tandis qu'au versant de la citadelle, tourné vers la Propontide, Poseidon surveille les mers, Poseidon dont le trident et les joyeux dauphins ornent les armes de Byzance[3]. Sur la rive nord du Chrysokéras règnent Artémis Orthosia, Dionysios et Pluton ; Rhéa, qui s'entoure d'un cortège de divinités, donne la fécondité aux côteaux du Bosphore. Quand les navigateurs se dirigent vers le redoutable Pont, à travers l'étroit canal semé d'embûches, inquiets, ils cherchent du regard le Hiéron de Zeus Ourios, qui se dresse à la sortie, au delà du Lit d'Hercule. Si Byzance est prospère, c'est surtout parce que ses habitants sont d'heureux commerçants ; la pêche est leur métier préféré ; Byzance, disent les poètes, est la mère des pélamides et des jolis thons. Byzance est donc heureuse. Elle le serait encore plus si le sort n'en avait fait le « grand rempart contre les barbares du Pont et de l'Asie »[4], s'il l'avait protégée contre la cupidité et les ambitions des conquérants.

III. — La ville de Septime-Sévère

Byzance, simple kômé d'Héraclée Périnthos. — Pour avoir entretenu des intelligences avec Pescennius Niger, Byzance fut cruellement punie par Septime-Sévère. Ses murs furent rasés en 196. Elle perdit tous ses droits et jusqu'à son nom. On l'appela Antonia

(1) Th. Preger, 6-7.
(2) Dion Cassius, *op. cit.*, XII, 5.
(3) Ces armes figurent même dans Sainte-Sophie, où l'on en voit plusieurs représentations dans la nef de droite.
(4) Dion Cassius, *op. cit.*, LXXIV, 14, 4 : τῶν Ῥωμαίων μέγα φυλακτήριον καὶ ὁρμητήριον πρὸς τοὺς ἐκ τοῦ Πόντου καὶ τῆς Ἀσίας βαρβάρους.

('Αντωνία) ou Antoninia ('Αντωνινία). Antonin est le nom du père adoptif de Marc-Aurèle ; c'est aussi celui de Caracalla, le fils de Septime-Sévère. Mais le vocable eut peu de succès ; il tomba très vite dans l'oubli.

Quelle fut la déchéance de la ville? Jusqu'où alla-t-elle? D'après Dion Cassius[1], Sévère ne se contenta pas d'enlever son indépendance à Byzance, il la priva de son droit de cité (τὸ ἀξίωμα πολιτικὸν) ; il la réduisit à l'état de κώμη et en fit la propriété d'Héraclée Périnthos[2]. Le nom que portent les cités à cette époque ne sert pas seulement à désigner la ville elle-même, il s'étend à tout le territoire, à la *regio*, à la διοίκησις qui en dépendent ; en un mot à tout le district géographique. Or il y a sur ce territoire, dans ce district, des communes rurales dépourvues d'autonomie pour une raison ou pour une autre, mais qui n'en sont pas moins importantes pour cela. Ce sont des κώμαι *(vici)*. Byzance n'est plus qu'une commune ou kômé de ce genre, placée sous la juridiction d'Héraclée Périnthos. C'est dire qu'elle est tombée bien bas. On notera que la chrétienté de Byzance, à ses débuts, dépendait aussi d'Héraclée. Cependant Sévère, sa colère apaisée et sa vengeance assouvie, revint à une vue plus juste des choses. Il décida de restaurer la ville, mieux encore, de l'embellir, de lui insuffler une vie nouvelle.

Restauration de la ville. Le Tétrastoon. — Le plan de reconstruction est conçu de manière à faire graviter l'expansion urbaine autour d'un centre. On a choisi à cet effet une belle place carrée, fermée sur chacun des côtés par des portiques. C'est la grande agora Tétrastoos (μεγίστη ἀγορὰ τετράστοος)[3]. On accède à l'un de ces portiques par des degrés. Jadis, en ce même lieu, la statue du Soleil se dressait sur une colonne. Sévère a fait enlever la statue et l'a placée au hiéron d'Apollon qu'il a construit lui-même sur l'Acropole, près des temples d'Artémis et d'Aphrodite. Mais, pour dédommager le Ζεὺς ἵππιος aimé des Thraces et ne pas le frustrer des hommages qu'il a accoutumé de recevoir sur ce point de la cité, il lui voue des bains luxueux dont on vante la décoration ; il les élève au sud-ouest du Tétrastoon.

Ces bains de Zeuxippe — c'est désormais leur nom — touchent à une autre construction plus remarquable encore et d'un bel avenir, l'Hippodrome. Les factions du cirque se sont transportées des

(1) *Op. cit.*, 14, 3.

(2) Hérodion, *op. cit.*, III : τὸ Βυζάντιον κώμη δουλεύειν Περινθίοις δῶρον ἐδόθη.

(3) Zosime, II, 30 ; Bonn, 96 ; Malalas, Bonn, 291 ; *PG*, XCVII, 441 A ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 494 ; *PG*, XCII, 649 AB.

bords du Tibre aux rives du Bosphore ; elles ont demandé une arène où jouer, où intriguer ; les jardins et les vergers qui couvraient la bordure et les pentes méridionales de la première colline ont été choisis comme emplacement ; le prince y a élevé un cirque, au prix de rudes travaux, car il a fallu corriger la déclivité du terrain et aménager une esplanade sur de puissants murs de soutènement. Sévère eût désiré faire mieux encore. Les nécessités politiques l'obligèrent à rentrer en Occident sans avoir pu achever son œuvre que reprendra Constantin. Ainsi le Tetrastoon est vraiment le cœur de la nouvelle ville. Dans son rayon s'étendent encore les deux places déjà nommées, le Thrakion et le Stratégion. Ce dernier est restauré par Septime-Sévère.

Principaux lieux et monuments. — On vient de nommer le Tétrastoon, les thermes de Zeuxippe et l'Hippodrome. Il faut ajouter à ces constructions celles de l'ancienne ville, refaites sans doute et agrandies : le Stade, le Théâtre, le Kynégion, les ports du Chrysokéras : le Phosphorion (Φωσφόριον) ou Prosphorion (Προσφόριον) ou encore Bosporion (Βοσπόριον), qui s'ouvrait à l'ouest de la Βοσπόριος ἄκρα (Pointe du Sérail) et où la légende montrait Hécate Phosphoros intervenant dans la nuit en faveur des Byzantins assiégés par Philippe de Macédoine ; le Néorion (Νεώριον), creusé plus à l'ouest, probablement au Bahçekapı moderne. A cette ville qui n'a point de sources ni de fraîches eaux comme Chalcédoine en face, Adrien, l'empereur architecte, sympathique aux Grecs, a fait don d'un bel aqueduc.

Mais ce qui rehausse la beauté de Byzance, c'est surtout la rue centrale qui maintenant la traverse, reliant le Tétrastoon à la principale porte des murailles. Sévère a en effet agrandi l'enceinte et reporté les murs à 400 mètres plus à l'ouest. L'artère qui s'étend de la grande agora à la porte terrestre est ornée et soigneusement entretenue. Elle est bordée de portiques sur tout son parcours. A la sortie du Tétrastoon, elle longe la partie nord de l'hippodrome, puis elle gravit la pente occidentale de la deuxième colline. C'est déjà le premier tronçon de la Mésé (Μέση) du moyen âge.

L'enceinte sévérienne. — Les Actes de saint Acace nous fournissent sur l'enceinte préconstantinienne de la Corne d'Or des précisions importantes. Le martyr ayant été exécuté en dehors des remparts, son corps fut enseveli dans un lieu appelé Staurion (Σταυρίον)[1]. Or le Staurion, avec le Zeugma dont il fait partie, est situé sur la Corne d'Or, entre Unkapan et le Grand Pont[2].

(1) Syméon Métaphraste, *Vita s. Acacii* ; *PG*, CXV, col. 239-240.

(2) Voir aux quartiers, p. 395.

Cette bande de terre ou littoral forme donc la banlieue de Byzance dont les murs s'avancent à peu près jusqu'au quartier moderne d'Eminönü.

« Le mur placé au bas de la colline, écrit Zosime, allait, à partir du couchant jusqu'au temple d'Aphrodite et jusqu'à la mer qui fait face à Chrysopolis ; de même il s'étendait au bas de la colline au nord jusqu'au port qu'on appelle Néorion et de là jusqu'à la mer donnant sur la bouche par où l'on remonte vers le Pont-Euxin »[1]. De ce texte assez imprécis on peut toutefois tirer les données suivantes : *a)* d'une part, la muraille court, de l'ouest à l'est sur les pentes méridionales descendant à la mer et se dirige vers le temple d'Aphrodite, face à Chrysopolis (Scutari), c'est-à-dire, comme l'enceinte mégarienne, avec laquelle elle s'identifie peut-être en cet endroit, vers les Arcadianae et vers les Manganes ; *b)* de l'autre, elle s'étend sur le flanc nord de la colline, du côté de la Corne d'Or, et elle atteint le Néorion et l'entrée du Bosphore.

L'historien a ainsi tracé tant bien que mal les deux côtés parallèles du trapèze constantinopolitain. Mais la grande base ? Mais la ligne de démarcation à l'intérieur du promontoire ? Il a heureusement signalé que « la ville avait une porte à l'endroit où se terminaient les portiques de Sévère, et qu'à cet endroit même Constantin construisit son Forum circulaire (ἀγορὰν δὲ ἐν τῷ τόπῳ καθ' ὃν ἡ πύλη τὸ ἀρχαῖον ἦν, οἰκοδομήσας κυκλοτερῆ[2]. Le Forum de Constantin sert donc de point de repère. Or c'est la Colonne Brûlée (le Çemberlitaş des Turcs) qui en marque aujourd'hui l'emplacement très exact. D'après Hésychius de Milet[3], les murs, avant Constantin, ne s'étendaient pas « en dehors » du Forum éponyme du prince : πρότερον αὐτῶν οὐκ ἔξω τῆς ἐπωνύμου ἀγορᾶς τοῦ βασιλέως κειμένων. L'adverbe « en dehors » semble bien être synonyme de l'adverbe « au delà ». C'est ainsi que l'entend Ducange[4]. Les murs n'allaient donc pas jusqu'à la Colonne Brûlée. Par ailleurs, Théophane place la Colonne à l'endroit où Constantin commença la construction de la ville « sur le côté occidental de la porte par laquelle on sortait pour se rendre à Rome : ἐπὶ τὸ δυτικὸν μέρος τῆς ἐπὶ Ρώμης ἐξιούσης πύλης[5]. Nouvelle preuve que l'enceinte sévérienne n'allait pas jusqu'à l'emplacement du Forum. D'ailleurs les nombreuses tombes retrouvées en 1929, lors des fouilles faites au pied de la Colonne Brûlée prouvent que l'emplacement du

(1) *Op. cit.*, II, 30, Bonn, 96.
(2) *Ibid.*
(3) Th. Preger, *op. cit.*, 27.
(4) *Constantinopolis christiana*, I, VIII.
(5) *Chronographia*, de Boor, I, 28.

Forum avait été un cimetière à l'époque romaine[1] et l'on sait que les champs des morts étaient toujours en dehors des villes. Nous sommes donc renseignés également sur la porte où se terminaient les portiques de Sévère. C'est évidemment la porte principale, celle où aboutit et d'où part la route de Rome, la voie Egnatia qui traverse la presqu'île balkanique.

Avec la Colonne Brûlée nous arrivons au sommet de la deuxième colline, sur les hauteurs découpées à l'est par la vallée qui descend de l'ancienne Sublime-Porte à Eminönü, à l'ouest par la vallée du Grand Bazar. L'enceinte sévérienne doit donc être cherchée dans les environs, sur le bord du plateau qui porte le Forum. Des sondages effectués vers 1925 sur deux points de cette région sont venus donner une intéressante confirmation à ces déductions textuelles. Des particuliers ayant creusé la place qui s'étend devant la Préfecture de la ville, à l'ouest de Binbir Direk (citerne des Mille et une colonnes), on a pu retrouver un vieux mur d'une construction antérieure à la période constantinienne. De même des recherches effectuées occasionnellement dans les substructions de l'hippodrome et les murs de soutènement de l'esplanade, ont permis de formuler la nouvelle et intéressante hypothèse d'une ancienne enceinte entourant la Sphendoné ou extrémité méridionale du cirque.

Cette enceinte répondrait parfaitement à celle que Zosime a décrite. Son tracé sur une carte moderne dessinerait la ligne suivante : *a)* du quartier d'Eminönü sur la Corne d'Or au quartier de Nurosmaniyé ; *b)* du quartier de Nurosmaniyé au quartier de Çatladıkapı sur la Marmara, en passant devant la Préfecture de la ville et en s'arrêtant au mur de soutènement de l'hippodrome. On voit ainsi que le rempart de Septime-Sévère a gagné sur le rempart mégarien, à l'intérieur du promontoire, une avance de 300 mètres.

Hypothèse d'un proteikhisma à l'époque constantinienne. — L'enceinte qui vient d'être décrite est celle que Constantin avait connue et devant laquelle il aurait mis le siège. A la lecture de certains autres textes, on peut se demander si elle n'était pas précédée d'un avant-mur, d'une première ligne de défense. Lorsque Théodose le Jeune bâtit la grande muraille, Constantinople fut munie d'un avant-mur. Sous Anastase, elle eut des fortifications encore plus éloignées avec le Long Mur (Μακρὸν Τεῖχος). Nous connaissons mal la muraille constantinienne ; il n'est pas impossible qu'elle eût aussi un double système de défense. C'est dire que

(1) E. Dallegio d'Alessio, *Les fouilles archéologiques au pied de la Colonne Brûlée à Constantinople* dans *EO*, XXIX, 1930, 339-341.

l'existence d'un proteikhisma à Byzance n'a rien d'extraordinaire. Or les patriographes signalent effectivement, à l'époque constantinienne, un ancien proteikhisma, avec une porte nommée Karès : Φιλαδέλφιον, τό τε τὸ Προτείχισμα (ἐν οἷς καὶ πόρτα ἦν τὸ πρότερον κατασκευασθεῖσα[1]. Ils la situent très loin des enceintes jusqu'ici connues, au Philadelphion. Celui-ci doit être en effet cherché au quartier de Şahzade, sur le versant occidental de la troisième colline. Par ailleurs, Thémistius, parlant de l'agrandissement de la ville par Constantin, constate un fait important : c'est que « là où se trouvait autrefois le bout de la ville, là se trouve maintenant son ombilic : καὶ τὸ κράσπεδον πάλαι τῆς πόλεως, νῦν ὄμφαλος[2]. L'omphalos de la cité, au point de vue topographique, se place au milieu des six collines qui longent la Corne d'Or. Et les auteurs byzantins ont raison d'appeler la région du Philadelphion, le Mésolophos (Μεσόλοφος) ou le Mésomphalos (Μεσόμφαλος). Il importe de remarquer en outre qu'au sud-est du Philadelphion, la neuvième région possède un quartier appelé Kainoupolis (Καινούπολις) ou la Nouvelle Ville, lequel a fort bien pu se trouver au delà de l'enceinte ancienne et s'appeler ainsi. Il faudrait donc admettre à cet endroit, c'est-à-dire au Şahzade moderne, l'existence d'un premier rempart destiné à couvrir les approches de la ville.

(1) Th. Preger, I, 56, 58 ; II, 177.
(2) *Orationes*, VI, éd. Petau, 1613, 161.

CHAPITRE II

LA VILLE DE CONSTANTIN

I. — Fondation de Constantinople

La « Nouvelle Rome », capitale de l'empire. — Byzance ayant pris parti pour Licinius contre Constantin, elle en fut punie, car le vainqueur commença par démolir ses murailles et exiler ses principaux habitants. Cependant, comme au temps de Septime-Sévère, elle sortit de l'épreuve plus brillante que jamais. Ce qui lui valut cette belle fortune, ce fut sa situation exceptionnelle. Constantin s'en rendit parfaitement compte et, moins d'un an après la mort de son compétiteur, qui arriva au début de 324, il résolut d'y transférer la capitale de l'empire. Il reprenait en somme, mais en l'améliorant, l'idée de Dioclétien, qui avait fixé sa résidence à Nicomédie afin de pouvoir parer plus vite aux menaces qui venaient à la fois des Perses au sud-est de l'empire et des barbares au nord. Byzance parut à Constantin comme l'endroit le plus adapté à cette politique. Diverses légendes se créèrent plus tard pour expliquer comment il se détermina dans son choix et comment il réalisa son projet. Il hésitait, dit-on, entre Sardique, le cap Sigée en Troade et Chalcédoine. Il se décida enfin pour cette ville, mais deux aigles vinrent enlever les câbles des mains des ouvriers et les porter en face. Ce ne sont pas seulement les patriographes, amateurs de merveilles, qui se firent l'écho de ces légendes, mais encore de sérieux chroniqueurs, tardifs, il est vrai, comme Cédrénus[1] et Zonaras[2].

Transporter la capitale de l'empire à Byzance, c'était tourner le dos à la vieille Rome. Constantin le fit poliment, en multipliant les largesses à son égard. Il ne se détermina pas dans son choix seulement par des raisons stratégiques ; il se libérait encore

(1) Bonn, I, 496 ; *PG*, CXXI, 540 C.
(2) *Annales*, XIII, 3.

d'entraves particulièrement gênantes pour son gouvernement. Sur les rives du Bosphore, tout était nouveau, la monarchie n'avait pas à compter avec les souvenirs du passé. En outre, elle n'était pas gênée, là-bas, par une aristocratie grincheuse, restée en grande partie fidèle à l'ancienne religion et qui ne paraissait guère se résigner à la conversion du prince au christianisme.

L'empereur aurait donné par décret à la jeune capitale le nom officiel de « Seconde Rome » (Δευτέρα Ῥώμη). Cette affirmation s'appuie sur des auteurs dont le plus ancien est Socrate (vers 427)[1]. Plus tard on trouve encore « Nouvelle Rome » (Νέα Ῥώμη), mais uniquement dans les documents officiels ecclésiastiques, à partir du milieu du ve siècle. La chancellerie impériale n'employa cette expression que bien plus tard. L'appellation qui prévalut fut celle de « Ville de Constantin » (Κωνσταντινούπολις)[2].

Chez les auteurs byzantins postérieurs on trouve maintes expressions qui trahissent l'orgueil qu'ils avaient de leur ville. Théophane le Chroniqueur emploie très souvent les mots de « reine, ville reine »[3] et plus solennellement ceux de « ville reine gardée de Dieu ». Michel Attaliatès est encore plus louangeur : la « reine, la reine des villes, la grande ville, la métropole des villes, la ville fortunée et métropole de l'Orient, la ville grande, imprenable et gardée de Dieu »[4]. Zonaras a un répertoire tout aussi varié : « la reine des villes, la capitale, Byzance, la ville de Constantin, la grande ville, la ville, celle qui est au-dessus des villes »[5]. On pourrait multiplier les exemples de cet orgueil national que la grandeur et le prestige de leur ville inspiraient aux Byzantins. Ils prirent les titres également flatteurs de Βυζάντιοι et de Ῥωμαῖοι, c'est-à-dire de Romains, mais ils eurent toujours une préférence marquée pour le second, que les Grecs de Turquie se donnent encore aujourd'hui. Les Turcs eux-mêmes subirent le prestige de Constantinople dont le nom se retrouve dans leurs actes sous la forme Kostantinye ; ce nom figure sur les monnaies jusqu'au XIXe siècle.

Le décret qui appelait Constantinople la « Nouvelle Rome » lui conférait en même temps les droits et les privilèges de l'ancienne[6]. Il fut gravé sur une stèle de pierre dressée dans le vieux Stratégion, près de la statue équestre de Constantin[7]. La situation politique de la ville était également définie avec netteté. Byzance relevait

(1) I, 16 ; *PG*, LXVII, 116 C.
(2) Fr. Dölger, *Byzanz und die europäische Staatenwelt*, Brünn, 1944, 82-94.
(3) I, 32, 54, 141, 384, 385.
(4) Bonn, 9, 10, 13, 20, 22, 26, 29, 63.
(5) Bonn, III, 68, 88, 106, 126, 181, 202, 220, 237, 242, 252, 256, 557.
(6) Th. Preger, 17.
(7) *Ibid.*; Socrate, I, 16 ; *PG*, LXVII, 116 C.

alors d'Héraclée Périnthos, métropole consulaire d'Europe (une des six provinces du diocèse de Thrace). Constantin lui accorda une complète autonomie, en l'affranchissant de toute dépendance provinciale[1]. A sa tête il plaça un gouverneur spécial à qui on donna les titres de proconsul et d'archonte. Ce dernier titre populaire rappelait les antiques institutions de Byzance. Constantinople eut un proconsul-archonte jusqu'au 11 septembre 359, date à laquelle elle reçut un premier *praefectus Urbi*, dans la personne d'Honorat.

Les circonstances de la fondation. — Constantinople fut construite entre les années 324 et 336. Une harangue de Thémistius nous apprend que Constantin donna en même temps la pourpre à son fils Constance II et une enceinte nouvelle à la ville : βασιλεῖ δὲ εἰκότως συναυζάνεται πόλις ἡ τῆς βασιλείας ἡλικιώτης · πυνθάνομαι γὰρ ὡς καὶ ἠμφίασεν ὁμοῦ ὁ γεννήτωρ τό τε ἄστυ τῷ κύκλῳ καὶ τὸν υἱέα τῇ ἁλουργίδι[2]. Or c'est le 8 novembre 324 que Constance fut élevé au rang de César. Par ailleurs, Théophane rapporte qu'en 325, l'année où se tint le concile de Nicée et où furent célébrés les *Vicennalia* de l'empereur, celui-ci couronna sa mère sainte Hélène et lui accorda l'autorisation de battre monnaie en son propre nom, à titre d'impératrice, qu'ensuite, sur l'ordre que Dieu lui en avait donné en songe, il bâtit sa ville sur l'emplacement de Byzance[3]. Il faut donc fixer à la fin de l'année 324 ou au commencement de 325 le début de la nouvelle fondation : d'après Cédrénus[4], Zonaras[5] et Michel Glycas[6], l'astrologue Valens aurait tiré l'horoscope de Constantinople.

Le 11 mai 330, eurent lieu l'inauguration officielle et l'installation des autorités politiques. De grandes réjouissances publiques, à la fois païennes et chrétiennes, marquèrent cet événement. Elles durèrent quarante jours et se déroulèrent principalement au Forum. Une *pompa circensis* fut organisée. On plaça sur un char la statue en bois doré de l'empereur portant de la main droite une figurine représentant la Tykhé de la ville, dorée elle aussi. On la transporta de la Curie à l'Hippodrome, au milieu des acclamations des spectateurs. C'est à cette occasion que Constantin se présentant au peuple du haut du cathisma du cirque, aurait ceint, pour la

(1) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 530 ; *PG*, XCII, 712 A ; Malalas, Bonn, 322-323 ; *PG*, XCVII, 481 C-484 A.
(2) *Orationes*, éd. Petau, Paris, 1613, 303.
(3) *Chronographia*, I, 23.
(4) Bonn, I, 497.
(5) XIII, 6.
(6) Μιχαὴλ τοῦ Γλυκᾶ εἰς τὰς ἀπορίας τῆς θείας Γραφῆς κεφάλαια, éd. Sophrone Eustratiadès, Athènes, 1906, 485-487.

première fois, le diadème de perles et de pierres précieuses. Il ordonna en outre que chaque année, au jour anniversaire de la dédicace, des soldats revêtus de la chlamyde, chaussés du campagion et tenant des cierges blancs, fissent escorte à la statue impériale et que le char triomphal, où elle serait placée, vînt, après avoir tourné le Kamptos ou partie méridionale du Cirque, se placer au Stama, en face du cathisma[1]. Les patriographes signalent que la statue portait une croix, placée par Constantin, et que Julien l'Apostat l'aurait jetée plus tard dans une fosse, à l'endroit où Arius avait été frappé de mort[2].

D'après Jean Lydus[3], Sopater consacra la ville ἐπὶ τῷ πολισμῷ τῆς πόλεως. On ne saurait dire si, par ce *polismos*, il s'agit de la fondation de la ville en 324 ou de sa dédicace en 330. Cette consécration toute païenne aurait-elle été admise en 330, avec la mentalité religieuse de Constantin ?

Quoi qu'il en soit, à côté des fêtes païennes, on en célébra d'autres d'un caractère vraiment chrétien au Forum éponyme de Constantin. Là, devant la Colonne porphyrétique, des processions s'organisèrent au chant du *Kyrie eleison*, au milieu des acclamations. Et la statue de l'empereur, placée au sommet de la Colonne, fut vénérée de tous comme la Tyché de la ville[4].

La Nouvelle Rome, copie de l'Ancienne et ses deux Tychés. — La fiction de la « Nouvelle Rome » se réalisa de toutes manières dans la capitale naissante. L'organisation d'abord en fut toute romaine. Il y eut quatorze régions entre lesquelles fut répartie l'administration, comme à Rome ; il y eut un Capitole, un Sénat, un Prétoire, une Voie Sacrée, un Milliaire, des Forums, un Forum principal, des colonnes honorifiques[5]. L'empereur demeura le Conservateur et le Restaurateur de la *Respublica*, de la grande communauté romaine ; les médailles lui en décernèrent le titre. Le *Populus romanus* vit sortir les monnaies en son nom des ateliers de Constantinople. Comme il fallait un Palladium à la nouvelle capitale, le prince plaça celui de Rome ou un Palladium analogue sous la Colonne de porphyre qui portait sa statue, au milieu du Grand

(1) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 529-530 ; *PG*, XCII, 710 D, 712 B ; Th. Preger, 42, 56 ; II, 173, 177, 196.

(2) Th .Preger, 42 ; II, 173.

(3) *De mensibus*, éd. Teubner, 1928, 65.

(4) Th. Preger, 56 ; II, 177.

(5) Cependant la « Nouvelle Rome » ne possédait pas son *septimontium* comme l'ancienne, puisqu'elle ne comptait que cinq collines. Elle n'atteindra le nombre de sept qu'au siècle suivant, lorsque Théodose II aura reculé l'enceinte à un kilomètre plus loin.

Forum[1]. On transporta également la Tyché de Rome ; on lui éleva un nouveau temple ou du moins on restaura quelque vieux hiéron pour pouvoir l'abriter. De la sorte, Constantinople, placée sous l'égide de cette Tyché, devint véritablement ce qu'elle prétendait être : la seconde Rome. Sur ses monnaies, elle ne cesse de représenter le Génie romain avec le casque, le bouclier, le sceptre, le globe de la domination et la Victoire, symbole de gloires nouvelles, aussi brillantes que celles du divin Jules[2]. Cependant, à côté de la Tyché romaine, bien distincte d'elle, existe une autre Tyché, celle de Byzance. On en restaura sans doute le sanctuaire à l'Augustéon ; on en conserva en tout cas la statue ; elle devint désormais le Génie de Byzance-Constantinople.

Malalas signale que Constantin, après avoir offert un sacrifice non sanglant, donna le nom d'Anthousa ('Ανθοῦσα) ou Florissante à la Fortune de la ville[3]. C'est le nom hiératique de Constantinople[4] ; il fait pendant à celui de Rome, Flora[5]. Ce nom revient plusieurs fois dans les lois et les décrets[6]. On verra plus loin que la Tyché byzantine eut des statues un peu partout dans la capitale, sur l'Augustéon, où s'élevaient le temple de Rhéa et celui de la Tyché romaine, à l'arc oriental du forum de Constantin, au Stratégion, à l'abside du Palais Sacré.

Les types qui la représentent sur les monnaies sont très variés : c'est une divinité tourelée, assise sur un trône, tenant une corne d'abondance ou une patère, posant le pied sur une proue de vaisseau pour indiquer le caractère maritime de la ville commise à ses soins, semblable par ce dernier trait à la Tykhé d'Antioche, au pied de laquelle coule l'Oronte, à la Tyché d'Alexandrie, qui s'avance, elle aussi, sur une proue de vaisseau. Plusieurs de ces traits se retrouvent dans la description que Zonaras a laissée de la statue en bronze de la Tykhé, telle qu'on la voyait sous Anastase[7]. Celle

(1) Sur la dédicace on lira avec profit J. Maurice, *Les origines de Constantinople* dans *Centenaire de la Société Nationale des Antiquaires de France*, 1904, 281-290 ; L. Bréhier, *La fondation de Constantinople* dans *RH*, CXIX, 1915, 241-272 ; D. Lathoud, *La consécration et la dédicace de Constantinople* dans *EO*, XXIII, 1924, 289-314 ; XXIV, 1925, 180-201 ; A. Frolow, *La dédicace de Constantinople dans la tradition byzantine, Revue de l'histoire des religions*, CXXVII, 1944, 61-127 ; R. Mayer, *Byzantion-Konstantinoupolis-Istanbul. Eine genetische Stadtgeographie, Acad. der Wiss. in Wien. Phil.-hist. Klasse*, 1942.

(2) J. Maurice, *Numismatique constantinienne*, Paris, 1911, II, 524.

(3) Malalas, Bonn, I, 520 ; *PG*, XCVII, 709 A ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 529 ; *PG*, XCII, 709 A.

(4) Cf. Eustathe, *Commentarii in Dionysii Periegesim, Geographi graeci minores*, Paris, 1882, 357.

(5) Jean Lydus, *op. cit.*, 125.

(6) *Cod. Theodos.* IV *De Aquaeductu ;* XV *De metalis*.

(7) *Op. cit.*, XIV, 4.

que mentionnent les patriographes est également tourelée et porte le modiolos : ἡ δὲ Τύχη τῆς πόλεως χαλκῆ μετὰ μοδιόλου[1]. Parfois c'est une Victoire tenant une palme, un trophée, une branche de laurier ou une corne d'abondance. Ailleurs encore, c'est une femme tourelée qui s'agenouille et que relève avec beaucoup d'égards le *Restitutor Reipublicae*, Constantin[2].

Ainsi se trouvent réunis dans la même ville les deux Génies tutélaires de l'Ancienne et de la Nouvelle Rome. L'érection ou la restauration de leur temple eut lieu, sans doute, au cours de la période à demi-païenne qui va de la fondation de la ville en 324 à son inauguration en 330 et durant laquelle on érigea à la fois des monuments chrétiens et des monuments païens, ces derniers n'étant probablement que d'anciens édifices restaurés pour l'embellissement de la ville. Mais rien ne prouve que Constantinople ait été spécialement et uniquement consacrée par Constantin à cette double Tyché, contrairement à la thèse de Strzygowski[3], Th. Preger[4], A. Piganiol[5] et plus récemment A. Frolow[6], qui ont repris les conclusions de J. Burkhardt et Mommsen[7]. Eusèbe dit positivement qu'elle fut dédiée au Dieu des martyrs : καὶ τὴν τοῦ αὐτοῦ πόλιν τῷ τῶν μαρτύρων καθιέρου Θεῷ[8].

II. — L'enceinte constantinienne

Délimitation de l'enceinte. — « Les Grecs, écrit Fustel de Coulanges, croyaient, comme les Italiens, que l'emplacement d'une ville devait être choisi et révélé par la divinité. Aussi, quand ils voulaient en fonder une, consultaient-ils l'oracle de Delphes »[9]. On retrouve la même pensée religieuse chez les Byzantins lorsqu'ils nous content la gracieuse légende du fondateur de la ville, franchissant l'enceinte sévérienne sous la conduite d'un ange et traçant de sa lance le nouveau périple. D'après cette légende, Constantin est sorti du Forum et il s'est avancé très loin, jusqu'à l'Exakionion[10].

(1) Th. Preger, II, 205.
(2) J. Maurice, *Numismatique constantinienne*, II, 524.
(3) *Die Tyche von Konstantinopel, Analecta Graecensia*, Graz, 1893, 151.
(4) *Das Gründungsdatum von Konstantinopel, Hermes*, XXXVI, 1901, 463 sq.
(5) *Constantin le Grand*, Paris, 1932.
(6) *La dédicace de Constantinople dans la tradition byzantine, Revue de l'histoire des religions*, CXXVII, 1944, 61-127.
(7) J. Maurice, *op. cit.*, II, 491, note 2.
(8) *Vita Constantini*, III, 48.
(9) *La cité antique*, III, 4.
(10) Philostorge, *Eccl. hist.*, II, 9 ; *PG*, LXV, 472 ; Th. Preger, III, 217 ; Nicéphore Calliste, *Eccl. hist.*, VIII, 4 ; *PG*, CXLVI, 20 CD.

L'enceinte, ainsi fixée par lui, la voici telle que le pseudo-Codinus l'a décrite : « La muraille fut prolongée de la Tour d'Eugène à Saint-Antoine et des Topoi à la Théotocos de la Rhabdos. Et l'enceinte terrestre montait de la Rhabdos à l'Exakionion, puis elle descendait jusqu'à l'ancienne porte du Précurseur, au monastère de Dios et au quartier d'Ikasia, et elle s'avançait jusqu'à la citerne de Bonus et jusqu'aux Saints-Manuël, Sabel et Ismaël (à l'endroit où ces saints avaient subi le martyre) pour s'étendre ensuite vers le quartier de Harmatios jusqu'à Saint-Antoine ; de là elle revenait vers la Porte d'Eugène. Tel fut le tracé de la ville du grand Constantin »[1].

Depuis A. Mordtmann et Al. van Millingen, la fixation de ce tracé à travers Stamboul a fait de notables progrès. Cependant elle est loin d'être achevée, car on manque de précision sur plusieurs points importants et les sondages faits dans la vallée du Lycus n'en ont révélé aucune trace certaine. Suivons du moins les indications du pseudo-Codinus.

De la Rhabdos à l'Exakionion. — Sur le littoral de la Propontide, c'est le sanctuaire de la Théotocos dit de la Rhabdos (ἡ Ῥάϐδος)[2] qui marque le point de jonction de la muraille terrestre et de la muraille maritime. Il était voisin de la Porte de Saint-Émilien (ἡ πόρτα τοῦ ἁγίου Αἰμιλιανοῦ)[3]. Mais où s'ouvrait cette porte ? On a cru pouvoir l'identifier avec Davutpaşakapısı, qui donne sur la Marmara. C'est à tort, car l'intersection des deux murailles avait lieu plus à l'ouest, probablement tout près de la petite église actuelle de Saint-Georges-des-Cyprès. L'examen archéologique de la muraille maritime fournit, à ce propos, une observation intéressante en même temps qu'un argument en faveur de notre point de vue. Une des tours du voisinage révèle une construction qui contraste fortement avec celle de la partie des murs venant de Yenikapı ; elle est certainement d'une époque postérieure. La portion qui précède représenterait, à notre avis, l'enceinte constantinienne prise dans son ensemble, car il ne faut pas oublier que cette enceinte fut maintes fois réparée au cours des siècles ; la portion qui suit serait la muraille de Théodose II[4].

Il faudrait donc chercher la Rhabdos aux environs de Saint-Georges-des-Cyprès. Et comme la porte maritime qui s'ouvre à

(1) Th. Preger, I, 141-142.
(2) Ce nom venait à l'église du fait qu'elle aurait possédé la verge (ῥάϐδος) de Moïse.
(3) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 494 ; *PG*, XCII, 642 A.
(4) Th. Preger, *Studien zur Topographie Konstantinopels*, *BZ*, XIV, 1905, 272 sq. ; XIX, 1910, 450 sq.

cet endroit a son nom très précis et aujourd'hui encore bien conservé, à savoir le nom de Porte de Psamathia ((ἡ πόρτα Ψωμαθίων ou Porte des Sables), il n'y a aucune place de ce côté pour la Porte de Saint-Émilien. Celle-ci appartenait à la muraille terrestre ; c'était la première porte de cette muraille à partir de la Propontide. Elle s'ouvrait sans doute sur la grande voie qui jadis, comme aujourd'hui, longeait le littoral et menait à la Porte Dorée, après s'être unie à la Voie triomphale.

L'Exakionion. — La muraille montait de la Rhabdos sur les hauteurs (ἀνέβαινεν) de l'Exakionion[1]. L'Exakionion représente une donnée géographique d'une mobilité extrême sous la plume des byzantinistes ; on la fait voyager à peu près sur tous les sommets qui s'étendent de la Corne d'Or à la Propontide ; on n'a pas donné moins de quatre significations de ce terme. Disons que le terme d'Exakionion pourrait bien, tout comme celui de Deutéron, désigner la partie de la capitale située entre les enceintes de Constantin et de Théodose II. Ici toutefois il s'agit uniquement de la hauteur du Xérolophos ou septième colline.

Les descriptions de cortèges et de triomphes au moyen âge signalent l'Exakionion au nord-est de la région du Sigma. Pour ne citer qu'un texte choisi parmi tant d'autres, lorsque Constantin Porphyrogénète décrit le triomphe de Basile le Macédonien, il montre le basileus franchissant la Porte Dorée, atteignant le Sigma et prenant sur sa gauche pour traverser l'Exakionion et le Xérolophos, καὶ ἦλθον ἐν τῷ Σίγματι καὶ διὰ τῶν ἀριστερῶν ἐν τῷ Ἐξακιονίῳ καὶ Ξηρολόφῳ[2]. On peut fixer approximativement le Sigma entre le quartier de Mustafapaşa et celui d'Isakapı, au-dessus de Sulumanastir, l'ancienne Péribleptos. Cedrénus dit expressément qu'il était au-dessus de cette église : ἄνωθεν τῆς Περιβλέπτου μονῆς, ἐν τῷ τόπῳ τῷ καλουμένῳ Σίγματι[3]. Lorsqu'on se rend de Yedikule à Sulumanastir et que l'on veut gagner Isakapımescid, il faut effectivement prendre sur la gauche. Isakapı marque donc l'entrée dans l'Exakionion. Celui-ci était suivi du Xérolophos et, de fait, le quartier d'Avretpazar, qui a remplacé le forum d'Arcadius sur le Xérolophos, se trouve à l'est d'Isakapı, auquel il est relié par une grande artère.

La muraille constantinienne était percée par la porte de l'Exakionion ((ἡ πόρτα τοῦ Ἐξακιονίου). C'est évidemment Isakapı qui remplace cette porte aujourd'hui. Isakapımescid a succédé assez vraisemblablement à quelque petite église byzantine placée là,

(1) On trouve aussi la forme Ἐξωκιόνιον.
(2) *De cer.; append. ad I*, Bonn, 501 ; *PG*, CXII, 952 A.
(3) Cédrénus, Bonn, II, 540 ; *PG*, CXXI, 913 C.

comme tant d'autres sanctuaires aux différentes portes de la ville. La porte de l'Exakionion livrait passage à la Voie triomphale ; elle dut être la plus belle de toutes les portes terrestres. Ne serait-ce pas l'*antiquissima porta pulchra* du plan de Buondelmonti ? C'est peut-être là que s'élevait sur une colonne la statue de Constantin, bien placée pour veiller sur les murs de sa cité.

De l'Exakionion à la Corne d'Or. — Avec l'Exakionion, la muraille atteignait le centre du triangle formé par le massif de la septième colline. Puis elle descendait (κατέβαινεν) jusqu'à l'ancienne porte du Précurseur (μεχρὶ τῆς παλαιᾶς πόρτας τοῦ Προδρόμου). Ce dernier nom éveille l'idée d'un prophéteion s'élevant dans ces parages. Il existait en effet un sanctuaire de Saint-Jean-Baptiste près de la Mokisia ou citerne de Saint-Mocius, au quartier de Daniel. On a identifié la porte du Précurseur avec Isakapı. C'est un tort : elle s'ouvrait certainement plus loin, et puisque le topographe byzantin parle de déclivité de terrain, elle se place assez naturellement sur les pentes qui mènent à la vallée du Lycus entre Kalendermahale et Yüksekkaldırım. Une voie importante passait là, venant du forum du Bœuf et suivant à peu près le tracé de la rue qui relie aujourd'hui Aksaray et Topkapı. La porte devait s'ouvrir sur cette voie.

Nous atteignons la vallée du Lycus. Avant de gagner la citerne de Bonus dont on connaît approximativement la position, près des Saints-Apôtres, notre guide nous signale deux monastères, celui de Dios, qui sera sous Théodose le Grand un des premiers foyers du monachisme constantinopolitain avec le monastère de Dalmatos, puis celui d'Ikasia, qui est peut-être la maison religieuse fondée par la poétesse de ce nom. Mais où ces monastères s'élèvent-ils ? A quel point de la vallée ? On ne saurait le dire.

La muraille passe donc à la citerne de Bonus, laissant les Saints-Apôtres à l'est. Là aussi elle franchit une artère importante de la ville, la Mésé qui vient du Philadelphion et conduit à l'apostoleion et qui sera prolongée jusqu'à la porte d'Andrinople. Une porte à cet endroit serait tout indiquée pour faire le pendant de la porte du Précurseur, dressée sur l'autre versant, au-dessus du Lycus. Malheureusement le topographe ne la signale point. En 740, sous Léon III, un tremblement de terre abat églises et monastères et fait de nombreuses victimes ; il renverse la statue de Constantin placée à la porte d'Atalos (ἡ Ἀτάλου πόρτα), la statue d'Atalos lui-même, la colonne d'Arcadius au Xérolophos, la statue de Théodose à la Porte Dorée[1]. Ni la muraille maritime, ni la muraille terrestre de Théodose II n'ont possédé, à notre connaissance, une porte

(1) Théophane, I, 412.

dite d'Atalos. Ce serait donc à la muraille terrestre de Constantin à se l'approprier. Et si elle l'a faite sienne, elle n'a pu en jouir qu'en l'un ou l'autre de ces deux points : ou sur la quatrième colline, près des Saints-Apôtres, ou à l'intersection, sur la Corne d'Or, de la muraille terrestre et de la muraille maritime. La présence de la statue de Constantin, indice que la porte était une des principales de la ville, serait plutôt favorable à la première localisation.

Après la citerne de Bonus, nous voici arrivés au sanctuaire des Saints-Manuel, Sabel et Ismaël, élevé, s'il faut en croire le patriographe, sur le lieu même de leur martyre. Leur passion, un document malheureusement « de haute fantaisie »[1] fait également mourir ces saints à Constantinople. Le Synaxaire indique qu'ils furent exécutés près de la muraille de Constantin, dans un lieu escarpé : ἐν τῷ πρὸς Θρᾴκην τείχει, τῷ λεγομένῳ Κωνσταντίνου ἐν τόπῳ κρημνώδει[2]. Le lieu escarpé où passe l'enceinte constantinienne se retrouve sur les hauteurs de la cinquième colline (Sultan Selim) au-dessus des quartiers de Ienikapı et de Petrikapı. Il domine déjà ce dernier dont le nom est celui de l'ancienne région du Pétrion. Effectivement le martyrion des Saints-Manuël, Sabel et Ismaël est voisin du propheteion de Saint-Élisée, lequel s'élève au Pétrion avec celui de Saint-Élie[3].

Le rempart constantinien s'étend donc, comme le note le *Chronicon Paschale*, « du Pétrion à la porte Saint-Émilien, près de l'endroit dit Rhabdos »[4]. Arrivé au voisinage de la Corne d'Or, il ne la touche pas, puisque la onzième région, qui se trouve là, n'est pas contiguë à la mer (voir aux régions). Il se dirige vers Saint-Antoine du quartier de Harmatios, qu'il faut probablement chercher aux environs de Cubalıkapı. Notons que la plupart des plans établis par les topographes modernes font commencer trop à l'ouest le fléchissement du rempart. Il semble en effet naturel que Constantin l'ait établi jusqu'aux environs du Pétrion afin de profiter de la hauteur pour lui donner une plus grande puissance.

Même après la construction de la muraille de Théodose II en 413, le mur de Constantin resta debout, malgré tout ce que l'on a pu écrire. Il subsista de longues années encore. Il fut endommagé, ainsi que celui de Théodose II par le tremblement de terre de 557[5]. Le *Chronicon Paschale*, écrit peu avant 641, affirme son existence

(1) H. Delehaye, dans *An. Boll.*, XXXI, 1911, 232.
(2) H. Delehaye, *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae*, Bruxelles, 1902, 753, 754.
(3) *Ibid.*, 754, 832.
(4) Bonn, I, 494 ; *PG*, XCII, 642 A.
(5) Théophane, I, 231.

à cette époque[1]. Bien plus, au milieu du VIIIe siècle, la muraille constantinienne abritait des jardins[2]. La porte d'Atalos, signalée lors du tremblement de terre de 740, lui appartenait probablement, comme nous l'avons dit plus haut. D'autres documents postérieurs parlent encore du mur de Constantin comme d'un monument existant, cf. chap. XVI, p. 246. L'*antiquissima porta pulchra* du plan de Buondelmonti en conservait le souvenir au début du XVe siècle. Au siècle dernier, cette même porte, probablement perpétuée par l'Isakapı moderne, laissait voir dans son voisinage des vestiges de l'ancien mur constantinien[4]. Ces vestiges ont disparu depuis lors.

III. — Les grandes artères de la ville

Les patriographes, qui attribuent à Constantin maintes constructions qui lui sont postérieures, ne semblent pas s'être trompés en nous laissant le tracé des grandes voies de communication au IVe siècle. Le pseudo-Codinus énumère quatre rues à portiques (ἔμβολοι). « Un premier embolos part du Tzykanistérion et des Manganes et de l'Acropole et du quartier d'Eugène et aboutit à Saint-Antoine » ; c'est le portique qui longe la Corne d'Or et le rivage face à Chalcédoine. « Un second relie Daphné à la Rhabdos en passant par le port Sophien » ; c'est celui qui est parallèle à la Propontide au sud de la ville. A l'intérieur de la capitale, un troisième embolos va de la Chalcé et du Milion au Forum de Constantin ; c'est celui de Septime-Sévère quelque peu allongé. Un quatrième poursuit à travers le forum Tauri (ancien Seraskerat) et le forum Bovis (Aksaray) jusqu'à l'Exakionion ; c'est avec le précédent le grand portique d'honneur, la voie triomphale.

Ces portiques sont munis d'escaliers donnant accès à la partie supérieure qui est ornée de statues et de beaux marbres ; elle sert de promenoir (περίπατοι πλακωτοὶ λίθινοι). A l'abri de cette terrasse les passants trouvent de l'ombre et de la fraîcheur en été et une protection contre la pluie. Le long des arcades sont installés les boutiques des commerçants (*tabernae*, ἐργαστήρια)[5].

(1) Bonn, I, 494 ; *PG*, XCII, 642 A.
(2) Théophane, I, 423.
(3) *Ibid.*, I, 412.
(4) A. Paspati, Βυζαντιναὶ μελέται,, Constantinople, 1877, 363.
(5) Th. Preger, I, 148-149.

CHAPITRE III

LA VILLE THÉODOSIENNE

Depuis sa fondation jusqu'au commencement du ve siècle de notre ère, Byzance-Constantinople a subi trois transformations essentielles. La ville primitive, limitée à la première colline, rebâtie et probablement quelque peu augmentée par Pausanias, le fut une seconde fois par Septime-Sévère qui doubla son étendue. Constantin lui donna encore un plus grand développement en reportant son enceinte à un mille plus loin. Malgré cet accroissement considérable, l'enceinte ainsi agrandie devenait trop étroite parce que la population ne cessait d'augmenter par une immigration constante venue des provinces de l'empire et même de l'étranger. Aussi des quartiers nouveaux s'étaient-ils constitués en dehors du rempart constantinien, principalement le long des voies importantes.

Lorsque les invasions des barbares devinrent une menace directe pour l'empire et même pour la capitale, il fallut songer à protéger ces populations qui vivaient au voisinage de la cour et du gouvernement central. Aussi les ministres de Théodose II décidèrent-ils, en 413, de construire un nouveau rempart plus excentrique que celui de Constantin. Cette ligne de défense fut établie à un kilomètre environ de la précédente et engloba le faubourg des Blachernes qui avait déjà ses fortifications particulières. Le 26 janvier 447, un tremblement de terre très violent le renversa sur la plus grande partie de sa longueur et démolit 67 tours sur 96. La consternation régnait en ville, car le terrible Attila s'approchait de Constantinople. Toutefois on se reprit assez vite et le concours des factions du cirque fut si efficace qu'en deux mois non seulement le rempart fut rétabli, mais encore renforcé d'une ligne de défense extérieure et d'un large fossé. Désormais la capitale fut à l'abri des coups de main, et les sièges répétés des Avars, des Arabes, des Bulgares et autres envahisseurs ne pourront rien contre elle jusqu'à celui de 1453 qui lui sera fatal.

Avec Théodose II la ville atteignit sa plus grande extension. Sans doute elle progressa encore quelque peu vers le nord, près de la Corne d'Or, quand divers empereurs se préoccupèrent de renforcer la ligne de défense et de la porter un peu plus loin pour mettre à l'abri le sanctuaire de la Théotocos des Blachernes, mais ce fut peu de chose. Par contre, de l'autre côté de la Corne d'Or, la treizième région au faubourg de Sykae se développa, mais seulement depuis la fin du XIIIe siècle, c'est-à-dire depuis que les Génois eurent obtenu de Michel VIII Paléologue la permission d'y établir une colonie. L'enceinte que Justinien lui avait donnée au VIe siècle fut agrandie à cinq reprises différentes, englobant chaque fois un quartier nouveau.

Depuis Théodose II la ville proprement dite ne subit pas de modifications importantes. Son dessin général est désormais fixé et les changements ne portent que sur des détails : palais, églises, monastères, hospices construits en différents quartiers. La vie publique ne semble d'ailleurs pas avoir été intense dans la partie de la ville comprise entre le mur de Constantin et celui de Théodose ; elle était trop éloignée du centre. En effet on n'y trouve aucune place importante, seulement d'ici de là des placettes ornées de colonnes et de statues aux principaux carrefours. Toutefois certaines rues sont embellies de portiques, surtout celles qui prolongent la Mésé. Seule la Porte Dorée offre un intérêt particulier par les monuments qui la décorent.

Cependant au ve siècle trois grandes citernes à ciel ouvert sont aménagées entre les deux remparts et toutes trois sur des hauteurs, mais non sur les principales : celle d'Aétius, vers 425, celle d'Aspar commencée en 459 et celle de Saint-Mocius que bâtit Anastase (491-518). Ces vastes réservoirs étaient destinés sans doute à alimenter les nouveaux quartiers. On a soutenu qu'ils retenaient les eaux nécessaires aux fossés de la ville. Outre que leur contenance n'y aurait pas suffi, leur altitude ne leur permettait guère ce rôle. Il est du reste à peu près certain que les fossés n'étaient pas remplis d'eau, même lors des sièges ; ils constituaient à eux seuls une défense efficace.

On ignore complètement quelle fut l'administration des nouveaux quartiers. Il est certain toutefois qu'ils ne furent pas englobés dans les quatorze régions déjà constituées et dont nous parlerons plus loin. Si la vie publique ne s'y manifeste guère, en revanche la vie religieuse s'y développe à son aise. A l'ouest, entre le nouveau rempart et le Xérolophos surgissent de nombreux monastères et des églises renommées. Il en est de même dans la vallée du Lycus, mais surtout dans le vallon de Pétra qui sépare la cinquième colline de la sixième.

Constructions postérieures à Théodose II. — La tâche des successeurs de Théodose le Jeune dans l'aménagement de la ville a consisté principalement à continuer l'embellissement qui se poursuivait depuis Constantin. Beaucoup d'entre eux se sont recommandés à la mémoire de leurs sujets par la construction d'églises et de monastères. Un certain nombre ont laissé des monuments publics dont nous donnons une brève nomenclature. Justinien (527-565) fut certainement le plus grand bâtisseur de l'empire byzantin. A Constantinople même, en dehors des églises (dont Sainte-Sophie) et des monastères dont la liste serait longue, qu'il a élevés ou reconstruits à la gloire de Dieu et des saints, nous devons encore noter les travaux qu'il accomplit au Palais impérial et la construction d'un autre palais pour sa sœur Vigilantia, mère de Justin II (565-578). Celui-ci remit en état le port créé deux siècles plus tôt sur la Propontide par Julien l'Apostat et l'appela Sophien du nom de sa femme Sophie ; on lui doit aussi trois palais, dont deux sur la rive orientale du Bosphore. Tibère (578-582) transforma en palais impérial la belle maison qui se trouvait près de l'église Saint-Agathonice. Maurice (582-602) construisit un nouveau Prétoire. Héraclius (610-641) renforça la défense des Blachernes par un mur extérieur. Justinien II (685-690 ; 705-711) construisit au Grand Palais le triclinos qui porte son nom, ainsi que le Lausiacos. Tibère Apsimar (698-705) refit les murs maritimes et cette œuvre fut continuée par Léon l'Isaurien (717-741), puis par Théophile (829-842). L'impératrice Irène (780-802) se bâtit un palais près du port d'Eleuthère. Outre la réfection des murs maritimes, Théophile a encore à son compte un établissement hospitalier, diverses transformations du Palais Sacré et la réparation de la tour Kentenaria endommagée par un tremblement de terre. Michel III (842-867) construisit au Tzykanisterion des écuries particulièrement luxueuses. Basile Ier (867-886) rivalisa avec Justinien. Il fut lui aussi un infatigable bâtisseur, mais il se consacra surtout aux églises et aux monastères. Dans l'ordre civil on sait qu'il contribua à l'aménagement du Grand Palais et construisit une nouvelle demeure impériale à Pégées au delà de la Corne d'Or. Jean Tzimiscès (969-976) agrandit la Chalcé et Constantin Ducas (1059-1067) en fit autant pour le Tzykanisterion. Constantin Monomaque (1042-1054) éleva le palais des Manganes ; celui des Blachernes fut agrandi et embelli par Manuel Comnène (1143-1180). Andronic Comnène (1181-1183) s'en construisit un près de l'église des Quarante-Martyrs, etc. Les constructions se ralentissent notablement après la reprise de la ville par Michel VIII Paléologue en 1261. Les finances de l'État, bien diminuées depuis l'occupation franque, sont employées surtout à défendre l'empire contre les multiples ennemis qui menacent son existence.

En dehors des empereurs, nous rencontrons des patriarches, de hauts dignitaires de la cour ou de simples particuliers qui bâtissent des églises, des monastères, des institutions de bienfaisance, des bains publics, des maisons princières, etc. Aussi comprend-on l'ébahissement des croisés devant tant de merveilles qui faisaient de Constantinople probablement la plus belle ville de tout l'Orient sinon du monde entier.

Cependant deux fléaux ravageurs ne cessent de désoler la capitale et obligent à des reconstructions ou des réparations importantes. Ce sont les tremblements de terre et les incendies.

Tremblements de terre[1]. — Les tremblements sont fréquents et parfois de longue durée : en 417, en 423, en 447 (celui-ci se renouvelle pendant quatre mois et jette par terre une bonne partie des remparts), en 450, 465, 478 (un grand nombre de maisons et d'églises sont atteintes, le globe de la statue de Constantin au Forum tombe, ainsi que la statue de Théodose au forum Tauri et une partie des remparts), en 527, de 533 à 538 (de nombreuses secousses font s'écrouler la coupole de Sainte-Sophie), en 554 (les remparts s'effondrent près de la Porte Dorée), en 582 (tremblement de terre accompagné d'incendie), en 611, en 732 (graves dégâts à l'église Sainte-Irène), en 740 (la statue de Théodose à la Porte Dorée tombe, ainsi que celle de Constantin à la porte d'Atalos et celle d'Arcadius au Xérolophos ; les remparts subissent également des dégâts), le 9 février 790 (les gens se réfugient dans la campagne), le 4 mai 795, en 865 (chute de la statue de la Victoire à la Porte Dorée), en 960 (Sainte-Sophie est gravement endommagée), en 1010 (l'église des Quarante-Martyrs de Sébaste est détruite), le 13 août 1032 et pendant 140 jours (nombreuses églises ruinées), en 1037, en 1039-1040 (pendant 70 jours), en 1086, en 1296, en 1305 (graves dégâts), en 1328, en 1344 (Sainte-Sophie est sérieusement atteinte), en janvier 1440.

Incendies[2]. — Les chroniqueurs nous ont conservé le souvenir de vastes incendies qui ont ravagé Constantinople à l'époque byzantine. En 404, au moment où saint Jean Chrysostome est envoyé en exil, le feu consume Sainte-Sophie et le Sénat ; les 17-19 août 433, la partie nord de la ville est la proie des flammes ; le 1er septembre 461, le feu détruit depuis la Corne d'Or jusqu'à la Propontide sur un front d'un kilomètre ; le 12 septembre 465, commence un incendie qui dure une semaine et réduit en cendres huit quartiers ; en 469, la ville est de nouveau brûlée « de la mer

(1) Cf. HANS LIETZMANN, *Die Landmauer von Konstantinopel*, Berlin, 1929, 27-33.
(2) Cf. A.-M. SCHNEIDER, *Brände in Konstantinopel*, BZ, XLI, 1941, 382-403.

à la mer » ; en 476, le marché, le palais de Lausus et la bibliothèque de la ville (120.000 volumes) sont la proie des flammes ; en 491, la lutte entre Zénon et Anastase provoque un incendie qui fait disparaître la moitié de la capitale. En 498, le feu ravage l'espace compris entre l'hippodrome et le forum de Constantin ; en 509-510, des incendies répétés ravagent les environs de la même place ; en 513, lors d'une émeute contre l'empereur Anastase, le feu fait le vide entre la Chalcé et le forum de Constantin ; le 13 janvier 532, éclate la révolte des Nika ; en quelques jours les plus beaux monuments sont la proie des flammes : Sainte-Sophie, le Sénat, les bains de Zeuxippe, une partie du Grand Palais et de nombreuses maisons autour de l'Augustéon ; en 549, la lutte entre les factions provoque un incendie qui ravage la ville du Tétrapyle au quartier d'Eleusia ; en 559, nouvelle émeute qui provoque l'incendie de plusieurs palais et d'une partie de la Mésé ; en 561 tout le quartier du port Julien est la proie des flammes ; en 564, l'hospice de Samson, déjà ruiné en 532, est détruit, ainsi qu'une partie de Sainte-Irène et le quartier environnant ; en 603, une émeute des Verts provoque un incendie qui rase une partie de la Mésé et de nombreux édifices publics ; en 791, le triclinion du patriarche Thomas et de nombreuses maisons disparaissent dans la région du Milion ; en 931, un incendie ravage le quartier des étoffes et des fourrures, ainsi que les portiques du forum de Constantin ; en 956, l'église Saint-Thomas et les portiques situés auprès de la Porte de Fer subissent le même sort ; en 1203, nouvel incendie à la suite d'une bagarre entre Grecs et Latins (ceux-ci mettent le feu à la ville, qui est détruite « de la mer à la mer ») ; le 8 avril 1204, la prise de la ville par les croisés provoque un grand incendie qui atteint surtout les quartiers situés au-dessus de Sainte-Théodosie) ; le 25 juillet 1261, au moment où les troupes impériales réoccupent la ville, le feu prend aux quatre coins ; en 1308, un incendie fait de grands ravages sur la Corne d'Or et remonte le vallon entre la cinquième et la sixième colline jusqu'au monastère de Saint-Jean de Pétra ; le 23 janvier 1434, des enfants qui font la chasse aux pigeons sur les toits de la Théotocos des Blachernes, mettent le feu au sanctuaire et à tout le quartier ; enfin, le 29 mai 1453, pendant la lutte finale où succombe l'empire byzantin, le palais des Blachernes et plusieurs quartiers sont incendiés.

Ces tremblements de terre et ces incendies répétés provoquent des reconstructions et des aménagements nouveaux, mais l'aspect de la ville n'est pas notablement changé.

Vue d'ensemble de la ville

Pour se rendre compte de la grandeur de la capitale, de la variété des spectacles qu'elle offre au voyageur et du nombre impressionnant de sanctuaires qu'elle renferme, il suffit de faire une rapide promenade à travers les différents quartiers en utilisant les artères principales.

Les grandes places dont nous parlerons bientôt sont reliées entre elles par une voie importante, la Mésé ou Boulevard Central (Μέση Λεωφόρος). Elle commence devant le Milliaire d'Or qui se trouve au nord-ouest de l'Augustéon, lui-même situé entre l'église Sainte-Sophie et le Palais impérial. Près de là on rencontre l'église Saint-Jean ἐν τῷ Διϊππείῳ, l'Octogone avec la Basilique d'Illus et sa grande citerne, le Smyrnion ou Bazar aux parfums, le quartier τὰ Σφωρακίου avec ses églises de Saint-Théodore, du Prodrome et des Saints-Cyr et Jean, et l'on aboutit au forum de Constantin près duquel sont les boutiques des argentiers, des ciriers et des pelletiers. Sur la gauche, en quittant l'Augustéon, on longe tout d'abord le bain de Zeuxippe à l'ornementation splendide, le monastère de l'éphore, puis le quartier d'Antiochus (τὰ Ἀντιόχου) avec l'église Sainte-Euphémie de l'hippodrome, le riche palais de Lausus, le quartier de Philoxène célèbre par sa vaste citerne souterraine, puis le Prétoire avec l'église des Quarante-Martyrs de Sébaste. Au forum de Constantin on rencontre diverses églises ; en dehors de l'oratoire de Saint-Constantin accolé à la colonne de porphyre : celles de la Théotocos, de Saint-Michel, de Saint-Platon, des Saints Gourias, Samonas et leurs compagnons martyrs, et plus au sud-ouest, celle de Sainte-Aquiline.

Au delà du forum de Constantin, on traverse le quartier des Boulangers (τὰ Ἀρτοπωλεῖα) précédé de deux Gorgones, et à gauche on remarque l'Artotyrianos joliment orné, l'église Sainte-Barbe et le quartier dit Kainoupolis ou Ville Neuve. Sur la droite se détache une artère importante, celle que prend le cortège impérial pour se rendre aux Blachernes. Bordée de portiques, elle commence au bain de Dagisthée pour aller aboutir à la Corne d'Or. C'est le Μακρὸς ἔμβολος τοῦ Μαυριανοῦ avec l'église de Sainte-Anastasie et le xénon ou hospice de Théodote. Dans cette région se trouvent plusieurs quartiers connus : τὰ Δομνίνου près de Sainte-Anastasie, τὰ Ἰορδάνου, Κανδηλάριν, Καραβύτζιν avec l'église de la Théotocos, τὰ Βιβιανοῦ, τὰ Ψήφα, Oxeia avec les églises Saint-Michel, Saint-Jean-Baptiste, Saint-Lucilien et ses compagnons, le monastère τῆς Θεοφοβίας, le quartier τὰ Ῥουφίνου avec l'église Saint-Pantéléimon. On aboutit enfin à τὰ Ναρσοῦ, près de la Corne d'Or. En

route, dans la Mésé même, nous avons pu admirer l'Anémodoulion, merveilleuse tour des vents et nous sommes arrivés au forum de Théodose ou forum Tauri.

L'église de Sainte-Marie de la Diaconesse s'élève dans le voisinage, ainsi que celle de Saint-Jean, des Saints-Pierre, Paul, etc., et de Saint-Marc. Sur la hauteur, à droite, se trouve le palais τὰ Βιγλεντίας, bâti par Justinien pour sa sœur Vigilantia, mère de Justin II, avec les églises de la Vierge, de Saint-Procope et de Saint-Polyeucte. Au delà du forum de Théodose on longe le monastère du Christ Incompréhensible (Ἀκατάληπτος) près de l'aqueduc de Valens et l'on arrive au Philadelphion, carrefour situé au Mésolophos ou Mésomphalos, qui est le centre de la ville à l'époque théodosienne. On y trouve le Tétrapyle d'Airain (Χαλκοῦν Τετράπυλον) et le monument figurant la rencontre des trois fils de Constantin après la mort de celui-ci (337).

Au Philadelphion la Mésé se dédouble. Si l'on continue dans la direction du Nord-Ouest, sur l'arête de la chaîne de collines parallèle à la Corne d'Or, on aboutit à l'église des Saints-Apôtres dans les Constantinianae, non sans avoir longé ou traversé plusieurs quartiers secondaires : τὰ Κώνστα, τὰ Ἀρεοβίνδου, τὰ Ὀλυβρίου, τὰ Πρωμότου et avoir rencontré divers sanctuaires, comme les églises de la Théotocos, de Saint-Étienne, des Quarante-Martyrs, le monastère de Sainte-Euphémie, enfin les deux églises de Saint-Polyeucte et de Saint-Christophe qui se font face un peu avant d'arriver aux Saints-Apôtres devant lesquels se dressent les lions de marbre (Μαρμάρινοι λέοντες). Sur la droite se détache une voie qui aboutit à la Corne d'Or en empruntant la vallée entre la troisième et la quatrième colline. C'est le Zeugma avec le Staurion qui le relie à l'artère parallèle à la Corne d'Or. Il y a là l'église des Saints Anargyres avec le xénon ou hospice de Théophile. Au delà des Saints-Apôtres, la voie suit la ligne de faîte où l'on rencontre beaucoup de maisons de plaisance et de monastères, entre autres celui de Chrysobalanton. Sur la gauche, un peu plus bas que les Saints Apôtres, se trouve le quartier τὰ Μοδέστου avec sa citerne et le monastère de Saint-Thomas. Un peu plus haut se dresse la statue de Marcien. Après la cinquième colline, au carrefour de Sainte-Anne du Deutéron, commence une vallée profonde qui descend vers la Corne d'Or et qui abrite de nombreuses maisons religieuses : les célèbres monastères de Saint-Jean de Pétra, du Sauveur de Chora, du Christ Philanthrope et de la Théotocos Kékharitoméné, de Théodore, etc., les églises de la Théotocos et de Sainte-Euphémie. Enfin, longeant une immense citerne à ciel ouvert, qui doit être celle d'Aétius, on aboutit au quartier de τὰ Χαρσίου avec le monastère et la porte du même nom (auj. Edirnekapı ou porte d'Andrinople).

Au Philadelphion une branche de la Mésé se détache vers le sud-ouest. C'est celle que parcourent les cortèges impériaux les jours de triomphe ou de pèlerinage dans la partie occidentale de la ville. Laissant au carrefour le Capitole avec le Triconque et les églises des Saints-Pierre et Paul, Sainte-Agathe et Saint-André, elle passe par le forum Amastrianum, longe le port d'Eleuthère près duquel on admire le palais de l'impératrice Irène et un hippodrome, puis on pénètre dans le forum Bovis, au fond de la vallée du Lycus. Après avoir traversé ce ruisseau, on gravit la pente assez douce du Xérolophos et l'on aboutit au forum d'Arcadius décoré de sa colonne historiée. Là se trouvent l'oratoire de Saint-Callinique et la Monnaie. On pénètre alors dans l'Exakionion. Un peu plus loin, on se trouve au carrefour de Saint-Onésime, où s'offrent deux directions différentes, celle de Saint-Mocius et celle de la Porte Dorée. Par l'artère de gauche on traverse le Sigma, orné d'un Tétrapyle, les Portiques de Troade avec l'église Saint-Hyacinthe, pour arriver finalement à la Porte Dorée. Par l'artère de droite on passe par les églises de Saint-Jacques le Perse et de Saint-Mocius. On atteint ensuite un aqueduc et l'on arrive au « portique où se dresse la colonne » et l'on se trouve devant la porte de la Source (τῆς Πηγῆς). La région du Xérolophos englobe divers quartiers qui nous sont connus : Ἀββακερὰ avec l'église Saint-Michel, les Helenianae qui renferment l'église de Saint-Thyrse et de ses compagnons martyrs, des Saints-Philémon et Apollonie, ainsi que le monastère des Saints-Carpos et Papylos, τὰ Δαλμάτου avec son monastère renommé, un des principaux de Constantinople, les Aurelianae avec l'église Saint-Étienne. Plus à l'ouest, au-dessus du quartier de Psamathia se dresse l'église de Saint-André in Crisi.

Un boulevard orné de portiques court le long de la Propontide depuis le sud du Grand Palais jusqu'à la Porte Dorée. Jadis il contournait complètement la presqu'île, mais les constructions du Palais sacré se sont peu à peu étendues jusqu'à la mer et ont interdit le passage. On a tout d'abord devant soi le palais du Boucoléon avec son petit port et le Boukinon, ainsi que le monastère de Philippe et l'église Saint-André. On traverse ensuite divers quartiers de peu d'importance : τὰ Ὁρμίσδου, τὰ Ἄδδα, où se trouvent les églises de Saint-Michel et des Saints-Eulampius et Eulampia, τὰ Ἀμαντίου, avec l'église de l'apôtre Saint-Thomas et le monastère de l'Impératrice. On arrive ainsi aux Sophiae (αἱ Σοφίαι) qui possèdent le monastère des Saints-Serge et Bacchus, contigu à l'église des Saints-Pierre et Paul, l'église des Quarante-Martyrs. Un peu plus à l'intérieur se trouvent τὰ Βοραΐδου, τὰ Δαρείου avec les églises des Saints-Faustus et Basile, des Saints-

Mamas et Basilisque, τὰ Βασιλίσκου avec les églises des Saints-Anargyres, de Saint-Tryphon, de Sainte-Barbe, de Sainte-Zénaïde, τὰ 'Ιουστίνου et sur la pente de la colline τὰ Πρόβου avec l'église du Prodrome.

Au delà du port Julien ou Sophien (Kadırgalimanı) on rencontre τὰ Μαύρου, puis le port du Contoscalion et celui de l'Heptascalon, près duquel il y a les églises Saint-Acace, Saint-Métrophane et les Saints-Chrysanthe et Euphémie. Dans l'intérieur des terres le Léomakellion. On arrive ensuite au port de Césarius, au delà duquel on rencontre peut-être τὰ Κλαυδίου avec l'église Saint-Théodore ; un peu plus haut se détache le monastère du Myrelaion. On est dans le quartier qui s'appelle aujourd'hui Langa (le Vlanga des Grecs). Le port d'Eleuthère, ensablé depuis un certain temps, est devenu un jardin potager. Au-dessous du Xérolophos se trouve la Rhabdos avec les églises de la Théotocos, de Saint-Émilien, de Saint-Irénarque et le monastère du patriarche Euthyme. Un peu sur la hauteur se dresse le monastère de la Péribleptos et encore plus haut celui de Gastria. On arrive alors au quartier de Samatya (Psamathia pour les Grecs), où les maisons religieuses foisonnent : églises de Saint-Georges ἐν τῷ Κυπαρισσίῳ, de Saint-Alexandre, des Saints-Anargyres, de Saint-Julien, le monastère des Saints-Carpos et Papylos et un peu plus bas la vaste agglomération formée par celui de Saint-Jean-Baptiste τῶν Στουδίου. Enfin on arrive à une autre agglomération qui renferme l'église Saint-Diomède et le monastère de la Nouvelle-Jérusalem. Et l'on se trouve enfin devant la Porte Dorée, près de laquelle on rencontre l'église de Sainte-Ia.

Derrière Sainte-Sophie se trouvent divers quartiers : τὰ Βασιλίδου avec son église de Saint-Nicolas, juste au chevet de la basilique, ainsi que οἱ Εὐούρανοι et l'église de la Théotocos, τὰ Πατρικίας, le Liburnon voisin des Pittakia, qui se dressent devant le Sénat. En allant vers le nord et avant d'atteindre l'église Sainte-Irène, on rencontre les établissements hospitaliers de Saint-Samson, de τὰ Εὐβούλου avec l'église de Saint-Tryphon et τὰ 'Ισιδώρου. Le long de la mer, au delà du Grand Palais, on a les Τόποι, où se trouvent le monastère de Saint-Lazare et l'église Saint-Michel ; les Arcadianae escaladent la pente vers Sainte-Irène avec l'église Saint-Michel, qui est peut-être la même que celle des Τόποι. Près de là se trouve le quartier dit τὰ Σινάτορος. Plus au nord se détache le délèbre sanctuaire de la Vierge Hodighitria et dans son voisinage se trouvent divers monastères : Saint-Basile, la Pantanassa, la Panachrantos, un autre Saint-Lazare, le Christ Philanthrope avec sa fontaine miraculeuse, Saint-Georges des Manganes avec le palais du même nom et enfin les Manganes elles-mêmes, où sont accumulées les machines de guerre. C'est le Philopation intérieur, lieu de villégiature de la famille impériale au XIIe siècle. On aboutit finalement à la Porte Sainte-Barbe, presque à l'extrémité de la presqu'île formée par la première colline.

Un autre boulevard, également orné de portiques, court le long de la Corne d'Or. En partant de la Pointe du Sérail, où se trouve le monastère de Saint-Démétrius, on rencontre tout d'abord le quartier τὰ Εὐγενίου avec les églises de la Théotocos et de Saint-Michel, l'ancien Stade avec son xénon, les deux ports du Prosphorion et du Néorion ; près de ce dernier sont les églises de la Théotocos et de Sainte-Euphémie. Le quartier juif est en dehors des remparts et la porte voisine s'appelle même Porte des Juifs ('Εβραϊκὴ πόρτα). On arrive ainsi au Pérama où se trouve l'église Sainte-Irène. Depuis le quartier τὰ Εὐγενίου jusqu'au Pérama et même au delà s'échelonnent à partir du XIe siècle les concessions pisane, génoise, amalfitaine et vénitienne. Au delà du Pérama on trouve le quartier τὰ Ναρσοῦ avec le monastère du même nom, les églises de Saint-Pantéléimon, de la Théotocos, des Saints-Probus, Tarachus et Andronicus, son xénon et son asile de vieillards, τὰ Κανικλείου et son monastère, τὰ Καρπιανοῦ et l'église de la Théotocos, τὰ 'Αρματίου où se trouvent les églises de la Théotocos et de Saint-Antoine, la citerne dite οἱ Κρίοι, un asile de vieillards et un bain. On arrive ainsi à la Πλατεῖα, région qui renferme le monastère de Saint-Démétrius et les églises de la Théotocos, de Saint-Michel et des Quarante-Martyrs de Sébaste. On entre alors dans les Pulcherianae ou Dexiocratianae avec leurs multiples sanctuaires : Saint-Laurent, Saint-Isaïe, Sainte-Euphémie qui deviendra Sainte-Théodosie, le monastère du Christ Évergète, etc. C'est ensuite le Pétrion avec son monastère de femmes, le Strobilos avec les églises de Saint-Basilisque, de Sainte-Julienne et du Prodrome, puis le Diplophanarion qui sera au XVIIe siècle le refuge du patriarcat. Sur la hauteur on aperçoit l'église de la Panaghia des Mongols. Plus loin, on rencontre divers quartiers, comme τὰ Κυνηγοῦ, τὰ Καριανοῦ, qui font déjà partie de l'agglomération des Blachernes. Là encore les sanctuaires abondent : la basilique de la Vierge qui abrite la maphorion de la Théotocos, les Saints-Anargyres, Sainte-Thècle, Saints-Pierre et Marc, Saint-Laurent, Saints-Priscus et ses compagnons. Sur la hauteur se dresse le palais impérial. En sortant de la ville on rencontre deux églises, celle de Sainte-Photiné la Samaritaine et celle de Saint-Nicolas. Si l'on pousse plus loin encore on se trouve devant le célèbre monastère des Saints-Côme et Damien, qui a donné son nom au quartier du Cosmidion.

La vallée du Lycus ne semble pas avoir été beaucoup habitée. C'est plutôt un endroit tout trouvé pour l'établissement de monastères. Les patriographes y signalent ceux de Dios et d'Icasia ou

Cassia. Il y a aussi celui de Cocorobion, celui de Lips. On connaît trois quartiers dans cette région : Ἡρεμία avec l'église de Saint-Jean-Baptiste, Δάγουτα avec l'église Saint-Julien, Merdosangaris.

Revenons à la partie orientale de la ville. Dans la vallée qui sépare la première colline de la deuxième on trouve le Stratégion avec les églises de la Théotocos, de Saint-Épiphane, de Saint-Philémon, de Saint-Anastase le Perse, de Saint-Photius et de Saint-André, τὰ Οὐρβικίου et τὰ Πρωτασίου avec leurs églises de la Théotocos (peut-être la même), et près de là τὰ Καλύβια, le Pélargos avec l'église de Saint-Tryphon et celle des Novatiens, τὰ Φλωρεντίου et son asile de vieillards, τὰ Σπουδαίου et le grand orphelinat Saint-Paul probablement au-dessous du Musée des antiquités. Enfin, en remontant encore on se trouve devant le fameux sanctuaire de la Théotocos des Chalcoprateia, située en face de la porte occidentale de Sainte-Sophie.

On aurait tort de croire que toutes les parties de la ville fussent également habitées. Il ne manquait pas d'espaces occupés par des champs et des jardins ou des vignes. Odon de Deuil le constatait déjà en 1147 : *infra muros terra vacua est, quae aratra patitur, habens hortos omne genus olerum civibus exhibentes*[1]. Les typica des monastères fondés aux XIe et XIIe siècles parlent de même[2] et à plus forte raison ceux des monastères établis après le passage des Latins au XIIIe siècle[3]. La population diminue à mesure que l'on va vers la fin de l'empire. Ce sont Clavijo[4] et Buondelmonti[5] qui le constatent au début du XVe siècle[6].

(1) *PL*, CLXXXV, 1221.
(2) A. Dmitriewskij, *Typika*, I, 156.
(3) H. Delehaye, *Deux typica*, 102, 133, 138.
(4) *Vida del Gran Tamorlan*, Madrid, 1782, 52.
(5) G. Gerola, *Le vedute*, 277.
(6) Sur ce sujet cf. R. Mayer, *Byzantion, Konstantinopolis, Istanbul. Eine genetische Stadtgeschichte*, Vienne, 1933, 131 sq. ; A.-M. Schneider, *Die Bevölkerung Konstantinopels im XV. Jahrhundert* (Nachrichten der Akad. der Wiss. in Göttingen, Phil.-Hist. Klasse, 1949), 233-244.

CHAPITRE IV

LES RÉGIONS URBAINES

Une description de Constantinople au Ve siècle. — On a dit plus haut que la « Nouvelle Rome » fut, comme l'ancienne, divisée en quatorze régions, dès sa fondation par Constantin. Ces régions (*regiones*, ῥεγεῶνες, κλίματα), qui rappellent les arrondissements parisiens, nous en connaissons l'organisation pratique grâce à un document contemporain de Théodose II, la *Notitia Urbis Constantinopolitanae*[1], relevé topographique analogue à ceux de la *Notitia* et du *Curiosum* de la Vieille Rome. Comme ces derniers, le document constantinopolitain se termine par un *breviarium* où l'on a dressé un recensement général des maisons et des monuments. Mais, tandis que les catalogues romains donnent à chacune des régions un nom spécial, sans doute le nom populaire, en plus du numéro d'ordre, la liste constantinopolitaine se contente d'enregistrer ce dernier ; elle fait toutefois une exception pour la treizième région qu'elle désigne sous son nom de Sykae.

A en juger par son contenu, elle semble avoir été rédigée en plein règne de Théodose II. De tous les monuments qu'elle mentionne, le Forum Theodosiacum est le moins ancien ; or ce forum a été dédié en 421. De plus elle donne à Galla Placidia, en désignant la maison de cette princesse, le titre d'Augusta ; or c'est en 424 qu'éloignée par son frère Honorius de la cour de Ravenne, Galla Placidia revint à Constantinople où Théodose le Jeune lui décerna le titre en question. On remarque par ailleurs qu'aucun des grands sanctuaires de la Vierge élevés par Pulchérie (†453) n'y est signalé. Toutes ces données nous induisent à placer la rédaction de la *Notitia* dans le deuxième quart du Ve siècle et à voir dans le Théodose, restaurateur zélé de la ville[2], Théodose le Jeune.

(1) Éditions dans O. Seeck, *Notitia dignitatum*, Berlin, 1875, 227-243 et dans A. Riese, *Geographi latini minores*, Heilbronn, 1878, 133-139. Nous citerons le document d'après l'édition de O. Seeck.
(2) *Urbis Constantinopolis quam supra Conditoris laudem Theodosii invicti principis*

L'auteur de la *Notitia* est resté inconnu. Ce n'est pas le comte Marcellin, car celui-ci est un contemporain de Justinien. Cassiodore recommande un ouvrage de Marcellin sur Constantinople écrit *minutissima ratione*[1]. Cet ouvrage est malheureusement perdu[2]. A. Riese insinue à tort qu'il pourrait s'agir de la *Notitia*[3]. A en juger par son style emphatique et cadencé, l'auteur de cette dernière doit être quelque minutante de la chancellerie impériale. On éprouve surtout cette impression en lisant le prologue et l'épilogue où se retrouve dans toute sa solennité le son obligatoire des formules officielles.

Néanmoins une question se pose. On a démontré que la *Notitia* (première moitié du v[e] siècle) et le *Curiosum* (deuxième moitié du même siècle) dérivent d'un original plus ancien. Ne serait-ce pas également le cas pour notre document ? Le fait de n'y rencontrer aucune allusion à l'enceinte théodosienne construite en 413 permet de se le demander. Nous disons allusion, car, en réalité, un topographe relevant en 413 les régions de la ville, n'avait pas à décrire en détail le territoire compris entre l'enceinte constantinienne et la nouvelle enceinte de Théodose, ce territoire ne rentrant dans aucun cadre régional. Pareille omission eût été moins grave que celles dont l'auteur de la *Notitia* s'est rendu coupable en passant sous silence certains monuments debout à son époque : les deux aqueducs d'Adrien et de Valens, la Colonne d'Eudocie, la Colonne de la Pointe du Sérail. Il est donc très possible que nous ayons sous les yeux une édition revue et augmentée, mais tout de même imparfaite, d'un texte antérieur à Théodose II.

La région urbaine et son organisation. — Pour avoir une idée de ce qu'était la région constantinopolitaine, nous prendrons un exemple et nous choisirons la quatrième. Elle couvrait une partie de la large vallée qui s'étend entre la première et la deuxième colline et qui renferme aujourd'hui les quartiers de l'ancienne Sublime-Porte et de Sirkeci. Sa limite méridionale passait à l'Augustéon, c'est-à-dire à peu près sur l'Ayasofyameydanı, englobant ainsi le Milliaire et la Basilique. C'est de ce point de la ville que nous partons pour descendre dans la direction de la Corne d'Or. Sainte-Sophie se dresse à droite, avec son esplanade et ses cours. La rue que nous suivons et que longe aujourd'hui le tramway ne rappelle en rien la grande artère byzantine de jadis. Celle-ci était

in novam faciem novitate detersa, ita virtus et cura decoravit ut ejus perfectioni quamvis sit quispiam diligens, nihil possit adjungere, O. Seek, *op. cit.*, 229.

(1) *Chronicon, PL*, LXX, col. 1139.

(2) M. Schanz, *Geschichte der Römischen Literatur*, IV, 2, Munich, 1929, 112.

(3) P. xxxiii.

bordée de portiques à double étage que flanquaient de larges escaliers. Mille boutiques, fort achalandées, s'abritaient sous les arcades de ces portiques. Il y avait là, notamment sur le côté gauche de la rue, aux environs de Zeynebcami, de nombreux magasins d'objets en cuivre et en bronze ; leurs propriétaires parlaient à peu près toutes les langues, mais avec un fort accent sémitique. Le quartier où nous sommes s'appelait les Chalcoprateia (Χαλκοπρατεῖα) et une synagogue y avait été élevée.

Laissant la grande artère, nous nous engageons dans les petites rues voisines. Un vrai chaos que toutes ces voies, que tous ces *vici* — c'est le nom administratif en usage — s'entrecoupant en tous sens[1], les uns descendant vers le Stratégion et vers la Corne d'Or, les autres grimpant aux flancs de l'Acropole. Elles se faufilent entre les terrasses établies pour donner plus d'espace aux maisons importantes. Dans ces ruelles étroites, obscures, dans ces *angiportus*, comme on dit alors, les cas d'incendie ne sont pas rares. La loi portée par Arcadius est très sage : il est défendu de construire des maisons particulières à moins de quinze pieds des édifices publics ; c'est le moyen le plus sûr de préserver ces derniers[2].

Çà et là, à la croisée des rues, s'étendent de petites places avec des escaliers de pierre ou *gradus*. Chaque jour, les gens du quartier s'y rendent. Civils, militaires, fonctionnaires du palais, tout le monde s'y presse, avec à la main la *tessera* ou tablette que le préfet de l'annone peut seul délivrer. C'est là en effet qu'ont lieu les distributions quotidiennes de l'annone. Celle-ci est donnée non plus sous forme de froment ou de farine, mais sous forme de pains. Les abus qui se sont produits ont obligé le prince à en disposer ainsi. Ont droit au pain des gradus *(panis gradilis)* tous ceux qui sont inscrits aux tables d'airain érigées sur la place et dont l'inscription est contrôlée à l'aide de la *tessera*. Partage la même faveur tout nouveau constructeur ou propriétaire de maison dans Constantinople. Par cette dernière mesure, Constantin, Constance et leurs plus proches successeurs ont voulu favoriser le peuplement de la ville[3].

Le district que nous venons de parcourir compte 32 *vici* et 375 *domus*. C'est une agglomération importante. Par ces *domus* il faut entendre des habitations particulières, appartenant à telle famille ou à tel seigneur ; ne sont pas comprises sous ce terme les *tabernae*, c'est-à-dire les modestes petites maisons plébéiennes,

(1) Saint Grégoire de Nazianze, *Carm. Somn. de Anastasiae eccl.*, *PG*, XXXVII, col. 1255, montre les fidèles se rendant au sanctuaire de l'Anastasis par des πολυσχιδέες ἀγυιαί.

(2) *Cod. Theodos.*, XV. 1 ; 46 ; loi du 22 octobre 406.

(3) *Ibid.*, XIV, 17, 13 ; lois du 30 juillet 396, du 23 juillet 416.

construites le long des rues ou dans les carrefours avec accompagnement inévitable de masures et de cabanes telles qu'on en voit encore aujourd'hui à Stamboul ; ne sont pas davantage comptées les *insulae* ou maisons de rapport, les hôtels de l'époque.

La région urbaine est administrée par un *curator* ou régionarque (ῥεγιωνάρχης) qui dépend du préfet de la ville, et qui est assisté d'un *vernaculus*, sorte d'*internuntius* chargé des proclamations publiques. Auprès du *curator*, partageant sa responsabilité et ses soucis, se tiennent les *vicomagistri*. Ceux-ci, qui sont cinq par régions, administrent, comme leur nom l'indique, les différents groupes des *vici* ; mais, préposés spécialement à la garde du district pendant la nuit, il est probable que leur corporation dépend immédiatement du préfet des vigiles. Viennent ensuite les *collegiati*, qui sont très nombreux dans chaque région ; ils forment un corps de police et de surveillance générale, ils interviennent notamment en cas d'incendie. On retrouve ainsi dans les régions de Constantinople à peu près les mêmes cadres que dans les régions de Rome organisées par Adrien.

Groupement des régions. — On peut diviser les régions byzantines en quatre groupes : celui des régions comprises dans l'ancienne enceinte, celui des régions centrales, celui des régions excentriques et celui des régions suburbaines.

1° A Rome, l'enceinte de Servius Tullius avait servi de base à la division régionale : huit régions (la IIe, la IIIe, la IVe, la VIe, la VIIIe, la Xe, la XIe, la XIIIe) s'étaient partagé l'aire de cette enceinte, tandis que les six autres (la Ire, la Ve, la VIIe, la IXe, la XIIe, la XIVe) s'étaient répandues *extra muros*. Il semble que l'on puisse retrouver la même idée directrice à Constantinople. La muraille sévérienne paraît jouer un rôle analogue à celui de la muraille servienne : cinq régions (la Ire, la IIe, la IIIe, la IVe, la Ve) s'étendent en deçà des murs, les autres sont au delà.

Pour opérer cette division, Auguste était remonté du sud au nord, puis, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur de l'enceinte servienne, il avait tourné de gauche à droite. Constantin semble avoir adopté le même procédé, mais en tenant compte de l'axe orographique de la péninsule. Il fixe la première région sur le versant sud-est de la première colline, en lui attribuant le Grand Palais et ses abords. Il gagne ensuite le versant nord-est de cette même colline pour y établir la deuxième région. Ce mouvement est dirigé du sud au nord et en même temps de gauche à droite pour qui regarde la ligne de faîte reliant la Pointe du Sérail aux Blachernes. La troisième région se place également au sud et il faut remonter au nord pour trouver la quatrième ; ce faisant on va encore de gauche à droite par rapport à l'axe des collines. Le territoire compris entre l'enceinte mégarienne et l'enceinte sévérienne a été réservé à la cinquième région ; c'est ce qui explique l'établissement au nord, sur la droite d'un nouveau district, lequel aurait eu sa place régulière au sud, sur la gauche. On a obtenu de la sorte le groupement suivant où les nombres impairs (le nombre V excepté) tiennent la gauche et les nombres pairs la droite.

	V
III	IV
I	II

2° Ces cinq premières régions sont suivies, au delà de l'enceinte sévérienne, de cinq autres districts occupant le centre de la ville. Ces derniers ont aussi des numéros d'ordre à nombres impairs sur la gauche, à nombres pairs sur la droite. Ils sont disposés comme suit :

	X
IX	VIII
VII	VI

Tel est du moins l'ordre qu'ont communément admis les commentateurs de la *Notitia*. Cependant Pierre Gylles, au XVIe siècle, avait déjà placé sur la droite la VIIe région et non sans y avoir mûrement réfléchi. Depuis lors de nouvelles raisons sont venues renforcer son opinion, comme nous le verrons plus loin. En conséquence l'ordre véritable serait :

	X
IX	VII
VIII	VI

Ces cinq régions semblent réparties à l'intérieur de quelque ancienne enceinte, peut-être celle du proteikhisma dont nous avons parlé plus haut (pp. 35-36). La IXe région possède d'ailleurs un quartier dont le nom est assez suggestif, celui de Kainoupolis (Καινούπολις, la Ville Neuve), qui s'explique probablement dans le sens d'un quartier situé en dehors de l'enceinte sévérienne.

3° Deux régions, la XIe et la XIIe, renferment dans leurs limites à peu près tout le territoire compris entre la muraille constantinienne d'une part et la ligne Gülcami-Yenikapı d'autre part. Leur superficie égale celle des cinq régions centrales réunies. D'où vient cette disproportion énorme ? L'hypothèse que nous avons été amené à formuler reparaît ici d'elle-même : à l'époque où Constantin s'est emparé de Byzance, celle-ci ne possédait-elle pas des faubourgs assez avancés, s'étendant en tout cas bien au delà du mur sévérien, atteignant peut-être même la ligne transversale Unkapan-Şahzade-Aksaray ? Ne serait-ce pas à l'ouest de cette

ligne que l'expansion urbaine, après la fondation constantinienne, aurait réalisé ses plus sensibles progrès ? Répandue jusqu'au centre géographique de la péninsule, jusqu'à Şahzade, on comprend fort bien que la ville se soit alors annexé de nouveaux et vastes terrains sur l'une et l'autre rive du Lycus. Sur la rive gauche, elle se sera octroyé toute la quatrième colline en attendant de pouvoir s'incorporer, après avoir encore reculé ses murs, et la cinquième et la sixième colline. Sur la rive droite, elle aura pris le massif du Xérolophos ou la septième colline et se sera ainsi préparé l'annexion prochaine du large triangle Yedikule-Aksaray-Topkapı, c'est-à-dire de toute la chaîne jetée entre la Propontide et le Lycus. Et ces terrains nouveaux, elle les aura assignés à deux régions extrêmes, la XIe et la XIIe, qui auront acquis par le fait une superficie exceptionnellement vaste.

4° Deux régions sont suburbaines, à savoir la XIIIe et la XIVe. La XIIIe est située à Sykae (Galata). Région pératique, diront les Byzantins ; pour l'atteindre il faut en effet se rendre au delà (πέραν) de la Corne d'Or. La XIVe s'étend sur le flanc de la sixième colline, au delà de l'enceinte constantinienne ; elle est constituée par la petite cité des Blachernes (Ayvansaray) qui reste un peu isolée, à l'extrémité du *septimontium* urbain ; une assez grande distance, un kilomètre environ, la sépare de la muraille constantinienne.

Délimitation des régions. — Ces régions ainsi groupées ont naturellement chacune leurs limites respectives. La fixation de ces limites obéit certainement à des principes.

On a déjà remarqué que le tracé des anciennes enceintes a dû, à Constantinople comme à Rome, être pris en considération. Nous voyons en effet l'enceinte mégarienne englober le territoire commun à la deuxième et à la quatrième région, c'est-à-dire aux deux districts situés le plus à l'est de la presqu'île ; à l'intérieur de cette muraille s'aligne l'enceinte de l'Acropole dont le mur occidental délimite le territoire respectif de ces deux régions. L'enceinte de Septime-Sévère sert de limite occidentale à la cinquième région. L'enceinte de Constantin joue le même rôle pour les dixième, onzième et douzième.

Après les enceintes, il y a lieu de tenir compte des grands centres urbains, les forums, qui sont comme des points-limites. Ils forment les nœuds des régions. L'Augustéon appartient officiellement au quatrième district, mais vers lui convergent la première, la deuxième et la cinquième région. Autour du forum de Constantin s'étendent en éventail la troisième, la septième, la huitième et la cinquième région. Le forum de Théodose est le centre où

aboutissent la septième, la huitième et la neuvième région. Le forum Bovis voit rayonner autour de lui la neuvième, la onzième et la douzième région.

Un troisième élément de délimitation, ce sont les grandes artères urbaines, la Mésé surtout. Une première section, Augustéon-forum de Constantin, sépare la troisième région de la cinquième ; une seconde section, forum de Constantin-forum de Théodose, limite la septième et la huitième région ; une troisième section, forum de Théodose-Philadelphion, fait le départ territorial entre la septième et la neuvième région. Prenons les grandes rues à portiques : celle qui va du port Julien au Prétoire sépare probablement la troisième région de la neuvième ; celle qui relie le forum de Constantin à la Corne d'Or et qui s'appellera le Grand Portique (Μακρὸς ἔμβολος) délimite la sixième et la septième région. Une grande rue sépare également la dixième et la neuvième région, ainsi que la *Notitia* le marque expressément[1].

La première région. — Elle couvre, comme nous l'avons dit, la partie sud-est de la première colline. C'est à droite du palais impérial que son territoire se développe, assez large d'abord, puis progressivement rétréci jusqu'à ne plus former qu'une étroite langue de terre à sa limite orientale, qui est fixée aux Manganes (au sud de Değirmenkapı). On pourrait en reconstituer le tracé approximatif en tirant une ligne qui irait de Sultanahmet à Değirmenkapı, passerait à l'est de Sainte-Sophie, sous les murs du Sérail et reviendrait par le bord de la mer jusqu'à Çatladıkapı. Le terrain est en pente presque partout ; la bordure du littoral, assez étroite, forme un peu de plaine. La *Notitia* observe très justement qu'en partant de la partie inférieure du Palais impérial (sud-est de Sultanahmet) et en allant dans la direction du Grand Théâtre (près de Değirmenkapı), ce que l'on trouve sur la droite est en déclivité et descend à la mer : *Prima Regio, longa situ, plana in angustum, producitur a Palatii inferiori parte contra Theatrum Majus euntibus dextro latere declivis in mare descendit*[2].

D'après le même document sont compris dans la première région un certain nombre de monuments : le Grand Palais, le Lusorium, le Palais Placidien, la *domus* de l'Augusta Placidia, la *domus* de la nobilissima Marina et les thermes arcadiens.

La deuxième région. — Debout sur l'éperon de la première colline, l'Acropole de Byzance formait le centre de la deuxième région. Le Sérail la remplace aujourd'hui. Grâce à la configuration

(1) O. Seeck, *op. cit.*, 237.
(2) *Ibid.*, 230.

de ce dernier, on peut retrouver les limites de l'ancien district. Guidés par la *Notitia*, nous partons du Petit Théâtre *(Theatrum minus)*, qui n'est autre, probablement, que l'ancien théâtre des Mégariens construit aux approches du temple d'Artémis, face au temple d'Aphrodite, au pied du versant nord de la première colline à la pointe du promontoire. On aura bientôt fait de gravir les pentes de l'Acropole, comme la *Notitia* y invite. Il suffit de prendre à l'ouest de la Colonne dite des Goths (qui occupait peut-être le centre du Petit Théâtre) et de monter à travers le parc du Sérail. Le terrain s'élève peu à peu sous les pas, sans le moindre escarpement. On atteint les terrasses du Sérail et, après les avoir traversées dans toute leur largeur, on cherche du regard en bas, du côté de la mer, le quartier de Değirmenkapı. L'aspect du sol a complètement changé. Pour atteindre ce quartier, il faudrait du bord de la terrasse, descendre à pic : *Regio secunda ab initio Theatri Minoris post aequalitatem sui latenter sublevata clivo, mox ad mare praecipitis abruptis descendit*[1].

Nous l'avons déjà dit, c'est aux environs de Değirmenkapı que s'arrête le territoire de la première région. Celui de la deuxième possède une partie de l'extrémité arrondie du promontoire formé par la première colline, mais il détient un morceau de choix avec le plateau que nous venons de gravir, car là s'élèvent et l'*Ecclesia antiqua*, qui est Sainte-Irène, et l'*Ecclesia Magna*, qui est Sainte-Sophie, ainsi que le sénat et les thermes de Zeuxippe, voisins de l'hippodrome. Quant à l'Augustéon, étendu entre le Sénat et le Zeuxippe, il le contourne seulement, le laissant à la quatrième région. Dans la partie nord il y a le Théâtre et l'Amphithéâtre, qui doivent être identiques au *Theatrum majus* et au *Theatrum minus*[2].

La troisième région. — D'après la *Notitia*, elle est en plaine à sa partie supérieure, là où le Grand Cirque se déploie dans sa plus grande largeur, mais à partir de l'extrémité méridionale de ce dernier, la déclivité du sol est très forte : *Regio tertia plana quidem in superiori parte, utpote in ea Circi spatio largius explicato sed ab ejus extrema parte nimis prono clivo mare usque descendit*[3]. On reconnaît sans peine l'exactitude de cette description topographique lorsqu'on se rend de Küçükayasofya (anc. église des Saints-Serge et Bacchus) à l'Atmeydanı (hippodrome). La montée est assez roide qu'il faut gravir avant d'atteindre l'hippodrome ; et le mur de soutènement où s'appuie la vaste esplanade permet

(1) O. Seeck, *op. cit.*, 231.
(2) *Ibid.*, 231.
(3) *Ibid.*, 232.

déjà de mesurer approximativement l'inclinaison de la ligne de pente ; à l'est, une droite allant de Sultanahmet à Çatladıkapı marquerait assez exactement la limite moyenne entre la première et la troisième région. Celle-ci s'étend sur le littoral, au delà du port Julien (Kadırgalimanı), tandis qu'au nord elle prend jusqu'au forum de Constantin dont elle détient le Tribunal. Elle s'est formée, en somme, de l'extrémité sud-ouest de l'ancienne Byzance, accrue d'une bande de terrain assez large au delà de l'enceinte sévérienne. On notera que la troisième région romaine renfermait le Colisée ; la troisième région byzantine contient, non pas un amphithéâtre, mais un cirque et le Cirque par excellence ; le rapprochement n'en est pas moins intéressant.

La *Notitia* indique dans la troisième région le Grand Cirque, la *domus* de l'Augusta Pulchérie, le Nouveau Port (Julien), le Portique semi-circulaire qu'on appelait le Sigma à cause de sa forme et le Tribunal du forum de Constantin.

La quatrième région. — Le profil topographique de cette région nous est connu : une vallée qui descend du Milliaire d'Or (Ayasofyameydanı), se coule entre l'Acropole et les hauteurs de la deuxième colline et se termine par une large plaine sur le littoral de la Corne d'Or (plaine de Sirkeci) : *Regio quarta a Milliario aureo collibus dextra laevaque surgentibus ad planitiem usque valle ducente producitur*[1]. Rappelons que nous sommes ici dans la partie nord-ouest de la Byzance mégarienne. Le tracé méridional est assez étrange : l'Augustéon lui appartient, avec le Milliaire et la Basilique, mais non les monuments qui bordent la grande place : thermes de Zeuxippe, Chalcé, Magnaure, Sénat, Sainte-Sophie. Les thermes de Zeuxippe, le Sénat et la Grande Église ressortissent au second district, le Palais Sacré et ses dépendances au premier.

La quatrième région possède les monuments suivants : le Milliaire d'Or, l'Augustéon, la Basilique, le Nymphaeum, le Portique de Fanio, la Liburna de marbre, monument de victoire navale, l'église de Saint-Ménas, le Stade et la Scala Timasii.

La cinquième région. — Rendons-nous de l'Ayasofyameydanı à la Colonne Brûlée par la rue Divanyolu, puis, prenant à l'est des mosquées d'Atikpaşa et Nurosmaniye, dirigeons-nous vers la Grande Poste. Celle-ci, laissée à droite, poursuivons jusqu'à Eminönü sur la Corne d'Or. Nous aurons ainsi longé d'assez près les limites méridionales et occidentales de la cinquième région. Le terrain est ici assez tourmenté : de plaine il n'y en a guère que sur le littoral, entre Sirkeci et Eminönü : *Regionis quintae non modica*

(1) O. Seeck, *op. cit.*, 232.

pars in obliquioribus posita locis, planitie excipiente perducitur[1]. Seulement ce terrain se prête admirablement à l'établissement d'un Stratégium ou Champ de Mars, et surtout à la constitution des entrepôts de la Corne d'Or. Aujourd'hui, comme hier, ce coin de Constantinople fait du commerce ; il ne fait même guère que cela. La quatrième région possédait la scala Timasii ; cette échelle était la plus orientale sur la Corne d'Or. En voici une nouvelle dans le cinquième district : c'est la scala Chalcedonensis. Comme son nom l'indique, elle servait aux communications avec la banlieue asiatique dont Chalcédoine était la principale agglomération et le début de la route qui, par le bord de la mer, conduisait en Asie Mineure. Elle avoisinait le Portus Prosphorianus, vieux port creusé déjà par les Mégariens et qu'il faut chercher dans la région de Sirkeci.

La cinquième région possédait les thermes d'Honorius, la Citerne de Théodose, le Prytanée, les Thermes d'Eudocie, le Stratégium avec le forum de Théodose et l'obélisque carré de Thèbes, les entrepôts d'huile, le Nymphaeum, les Greniers de Troade, les Greniers de Valens, ceux de Constance et le port Prosphorianus.

La sixième région. — Par son relief elle ressemble beaucoup à la précédente. Pourtant le littoral est ici plus resserré : *Regio sexta, brevi peracta planitie reliqua in devexo consistit*[2]. La zone qu'il fournit s'étend de Bahcekapı à l'est jusqu'à un point difficile à déterminer à l'ouest. Cette région possède le Néorion, port nouveau établi à l'ouest du Prosphorianus, l'échelle où l'on s'embarque pour Sykae, le faubourg d'en face (Scala Sycena), et qui se trouve approximativement à Balıkpazar. Le *Porticus magna* signalé par la *Notitia* est peut-être le *Macros Embolos* qui part des environs de la Colonne de Porphyre au forum de Constantin et descend vers la Corne d'Or. Une partie serait comprise dans le tracé de l'actuel Uzunçarşı.

La sixième région semble très étroite, puisqu'elle comprend seulement une mince bande de terrain située entre le forum de Constantin et l'échelle de Sykae *a foro Constantini scalam usque sive trajectum Sycaecum porrigitur spatiis suis*[3]. Cependant elle s'étend légèrement en éventail sur la Corne d'Or, puisqu'elle comprend, outre l'échelle de Sykae, le port dit Néorion situé très probablement à l'actuel Bahcekapı. C'est encore un quartier d'affaires comme le précédent, surtout dans sa partie inférieure.

(1) O. SEECK, *op. cit.*, 233.
(2) *Ibid.*, 234.
(3) *Ibid.*, 234.

La septième région. — Elle est comprise entre une ligne qui va, par la droite de la Colonne de Constantin située dans le forum de ce prince, jusqu'au forum de Théodose et à la mer. Le terrain est plus plat que dans la précédente, mais près de la mer la descente est encore plus roide : *Regio septima in comparatione superioris planior; quamvis et ipsa circa lateris sui extremitatem habeatur in mare declivior. Haec parte dextra columnae Constantini usque ad Forum Theodosii continuis extensis porticibus et de latere aliis quoque pari ratione porrectis usque ad mare, velut seipsam inclinat*[1].

Ce texte a reçu deux interprétations opposées, en sorte que la position de la septième région dépend de ces manières de voir. Celle que l'on peut appeler traditionnelle la place sur le versant de la Propontide, tandis que l'autre la rejette sur celui de la Corne d'Or. Tout dépend du sens que l'on donne à l'expression *a parte dextra columnae Constantini.* On admet généralement que l'auteur de la *Notitia* s'orientait comme celui de la *Forma Urbis* ou Description de Rome, c'est-à-dire en regardant vers l'est et non vers le nord comme on le fait actuellement ; ainsi sa droite se trouvait au sud de la Mésé et la septième région doit être placée sur la pente qui descend vers la Propontide en partant de la Mésé. De ce côté en effet la pente est en certains endroits très prononcée[2].

La seconde interprétation, déjà donnée au XVIe siècle par le voyageur français Pierre Gylles, n'a rien perdu de sa valeur. D'après cet auteur, le versant de la Corne d'Or est l'endroit où il faut chercher la septième région, puisque là seulement se trouvent les églises de Sainte-Anastasie et de Sainte-Irène que lui attribue la *Notitia*[3]. Pierre Gylles se trompait sur l'emplacement exact des deux églises en question, mais elles s'élevaient bien l'une et l'autre sur le versant de la Corne d'Or. Nous avons en effet prouvé ailleurs que Sainte-Anastasie doit être recherchée, non point au sud-ouest de l'hippodrome, comme on le fait depuis l'hypothèse émise par A. Paspati, en 1876[4], mais sur le versant de la Corne d'Or, aux environs du Grand Bazar[5]. Quant à l'église Sainte-Irène, il s'agit

(1) O. SEECK, *op. cit.*, 235.
(2) MORDTMANN, *Esquisse topographique de Constantinople*, Lille, 1892, nº 9, p. 6 ; SC. BYZANTIOS, ἡ Κωνσταντινούπολις, t. I, Athènes, 1851, 65 ; AL. VAN MILLINGEN, *Byzantine Constantinople*, Londres, 1899, plan ; CELAL ESSAT, *Plan de Constantinople ;* E. MAMBOURY, *Constantinople, Guide touristique*, 1925, 315 ; A.-M. SCHNEIDER, *Byzanz, Vorarbeiten zur Topographie und Archäologie der Stadt*, Berlin, 1936, 51-52 ; MISN, *Carte topographique et archéologique de Constantinople au moyen âge*, Constantinople, 1938, etc.
(3) *TC*, III, 5 et 6 ; Lyon, 1561, 157-167.
(4) Βυζαντιναὶ μελέται, Constantinople, 1877, 364-375.
(5) R. JANIN, *Études de topographie byzantine:* Ἔμβολοι τοῦ Δομνίνου. Τὰ Μαυριανοῦ, *EO*, XXXVI, 1937, 133 sq.

à peu près certainement de celle qui se trouvait au Pérama et que saint Marcien est dit avoir agrandie et embellie vers le milieu du ve siècle. Enfin le *Notitia* attribue également à la septième région une troisième église, celle de Saint-Paul, qui doit être celle de Saint-Paul, évêque de Constantinople, au IVe siècle, église que les pèlerins signalent en effet sur le versant de la Corne d'Or.

Du fait que l'on trouve de ce côté ces trois églises et que l'on ne peut en indiquer aucune sous l'un de ces vocables sur le versant de la Propontide suffit à prouver que la seconde interprétation est probablement la bonne. Il est à présumer du reste qu'en parlant de la droite l'auteur de la *Notitia* indiquait simplement ce qu'il trouvait à droite en remontant la Mésé[1].

La septième région possédait, outre les trois églises mentionnées plus haut, une partie du forum de Théodose, avec la colonne historiée de ce prince, les statues qui se trouvaient à sa base, le Capitole, les thermes de Carosia, etc.

La huitième région. — Elle s'étendait sur le plateau formé par les deuxième et troisième colline et n'atteignait la mer d'aucun côté. Comme le dit le *Notitia*, c'était une bande de terre assez étroite, mais dont la longueur compensait le peu de largeur : *angustior magis quam lata, spatia sua in latitudinem producta compensat*[2]. Elle allait du forum de Constantin jusqu'au delà de celui de Théodose, puisqu'elle renfermait le Capitole qui se trouvait au nord-ouest de cette place. La position de cette région dépend naturellement de celle que l'on attribue à la septième, car elles se faisaient face. L'opinion traditionnelle place la huitième région sur le versant de la Corne d'Or et localise le Capitole au Seraskerat (auj. Université), ce qui est certainement faux. Le Capitole était plus loin à l'ouest, puisque le cortège impérial y passait pour se rendre du forum Bovis (Aksaray) au Philadelphion (Şahzade) et de là au forum de Théodose. Si l'on place la huitième région au sud de la Mésé, comme nous l'avons fait à la suite de Pierre Gylles, toute difficulté disparaît.

La huitième région partait du forum de Constantin dont elle possédait la partie sud-ouest, comprenait les maisons situées au sud de la Mésé et s'étendait encore plus loin, vers le nord-ouest, englobant ainsi le Capitole. Du côté de la Propontide elle possédait tout le plateau au sud de la Mésé, mais la partie qui descend vers la mer appartenait à la troisième région à l'est, à la neuvième à l'ouest. Elle ne comptait qu'un monument public en dehors du

(1) R. JANIN, *Notes sur les Régions de Constantinople byzantine*, *EB*, III, 1945, 30-36.

(2) O. SEECK, *op. cit.*, 236.

Capitole, la Basilique théodosienne, que A.-M. Schneider localise dans la partie méridionale du forum Tauri[1]. Toutefois l'emplacement exact de cette basilique est encore à trouver[2].

La neuvième région. — La *Notitia* dit qu'elle était toute en pente et dirigée vers le sud : *Regio nona prona omnis et in notum deflexa*[3]. Elle se trouvait à l'ouest et en partie au sud de la précédente, sur le versant méridional de la troisième colline ; elle comprenait les quartiers modernes de Yénikapı et de Laleliçami.

Sa limite nord n'est pas facile à déterminer. D'après la *Notitia*, une grande rue la séparait de la dixième : « on dirait un fleuve faisant limite avec ses rives : *Regio decima in aliud civitatis latus a nona regione platea magna velut fluvio interveniente dividitur*[4]. Quelle est cette rue ? Nous avons dit plus haut que le Capitole appartenait à la huitième région. Or le Capitole était sur le bord de la voie triomphale ; il précédait, quand on venait du forum Bovis, le Philadelphion ; il marquait le point le plus avancé de la huitième région vers l'ouest. C'est donc au delà de ce point, probablement au sud-ouest de Şahzade, que devait se trouver la rue mitoyenne entre la neuvième et la dixième région. Par ailleurs on sait que la Mésé, un peu plus loin que le Phialdelphion, se divisait en plusieurs sections, dont une descendait vers le sud dans la direction du forum Bovis (Aksaray) et de la Porte Dorée ; une autre se dirigeait vers les Saints-Apôtres. C'est probablement la première de ces voies qui servit de limite à la neuvième et à la dixième région, sur un parcours peu étendu, il est vrai.

Le long de la Propontide la neuvième région occupait un espace assez développé *(extensis maris littoribus terminatur)*[5], probablement jusqu'au moderne Kumkapı. En effet elle possédait une église appelée Kainoupolis. Or le quartier de ce nom était voisin de l'Artotyrianos, situé aux Artopoleia ou un peu au sud, c'est-à-dire au sud-est du forum de Théodose. C'est dans ces parages que la neuvième région devait rejoindre la troisième, ne laissant aucune place pour la septième, contrairement à l'opinion traditionnelle.

En dehors de l'église de Kainoupolis, la neuvième région possédait encore celle de l'Homonoia ou de la Concorde (Ὁμόνοια), qui devait se trouver dans le moderne quartier de Yenikapı. Il y avait aussi les magasins de blé des Égyptiens et de Théodose, sans doute voisins du port d'Eleuthère, la *domus* de la nobilissima

(1) *Op. cit.*, 19.
(2) R. JANIN, *Notes sur les régions...*, 36-38.
(3) O. SEECK, *op. cit.*, 236.
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*, 237.

Arcadia et les thermes d'Anastasie, deux constructions dont on ignore l'emplacement.

La dixième région. — Elle occupait un vaste territoire. Sur la Corne d'Or elle s'étendait au moins depuis la porte dite Ayasmakapı, puisqu'elle possédait l'église Saint-Acace, voisine de cette porte, et coupait la onzième région de toute communication avec la mer ; vers l'ouest elle allait sans doute jusqu'au voisinage des Saints-Apôtres qui appartenaient à la onzième. A Rome, la dixième région occupait le Palatin ; à Constantinople, elle possédait, à défaut du Palais impérial, les palais des impératrices : la *domus Augustae Placidiae*, la *domus Augustae Eudociae* et la résidence de la nobilissima Arcadia. Elle possédait encore le Nymphaeum Majus ou Grand Réservoir situé près de l'ancien Seraskerat à l'aboutissement de l'aqueduc de Valens[1].

La onzième région. — La quatrième colline qui porte la mosquée de Mehmet Fatih (le Conquérant) occupe le centre de cette région. Nous savons déjà que celle-ci ne touchait pas la mer : *Regio undecima, spatio diffusa liberiore, nulla parte mari sociata est*[2]. Limitée au nord-ouest par la muraille constantinienne, au sud-ouest par le cours du Lycus, dont elle détient la rive gauche et par le forum Bovis qu'elle possède également, sa forme est celle d'un triangle coincé entre la douzième région d'une part, la neuvième et la dixième de l'autre. Son plus beau monument, c'est le martyrion des Saints-Apôtres, auquel est jointe la nécropole impériale. Très riche quartier, comme le précédent, s'orne de demeures princières : le *palatium Flacillianum* et la *domus Augustae Pulcheriae*. Elle possède aussi le Bœuf d'Airain qui orne le forum du même nom et deux citernes importantes, celle d'Arcadius et celle de Modestus. Le tracé que l'on donne habituellement du mur de Constantin exclut en fait les Pulcherianae de la ville. Il est certain cependant que ce quartier est nettement indiqué par la *Notitia* comme faisant partie de la onzième région, puisque la *domus Augustae Pulcheriae* lui a donné son nom[3].

La douzième région. — Il reste comme territoire à cette région le vaste triangle compris entre la rive droite du Lycus, la muraille constantinienne et la Propontide. Le centre de ce triangle est occupé par le forum Theodosiacum, autrement dit le forum d'Arcadius. C'est le quartier moderne d'Avretpazar. La *Notitia* le décrit ainsi : « Le voyageur qui, pour sortir de la ville, se dirige

(1) O. Seeck, *op. cit.*, 237-238.
(2) *Ibid.*, 238.
(3) R. Janin, *Notes sur les régions...*, 40-42.

vers la porte, trouve devant lui un long plateau, tandis que sur sa gauche, il voit le terrain s'abaisser en pentes douces vers la mer : *Regio duodecima portam a civitate petentibus in longum plane omnis consistit, sed latere sinistro mollioribus clivis deducta maris confinio terminatur, quam moenium sublimior decorat ornatus*[1]. Le profil topographique ainsi esquissé se retrouve dans l'aspect de la longue rue qui va d'Aksaray à Kocamustafapaşa, traversant le quartier d'Avretpazar et une partie de celui de Samatya (Psamathia) et dressant au-dessus du littoral de la Propontide sa large esplanade faite des divers sommets de la septième colline.

Les monuments principaux qui décorent la douzième région sont le forum d'Arcadius avec sa colonne historiée, le port de Théodose (sans doute le même que le port d'Eleuthère), la Monnaie, les Portiques de Troade et la Porte Dorée (l'ancienne).

La treizième région. — C'est le faubourg de Sykae (Συκαὶ), situé de l'autre côté de la Corne d'Or en face du quartier du Pérama. C'est une ancienne petite cité qui remonte à l'époque mégarienne. Elle est tout entière collée aux flancs d'une colline, de la Peyra qui, vers la fin de l'empire byzantin, donnera son nom à la partie nord du faubourg (Péra). Il n'y a de plaine à Sykae qu'au bord de la mer et encore est-elle assez étroite. Cependant cette bande de littoral suffit à porter la grande et unique voie à portiques *(porticus major)* du district : *Tota lateri montis affixa praeter unius plateae tractus, quam subjacentium eidem monti littorum praestat aequilitas*[2]. Cette voie deviendra plus tard l'artère principale de la cité génoise qui s'y organisera à la fin du XIIIe siècle ; sur ses côtés se développera un centre d'affaires actif, la cité de Galata.

La *Notitia* y signale tous les monuments publics nécessaires à une ville romaine au Ve siècle : une église, un théâtre, un forum et des thermes qui portent également le nom d'Honorius et enfin un port. L'empereur Honorius semble s'être intéressé tout particulièrement à ce faubourg, puisque le forum et les thermes sont sous son nom. Nous reviendrons sur ce quartier pératique en étudiant Galata.

La quatorzième région. — Situé sur la Corne d'Or, à un kilomètre environ du mur de Constantin, entouré lui-même d'une enceinte propre, le quatorzième district, dit des Blachernes, forme une petite ville à part.

Depuis longtemps sans doute le fond de la Corne d'Or est habité et les légendes qui y fixaient les origines de Byzance méritent ici

(1) O. Seeck, *op. cit.*, 239.
(2) *Ibid.*, 239.

toute l'attention. Une vieille allogmération humaine occupe la sixième colline byzantine et ses abords. Vivant d'une vie politique propre, une cité s'est formée en ces lieux, qui est, à l'origine, l'égale et la rivale de Byzance et de Chalcédoine. Moins favorisée du sort que sa voisine de l'est, elle ne s'est pas développée ; elle a même fini par être englobée dans la capitale constantinienne.

De sa condition de *libera civitas*, si l'on peut dire, il lui reste un privilège encore respecté au v[e] siècle : celui de conserver son administration particulière, traditionnelle. En effet, elle est munie de tout ce qui est nécessaire à la vie d'une cité : une église, des thermes, un théâtre, un lusorium, un nymphaeum, voire un palais. C'est à se demander si les souverains avaient déjà inauguré au v[e] siècle leurs villégiatures au fond de la Corne d'Or.

Les quartiers d'Ayvansaray et d'Egrikapı couvrent à peu près le territoire de la quatorzième région. L'enceinte de celle-ci est difficile à déterminer en raison de l'absence de documents précis. Toutefois elle devait aller probablement de Tekfursaray à la Corne d'Or, dont elle suivait le littoral jusqu'à un peu au-dessus de Balatkapı. De cet endroit à Tekfursaray s'étendait l'autre partie du rempart. Il est certain que la basilique de N.-D. des Blachernes se trouvait en dehors de l'enceinte et qu'il fallut plus tard construire un mur extérieur pour la mettre à l'abri des incursions des barbares.

En franchissant la porte de la petite cité on rencontrait d'abord un terrain plat, mais le côté droit s'élevait en pente très forte jusqu'à la moitié de la longueur de la rue ; de là jusqu'à la mer le terrain devenait de nouveau plat : *Est vero progressis a porta modicum situ plano, dextro autem latere in clivum surgente usque ad medium plateae spatium, nimis prona : unde mare usque mediocris haec quae civitatis continet partem, explicatur aequalitas*[1]. D'après ce passage de la *Notitia*, la porte devait se trouver au nord. En s'avançant dans l'intérieur on avait en effet à droite la colline aux pentes roides et l'on aboutissait finalement à une partie relativement plane qui avoisine la mer.

(1) O. Seeck, *op. cit.*, 240.

CHAPITRE V

LES PLACES PUBLIQUES

On sait le rôle important que les places publiques jouaient dans l'antiquité, aussi bien chez les Romains que chez les Grecs. La place publique (l'agora grecque, le forum romain) était ordinairement le centre de la vie populaire et c'est là que se traitaient beaucoup d'affaires d'État devant l'assemblée des citoyens. C'est pourquoi on lui ménageait un emplacement de choix, le plus souvent au milieu de la cité. La Byzance primitive eut le Thrakion, dont nous avons déjà parlé ; celle de Septime-Sévère posséda le Tétrastoon. Constantin se devait de faire mieux encore pour sa nouvelle capitale. Sans doute, depuis que le pouvoir était passé aux mains d'un monarque et que le peuple n'intervenait plus guère dans les affaires publiques, le forum avait perdu de son importance, mais il continuait d'être de tradition et l'on ne concevait pas une ville sans sa présence.

Reprenant le plan de la Byzance sévérienne, mais sur une échelle plus vaste, Constantin mit tout son zèle et toute sa munificence à l'organisation de deux centres principaux, l'un déjà connu, le Tétrastoon, l'autre, créé de toutes pièces, le forum qui porte son nom. Le premier, en rayonnant, avait déjà fait reculer l'enceinte primitive jusqu'à la deuxième colline, peut-être même au delà ; le second, tout romain, finira par réaliser le *septimontium* dans la cité, lorsque l'enceinte de la ville aura été reportée encore plus loin. Après Constantin, les princes de la dynastie théodosienne établiront d'autres places publiques dans les nouveaux quartiers, en sorte que la capitale en possèdera au moins six ou sept d'importantes. Signalons toutefois qu'il n'y en eut pas une seule dans la partie comprise entre le mur de Constantin et celui de Théodose II.

1. *L'Augustéon*[1]. Ce nom s'écrit différemment chez les auteurs : Αὐγουσταῖον, Αὐγουστίον, Αὐγουστέων, Αὐγουστεῖον, Αὐγουστεών.

(1) Cf. carte I, H 7.

Embelli, élargi, le Tétrastoon de Septime-Sévère a changé de nom ; il est devenu l'Augustéon. Constantin l'a mis sous le vocable de l'augusta Hélène, sa mère, dont la statue se dresse sur une colonne de porphyre et domine la place. Sur chacun des quatre côtés courent des portiques. Tout près de là se trouve la Grande Église (Sainte-Sophie)[1]. La place est bordée d'édifices et de monuments divers. Nommons les principaux.

Au midi s'ouvre la Chalcé (ἡ Χαλκή), grand vestibule qui donne accès au palais de Daphné. A l'est paraît la Magnaure (ἡ Μαγναῦρα), sans doute palais d'été, avec jardins et terrasses ; à l'extrémité de la place, vers l'Orient, vient le Sénat (τὸ βουλευτήριον, ἡ σύγκλητος), auquel Constantin donna les droits et les privilèges de la Curie romaine[2]. Au nord-est, mais assez loin, le premier empereur chrétien a construit la basilique de la Paix ou de Sainte-Irène. Il n'est pas encore question de la « Grande Église », c'est-à-dire de Sainte-Sophie ; elle n'apparaîtra que sous Constance et sera remplacée, deux siècles plus tard, par le magnifique édifice qu'élèvera Justinien.

La place est ornée de colonnes et de statues diverses. Les colonnes sont au nombre de cinq. Il y a celle de l'augusta Hélène, qui donne son nom à la place, celle de Constantin lui-même, ayant à ses pieds ses trois fils, ainsi que Licinius et Julien l'Apostat. Théodose dresse une troisième colonne avec sa statue qui sera remplacée, au VIe siècle, par celle de Justinien à cheval avec les insignes impériaux. Au début du Ve siècle, s'élève une quatrième colonne surmontée de la statue en argent de l'impératrice Eudoxie, femme d'Arcadius. Enfin une cinquième est consacrée à l'empereur Léon le Grand (457-474)[3].

A l'extrémité nord-ouest se dresse le Milliaire d'Or (τὸ Μίλιον), sorte d'arc de triomphe orné de statues, d'où partent les voies qui sillonnent l'empire. Sur la droite, près de Sainte-Sophie, on voit l'Horloge.

L'Augustéon est aujourd'hui remplacé par la place Sainte-Sophie (Ayasofyameydanı), mais celle-ci est à environ 2 m. 50 plus haut que le pavé de l'Augustéon. La décadence de la place remonte assez loin. Vers 1540, Pierre Gylles ne voyait plus que sept colonnes corinthiennes, près de Sainte-Sophie. C'est tout ce qui restait des portiques[4]. Au XIVe siècle, Ibn Batoutah signalait

(1) Le *Chronicon Paschale* dit que Théodose, préfet de la ville, bâtit l'Augustéon ἐκ πλαγίων τῆς μεγάλης ἐκκλησίας, Bonn, I, 593 ; *PG*, XCII, 820 A.
(2) SOZOMÈNE, *Hist. eccl.*, II, 3 ; *PG*, LXVII, 940 A.
(3) TH. PREGER, I, 166.
(4) *TC*, II, 18 ; p. 111.

près de Sainte-Sophie, le « marché des écrivains » et à côté celui des droguistes ; « c'est là qu'on rend la justice »[1].

2. *Le forum de Constantin*[2]. — Suivant la tradition de César, d'Auguste, de Domitien, de Nerva, de Trajan, constructeurs de forums impériaux de l'ancienne Rome, Constantin élève, dès la première heure, dans sa nouvelle capitale, un forum qui porte son nom. Il sera même le Forum par excellence (ὁ Φόρος). Il fallait à la Nouvelle Rome un forum qui s'étendît, comme l'ancien, entre le Palais Sacré et le Capitole et que traversât, de l'est à l'ouest, la Voie Sacrée. Comme l'ancien également, ce forum s'entoure des monuments nécessaires à la vie publique. Il y a un Sénat qui s'élève au nord ; il y a des temples : celui de la Théotocos et celui de Constantin, celui-ci accolé à la base de la colonne de porphyre qui porte la statue de l'empereur. Il possède une prison ; elle est rattachée au Prétoire qui se dresse au sud-ouest. Sa forme cependant est originale : ce n'est pas celle d'une place grecque construite en carré, comme l'Augustéon, qui n'a fait que remplacer le Tétrastoon. Les principes de Vitruve sont ici mis de côté ; on donne au Forum une forme elliptique : ἀγορὰν δὲ ἐν τῷ τόπῳ καθ' ὃν ἡ πύλη τὸ ἀρχαῖον ἦν οἰκοδομήσας κυκλοτερῆ[3]. Ce sont deux arcs de portiques jetés au sommet de la deuxième colline, avec, au centre de l'ellipse, la Colonne de Porphyre portant la statue de Constantin.

La Nouvelle Rome adoptait pour son Forum une forme inconnue de l'Ancienne. En effet les forums impériaux de celle-ci sont généralement à plan rectangulaire. Autour du temple de Vénus Genitrix l'aréa du Forum de César s'étend en rectangle ; de même l'aréa du Forum de la Paix autour du temple de Minerve. A son extrémité nord-est, le Forum d'Auguste présente deux hémicycles encadrant le temple de Mars Ultor, mais l'aréa qui s'étend devant ce dernier est encore un rectangle. Le Forum de Trajan possède devant la basilique Ulpia une vaste place que bordent au nord et au sud deux larges hémicycles, mais qui est fermée en droite ligne à l'ouest par un des côtés de la basilique, à l'est par un portique et l'Arc de Trajan.

Les patriographes diront que le pourtour du Forum de Constantin imita la forme de l'Océan, ou même, dût la comparaison offenser l'histoire, la tente ronde sous laquelle Constantin s'abritait, à cet endroit, lors du siège de Byzance[4]. On aura quelque idée de

(1) *Voyage d'Ibn Batoutah, texte et traduction par C. Defrémery et B. R. Sanguinetti*, t. II, Paris, 1854, p. 432 sq.
(2) Cf. carte I, G 6.
(3) ZOSIME, II, 30 ; Bonn, 96.
(4) TH. PREGER, II, 174 ; III, 218.

ce plan en le rapprochant de celui de la place Saint-Pierre à Rome ; mias la colonnade du Bernin est plus large et sans doute plus élevée que ne l'étaient les portiques du Forum constantinien. Le pavé de ce dernier est fait de larges dalles, d'où le nom de Πλακωτὸς Φόρος ou de Πλακωτόν.

Sur l'arc occidental du Forum se lisait l'épigramme suivant d'un poète inconnu :

Μηνᾶς χρύσεον ἔργον ἐδείματο πᾶσιν ὁδίταις
Κυδαίνων πτολίεθρον ἐριχρύσων βασιλήων,

« Ménas a fondé cette œuvre d'or pour tous les passants, glorifiant la ville des empereurs riches en or »[1]. A l'extrémité de la partie orientale, s'élèvent deux arcs en marbre blanc de Proconnèse, qui se font face l'un à l'autre ; l'un regarde l'Orient et l'autre l'Occident. On les franchit pour aller dans les anciens portiques de Sévère et pour sortir de l'ancienne péribole de Byzance[2]. De nombreuses statues décorent la place. Sur l'arc oriental on voit le groupe de Constantin et d'Hélène, avec la croix au milieu d'eux, ainsi que la Tykhé de la ville portant le modius ; à cette dernière Michel Rhangabé fera un jour amputer les mains « de peur que les factions populaires ne machinent des entreprises contre les souverains »[3]. C'est là aussi que se dressait la croix monumentale que Constantin y avait élevée lui-même[4]. Du côté droit de l'Orient on voyait douze colonnes de porphyre avec douze sirènes et animaux fabuleux, toutes statues dorées ; trois d'entre elles furent ensuite transportées à Saint-Thomas[5]. Il y avait aussi la statue d'un éléphant sur le côté gauche, près de la grande colonne de porphyre, ainsi que celle d'un porc et d'autres animaux, fabriquées par le fameux Apollonius de Tyane[6]. A la grande fontaine qui ornait le centre se dressait la statue en bronze du prophète Daniel au milieu des lions[7]. A l'est on voyait aussi une statue de Junon en bronze massif. Les croisés la firent fondre en 1204 pour en faire de la monnaie de billon. Il fallut un attelage de quatre paires de bœufs pour amener la seule tête au Grand Palais[8]. Signalons aussi la statue de Pâris présentant la pomme à Vénus[9]. On trouvait également au Forum les portraits des premiers évêques de Constantinople, Métrophane, Alexandre

(1) *Anthologie Palatine*, IX, 785, éd. F. Dübner, Paris, 1872, II, 155.
(2) Zosime, II, 30 ; Bonn, 96.
(3) Th. Preger, 31 ; II, 160.
(4) *Ibid.*, 30 ; II, 160, 205.
(5) *Ibid.*, 30 ; II, 204.
(6) *Ibid.*, 31 ; II, 205-210.
(7) Eusèbe, *Vita Constantini*, III, 48.
(8) Nicétas Choniatès, Bonn, 856 ; *PG*, CXXXIX, 1044 B.
(9) *Ibid.*

et Paul, peints sur bois par ordre de Constantin et placés contre la colonne de porphyre, du côté de l'est[1].

Le Forum était voisin de la Basilique, des boutiques des argentiers, des ciriers et des pelletiers. En face du Sénat il y avait le Nymphaeum, où l'on célébrait les mariages des personnes qui ne possédaient pas de domicile dans la capitale[2]. Outre l'église de la Théotocos et l'oratoire de Constantin accolé à la colonne de porphyre, il existait une église Saint-Michel ; non loin de là il y avait celles de Saint-Platon, de Sainte-Aquiline, des Saints-Gourias, Samonas et leurs compagnons et celle de Saint-Julien.

L'emplacement du forum de Constantin est connu de façon certaine, car il reste encore la plus grande partie de la colonne de porphyre qui l'ornait et que les Turcs appellent Çemberlitaş ou Pierre cerclée à cause des cercles de fer qui l'entourent ; les Européens lui ont donné le nom de Colonne Brûlée. Elle se dresse sur la deuxième colline, un peu à droite de la rue Divanyolu. Voir aux colonnes honorifiques, pp. 81-84.

3. *Le Forum Tauri ou Forum de Théodose*[3]. — Ducange ne sait à quel personnage du nom de Taurus il faut attribuer la paternité de ce vocable. Il en signale deux : un Taurus qui fut préfet du Prétoire sous Constance et un autre de même dignité qui mourut en 449, au dire du comte Marcellin[4]. En tout cas l'appellation était déjà courante vers 440, puisque la *Notitia* l'emploie en parlant de la VIIIe Région. On dit assez souvent que le nom, étrange au premier abord, viendrait d'une statue en bronze représentant un taureau, comme celui du Bœuf donné à un autre forum était dû à un bœuf en bronze qui en faisait le principal ornement. En réalité aucun auteur ancien, du moins à notre connaissance, ne signale une statue de taureau sur la place qui nous occupe ici.

Le forum fut construit par Théodose le Grand et c'est pourquoi il porte aussi son nom. Dès 386 il y érigeait une colonne surmontée de sa statue[5]. La terre qui fut enlevée pour niveler le sol aurait été emportée au port d'Éleuthère, qui était peut-être déjà en partie comblé[6]. Théodose inaugura le forum en 393 et, le 1er août de l'année suivante, il y plaça sa statue équestre de grandes dimensions[7]. Elle se dressait sur un piédestal au croisement de deux rues

(1) Th. Preger, II, 207.
(2) Cédrénus, Bonn, I, 610 ; *PG*, CXXI, 664 B.
(3) Cf. carte I, F 7.
(4) *Chronicon*, *PL*, LI, 928 B.
(5) Théophane, I, 70.
(6) Th. Preger, II, 184 ; III, 248.
(7) *Chron. Pasch.*, Bonn, 565 ; *PG*, XCII, 776 B.

(κατ' ἄμφοδον). L'empereur était représenté étendant la main droite vers la ville et « montrant les trophées gravés »[1]. Par ces derniers mots il faut entendre les reliefs sculptés placés le long de la colonne théodosienne, preuve que la statue se trouvait non loin de cette colonne. Le socle portait une inscription que nous a conservée l'*Anthologie Palatine :*

Ἔκθορες ἀντολίηθε φαεσφόρος ἥλιος ἄλλος,
Θευδόσιε, θνητοῖσι, πόλου μέσον, ἠπιόθυμε,
Ὠκεανὸν παρὰ ποσσὶν ἔχων μετ' ἀπείρονα γαῖαν,
Πάντοθεν αἰγλήεις κεκορυθμένος, ἀγλαὸν ἵππον
Ῥηϊδίως, μεγάθυμε, καὶ ἐσσύμενον κατερύκων.

« Tu t'élèves de l'Orient comme un autre Soleil, Théodose, dardant tes rayons sur les mortels, et toi, si doux, ayant à tes pieds l'Océan et la vaste étendue de la terre, coiffé de ton casque brillant, tu domptes facilement ton beau coursier impétueux »[2]. D'après cette inscription, il semble que la terre et la mer étaient figurées sous les pieds du cheval.

Cette statue n'était pas la seule qui ornait la place. A ses pieds se trouvaient les statues équestres d'Arcadius sur l'arc oriental et d'Honorius sur l'arc occidental, toutes deux érigées sur des bases carrées[3]. Celle d'Arcadius, élevée en 425[4], tomba le 14 décembre 558[5]. Une autre statue d'Arcadius et une de son fils Théodose le Jeune[6]. Les patriographes signalent encore la statue équestre d'Aspar[7]. Ils disent aussi que sur le portique occidental il y avait un groupe d'insectes en bronze (moustique, cousin, mouche, puce, punaise, etc.), œuvre d'Apollonius de Tyane, qui l'avait consacré et dont l'intégrité devait écarter de la ville ces bestioles malfaisantes. Malheureusement Basile le Macédonien détruisit cette œuvre d'art par ignorance[8]. On ne sait trop ce qu'il faut penser de cette destruction problématique.

Au milieu de la place une statue équestre représentait Josué, selon les uns, Bellérophon selon les autres. Amenée d'Antioche, elle passait pour annoncer l'avenir de la capitale. En effet, sur sa base carrée des figures racontaient les derniers jours de la ville, dont les Russes devaient s'emparer[9]. Notons encore quatre figures

(1) Cédrenus, Bonn, I, 566 ; *PG*, CXXI, 617 D.
(2) *Anthologie palatine*, XVI, 65 ; Dübner, II, 539.
(3) Th. Preger, II, 176.
(4) Comte Marcellin, *PL*, LI, 924 C.
(5) Théophane, I, 231.
(6) Th. Preger, II, 170-171.
(7) *Ibid.*, 30 ; II, 204.
(8) *Ibid.*, III, 221 et note.
(9) *Ibid.*, II, 176.

de femmes que l'on disait apportées du temple de Diane à Éphèse[1].

Les patriographes affirment que Constantin passait volontiers l'été dans les parages du forum Tauri. Il avait sa statue « sur l'arc de la partie supérieure », c'est-à-dire du nord ; de sa main droite il tenait la croix ; une grande plaque historiée racontait les exploits de ce prince « jusqu'au troisième tremblement de terre »[2]. Le même auteur dit que le Taurus était le lieu d'exécution des criminels avant Julien l'Apostat[3]. Constantin V y transféra le marché aux bœufs qui se tenait jusqu'alors au Prosphorion[4].

D'après le pseudo-Codinus, les réceptions des ambassadeurs avaient lieu à la colonne de Théodose[5]. En juin et juillet 415 on salua à Constantinople par des fêtes et des jeux donnés au Cirque la fin de la tyrannie d'Attalos, le misérable jouet des Goths. Le 29 septembre de la même année, une réception solennelle fut faite à Théodose le Jeune à son retour d'un voyage en Thrace. Elle eut lieu au forum Theodosiacum. Le préfet de la ville Ursus et le sénat vinrent offrir au prince une couronne d'or[6]. En 415, le forum d'Arcadius ne porte pas le nom de forum Theodosiacum, car Théodose II n'a pas encore établi son forum dans le quartier des Helenianae. C'est donc le forum Theodosiacum du Taurus qui paraît avoir été choisi pour cette fête. Théodose le Jeune était d'ailleurs bien inspiré en se faisant ainsi couronner devant la statue de son grand-père.

Le forum Tauri possédait de puissants édifices. Le comte Marcellin rapportant le violent tremblement de terre de 447 dit que de gros blocs y furent renversés sans se briser[7]. On connaît au moins deux de ces monuments : la basilique de Théodose déjà signalée par la *Notitia* dans la VIIIe Région et le palais que construisit Léon Ier.

En 1928, on découvrit dans la partie méridionale de la place de Beyazit, près de la rue qui conduit à Aksaray, une sorte d'arc de triomphe monumental, à triple ouverture. Il mesurait 43 mètres de façade et sa hauteur devait atteindre 23 mètres[8]. Les archéologues sont encore à se demander à quoi correspond ce monument. Pour les uns, c'est une simple entrée dans le forum ; pour les autres,

(1) *Ibid.*
(2) *Ibid.*, 57-58.
(3) *Ibid.*
(4) *Ibid.*, III, 264.
(5) *Ibid.*, II, 176.
(6) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 574 ; *PG*, XCII, 789 B.
(7) *PL*, LI, 927 D.
(8) Sur cette découverte cf. Casson et T. Rice, *Second Report upon the Excavations carried out and near the Hippodrom of Constantinople in 1929*, Londres, 1929.

c'est l'édifice qui portait les statues d'Arcadius et d'Honorius près de la colonne de Théodose. On ignore toujours l'emplacement de cette dernière. Les uns la mettent au milieu de la place, ce qui semble logique, mais le pseudo-Codinus affirme qu'il y avait là la statue de Josué ou de Bellérophon. Cette statue fut fondue par les croisés en 1204 pour faire de la monnaie de billon[1]. On n'est pas plus fixé sur l'endroit où s'élevait la basilique de Théodose. L'étude du forum Tauri publiée par A.-M. Schneider[2] ne semble pas encore faire suffisamment la lumière sur tous les problèmes qui se posent à son sujet. En tout cas, cet auteur place au nord du forum de Théodose le Capitole qui se trouvait bien plus à l'ouest, comme nous l'avons déjà dit.

Une partie du Forum Tauri s'appelait Alonitzion (Ἀλωνίτζιον). Constantin y avait construit des palais de peu d'importance pour recevoir les personnages qui arrivaient de Rome[3]. Dans le voisinage, on voyait le palais que Justinien avait bâti pour sa sœur Vigilantia, l'église Saint-Marc, celle de la Théotocos τὰ Κουράτορος, celle du Prodrome, celle de Saint-Théodore. Le forum possédait aussi un bain public que restaura Justin II en 570 et auquel il donna le nom de sa femme Sophie[4].

Tout le monde est d'accord pour identifier avec la place de Beyazit le forum Tauri ou forum de Théodose, car les textes nombreux qui le concernent concourent tous à l'y placer. Il est très douteux cependant que les limites du forum cadrent exactement avec celle de la place moderne.

4. *Forum Amastrianum*[5]. — Aucun texte ne dit positivement que l'Amastrianum était un forum, mais cela semble ressortir des passages où il en est parlé. Il se présente sous les graphies suivantes : τοῦ Ἀμαστριανοῦ, τὰ Ἀμαστριανοῦ. Cédrénus donne deux étymologies de ce nom. Il viendrait soit d'un habitant d'Amastris, ville de Paphlagonie, venu dans la capitale pour affaires et mort en cet endroit, soit de l'usage d'exposer là les criminels, que l'on flétrissait de l'épithète de Paphlagoniens, ces provinciaux ayant une réputation exécrable[6]. Les patriographes ne sont pas loin d'adopter cette seconde étymologie, puisqu'ils disent que sur la place il y avait deux statues, l'une d'un seigneur originaire de Paphlagonie,

(1) Nicétas Choniatès, Bonn, 856 ; *PG*, CXXXIX, 1044 B.
(2) *Byzanz*, 17-22.
(3) Th. Preger, II, 176 ; III, 216.
(4) Théophane, I, 243.
(5) Cf. carte I, E 6.
(6) Bonn, I, 566 ; *PG*, CXXI, 616 C.

l'autre de son esclave, venu d'Amastris, et couverte d'urine et d'immondices[1].

Quoi qu'il en soit de l'origine du nom, le lieu avait assez mauvaise réputation. Il servait parfois à des exécutions. Michel III y fit brûler les restes de Constantin V[2] ; Basile le Macédonien en fit autant en cet endroit pour les esclaves qui avaient assassiné leur maître Asyléon[3] ; Romain Lécapène fit de même pour un aventurier, du nom de Basile le Macédonien, qui se faisait passer pour Constantin Ducas[4].

La place possédait un grand nombre de statues païennes, au dire du pseudo-Codinus, entre autres un Zeus Hélios sur un char de marbre, un Hercule couché. Il y avait aussi des tortues, des oiseaux et seize dragons. L'endroit passait pour être hanté par les démons à qui il aurait été consacré. La place était également ornée de colonnettes rangées en forme de sigma lunaire[5]. On y voyait aussi un monument terminé en pyramide sur lequel étaient fixées deux mains en bronze avec un modius entre elles. C'était le Modius. Le sens de cet ornement était d'inspirer une crainte salutaire aux marchands qui trompaient sur la quantité en vendant du blé[6]. Il y avait en effet près de là un entrepôt de céréales. Cependant le vulgaire perdit peu à peu le sens de ce symbole et l'appliqua aux condamnés dont plusieurs furent en effet mutilés en cet endroit, comme nous l'avons dit plus haut. Ducange a même émis l'hypothèse, assez peu vraisemblable, il est vrai, que ces deux mains devaient être celles du pseudo-Ducas, qui, en ayant eu une de coupée à la suite d'une première révolte, avait adapté à son poignet une main de bronze[7].

On voit par l'itinéraire que suivait le cortège impérial pour se rendre dans la partie occidentale de la ville ou en revenir que le forum Amastrianum se trouvait entre le Philadelphion et le forum Bovis[8]. Comme le Philadelphion doit être recherché dans les parages de Şahzade et le forum Bovis à Aksaray, c'est donc entre ces deux points extrêmes qu'il faut le situer, mais sans que l'on puisse donner plus de précision, car rien ne subsiste aujourd'hui qui soit capable de fournir la moindre indication utile. Il est probable toutefois que l'Amastrianon se trouvait au bas de la pente, où il

(1) Th. Preger, II, 180.
(2) Cédrénus, Bonn, I, 818 ; *PG*, CXXI, 900 B.
(3) Léon le Grammairien, Bonn, 253 ; *PG*, CVIII, 1081 A, 1085 C.
(4) Cédrénus, Bonn, II, 315 ; *PG*, CXXII, 48 CD.
(5) Th. Preger, II, 179-180.
(6) *Ibid.*, 27-28 ; II, 179.
(7) *Constantinopolis christiana*, I, XXIV, 13.
(8) *De cer.*, I, 8, Bonn, 56 ; *PG*, CXII, 233 C.

existe un terrain plat qui convient parfaitement à une place, tandis qu'on imagine difficilement celle-ci sur une déclivité. Des fouilles en cet endroit permettraient peut-être de se faire une idée de ce forum. On n'en connaît pas la forme, mais il y a tout lieu de croire qu'il était rectangulaire, comme la plupart des autres.

5. *Le Forum Bovis*[1]. — Les Byzantins appellent ordinairement cette place ὁ Βοῦς (le Bœuf) à cause d'une statue de bronze représentant une énorme tête de bœuf apportée de Pergame et qui servait de fournaise. On disait que saint Antipas y avait été brûlé[2]. D'après la tradition byzantine, Julien l'Apostat y aurait fait périr beaucoup de chrétiens. Le cadavre de Phocas y fut traîné par la populace et brûlé en 610[3]. D'après les patriographes, Héraclius fit alors fondre la fournaise d'airain en forme de bœuf pour en tirer de la monnaie de billon afin de payer les troupes qu'il envoyait dans le Pont[4]. Il n'est pas sûr que la statue du bœuf ait été fondue par Héraclius, car nous savons que deux ministres de Justinien II, Théodore et Étienne, y furent brûlés lors de la révolution qui renversa ce prince en 695[5].

La place était entourée de portiques ornés de statues et de bas-reliefs historiés. Ils furent incendiés en 562[6]. Dans ces portiques il y avait un oratoire dédié à saint Étienne. La place possédait aussi une croix d'argent doré avec les statues de Constantin et d'Hélène, chacun la tenant de la main, représentation qui est devenue traditionnelle dans l'art byzantin[7]. Signalons encore dans le voisinage un bain que construisit l'eunuque Nicétas sous Théophile[8]. C'est sur cette place que furent martyrisés saint André de Crète et sainte Théodosie pendant la persécution iconoclaste[9]. Saint Pierre le Douanier, patrice et gouverneur de l'Afrique sous Justinien, avait sa maison près du forum Bovis. C'est là qu'il fut enseveli[10].

L'emplacement du forum Bovis est sommairement indiqué par le *Livre des cérémonies*. Dans le tracé de l'itinéraire que suivait la cour impériale pour se rendre dans la partie occidentale de la ville, soit au sanctuaire de la Source, soit à Saint-Mocius, il est dit

(1) Cf. carte I, E 7.
(2) Cédrénus, Bonn, I, 566 ; *PG*, CXXI, 616 C.
(3) Théophane, I, 299.
(4) Th. Preger, 48 ; II, 170 en note.
(5) Théophane, I, 369.
(6) Cédrénus, Bonn, I, 679 ; *PG*, CXXI, 741 B.
(7) Th. Preger, 54.
(8) *Ibid.*, III, 279-280.
(9) *Syn. CP*, 152, 153, 929.
(10) *Ibid.*, 408 ; *BH*, 61.

qu'elle passait par le forum de Constantin, le Taurus, le Philadelphion, l'Amastrianon, le Bous, le Xérolophos, etc.[1]. C'est donc entre l'Amastrianon et le Xérolophos que se trouvait le forum Bovis. On l'a depuis longtemps localisé à l'endroit appelé par les Turcs Aksaray. Ce dernier nom (Palais Blanc) serait, d'après Mordtmann, une réminiscence du palais d'Éleuthère que l'impératrice Irène habita pendant quelque temps et qui se trouvait dans le voisinage[2]. L'endroit convient parfaitement à l'établissement d'une place, mais il est impossible aujourd'hui de se faire une idée de ce qu'elle était, à cause des transformations multiples qu'elle a subies depuis la conquête turque. Seules, des fouilles donneraient peut-être des résultats intéressants. Il est probable cependant qu'elle était rectangulaire.

6. *Forum d'Arcadius*[3]. — Cette appellation lui vient probablement de la statue d'Arcadius qui y fut placée sur une haute colonne historiée. La place s'appelait aussi forum du Xérolophos ou simplement Xérolophos, du nom de la colline sur laquelle elle était construite. Les patriographes la nomment habituellement ainsi ; plusieurs affirment que son nom fut d'abord Théama (Θέαμα)[4]. Socrate est témoin qu'à son époque (vers 430) on disait indifféremment Xérolophos et forum d'Arcadius : ἐν τῷ τόπῳ τῆς πόλεως ᾧ προσωνομίαν Ξηρόλοφος ἐν ᾧ ἡ νῦν ἀγορὰ 'Αρκαδίου[5]. On l'appela aussi forum de Théodose à cause des travaux qu'y fit Théodose II. C'est ce que fait la *Notitia* en parlant de la XIIe Région *(forum Theodosiacum)*.

D'après Théophane[6], la colonne fut érigée par Arcadius en 404, mais la statue de ce prince serait l'œuvre de son fils Théodose II qui l'inaugura le 10 juillet 421[7]. Le comte Marcellin fixe à l'an 435 l'aménagement du forum : *forum Theodosii in loco qui Helianae dicuntur*[8]. D'après ce texte la colonne aurait donc précédé l'établissement du forum.

On ignore sa forme, mais il semble bien qu'elle était rectangulaire. En tout cas Cédrénus affirme qu'elle était exactement la même que celle du forum Tauri[9] et l'on a tout lieu de croire

(1) *De cer.*, I, 8, 2 ; I, 17, 2 ; Bonn, 56, 106 ; *PG*, CXII, 233 BC, 324 A.
(2) *Esquisse*, n° 107, p. 60.
(3) G. Millet, *Le forum d'Arcadius, la dénomination, les statues, Mémorial Louis Petit*, Paris, 1948, 361-365. Cf. carte I, CD 7.
(4) Th. Preger, 37 ; II, 161.
(5) VII, 5 ; *PG*, LXVII, 745 C.
(6) I, 77.
(7) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 579 ; *PG*, XCII, 796-797.
(8) *PL*, LI, 926 A.
(9) Bonn, I, 567 ; *PG*, CXXI, 617 A.

que celui-ci était rectangulaire. Les patriographes disent qu'il était entouré de portiques et de bas-reliefs historiés. On y voyait seize statues, dont celle d'Artémis et celle d'un Sévère, difficile à identifier, qui aurait établi un trépied divinatoire à cet endroit. Celui-ci aurait été le théâtre de nombreux sacrifices offerts par Sévère, et une jeune fille même y aurait été immolée. Au pied de la colonne d'Arcadius on voyait les statues de Théodose II, de Valentinien (Ier ou II ?) et de Marcien.

Les textes signalent plusieurs églises dans le voisinage : Saint-Éleuthère, Saint-Callinique, Saint-Baripsabbas. Le patriarche Athanase y établit un monastère vers la fin du XIIIe siècle et les Ibères y possédaient un métochion.

La base de la colonne d'Arcadius existe encore de nos jours, ce qui permet de fixer l'emplacement du forum. C'est dans le quartier d'Avretpazar ou Marché aux esclaves, dans la partie occidentale de la ville. Aucune recherche archéologique n'ayant été faite dans les environs de ce monument, on ne possède pas de renseignement sur ce qui peut rester du forum d'Arcadius.

7. *Forum de Théodose*[1]. — On donnait aussi le nom de forum de Théodose à la place qui se trouvait au Stratégium dans la Ve Région. En parlant de celle-ci, la *Notitia* dit en effet : *Continet in se Strategium; in quo est Forum Theodosiacum et Obeliscus Thebaeus*[2]. C'est d'ailleurs la seule mention que nous ayons de ce forum. Pierre Gylles croit avoir vu les restes de cet obélisque de Thèbes en porphyre dans les jardins du Sérail[3].

(1) Cf. carte I, G 6.
(2) O. Seeck, 233.
(3) *TC*, III, 1, 137-138.

CHAPITRE VI

LES COLONNES HONORIFIQUES

Constantinople chrétienne suivit l'exemple de l'antiquité païenne pendant plus de deux siècles en élevant des colonnes en l'honneur des souverains. Le dernier qui s'octroya cette glorification fut Justinien (527-565). Sur la place de l'Augustéon on ne trouvait pas moins de cinq de ces colonnes honorifiques : celle de l'impératrice sainte Hélène, celle de son fils Constantin, celle de Théodose le Grand, dont la statue fut remplacée au VIe siècle par celle de Justinien, celle de l'impératrice Eudoxie, femme d'Arcadius, et celle de Léon le Grand (457-474). Le forum de Constantin possédait la colonne de ce prince. Sur le forum Tauri s'élevait celle de Théodose le Grand, et sur le Xérolophos, au forum d'Arcadius, celle de cet empereur. Enfin, sur la pente occidentale de la quatrième colline se trouvait celle de Marcien. Comme on le voit, toutes ces colonnes remontent aux IVe et Ve siècles.

1. *Colonne de sainte Hélène.* — Nous avons dit que pour honorer sa mère, Constantin lui avait décerné le titre d'Augusta et lui avait dédié la place appelée depuis Septime-Sévère Tétrastoon, qu'il embellissait près du palais de Daphné, d'où le nom d'Augustéon donné à cette place. Il y dressa une colonne de porphyre sur laquelle il plaça la statue de sainte Hélène[1]. L'histoire est malheureusement muette depuis lors sur cette colonne et il n'est même pas possible d'en fixer l'emplacement.

2. *Colonne de Constantin à l'Augustéon.* — Un patriographe affirme que Constantin eut lui-même sa colonne à l'Augustéon. Au pied du monument se trouvaient les statues de ses fils Constantin, Constance et Constant, celle de Licinius et enfin celle de Julien l'Apostat[2]. Aucun document ne permet de dire ce que devint ce monument et où il se trouvait exactement.

(1) Th. Preger, 17 ; II, 138.
(2) *Ibid.*, 65.

3. *Colonne de Théodose et de Justinien.* — Théodose le Grand eut sa statue en argent sur une colonne à l'Augustéon ; on voyait également à ses pieds les statues de ses deux fils Arcadius et Honorius[1]. D'après Zonaras, qui attribue la construction du monument à Théodose II, la statue ne pesait pas moins de 7.400 livres, soit environ 2.000 kilos[2]. Le comte Marcellin, plus proche de l'événement que Zonaras, affirme que la colonne et la statue furent érigées en 390, donc sous Théodose le Grand[3]. Il ajoute même que toutes deux étaient encore debout au moment où il écrivait, c'est-à-dire dans la seconde moitié du VIe siècle.

Ceci n'est pas exact. Nous savons en effet que lorsque Justinien eut terminé la construction de Sainte-Sophie, il démolit la colonne de Théodose, fit fondre la statue en argent, dressa une nouvelle colonne sur laquelle il plaça sa propre statue en bronze à cheval, tournée vers l'Orient, la main gauche tenant le globe crucifère, emblème de la puissance, la main droite levée pour signifier aux Perses d'avoir à respecter les frontières de l'empire[4]. C'était la seizième année du règne de Justinien, donc en 543 ou 544. La base, carrée, était formée de sept degrés ; la colonne était revêtue de plaques et de couronnes en bronze doré, au dire de Cédrénus[5]. La tête de la statue était ceinte d'une couronne d'or que surmontait un plumet énorme, la *toufa*. D'après Léon le Grammairien, cette toufa tomba par terre sous Théophile. Les Byzantins étaient fort embarrassés pour la remettre en place, le sommet de la statue étant très haut. Un couvreur (σκαλώτης) se présenta alors pour faire ce travail. Étant monté sur le toit de Sainte-Sophie, il lança un trait muni d'une corde sur le cheval de Justinien. Le trait une fois enfoncé, l'ouvrier s'avança le long de la corde à la stupéfaction des assistants et parvint à replacer la toufa sur la tête de Justinien[6]. Cette toufa a vivement impressionné les voyageurs. Clavijo dit d'elle : « une figure de chevalier avec une plume énorme ressemblant à la queue d'un paon »[7]. Par une curieuse rencontre cet ornement reproduit la couronne des empereurs indiens du Mexique. Un dessin datant de 1340 et conservé à la Bibliothèque du Sérail en donne une idée exacte. Il a été communiqué au Syllogue littéraire grec de Constantinople par le Dr Dethier dans la séance du

(1) TH. PREGER, 65.
(2) XIV, 6 ; éd. Teubner, III, 274.
(3) *PL*, LI, col. 919 D.
(4) CÉDRÉNUS, Bonn, I, 556 ; *PG*, CXXI, col. 716 C ; Zonaras, XVI, 6 ; éd. Teubner, III, 274.
(5) *Loc. cit.*
(6) LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 227 ; *PG*, CVIII, 1060 B.
(7) *Vida del Gran Tamorlan*, Madrid, 1782, 58.

30 janvier 1864[1]. On le trouve reproduit dans l'ouvrage du Dr Mordtmann[2]. Le plan dit de Buondelmonti indique la statue sous le nom de *Theodosius in equo*, masi ce plan n'est pas du voyageur italien, car celui-ci dit que la statue était celle de Justinien. Le dessin de 1340 donne aussi au cavalier le nom de Théodose, preuve que le souvenir de la statue primitive ne s'était pas encore perdu au XIVe siècle.

Deux pèlerins russes du début du XVe siècle fournissent un détail intéressant dont ne parle aucun auteur byzantin. Devant la statue de Justinien il y avait trois chefs sarrasins, chacun sur une colonne. « Et les rois sarrasins (représentés) par des idoles en airain, sont debout devant lui, leur tribut à la main, et lui disant : « Ne nous menace pas, seigneur ; nous commencerions à nous défendre »[3]. « Trois colonnes de pierre se dressent devant lui, et sur ces colonnes sont placés trois rois païens fondus en airain et comme vivants ; ils ont fléchi le genou devant l'empereur Justinien et lui livrent leurs villes entre ses mains »[4]. Le globe d'or était tombé à la fin du XIVe siècle[5]. En 1438, Bertrandon de la Broquière lut encore l'inscription gravée sur la base de la colonne[6]. On possède une épigramme de Manuel Philès sur la statue de Justinien[7].

C'est probablement contre cette colonne que Mahomet II ordonna de suspendre la tête de Constantin XII Dragasès, le 29 mai 1453[8]. Pierre Gylles dit que les Turcs dépouillèrent la colonne de son revêtement de bronze et finirent par la démolir au commencement du XVIe siècle, y compris la base, qu'il vit détruire vers 1540 ; à sa place on établit un château d'eau. Quant à la statue de Justinien, après l'avoir longtemps gardée dans une des cours du Sérail, les Turcs l'envoyèrent à la fonderie de canons. P. Gylles put encore la voir. Il dit que la cuisse de Justinien était plus haute que lui et que les sabots du cheval mesuraient trois quarts de pied[9].

Il est difficile d'indiquer l'emplacement exact de la colonne de Justinien. Cependant nous savons qu'elle se trouvait à l'angle

(1) ΕΦΣ, II, 1864, 103.
(2) *Esquisse*, p. 65.
(3) B. DE KHITROWO, 202.
(4) *Ibid.*, 228.
(5) *Reisen des Johannes Schiltberger aus München in Europa, Asia und Afrika von 1394 bis 1427*, éd. K. F. Neumann, Fallmerayer de Hammer-Purgstall, Munich, 1859, 136.
(6) CH. SCHEFER, *Le voyage d'Outremer de Bertrandon de la Broquière*, Paris, 1892, 117.
(7) E. MILLER, *Manuelis Philae carmina*, II, Paris, 1857, 227.
(8) DUCAS, Bonn, 309 ; *PG*, CLVIII, 1113 C.
(9) *TC*, II, 17 ; 104-105.

sud-ouest de Sainte-Sophie *non longe a Sophiae angulo ad occasum vergente*, dit P. Gylles[1]. Il précise qu'il vit sortir de l'eau de canalisations situées au-dessous de la base et que les Turcs établirent là un château d'eau, probablement ce qu'on appelle *suterazi* ou balance d'eau[2]. Nicéphore Grégoras dit qu'elle était dans l'avant-cour (προαύλια) de Sainte-Sophie[3]. Elle ne devait pas être bien éloignée de la basilique pour que l'acrobate du temps de Théophile ait pu la joindre au moyen d'une corde du haut du toit. On a proposé de voir l'emplacement de la colonne à une bouche d'eau qui se trouve en effet au sud-ouest de Sainte-Sophie, mais c'est là une pure hypothèse.

4. *Colonne de Léon Ier*. —Au dire du pseudo-Codinus, elle fut élevée par Euphémie, sœur de l'empereur, près des Pittakia, c'est-à-dire devant le Sénat, donc dans la partie orientale de l'Augustéon[4]. Elle voisinait probablement avec celle de l'impératrice Eudoxie. C'est tout ce que l'on sait à son sujet.

5. *Colonne d'Eudoxie*. — Elle fut élevée en 403, d'après le comte Marcellin[5]. Elle était en porphyre et surmontée d'une statue en argent massif ; elle se trouvait au nord-est de l'Augustéon, sur une place dite des Pittakia. Érigée en l'honneur d'Eudoxie, femme d'Arcadius, elle fut en grande partie cause de l'exil et de la mort de saint Jean Chrysostome. Son inauguration donna lieu, en effet, à des réjouissances publiques dont le caractère licencieux excita l'éloquence indignée de l'archevêque. Colonne et statue étaient encore debout au milieu du VIe siècle. Le comte Marcellin dit en effet : *Eudoxiae Archadii statua juxta ecclesiam* (Sainte-Sophie) *posita hactenus sistit*. On s'étonne donc de voir des auteurs modernes écrire que Justinien remplaça la statue d'Eudoxie par celle de sa femme Théodora.

Le piédestal de la statue, surmonté d'un stylobate, se trouve actuellement au Musée des antiquités d'Istanbul. Il fut découvert en 1847, lorsqu'on creusa les fondations du Tribunal de Commerce (Ticaret), au sud-est de Sainte-Sophie. Il apparut sur l'ancien pavé de la place à une profondeur de 3 mètres. Il porte une inscription bilingue. Voici les quatre vers de la grecque :

Κι]όνα πορφυρέην καὶ ἀργυρέην βασιλείαν
Δερκέο ἔνθα πόληι θεμιστεύουσιν ἄνακτες
Τ]οῦ νομάδ' εἰ ποθέεις Εὐδοξία τίς ἀνέθηκεν
Σιμπλίκιος μεγάλων ὑπάτων γόνος ἐσθλὸς ὕπαρχος.

(1) *TC*, II, 17 ; 103.
(2) *Ibid.*, 103.
(3) VII, 4 ; Bonn, I, 275 ; *PG*, CXLVIII, 449 AB.
(4) Th. Preger, I, 166.
(5) *PL*, LI, 922 A.

« Cette colonne royale en porphyre et en argent, regarde-la s'élever où les souverains rendent la justice à la ville. Si tu désires en savoir le nom, sache que c'est celle d'Eudoxie. Qui l'a édifiée ? Simplicius, le descendant des grands consuls, le vaillant préfet. »

L'inscription latine est plus sobre :

DOMINAE AELIAE EVDOXIAE SEMPER AVGVSTAE
VC. SIMPLICIVS PRAEFECTVS VRBIS DEDICAVIT.

On voit par l'inscription grecque que la colonne a été élevée « là où les souverains rendent la justice à la ville », c'est-à-dire aux Pittakia. De son côté le comte Marcellin dit qu'elle était près de l'église (de Sainte-Sophie). C'est donc très probablement à l'endroit où l'on a découvert le piédestal qu'elle devait se trouver ou dans les environs immédiats.

6. *Colonne de Constantin ou Colonne de porphyre*. — C'était le plus beau monument du Forum de Constantin. Elle s'est conservée, assez mutilée malheureusement, dans la Colonne Brûlée (le Çemberlitaş ou Pierre Cerclée des Turcs) qui s'élève sur la deuxième colline, un peu à droite de la rue Divanyolu, au quartier d'Atikpaşacami.

On en connaît la description exacte. Commençons par ses abords. De petits gradins en pierre, où se tenaient les factions, conduisaient à une plateforme carrée de 8 mètres de côté, fermée par un kionostase ou balustrade. A l'intérieur de cette dernière, s'élevaient des marches appuyées à la base carrée de la colonne. Cette base était munie sur chacun de ses côtés d'un arc qui s'ouvrait sur le forum. Sous l'un d'eux était l'oratoire de Saint-Constantin. On a cru longtemps que cet oratoire était creusé dans la base même de la colonne[1]. Les travaux exécutés en 1929-1930 par un savant danois, M. Wett, ont permis de constater que la maçonnerie de la base est pleine et que l'oratoire ne pouvait se trouver à l'intérieur de cette base. C'est à près de 5 mètres du niveau actuel que M. Wett a retrouvé le pavé du forum, formé de grandes dalles de pierre et reposant sur les restes d'un cimetière[2].

Les patriographes racontent qu'on enferma dans les soubassements de la colonne « des bois précieux, des reliques de saints, les paniers de l'eulogie (multiplication des pains), les croix des deux larrons, le vase des parfums », mais que par condescendance pour les sénateurs païens, on y plaça également le Palladium apporté

(1) D. Lathoud, *La consécration et la dédicace de Constantinople*, *EO*, XXIII, 1924, 307.
(2) E. Dalleggio d'Alessio, *Les fouilles archéologiques au pied de la colonne de Constantin à Constantinople*, *EO*, XXIX, 1930, 339-341.

de Rome[1]. Légendaires ou non, ce n'est pas, croyons-nous, à ces reliques que le Forum est redevable de la vénération particulière dont il jouissait auprès des Byzantins. C'était bien plutôt au souvenir de son fondateur, le Père de la Cité, dont la statue rayonnait au sommet de la colonne. Lorsque, au retour d'une campagne glorieuse, les basileis mèneront le triomphe à travers la ville, on verra le cortège entourer le monument et entonner le cantique de Moïse.

Le soubassement du Çemberlitaş est aujourd'hui recouvert d'une grossière maçonnerie qui en cache la partie inférieure et qui remonte au début du XVIII[e] siècle. Enfoui à 5 mètres dans le sol, il ne peut donner une idée de la façon dont la colonne s'élevait, élancée et dégagée, au milieu du Forum.

Le fût de la colonne se composait de neuf tambours (σφόνδυλοι) de porphyre cylindriques, s'emboîtant les uns au-dessus des autres à l'aide d'anneaux de bronze en forme de couronnes de laurier et destinés à cacher les jointures. Il s'élevait à une hauteur de 50 mètres au-dessus du sol. Il n'a plus actuellement que six tambours et ne dépasse pas 33 mètres de hauteur. Ces six tambours sont entourés de cercles de fer que l'on aurait placés au début du XVIII[e] siècle, à la suite d'un tremblement de terre ou d'un incendie. C'est du moins ce que disent les auteurs modernes. Ils ignorent sans doute le passage suivant d'un pèlerin anonyme russe qui visita Constantinople entre 1424 et 1434 : « Cette colonne est entourée de quinze cercles de fer »[2]. Le *Chronicon Paschale* signale déjà qu'en 418, sous Théodose II, des morceaux d'un tambour inférieur s'étant détachés, on plaça des frettes de fer[3]. Il est à remarquer que la colonne est en porphyre, le vrai marbre impérial. On l'a employé également pour la colonne de l'Augusta Hélène, à l'Augustéon ; on l'emploiera également pour les grands sarcophages impériaux.

A son sommet la colonne portait jadis la statue de Constantin Hélios. En prince fidèle aux traditions apolliniennes de sa famille, de cette seconde dynastie flavienne à laquelle il appartenait par son père Constance Chlore, il n'avait pu, quoique chrétien de sentiments, rejeter l'emblème ancestral ; il s'était fait représenter sous les traits d'Apollon. Ce n'était là qu'une réplique du *Sol invictus* de ses monnaies. La statue tenait de la main gauche un globe d'airain, figurant la puissance mondiale de l'astre-roi, surmonté

(1) Th. Preger, 17 en note.
(2) B. de Khitrowo, *Itinéraires...*, 238.
(3) Bonn, I, 573 ; *PG*, XCII, 789 A.

d'une croix[1]. Elle était munie d'une relique de la vraie croix[2]. La statue tenait dans la main droite une lance ou un sceptre. Mais est-ce la même que celle dont les patriographes décrivent l'érection au sommet de la colonne et qui était vénérée comme la Tyché de la ville[3] ? Est-ce la même que le *Chronicon Paschale*[4] et Zonaras[5] disent avoir été apportée de Phrygie? Sans pouvoir l'affirmer, nous sommes portés à le croire.

Ainsi la colonne se présente comme un monument à la fois païen et chrétien. Elle peut recevoir les hommages de l'ancien et du nouveau culte. C'est, au demeurant, un pur compromis. Plus tard, mais plus tard seulement, une inscription chrétienne, inspirée par une piété fervente, viendra enlever toute trace de paganisme et affirmer que la ville, sa force et sa puissance, si éloquemment glorifiées sur le Forum, c'est au Christ qu'elles sont consacrées :

Σύ, Χριστέ, κόσμου κοίρανος καὶ δεσπότης,
Σοὶ νῦν προσηῦξα τήνδε σὴν δούλην πόλιν,
Καὶ σκῆπτρα τάδε καὶ τὸ τῆς Ῥώμης κράτος·
Φύλαττε ταύτην, σῶζέ τ' ἐκ πάσης βλάβης,

« Toi, Christ, tu es le créateur et le maître du monde ; à toi j'ai consacré cette ville qui est tienne, ainsi que le sceptre et la puissance de Rome. Garde-la, sauve-la, de toute atteinte[6]. »

Th. Reinach ne discute pas la date de l'inscription, qui n'est certainement pas contemporaine de Constantin. Il y voit une dédicace à la statue, laquelle représentait, non l'empereur, mais le Christ. Nous croyons qu'il s'agit plutôt d'une adresse de la statue impériale, c'est-à-dire de Constantin, au Christ.

La statue de Constantin, ainsi que les trois tambours supérieurs, furent, sous le règne d'Alexis Comnène, renversés par un vent violent en faisant beaucoup de victimes (1105)[7]. Une croix remplaça la statue dans la suite. Manuel Comnène restaura le monument, y mit un chapiteau corinthien et fit graver l'inscription suivante, dont on déchiffre encore le second vers :

Τὸ θεῖον ἔργον ἐνθάδε φθαρὲν χρόνῳ
Καινεῖ Μανουὴλ εὐσεβὴς αὐτοκράτωρ,

« Manuel, le pieux empereur, a restauré cette œuvre divine ruinée par le temps. »

(1) Nicéphore Calliste, VII, 49 ; *PG*, CXLV, col. 1325 CD.
(2) Socrate, I, 17 ; *PG*, LXVII, 120 B.
(3) Th. Preger, 56.
(4) Bonn, I, 528 ; *PG*, XCII, col. 209 A.
(5) XIII, 3 ; éd. Teubner, III, 182.
(6) Th. Reinach, *REG*, IX, 1896, 73.
(7) Michel Glycas, Bonn, 617 ; *PG*, CLVIII, 616 B.

La statue avait déjà subi plusieurs accidents. En 541 ou 542, la lance tomba au cours d'un tremblement de terre[1]. En 867, ce fut le tour du globe qui tomba également à la suite d'un autre tremblement de terre[2]. En 1701, le sultan Mustafa III fit entourer la base d'un revêtement en maçonnerie qui l'enveloppe aujourd'hui jusqu'au sommet du deuxième tambour ; de plus il aurait fait entourer de cercles de fer la colonne qu'un incendie avait fortement endommagée.

La colonne du forum de Constantin, que l'on appelait la « Colonne de la croix » dans les derniers temps de l'empire, était l'objet d'une prophétie populaire qui fut cruellement démentie le 29 mai 1453. On disait que lorsque les Turcs pénètreraient dans la ville, un ange descendrait du ciel et remettrait une épée à un pauvre inconnu au pied de la colonne en lui disant : « Prends cette épée et venge le peuple du Seigneur ». Aussitôt les Grecs repousseraient les Turcs et les chasseraient non seulement de leur pays mais encore de l'Asie Mineure et les refouleraient jusqu'en Perse au lieu dit Monodendron ». Tous étaient convaincus que, s'ils pouvaient mettre derrière eux la colonne de la croix, ils échapperaient à la colère à venir[3]. C'était donc à leurs yeux le suprême rempart de la patrie. On sait comment cet espoir insensé fut déçu.

7. *Colonne de Théodose le Grand.* — Elle fut élevée sur le forum Tauri en l'an 396, au témoignage du chroniqueur Théophane[4]. Imitée de la colonne Trajane de Rome, elle était, comme cette dernière, munie d'un escalier intérieur donnant accès au sommet et couverte de bas-reliefs en spirale représentant les trophées et les victoires remportés par Théodose sur les Scythes et les barbares[5]. Plusieurs auteurs ont insisté sur cet escalier intérieur permettant de monter jusqu'au sommet de la colonne. La *Notitia* dit « *columnam intrinsecus usque ad summitatem perviam* »[6] ; Cédrénus : ἔχει δὲ οὗτος ἔνδοθεν καὶ ὁδὸν ἄνω φέρουσαν[7]. Villehardouin a fait la même constatation au début du XIIIe siècle. Quant aux bas-reliefs on a pensé les retrouver dans certains dessins conservés au Louvre et dont l'École des Beaux-Arts possède une copie, et qu'une tradition attribue à Bellini Gentile. Cependant ces sculptures, d'après d'autres auteurs, auraient appartenu, non à la colonne de Théodose,

(1) CÉDRÉNUS, Bonn, I, 656 ; *PG*, CXXI, 716 B.
(2) LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 254 ; *PG*, CVIII, 1035 C.
(3) DUCAS, Bonn, 289-290 ; *PG*, CLVII, 1104.
(4) I, 70.
(5) CÉDRÉNUS, Bonn, I, 566 ; *PG*, CXXI, 616 B.
(6) O. SEEK, 235.
(7) *Loc. cit.*

mais à celle d'Arcadius au Xérolophos, qui lui ressemblait. Il reste toutefois de celle de Théodose plusieurs blocs certains que l'on a retrouvés en démolissant une partie du bain de Beyazit pour la construction duquel ils avaient été employés au début du XVIe siècle ; une quinzaine d'autres sont encore encastrés dans ce qui reste de cet édifice.

La statue en argent de Théodose fut renversée par un tremblement de terre en 480[1]. La colonne resta sans statue pendant un quart de siècle. En 506, l'empereur Anastase fit fondre plusieurs statues qui étaient l'œuvre de Constantin et en fit la sienne qu'il plaça au sommet de la colonne[2]. Elle fut peut-être détruite lorsque, lors d'une émeute, le peuple anéantit toutes les représentations de l'empereur (512)[3].

Cette colonne passait pour annoncer l'avenir de la ville. Le pseudo-Codinus dit qu'elle décrivait son histoire future en bas-reliefs[4]. Il s'agit probablement des bas-reliefs racontant les hauts faits de Théodose et dont le souvenir était perdu sept siècles après lui. Villehardouin dit la même chose à propos de l'empereur Murzuphle, qui fut, en punition de ses méfaits, précipité du haut de la colonne de Théodose : « En cele colonne dont il avait chai aval, avoit ymages de maintes manières, ovrées en marbre. Et entre celes ymages, si en avoit une qui ere laborée en forme d'empereor, et cela si chaoit contre aval ; car de lonc tens ere profeticié qu'il aurait un empereor en Constantinople qui devoit etre gitez aval cette colonne »[5]. Villehardouin a d'ailleurs été frappé de ses dimensions. « Il avoit une colonne en Constantinople enmi la ville auques, qui ere des plus haltes et des miex ovrées de marbre que fust veue d'œil »[6]. Les pèlerins russes ont également admiré ce beau monument.

La colonne fut démolie par le sultan Beyazit (Bajazet) dans les dernières années du XVe siècle, lorsqu'il construisit le bain qui porte son nom. Une partie des tambours de la colonne furent d'ailleurs employés dans cet édifice, ainsi qu'on a pu s'en rendre compte lorsqu'on a détruit la partie méridionale du bain pour élargir la rue. Pierre Gylles n'a pu déterminer l'endroit exact où elle se trouvait, mais des vieillards lui ont affirmé qu'elle s'élevait près du bain de Beyazit[7]. Il y a lieu de croire cependant qu'elle devait être plus à l'est, puisqu'elle appartenait à la VIIe Région.

(1) COMTE MARCELLIN, *PL*, LI, 932 D.
(2) *Ibid.*, *PL*, LI, 936 D ; THÉOPHANE, I, 126.
(3) COMTE MARCELLIN, *PL*, LI, 937 D.
(4) TH. PREGER, II, 176-177.
(5) *Conquête de Constantinople*, éd. de Wailly, nº 308, p. 182.
(6) *Ibid.*, nº 307, p. 182.
(7) *TC*, III, 16 ; 159-160.

8. *Colonne d'Arcadius.* — Elle fut érigée en 402 par Arcadius et placée sur la place du Xérolophos (Avretpazar)[1]. Cependant la statue de l'empereur ne fut inaugurée que le 10 juillet 421 par Théodose II[2]. Le tremblement de terre du 16 août 543 fit tomber la main droite de la statue[3] qui fut sans doute réparée. Le 24 juin 550, la foudre endommagea une partie de la colonne et surtout le chapiteau[4]. Enfin la statue elle-même tomba lors du grand tremblement de terre du 26 octobre 740[5]. Aucun texte ne nous dit si elle fut remplacée.

La colonne d'Arcadius ressemblait beaucoup à celle de Théodose au forum Tauri et, comme elle, possédait un escalier intérieur : *columnam identidem intra se gradibus perviam*, dit la *Notitia*[6]. Elle était couverte de bas-reliefs sculptés, d'où son nom de colonne historiée *(columna historiata)* dans les récits des voyageurs. Grâce aux mensurations minutieuses de Pierre Gylles et aux ruines qui en restent nous pouvons nous figurer ce qu'était le monument dans toute sa splendeur. La colonne reposait sur un socle de marbre de 9 mètres de haut et de 6 mètres de côté, surmonté d'une base ; le fût était composé de 21 tambours et mesurait 35 mètres ; la partie supérieure du chapiteau formait une plateforme de 5 mètres de côté ; l'escalier intérieur, éclairé de petites fenêtres, comptait 233 marches de hauteur inégale. Le monument tout entier devait mesurer 50 mètres de hauteur[7]. Le long du fût des bas-reliefs en spirale représentaient les hauts faits de Théodose le Grand et d'Arcadius et principalement la campagne de Promotus sur le Danube. En 1675, Spon vit Honorius et Arcadius représentés sur un côté de la base : « deux Victoires leur mettent une couronne sur la tête et ils sont accompagnés d'une troupe de Sénateurs. Au rang de dessous, deux autres Victoires amènent des figures de femmes couronnées de crénaux, qui représentent autant de villes, que les armées de ces deux princes avaient soumises à leur empire »[8]. Banduri a dessiné les bas-reliefs de la colonne en 1685. Deux tronçons existent encore dans la salle byzantine du Musée des antiquités d'Istanbul. A l'intérieur du socle un tombeau a été aménagé ; le plafond de l'entrée est sculpté d'une croix fleuronnée ; un escalier à plan carré conduit maintenant à la base de la colonne,

(1) Théophane, I, 77.
(2) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 579 ; *PG*, XCII, 796-797.
(3) Théophane, I, 222.
(4) *Ibid.*, I, 222.
(5) *Ibid.*, I, 226.
(6) O. Seeck, 239.
(7) *TC*, IV, 7 ; Lyon, 1561, 207-211.
(8) *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, I, Amsterdam, 1679, 172.

décorée encore de bas-reliefs où l'on reconnaît des personnages et des chevaux.

Ce monument se dégrada petit à petit sous l'injure des temps. En 1605, H. de Beauvau signale que l'escalier intérieur est « tout rompu » et consolidé par des liens de fer[1]. La partie supérieure de la colonne fut abattue en 1715, sous le règne d'Ahmet III, parce que son état de délabrement en faisait un danger pour le voisinage. Lady Montague dit que ce fut « environ deux ans avant notre arrivée », qui fut en 1717[2]. Pococke signale, vers 1740, que le reste de la colonne a été enlevé[3].

Il ne reste plus actuellement que la base, calcinée par les incendies qui ont ravagé le quartier. Elle se trouve dans une propriété particulière, un peu au nord de la rue principale qui va d'Aksaray à Kocamustafapaşacami. Dans les dessins exécutés au XVIe siècle par Melchior Lorch von Flensbourg pour l'ambassadeur d'Allemagne Ghislain de Busbecq, figure la partie supérieure de la colonne avec deux spires où sont représentés une charge de cavalerie et un convoi de prisonniers emmené par des soldats. D'autres dessins ont été signalés par l'École anglaise d'Athènes ; on y voit des bas-reliefs représentant la campagne de Promotus sur le Danube. Ces reliefs fournissent en outre une foule de documents sur les opérations militaires, mais aussi, à l'occasion, sur certains édifices de Constantinople, en particulier sur l'hippodrome, à l'intérieur duquel on distingue des édifices nouveaux.

9. *Colonne de Marcien.* — Elle fut érigée dans le quartier des Constantinianae en l'honneur de l'empereur Marcien (450-457). On ignore complètement son histoire, la date de son érection, comme aussi celle de la disparition de la statue. L'inscription dit simplement qu'elle fut érigée par le préfet Tatianus. Elle a échappé à tous les voyageurs, sauf à Evlya effendi, qui la vit en 1634[4].

Jusqu'en 1908, elle était dans un jardin privé et par le fait même d'un accès difficile. L'incendie du quartier, le 23 août de cette année-là, permit de dégager le monument, que l'on peut actuellement voir à un carrefour. La colonne a conservé son aspect primitif, mais elle ne présente pas le caractère imposant des colonnes de Constantin, d'Arcadius, de Théodose et de Justinien. Elle est composée de trois marches et d'une base de marbre corin-

(1) *Relation journalière du voyage du Levant*, Toul, 1608, 106.
(2) *Lettres de Lady Montague*, trad. de l'anglais par P. H. Anson, t. V, Paris, 1805, 50.
(3) *Voyages de Richard Pococke*, t. V, Paris, 1772, 355.
(4) *Narrative of Travels in Europa, Asia and Africa in the seventhinth century*, trad. J. von Hammer, I, Londres, 1834, 234.

thien, d'une colonne monolithe en granit gris de Syène de 10 mètres de haut et d'un chapiteau en marbre corinthien. Aux quatre coins de l'entablement de la base se détachent des aigles ; sur trois des côtés du soubassement on voit une couronne tressée entourant un bouclier sur lequel est figurée une croix à six branches : sur le côté nord il reste encore une Victoire mutilée (une deuxième y était sculptée jadis, dont on ne distingue plus qu'un fragment d'aile), mais telle qu'elle est, cette Victoire, avec son mouvement et son attitude, donne encore une belle idée des traditions de la statuaire antique, à Constantinople, au v[e] siècle. Sur la base on lisait l'inscription suivante qui a perdu les quatre dernières lettres du mot Tatianus :

PRINCIPIS HANC STATVAM MARCIANI
CERNE TORVMQUE
PRAEFECTVS VOVIT QVOD TATIANVS
OPUS[1]

Les Turcs appellent cette colonne Kıztaş (Colonne de la Virginité), mais à tort. Au XVI[e] siècle, ils donnaient ce nom à une autre colonne érigée sur la cinquième colline et que Suleyman la Magnifique fit amener sur la quatrième pour construire sa mosquée. Au dire de P. Gylles, qui la vit alors, le fût mesurait 18 mètres de long et 1 m. 30 de diamètre[2]. Le nom de colonne de la Virginité s'appliquait, du temps des Byzantins, à une colonne située sur la troisième colline, près du xénon de Théophile ; elle supportait une statue d'Aphrodite. Les gens croyaient qu'elle avait la vertu de désigner les jeunes filles qui avaient perdu leur virginité ; la belle-sœur de Justin aurait détruit la statue, parce qu'elle aurait été trahie par elle[3].

10. *Colonne des Goths.* — On hésite à placer parmi les colonnes honorifiques cette colonne que l'on peut encore admirer dans le Parc du Sérail. On ignore en effet quand et par qui elle fut placée là. Une inscription dit laconiquement que ce fut pour commémorer une campagne heureuse contre les Goths :

FORTVNAE REDVCI OB DEVICTOS GOTHOS

Aucun document n'en parle et l'on ne saura peut-être jamais si elle fut surmontée d'une statue, bien que Nicéphore Grégoras affirme qu'il y avait là celle de Byzas, le fondateur de Byzance[4].

(1) *Corp. Inscr. Lat.*, III, 1, n° 738.
(2) *TC*, IV, 1 ; Lyon, 1561, 183.
(3) Th. Preger, II, 185-187.
(4) VIII, 5 ; Bonn, I, 305 ; *PG*, CXLVIII, 481 AB.

Mordtmann pense qu'elle remonte à Claude II le Gothique[1]. E. Mamboury mentionne cette opinion sans la faire sienne. Pour lui la colonne devait appartenir à la spina du *Theatrum Majus* construit par Septime-Sévère[2].

(1) *Esquisse*, n° 87, p. 50.
(2) *Constantinople. Guide touristique*, 1925, 210.

CHAPITRE VII

LES PORTIQUES. LES MÉTIERS. LES MONUMENTS

I. — Les Portiques[1]

La ville de Constantinople semble avoir emprunté à l'Orient plein de soleil, peut-être à Antioche de Syrie, la construction des portiques. Manuel Chrysoloras affirme qu'il y en avait tellement que tout le monde pouvait s'y réfugier pour se garantir de la pluie et de la boue et pour se protéger contre les ardeurs du soleil[2]. Certains de ces portiques comprenaient deux étages ; on y montait par des escaliers en pierre[3]. La partie supérieure était recouverte de dalles et ornée de nombreuses statues de bronze[4]. Elle servait de promenoir. Au-dessous se trouvaient les boutiques des marchands.

D'après le pseudo-Codinus, Constantin aurait construit quatre grands portiques voûtés, du Palais au rempart. L'un d'eux faisait le tour de la première colline depuis le Tzykanisterion, en passant par les Manganes, l'Acropole et le quartier dit τὰ Εὐγενίου ; il allait jusqu'à l'église Saint-Antoine τὰ Ἀρματίου ; le deuxième partait du palais de Daphné, descendait vers le port Julien, suivait le rivage de la Propontide et aboutissait au Rhabdos, où le rempart terrestre joignait la mer ; le troisième et le quatrième allaient de la Chalcé et du Milion jusqu'à l'Exakionion en passant par le forum de Constantin, le forum Tauri et le forum Bovis[5]. On peut admettre cette affirmation comme très vraisemblable, car Constantin tenait à donner à sa nouvelle capitale un aspect grandiose.

(1) Ducange, II, iii ; F. W. Unger, 127-131.
(2) *Epist. ad Joannem imp.*, *PG*, CLVI, 41 B.
(3) Lex XLV Cod. Theod. *De oper. publ.*
(4) Th. Preger, I, 148-149.
(5) *Ibid.* On met d'habitude la construction de ces quatre portiques au compte d'Euboulos, mais le contexte montre qu'il s'agit de Constantin et que le travail fut exécuté par « le prépositos Urbicius, le préfet de la ville Salluste et les autres ».

Au ve siècle, la *Notitia* ne signale pas moins de 54 portiques, dont un bon nombre sont qualifiés de grands. Ils étaient inégalement répartis entre les XIV régions, plus nombreux dans les IIe, IIIe, IVe, V^e, VIIe, VIIIe et X^e, c'est-à-dire surtout dans les parages des trois premières collines. La *Notitia* ne donne malheureusement que les noms de trois de ces portiques : *porticus Troadenses* dans la XIIe région, *porticus dicta Sigma* dans la IIIe et *porticus Fanionis* dans la IVe.

D'après les divers textes qui en parlent, nous connaissons une vingtaine des portiques qui ornaient la ville. Nous les donnons par ordre alphabétique.

1. *Portique des argentiers* (ἔμβολος τῶν ἀργυροπρατείων). Ce portique abritait les boutiques des argentiers. Il brûlà lors de la révolte des Nika en 532[1]. *Le Livre du Préfet* à la fin du ixe siècle décide que ces artisans doivent travailler sur le cours de la Mésé[2]. D'après les renseignements que fournissent ces textes il faut localiser le portique le long de cette voie principale, entre le forum de Constantin et le Milion, sur la droite de la Régia.

2. *Portiques de Carianos* (ἔμβολοι τοῦ Καριανοῦ). — D'après le pseudo-Codinus, c'est Maurice qui les construisit aux Blachernes, la cinquième année de son règne (587) ; il y fit peindre divers épisodes de sa vie[3], ce que confirment les chroniqueurs[4]. Le pseudo-Codinus prétend aussi que le nom vient d'un patrice appelé Carianos, qui avait là sa maison. Il est plus probable que le nom fut donné à cause du marbre de Carie employé dans la construction.

On a voulu voir les restes de ces portiques dans une bâtisse de forme oblongue, de construction nettement byzantine, qui se trouvait près de la porte des remparts maritimes qui conduit à l'agiasma des Blachernes[5], mais J. B. Papadopoulos croit que ce sont les restes du palais de Manuel Comnène[6]. Cette bâtisse a presque entièrement disparu à la suite de l'élargissement de la rue.

3. *Portiques de Constantinien* (οἱ τοῦ Κωνσταντινιανοῦ ἔμβολοι). — Les Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί signalent qu'une statue de Julien l'Apostat fut érigée « dans les portiques de Constantinien »

(1) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 623 ; *PG*, XCII, 880 A ; Théophane, I, 184.
(2) *Le Livre du Préfet ou l'Edit de l'empereur Léon le Sage sur les Corporations à Constantinople* (traduction française du texte grec de Genève) par J. Nicole, Genève et Bâle, 1894, 26.
(3) Th. Preger, III, 241.
(4) Théophane, I, 261 ; Cédrénus, Bonn, I, 694 ; *PG*, CXXI, 760 A.
(5) Mordtmann, *Esquisse*, nº 64, p. 39.
(6) *Les Palais et les Églises des Blachernes*, Athènes, 1928, 152-158.

(ἐν τοῖς Κωνσταντινιανοῦ ἐμβόλοις)[1]. Il s'agit probablement du quartier des Konstantinianae.

4. *Portiques de Domninos* (οἱ τοῦ Δομνίνου ἔμβολοι)[2]. — Ce sont de tous les portiques ceux qui sont le plus souvent cités par les auteurs byzantins, surtout à cause des édifices publics et des sanctuaires qui s'y trouvaient. D'après le pseudo-Codinus, l'éponyme serait Domninos, l'un des douze personnages que Constantin aurait amenés de Rome dans sa nouvelle capitale[3]. On ne saurait penser au Domninos qui répara et embellit le Prétoire sous Justin II, car ces portiques existaient déjà au début du ve siècle, bien que la *Notitia* ne les nomme pas. En effet, nous voyons que lors d'une émeute en 407, à la suite d'une disette de pain, la foule traîna la voiture du préfet du prétoire Monaxios depuis la Ire région jusqu'aux portiques de Domninos[4]. Ils existaient encore au début du XIIIe siècle, puisqu'ils flambèrent lors de l'incendie allumé par les croisés en 1204, lors de la prise de la ville[5].

Le Dr Paspati a cru pouvoir fixer leur emplacement au nord-ouest de l'hippodrome[6], mais cette localisation contredit tous les textes byzantins qui en parlent. C'est dans les parages du Bazar, au sommet de la pente qui conduit à la Corne d'Or qu'il faut désormais les fixer[7]. Nous en reparlerons du reste en étudiant les quartiers (pp. 320-322).

5. *Portique de Fanion (porticus Fanionis)*. — Il n'est connu que par la *Notitia* qui le place dans la IVe région, c'est-à-dire dans la vallée qui sépare la première colline de la deuxième. On ne peut préciser davantage ; il se trouvait peut-être le long de la voie qui montait cette vallée jusqu'aux environs du Milion, ou près de la mer. Quant au Fanion qui lui donna son nom, on ne saurait dire quel fut ce personnage.

6. *Portique du forum de Constantin*[8]. — Au dire du pseudo-Codinus, il se composait de deux croissants qui se faisaient face et qui encadraient la place publique ; on les avait établis à l'endroit où campait la cavalerie de Constantin lors du siège de Byzance[9] ! Nicéphore Calliste dit que la construction était en briques cuites

(1) TH. PREGER, 54.
(2) F. W. UNGER, 128.
(3) TH. PREGER, I, 148.
(4) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 571 ; *PG*, XCII, 785 A.
(5) NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, I, 753 ; *PG*, CXXIX, 952 C.
(6) Βυζαντιναὶ μελέται, 1877, 364-375.
(7) R. JANIN, Ἔμβολοι τοῦ Δομνίνου. Τὰ Μαυριανοῦ, *EO*, XXXVI, 1937, 129-156.
(8) F. W. UNGER, 129.
(9) TH. PREGER, II, 174.

et que les passants y étaient complètement à l'abri[1]. Ce portique brûla également lors de la révolte des Nika en 532[2].

7. *Keratembolin* (Κερατεμβόλιν). — Le pseudo-Codinus affirme que l'apôtre saint André s'établit dans ce portique situé au Néorion et qu'il y prêcha l'évangile. Le nom de κερατεμβόλιν lui venait d'une statue d'un personnage portant quatre cornes sur la tête et placée sur une voûte en bronze[3].

8. *Portiques de Léonce* (ἔμβολοι τοῦ Λεοντίου). — On ne les trouve mentionnés que dans un document du milieu du VIIIe siècle les Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί[4]. Cet ouvrage signale qu'il y avait là une statue remarquable de Valentinien le Jeune et que là Zénon examinait les questions concernant les impôts et contributions. Il est difficile de dire dans quelle partie de la ville se trouvaient ces portiques, mais ils ne devaient pas être loin du Palais impérial et des organes centraux de l'État.

9. *Long portique de Maurianos* (Μακρὸς ἔμβολος τοῦ Μαυριανοῦ)[5]. — Celui-ci faisait probablement suite à celui de Domninos ou peut-être même se confondait-il en partie avec eux, car ils sont signalés dans la même région et se voient attribuer les mêmes édifices. Lorsque la cour se rendait aux Blachernes, elle passait par le « Long portique de Maurianos » avant d'arriver au Pétrion[6]. Elle devait d'abord traverser les portiques de Domninos, situés au sommet de la pente. Le « Long portique de Maurianos » est communément identifié, au moins en partie, avec l'Uzunçarşı, voie naturelle de la vallée entre la deuxième et la troisième colline[7].

10. *Portique « des Noirs »*. — Il est signalé par Antoine de Novgorod lors de son voyage à Constantinople vers 1200[8]. D'après ce qu'il en dit, il est probable qu'il s'agit du portique de Maurianos. Le terme de « Noirs » est à peu près sûrement une confusion avec Maurianos (μαῦρος = noir).

11. *Nouveau Portique* (Νέος ἔμβολος). — Il se trouvait en dehors de la ville. Il fut construit au quartier de Saint-Mamas par Léon Ier,

(1) *H. E.*, VII, 48 ; *PG*, CXLIV, 1325 A.
(2) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 623 ; *PG*, XCII, 880 A.
(3) TH. PREGER, III, 271.
(4) *Ibid.*, 54.
(5) F. W. UNGER, 129-130.
(6) *De cer.*, Bonn, 156 ; *PG*, CXII, 393 B.
(7) MORDTMANN, *Esquisse*, n° 77, p. 49.
(8) B. DE KHITROWO, 105.

à la suite du terrible incendie de 469 qui obligea la cour à se réfugier dans la banlieue[1]. Il faut donc le situer à Beşiktaş.

12. *Portique de la Porte de Fer* (ἔμβολος πρὸς τὴν Σιδηρὰν). — Nous le connaissons par un passage de Syméon Magister et un autre d'un continuateur de Théophane. Ils disent que vers 956 un incendie détruisit ce portique qui conduisait à la Porte de Fer[2]. Celle-ci étant la petite porte maritime au sud-ouest des Saints-Serge et Bacchus (Küçükayasofya), il faut donc le localiser probablement le long de la partie orientale du port Sophien.

12. *Regia* (Ῥηγία)[3]. — C'était un portique double qui allait de la sortie de la Chalcé jusqu'au forum de Constantin, en passant par le Milion. Il devait son origine à Constantin qui avait ainsi allongé le portique de Septime-Sévère. Le *Chronicon Paschale* dit qu'il était merveilleux de beauté, orné de statues et de marbres divers ; Constantin l'appela Régia ou Portique Impérial (Ῥηγία). Ailleurs il le nomme Ῥηγία τοῦ Παλατίου[4]. Zosime lui donne le nom de βασίλειος στοὰ ou Boulevard impérial[5]. D'après Agathias, ce portique abritait des écrivains publics[6] ; on y préparait aussi les procès, au dire de Procope[7] ; on l'a souvent confondu avec le portique qui entourait l'Augustéon sur ses quatre côtés. Il brûla à plusieurs reprises, notamment lors de la révolte des Nika en janvier 532[8].

14. *Portique russe.* — Antoine de Novgorod parle d'un « embolon russe »[9]. C'était sans doute dans le quartier réservé aux marchands russes qui y avaient leurs boutiques. L'imprécision de l'auteur ne permet pas de dire où il se trouvait. Toutefois il semble ressortir du texte qu'il était sur la descente qui conduit du Bazar vers la Corne d'Or, plus vraisemblablement près de celle-ci.

15. *Portique de Saint-Georges.* — Antoine de Novgorod signale près du portique « des Noirs » un autre qu'il appelle portique de Saint-Georges[10], sans doute à cause d'une église ou chapelle dédiée

(1) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 598 ; *PG*, XCII, 829 A.
(2) THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 462 ; *PG*, CIX, 480 D ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 755 ; *PG*, CIX, 817 C.
(3) F. W. UNGER, 130 ; J. P. RICHTER, 406-409.
(4) Bonn, I, 528, 532 ; *PG*, XCII, 705 A, 709 A.
(5) Bonn, 140.
(6) Bonn, 138.
(7) *De aedif.*, I, 11 ; Bonn, III, 206.
(8) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 623 ; *PG*, XCII, 880 A.
(9) B. DE KHITROWO, 105.
(10) *Ibid.*, 105.

à saint Georges. Il était probablement dans la vallée entre la deuxième et la troisième colline.

16. *Sigma* (Σίγμα). — Il se trouvait dans la IIIe région, comme le dit la *Notitia : porticum semirotundam, quae ex similitudine fabricae Sigma graeco vocabulo nuncupatur*[1]. Ce texte indique la raison de son nom : il avait la forme d'un sigma lunaire par sa disposition en croissant. On sait qu'il fut construit par Julien l'Apostat et qu'il donnait sur le port établi par cet empereur[2].

17. *Portique Tetradesios* (Τετραδήσιος ἔμβολος). — Il est signalé par le pseudo-Codinus près de l'église Saint-Théodore qui ne peut être que celle du quartier dit τὰ Σφωρακίου[3]. On peut se demander du reste qu'il ne faut pas le confondre avec la Régia.

18. *Portiques Theodosianou* (Θεοδοσιανοῦ). — D'après les Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί, Léon le Grand fit enlever des portiques Θεοδοσιανοῦ les statues de Marcien et de Pulchérie pour les transporter en ville[4]. On peut se demander si la leçon Θεοδοσιανοῦ n'est pas une faute pour Θεοδοσιανῶν. Il existait en effet à l'Hebdomon un καστέλλιον Θεοδοσιανῶν et il est possible que les portiques avoisinassent cet édifice. En tout cas ils étaient sûrement dans la banlieue, puisque le pseudo-Codinus les dit en dehors de la ville.

19. *Portiques de Troade* (οἱ Τρωαδήσιοι ἔμβολοι)[5]. — Au dire du pseudo-Codinus, ce nom leur venait sans doute du marbre de Troade que l'on avait employé dans leur construction. Ils sont déjà signalés par la *Notitia* dans la XIIe région, preuve qu'ils étaient anciens. Peut-être même remontaient-ils à Constantin, s'il est vrai que cet empereur ait terminé les quatre portiques que lui attribue le pseudo-Codinus. Ils s'allongeaient de chaque côté de la rue. Ils furent jetés par terre lors du tremblement de terre de 480[6] et sûrement relevés, puisqu'on en reparle à diverses reprises dans l'histoire de l'empire byzantin. C'est ainsi que Phocas, après sa proclamation à l'Hebdomon, entra dans la ville par la Porte Dorée, traversa les portiques de Troade et se rendit à Sainte-Sophie[7].

Situés dans la XIIe région, ils se trouvaient juste à l'ouest du forum d'Arcadius. Il suffit pour s'en rendre compte, d'étudier le trajet suivi par le cortège impérial, soit les jours de triomphe, soit

(1) O. SEECK, 232.
(2) ZOSIME, III, 11, Bonn, 140.
(3) TH. PREGER, 16.
(4) *Ibid.*, 52.
(5) F. W. UNGER, 130-131.
(6) COMTE MARCELLIN, *PL*, LI, 932 D.
(7) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 693 ; *PG*, XCII, 812 A.

les jours où une cérémonie religieuse appelait la cour dans la partie occidentale de la ville. Aussi Mordtmann a-t-il pensé qu'on peut les localiser à l'endroit appelé aujourd'hui Çiftefırınsokağı (rue de la Double Voûte)[1].

20. *Portiques de Viglentios* (οἱ τοῦ Βιγλεντίου ἔμβολοι). — Les Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί racontent que Constantin y fit décapiter un philosophe païen qui lui reprochait sa conversion[2]. Cette histoire, qui est sûrement une légende postérieure, nous révèle du moins l'existence de ces portiques qu'il faut peut-être localiser dans le quartier dit τὰ Βιγλεντίου ou τὰ Βιγλεντίας.

II. — **Les métiers**

Comme aujourd'hui encore, en Orient, les divers métiers étaient établis dans des quartiers bien déterminés. Plusieurs ont donné leur nom à l'agglomération qui les abritait, comme les Artopoleia (Boulangeries), les Chalcoprateia (travail du bronze), etc. Le *Livre du Préfet*, écrit vers la fin du xe siècle, nous donne des renseignements précieux sur la vie industreille et commerciale de Constantinople. Ce document fixe les endroits où doivent travailler les corporations. Il n'est pas permis aux orfèvres de travailler l'or et l'argent à leur domicile ; ils doivent le faire dans les ateliers établis le long de la Mésé[3]. Les bouchers doivent se rendre au Stratégion pour y acheter le bétail marqué par les ordres du préfet. C'est au Stratégion également que les marchands de moutons peuvent vendre leurs bêtes, et cela jusqu'au premier jour de Carême ; la vente des agneaux a lieu au forum Tauri, de Pâques à la Pentecôte[4]. Nous avons dit ailleurs que Constantin V avait transporté du Prosphorion au forum Tauri le marché aux bœufs[5]. Les boulangers ont leur centre aux Artopoleia ; les maquignons à l'Amastrianum[6]. Les parfumeurs doivent ranger leurs tables et leurs bocaux entre le Milion et le Christ de la Chalcé, « afin qu'une agréable odeur s'élève jusqu'à cette image, en embaumant aussi le vestibule du Palais impérial[7]. Un autre centre de vente des parfums se tenait au Smyrnion, près de Saint-Georges du quartier

(1) *Esquisse*, no 14, p. 8.
(2) Th. Preger, 56.
(3) *Le Livre du Préfet*, 26.
(4) *Ibid.*, 62, 63.
(5) Th. Preger, III, 264.
(6) *Le Livre du Préfet*, 77.
(7) *Ibid.*, 49-50.

de Sphorakios[1]. Il y avait des cérulaires ou fabricants de cierges près de Sainte-Sophie[2], mais on en trouvait aussi près du forum de Constantin, à côté de l'église de la Théotocos[3]. Près de ces derniers, les pelletiers possédaient une basilique ou marché couvert[4]. Ibn Batoûtah signale dans les parages de Sainte-Sophie le « marché des écrivains » ; il était formé d'« un berceau très haut sur lequel s'étendent des ceps de vigne et, dans le bas, des jasmins et des plantes odoriférantes ». Il y a des estrades, des boutiques, au milieu desquelles se dresse une coupole en bois, abritant un grand siège recouvert de drap, où se tient le juge. Le marché des droguistes avoisinait celui des écrivains[5]. D'autres métiers sont groupés ailleurs, qui ont laissé des traces dans les textes. Nous reviendrons plus loin sur quelques-uns d'entre eux.

1. *Les argentiers* (ἀργυροπρατεῖα)[6]. — Les boutiques (le *Chronicon Paschale* dit le portique) brûlèrent lors de la révolte des Nika en 532. Elles furent sûrement reconstruites, car le *Livre du Préfet* fixe leur emplacement le long de la Mésé[7]. C'est du reste ce que nous pouvons tirer des textes qui parlent de l'incendie de 532. Théophane les place entre le forum de Constantin et le palais de Lausus : ἀπὸ τῆς καμάρας τοῦ Φόρου ἕως τῆς Χαλκῆς τε ἀργυροπρατεῖα[8]. Le *Chronicon Paschale* les met également au même endroit[9].

2. *Les boulangeries* (ἀρτοπωλεῖα)[10]. — Le quartier des boulangers se trouvait sur la Mésé, entre le forum de Constantin et celui de Théodose, peut-être à la hauteur du Bazar actuel. Le cortège impérial le traversait en se rendant aux Saints-Apôtres, ou à Saint-Mocius, ou à la Source[11].

3. *Les ouvriers en bronze* (χαλκοπρατεῖα)[12]. — Leur quartier était occupé par des Juifs lorsque l'empereur Constantin, au dire du pseudo-Codinus, les chassa pour construire l'église de la Théotocos[13]. En réalité, le fait n'eut lieu qu'au siècle suivant. Certains

(1) Th. Preger, 22 ; III, 200.
(2) *Le Livre du Préfet*, 52.
(3) Theophan. contin., Bonn, 420 ; *PG*, CIX, 437 B.
(4) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 623 ; *PG*, XCII, 880 A.
(5) *Voyages d'Ibn Batoutah*, trad. Defrémery-Sanguinetti, II, 431-438.
(6) Ducange, II, iii, 7.
(7) P. 26.
(8) I, 184.
(9) Bonn, I, 623 ; *PG*, XCII, 880 A.
(10) Ducange, I, xxiv, 12.
(11) *De cer.*, Bonn, 31, 36 ; *PG*, CXII, 228 C, 233 C.
(12) Ducange, II, xvi, 22.
(13) D. Lathoud et P. Pezaud, *Le sanctuaire de la Vierge aux Chalcoprateia*, *EO*, XXIII, 1924, 36 sq.

auteurs, comme Cujas au XVI[e] siècle et plus récemment D. Lathoud ont cru pouvoir affirmer que le nom véritable était non χαλκοπρατεῖα mais χαρτοπρατεῖα (fabriques de papier ou de parchemin). D. Lathoud voit même dans le terme γουνάρια une justification de cette hypothèse, mais γουνάρια n'a jamais signifié que fourrures et non peaux préparées pour l'écriture.

Les Chalcoprateia se trouvaient dans la région de la mosquée Zeyneb Sultane en face de la porte occidentale de Sainte-Sophie. C'est là qu'on a découvert les restes de la célèbre basilique de la Vierge des Chalcoprateia, dite encore Hagiosoritissa à cause de la châsse renfermant la ceinture de la Vierge.

4. *Les fabricants de ceintures.* — Dans la convention passée entre Michel Paléologue et la République de Venise, le 19 mars 1277, il est question d'une rue τῶν ζωναρῶν située entre la Porte du Drongaire et celle du Pérama[1]. C'est probablement là que se fabriquaient les ceintures.

5. *Les ciriers* (οἱ κηρουλάριοι)[2]. — L'incendie qui, en 940, ravagea la région du forum de Constantin, détruisit près de l'église de la Vierge les boutiques des marchands de cire[3]. Il est probable qu'elles furent reconstruites, car les emplacements des métiers ne variaient pas suivant les circonstances. Le *Livre du Préfet* signale d'autres boutiques de ciriers près de Sainte-Sophie[4].

6. *Marché au charbon* (τὰ καρβουνάρια). — Un quartier de la ville portait ce nom d'après le pseudo-Codinus, qui y place une église Saint-Théodore[5]. C'est sûrement là que se vendait le charbon. On ignore quel était son emplacement, car l'ordre suivi par l'auteur est très incertain. Néanmoins le professeur Mühlmann a cru pouvoir affirmer qu'il se trouvait à Kilisecami[6], mais c'est là une pure hypothèse.

7. *Les fabriques de clous* (τὰ κινθήλια). — Ce quartier, connu par une église Saint-Jean-Baptiste, devait se trouver dans les parages des Constantinianae, autant qu'on peut se fier à l'ordre suivi par le pseudo-Codinus[7]. D'après lui, on y fabriquait des clous, spécialement pour les fers à chevaux.

(1) MM, III, 88.
(2) DUCANGE, I, XXIV, 16.
(3) THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 420 ; *PG*, 437 B.
(4) *Le Livre du Préfet*, 52.
(5) TH. PREGER, III, 234.
(6) *Mitteilungen des deutsches Excursions-Club*, Constantinople, 1888, 14.
(7) TH. PREGER, III, 236.

8. *Les fabriques de chaussures* (τὰ καλιγάρια). — Ce quartier apparaît assez tard, puisqu'il figure pour la première fois dans le typicon du monastère de N.-D. de Sûre-Espérance, qui est du début du XIV[e] siècle[1]. Le nom indique que l'on y fabriquait les chaussures militaires. Il se trouvait près des remparts terrestres au quartier appelé aujourd'hui Egrikapı.

9. *Les cribliers* (οἱ κοσκινάδες). — Dans le même typicon il est question de maisons de rapport τῶν κοσκινάδων[2]. Il est impossible de dire où se trouvait cette rue, car le texte ne donne aucune précision topographique.

10. *Le marché aux grains.* — Dans une convention passée en 1324 entre Andronic III et les Vénitiens l'empereur leur reconnaît le droit de se livrer au commerce des blés dans tout l'empire *excepto loco Reybe Deo magnificate, Deo glorificate et Deo custodite civitatis Constantinopoleos*[3]. — Le quartier dit Reyba se trouvait donc dans la capitale, peut-être à Unkapan.

11. *Marché de l'orge* (τὰ κριθοπωλεῖα). — Le Synaxaire de Constantinople indique ἐν τοῖς κριθοπωλείοις une église dédiée à sainte Thècle[4]. Il est probable que c'est celle que d'autres textes placent au quartier dit τὰ Κοντάρια sur la pente qui descend de la deuxième colline en direction du port Sophien.

12. *Les pelletiers* (οἱ γουνάρεις). — Ils possédaient une basilique ou marché couvert qui fut incendié lors de la révolte des Nika en 532[5] et une seconde fois en 940, car c'est de lui qu'il faut entendre l'expression de Léon le Grammairien τὰ γουνάρια τοῦ Φόρου[6]. C'est donc près du forum de Constantin que se tenaient les pelletiers. Le *Chronicon Paschale* situe leurs boutiques entre la Basilique et l'Octogone.

13. *Les ouvriers en pourpre.* — Dans la Vie de saint Auxence il est dit que le saint, traversant un jour les βαττοπωλεῖα, entendit les ouvriers se plaindre de la mévente de leurs marchandises[7]. On a donné deux explications du mot βαττοπωλεῖα. Les uns ont voulu y voir les boutiques des marchands d'amphores (de βάτος),

(1) H. DELEHAYE, *Deux typica*, 93 ; PHRANTZÈS, Bonn, 254-280 ; *PG*, CLVI, 850 A, 872 A.
(2) *Ibid.*, 95.
(3) MM, *Diplomatarium Veneto-levantinum*, Venise, 1880, 261.
(4) *Syn. CP*, 78.
(5) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 623 ; *PG*, XCII, 880 A.
(6) *PG*, CVIII, 1156 B ; Bonn, 321.
(7) *Vita s. Auxentii*, 7 ; *PG*, CXIV, 1384 A.

mais cette interprétation ne satisfait guère à cause du sens forcé donné au mot βάτος. La seconde hypothèse, plus vraisemblable, soutient qu'il s'agit des boutiques où l'on vendait les étoffes teintes en pourpre (βλάττια). L'emplacement de ces boutiques est inconnu. Peut-être étaient-elles voisines de ce que le pseudo-Codinus appelle les πορφυροπωλεῖα, où l'on teignait les étoffes en pourpre[1]. Ce qu'il en dit ne suffit malheureusement pas à situer le marché, car l'ordre qu'il suit en cet endroit ne semble pas très rationnel. L''Οξυβαφεῖον qu'il indique comme limite aux constructions de Narsès était l'endroit où l'on teignait les étoffes en pourpre foncée[2]. Il faut donc vraisemblablement le situer dans le quartier dit τὰ Ναρσοῦ, c'est-à-dire près de la Corne d'Or, au-dessous de la troisième colline. Cf. pp. 365-367.

14. *Les fabricants de rames.* — Dans une convention passée en 1195 entre Isaac l'Ange et la République de Gênes il est question d'un endroit appelé Coparia *(in loco Copariae)*, situé dans la concession génoise[3]. C'est évidemment là qu'on fabriquait les rames, probablement dans la région du moderne Sirkeci.

15. Οἶκος τῶν Λαμπτήρων. — Terminons cette étude, forcément incomplète à cause de la pénurie des documents, par un édifice qui présente un intérêt tout particulier. Parmi ceux qui brûlèrent lors de la révolte des Nika en 532, Cédrénus signale cette construction qui servait à garder les fonds et les marchandises les plus précieuses, particulièrement les étoffes brodées d'or et d'argent. Son nom lui venait de son brillant éclairage[4]. D'après la description de l'incendie l'édifice devait se trouver dans les parages du forum de Constantin, sur la droite en remontant la Mésé.

III. — **Les monuments**

Nous avons dit que la ville possédait un grand nombre d'œuvres d'art apportées de diverses régions de l'empire et qui ornaient les places, les édifices publics et jusqu'aux portiques. Une quinzaine de ces monuments doivent faire l'objet d'une mention spéciale à cause de leur importance ou parce qu'ils servent de point de repère pour des églises ou des monastères.

1. *Anemodoulion* ('Ανεμοδούλιον)). — C'était un monument servant à indiquer la direction du vent. Cédrénus en attribue la

(1) Th. Preger, III, 254.
(2) *Ibid.*, III, 249.
(3) MM, IV, vi.
(4) Bonn, I, 647 ; *PG*, CXXI, 708 AB.

construction à Théodose II[1], tandis que le pseudo-Codinus dit qu'il fut établi par un certain Héliodore sous Léon l'Isaurien (717-741)[2]. Nous connaissons sa forme par ces deux auteurs et par Nicétas Choniatès. Cédrénus dit que c'était une pyramide ornée d'animaux, de plantes, de fruits et de grenades ; des amours gambadaient en souriant tandis que des jeunes gens soufflaient dans des trompettes pour imiter le vent[3]. Nicétas Choniatès précise que la construction était carrée. On y voyait des oiseaux chantant le printemps, les travaux des champs, le bêlement des brebis, les gambades des agneaux, des poissons ; des amours par deux ou trois se lançaient des pommes en riant. Le sommet terminé en pointe portait une statue de femme qui se mouvait au moindre souffle du vent, d'où le nom d'Anémodoulion[4]. Cédrénus dit δῆριν ἀνέμων (lutte des vents)[5]. Nicétas ajoute qu'Andronic Comnène voulait ériger sa propre statue au sommet du monument, sans doute à la place de celle de la femme, mais qu'il dut y renoncer[6]. D'après le pseudo-Codinus, les quatre principaux ornements en bronze venaient de Dyrrachium ; après avoir orné un temple païen de cette ville, ils étaient devenu la dot d'une femme[7]. Ce monument fut fondu par les croisés en 1204[8].

L'Anémodoulion se trouvait entre les Artopoleia ou Boulangeries et le forum Tauri, mais il est impossible de préciser davantage.

2. 'Αρτοτυριανὸς οἶκος. — Ce monument n'est connu que par les patriographes. C'était une voûte sur laquelle on voyait une grande statue en argent du poète Ménandre de Crète ; elle ne mesurait pas moins de quinze coudées de hauteur et de huit de largeur ; l'empereur Marcien l'aurait fait fondre pour en tirer de la monnaie destinée aux indigents[9]. S'il en est ainsi, on comprend que les auteurs postérieurs au v[e] siècle n'aient pas dit un mot de cette statue.

L''Αρτοτυριανὸς οἶκος se trouvait près des Artopoleia, probablement un peu au sud de ce quartier.

3. *Boucoléon* (Βουκολέων). — Ce monument, qui a donné son nom au palais voisin, était une statue placée sur le quai du port impérial

(1) Bonn, I, 555 ; *PG*, CXXI, 616 B.
(2) Th. Preger, III, 253.
(3) *Loc. cit.*
(4) Bonn, 856-857 ; *PG*, CXXXIX, 1045.
(5) *Loc. cit.*
(6) Bonn, 433 ; *PG*, CXXXIX, 692 A.
(7) Th. Preger, III, 253.
(8) Nicétas Choniatès, Bonn, 433, 857 ; *PG*, CXXXIX, 692 A, 1044.
(9) Th. Preger, 29 ; II, 175, 203.

et représentant un lion terrassant un taureau. Le 21 novembre 1532 un violent tremblement de terre retourna le monument en sorte que les deux animaux qui regardaient primitivement vers l'Orient firent volte-face du côté de la ville[1]. Sagredo ajoute que le monument, placé sur deux colonnes, fut complètement renversé et précipité dans la mer[2]. On ignore ce qu'il est advenu des restes.

4. *Bous* (Βοῦς). — Nous avons dit que le forum situé à l'embouchure du Lycus tirait son nom de la statue d'un bœuf en bronze. D'après les Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί, c'était un grand foyer en forme de tête de bœuf dans lequel Julien l'Apostat aurait brûlé des chrétiens et qu'Héraclius aurait utilisé pour faire subir le même sort au cadavre de Phocas, après quoi il aurait fait fondre la statue pour en tirer de la monnaie de billon afin de payer les troupes qu'il levait dans le Pont[3]. On identifia aussi le monument avec le bœuf d'airain dans lequel avait été brûlé saint Antipas à Pergame. Tout cela semble légendaire. Ce bœuf était simplement destiné à orner la place, comme celui du Néorion[4], comme l'*aereum tauri simulacrum* du forum Boarium de Rome. Comme les exécutions avaient parfois lieu au Forum Bovis on en tira la conclusion que la statue avait servi à brûler des martyrs. En tout cas Héraclius ne la détruisit pas tout entière, puisqu'il en resta le buste au dire des Παραστάσεις[5].

5. *Chalkoun Tetrapylon* (Χαλκοῦν Τετράπυλον). — Ce monument, dont il est souvent parlé dans les textes, était un double arc de triomphe revêtu de plaques de bronze. Il se trouvait à l'extrémité nord-est du forum Tauri et il ornait le commencement de la voie qui conduisait au Philadelphion. Il était probablement sur la droite, car il est dit voisin du quartier τὰ Βιγλεντίου[6] qui occupait vraisemblablement une partie de la troisième colline sur le versant de la Corne d'Or.

6. *Chelonè* (Χελώνη). — Le monument qui donna son nom à un quartier était sans doute la représentation d'une tortue (χελώνη)[7]. Il semble qu'il devait se dresser sur le versant nord de la troisième colline ; il avoisinait une église de Saint-Procope que l'anonyme

(1) Témoignage de Petro Zen, dans HAMMER, *Hist. de la Turquie*, III, 675.
(2) *Memorie istoriche de monarchi ottomani*, Venise, 1673, 318.
(3) TH. PREGER, 48-49 ; I, 180.
(4) P. FRANCHI DE CAVALIERI, *Una pagina di storia bizantina del secolo IV: Il martyrio dei Santi Notari, An. Bol.*, 1946, 160-161.
(5) TH. PREGER, 49.
(6) *Syn. CP*, 860.
(7) TH. PREGER, 35 ; I, 162 ; III, 253.

anglais de 1190 place entre celle de Saint-Paul le Confesseur et le Zeugma[1], c'est-à-dire dans la région que nous indiquons.

7. *Diippion* (Διΐππιον). — D'après le pseudo-Codinus le nom viendrait d'une statue représentant deux chevaux de poste destinés à rappeler la fuite de Phocas devant les menaces de Maurice, d'après une légende. L'auteur ajoute qu'il y avait près de la statue deux colonnes avec des mosaïques représentant Constantin et Hélène[2]. Il est plus probable que le mot Diippion vient de ce qu'on y groupait les chevaux de course la veille des jeux de l'hippodrome. L'existence du groupe des deux chevaux de poste ne doit cependant pas être mise en doute. Le Diippion se trouvait probablement devant l'entrée de l'hippodrome, au lieu qu'on le place d'habitude au commencement de la Mésé et sur la droite.

8. *Horloges* (Ὡρολόγια). — Par là il faut entendre des cadrans solaires, mais aussi de véritables horloges dont le mécanisme est resté inconnu. On n'en connaît pas moins de sept. La principale se trouvait dans la partie méridionlae de Sainte-Sophie, où les factions recevaient l'empereur[3]. Justinien en établit une seconde, en 535, au Milion, donc assez près de la précédente[4]. Il y en avait une troisième au Palais impérial, en face du Tripéton[5], une quatrième au forum de Constantin et qui avait été apportée de Cyzique, au dire du pseudo-Codinus[6] ; la cinquième était aux Saints-Apôtres, probablement dans l'atrium de la basilique[7] ; la sixième ornait la Basilique, don de Justin II, ainsi qu'en témoignait l'épigramme gravée sur la base[8] ; une septième avait été placée par le patriarche Sergius (610-638) dans un jardin ; on lui connaît deux épigrammes anonymes[9].

Nous connaissons un peu l'horloge de Sainte-Sophie par Hâroûn-ibn-Yaya, qui fut prisonnier à Constantinople à la fin du IXe siècle ou au début du Xe. « A la porte occidentale de l'église s'élève un édifice dans lequel s'ouvrent vingt-quatre petites portes, chacune d'un empan carré ; il y en a une pour chaque heure de la nuit et du jour. Quand une heure prend fin, une porte s'ouvre d'elle-

(1) S. G. MERCATI, *Santuari...*, n° 32, p. 153.
(2) TH. PREGER, II, 168-170.
(3) *De cer.*, I, IX, 5 ; Bonn, 63 ; *PG*, CXII, 152.
(4) THÉOPHANE, I, 216.
(5) *De cer.*, I, 14, 20, 21 ; Bonn, 91, 119, 123 ; *PG*, CXII, 308 C, 349 A, 353 A.
(6) TH. PREGER, III, 218.
(7) *De cer.*, II, 7, Bonn, 535 ; *PG*, CXII, 1004 A.
(8) *Anthologie palatine*, IX, 779 ; éd. Dübner, II, 154-155.
(9) *Ibid.*, IX, 806, 807 ; t. II, 159.

même »[1]. Un autre auteur arabe, Zakarîya al-Kazwînî (XIIIe siècle), parle sans doute de la même horloge, bien qu'il la place dans un phare de la ville : « Dans le phare se trouve une horloge ayant douze petites portes correspondant au nombre des heures. Chaque battant de la porte a un empan de hauteur. Quand une heure de la nuit ou du jour passe, une porte s'ouvre, une figure apparaît et reste là jusqu'à l'écoulement de l'heure. Une fois l'heure terminée la figure rentre de nouveau par la porte. Alors une autre porte s'ouvre et une autre figure apparaît de la même façon »[2].

9. *Lions de marbre* (Μαρμάρινοι λέοντες). — Le *Livre des cérémonies* indique comme se trouvant tout près des Saints-Apôtres un monument appelé les Lions de marbre ou plus simplement les Lions. Les factions y recevaient l'empereur[3]. C'était la première station en sortant de la basilique, d'où l'on peut conclure que les Lions étaient le long de la Mésé, peut-être juste devant l'enceinte des Saints-Apôtres.

10. *Liburna.* — La Notitia signale dans la IVe Région une Liburna de marbre représentant le navire léger de ce nom et servant probablement à rappeler quelque victoire navale des Byzantins[4]. Ce monument devait se trouver près de la mer, probablement dans la région de l'actuel Sirkeci. Il ne faut pas le confondre avec le Liburnon (Λίβυρνον) voisin de la Magnaure, édifice auquel les mutins mirent le feu lors de la révolte des Nika (532)[5].

11. *Milion* (Μίλιον). — Ce monument, d'où partaient les diverses voies impériales qui sillonnaient les provinces européennes, était particulièrement remarquable d'après les descriptions que nous en ont laissées les patriographes. C'était le pendant du Milliaire d'Or de Rome, mais plus grandiose que lui. Les textes nous le présentent en effet comme une sorte d'arc de triomphe double formé d'une coupole soutenue par quatre arcs disposés en carré. La construction devait être importante, si l'on en juge par les statues qui l'ornaient. Sur la voûte on voyait Constantin et Hélène tenant entre eux la croix tournée vers l'est, avec la Tykhé de la ville ; en bas, les statues de Sophie, femme de Justin II, avec sa fille Arabia et sa nièce Hélène ; près du monument les statues

(1) M. Izeddin, « *Un prisonnier arabe à Byzance au IXe siècle : Hâroûn-ibn-Yaya* », *Revue des Études islamiques*, 1941-1946, 59.

(2) *Zakarîya al-Kazwînî, Livre des monuments et des pays*, trad. J. Marquart, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, Leipzig, 1903, p. 220, n. 3.

(3) *De cer.*, I, 5, 10 ; Bonn, 49, 83 ; *PG*, CXII, 225 C, 293 B.

(4) O. Seeck, 232.

(5) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 623 ; *PG*, XCII, 880 A.

équestres de Trajan et de Théodose II[1]. Lors des cortèges impériaux, une réception avait lieu au Milion[2].

L'emplacement du Milion n'a pas encore été déterminé de façon certaine, mais on s'accorde à le localiser à la bouche d'eau que l'on rencontre au nord-ouest de la place Sainte-Sophie.

12. *Modion* (Μόδιον). — Ce singulier monument était un modius, mesure pour le blé, placé en face de la maison d'un certain Cratéros, sur une voûte que supportaient des colonnes. Cette mesure avait été faite en argent par Valentinien pour servir d'étalon à celles que l'on employait dans le commerce du blé. Deux mains en bronze étaient fixées sur des javelots pour rappeler aux marchands qui trompaient sur la quantité le châtiment qui les attendait, l'amputation de la main droite, comme ce fut le cas de deux marins qui devaient fournir du blé à l'empereur. La statue de Valentinien se dressait au-dessus de la voûte. Telle est du moins la description du pseudo-Codinus[3].

Le site exact du Modion est difficile à déterminer. D'après le *Livre des cérémonies* il se trouvait entre le Philadelphion et le forum Tauri[4] et donc assez voisin du Chalkoun Tetrapylon. Par contre, le pseudo-Codinus le place sur la voûte de l'Amastrianon comme nous l'avons dit plus haut, p. 73. Il y a là un problème de topographie à résoudre, car le *Livre des cérémonies* distingue nettement le Modion de l'Amastrianon, puisqu'il place le Philadelphion entre les deux[5].

13. *Nikae* (Νίκαι). — C'était un endroit de la ville où, d'après la légende, s'était établi Byzas en venant fonder sa colonie[6]. Il devait y avoir là des statues de Victoires (νίκαι) qui l'ornaient. Il se trouvait sans aucun doute sur la première colline et peut-être au bord de la mer.

14. *Pélargos* (Πελαργὸς). — Ce nom venaient d'un groupe de marbre représentant trois cigognes (πελαργοὶ) tournées les unes vers les autres. Au dire d'un patriographe, elles auraient été sculptées par Apollonius de Tyane et placées en cet endroit pour écarter de la ville les cicognes qui avaient l'habitude de jeter dans les citernes les restes des serpents qu'elles tuaient, en sorte que les eaux étaient contaminées[7]. Quoi qu'il en soit de cette origine,

(1) Th. Preger, 31, 38 ; II, 166, 206.

(2) *De cer.*, I, 17 ; Bonn, 106 ; *PG*, CXII, 332 A.

(3) Th. Preger, 27-28.

(4) *De cer.*, Bonn, 106 ; *PG*, CXII, 332 A.

(5) *Ibid.*, Bonn, 83 ; *PG*, CXII, 296 B.

(6) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 494 ; *PG*, XCII, 649 A.

(7) Th. Preger, 10-11.

nous savons que le quartier auquel elles donnèrent le nom se trouvait dans la région du Stratégion, où, selon Socrate, un incendie faillit détruire l'église des novatiens[1].

15. *Perdrix* (Πέρδιξ). — Ce monument est signalé par le pseudo-Codinus, mais avec des variantes suivant les manuscrits. Les uns parlent d'une, les autres de plusieurs perdrix en bronze ; le monument était placé sur ou contre une colonne[2]. Du moins tous les textes sont d'accord pour fixer son emplacement près de l'église Saint-Julien. Or celle-ci se trouvait au-dessus du quartier des Sophiae et non loin du forum de Constantin.

16. *Triton* (Τρίτων). — C'est le nom d'un endroit où devait se trouver une représentation de Triton, fils de Poseidon. Il n'est connu que par une épigramme de saint Théodore Studite[3] et le Synaxaire qui y signale une église de la Théotocos[4]. On ignore complètement où était ce quartier.

17. *Statue de saint Michel.* — Pachymère nous apprend que Michel Paléologue avait érigé sur une base ronde la statue de saint Michel ; le basileus était représenté à ses pieds lui offrant la ville pour la mettre sous sa protection. Cette statue fut endommagée lors du tremblement de terre de juillet 1296[5]. La tête de Michel Paléologue et la statue de la ville qu'il tenait dans ses mains tombèrent à terre. Pachymère dit que le monument était près de l'église de Tous-les-Saints, voisine des Saints-Apôtres. C'est sans doute celui que vit encore Buondelmonti en 1420 : « une colonne sur laquelle il y a un ange en bronze. Constantin agenouillé lui offre la ville »[6].

(1) *PG*, LXVII, 828-829.
(2) Th. Preger, III, 240-241 et notes.
(3) *Iambi*, 91 ; *PG*, XCIX, 1801 C.
(4) *Syn. CP*, 210.
(5) Bonn, II, 234 ; *PG*, CXLIV, 257 A.
(6) G. Gerola, *Le vedute*, 275-276.

CHAPITRE VIII

LE GRAND PALAIS[1]

La demeure impériale s'appelait le « Grand Palais » ou le « Palais Sacré ». C'était certainement l'ensemble de constructions le plus important de la capitale, puisqu'il couvrait une superficie d'environ cent mille mètres carrés. Malgré les textes nombreux qui en parlent, il est difficile de s'en faire une idée complète, et tous les essais de reconstruction que l'on a tentés ou que l'on tentera à l'avenir seront toujours plus ou moins sujets à caution, sinon dans l'ensemble, du moins dans les détails. C'est que les documents ne donnent ni les dimensions des édifices ni leur emplacement exact. Cependant les incendies qui ont ravagé, en 1912 et 1913, les quartiers situés au sud-ouest de Sainte-Sophie, ont permis de faire des découvertes importantes. C'est ainsi que la grande terrasse sur laquelle reposaient un grand nombre des bâtiments du Palais apparut dans toute sa longueur, délimitant ainsi le champ des recherches dans la direction de la mer. C'est ce qu'ont fait MM. E. Mamboury et Th. Wiegand[2]. Depuis lors, des fouilles ont été entreprises en 1935-1938 par MM. Russel et Baxter, au sud de la mosquée de Sultanahmet, près de la rue Arasta. Elles ont mis à jour entre autres choses intéressantes une mosaïque imposante de 70 mètres de long sur 6 m. 30 de large qui devait appartenir à une cour intérieure ou à un portique[3]. Ces fouilles ont malheureusement été interrompues par la seconde guerre mondiale. En 1934, le gouvernement

(1) Ducange, II, iv ; J. P. Richter, 253-269 ; J. Labarte, *Le Palais impérial de Constantinople et ses abords: Sainte-Sophie, le Forum Augustéon*, Paris, 1861 ; A. G. Paspati, Τὰ βυζαντινὰ ἀνάκτορα καὶ τὰ περὶ αὐτῶν ἱδρύματα, Athènes, 1885 ; J. Ebersolt, *Le Grand Palais de Constantinople et le Livre des cérémonies*, Paris, 1910 ; A. Vogt, *Le Livre des cérémonies, Commentaire*, 2 vol., Paris, 1935, 1940.
(2) *Die Kaiserpaläste von Konstantinopel*, Berlin, 1934.
(3) G. Brett, G. Martiny, R. Stevenson, *The Great Palace of the Byzantine Emperors being*, divers rapports, Oxford, 1939-1944 ; *The Great Palace of the Byzantine Emperors*, Oxford, 1947.

turc avait publié un décret interdisant toute construction sur l'emplacement du Palais impérial byzantin ravagé par les incendies de 1912-1913. Cette sage mesure promettait aux archéologues des recherches fructueuses. Malheureusement ce décret protecteur a déjà subi bien des dérogations, en sorte que la moitié de ce terrain est couvert de maisons neuves ; il ne reste plus guère de libre que la partie qui avoisine la mosquée de Sultanahmet[1].

Ducange avait amassé tous les textes connus à son époque relatifs au Grand Palais, J. Labarte est le premier qui ait tenté d'établir le plan de la demeure impériale. Son travail a été vivement critiqué parce qu'il n'était pas suffisamment éclairé par les textes. A. Paspati a repris cette étude, mais avec moins de bonheur encore. Son plan est plus embrouillé que celui de Labarte. J. Ebersolt, venu un quart de siècle après Paspati, marque un progrès considérable sur ses devanciers. Cependant il est tombé dans le même défaut capital : celui d'avoir placé le long de la partie occidentale de l'Augustéon des édifices qui doivent trouver leur place au sud de l'hippodrome, c'est-à-dire sur la terrasse que l'on n'a entièrement découverte que deux ans après la publication de son ouvrage. L'abbé A. Vogt a pu profiter d'une étude plus attentive des textes et des découvertes faites depuis un quart de siècle. Sa mort (1943) a malheureusement interrompu le travail. Son plan, peut-être discutable dans certaines de ses parties, donne une meilleure disposition des édifices, en tout cas plus conforme à ce que l'on connaît par les documents anciens et les données topographiques. Ce qui distingue principalement son plan, c'est la place qu'il assigne au cathisma (tribune impériale) d'où les souverains assistaient aux jeux de l'hippodrome. Au lieu de la mettre à l'extrémité du Cirque, au-dessus des carceres, il la situe sur le côté gauche, ce qui amène nécessairement le déplacement vers l'ouest d'une bonne partie des appartements impériaux. Nous y reviendrons en parlant de l'hippodrome.

Les limites extrêmes du Grand Palais sont les suivantes : au nord-ouest l'hippodrome et le bain de Zeuxippe, au nord-est l'Augustéon, Sainte-Sophie, le Sénat, à l'est et au sud, la mer, au sud-ouest le Palais du Boucoléon et le quartier d'Hormisdas. Pour traduire ces données en topographie moderne, disons que le Palais couvrait la moitié de la place qui se trouve entre Sainte-Sophie et la mosquée Sultanahmet, le terrain occupé par cette dernière et même plus à l'ouest ; du côté de la mer il s'étendait presque jusqu'au mur du Sérail à l'est, à l'ouest jusqu'aux environs de la porte dite Çatladıkapı.

(1) Constatations de l'auteur en novembre 1948.

La demeure impériale formait un ensemble assez compliqué d'édifices, de cours, de galeries, de jardins aussi, couvrant une grande superficie. Rien ici de comparable avec la régularité et l'homogénéité d'un Versailles ou d'un Escorial ; on songe plutôt au Kremlin ou au Sérail des sultans, avec cette différence que tout y était plus somptueux. Les constructions viennent s'ajouter les unes aux autres, suivant les besoins ou les goûts des divers empereurs. Même pour les parties datant du règne de Constantin, on ne saurait dire avec certitude qu'elles ont formé un tout organique à plan carré ou rectangulaire, suivant le modèle du palais de Dioclétien à Spalato ou du palais de Mschatta, à l'est du Jourdain, qui sont presque contemporains.

Le plus ancien palais est celui de Daphné, construit par Constantin et plusieurs fois remanié après lui. La Chalcé remonte à la même époque et peut-être aussi la Magnaure. Après l'incendie de janvier 532, lors de la révolte des Nika, Justinien reconstruisit la Chalcé sur un plan nouveau ; il transforma et orna de manière à la rendre digne d'une demeure impériale la maison d'Hormisdas et l'annexa au Palais, ce qui l'agrandit et lui donna plus de valeur[1]. Justin II, son neveu, bâtit ou termina le Chrysotriclinos, qui devint le centre des nouvelles demeures impériales. Justinien II construisit le Lausiacos et le Triclinos qui porte son nom afin de faire communiquer le Chrysotriclinos avec l'hippodrome et la porte des Skyla qui y conduisait. Théophile relia le Chrysotriclinos au palais de Daphné en bâtissant le Sigma et le Triconque. Le même empereur construisit encore, dans les environs immédiats, plusieurs autres édifices, entre autres le Camilas, le Mousicos, le Margaritès, le Carianos, le Mystérion, le Pyxitès et l'Eros. Au-dessous de la grande terrasse Basile le Macédonien éleva l'église de la Vierge dite la Néa, ainsi que l'Aétos et, au milieu des anciens palais, le Kénourgion et le Pentacubiculum. Son petit-fils Constantin VII Porphyrogénète répara et embellit plusieurs édifices. Romain Lécapène exécuta des travaux à la Chalcé. Nicéphore Phocas et Jean Tzimiscès furent eux aussi des restaurateurs.

Les travaux et les embellissements continuèrent donc jusque dans la seconde moitié du xe siècle. Le Grand Palais est alors dans toute sa splendeur. Le *Livre des cérémonies* que Constantin VII Porphyrogénète compile à cette époque est la principale source de renseignements à consulter sur la demeure impériale. Il en est d'autres qui ne sont pas négligeables, comme les écrits des patriographes, les récits des chroniqueurs, surtout ceux des continuateurs de Théophane. Parmi ces derniers se distinguent tout particuliè-

(1) Procope, *De aedif.*, I, 10 ; Bonn, III, 202 ; éd. J. Maury, Leipzig, 1913, III, 38.

rement l'histoire du règne de Théophile par un auteur anonyme et la Vie de Basile le Macédonien par son petit-fils Constantin Porphyrogénète. Citons aussi le récit de Nicétas Choniatès sur la tentative de coup d'État de Jean Comnène. Les pèlerins, soit russes, soit occidentaux, ne s'occupent guère que des sanctuaires et de leurs reliques, mais d'autres voyageurs, qu'ils soient occidentaux comme Liutprand, ou orientaux, comme les Arabes Hâroûn-ibn-Yaya et Ibn-Batouta, fournissent des détails inédits.

Le Grand Palais commence à décliner vers la fin du XIe siècle. Les Comnènes l'abandonnent petit à petit pour celui des Blachernes qu'ils ont restauré et agrandi ; ils en ont fait une véritable forteresse. Ils logent aussi dans celui des Manganes, situé presque à l'extrémité de la première colline, près de la mer. Cependant c'est au Grand Palais que les croisés élisent leur empereur. Toutefois, après avoir habité le Boucoléon, les souverains occidentaux préfèrent le palais des Blachernes. Michel VIII Paléologue y réside provisoirement en 1261, en attendant que l'on remette en état la demeure des Blachernes enfumée par les cuisines de Baudouin II. L'abandon cependant ne fut pas complet. La cour réside au Grand Palais sous Jean Cantacuzène et même plus tard. En effet Ignace de Smolensk dit qu'en 1390 l'empereur Manuel Paléologue passa la nuit qui précéda son couronnement *dans son palais* (et non dans les tribunes de Sainte-Sophie, comme traduit faussement B. de Khitrowo)[1]. Ce palais ne peut être que le Grand Palais. Petit à petit cependant le délabrement s'accentuait ; les matériaux étaient emportés pour d'autres constructions princières ou dérobés par des particuliers. Lorsque le Florentin Buondelmonte visita Constantinople en 1422, il n'en restait plus rien. Aussi comprend-on qu'en 1453 Mahomet II ait pu, en visitant l'emplacement de ce qui fut le Grand Palais, citer cette strophe d'un poète arabe : « Le hibou chante le *nevbet* (air de tambour) sous la voûte d'Afrasiab, l'araignée fait le service de *perdebar* (celui qui écarte les tentures des portes) dans le palais de l'empereur »[2].

La Chalcé. — D'après l'explication ordinaire, ce mot désignait essentiellement la grande porte de bronze (ἡ Χαλκῆ πύλη, ἡ Χαλκῆ) qui fermait l'entrée du Grand Palais ; il s'étendit ensuite à l'ensemble des bâtiments construits au-dessus et de chaque côté de la porte. Cependant Cédrénus donne une autre étymologie qui

(1) *Itinéraires...*, 144.

(2) Nous ne pouvons donner qu'une description sommaire du Grand Palais, en parlant des principaux édifices qui le composaient. Pour plus de renseignements on consultera l'ouvrage de J. Ebersolt et celui d'A. Vogt. Quant aux sanctuaires (églises, chapelles, oratoires et monastères, ils seront étudiés dans un autre ouvrage.

pourrait bien être la vraie. Pour lui, le nom vient de ce que cette partie du Palais était recouverte de tuiles en bronze doré : ἡ χαλκόστεγος τοῦ παλατίου, ἡ ἔκτοτε καὶ νῦν προσαγορεύεται διὰ τὸ χαλκῶν κεραμίων κεχρυσμένων ἐστεγάσθαι αὐτὴν[1].

Constantin éleva sous le nom de Chalcé un premier édifice dont on ne connaît pas la forme. D'après Eusèbe, il y avait des vestibules où veillaient les gardes. Devant les portes d'entrée un tableau représentait la victoire de la Croix sur les ennemis de l'Église figurés par un serpent[2]. Le toit était couvert en bronze doré[3].

Incendiée pendant la révolte des Nika (janvier 532), la Chalcé fut immédiatement reconstruite par Justinien sur un plan nouveau, puis restaurée au IXe siècle par Basile le Macédonien. C'est celle-ci que décrit le *Livre des cérémonies*. C'était un véritable palais de forme rectangulaire. A l'intérieur, quatre piliers très puissants soutenaient huit arcs, dont quatre supportaient la coupole centrale. Les parties supérieures des murs étaient décorées de mosaïques représentant les campagnes victorieuses de Justinien ; au-dessous il y avait un revêtement de marbres de différentes couleurs. Le sol, pavé de marbre, avait au milieu une plaque circulaire de porphyre appelée πορφυροῦν ὀμφάλιον[4]. En somme la Chalcé était un grand vestibule donnant accès aux portiques de l'Augustéon. Elle était située à peu près en face de la coupole de Sainte-Sophie. On possède une épigramme de 21 vers d'un poète inconnu sur la Chalcé ; elle nous apprend que l'architecte fut un certain Etherius[5], ce que Cédrénus dit de son côté[6].

En venant de Sainte-Sophie, l'empereur avait le choix entre deux entrées : ou la petite porte de fer qui se trouvait sur la gauche[7] ou la grande porte donnant sur le vestibule. A quelque distance de celle-ci on rencontrait un cancel ou barrière, puis une grande porte en bronze qui s'ouvrait sur la salle centrale surmontée d'une coupole. Au delà de cette salle, une autre grande porte permettait de pénétrer dans le quartier des Scholes[8]. Au-dessus de la porte extérieure en bronze était placée l'icone du Christ, que Léon III fit enlever en 718, ce qui causa une véritable émeute durement réprimée[9]. L'impératrice Irène remplaça l'icone par une mosaïque

(1) Bonn, I, 647 ; *PG*, CXXI, 705 C.
(2) *Vita Constantini*, II, 3, 15.
(3) Cédrénus, Bonn, I, 647 ; *PG*, CXXI, 705 C.
(4) Procope, *De aedif.*, I, 10 ; Bonn, III, 203-204, éd. J. Haury, III, 40.
(5) *Anthologie palatine*, IX, 655 ; éd. Fr. Dübner, II, 133-134.
(6) *Loc. cit.*
(7) *De cer.*, I, 27, 2 ; I, 35, 3 ; Bonn, 155, 183 ; *PG*, CXII, 393 A, 425 B.
(8) *Ibid.*, I, 1, 2 ; II, 15, Bonn, 19, 579, 586 ; *PG*, CXII, col. 1070 B, 1084 B.
(9) Théophane, I, 405.

qui disparut pendant la seconde période iconoclaste ; le moine artiste Lazare repeignit l'image du Christ[1].

La Chalcé était un véritable musée. On y rencontrait la statue de l'impératrice Pulchérie, celles de Zénon et d'Ariadne, sa première femme, deux autres placées sur des piédestaux peu élevés, avec des distiques du philosophe Secundus. Sur la voûte, en face de la porte de bronze, il y avait quatre têtes de Gorgones provenant du temple de Diane à Éphèse et au-dessous des Gorgones deux chevaux de bronze que Justinien avait également fait venir d'Éphèse. On voyait encore d'autres statues : celle de Bélisaire, dorée, celles de Tibère II, de Justin Ier et des membres de sa famille, en tout sept statues, les unes en marbre, les autres en bronze. La statue de l'empereur Maurice était placée au-dessus de l'icone du Christ. Enfin deux statues représentaient deux personnages se tendant la main et qui venaient d'Athènes[2].

Romain Lécapène construisit à la Chalcé un petit oratoire dédié au Christ et pour lequel il employa deux colonnes apportées de Thessalonique. Jean Tzimiscès agrandit l'oratoire et le décora magnifiquement. Il y déposa des objets précieux, ainsi que des reliques : la fameuse icone de Béryte et les sandales du Christ. Il s'y fit construire un tombeau tout en or et enrichi d'émaux dans lequel il fut enseveli[3].

De la Chalcé à Daphné. — La garde impériale se composait de plusieurs corps, dont trois au moins, les scholaires, les candidats et les excubites, prenaient le service au Palais et en assuraient la sécurité. Les Scholes se trouvaient immédiatement après la Chalcé et l'on y pénétrait par une grande porte en bronze[4]. Il y avait un triclinos ou salle d'apparat et un édifice rond, appelé la « coupole aux huit colonnes » (ὀκτωκιόνιος θόλος) à cause de sa forme ; on y voyait une magnifique croix d'argent. Non loin de là, sur la gauche, se trouvait l'église des Saints-Apôtres[5].

Les excubites étaient logés à la suite des scholes. Après avoir franchi la porte qui y conduisait, on entrait dans une salle appelée le Tribunal ; sur la droite il y avait les Lychnoi (Λυχνοὶ), ainsi nommés à cause de leurs lustres et où se trouvait une autre croix d'argent. Au delà du Tribunal on arrivait à la première Schole et de là on avait à droite le triclinos des excubites et à gauche celui des candidats[6]. Par la première Schole on accédait au Tribunal

(1) Theophan. contin., III, Bonn, 103 ; *PG*, CIX, 117 B.
(2) Th. Preger, 38, 51-52, 70 ; II, 164-166, 196-197 ; III, 218, 219.
(3) *Ibid.*, III, 232, 282-283 ; Léon Diacre, Bonn, 178 ; *PG*, CXVII, 925 A.
(4) *De cer.*, I, 1, 23 ; Bonn, 135 ; *PG*, CXII, 189 C.
(5) *Ibid.*, I, 1, 6 ; Bonn, 53 ; *PG*, CXII, 149 A.
(6) *Ibid.*, I, 1, 5 ; Bonn, 11 ; *PG*, CXII, 136 A.

des XIX lits. C'était une grande salle de réception d'une magnificence inouïe. Son nom lui venait du nombre de lits d'apparat sur lesquels les convives se couchaient à la mode antique dans les repas d'honneur que le basileus donnait en certaines circonstances. Chacun de ces lits pouvait recevoir douze personnes. La table de l'empereur était en or, ainsi que la vaisselle[1]. Sur la gauche du Tribunal des XIX lits étaient l'église du Seigneur, le Grand Consistoire (Κονσιστώριον) et le Petit Consistoire ou Consistoire d'hiver, où se réunissait le Conseil de l'empire. A la suite il y avait la Sacelle (Σακέλλη), à la fois trésor et dépôt d'archives, et l'Oaton (Ὠάτον), appelé ainsi à cause de sa coupole en forme d'œuf[2]. C'est là que se tint le concile in Trullo (691-692)[3]. On possède une épigramme de Christophore de Mitylène sur l'image du Christ qui décorait le centre de l'Oaton[4]. Près du Tribunal des XIX lits il y avait encore le Delphax (Δέλφαξ), où l'empereur donnait l'investiture à certains fonctionnaires[5].

Daphné. — Du Tribunal des XIX lits on passait par l'Onopodium (Ὀνοπόδιον, Ὀνόπους) et la Main d'Or (Χρυσῆ χεὶρ), avant d'aboutir au palais de Daphné. Le premier était le grand vestibule de ce palais et l'autre un étroit passage entre les deux[6]. Le nom de Daphné venait soit d'une statue d'une nymphe apportée de Rome et qui s'appelait ainsi, soit du laurier prophétique d'Apollon, soit du fait que le premier janvier les sénateurs recevaient de la main de l'empereur des couronnes de laurier[7]. C'était la partie la plus ancienne du Grand Palais, construite par Constantin en même temps que la Chalcé et les Scholes. Ce n'était pas un édifice unique, mais une suite de constructions, de terrasses, de portiques et peut-être de jardins.

La pièce principale était l'Augusteus (Αὐγουστεὺς), salle d'apparat dont la forme est restée inconnue[8]. Sur la droite, il y avait l'Octogone, salle ainsi appelée à cause de son architecture et qui possédait un koitôn ou chambre de repos de l'empereur les jours de réception[9], puis l'église Saint-Étienne, construite par Pulchérie

(1) *De cer.*, I, 9, 10 ; Bonn, 70-71 ; *PG*, CXII, 245 A.
(2) Th. Preger, I, 145.
(3) Mansi, XI, 601.
(4) E. Kurtz, *Die Gedichte des Christophoros Mitylenaios*, Leipzig, 1903, p. 62, N° 98.
(5) *De cer.*, I, 92 ; Bonn, 421 ; *PG*, CXII, 796 C.
(6) *Ibid.*, I, 1, 10 ; Bonn, 20, 72 ; *PG*, CXII, 190 A, 249 A.
(7) Th. Preger, III, 256 et notes.
(8) *De cer.*, I, 1, 41 ; Bonn, 21, 211 ; *PG*, CXII, 252 A, 267 A. Ne pas confondre l'Augusteus avec l'Augusteon, place publique entre Sainte-Sophie et le Grand Palais.
(9) *De cer.*, I, 1, 41 ; Bonn, 26, 208 ; *PG*, CXII, 181 B, 417 C.

et où se firent pendant longtemps les couronnements et les mariages des empereurs[1]. Sur la gauche on trouvait le Baptistère, l'oratoire de la Sainte Trinité et l'église de la Théotocos[2].

Le Triconque. — Au delà du palais de Daphné, Théophile construisit, la onzième année de son règne (838), un édifice qu'on appela le Triconque (Τρίκογχος) à cause de sa forme. Il comprenait en effet trois conques avec voûtes dorées, celle de l'est soutenue par quatre colonnes de porphyre, les deux autres, du nord et du sud, par des murs ; à l'ouest il y avait deux colonnes. On entrait dans la salle du Triconque par trois portes, celle du milieu en argent les deux autres en bronze[3].

De l'Augusteus on pouvait s'y rendre soit en passant par la galerie de Daphné, soit en traversant une cour où se trouvait la phiale du Triconque et en prenant à gauche on se trouvait devant une autre construction de Théophile qui donnait sur le Triconque. C'était le Sigma (Σίγμα), arcade demi-circulaire imitant le sigma lunaire et formée de quinze colonnes de marbre. Les murs étaient revêtus de plaques de marbre de différentes couleurs. Au-dessous du Sigma un sous-sol avait la même forme, mais il était précédé de dix-neuf colonnes formant portique. Près de ce portique, plus à l'est, on trouvait le Tétraseron (Τετράσερον) avec trois conques tournées vers l'est, le nord et l'ouest. Sous le Triconque était le Mysterium (Μυστήριον), édifice d'une acoustique surprenante. Tous ces édifices étaient l'œuvre de Théophile[4]. Près de là, entre le Sigma et le Triconque, se trouvait une phiale de bronze aux bords d'argent dite « phiale mystique du Triconque », à cause du voisinage de ces deux monuments. C'était là qu'avait lieu le divertissement dit Saxideximon (Σαξιδέξιμον), où les chevaux des deux factions défilaient, caparaçonnés d'étoffes d'or[5]. A l'est du Triconque se trouvait l'église Saint-Jean.

Théophile avait entouré le Triconque d'autres édifices particulièrement somptueux : à l'ouest, le Pyxitès (Πυξίτης), à l'est l'Eros (Ἔρως), dépôt d'armes ; plus loin encore le Carianos (Καριανὸς), faisant face au côté droit de l'église du Seigneur. Le Carianos était le triomphe du marbre de Carie, d'où son nom. C'est là que Théodora, veuve de Théophile, donna un festin aux victimes de la persécution de son mari, le jour de l'Orthodoxie[6]. Du même côté

(1) *Ibid.*, I, 1 ; II, 27 ; Bonn, 21, 628 ; *PG*, CXII, 120 A, 969.
(2) *Ibid.*, I, 1, 23 ; Bonn, 7-8, 129 ; *PG*, CXII, 361 B, 1393 A.
(3) THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 140 ; *PG*, CIX, 147 B.
(4) *Ibid.*
(5) THEOPHAN. CONTIN., III, 43 ; Bonn, 141 ; *PG*, CIX, 156 CD.
(6) Sur les constructions de Théophile, *ibid.*, Bonn, 143-146 ; *PG*, CIX, 156 sq.

on rencontrait encore la Perle (Μαργαρίτης), construction de Théophile. Le triclinos de la Perle était orné de huit colonnes de marbre de Rhodes, les murs couverts de peintures d'animaux, le pavé en marbre de Proconnèse ; la pièce voisine ou koitôn (κοιτὼν) était soutenue par quatre colonnes ; deux portiques de deux colonnes chacun de marbre vert de Thessalie l'entouraient à l'est et au sud. Théophile y résidait la moitié de l'année, de l'équinoxe de printemps à l'équinoxe d'automne et il se rendait alors au Carianos. Près de la Perle il y avait une terrasse dont la vue plongeait sur le Tzykanisterion ou stade réservé aux jeux de la cour.

A l'ouest de la Perle se trouvait le Camilas (Καμιλᾶς), une autre construction de Théophile. C'était un édifice soutenu par six colonnes de marbre vert de Thessalie. Le plafond était doré, les murs, ornés dans la partie supérieure de mosaïques à fond d'or représentant des personnages cueillant des fruits ; dans la partie inférieure ils étaient revêtus de plaques de marbre. Tout auprès il y avait deux oratoires dédiés à la Théotocos et à saint Michel. Constantin Porphyrogénète avait établi sa bibliothèque dans l'entresol. A côté du Camilas on trouvait le Mousicos (Μουσικὸς) soutenu par sept colonnes de marbre de Carie, cinq au sud et deux à l'est ; les murs étaient décorés de plaques de marbre de différentes couleurs qui ressemblaient à des mosaïques, d'où le nom de cet édifice. Entre le Camilas et le Mousicos il y avait le Mésopatos (Μεσόπατος), demeure des eunuques, soutenu par quatre colonnes, pavé en marbre de Proconnèse et dont les murs étaient couverts de mosaïques représentant des arbres et d'autres motifs d'ornementation[1].

Le Chrysotriclinos ou Triclinos d'Or (Χρυσοτρίκλινος). — Construit ou achevé par Justin II (565-578), embelli par Tibère (578-582), il était devenu le centre du Palais au xe siècle. C'était une grande salle du trône, de forme octogonale, recouverte d'une coupole percée de seize fenêtres. Il ressemblait à Saint-Vital de Ravenne et aux Saints-Serge et Bacchus de Constantinople. Le trône de l'empereur se trouvait dans l'abside. La voûte de cette dernière, en forme de conque, était décorée d'une mosaïque représentant le Christ assis sur un trône. Les bas-côtés voûtés faisaient communiquer la salle avec divers édifices voisins par des vestibules, des galeries et des terrasses. Au milieu, un lustre énorme éclairait la salle. Celle-ci possédait un grand nombre d'objets précieux et de meubles curieux. Le plus célèbre de ces derniers était le Pentapyrgion (Πενταπύργιον), vaste armoire à cinq pans, œuvre de Théophile, dans laquelle on exposait des vases, des couronnes, etc.

(1) Sur les constructions de Théophile, *ibid.*, Bonn, 143-146 ; *PG*, CIX, 156 sq.

Il y avait également deux orgues d'or ornés de pierreries, un arbre d'or avec des oiseaux chantant qui faisaient l'admiration des étrangers[1].

Le Chrysotriclinos était entouré d'édifices divers. Du côté nord, il y avait le Lausiacos (Λαυσιακὸς), construit par Justinien II[2], décoré plus tard de mosaïques à fond d'or par Théophile, qui y plaça des chapiteaux enlevés au palais de Basilisque[3]. C'est là que Théophile eut une longue discussion sur le culte des images avec les deux frères Théodore et Théophane ; dans la cour voisine il leur fit graver sur le front et la poitrine douze vers iambiques de sa composition, au fer rouge, d'où leur nom de Grapti[4]. Du Lausiacos on pénétrait dans le Tripéton (Τριπέτων) qui servait de vestibule au Chrysotriclinos, puis on rencontrait l'Horloge (Ὡρολόγιον), qui était peut-être un cadran solaire. Près du Tripéton était le Kénourgion (Καινούργιον), construit par Basile le Macédonien. C'était une salle de forme basilicale, à seize colonnes, dont huit de marbre de Thessalie, six d'onyx, ornées de rameaux de vignes et d'animaux, deux autres d'onyx également mais aux lignes sinueuses. Des mosaïques à fond d'or racontaient les campagnes de l'empereur. Dans la chambre voisine, qui était carrée, le pavé ressemblait à une mosaïque par la variété de ses marbres. Au milieu figurait un paon dans un cercle de marbre de Carie et entouré de quatre aigles. Basile et sa femme étaient représentés assis sur le trône en costume impériaux, et le long des murs il y avait leurs enfants. Le plafond était plat et doré ; au milieu on voyait une croix en verre et les membres de la famille impériale tendaient leurs mains vers elle, comme s'ils lui adressaient les prières inscrites tout autour[5]. L'impératrice avait une chambre près du Kénourgion[6]. A la suite du logement de l'impératrice se trouvait le Panthéon (Πάνθεον), qui était peut-être un vestibule analogue au Tripeton, le Phylax (Φύλαξ), où l'on conservait les objets précieux, le trône impérial et les costumes d'apparat. Enfin on trouvait le Diétaricon (Διαιταρικὸν), lieu où stationnait un corps de fonctionnaires palatins.

Du Lausiacos on pénétrait dans le triclinos de Justinien II appelé ordinairement Justinianos (Ἰουστινιανός). Construit en 694, il fut orné plus tard de mosaïques par Théophile. C'était un

(1) *De cer.*, I, 1, 2, 15, 24 ; Bonn, 7, 97, 137 ; *PG*, CXII, 15, 265 A, 451 A ; Liutprand, *Antapod.*, VI, 5 ; *Mon. Germ. Hist. Scriptores*, III, 336.
(2) Th. Preger, III, 257.
(3) Theophan. contin., III, 44 ; Bonn, 147 ; *PG*, CIX, 161 B.
(4) *Ibid*, Bonn 104-106.
(5) Theophan. contin., V, 89 ; Bonn, 332-335 ; *PG*, CIX, 348 C.
(6) *De cer.*, II, 16 ; Bonn, 596 ; *PG*, CXII, 1109 BC.

grand édifice orné de mosaïques à fond d'or et avec un pavé en plaques de marbre de couleurs variées[1]. De grandes plaques circulaires de marbre (ὀμφάλια) étaient enclavées dans le sol et des lustres pendaient au plafond. Le Justinianos servait de salle de festin en certaines occasions[2]. Il fut renversé par un violent vent du sud au début du XIVe siècle[3]. Le Justinianos communiquait avec l'hippodrome par les Skyla (Σκῦλα). Près de ceux-ci on traversait les passages de Marcien (διαδατικὰ τοῦ Μαρκιανοῦ), qui renfermaient le Pentacubiculum (Πεντοκουδουκλεῖον) ou Triclinos aux cinq coupoles et se terminait par l'oratoire de Saint-Pierre qui marquait l'extrême limite du Palais vers le nord-ouest.

Notons que le ministre de Théodora, le logothète Théoctiste, s'était fait construire une habitation particulière avec bain et jardin à l'Abside (Ἁψίς). Celle-ci était probablement une porte voûtée qui faisait communiquer les vieux édifices du Palais avec les nouveaux. Au-dessus de ce monument il y avait autrefois la statue de la Fortune (Τύχη) rapportée de Rome par Constantin et que Maurice fit briser[4].

Au sud du Chrysotriclinos, près du bord de la grande terrasse, il y avait trois églises contiguës : au milieu la Théotocos du Phare, à gauche Saint-Démétrius, à droite Saint-Élie. Au-dessous de la grande terrasse Basile le Macédonien construisit une vaste église qui devint célèbre, la Néa. Dans le voisinage se trouvait un édifice appelé l'Aigle (Ἀετὸς), œuvre du même empereur qui y avait employé des matériaux précieux et qu'il avait doté d'un splendide oratoire à la Mère de Dieu[5]. On ignore quelle était la destination de cet édifice et sa forme n'est pas connue.

La Magnaure (Μαγναῦρα, Μανναῦρα, Μαναῦρα). — D'après la tradition, cet édifice fut construit par Constantin lui-même et demeura pendant longtemps en bon état. Quoi qu'il en soit de son origine, la Magnaure se faisait remarquer par sa grandeur et sa magnificence. Comme c'était là que l'empereur recevait habituellement les ambassadeurs étrangers, on conçoit que les Byzantins y eussent accumulé tout ce qui pouvait frapper l'imagination et donner une haute idée de la puissance et de la richesse de l'empire. Le récit qu'a laissé Liutprand de sa réception en est une preuve manifeste[6].

Le triclinos renfermait le trône impérial que l'on appelait « trône de Salomon » à cause de la ressemblance qu'on lui avait donné

(1) Theophan. contin., III, 44 ; Bonn, 147 ; *PG*, CIX, 161.
(2) *De cer.*, I, 32 ; II, 15 ; Bonn, 176, 596-597 ; *PG*, CXII, 300 A, 417 B.
(3) Pachymère, Bonn, I, 145 ; *PG*, CXLIV, 162 A.
(4) Th. Preger, III, 257 ; Théodose de Mélitène, éd. Tafel, 160.
(5) Theophan. contin., V, 90 ; Bonn, 335-336 ; *PG*, CIX, 352 BC.
(6) *Op. cit.*, 338.

avec celui du roi de Jérusalem. On y accédait par six degrés et de chaque côté étaient placés des lions dorés. Le trône, situé au fond de la salle, pouvait être élevé subitement presque jusqu'à la hauteur du plafond pendant que les ambassadeurs faisaient la prostration d'usage. A de certains moments les lions frappaient le pavé de la queue et leur gueule émettait des rugissements. Des arbres en bronze doré portaient des oiseaux qui faisaient entendre des sons harmonieux. Pendant les réceptions la Magnaure était richement décorée.

On possède un épigramme d'un poète inconnu sur le triclinos de ce palais[1].

La forme de la Magnaure était celle des basiliques : une nef avec des bas-côtés et une conque à l'extrémité, où était placé le trône. Entre les colonnes qui séparaient la nef des bas-côtés et qui portaient des tribunes il y avait sept lustres. Quatre autres colonnes se trouvaient à l'est. L'entrée de la salle était à l'ouest et on y accédait par des marches[2].

L'empereur Théophile aimait à tenir conseil à la Magnaure[3]. Sous son fils Michel III, l'édifice abrita une sorte d'Université où enseignaient les professeurs les plus renommés sous la direction de Léon le Philosophe qui devint plus tard archevêque de Thessalonique[4].

La Magnaure possédait une chambre nuptiale où se retiraient les souverains après leur mariage, et aussi un bain où l'impératrice se rendait en cérémonie trois jours plus tard[5]. L'église Sainte-Christine se trouvait au-dessous du palais et on y accédait par un escalier en colimaçon[6].

La Magnaure était située à une certaine distance du Palais proprement dit, au sud-est, mais sur une esplanade formant terrasse. Elle communiquait avec lui par des galeries[7]. Elle en était séparée par un espace planté d'arbres (ἀναδενδράδιον) ; il y avait aussi là une citerne qu'Héraclius avait fait combler dans sa phobie de l'eau et que Basile le Macédonien remit en état[8]. La Magnaure communiquait également avec Sainte-Sophie par des passages (διαβατικά)[9]. Autour de l'édifice s'étendait une terrasse circulaire

(1) *Anthologie palatine*, IX, 655, éd. Dübner, II, 133.
(2) *De cer.*, II, 15 ; Bonn, 566 ; *PG*, CXII, 1048-1049.
(3) Theophan. contin., III, 1, 40 ; Bonn, 85, 138 ; *PG*, CIX, 100 A, 152 D.
(4) *Ibid.*, IV, 26, 29 ; Bonn, 185, 192 ; *PG*, CIX, 200 B, 208 A.
(5) *De cer.*, I, 41 ; Bonn, 215 ; *PG*, CXII, 68 AB.
(6) *Ibid.*, I, 41 ; Bonn, 214 ; *PG*, CXII, 468 A.
(7) *Ibid.*, II, 10, 15 ; Bonn, 548, 583 ; *PG*, CIX, 1013-1016, 1048-1052.
(8) Theophan. contin., V, 92 ; Bonn, 338 ; *PG*, CIX, 353 C.
(9) *De cer.*, I, 22 ; Bonn, 125 ; *PG*, CXII, 356 B.

construite en 596 par Maurice ; il y fit placer sa statue[1]. Phocas érigea la sienne derrière le palais[2].

Tzykanisterion (Τζυκανιστήριον ou Τζουκανιστήριον). — C'était un stade destiné aux divertissements de la cour. Les princes s'y livraient aux exercices équestres et surtout à un jeu de balle importé de Perse et qui n'est autre que le polo. Le mot Tzykanisterion vient du persan *tshu-gan*, d'où τζυκανίζω, τζουκανίζω, lancer la balle (à cheval)[3]. Le premier édifice de ce nom fut construit assez petit par Théodose II[4]. Basile le Macédonien le démolit pour élever à sa place la Nouvelle Église ou Néa et il en bâtit un autre plus grand, mais plus vers l'est. Le Tzykanisterion communiquait avec la Néa par deux galeries latérales. Plus près de la mer, Basile construisit plusieurs autres édifices dont on ne saurait déterminer l'emplacement. Il y avait là le Trésor (Ταμεῖον) et l'Économat (Οἰκονόμιον) de la Nouvelle Église. Entre les deux galeries qui faisaient communiquer le Tzykanisterion avec celle-ci le terrain fut aménagé en un jardin planté d'arbres (Μεσοκήπιον), avec des eaux courantes qui y maintenaient la fraîcheur[5]. Le Tzykanisterion possédait aussi un triclinos[6]. On pouvait sortir du Palais par le Tzykanisterion[7].

L'hippodromion. — Le Palais Sacré possédait très probablement son hippodrome particulier. Le *Livre des cérémonies* l'appelle hippodromion (ἱπποδρόμιον)[8]. Ce doit être l'hippodrome couvert (σκεπαστὸς ἱππόδρομος) dont il parle ailleurs[9]. Théophane le mentionne également, mais sans indiquer son emplacement[10]. J. Ebersolt a prétendu que par « hippodrome couvert » il fallait entendre la partie du grand hippodrome qui avoisinait les Skyla, tandis que la partie nord du même édifice était découverte (ἀσκέπαστος ἱππόδρομος)[11]. On ne voit pas pourquoi cette distinction dont on n'a aucune preuve ni aucun exemple. Le grand hippodrome devait être tout entier à ciel ouvert, comme le sont toutes les constructions de ce genre. Par contre on comprend parfaitement que la cour ait eu à sa disposition un hippodrome couvert, de dimensions

(1) Théophane, I, 274.
(2) Th. Preger, 68.
(3) E. A. Sophokles, *Greek Lexicon*, sub verbo.
(4) Th. Preger, II, 225.
(5) Theophan. contin., V, 86 ; Bonn, 329 ; *PG*, CIX, 345 A.
(6) *De cer.*, II, 15 ; Bonn, 586 ; *PG*, CXII, 1097 A.
(7) *Ibid.*, II, 13, 15 ; Bonn, 557, 586 ; *PG*, CXII, 1029 A, 1097 A.
(8) *Ibid.*, I, 37 ; Bonn, 190 ; *PG*. CXII, 436 A.
(9) *Ibid.*, *Append. ad* I, 1 ; Bonn, 507 ; *PG*, CXII, 961 A.
(10) I, 493.
(11) *Op. cit.*, 37.

réduites, sorte de manège, où les jeux pouvaient se donner quelque temps qu'il fît. D'après le *Livre des cérémonies*, cet hippodrome se trouvait sûrement près des Skyla et c'est pourquoi A. Vogt lui assigne sa place entre le Pentacubiculum et l'hippodrome proprement dit[1].

Palais impériaux annexes. — Près du Grand Palais, mais en dehors de son enceinte proprement dite s'élevaient plusieurs autres édifices de moindre importance, comme le Boucoléon, la Porphyra et le Mouchroutas.

Boucoléon (Βουκολέων). — Nous avons déjà dit (pp. 101-102) que ce nom désigna tout d'abord le monument en marbre représentant un lion terrassant un taureau et qui se trouvait sur le quai, près de ce qu'on appelle la Maison de Justinien. Derrière le port qui se trouvait là et le dominant se dressait le palais du Boucoléon, qu'avait bâti Théodose II, au dire des patriographes[2]. Il y avait là une terrasse sur laquelle l'impératrice Zoé annonça aux principaux dignitaires de la cour le coup d'État de Romain Lécapène (920)[3]. Près de là Nicéphore Phocas se fit construire un appartement avec une cour, ornée d'une phiale en porphyre et d'un vivier[4]. Léon Diacre, son contemporain, dit qu'il voulut ainsi se mettre à l'abri des émeutes et que pour cette raison il alla s'établir près des remparts maritimes, où il bâtit un mur haut et solide ; de cette façon il crut avoir mis la demeure impériale en sûreté[5]. Le travail commença probablement pendant l'été de 967. Divers auteurs ont fait grief à Nicéphore Phocas de ce luxe de précautions et l'ont accusé d'en avoir profité pour pressurer le peuple[6]. Cédrénus ajoute qu'il avait aménagé dans ce palais fortifié des entrepôts, des greniers et des fours[7].

En réalité il y avait deux palais. D'ailleurs Anne Comnène les distingue nettement quand elle dit que lors de son avènement, son père Alexis habita le palais du Boucoléon ou « palais supérieur »[8]. C'était certainement la partie construite par Nicéphore Phocas, tandis que l'édifice de Théodose II se trouvait près de la mer et un peu plus à l'est. On peut encore se rendre

(1) *Op. cit.*, I, 120 et plan.
(2) Th. Preger, III, 256.
(3) Theophan. contin., VI, 11 ; Bonn, 392 ; *PG*, CIX, 409 B.
(4) *Ibid.*, VI, 15 ; Bonn, 447 ; *PG*, CIX, 464 D.
(5) Bonn, 64 ; *PG*, CVIII, 1060 CD.
(6) Ephrem, *Caesares*, vv. 2795-2798 ; Cédrénus, Bonn, II, 369 ; *PG*, CXXII, 104 B.
(7) *Op. cit.*, Bonn, II, 370 ; *PG*, CXXII, 104 B.
(8) *Alexiade*, III, 1.

compte aujourd'hui, par l'examen des ruines, que les constructions remontent à deux époques différentes.

On accédait au palais par un escalier de marbre qui partait du petit port impérial situé sous ses murs. Guillaume de Tyr dit qu'il y avait « des lions et des colonnes travaillées avec un luxe vraiment royal, le tout également en marbre ». C'est là que Manuel Comnène reçut avec de grands honneurs le roi Amaury de Jérusalem en 1171. Guillaume de Tyr fait remarquer que le port et l'escalier étaient réservés exclusivement à l'empereur, mais que l'on fit fléchir l'étiquette en faveur d'Amaury[1].

Le palais du Boucoléon semble donc avoir été bien conservé par les Comnènes. Aussi ne faut-il pas s'étonner que Villehardouin dise que le premier empereur latin de Constantinople s'installa au Boucoléon[2]. Toutefois par ce terme il se peut que l'historien de la quatrième croisade ait voulu désigner l'ensemble du Grand Palais.

On ignore quand celui du Boucoléon cessa d'être habité. Il n'en reste plus aujourd'hui que des ruines où se sont logés des miséreux. Des fouilles méthodiques permettraient sûrement de faire des découvertes intéressantes parmi ces décombres entre la mer et la voie ferrée[3]. Cf. carte I, GH 8.

La Porphyra. — Un autre palais, d'où l'on avait la vue sur la mer et sur le port (Sophien), mais dont il est difficile de préciser l'emplacement, s'appelait Porphyra (Πορφύρα). C'était un édifice carré, terminé en pyramide, dont le sol était pavé de marbre et les murs revêtus de plaques de porphyre rouge, tachetées de blanc, ce qui lui valut sans doute son nom[4]. C'était là que, suivant la coutume ancienne, les impératrices mettaient au monde les princes qui prirent le nom de Porphyrogénètes ou nés dans le palais de porphyre[5]. On ignore quand et par qui il fut construit et l'on s'étonne que le *Livre des cérémonies* n'en fasse pas mention. Anne Comnène affirme cependant que ce palais était déjà considéré comme très ancien au XIIe siècle. Constantin VI y vit le jour et c'est là, par une cruelle ironie du sort, que sa mère Irène lui fit crever les yeux en 797[6]. On sait par ailleurs que près des multiples constructions de Théophile il y avait, au sud du Triconque, une

(1) *Hist. des Croisades*, coll. Guizot, XX, 280.
(2) *Conquête de Constantinople*, LVII ; éd. Wailly, 156.
(3) Cf. A. Zanotti, *Autour des murs de Constantinople : Tchalladi Capou*, Paris, 1911 ; R. Guilland, *Constantinople byzantine. Le Boucoléon. La Plage du Boucoléon*, *Byzantinoslavica*, Prague, X, 1949, 16-27.
(4) *Alexiade*, VII, 2.
(5) *Ibid.*, VI, 8.
(6) Théophane, I, 476.

Porphyra, où l'impératrice distribuait de la pourpre (ὀξὺ) aux grandes dames, le jour des Brumalia[1]. Il se peut que cet édifice fût le même que le précédent, car on pouvait de là voir la mer et le port Sophien.

Le Mouchroutas. — A l'ouest du Chrysotriclinos s'élevait un palais dont le *Livre des cérémonies* ne fait pas mention, sans doute parce qu'il lui est postérieur. C'était le Mouchroutas (Μουχρουτᾶς) dont le nom viendrait de l'arabe *machrouta* (voûte). Nicétas Choniatès en parle comme d'un édifice merveilleux. L'escalier, construit en briques, plâtre et marbre, était décoré de dentelures. Le toit se composait de coupoles (ἡμισφαίρια) avec pendentifs en stalactites. La richesse des couleurs, l'or qu'on y avait semé, les faisaient ressembler à des arcs-en-ciel, et le spectateur était séduit par la combinaison harmonieuse des lignes et des couleurs[2]. D'après ce qu'en dit Nicétas, le Mouchroutas devait ressembler aux monuments seldjoukides. On l'appelait la « Maison turque » (Περσικὸς δόμος).

Le Palais de l'Archange. — Le *Chronicon Paschale* raconte qu'au moment où la flotte d'Héraclius se présentait devant Constantinople, les adversaires de Phocas enlevèrent ce dernier du « palais de l'Archange » dans lequel il s'était caché et le livrèrent à son rival[3].

Ce ne peut être qu'une partie du Grand Palais voisine d'une église ou chapelle de Saint-Michel. On n'en connaît que deux qui existaient en 610 : l'oratoire près du Cochleion ou escalier en colimaçon qui faisait communiquer Daphné avec l'hippodrome et une église dont on ne saurait donner l'emplacement exact.

(1) Theophan. contin., III, 44 ; Bonn, 147 ; *PG*, CIX, 161 B.
(2) A. Heisenberg, *Die Palastrevolution des Johannes Comnenos*, 44-46, 62.
(3) Bonn, I, 700 ; *PG*, XCII, 981 A.

CHAPITRE IX

LES PALAIS IMPÉRIAUX URBAINS

1. *Palais de Saint-Agathonice.* — Les patriographes disent que près de l'église de ce nom il y avait un très grand palais que Tibère annexa aux biens de la couronne[1]. On ignore qui l'avait construit. L'église Saint-Agathonice se trouvait dans le quartier dit Kainoupolis[2], c'est-à-dire probablement au sud-est du forum Tauri (cf. aux quartiers, p. 337). On ne sait rien d'autre au sujet de ce palais.

2. *Palais des Saints-Anargyres.* — Il s'agit de l'église des Saints-Anargyres (Côme et Damien) qui se trouvait dans le quartier dit ἐν τοῖς Δαρείου, c'est-à-dire à l'est du port Julien ou Sophien. D'après Théophane, Justin II construisit un palais non loin de là en 569-570[3]. On n'en sait pas davantage.

3. *Palais de Basilisque.* — Basilisque, frère de l'impératrice Vérine, patrice et drongaire de la flotte, possédait une maison qu'il transforma en un palais somptueux quand il eut renversé Zénon pour régner à sa place (475)[4]. Ce palais dut passer à la couronne après la chute de Basilisque (477). L'empereur Théophile enleva le revêtement en métal des chapiteaux du palais de Basilisque pour en orner ceux du Lausiacos au Grand Palais[5]. Un manuscrit du pseudo-Codinus (Vatic. gr. 162) dit que le palais avait disparu (vers le XIe siècle ?), mais que le nom restait au quartier[6].

Ce quartier se trouvait très probablement à l'est du port Sophien, comme nous le dirons ailleurs en parlant des quartiers, pp. 299-300.

(1) Th. Preger, 20 ; II, 208.
(2) *Syn. CP*, 915.
(3) I, 243.
(4) Th. Preger, III, 255.
(5) Theophan. contin., III, 44 ; Bonn, 147 ; *PG*, CIX, 161 A.
(6) Th. Preger, III, 255 en note.

4. *Le palais des Blachernes*[1]. — Le grand sanctuaire que Pulchérie et Marcien avaient construit aux Blachernes pour abriter l'omophorion ou voile de la Vierge devait nécessairement posséder un appartement où l'empereur pouvait se retirer et recevoir des convives lors des cérémonies officielles qui s'y déroulaient. Ce fut pendant de longs siècles un simple pied-à-terre. A la fin du XIe siècle seulement les basileis commencèrent à élever dans le quartier de véritables palais et ils y habitèrent de plus en plus, surtout après la restauration de l'empire par Michel VIII Paléologue en 1261.

Les triclinoi. — La première construction impériale que l'on rencontre dans les documents est le triclinos de la Châsse (τρίκλινος τῆς 'Αγίας Σοροῦ) qui apparaît dans le *Livre des cérémonies* et qui remonte probablement à Léon Ier (457-474), car celui-ci construisit l'annexe de la basilique où se trouvait la châsse (σορὸς) contenant la relique. Il se composait d'une chambre à coucher, d'une salle de réception et d'un oratoire[2]. Il était dans les tribunes (κατηχουμένια) de l'église de la Châsse. Un second triclinos, dit du Danube (τρίκλινος, ὁ καλούμενος Δανούβιος), se trouvait un peu plus haut. En effet, lorsque l'empereur venait par mer, il se rendait aux tribunes de l'église, qu'il traversait, ainsi que le triclinos de la Châsse, et montait par deux escaliers successifs au triclinos du Danube[3]. Celui-ci devait être aussi simple que celui de la Châsse. Encore plus haut il y avait un troisième triclinos, celui qu'avait construit l'empereur Anastase (491-518) et qui portait son nom. Pour y parvenir il fallait sortir du triclinos du Danube et traverser le portique Joséphite (πόρτιξ 'Ιωσηφιακὸς). Il y avait là une chambre à coucher[4]. Enfin, il existait un quatrième triclinos, dit Océan ('Ωκεανὸς)[5], probablement à cause de son ornementation. C'était là qu'était servi le grand festin donné par le souverain, le 2 février, fête de la Purification. L'empereur y invitait un assez grand nombre de hauts dignitaires, ce qui permet d'affirmer que l'édifice avait une certaine importance. Bien mieux, les fonctionnaires qui ne participaient point au banquet se retiraient dans leurs chambres respectives[6].

Il est relativement facile d'indiquer l'emplacement probable de plusieurs de ces édifices. Sans doute la basilique a disparu depuis plus de cinq siècles mais l'ayasma ou fontaine sacrée qu'elle

(1) Cf. J. B. Papadopoulos, *Les Palais et les Églises des Blachernes*, Athènes, 1928.
(2) *De cer.*, Bonn, 152, 154, 542 ; *PG*, CXII, 389 B, 392 A, 1012 A, 1013 B.
(3) *Ibid.*, Bonn, 149; *PG*, CXII, 385 C.
(4) *Ibid.*, Bonn, 148, 152, 154, 542 ; *PG*, CXII, 385 B, 389 B, 392 B, 1012 B.
(5) *Ibid.*, Bonn, 759 ; *PG*, CXII, 1388 B.
(6) *Ibid.*, 152 ; *PG*, CXII, 389 B.

possédait est toujours vénérée. Or on sait, par le *Livre des cérémonies* que cet ayasma se trouvait sur le flanc de la Sainte-Châsse. Le triclinos de cette église était sans doute au nord. Une colline, qui commence au sud de l'ayasma, renferme de nombreux vestiges de monuments anciens, fûts de colonnes, chapiteaux, chambranles, bas-reliefs, etc. C'est là que devait être le triclinos du Danube. Plus au sud encore, dans la direction de Tekfursaray, on découvre aussi bien des restes archéologiques surtout deux colonnes de granit qui devaient appartenir au portique Joséphite. Enfin à l'endroit dit Mumhane se voient toujours des constructions importantes. C'était peut-être le triclinos d'Anastase. Quant au triclinos dit Océan, aucun texte ne permet d'émettre une hypothèse sur son emplacement[1].

Le palais d'Alexis Comnène. — On ne sait si les quatre triclinoi indiqués plus haut furent les seules constructions impériales jusqu'à la fin du XIe siècle. Ce qui en fait douter, c'est qu'Anne Comnène dit qu'en 1081 les Comnènes pénétrant dans la ville à la suite de leur coup d'État, se dirigèrent vers les palais des Blachernes (πρὸς τὰ ἐν Βλαχέρναις παλάτια)[2]. En tout cas. c'est un fait certain qu'Alexis Comnène construisit dans ce quartier un palais où il reçut les chefs de la première croisade[3]. Les guerriers occidentaux visitèrent la demeure impériale et en admirèrent la splendeur. Bohémond vit dans une annexe une exposition d'objets d'art de grande valeur, de tissus et de broderies d'or et de l'argent monnayé[4]. Pachymère appelle ce palais le triclinos impérial d'Alexis ('Αλεξιακὸς βασιλικὸς τρίκλινος)[5]. C'est là qu'eut lieu le concile qui condamna Acindynus et Barlaam en 1354[6]. Le texte porte τρίκλινος ὁ ἐπιλεγόμενος 'Αλεξιακὸς τῶν ἱερῶν Βλαχερνῶν. Le palais d'Alexis était une véritable forteresse capable de garantir la cour contre toute attaque, qu'elle vînt de l'extérieur ou de la ville elle-même. C'est pourquoi Cantacuzène l'appelle la forteresse (φρούριον, καστέλλιον)[7].

Divers textes permettent d'affirmer que le palais d'Alexis Comnène avoisinait le rempart terrestre de la ville. Anne Comnène nous montre en effet les croisés, stationnés devant les murs, y envoyer des flèches ; l'une d'elles, entrée par une fenêtre, blessa à

(1) C'est probablement le triclinos de la Châsse qu'un texte tardif (le cletorologion de Philothée), inséré dans le *Livre des cérémonies*, désigne sous le nom de triclinos d'en bas au palais de la mer, Bonn, 759 ; *PG*, CXII, 1388.
(2) *Alexiade*, II, 5.
(3) *Ibid.*, X, 10.
(4) *Ibid.*, X, 10, 11.
(5) Bonn, II, 89, 188 ; *PG*, CXLIV, 101 A, 207 B.
(6) Mansi, XXVI, 174 B.
(7) Bonn, II, 611 ; III, 290 ; *PG*, CLIII, 1297 A.

la poitrine un des personnages groupés autour de l'empereur[1]. Nous savons également qu'Isaac l'Ange construisit une tour pour défendre le palais[2]. Anne Comnène dit aussi que la tour d'Anémas, qui servait de prison, était proche de l'édifice[3]. Aussi peut-on dire sans hésiter que le palais d'Alexis devait se trouver, partie sur ce qu'on appelle la prison d'Anémas et partie sur l'espace comblé qui l'avoisine, occupant la place où s'élève aujourd'hui la mosquée Ayvazefendi, et qu'il s'étendait jusqu'au tekké d'Eminbuhari. On y trouve de nombreuses traces d'importantes constructions byzantines.

A côté du palais d'Alexis, Manuel Comnène bâtit une salle de réception (ἀνδρὼν) qu'il décora de mosaïques représentant ses campagnes[4]. Jean Cinnamos dit qu'il y avait inscrit les noms de trois cents villes conquises par lui[5].

Le palais de Manuel Comnène. — Nous savons par Nicétas Choniatès que Manuel Comnène (1143-1180) construisit aux Blachernes un nouveau palais qu'il orna magnifiquement, en dehors de l'annexe qu'il avait ajoutée à celui de son grand-père Alexis[6]. D'après Odon de Deuil, cet édifice se trouvait dans un endroit bas, mais sa hauteur était telle que de là on pouvait contempler la ville, la mer et la campagne. D'après lui, la beauté extérieure de ce palais était presque incomparable et la beauté intérieure défiait toute description : il était peint d'or et de couleurs variées ; le pavé était un véritable tapis de marbre de toute espèce. C'est dans ce palais que fut reçu le roi de France Louis VII le Jeune[7]. De son côté, Benjamin de Tudèle dit que les peintures rappelaient les exploits de l'empereur, que dans une des salles il y avait un trône d'or orné de pierres précieuses ; au-dessus de ce trône, et de même circonférence que lui, pendait à des chaînes d'or une couronne également d'or décorée de pierres précieuses et de diamants. « Quant à la beauté, la richesse et la construction, ce palais surpasse tous les autres palais de la terre »[8].

Les auteurs byzantins donnent plusieurs noms à ce palais. Nicétas Choniatès l'appelle la « Haute maison surnommée la Précieuse » (Ὑψηφερῆς δόμος, ὃς Πολύτιμος λέγεται)[9]. Ailleurs il

(1) *Op. cit.*, X, 9.
(2) Nicétas Choniatès, Bonn, 580 ; *PG*, CXXXIX, 812 B.
(3) *Alexiade*, XII, 6.
(4) Nicétas Choniatès, Bonn, 269 ; *PG*, CXXXIX, 556 B.
(5) Bonn, 171, 172.
(6) Bonn, 269 ; *PG*, CXXXIX, 556 B.
(7) *De Ludovici VII Francorum Regis cognomento Junioris profectione in Orientem*, *PL*, CLXXXV, 1221.
(8) *Voyages en Orient*, éd. P. Bergeron, La Haye, 1735, p. 1.
(9) Bonn, 351 ; *PG*, CXXXIX, 625 A.

dit aussi qu'on la nommait le palais de l'impératrice allemande (τῆς ἐξ 'Αλαμάνων δεσποίνης)[1]. On peut conclure de là que Manuel Comnène construisit ce palais soit en l'honneur de sa première femme, Berthe von Sulzbach, soit sur ses indications. C'est certainement l'édifice dans lequel Isaac II l'Ange fut rétabli sur le trône et où il reçut la délégation des guerriers de la quatrième croisade. Villehardouin l'appelle le « Haut Palais »[2]. Guillaume de Tyr dit le *Palatium novum*, sans doute pour le distinguer de celui d'Alexis. Le nom de Haut Palais est resté dans la toponymie turque, puisque tout le quartier environnant porte encore aujourd'hui l'appellation d'Ayvansaray (Haut Palais).

Quelques indications recueillies chez ces différents auteurs permettent de déterminer d'une façon assez probable l'emplacement du palais de Manuel Comnène. Odon de Deuil nous apprend qu'il était dans un endroit bas *(in humili)* ; Benjamin de Tudèle le dit près de la mer ; Nicétas Choniatès affirme de son côté qu'on y descendait[3]. C'est donc dans la partie basse des Blachernes qu'il en faut chercher l'emplacement. J. B. Papadopoulos croit l'avoir trouvé assez près de la porte d'Ayvansaray. Au siècle dernier il y existait une construction massive précédée d'un portique. Le patriarche Constantios voulut y voir le portique Carien[4]. Plusieurs auteurs postérieurs, comme Mordtmann[5] et Al. van Millingen[6] ont adopté cette identification ; Misn fait encore de même dans sa *Carte topographique et archéologique de Constantinople*, 1938. Cependant le portique Carien se trouvait probablement plus au sud et devait aboutir à la basilique de la Vierge lorsqu'on venait de l'intérieur de la ville en longeant la Corne d'Or. Il suivait sans doute approximativement le même tracé que la Londja (en turc Lonca), nom que les Vénitiens donnaient aux rues à portiques. Les ruines indiquées plus haut et dont il ne reste à peu près rien aujourd'hui, peuvent donc être considérées comme celles du palais de Manuel Comnène. En effet celui-ci était précédé d'un portique, au témoignage d'Odon de Deuil[7].

5. *Palais de Bonus.* — Cédrénus[8] et Michel Glykas[9] disent que Romain Lécapène, voulant se garantir des chaleurs de l'été, cons-

(1) *Ibid.*, Bonn, 720 ; *PG*, CXXXIX, col. 925 B.
(2) *Conquête de Constantinople*, nos 182, 185 ; éd. Wailly, 104, 106.
(3) Bonn, 351 ; *PG*, CXXXIX, 625 A.
(4) *Constantinias*, 1re éd., 53.
(5) *Esquisse*, no 64, p. 39.
(6) *Byzantine Constantinople*, 196.
(7) J. B. Papadopoulos, *op. cit.*, 152-158.
(8) Bonn, II, 343 ; *PG*, CXXII, 77 C.
(9) Bonn, 304 ; *PG*, CLVIII, 568 B.

truisit tout près de la citerne de Bonus (ἔγγιστα τῆς Βώνου) un palais que l'on appelait le « Palais Neuf ». On y conservait des croix dont la cour impériale fêtait la dédicace. Le basileus allait s'y établir la veille au soir. Le matin, il montait à cheval pour se rendre aux Saints-Apôtres. Après avoir fait ses dévotions dans cette église et visité les tombes impériales, il rentrait au palais de Bonus, où il attendait la procession conduite par le patriarche. Quand elle était arrivée, avait lieu l'office de la dédicace, puis le souverain et le patriarche pénétraient dans l'église Saint-Constantin pour y vénérer la grande croix de ce prince. Cette église semble avoir fait partie du palais[1]. C'est tout ce que l'on connaît de ce dernier.

L'emplacement de la citerne de Bonus n'a pas encore été établi de façon certaine, sans doute parce qu'elle a complètement disparu. Toutefois, si l'on étudie ce que le *Livre des cérémonies* dit de la fête de la dédicace, elle se trouvait non loin de l'église des Saints-Apôtres, peut-être à l'est, comme semble le dire l'anonyme anglais de 1190[2]. En tout cas cette hauteur convient admirablement à l'établissement d'une maison pour y jouir de la fraîcheur en été.

6. *Palais dit de Constantin*[3]. — De nombreux points de la ville on voit se profiler au-dessus des remparts théodosiens, entre la porte d'Andrinople et le quartier des Blachernes, un vaste édifice sans toit, dont la forte silhouette se détache vigoureusement sur le fond du tableau. Le populaire l'appelle « Palais de Constantin » ; les Turcs disent Tekfursaray (Palais du Prince). Les archéologues n'ont pas encore réussi à lui restituer sa véritable identité. C'est qu'on ne trouve aucun texte permettant de dire quand et par qui il a été construit. Au XVIe siècle, P. Gylles l'a identifié avec celui de l'Hebdomon[4] et Ducange a essayé, dans une longue dissertation en appendice à sa *Constantinopolis christiana*, de prouver le bien-fondé de cette opinion, malgré l'avis contraire de Valois. Cette erreur a prévalu jusqu'à la fin du XIXe siècle, quand Al. van Millingen a montré de façon irréfutable qu'il fallait chercher l'Hebdomon au septième mille, c'est-à-dire à Macrikeuy (auj. Bakırköy)[5].

Ce palais a été appelé palais de Bélisaire, mais sans raison apparente. Le nom de Constantin que le peuple lui donne a fait penser à Constantin Porphyrogénète, mais il ne figure point parmi les constructions ou réfections de ce souverain. Tout ce que l'on

(1) *De cer.*, Bonn, 532 ; *PG*, CXII, 965 A, 997 B.
(2) S. G. Mercati, *Santuari*, nos 27 et 28, p. 152-153.
(3) Cf. carte I, CD 3.
(4) *TC*, IV, 4 ; 201.
(5) *Byzantine Constantinople*, 316-341.

peut dire de certain, c'est que dans sa forme actuelle il ne peut pas remonter au delà du XIIe siècle. J. Ebersolt a même soutenu qu'il n'est probablement pas antérieur à la fin du XIIIe siècle ou au début du XIVe, surtout à cause de l'ornementation polychrome qui le décore à l'extérieur. Des travaux y furent certainement exécutés par les Paléologues, puisque leur écusson y figure en plusieurs endroits. L'οἶκος τοῦ Πορφυρογεννήτου, dont parle Cantacuzène[1] semble bien avoir appartenu au Grand Palais.

L'édifice a attiré l'attention de nombreux voyageurs. P. Gylles ne lui a donné qu'une attention médiocre ; il se borne à signaler qu'il y a là quelques colonnes et une ancienne citerne qui sert d'étable aux éléphants[2]. En 1582, Jean Palerne constate qu'il est à demi ruiné[3]. Six ans plus tard, M. Heberer von Bretten signale sa forme cubique et son toit à quatre pentes[4]. Par contre Melchior Lorich von Flensbourg (1559) le représente avec un toit à double pente[5]. En 1648, de Monconys monte « sur un balcon de pierre d'où l'on découvre tout le port et presque toute la ville »[6] Ce balcon était couvert et avait trois arcades, d'après un ancien plan publié par E. Oberhummer[7]. En 1664, P. Taffner a vu le palais précédé de propylées, avec dix magnifiques colonnes. Le balcon, qui s'étendait sur toute la face orientale était encore debout[8]. En 1778, l'abbé Sestini signale « des têtes de béliers, de griffons, de taureaux qui soutiennent de petites consoles, et d'autres ornements. On remarque encore autour des fenêtres qui sont entières un ornement fait avec des fioles de verre ajustées avec goût et symétrie »[9].

En 1724, le gouvernement turc y installa la fabrique de faïence fondée jadis à Nicée par le sultan Sélim Ier, mais elle n'y resta pas longtemps. Des verriers s'y établirent au XIXe siècle pour ne

(1) Bonn, III, 290 ; *PG*, CLIV, 300 B.
(2) *Loc. cit.*
(3) *Pérégrinations du S. Jean Palerne, Foresien*, Lyon, 1606, 106.
(4) *Aegypliaca servilus. Das ist warhafte Beschreibung einer dreyjahrigen Dienstbarkeit so zu Alexandrien in Egyplen ihren Anfang und zu Constantinopel ihr Ende genommen*, Heidelberg, s. d., 385.
(5) E. Oberhummer, *Konstantinopel unter Suleiman dem Grossen aufgenommen in Jahre 1559 durch Melchior Lorichs aus Flensburg*, Munich, 1902, pl. XVI.
(6) *Journal des voyages de M. de Monconys publié par le sieur de Liergues son fils*, I, Lyon, 1665, 439.
(7) *Op. cit.*, pl. XXII.
(8) *Caesarea legatio quam de mandante augustissimo rom. imperatore Leopoldo I ad Portam ottomanicam suscepit perfecitque Walterus S. R. I. comes de Leslie*, Vienne, 1672, 89-91.
(9) *Lettres de l'abbé Dominique Sestini écrites à ses amis de Toscane pendant le cours de ses voyages en Italie, en Sicile et en Turquie*, trad. M. Pingeron, III, Paris, 1789, 69-70.

disparaître que dans les premières années du xxe. Il fallut alors consolider l'édifice qui menaçait ruine.

Le palais se présente comme un édifice rectangulaire allongé, à deux étages, orienté sensiblement de l'est à l'ouest. On rencontre d'abord un sous-sol, qui est une salle voûtée de 17 mètres de long, portée sur deux rangées de colonnes et qui s'ouvre du côté du nord par quatre grands arceaux entre les deux murs du rempart théodosien. Le premier étage est une grande salle rectangulaire sans division intérieure ; elle n'a d'ouverture que du côté nord. Le second étage semble avoir été une grande salle, longue de 23 m. 25, large de 10 m. 80 et haute de 6 m. 30. Elle possède des ouvertures sur les quatre côtés et plusieurs d'entre elles ont un balcon. Rien ne la sépare du premier étage, le pavé s'étant effondré. Le balcon qui décorait la face orientale n'existe plus qu'en partie.

7. *Palais du Deutéron.* — Il existait sûrement un palais dans le Deutéron, puisque le xénon de Paschentius est indiqué près de lui (πλησίον τοῦ παλατίου τοῦ Δευτέρου)[1]. On ne peut malheureusement donner aucune précision sur le site du Deutéron, mais celui-ci semble bien avoir été l'espace compris entre le mur de Constantin et celui de Théodose.

8. *Palais des Helenianae* (τῶν Ἑλενιανῶν). — Procope parle d'un palais dit τῆς Ἑλένης[2]. C'est probablement celui que Théodore le Lecteur désigne sous le nom de παλάτιον τῶν Ἑλενιανῶν. Il raconte qu'un arien, pendant qu'il se baignait dans les thermes du palais de ce quartier, fut frappé par la colère divine pour avoir blasphémé la Sainte Trinité[3]. On ignore qui construisit ce palais, car il ne semble pas que ce soit Hélène, mère de Constantin, morte en 328, à moins qu'on ne l'ait mis plus tard sous son nom. En tout cas, il existait déjà au ve siècle, au témoignage de Théodore le Lecteur.

Le quartier des Helenianae se trouvait au Xérolophos, sur les pentes de la XIIe région qui descendent vers la Propontide (cf. aux quartiers, p. 331).

9. *Palais d'Irène.* — L'impératrice Irène (780-802) s'était construit un palais dans le quartier dit τὰ Ἐλευθερίου et elle y résidait souvent. C'est ce que nous apprennent le pseudo-Codinus et divers chroniqueurs[4]. Ce palais devait posséder une prison, car saint Théophane le Confesseur, celui-là même qui en parle dans

(1) *IB*, II, 55.
(2) *De bello Persico*, I. 24 ; Bonn, I, 125 ; éd. J. Haury, I, 129.
(3) *Fragmenta*, *PG*, LXXXVI, 221 B ; S. Jean Damascène, *De imaginibus*, III ; *PG*, XCIV, 1389 A.
(4) Th. Preger, III, 269 ; Théophane, I, 467, 472, 476 ; Zonaras, XVI, 3.

sa Chronographie, y fut enfermé lors de la seconde persécution iconoclaste, ainsi que saint Platon et d'autres iconophiles[1]. C'est dans le palais d'Irène que furent reçus les envoyés du pape Adrien en 869. Il passa dans le domaine de la couronne et il existait encore à la fin du xie siècle, car il y avait en 1079 un curateur et un trésor (ταμεῖον)[2]. Il se peut qu'il ait subsisté beaucoup plus tard et que le nom du quartier (Aksaray ou Palais Blanc) soit une réminiscence de la demeure d'Irène.

10. *Palais* τὰ Καριανοῦ. — Théophile construisit pour ses filles un riche palais dans le quartier dit τὰ Καριανοῦ (παρὰ τὸν οὕτω καλουμένον χῶρον τὰ Καριανοῦ). Son fils Michel III les y fit enfermer[3]. Ce palais, qu'il ne faut pas confondre avec le Carianos, également construit par Théophile, mais dans le Grand Palais, ne fut sans aucun doute pas entretenu, puisqu'il n'en restait que des ruines au moment où écrivait Skylitzès[4].

Le quartier dit τὰ Καριανοῦ se trouvait sur la Corne d'Or, dans les parages de l'église des Blachernes. C'est donc là qu'il faudrait chercher le palais des filles de Théophile, mais rien n'en indique l'emplacement.

11. *Palais des Manganes*[5]. — Dans la vie de son grand-père Basile le Macédonien, Constantin Porphyrogénète dit que ce prince édifia le palais des Manganes (ὁ τὰ Μάγγανα οἶκος βασιλικὸς)[6]. Cédrénus donne la même information et presque dans les mêmes termes[7]. On peut se demander toutefois si Basile est bien le constructeur de cette demeure impériale, car nous savons que Michel Rhangabé (811-813) possédait une maison dans ce quartier et que son fils Ignace, patriarche de Constantinople, vivait retiré « dans sa maison familiale des Manganes » quand Basile le Macédonien le rappela après avoir chassé Photius[8]. Basile restaura-t-il cette maison ou en construisit-il une autre ? On ne saurait le dire. En tout cas cette maison resta possession de la couronne. Sous Constantin Porphyrogénète elle avait un curateur du nom de Michel[9]. Constantin Monomaque y mourut le 30 novembre 1054[10].

(1) Théophane, II, 25, 29 ; *Vita s. Theodori Studitae*, 27 ; *PG*, XCIX, 269 B.
(2) MM, V, 29 ; VI, 21, 23, 28, 48.
(3) Theophan. contin., III, 8 ; IV, 22 ; Bonn, 95, 174 ; Syméon Magister, Bonn, 658 ; *PG*, CIX, 713 D.
(4) Cédrenus, Bonn, I, 684, 908 ; *PG*, CXXI, 760 A, 992 C.
(5) Cf. carte I, HI, 6.
(6) Theophan. contin., V, 91 ; Bonn, 337 ; *PG*, CIX, 353 A.
(7) Bonn, II, 240 ; *PG*, CXXI, 1125 D.
(8) *Vita s. Ignatii*, *PG*, CV, 540 B.
(9) Theophan. contin., VI, 15 ; Bonn, 397 ; *PG*, CIX, 413 C.
(10) Zonaras, XVII, 28.

En 1081, Alexis Comnène y interna Marie Ducas, veuve de Michel VII (1071-1078) et de Nicéphore Botaniate (1078-1081)[1]. C'est là qu'il mourut lui-même, le 15 août 1118[2]. Andronic Comnène y interna, avant de le faire étrangler, le jeune Alexis II (1180-1183) et sa mère, l'impératrice Marie[3]. Le jour de l'Ascension 1184, deux des conseillers d'Andronic, Constantin Macroducas et Andronic Ducas, furent assassinés devant le palais des Manganes par un des pires ministres du tyran, Étienne Hagiochristophoritès[4].

Le palais des Manganes était très élevé, puisque Anne Comnène dit qu'il avait cinq étages et il était d'une grande beauté (μέρος ἕτερον τοῦ πεντορόφου, ἐν ταῖς λαμπροτάταις οἰκοδήμαις)[5]. Cela ne le sauva pas de la destruction. Andronic Comnène, qui lui préférait le Philopation extérieur, le démolit[6]. Cependant le même auteur qui nous l'apprend dit dans un autre passage que l'auteur de cette démolition fut Isaac II l'Ange (1185-1195)[7]. Peut-être tous les deux y ont-ils travaillé, le second achevant l'œuvre de dévastation de son prédécesseur.

On sait que le palais des Manganes était sur le flanc du monastère de Saint-Georges de ce quartier, si près que certains auteurs disent κατὰ μονὴν[8] ou même ἐν τῇ μονῇ τῶν Μαγγάνων[9]. L'endroit s'appelait le Philopation intérieur. Les recherches faites en 1922-1923 par le Corps d'occupation français ont permis de déterminer l'emplacement exact du palais et d'en préciser les substructions qui existent toujours[10].

12. *Palais des Quarante-Martyrs.* — Près de l'église des Quarante-Martyrs de la Mésé, qu'il avait restaurée, Andronic Comnène se fit construire un palais magnifique (πολυτελῆ οἰκήματα) pour s'y reposer quand il viendrait faire ses dévotions au sanctuaire qu'il aimait. Il y fit peindre des scènes de chasse et de pêche qui rappelaient sa vie aventureuse. Il n'en profita pas longtemps et son successeur Isaac II l'Ange transforma l'édifice en hôpital[11].

(1) *Alexiade*, III, 4.
(2) *Ibid.*, XV, 11.
(3) Nicétas Choniatès, Bonn, 331 ; *PG*, CXXXIX, 608 C.
(4) *Ibid.*, Bonn, 380-381 ; *PG*, CXXXIX, 649 B.
(5) *Alexiade*, XV, 11.
(6) Nicétas Choniatès, Bonn, 381 ; *PG*, CXXXIX, 649 B.
(7) *Ibid.*, Bonn, 581 ; *PG*, CXXXIX, 813 A.
(8) *Alexiade*, III, 4.
(9) Zonaras, XVIII, 21.
(10) R. Demangel et E. Mamboury, *Le Quartier des Manganes et la première Région de Constantinople*, Paris, 1939, 39-47, pl. I et III.
(11) Nicétas Choniatès, Bonn, 433, 575 ; *PG*, CXXXIX, 689-692, 816.

13. *Palais de Romain, fils de Constantin Porphyrogénète.* — Constantin VII Porphyrogénète construisit pour son fils Romain un palais « plus vaste que ceux des empereurs précédents et l'orna magnifiquement »[1]. On ignore où se trouvait cette demeure princière et ce qu'elle devint.

14. *Palais de Romain Lécapène.* — Un des continuateurs de Théophane dit que Romain Lécapène (920-944) transforma sa maison en monastère[2]. Ce monastère n'est autre que celui du Myrélaion, que l'on a identifié de façon satisfaisante avec Bodrum-cami.

15. *Palais des Sophiae* (τῶν Σοφιῶν). — Le quartier dit Sophiae (αἱ Σοφίαι) possédait un palais qui portait le même nom. Les auteurs byzantins ne sont pas d'accord au sujet du prince qui construisit cet édifice. Théophane affirme que ce fut l'œuvre de Tibère (578-582) et il précise la date : 579[3]. Théodose de Mélitène[4] l'attribue à Justin II (565-578) et dit qu'il lui donna le nom de sa femme Sophie. L'Anonyme de Sathas en fait gloire à cette princesse[5]. Enfin le pseudo-Codinus affirme que l'empereur Maurice construisit le « vieux palais des Sophiae » au nom de sa belle-mère Anastasie. Plus tard, à la mort de celle-ci, Héraclius se plut à y habiter avant son élévation au trône et, quand il fut devenu empereur, il fit peindre sur les murs de l'immeuble des scènes de sa vie et de celle de son fils[6].

Il est difficile de discerner la vérité au milieu de ces renseignements contradictoires. Peut-être pourrait-on concilier les deux opinions les plus probables en disant que Justin II commença la construction du palais et que Tibère l'acheva. Le fait que cette demeure impériale se trouvait dans le quartier des Sophiae a probablement influencé les divers auteurs tardifs qui ont voulu la rattacher au nom de l'impératrice Sophie. Il est très possible que Maurice, puis Héraclius, y aient fait leur résidence. En tout cas, Sophie semble bien y avoir habité, puisque divers historiens affirment que Tibère l'y installa et lui assura un train princier jusqu'au jour où il la dépouilla de tous ses biens pour avoir comploté contre lui[7]. On ne connaît pas autrement l'histoire de ce palais. Il semble pourtant qu'il était encore debout à l'époque

(1) Theophan. contin., Bonn, 450 ; *PG*, CIX, 468.
(2) *Ibid.*, Bonn, 402 ; *PG*, CIX, 420.
(3) I, 250.
(4) Éd. Tafel, 94.
(5) Sathas, *MB*, VII, 104.
(6) Th. Preger, III, 255-256.
(7) Cédrénus, Bonn, I, 688 ; *PG*, CXXI, 752 C ; Zonaras, X, 11.

où écrivait le pseudo-Codinus (x[e] siècle). En tout cas il faut le distinguer de celui que Justin II construisit sur la rive asiatique du Bosphore sous le nom de Sophianae. Cf. aux quartiers, pp. 392-393.

Le quartier dit αἱ Σοφίαι ou encore τὰ Σοφίας se trouvait à l'est du port Julien ou Sophien. C'est donc dans cette région que devait se trouver le palais et non pas à l'ouest du port, comme le veut Mordtmann[1].

16. *Palais du forum Tauri.* — Léon I[er] construisit au forum Tauri un palais impérial très grand et très beau (οἶκον ἐν τῷ Ταύρῳ βασιλικὸν πολυτελῆ τε καὶ μέγιστον). C'est du moins ce que rapporte Zonaras[2]. On ignore à quelle époque il disparut, mais le pseudo-Codinus est témoin que de son temps il n'existait plus[3].

17. *Palais de la dynastie théodosienne.* — Cette dynastie a l'honneur, semble-t-il, d'avoir construit dans la ville impériale les premiers palais indépendants du Grand Palais. Il y avait en effet dans la X[e] région, au quartier des Saints-Apôtres, un *Palatium Flaccillianum.* La princesse qui l'avait fait bâtir était Aelia Flacilla, la première épouse de Théodose le Grand[4]. Sous Justinien on y conservait encore les insignes du pouvoir impérial[5]. C'est dire combien on le prisait. Un second palais théodosien nous ramène dans la I[re] région : c'est le *Palatium Placidianum.* Il y avait également dans cette région une *domus Placidiae Augustae.* Ainsi le nom de Placidie se trouve appliqué à deux résidences voisines l'une de l'autre. Mais la première, qui est un palais, nous paraît réservé à quelque Augusta régnante ou ayant régné, tandis que la seconde, villa particulière, sert de séjour à quelque princesse honorée du titre d'Augusta, mais qui n'a pas exercé la souveraineté. D'Augusta régnante ou ayant régné à Constantinople sous le nom de Placidie, nous n'en connaissons qu'une : c'est Galla Placidia, fille de Valentinien I[er] et de Justine, que Théodose épousa après la mort de Flaccilla[6]. Comme cette dernière, la seconde femme de Théodose s'était fait construire un palais, où sans doute elle chercha refuge quand elle se vit chassée de la demeure impériale par son beau-fils Arcadius. La fille que lui laissa Théodose et qui s'appelait elle-même Galla Placidia, représente, à notre avis, cette autre Augusta Placidia, dont une *domus* princière porte le nom. On sait en effet que Galla Placidia, après une vie agitée qu'elle

(1) *Esquisse,* n° 82, p. 57.
(2) XIV, 1.
(3) Th. Preger, II, 176.
(4) Ducange, *Familiae byzantinae,* IV.
(5) Procope, *De bello Persico,* I, 24, Bonn, I, 125 ; éd. J. Haury, I, 129.
(6) Ducange. *op. cit.*

mena en Occident, vint chercher la paix auprès de Théodose II qui lui décerna le titre d'Augusta en 424[1].

Il y a une résidence de Placidia qui est célèbre. Désignée sous le nom d'οἶκος τῆς Πλακιδίας ou celui de Placidianae (τὰ Πλακιδίας, αἱ Πλακιδιαναί), on la voit, à partir du vi[e] siècle, servir de résidence aux apocrisiaires des papes, aux papes eux-mêmes. Or, remarque intéressante, ce sont les églises des Saints-Serge et Bacchus (Küçükayasofya) et des Saints-Pierre et Paul, églises contiguës l'une à l'autre, qui sont desservies par le clergé latin groupé autour de l'ambassade pontificale. Le siège de cette dernière ou, ce qui revient au même, la demeure de Placidia, ne devait pas se trouver loin de ces sanctuaires.

S'il est difficile de dire laquelle des deux résidences les textes entendent désigner lorsqu'ils parlent des Placidianae[2], il n'en est pas moins vrai que palais et *domus* doivent être distingués, quoique très proches voisins. Une troisième demeure placidienne est signalée, sous le nom de *domus Placidia Augustae* et fixée dans la X[e] région. En 610, on trouve comme *curator domus Placidiae* un certain Photius ou Photinus[3].

Une autre princesse de la dynastie théodosienne a sa *domus* dans la I[re] région. C'est une *nobilissima.* La fille de l'empereur à laquelle ce titre s'applique est Marina, la cinquième enfant d'Arcadius. La *domus* de Marina passa sans doute à l'État. On rencontre un certain Georges, curateur τῶν Μαρίνης sous Justinien en 560[4]. Bélisaire laissa toute sa fortune à cette maison[5]. Phocas y célébra le mariage de sa fille Domentia avec Priscus[6]. Léon VI y construisit un bain qui fut restauré par son fils Constantin Porphyrogénète[7].

La *domus Marinae* se trouvait dans la I[re] région, probablement dans le voisinage de l'Acropole. En effet, lors de l'assassinat de Michel III, les conjurés reviennent de Saint-Mamas au Pérama, prennent au passage Eulogius le Perse et de là se rendent au Grand Palais en traversant τὰ Μαρίνης[8].

Au cœur de cette I[re] région, les Théodosiens se sont encore signalés par une nouvelle construction, les thermes arcadiens (αἱ

(1) *Chron. Pasch.,* Bonn, I, 582 ; *PG,* XCII, 772 C.
(2) Quand Théophile d'Alexandrie vient à Constantinople, il se retire ἐν μιᾷ τῶν βασιλικῶν οἰκίᾳ ᾗ προσωνυμία Πλακιδιαναί, Socrate, VI, 15. Il s'agit ici du palais placidien et non de la *domus* ; cette dernière n'a été celle d'une Augusta qu'en 424.
(3) *Chron. Pasch.,* Bonn, I, 700 ; *PG,* XCII, 980 B.
(4) Théophane, I, 235, 237.
(5) *Ibid.,* I, 240.
(6) *Ibid.,* I, 294.
(7) Theophan. contin., VI, 42 ; Bonn, 460 ; *PG,* CIX, 477 D.
(8) Léon le Grammairien, Bonn, 252 ; *PG,* CVIII, 1084 C.

'Αρκαδιαναί). Ces thermes, quel en est l'éponyme ? Le *Chronicon Paschale* affirme que c'est Arcadia, fille d'Arcadius[1], tandis que le comte Marcellin dit que c'est l'empereur lui-même[2]. En tout cas, la nobilissima Arcadia jouit de deux *domus* particulières, dont l'une est située dans la IXe région et l'autre dans la Xe[3].

L'impératrice Pulchérie possédait deux *domus* au moment de la composition de la *Notitia*, l'une dans la IIIe région et l'autre dans la XIe. Cette dernière devait avoir ses préférences, car elle a donné son nom à tout le quartier voisin, les Pulcherianae, et c'est là qu'elle construisit la basilique de Saint-Laurent. Enfin, dans la Xe région, la *Notitia* signale la *domus Augustae Eudociae*, qui ne peut avoir appartenu qu'à la femme de Théodose II.

18. *Palais de Zénon*. — Un des continuateurs de Théophane nous apprend que Léon l'Arménien reçut de l'empereur Nicéphore le palais (βασιλικὸς οἶκος) de Zénon[4]. Ce palais existait encore au début du IXe siècle et devait être en assez bon état puisqu'il faisait l'objet d'un don princier. Rien ne nous permet de dire dans quelle partie de la ville il se trouvait.

(1) Bonn, I, 566 ; *PG*, XCII, 777 AB.
(2) *Chronicon*, *PL*, LI, 920.
(3) A noter que trois princesses ont chacune deux *domus*, Placidia Augusta dans la Ire et la IXe région, Pulcheria Augusta dans la IIIe et la XIe et Arcadia dans la IXe et la Xe.
(4) THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 9 ; *PG*, CIX, 21.

CHAPITRE X

LES PALAIS IMPÉRIAUX SUBURBAINS

Nous avons vu que la cour impériale possédait une vingtaine de palais dans la capitale en dehors du Palais Sacré. Elle en compta un nombre supérieur dans la banlieue européenne et asiatique.

I.— Banlieue européenne

1. *Palais d'Aretae*. — D'après Anne Comnène, Romain Diogène avait construit sur une colline dénudée, assez rapprochée de la mer, un riche palais pour servir de résidence d'été à la famille impériale. L'endroit était assez près de la ville[1].

On a voulu identifier Aretae avec Maltepe ou Davutpaşa, mais il semble que ces deux points répondent assez mal à ce que dit Anne Comnène quand elle parle de la pente qui descendait vers la mer. C'est pourquoi nous proposons la colline qui domine la ferme dite Kasnadarçiftlik (cf. carte VIII).

2. *Palais d'Argyrolimné*. — Il n'est connu que par un passage de l'Alexiade[2]. Anne Comnène nous apprend que les guerriers de la première croisade, campés devant les remparts, saccagèrent ce palais. Il était donc situé en dehors de la ville, mais à peu de distance des murs, sur la Corne d'Or. Il tirait son nom du Lac d'Argent ('Αργυρὰ λίμνη) que les auteurs postérieurs appellent Gyrolimné (Γυρολίμνη). Cf. aux quartiers, p. 419.

3. *Palais de l'Hebdomon*[3]. — Il n'est pas douteux que la cour impériale eut de bonne heure une résidence à l'Hebdomon, lieu de rassemblement des troupes d'Europe. Valens, proclamé empe-

(1) *Alexiade*, II, 8.
(2) *Ibid.*, X, 9.
(3) Cf. cartes VIII et IX.

reur en cet endroit, y construisit divers édifices[1] et il est probable qu'il y bâtit au moins un pied-à-terre pour sa famille. L'existence de cette demeure impériale est encore plus vraisemblable après que Théodose le Grand eut élevé à l'Hebdomon la grande église de Saint-Jean-Baptiste destinée à recevoir le chef du glorieux Précurseur, car la cour s'y rendait en pèlerinage. D'ailleurs le fait que les proclamations des empereurs avaient lieu à l'Hebdomon justifie cette hypothèse : Valens en 364, Arcadius en 383, Honorius en 393, Théodose II en 402, Maurice en 582, Phocas en 602, etc. Lors de ces événements la cour devait avoir à sa disposition un édifice assez vaste pour la recevoir. En tout cas, lorsque l'eunuque Chrysaphius eut réussi à détourner Théodose II de suivre les conseils de sa sœur Pulchérie, c'est à l'Hebdomon que le prince la relégua[2].

Le palais le plus ancien de ce faubourg semble bien être celui de la Magnaure. C'est là en effet que le sénat attendait l'empereur au retour d'une campagne victorieuse pour le conduire en triomphe jusqu'à Sainte-Sophie[3]. Sa position est exactement donnée par Théophane, quand il dit que la flotte arabe de Suleyman resta deux jours « entre le cap occidental de l'Hebdomon ou de la Magnaure et le cap occidental du Cyclobion » (ἀπὸ τῆς πρὸς δύσιν ἀκρότητος τοῦ Ἑβδόμου ἤτοι τῆς λεγομένης Μαγναύρας μέχρι πάλιν τοῦ πρὸς ἀνατολὴν ἀκρωτηρίου τοῦ λεγομένου Κυκλοβίου[4]. Ce cap occidental ne peut être que celui qui se trouve au sud-ouest de l'échelle des bateaux de Bakırköy, à l'est de la poudrière. Un passage des miracles de saint Artémius confirme cette identification. Il y est dit qu'un jour de tempête un marchand de Chios put aborder heureusement à l'Hebdomon « à la Magnaure »[5]. Le bateau qui le portait pénétra nécessairement dans le port voisin de la Magnaure et on aperçoit encore les restes du môle en pleine mer.

Près de mourir, Tibère II convoqua à l'Hebdomon les représentants de l'armée, du sénat et du peuple et se fit porter en litière « dans la cour en plein air qui précède le palais et qui lui est unie par une grande pelouse, portique visible de partout et célèbre belvédère » et là fit proclamer empereur son gendre Maurice (582)[6]. C'est dans ce palais qu'il mourut, le 14 août de la même année[7].

(1) Themistius, *Oratio VII*, éd. Dindorf, 99.
(2) Zonaras, XIII, 23.
(3) *De cer., Append ad I.*, Bonn, 287 ; *PG*, CXII, 937 AB.
(4) Théophane, I, 353.
(5) A. Pap.-Ker., *Varia*, 5.
(6) Théophylacte Simocattas, I, 1 ; Leipzig, 218.
(7) Théophane, I, 226.

Ce belvédère si remarquable était sans doute sur le promontoire de la Magnaure, d'où l'on a en effet une vue splendide.

C'est Justinien qui construisit le magnifique palais qui s'appelait Jucundianae au dire de Procope[1], de Théophane[2], du *Chronicon Paschale*[3], etc., de Secundianae d'après saint Grégoire le Grand[4] et Jean Malalas[5]. On ne saurait dire quel est l'éponyme de ce palais : un Jucundus ou Jucundianus inconnu, ou le Secundianus ou Secundinus, beau-frère de l'empereur Anastase, qui fut consul en 511. Quoi qu'il en soit, le palais défiait toute description, au dire de Procope[6]. Justinien y venait assez souvent et c'est là qu'il rédigea plusieurs lois[7].

Les palais de l'Hebdomon furent incendiés en 813 par Croum, khan des Bulgares[8]. Ils furent sûrement rebâtis, car la cour ne cessa pas de fréquenter l'Hebdomon, comme on le voit par le *Livre des cérémonies* décrivant le triomphe des empereurs.

Devant le palais des Jucundianae se dressait une colonne qui supportait la statue de Théodose II ; elle fut renversée lors du tremblement de terre du 14 décembre 558. Or cette colonne, longue de 11 m. 15 avec un diamètre de 1 m. 45 à la base, est encore à la place où elle est tombée. C'est donc très probablement au sud-ouest de cet endroit qu'il faut chercher l'emplacement du palais des Jucundianae, au bord de la mer ; on y rencontre de nombreux vestiges de constructions anciennes, des fûts de colonne, des chapiteaux, des linteaux ; il y en a jusque sous les flots. D'ailleurs l'église Saint-Jean, dite « aux Jucundianae »[9], a été retrouvée à peu de distance du rivage un peu au-dessus de l'endroit que nous fixons aux Jucundianae[10].

4. *Palais de la rivière Hydralis.* — Andronic Comnène, ayant capté la source de la rivière Hydralis pour l'approvisionnement en eau de la ville, construisit près de là un palais pour la famille impériale afin d'y passer l'été[11]. Ce palais n'est pas autrement

(1) *De aedif.*, I, 11 ; Bonn, III, 207 ; éd. J. Haury, III, 43-44.
(2) I, 231.
(3) Bonn, I, 571 ; *PG*, XCII, 785 A.
(4) *Epist.*, XI, 11.
(5) Bonn, 486 ; *PG*, XCVII, 704 B, 708 A.
(6) *Loc. cit.*
(7) *De Sacr. Eccl. Lex XXII recitata septimo milliario inclytae civitatis in novo consistorio palatii Justiniani.*
(8) Syméon Magister, Bonn, 614 ; *PG*, CIX, 676 B.
(9) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 571 ; *PG*, XCII, 785 A.
(10) Cf. Th. Macridès, Τὸ βυζαντινὸν Ἕβδομον καὶ αἱ παρ'αὐτοῦ μοναὶ ἁγίων Παντελεήμονος καὶ Μάμαντος, Θρᾳκικά, X, 158-173.
(11) Nicétas Choniatès, Bonn, 428 ; *PG*, CXXXIX, 688 B.

connu. Il devait se trouver au nord de la ville, en un point difficile à préciser. Cependant, P. Gylles affirme que l'Hydralis était un affluent de droite du Barbyzès et qu'on l'appelait Belgrade de son temps[1]. D'où l'on peut conclure que la construction d'Andronic Comnène s'élevait au nord de Pyrgos.

5. *Palais de Saint-Mamas.* — Il fut construit par l'empereur Léon Ier, lors du grand incendie qui désola Constantinople en 469 et faillit dévorer le Palais Sacré. Le souverain s'établit pendant six mois à Saint-Mamas, où il bâtit une maison princière, un petit port, un hippodrome et un portique[2]. Ce palais était assez fréquenté par la cour impériale. C'est là qu'eurent lieu, pendant quarante jours, les fêtes données à l'occasion du mariage de Constantin VI avec Marie d'Arménie (788)[3]. Lors du grand tremblement de terre de 782, l'impératrice Irène et ce même Constantin, son fils, s'y étaient réfugiés[4]. En 785, les fils de Constantin Copronyme y subirent de cruels supplices pour avoir tenté une révolte[5]. Lors de son expédition contre Constantinople en 813, Croum, khan des Bulgares, incendia le palais de Saint-Mamas[6]. L'édifice fut sûrement reconstruit, puisque nous voyons Michel III y faire des séjours prolongés, pendant lesquels il s'abaissait à conduire des chars dans l'hippodrome voisin. C'est là qu'il fut assassiné le 24 septembre 867[7]. Il semble que ce palais existait encore au moment où écrivait le pseudo-Codinus (xe siècle)[8]. Aucun document plus récent n'en parle comme d'un édifice debout.

Le palais était au faubourg de Saint-Mamas, que l'on a identifié avec Beşiktaş (cf. aux quartiers, pp. 431-432 et carte XI).

6. *Palais de Pégé* (τῆς Πηγῆς)[9]. — On peut tenir pour certain que près du célèbre sanctuaire de la Théotocos de la Source il exista de bonne heure un palais où les empereurs pouvaient se retirer pour prendre du repos lorsqu'ils venaient faire leurs dévotions. D'après le *Livre des cérémonies* la cour s'y rendait officiellement le jour de l'Ascension. Après la messe solennelle à l'église, l'empereur invitait le patriarche à sa table et se retirait ensuite

(1) BT, II, 2; 72.
(2) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 598; *PG*, XCII, 829 A; Zonaras, XIV, 1; Th. Preger, III, 266.
(3) Théophane, I, 470.
(4) *Ibid.*, I, 464.
(5) *Ibid.*, I, 478.
(6) *Ibid.*, 503.
(7) Theophan. contin., Bonn, V, 2; Bonn, 254; *PG*, CIX, 269 D; Zonaras, XVI, 7.
(8) Th. Preger, *loc. cit.*
(9) Cf. carte I A 7.

dans ses appartements[1]. Au dire de Procope[2] et de Nicéphore Calliste[3] l'endroit était très agréable, une sorte de parc avec des bois de platanes et de cyprès et des prairies verdoyantes.

En 1322, le jeune Andronic Paléologue y passa quelques jours lors de sa marche infructueuse sur Constantinople et sa mère alla l'y rejoindre pour lui tenir compagnie et faire ses dévotions[4]. En 1375, le despote Andronic Paléologue surprit dans le palais de Pégé son père Jean V et son frère Manuel ; il les fit prisonniers et se proclama empereur[5]. Lorsque le sultan Mourad assiégea la ville en 1422, il établit son quartier général dans l'église même de la Source[6]. Cela laisserait croire que le palais avait été détruit ou ruiné depuis 1375. On n'en voit plus trace aujourd'hui et l'on ne saurait même dire où il se trouvait exactement. Du moins l'église a été reconstruite à la place qu'elle occupait jadis (cf. aux quartiers, p. 413).

7. *Palais de Pégées* (τῶν Πηγῶν). — A l'endroit nommé les Sources (αἱ Πηγαί), Basile le Macédonien construisit un palais pour servir de lieu de villégiature à la famille impériale. Il le dota de quatre chapelles dédiées à saint Élie, à saint Élisée, à saint Constantin et aux Quarante-deux martyrs récemment mis à mort à Amorium par les Arabes, sous le règne de Théophile. Il y ajouta deux oratoires en l'honneur de la Mère de Dieu[7].

C'est là que vers la fin de 886 Léon VI fit enfermer le patriarche Photius et Théodore Santabarène, accusés de complot[8]. Quelques années plus tard, le même empereur, qui prenait du repos au quartier dit τὰ Δαμιανοῦ sur le Bosphore, faillit être victime d'un attentat auquel participait le propre frère de sa maîtresse Zoé, fille de Zaoutsas. Celle-ci, entendant des chuchotements, eut le soupçon de ce qui se tramait ; elle réveilla l'empereur, qui se jeta dans une barque et se réfugia au palais de Pégées, d'où il partit de grand matin pour regagner le Grand Palais[9].

En 921, le tsar Syméon de Bulgarie poussa une pointe jusqu'à Constantinople et campa en vue des remparts. Pour l'empêcher de mettre le feu au palais de Pégées, Romain Lécapène envoya des troupes conduites par Jean le Recteur et les deux frères Léon

(1) Bonn, 113; *PG*, CXII, 72.
(2) *De aedif.*, I, 3; Bonn, III, 184-185; éd. J. Haury, III, 20-21.
(3) XV, 25; *PG*, CXLVII, 72.
(4) Nicéphore Grégoras, VIII, 9; Bonn, I, 359; *PG*, CXLVIII, 541 C.
(5) Phrantzès, Bonn, 55.
(6) Ducas, Bonn, 184.
(7) Theophan. contin., V, 91; Bonn, 337; *PG*, CIX, 377 B.
(8) Cédrénus, Bonn, II, 251; Léon le Grammairien, Bonn, 264.
(9) Cédrénus, Bonn, II, 257; Léon le Grammairien, Bonn, 270.

et Pothus Argyre, ainsi que le drongaire de la flotte, Alexis Mousélé, avec ses marins. Les Byzantins prirent position sur le bord de la mer. Les Bulgares, établis sur le plateau, les attaquèrent si violemment que ce fut bientôt une fuite éperdue. Jean le Recteur n'eut que le temps de grimper sur un bateau ; Alexis Mousélé, pesamment armé, ne put en faire autant et se noya ; les deux Argyres réussirent à se réfugier dans la forteresse de Sykae ; quant aux soldats et aux marins, un grand nombre d'entre eux furent tués, noyés ou faits prisonniers. Syméon, vainqueur, incendia le palais et bien d'autres édifices tout le long du Bosphore[1].

Six ans plus tard, Syméon mourait. Son fils Pierre ne demandait qu'à faire la paix avec les Byzantins. Il obtint la main de Marie, fille de Romain Lécapène. Trois jours après le mariage, qui fut célébré dans le célèbre sanctuaire de la Vierge de la Source (τῆς Πηγῆς), la cour donna un grand dîner sur le dromon impérial ancré à l'échelle de Pégées (ἐν τῇ ἀποβάθρᾳ τῶν Πηγῶν)[2].

Le palais de Pégées, incendié en 921, fut-il reconstruit ? On n'en a aucune preuve certaine. En tout cas il n'en est plus question chez les auteurs byzantins. Toutefois Liutprand dit que, pendant l'été de 968, Nicéphore Phocas passa trois semaines εἰς Πηγάς[3]. D'où l'on peut conclure que le palais avait été restauré, car il n'est pas probable que l'empereur ait logé sous la tente.

Le faubourg de Pégées (τῶν Πηγῶν), qu'il ne faut pas confondre avec celui de Pégé (τῆς Πηγῆς), se trouvait au delà de la Corne d'Or. On l'a identifié avec Kâsımpaşa et cette opinion paraît bien être la bonne, ainsi que nous le verrons lorsque nous parlerons des quartiers suburbains. Le palais était certainement sur la hauteur ou tout contre le flanc de la colline assez escarpée qui domine la mer en cet endroit. On le voit nettement par le récit de la bataille de 921. Cf. carte I, GF 3.

8. *Palais du Philopation*. — Il existait deux palais de ce nom, l'un à l'intérieur de la ville et l'autre à l'extérieur. Le premier doit être identifié avec celui des Manganes, au témoignage de Nicétas Choniatès (τὰς ἐν τῷ Φιλοπατίῳ .... οἰκοδομάς, αἳ τοῦ Μαγγάνη ἐλέγοντο)[4].

Le Philopation extérieur était un rendez-vous de chasse assez voisin des remparts terrestres et pourvu d'un palais dont on ne saurait dire l'importance. Il est signalé dès le milieu du IXe siècle.

(1) THEOPHAN. CONTIN., VI ; Bonn, 401-402 ; *PG*, CIX, 417 D.
(2) *Ibid.*, VI, Bonn, 414 ; *PG*, CIX, 420 A.
(3) *Legatio Constantinopoleos*, 25 ; *PL*, CXXXVI, 919 C.
(4) NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 331 ; *PG*, CXXXIX, 608 D-609 A.

Sous Michel III, Basile le Macédonien y tua un loup gigantesque[1]. Un des meurtriers de Michel III, nommé Jacobitzès, y périt d'un accident de chasse[2]. Constantin Monomaque (1042-1054) fit appel à des tziganes pour débarrasser ses chasses du Philopation des bêtes sauvages qui les dévastaient ; il y reçut saint Georges l'Hagiorite et un groupe d'orphelins géorgiens qui chantèrent solennellement l'office de l'Ascension[3]. Nicéphore Bryennios y fut privé de la vue en 1078[4]. Le palais fut très fréquenté depuis la fin du XIe siècle jusqu'à la prise de Constantinople par les Latins en 1204. Alexis Comnène en fit son « Vincennes »[5]. Manuel Comnène le mit à la disposition de l'empereur Conrad d'Allemagne et du roi de France Louis VII en 1147[6]. Conrad saccagea le parc et prit dans le palais tout ce qui lui convenait, s'il faut en croire Odon de Deuil[7].

Andronic Comnène établit au Philopation extérieur son séjour préféré[8]. Alexis l'Ange y séjourna avant de prendre le pouvoir et il s'y retira après une expédition en Thrace[9]. Il semble que le Philopation ait été complètement abandonné après l'occupation latine. Cependant on le signale encore. C'est ainsi qu'il y avait là une terre appartenant au monastère de Lips[10]. Le palais possédait une chapelle puisqu'on y célébrait solennellement la fête de l'Ascension sous Constantin Monomaque[11] et sous Andronic Comnène[12].

J. B. Papadopoulos a cru reconnaître les ruines du palais du Philopation extérieur aux environs du village de Topcilar[13]. C. Emereau se range à cette opinion et localise le Philopation entre la porte de Charisios (porte d'Andrinople) et la Corne d'Or[14]. A.-M. Schneider le place en face des Blachernes[15], d'où l'on pouvait l'apercevoir, au dire de Nicétas Choniatès[16]. Il se peut toutefois qu'il fût plus à l'ouest, car il y avait là un champ de course (ἱππηλάτον), qu'il faut probablement localiser dans la plaine en face de la porte Saint-Romain. Nicétas Choniatès, qui signale ce champ

(1) THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 231 ; *PG*, CIX, 248 A.
(2) GEORGES MOINE, Bonn, 839 ; *PG*, CIX, 900 D.
(3) *Vita s. Georgii Hagioritae*, 33, 86 ; *An. Boll.*, XXXVI, 102-103, 140.
(4) BRYENNIOS, Bonn, 147 ; *PG*, CXXVII, 193 D.
(5) ZONARAS, XVIII, 22.
(6) CINNAMOS, Bonn, 74, 83 ; *PG*, CXXXIII, 391 C, 408 A.
(7) ODON DE DEUIL, *De Ludovici VII Itinere*, IV ; *PL*, CLXXXV, 1208 BC.
(8) NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 492 ; *PG*, CXXXIX, 740 B.
(9) *Ibid.*, Bonn, 644 ; *PG*, CXXXIX, 864 B.
(10) H. DELEHAYE, *Deux typica*, 131, 134.
(11) *Vita s. Georgii Hagioritae*, 86, p. 140.
(12) NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 380 ; *PG*, CXXXIX, 648 C.
(13) *Comptes rendus de l'Ac. des Inscr. et Belles-Lettres*, 1921, 276 sq.
(14) *Le Philopation, le « Vincennes » de Byzance*, *EO*, XXI, 1922, 171-185.
(15) *Byzanz.*, 81.
(16) Bonn, 529 ; *PG*, CXXXIX, 769 B.

de course, dit qu'il était proche des portes terrestres[1]. Cf. carte I AB 3-4.

9. *Palais de Sainte-Théodora.* — Divers chroniqueurs, parlant d'un raid des Bulgares vers Constantinople, en juin 922, disent qu'ils arrivèrent jusqu'au palais de Sainte-Théodora (μεχρὶ τῶν τῆς ἁγίας Θεοδώρας παλατίων)[2]. Rien, dans ces textes, n'indique de façon certaine la position du palais. Cependant Malalas signale une église Sainte-Théodora « près du pont »[3], qui n'est autre que le pont de Justinien, comme on le voit par le Synaxaire quand il parle de cette église[4]. C'est donc au fond de la Corne d'Or que se trouvait le palais de Sainte-Théodora. Cf. carte VIII.

10. *Palais de Thérapia.* — Presqu'au sommet du Bosphore, sur la rive européenne, il y avait un palais impérial au bourg appelé Thérapia[5], qui existe toujours ; les Turcs l'appellent Tarabya, tandis que les Grecs lui ont conservé son nom ancien. Cf. carte XI.

11. *Palais de Saint-Zacharie.* — Un palais est signalé dans une localité appelée Saint-Zacharie[6]. Il s'agit très probablement du village de ce nom situé près de l'église Saint-Zacharie ἐν τῷ Καταβόλῳ, dont parle une vie de saint Daniel le Stylite[7] et qui devait se trouver sur la rive européenne du Bosphore.

II. — Banlieue asiatique

Nous avons vu que la cour impériale possédait sur la côte d'Europe de nombreux palais qu'elle habitait plus ou moins fréquemment suivant les préférences des princes régnants. Il faut remarquer que les Byzantins ne manifestaient pas les mêmes goûts que les modernes habitants de Constantinople. Aujourd'hui on va passer les mois les plus chauds, soit dans le Haut Bosphore, soit sur la côte d'Asie, de Scutari à Pendik, soit encore aux îles des Princes. Le Haut Bosphore ne semble pas avoir joui de la faveur des Byzantins, au moins de celle de la cour, car on n'y signale aucun palais impérial en dehors de celui de Thérapia. Le Bas-

(1) μικρὸν ἄποθεν τῶν χερσαίων πυλῶν, Bonn, 15 ; *PG*, CXXXIX, 19.
(2) Léon le Grammairien, Bonn, 307 ; *PG*, CVIII, 1141 B ; Theophan. contin., Bonn, 402 ; *PG*, CIX, 420 C ; Syméon Magister, Bonn, 734 ; *PG*, CIX, 796 C ; Théodose de Mélitène, 217.
(3) Bonn, 492 ; *PG*, XCVII, 712 A.
(4) *Syn. CP*, 57, 64.
(5) Georges Moine, de Boor, II, 771 ; Théophane, I, 473.
(6) ΑΙΣ , II, 362, 363, 371.
(7) H. Delehaye, *Les saints stylites*, 63-64.

Bosphore est un peu mieux fréquenté, avec les palais de Saint-Zacharie et de Saint-Mamas sur la côte européenne, ceux des Sophianae et de la Metanoia sur la côte asiatique. La rive de la Propontide, au sud-est du Bosphore, en revanche, voit souvent la cour impériale dans l'un ou l'autre des palais que l'on y rencontre : Scoutarion, Chalcédoine, Hiéria, Rufinianes, Bryas et peut-être Poléaticon. Les îles semblent réservées aux moines et l'on n'y connaît qu'un seul palais, celui de Prinkipo. Il y avait sans doute à l'intérieur du pays, surtout dans la région de l'Alemdağı, des rendez-vous de chasse, car les basileis affectionnaient cette contrée giboyeuse pour leurs exploits cynégétiques. Un seul nous a laissé son nom, celui de Damatrys[1].

1. *Palais de Bryas.* — Plus loin que la localité appelée Rufinianes on rencontrait un autre palais impérial, celui de Bryas, construit sur le modèle de celui des califes de Bagdad. Les patriographes n'hésitent pas à le faire remonter à Tibère II et à son gendre Maurice, vers 582[2]. Cette attribution est purement légendaire, car les Arabes n'avaient pas encore paru en Mésopotamie à cette époque et n'étaient même pas sortis de leur presqu'île. Cependant on peut admettre que ces deux princes construisirent un premier édifice à Bryas. Les chroniqueurs affirment que le palais de style arabe est l'œuvre de Théophile en 831 ou 832. Un continuateur de Théophane dit que l'idée en avait été suggérée à l'empereur par son ancien précepteur, Jean le Syncelle, qui avait été envoyé en ambassade à Bagdad. Ce personnage avait admiré la résidence du calife, pris des notes et conseillé à Théophile de reconstruire le palais de Bryas dans le même style. Le travail fut confié à un architecte du nom de Patrice qui le termina rapidement. Pour l'édifier Théophile utilisa les ruines du temple païen de Satyre, situé non loin de là. Il le dota d'une grande salle dédiée à la Mère de Dieu et d'une église à trois nefs en l'honneur de l'archange saint Michel et de saintes martyres, probablement les saintes Ménodore, Métrodore et Nymphodore, fort vénérées en Bithynie. Il planta autour du palais de vastes jardins et y amena de l'eau en abondance par des canalisations qui utilisèrent les sources du voisinage[3].

Théophile résidait volontiers dans ce palais qui n'avait pas son pareil à Constantinople. Il y était quand on vint lui annoncer que les Arabes s'étaient avancés jusqu'à Amorium, ce qui l'obligea

(1) J. Pargoire, *L'amour de la campagne chez les Byzantins*, *EO*, XI, 1908, 15-2
(2) Th. Preger, III, 268.
(3) Theophan. contin., Bonn, 98-99 ; *PG*, CIX, 112-113 ; Syméon Magister Bonn, 634 ; *PG*, CIX, 752 D ; Léon le Grammairien, Bonn, 690 ; *PG*, CVIII, 1053 A,

à faire une campagne pour repousser les envahisseurs[1]. L'histoire est muette sur ce qu'il advint de ce palais.

Le village de Bryas s'élevait très probablement à l'est de la colline qui est au delà du moderne Maltepe et que l'on appelle Drakostepe ; on y voit encore des restes de constructions. Quant au palais, il devait se trouver à l'extrémité de la même colline, près de la mer, où l'on rencontre des débris de marbre et des briques byzantines. Il semble même que le palais possédait un petit port, dont on aperçoit des traces de môle à quelque distance du rivage[2]. Cf. carte XIII.

2. *Palais de Chalcédoine.* — Cette petite ville de la banlieue asiatique semble avoir attiré de bonne heure la famille impériale. On y voit résider Théodose II en 446, lorsque le tout puissant eunuque Chrysaphius intrigue contre l'évêque Flavien de Constantinople[3]. On ignore du reste l'emplacement de la résidence impériale. Il semble même que ce ne soit qu'au VIIe siècle que l'on voit s'élever à Chalcédoine un vrai palais. Ce fut Constantin III qui le bâtit pour y rétablir sa santé chancelante. C'est là qu'il mourut, probablement empoisonné par sa belle-mère Martine (25 mai 641)[4]. Les croisés s'y installèrent le 24 juin 1203. Villehardouin, qui rapporte le fait, vante la beauté de l'édifice. Ils « prisrent port devant un palais l'empereor Alexi, dont li leus estoit apelez Chalcidoines... Cil palais fut un des plus biaux et des plus delitables que unques oel pussent esgarder, de toz les delis que il convient à cors d'ome, que en maison de prince doit avoir... Et li conte et li baron descendirent à terre, et se erberierent el palais et en la ville entor »[5]. Aucun document ne parle plus de cette demeure impériale.

D'après le texte de Villehardouin, le palais se trouvait donc près du port, et à l'intérieur de la ville. Ce port ne peut être que celui qui regardait Constantinople et qui est actuellement comblé depuis longtemps. Il est probable qu'il faut chercher l'emplacement du palais de Constantin III sur la hauteur, à droite du carrefour dit Altıyol (Les Six-Chemins) en venant de la mer. Sous les maisons de ce quartier il existe de vastes souterrains qui doivent lui avoir appartenu[6]. Cf. carte XII.

(1) LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 690 ; *PG*, CVIII, 1056 C.
(2) R. JANIN, *La banlieue asiatique*, *EO*, XXII, 1923, 193-195.
(3) THÉOPHANE, I, 98.
(4) NICÉPHORE, *Épitome*, de Boor, 28.
(5) VILLEHARDOUIN, *La conquête de Constantinople*, nos 134-135, de Wailly, 74-75.
(6) R. JANIN, *La banlieue asiatique*, *EO*, XXII, 1923, 378-379.

3. *Palais de Damatrys.* — Il fut l'œuvre de Tibère II et de son gendre Maurice, s'il faut en croire le pseudo-Codinus[1]. C'est là que se trouvait Justinien II lorsqu'il apprit que l'armée envoyée par lui en Chersonèse pour réprimer une révolte s'était jointe aux insurgés. Il partit aussitôt pour la mer Noire, où, trouvant sa flotte mutinée, il revint précipitamment à Damatrys. Le patrice Élie, envoyé par Philippique, vint l'y mettre à mort[2]. Léon VI séjourna à Damatrys en 909 ou 910[3]. En 1043, le patrice Constantin Adrobalanos, conduisant une armée de Petchénègues contre les Turcs, les voit se révolter à Damatrys. Il n'a que le temps de se réfugier dans le palais, mais les mutins s'y précipitent à sa suite et le mettent à mort. Après quoi ils tournent bride et reviennent au Bosphore qu'ils traversent à la nage de leurs chevaux[4]. En 1057, Isaac Comnène, qui marche sur Constantinople à la tête de ses troupes, passe la nuit du 31 août au palais de Damatrys et repart le lendemain pour aller prendre possession du trône impérial[5]. Manuel Comnène chassait l'hiver à Damatrys et Skylitzès se fait l'écho de ses prouesses cynégétiques[6]. C'est à Damatrys que Michel VIII Paléologue fit crever les yeux au prince Jean, fils du despote Michel l'Ange, dont les succès contre les Turcs lui portaient ombrage (1280)[7]. Le 1er juin 1296, Andronic II venait d'arriver à Damatrys pour y passer l'été sous la tente, lorsqu'un violent tremblement de terre ravagea Constantinople et sa banlieue[8].

Les auteurs byzantins ne parlent plus de Damatrys à partir de cette époque. Il se peut que le palais ait été détruit par les Turcs lors de leurs incursions répétées au début du XIVe siècle. Le sultan Orkhan s'empara du reste de cette localité en 1330 et les Byzantins ne durent pas y revenir depuis lors.

On tient pour démontré que Damatrys doit être recherché au village turc de Samandra, situé dans la plaine qui se trouve derrière le Kayşdağı. On y rencontre encore des constructions massives qui appartiennent peut-être au palais. Cf. carte XIII.

4. *Palais de Hiéria.* — Il dut son existence à un caprice de Théodora, femme de Justinien. Cette princesse choisit sur la côte d'Asie une presqu'île pour y construire une maison de plaisance

(1) TH. PREGER, III, 269.
(2) NICÉPHORE, *Épitome*, de Boor, 47.
(3) THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 369 ; *PG*, CIX, 392 D.
(4) CÉDRÉNUS, Bonn, I, 783 ; *PG*, CXXI, 860 A ; SKYLITZÈS, Bonn, 588 ; *PG*, CXXII, 320 BC.
(5) *Ibid.*, Bonn, 635 ; *PG*, CXXII, 364 CD.
(6) CINNAMOS, Bonn, 266 ; *PG*, CXXXIII, 633 C.
(7) PACHYMÈRE, Bonn, I, 487 ; *PG*, CXLIII, 945-954.
(8) *Ibid.*, Bonn, II, 233 ; *PG*, CXLIV, 257 A.

où elle pourrait se reposer des agitations de la ville et de la cour. Son impérial époux s'y prêta avec complaisance et fit bien les choses, car, non content d'édifier un palais, il y adjoignit des portiques, des places publiques, des bains, une église de la Théotocos et un petit port[1]. Presque chaque année la cour s'y transportait pendant l'été, ce qui n'était pas du goût des fonctionnaires du Palais, s'il faut en croire l'*Historia arcana*[2]. On connaît deux épigrammes d'un poète anonyme sur l'entrée du palais :

Τοῦτον Ἰουστινιανὸς ἀγακλέα δείματο χῶρον
Ὕδατι καὶ γαίῃ κάλλος ἐπικρεμάσας,

« Justinien bâtit ce lieu très beau, recouvrant l'eau et la terre de beauté ».

Κοίρανοι, ὑμετέρην ἀρετὴν κάρτος τε καὶ ἔργα
Αὐδήσει χρόνος ἀιέν, ἕως πόλος ἀστέρας ἕλκῃ,

« Seigneurs, le siècle proclamera votre vertu, votre puissance et vos œuvres tant que le pôle fera mouvoir les astres »[3].

Au début du siècle suivant, les Perses durent s'établir dans la villa impériale, lors de leur raid de 609 et de leurs sièges de Chalcédoine en 616, 626-627, mais ils ne la détruisirent pas, car on voit Héraclius y séjourner à plusieurs reprises. C'est là qu'il passa son premier été à Constantinople et que naquit sa fille Épiphanie (7 juillet 611)[4]. Au début de 628, il vint y préparer les fêtes de son triomphe sur Chosroès. Il y attendit l'arrivée de la vraie croix et la garda quelques jours avant de rentrer solennellement dans la capitale[5]. Il y passa les dernières années de sa vie, en proie à une maladie qui le rendit à moitié fou et lui fit commettre des cruautés. C'est à Hiéria qu'il fit mutiler et exiler son fils naturel Athanaric et son neveu Théodose, accusés de complot[6]. On finit par le transporter en ville où il mourut.

Au siècle suivant, nous voyons Constantin V tenir dans le palais de Hiéria un concile qui condamna le culte des images (753)[7]. En 768, Irène l'Athénienne y resta plusieurs mois avant d'aller en ville épouser le fils de Constantin V, Léon IV Khazare[8]. Elle y retourna quand elle fut devenue impératrice[9]. Théophile y

(1) Procope, *De aedif.*, I, 3, 11 ; Bonn, III, 207 ; éd. J. Haury, III, 22, 28.
(2) *Ibid.*, III, 95-96 ; Cédrénus, Bonn, II, 689 ; *PG*, CXXII, 417 D.
(3) *Anthologie palatine*, IX, 820, 821 ; éd. Dübner, II, 161.
(4) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 702 ; *PG*, XCII, 984 B.
(5) Théophane, I, 328.
(6) Nicéphore, *Épitome*, de Boor, 25.
(7) Théophane, I, 427.
(8) *Ibid.*, I, 444.
(9) *Ibid.*, I, 474.

séjourna en 838 au retour d'une campagne plus ou moins heureuse contre les Sarrasins[1]. Basile le Macédonien fit remettre en état le palais et les autres édifices de la presqu'île ; au palais il ajouta un élégant oratoire dédié au prophète Élie[2]. Il y attendit les honneurs du triomphe à son retour d'une expédition contre les Arabes de Cilicie (875). Il y était également quand il fit justice, sur la fin de sa vie, du traître Apostypès[3].

C'est du palais de Hiéria que partait la procession de la fête des vendanges à laquelle prenaient part toutes les autorités civiles et religieuses et qui se déroulait dans la campagne environnante suivant un rite minutieusement réglé[4]. Constantin VII Porphyrogénète restaura le palais où il aimait à jouir de la fraîcheur avec ses courtisans[5]. En 962, Nicéphore Phocas y amena l'armée d'Orient et y attendit que le peuple de la capitale l'accueillit en souverain[6]. En 1069, Romain Diogène y passa ; deux ans plus tard, il y revint pour se mettre à la tête de la malheureuse expédition qui lui coûta le trône et la vie[7]. Depuis lors le palais de Hiéria ne fait plus parler de lui et l'on ignore complètement ce qu'il devint. P. Gylles n'y trouva plus que des ruines informes vers 1540.

Le palais de Hiéria se trouvait au moderne Fenerbahçe (Phanaraki), comme l'a fort bien démontré le P. J. Pargoire[8]. Cf. carte XII.

5. *Palais de Méloudion* (τοῦ Μηλουδίου). — Il ne nous est connu que par Nicolas Choniatès. Cet auteur raconte qu'Andronic Comnène s'y reposait quand il apprit au commencement de la nuit le meurtre d'un de ses ministres ; il se contenta de rédiger une brève proclamation aux habitants de Constantinople pour leur recommander le calme et ce n'est que le lendemain matin qu'il se rendit en ville à bord de sa trirème (1185)[9].

La seule indication donnée par Nicétas est que le palais se trouvait sur la côte orientale du Bosphore : ἐς τὸ ἑῷον μέρος τοῦ ἀναπλευομένου τῆς Προποντίδος πορθμοῦ περὶ τὰ τοῦ Μηλουδίου κεκλημένα. Sc. Byzantios a cru pouvoir fixer l'endroit à Hunkyariskelesi, c'est-à-dire au cap situé à l'ouest de Beykos, en face de Thérapia

(1) *De cer.*, *Append. ad I*, Bonn, 504 ; *PG*, CXII, 956 C.
(2) Theophan. contin., Bonn, 337 ; *PG*, CIX, 353 D.
(3) Theophan. contin., Bonn, 307 ; *PG*, CIX, 324 B.
(4) *De cer.*, I, 78 ; Bonn, 217 ; *PG*, CXII, 669 B sq.
(5) Theophan. contin., Bonn, 451 ; *PG*, CIX, 469.
(6) Léon Diacre, Bonn, 46 ; *PG*, CXVII, 728-729.
(7) Attaliatès, Bonn, 122 ; 142-143 ; Skylitzès, *PG*, CXXII, 417, 608.
(8) *Hiéria*, *BIRC*, IV, 1899, 9-78.
(9) Bonn, 448.

(Tarabya)[1], mais on se demande sur quoi il se base. P. Gylles est peut-être plus près de la vérité quand il place Méloudion à Beylerbey[2]. D'après le récit de Nicétas, il semble en effet que le palais n'était pas très éloigné de la capitale ; de plus, comme on connaît la passion d'Andronic pour la chasse, il est assez vraisemblable que sa résidence était près de l'Alemdağı, contrée giboyeuse très fréquentée à cette époque.

6. *Palais de la Metanoia.* — Un palais impérial (βασίλεια), situé sur la rive asiatique du Bosphore, fut transformé en monastère sous le nom de Métanoia (Μετάνοια, Pénitence) par Justinien et Théodora, qui y établirent cinq cents femmes publiques[3]. Sc. Byzantios lui assigne le site de Kuleli[4], hypothèse assez vraisemblable, mais qu'il serait difficile de prouver. Cf. carte XI.

7. *Palais de Poléaticon.* — Il est probable que la cour avait au moins un pied-à-terre dans cette bourgade, car c'était un des endroits où le préfet de la ville était tenu d'aller recevoir l'empereur au retour de ses expéditions en Asie Mineure[5].

Poléaticon a été identifié avec le moderne Bostanci[6]. On n'y voit aucune trace de construction impériale.

8. *Palais de Prinkipo.* — Les îles des Princes furent fort peu fréquentées par la population de Constantinople et la cour ellemême les dédaigna. Toutefois Justin II construisit un palais près du port de Prinkipo en 569-570[7]. Ce palais n'est pas autrement connu. Peut-être est-ce là que séjourna Irène Ducas pendant que son impérial époux, Alexis Comnène, conduisait une campagne contre les Turcs en Bithynie (1115)[8], à moins qu'elle n'eût pris logement au monastère féminin de l'île. On ignore l'emplacement du palais dont il ne semble pas subsister de traces.

9. *Palais de Rufinianes.* — Le ministre d'Arcadius Rufin s'était fait construire à l'endroit appelé Drys (Δρῦς, Le Chêne), un palais luxueux, qui prit naturellement le nom de Rufinianes (Ῥουφινιαναί). Il est à peu près certain que cette maison de plaisance revint à l'empereur quand il eut disgrâcié et mis à mort Rufin, car Sozo-

(1) II, 208.
(2) *BT*, III, 8 ; 235.
(3) Procope, *De aedif.*, I, 1 ; Bonn, III, 200 ; éd. J. Haury, III, 35-37.
(4) II, 231-232.
(5) *De cer.*, Bonn, 497 ; *PG*, CXII, 937.
(6) R. Janin, *La banlieue asiatique*, *EO*, XXII, 1923, 190.
(7) Théophane, I, 243.
(8) *Alexiade*, XV, 1.

mène la désigne sous le nom de βασίλεια[1]. En tout cas, les filles d'Arcadius, Pulchérie, Arcadia et Marina, y firent des séjours assez fréquents entre 408 et 444[2]. Théodose II y venait rejoindre ses sœurs. Il y était lorsqu'il reçut, le 4 septembre 431, la délégation des évêques orientaux au concile d'Éphèse[3]. Sous Justinien, le palais devint la propriété de Bélisaire et c'est là que sa femme, la trop fameuse Antonine, tendit au préfet du prétoire Jean de Cappadoce un piège qui lui fut fatal[4].

Aucun auteur ne parle plus du palais de Rufinianes, mais il est probable que le continuateur de Théophane qui a écrit la vie de Constantin Porphyrogénète le désigne quand il dit que ce prince, après avoir fait les restaurations nécessaires à Hiéria, rebâtit également un palais « dans un autre lieu, près de l'église des Saints-Apôtres », ce qui est précisément le cas du palais de Rufinianes, que Rufin avait construit près de l'église des Saints-Apôtres. Le travail ordonné par Constantin Porphyrogénète fut si bien fait que le nouvel édifice surpassait en splendeur celui de Hiéria[5]. La dernière mention que l'on en ait est le séjour qu'y fit Nicéphore Botaniate en 1078[6].

Rufinianes a été identifié avec Caddebostanı par le P. J. Pargoire[7] et cette identification a toutes chances d'être la vraie. Cf. carte XIII.

10. *Palais de Scoutarion.* — A la pointe du moderne Scutari, appelée par les anciens Damalis (Δάμαλις), les empereurs byzantins possédaient, au moins à partir du XIIe siècle, un palais qu'ils habitaient volontiers. Manuel Comnène (1143-1180) venait s'y reposer entre deux campagnes et c'est là qu'il chercha vainement la guérison pendant les deux derniers mois de sa vie[8]. Il y convoqua aussi un concile pour mettre fin à la querelle sur l'anathème au Dieu de Mahomet[9]. Lors de leur arrivée à Constantinople, les guerriers de la quatrième croisade s'y établirent le 23 juin 1203 : « Ensi s'en vont contremont le Braz bien une lieue desor Constantinople en un palais qui ere l'empereor Alexi, qui ere appelé

(1) H. E., VIII, 17 ; *PG*, LXVII, 1560 A.
(2) Callinique, *Vita s. Hypatii*, Leipzig, 1895, 112, 119.
(3) Théodoret de Cyr, *Epist.*, 163 ; *PG*, LXXXIII, 1464 B.
(4) Procope, *De bello Persico*, I, 25 ; Bonn, I, 133-134 ; éd. J. Haury, III, 138.
(5) Theophan. contin., Bonn, 451 ; *PG*, CIX, 469 C.
(6) Bryennios, Bonn, 124 ; *PG*, CXXVII, 169 C.
(7) J. Pargoire, *Rufinianes*, *BZ*, VIII, 1899, 429-478 ; R. Janin, *La banlieue asiatique*, *EO*, XXII, 1923, 182-190.
(8) Nicétas Choniatès, Bonn, 260 ; *PG*, CXXXIX, 565.
(9) *Ibid.*

l'Escutaire »[1]. Nicétas Choniatès dit également que le palais s'appelait τοῦ Σκουταρίου[2], sans doute à cause du voisinage d'une caserne des Scutarii, un des corps d'élite de la garde impériale. Aucun texte ne parle plus de ce palais depuis le début du XIIIe siècle.

Il n'est pas probable que ce soit celui que Philippique construisit près de son monastère pour y recevoir son beau-frère Maurice et sa famille. En tout cas, il faut le situer près de la Pointe de Scutari (κατὰ τὴν Δάμαλιν, dit Nicétas Choniatès) et non pas dans le vallon de Kavakburnu, comme le pensait Sc. Byzantios[3].

11. *Palais des Sophianae* (τῶν Σοφιανῶν). — Plusieurs autres s'accordent à dire qu'il fut construit par Justin II dans le proasteion qu'il avait habité avant de monter sur le trône, alors qu'il n'était encore que curopalate. Son but était d'y ensevelir son fils Justus, qui était mort en cet endroit et qui avait été enterré dans l'église Saint-Michel toute proche. Il appela ce palais αἱ Σοφιαναὶ du nom de sa femme Sophie. La construction commença en 568. L'année suivante, il mit en chantier un second palais au même lieu[4]. C'est dans l'un de ces deux palais que naquit, le 3 mai 612, Héraclius le Jeune[5]. Constantin V y célébra une victoire sur les Arabes, au cours d'un séjour qu'il y faisait[6].

Marien le Scholastique a composé sur un des palais des Sophianae un épigramme qui nous donne quelques renseignements sur sa position :

Ὀππόθι τεμνομένης χθονὸς ἄνδιχα πόντον ἀνοίγει
Πλαγκτὸς ἀλικλύστων πορθμὸς ἐπ' ἠϊόνων
Χρύσεα συλλέκτρῳ τάδ' ἀνάκτορα θῆκεν Ἀνάσσῃ
Τῇ πολυκυδίστῃ θεῖος Ἄναξ Σοφίῃ
Ἄξιον, ὦ Ῥώμη, μεγαλοκρατές, ἀντία σεῖο
Κάλλος ἀπ' Εὐρώπης δέρκεα εἰς Ἀσίην,

« Là où le creux des rivages retentit du tumulte de la mer et où celle-ci partage la terre en deux, le divin empereur a élevé à sa femme l'impératrice Sophie grandement affligée un palais d'or; en face de toi, Rome, sa beauté remarquable et puissante regarde d'Europe en Asie »[7].

(1) *La conquête de Constantinople*, n° 136 ; de Wailly, 76.
(2) *Op. et loc. cit.*
(3) II, 248.
(4) Théophane, I, 243.
(5) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 702 ; *PG*, XCII, 984 A.
(6) Théophane, I, 451.
(7) *Anthologie palatine*, IX, 657 ; éd. Dübner, II, 134.

On voit par là que le palais des Sophianae se trouvait sur la côte d'Asie, dans la partie du Bosphore qui faisait face à Constantinople et sur le bord de la mer. C'est pourquoi le P. Pargoire pensait qu'il faut le situer à Çengelköy ou dans les environs immédiats[1]. Cf. carte XI.

(1) *Hiéria*, *BIRC*, IV, 1899, 43.

CHAPITRE XII

LES ÉDIFICES PUBLICS

Constantin se préoccupa tout naturellement de donner à sa nouvelle capitale les édifices publics nécessaires à son administration et aux services généraux de l'État. Ses successeurs continuèrent l'œuvre commencée, en sorte que la ville n'eut rien à envier à l'ancienne Rome. Ces édifices sont les deux Sénats, la Basilique, l'Octogone, la Bibliothèque, le Prétoire, les Prisons, le Quaestorium, le Génicon, l'Idikon, le Capitole, la Basilique de Théodose, etc.

I. — Les Sénats[1]

Constantinople posséda deux édifices de ce nom, ainsi que cela ressort des textes. Cependant presque tous les auteurs, à la suite de Ducange, ne semblent pas les avoir nettement distingués et ils ont parfois attribué à l'un ce qui appartient à l'autre. La confusion est d'ailleurs facile. Si l'on peut dire sans trop de peine auquel des deux se rapportent certains faits, par contre il en est d'autres, surtout chez les patriographes, pour lesquels le doute semble de rigueur. L'un de ces sénats se trouvait dans la VIe région, d'après la *Notitia*, au nord du forum de Constantin, suivant Cédrénus ; l'autre était situé à l'extrémité orientale de l'Augustéon.

Sénat du forum de Constantin. — Il fut construit par l'empereur de ce nom. Le souverain, suivant les patriographes, y aurait déposé sa statue sous la figure d'Apollon en attendant l'inauguration solennelle de la ville[2]. Un incendie le ravagea, la cinquième année de Léon Ier, donc en 462, en même temps qu'une grande partie de la ville[3]. Il fut certainement reconstruit, puisqu'il est encore

(1) Ducange, II, ix, 1 ; J. P. Richter, 393-398.
(2) Th. Preger, 42 ; II, 174.
(3) Cédrénus, Bonn, I, 610 ; *PG*, CXXI, 664 B ; Zonaras, XIV, 1.

signalé au xe siècle. C'est probablement de lui que parle un patriographe quand il dit qu'il doit son nom à un personnage appelé Sinatos qui l'aurait construit ! Il y signale une statue assez singulière en porphyre, avec une triple tête représentant au milieu Constantin, à gauche Constance et à droite Constant, avec deux jambes seulement, mais six bras. Cette statue aurait été volée au cours d'un incendie et Théodose aurait cherché à la retrouver. Les voleurs se seraient noyés avec elle en voulant regagner leur pays, et tous les efforts faits pour la repêcher demeurèrent vains[1]. Cédrénus et Zonaras sont d'accord avec les patriographes pour dire que les sénateurs y tenaient conseil et que l'empereur y revêtait les insignes de consul[2].

C'était un grand édifice, d'une splendeur inouïe, orné de statues et de revêtements de porphyre[3]. Il était encore debout au milieu du xe siècle. En effet, le *Livre des cérémonies* note que lorsque la procession s'arrêtait au forum de Constantin, au retour d'une cérémonie, le patriarche se plaçait devant le Sénat et que, lorsque le temps était mauvais, le cortège s'abritait dans l'édifice[4]. De même, quand avait lieu un triomphe au retour d'une expédition victorieuse, les prisonniers de guerre étaient gardés dans le Sénat pendant que se déroulait la cérémonie à l'oratoire de Saint-Constantin[5].

Sénat de l'Augustéon. — Cet édifice a fait davantage parler de lui que le précédent. Il est également l'œuvre de Constantin[6]. Lors de l'incendie de Sainte-Sophie, au moment où saint Jean Chrysostome partait pour l'exil (404), le Sénat de l'Augustéon, situé près de là, fut également la proie des flammes[7]. L'édifice fut bientôt reconstruit. Le 30 décembre 414, le préfet du prétoire Aurélien y inaugura trois bustes impériaux, ceux d'Honorius, d'Arcadius et de Pulchérie[8]. L'année suivante, le même fonctionnaire en fit autant pour la statue en or de Théodose II[9]. Le Sénat brûla de nouveau pendant la révolte des Nika[10]. Procope nous apprend

(1) Th. Preger, 49.
(2) *Loc. cit.;* Th. Preger, II, 173.
(3) Zonaras, *loc. cit.*
(4) *De cer.*, I, 30 ; Bonn, 165 ; *PG*, CXII, 404 B, 408 D.
(5) *Ibid.*, II, 19 ; Bonn, 609 ; *PG*, CXII, 1137 A.
(6) Sozomène, *H. E.*, VII, 20 ; *PG*, LXVII, 1508 A ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 528-529 ; *PG*, XCII, 709.
(7) Sozomène, VIII, 22 ; *PG*, LXVII, 1514 C ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 621 ; *PG*, XCII, 876 C.
(8) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 571 ; *PG*, XCII, 785 C.
(9) *Ibid.*, Bonn, I, 573 ; *PG*, XCII, 788 C.
(10) *Ibid.*, Bonn, I, 621 ; *PG*, XCII, 876 C.

que Justinien ne tarda pas à le reconstruire plus beau qu'il n'était[1].

Les patriographes disent que les Ariens y tuèrent à coups de bâton Adrien, archidiacre de Sainte-Irène[2]. C'est probablement là aussi, et non au Sénat du forum de Constantin, qu'étaient les statues de Jupiter de Dodone, d'Artémis et d'Aphrodite, ainsi que celles des cochers du Cirque[3]. C'est devant le Sénat de l'Augustéon que se dressait la statue en argent d'Eudoxie, femme d'Arcadius[4]. Les sénateurs s'y réunissaient le premier jour de l'an suivant la vieille coutume romaine[5].

C'était un grand et bel édifice, dont Procope se dit impuissant à décrire la splendeur. Il était terminé à l'est par une abside. A l'extérieur, du côté de l'ouest, deux colonnes le soutenaient. Quatre autres colonnes, de grandes dimensions, situées quelque peu en avant, formaient portique ; celui-ci était surmonté d'une coupole. Colonnes et revêtements des murs étaient également en marbre blanc. Des statues décoraient le Sénat jusque dans le portique[6]. P. Gylles vit encore, vers 1540, des pans de mur qu'il pensait être ceux du Sénat[7].

Les divers textes relatifs à ce monument permettent de déterminer son emplacement avec assez d'exactitude. Il était sur le côté oriental de l'Augustéon, à gauche du Grand Palais, au sud-est de Sainte-Sophie et à une certaine distance de cette église[8]. C'est pourquoi l'on a identifié cet emplacement avec celui qu'a occupé le Tribunal de Commerce (Ticaret) d'Istanbul, incendié en 1910, alors qu'il était devenu la Chambre des Députés.

II. — **La Basilique**[9]

On donnait le nom de basiliques à des halles où se plaidaient les procès, où l'on traitait les affaires, où se trouvaient aussi des boutiques. Les deux Sénats ont été appelés ainsi, de même que la basilique de Théodose au forum Tauri, même le marché des pelletiers et celui des argentiers. Cependant le nom s'appliquait

(1) *De aedif.*, I, 10 ; Bonn, III, 202.
(2) Th. Preger, 24 ; II, 174.
(3) *Ibid.*, 17, 24 ; I, 139 ; II, 201.
(4) Sozomène, VIII, 20 ; *PG*, LXVII, 1508 AB.
(5) Procope, *De aedif.*, I, 10 ; Bonn, III, 202 ; éd. J. Haury, III, 39.
(6) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 528-529 ; *PG*, XCII, 709 AB ; Procope, *De aedif.*, I, 10 ; Bonn, III, 202 ; éd. J. Haury, III, 39.
(7) *TC*, II, 17 ; 107.
(8) Sozomène, VIII, 20, 22 ; *PG*, LXVII, 1508 A, 1514 C ; Procope, *De bello Persico*, I, 24 ; Bonn, I, 124 ; *De aedif.*, I, 10 ; Bonn, III, 202 ; éd. J. Haury, III, 39.
(9) Ducange, II, ix, 12 et 13 ; J. P. Richter, 405 sq.

tout spécialement à un édifice situé dans la IVe région, non loin du Milion, sur le côté droit de la Mésé en allant vers le forum de Constantin. Il se trouvait dans la βασιλικὴ στοά, c'est-à-dire le long des portiques qui allaient du Palais impérial et du Milion à ce forum[1].

On ne saurait dire avec certitude par qui ni quand fut construite cette basilique. Cependant divers auteurs lui donnent le nom d'Illus, peut-être à cause du personnage qui fut *magister militum* sous Léon Ier et Zénon[2]. Hésychius de Milet prétend qu'elle renfermait la Tyché et qu'elle avait remplacé le temple de Rhéa[3]. Même affirmation chez Zosime, mais avec les détails suivants en plus : à l'un des angles du Tétradésios remplacé par l'Augustéon, deux temples s'élevaient qui abritaient l'un la statue de Rhéa, l'autre celle de la Tyché[4]. Cette dernière est sans doute celle dont Zonaras nous a laissé la description sous la forme d'une statue de bronze représentant une femme qui pose le pied sur la proue d'un vaisseau[5]. On reconnaît à ces traits la Tyché des médailles impériales.

Quoi qu'il en soit, des cours publics étaient donnés à la Basilique, sous Constance. Julien l'Apostat s'y distingua parmi les auditeurs du grammairien Nicoclès et du rhéteur Ecébolios ; plus tard, devenu empereur, il vint sacrifier devant l'autel de la Tyché[6].

Les patriographes décrivent les merveilles que l'on pouvait contempler à la Basilique dont le plafond était doré (χρυσόροφος βασιλικὴ). Il y avait là une statue d'homme, dorée, représentant Héraclius, une autre de Justinien II à genoux et une troisième de sa femme. On y voyait encore un éléphant gigantesque gardé en cet endroit et à qui un argentier, furieux de ce qu'il avait détruit sa boutique, donna en pâture son cornac et fut lui-même dévoré. La statue représentait l'éléphant et son cornac. Il y avait aussi une statue d'Hercule, apportée de Rome par le consulaire Julien et qui fut l'objet d'un culte. Plus tard elle fut transportée à l'hippodrome[7]. Enfin on y voyait une statue de Salomon qu'y avait placée Justinien. Elle représentait ce monarque assis, le menton dans la main et regardant mélancoliquement Sainte-Sophie située en face comme pour avouer qu'il avait été vaincu[8].

(1) Zosime, Bonn, 140.
(2) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 619 ; *PG*, XCII, 882 A ; Cédrénus, Bonn, I, 799 ; *PG*, CXXI, 872 D.
(3) Th. Preger, 6.
(4) II, 31 ; éd. Reitemeier, 155.
(5) XIV, 4.
(6) Socrate, III, 1 ; *PG*, LXVII, 369 B.
(7) Th. Preger, 39-41 ; II, 171-172.
(8) *Ibid.*, II, 171.

Basile le Macédonien fit fondre cette statue et avec le métal il en coula une autre à son effigie qu'il plaça dans les fondations de la Néa[1]. Derrière la Basilique se dressait la statue en bronze de Théodose le Grand placée sur deux piliers carrés et dorés[2].

La fameuse Université de Constantinople se trouvait à la Basilique, au dire de certains auteurs, comme le chroniqueur Théophane[3] et Cédrénus[4]. Nous en reparlerons plus loin à propos de la Bibliothèque. En tout cas, en 429 un σχολαστικὸς τῆς βασιλικῆς Κωνσταντινουπόλεως, nommé Eusèbe, se mit à parler contre la maternité divine de la Sainte Vierge, ce qui causa un profond émoi en ville[5]. La Basilique brûla sous Basilisque (475)[6], mais elle ne tarda pas à être rebâtie.

On connaît au moins trois épigrammes qui la concernent directement et toutes trois d'auteurs inconnus. L'une se trouvait sur la voûte :

Εἰς ἀψίδα ἐν τῇ βασιλικῇ ἐν Βυζαντίῳ.

Τετραπόροις ἀψῖσι πόλιν Θεοδώρος ἐγείρας
"Αξιός ἐστι πόλιν καὶ τέτρατον ἡνιοχεῦσαι.

« Théodore, qui a augmenté la ville de ces quadruples portiques, est digne de gouverner la ville et un quart[7]. »

La seconde était placée de l'autre côté de la voûte :

Εἰς ἕτερον μέρος τῆς αὐτῆς βασιλικῆς.

"Επρεπέ σοι, Θεόδωρε, Τύχης εὐκιόνα νηὸν
ἔργου κοσμῆσαι θαύματι τοσσατίου
δῶρά τε κυδήεντα πορεῖν χρυσάσπιδι 'Ρώμῃ
ἥ σ' ὕπατον τεῦξεν, καὶ τρισέπαρχον ὁρᾷ.

« Il te convenait, Théodore, d'orner d'une si grande merveille le temple de la Fortune aux belles colonnes et d'offrir des dons splendides à la Rome au bouclier d'or, qui t'a fait consul et trois fois préfet[8]. »

Ce Théodore fut consul en 399 et trois fois préfet de la ville. C'est à lui, d'après ces deux épigrammes, que la basilique doit son ampleur et spécialement les portiques.

Une autre épigramme se lisait sur la base d'une horloge (peut-

(1) Léon le Grammairien, Bonn, 257-258 ; *PG*, CVIII, 1089 C.
(2) Th. Preger, 68 ; II, 171.
(3) I, 88.
(4) Bonn, I, 616 ; *PG*, CXXI, 669 C.
(5) Théophane, *loc. cit.*
(6) Cédrénus, Bonn, I, 616 ; *PG*, CXXI, 669 C ; Zonaras, XIV, 2.
(7) *Anthologie Palatine*, IX, 696 ; éd. Fr. Dübner, II, 142.
(8) *Ibid.*, IX, 697 ; II, 142.

être un cadran solaire), qui se trouvait probablement contre la voûte de la Basilique :

Εἰς βάσιν τοῦ ὡρολογίου τοῦ εἰς τὴν ἀψῖδα τὴν κειμένην εἰς τὴν βασιλικήν.

Δῶρον 'Ιουστίνου τυραννοφόνου βασιλῆος
καὶ Σοφίης ἀλόχου, φέγγος ἐλευθερίης
ὡράων σκοπίαζε σοφὸν σημάντορα χαλκὸν
αὐτῆς ἐκ μόναδος μέχρι δυωδεκάδος,
ὅντινα συληθέντα Δίκης θρόνον ἡνιοχεύων
εὗρεν 'Ιουλιανὸς χερσὶν ἀδωροδόχοις.

« Regarde ce don de Justin le tyrannicide et de sa femme Sophie, ce bronze, lumière de liberté qui marque savamment depuis l'unité jusqu'à la douzaine, que Julien, gouvernant le trône de la Justice, a retrouvé, alors qu'il était dérobé, et l'a replacé de ses mains sans corruption[1]. »

Cette horloge avait donc été donnée à la Basilique par Justin II et dérobée. Le préfet de la ville Julien la retrouva et la remit en place, non sans rappeler la donation impériale.

La Basilique était dotée d'une vaste citerne, appelée également la Basilique. Nous en reparlerons plus loin en nous occupant des citernes. Les patriographes en attribuent la création à Constantin[2]. Cependant il est certain que Justinien l'agrandit, s'il ne l'établit pas lui-même[3].

La *Notitia* place la Basilique dans la quatrième région. Les patriographes[4] et Suidas *(sub verbo)* la situent derrière le Milion (ὀπίσω τοῦ Μιλίου). Elle était également en face de Sainte-Sophie, comme on le voit par la statue de Salomon contemplant l'église bâtie par Justinien. Ces divers détails nous mènent directement à la grande citerne souterraine appelée aujourd'hui Yerebatan que l'on a identifiée de façon certaine avec celle que les Byzantins appelaient Basilique. C'est donc au-dessus de cette citerne que se trouvait l'édifice dont il est question ici. Il était situé près des Chalcoprateia, comme le dit Zonaras, et en face de Sainte-Sophie, dont il n'était séparé que d'une centaine de mètres. Cf. carte I, G 7.

III. — L'Octogone[5]

Tout près de la Basilique se trouvait l'Octogone qui est appelé aussi Τετραδήσιον 'Οκτάγωνον. Comme son nom l'indique, cet édifice

(1) *Ibid.*, IX, 779 ; II, 154-155.
(2) Th. Preger, 67 ; II, 171.
(3) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 619 ; *PG*, XCII, 869 C.
(4) Th. Preger, 39 en note.
(5) Ducange, II, ix, 4.

possédait huit portiques ou plutôt huit passages voûtés. C'est là qu'était la plus grande école de la ville, sorte d'Université que l'on appelait οἰκουμενικὸν διδασκαλεῖον. Il y avait là une douzaine de professeurs renommés, que les empereurs ne se faisaient pas faute de consulter. Au dire des patriographes, cette école supérieure aurait fonctionné pendant 414 ans jusqu'à la dixième année du règne de Léon l'Isaurien, donc de 312 à 726. Cet empereur aurait brûlé l'école avec les professeurs, qui étaient seize moines hostiles à ses théories iconoclastes[1]. Cédrénus[2], Georges Moine[3] et l'Anonyme de Sathas[4] rapportent les faits à peu près de la même façon mais ils réduisent le nombre des professeurs à douze ; ils ajoutent ce détail que lorsque les élèves étaient rompus à la dialectique, on les appliquait aux sciences ecclésiastiques. Tout naturellement on allait chercher parmi eux des candidats à l'épiscopat et même au patriarcat.

L'école ne disparut certainement pas avec la persécution de Léon l'Isaurien. Au XIIe siècle on retrouve en effet ce même nombre de douze professeurs. Anselme, évêque de Havelsberg, envoyé pontifical auprès de Jean et de Manuel Comnène pour y traiter de l'union des Églises, eut de longues discussions avec Nicétas, métropolite de Nicomédie, le plus célèbre des douze et délégué par eux pour défendre la thèse orthodoxe[5].

L'Octogone brûla en janvier 532, lors de la révolte des Nika. Ce sont les soldats qui y mirent le feu pour débusquer les mutins qui s'y étaient réfugiés. Il est certain que l'édifice fut reconstruit, puisqu'il abrita l'école supérieure jusqu'à ce que Léon l'Isaurien la brûlât de nouveau en 726. Elle ne disparut même pas alors, car il est probable que c'est elle que nous retrouvons au XIIIe siècle sous le nom de Synodoi (Σύνοδοι). C'est près de l'Octogone que Timothée Élure, patriarche intrus d'Alexandrie, rappelé par Zénon, tomba de son âne et se cassa la jambe tandis qu'il se rendait en procession à Sainte-Sophie au milieu d'une escorte d'Égyptiens[6].

Le pseudo-Codinus dit que l'Octogone était près de la Basilique (πλησίον τῆς Βασιλικῆς)[7]. Le *Chronicon Paschale* le place entre la Basilique des pelletiers et la Régia[8]. Nous avons dit que la Régia était le portique double qui allait du Milion au forum de Cons-

(1) Th. Preger, III, 226.
(2) Bonn, I, 796-797 ; *PG*, CXXI, 872-873.
(3) Éd. de Boor, II, 742.
(4) *MB*, VII, 123.
(5) *Dialog. II, Proemium; PL*, CLXXXVIII, 1162 CD.
(6) Theodore Lecteur, I, 30 ; *PG*, LXXXVI, 180-181.
(7) Th. Preger, III, 226.
(8) Bonn, I, 623 ; *PG*, XCII, 880 A.

tantin, encadrant ainsi le début de la Mésé. Cédrénus signale qu'en 532 l'incendie dévora l'Octogone, le Bain de Sévère qu'on appelle Zeuxippe[1]. De ces diverses indications il faut conclure que l'édifice se trouvait entre la Mésé et les Chalcoprateia, dans le voisinage immédiat de la Basilique.

IV. — **La Bibliothèque**[2]

Constantinople possédait une bibliothèque publique au moins depuis le règne de Constance. Cet empereur contribua à l'enrichir de manuscrits précieux[3]. Julien l'Apostat continua son œuvre[4]. Par une loi du 8 mai 372[5] Valens préposa à la garde des manuscrits sept érudits, quatre Grecs et trois Latins. Sous Basilisque la Bibliothèque brûla lors d'un incendie qui ravagea tout le quartier (475). Au dire de deux chroniqueurs assez éloignés de l'événement, disparurent dans les flammes 120.000 manuscrits, dont l'un, renfermant l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère, écrites en lettres d'or sur l'intestin d'un dragon long de 120 pieds[6] !

Sous l'empereur Zénon (474-491), l'édifice fut reconstruit et la bibliothèque reconstituée, comme le prouvent deux épigrammes d'anonymes conservées dans l'*Anthologie Palatine* :

Οἶκον Ἄναξ Ἑλικῶνος ἀνηβήσαντα νοήσας
Κυδαλίμοις καμάτοισιν Ἰουλιανοῦ πολιάρχου
Πιερικῶν προπάροιθε δόμων παγχρύσεος ἔστη,

« L'empereur, ayant vu la demeure de l'Hélicon de nouveau brillante de jeunesse par les glorieux travaux du préfet Julien, se tient tout en or devant l'édifice des Muses[7]. »

Κῦδος Ἰουλιανοῦ παναοίδιμον, ὃς μετὰ κόσμον
Πιερίδων χρυσέην στῆσεν Ἀναστασίην.

« La gloire de Julien est chantée par tous, parce que, après avoir orné les Muses, il a dressé Anastasie en or[8]. »

Il résulte de ces deux textes que Julien, préfet de la ville sous Zénon ou sous Justin II, reconstruisit la Bibliothèque et l'école

(1) Bonn, I, 647 ; *PG*, CXXI, 705 C.
(2) Ducange, II, ix, 3.; J. P. Richter, 410.
(3) Thémistius, *Orat. XIII*.
(4) Zosime, III, 11 ; Bonn, 140.
(5) *Cod. Theodos.*, XIV, 9, 2.
(6) Cédrénus, Bonn, I, 616 ; *PG*, CXXI, 669 C ; Zonaras, xiv, 2.
(7) XVI, 70 ; *Appendix Planudea*, éd. Fr. Dübner, II, 540.
(8) XVI, 71 ; *ibid.*, 540.

supérieure, qu'il y plaça la statue en or de l'empereur et celle, également en or, d'une Anastasie dont on ne peut préciser l'identité.

La nouvelle Bibliothèque brûla de nouveau en 726, lorsque Léon l'Isaurien fit disparaître l'école supérieure avec ses professeurs. Deux auteurs disent qu'il y avait alors 36.500 volumes et parmi eux le manuscrit des œuvres d'Homère que Cédrénus et Zonaras disent avoir disparu lors de l'incendie de 475[1].

La Bibliothèque est intimement liée à l'histoire de l'école supérieure, ce qui est tout naturel puisqu'on ne pouvait enseigner sans avoir de livres à sa disposition[2]. C'est ainsi que l'incendie allumé par Léon l'Isaurien fit disparaître l'une et l'autre, au moins pour un certain temps. Zonaras affirme que la Bibliothèque était située dans la Basilique près des Chalkoprateia (ἐν τῇ καλουμένῃ βασιλικῇ ἔγγιστα τῶν Χαλκοπρατείων)[3]. Cédrénus dit : près de la citerne Basilique (πρὸς τῇ λεγομένῃ βασιλικῇ κινστέρνῃ)[4]. Bibliothèque, Octogone et Basilique étaient trois édifices contigus et peut-être faut-il les confondre en un seul dont les diverses parties portait un nom différent. Ils se trouvaient au-dessus du moderne Yerebatan, en face de Sainte-Sophie, dans le voisinage des Chalkoprateia d'un côté, du Milion et du début de la Mésé de l'autre.

V. — **Bibliothèque patriarcale**

Le patriarcat possédait sa bibliothèque. Cédrénus nous apprend que les livres étaient conservés dans des caves voûtées[5]. Zonaras la situe dans le triclinos de Thomaïtès, qui brûla en 791, avec, dit-on, les commentaires de saint Jean Chrysostome sur la Sainte Écriture[6]. Un des continuateurs de Théophane dit κατὰ τὴν πατριαρχικὴν ἐν τῷ Θωμαΐτῃ βιβλιοθήκην[7]).

Le triclinos appelé Thomaïtès, du nom de son constructeur le patriarche Thomas (Ier ? 607-610), se trouvait entre Sainte-Sophie et l'Augustéon, comme nous le dirons ailleurs.

(1) Manassès, vv. 4257-4324 ; Glykas, Bonn, 281 ; *PG*, CLVIII, 524-525.
(2) Sur les écoles supérieures à Constantinople, cf. Fuchs, *Die höheren Schulen von Konstantinopel im Mittelalter*, Leipzig, 1926.
(3) XIV, 2.
(4) Bonn, I, 616 ; *PG*, CXXI, 669 C.
(5) Bonn, II, 292.
(6) XV, 12.
(7) III, 14 ; Bonn, 105 ; *PG*, CIX, 120 A.

VI. — **Le Prétoire** (Πραιτώριον)[1]

Cet édifice tirait son nom du fait que le préteur de la ville y prononçait ses sentences. D'après les textes il faut en distinguer au moins deux à Constantinople.

Celui qui est signalé le premier se trouvait dans la partie orientale de la ville. Il remontait sans doute à Constantin ou peut-être même à Septime-Sévère. Toutefois il n'est pas indiqué dans la *Notitia*, à moins qu'il ne faille voir dans le *Tribunal purpureis gradibus exstructum* qu'elle signale dans la deuxième région. Quoi qu'il en soit, le *Chronicon Paschale* raconte qu'en 407, lors d'une émeute provoquée par le manque de pain, la populace mit le feu au prétoire de Monaxios, préfet de la ville, et qu'elle tira son char depuis la première région jusqu'aux portiques de Domninos, où deux *magistri militum* la firent se retirer en promettant de la satisfaire[2]. C'est sans aucun doute le même prétoire auquel les mutins mirent le feu lors de la révolte des Nika (janvier 532). L'énumération des monuments détruits par cet incendie nous renseigne sur l'emplacement probable du prétoire : le bain d'Alexandre, le xénon d'Euboulos, une partie de Sainte-Irène, le xénon de Samson[3]. Tous ces édifices se trouvaient au nord-est de Sainte-Sophie. C'est donc dans cette partie de la ville qu'il faut localiser le prétoire dont parle le *Chronicon Paschale*. Peut-être même se trouvait-il dans la première région, ce qui expliquerait qu'en 407 les mutins aient tiré le char du préfet Monaxios de là jusqu'aux portiques de Domninos.

Un second prétoire est signalé plus au nord-ouest, entre l'Augustéon et le forum de Constantin. On ignore à quelle date il fut construit, mais il existait déjà sous Justinien. En effet, lors de la révolte des Nika en janvier 532, les mutins ne pouvant obtenir du préfet de la ville l'éloignement des soldats qu'il avait envoyés saisir dans l'église Saint-Laurent les émeutiers condamnés à mort qui s'y étaient réfugiés, mirent le feu au prétoire, et l'incendie s'étendit de la voûte du forum de Constantin jusqu'à la Chalcé[4]. Un autre incendie consuma encore le prétoire sous Phocas. La première année de son règne, disent le *Chronicon Paschale*[5] et Cédrénus[6], la sixième, dit Théophane, éclata une émeute. Les

(1) Ducange, II, ix, 6.; J. P. Richter, 398-400.
(2) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 571 ; *PG*, XCII, 785 AB.
(3) *Ibid.*, Bonn, I, 662.; *PG*, XCII, 877 AB.
(4) Théophane, I, 184.
(5) Bonn, I, 695 ; *PG*, XCII, 972-973.
(6) Bonn, I, 709 ; *PG*, CXXI, 776 B.

Verts mirent le feu au prétoire de l'éparque ou préfet de la ville, qui brûla et avec lui une bonne partie de la Mésé, depuis le palais de Lausus jusqu'à l'Arca du forum de Constantin ; entre le prétoire et le forum périt Jean Kroukis, le chef des Verts[1].

Le prétoire possédait tout naturellement sa prison. Michel Glykas[2] et le pseudo-Codinus[3] racontent que sous le règne de Phocas, une noble dame nommée Marè (Μάρη) ou Marcia, émue de compassion en voyant l'état misérable des prisonniers entassés au prétoire dans de tristes conditions hygiéniques, offrit sa maison pour les installer d'une façon plus salubre. Son offre fut acceptée, mais l'empereur lui paya intégralement le prix de sa maison. Ce prétoire nouveau devait se trouver près du précédent, puisque cette dame ne pouvait supporter l'odeur fétide qui se dégageait de celui-ci.

Quoi qu'il en soit, on rencontre dans l'histoire byzantine un certain nombre de personnages intéressants enfermés au prétoire. Ce sont d'abord les victimes de la persécution iconoclaste. Saint Étienne le Jeune fut enfermé « dans la prison publique qu'on appelle le prétoire sacré (δημοσίαν φυλακήν, ἔνθα ἐπιλέγεται τὸ ἱερὸν πραιτώριον) ; il y trouva 432 moines arrêtés comme lui pour la cause des images et dont un bon nombre avaient été torturés. La prison était devenue un vrai monastère[4]. Saint Étienne y passa onze mois[5]. Quand il eut expiré dans les tourments, la populace lui attacha une corde au pied et traîna son cadavre jusqu'à l'endroit dit τὰ Πελαγίου, où l'on jetait les criminels après leur exécution[6]. Sous Théophile furent également emprisonnés au prétoire les deux frères Théodore et Théophane, appelés Grapti (Γραπτοί) parce que l'empereur leur fit graver au fer rouge sur le front et sur la poitrine douze vers iambiques de sa composition. L'éparque les fit comparaître devant lui[7]. Pendant le Carême de 780, le cubiculaire Théophane fut enfermé au prétoire avec d'autres personnages politiques et il y mourut[8]. L'année suivante, ce fut le tour de la femme d'Elpidius, patrice et stratège en Sicile, qui y fut emprisonnée avec ses fils parce que son mari était accusé de rébellion[9]. Quelque temps après, le patrice Alexis, ancien stratège du thème des Arméniaques, fut également incarcéré au prétoire

(1) I, 297.
(2) Bonn, 252 ; *PG*, CLVIII, 473 BC.
(3) Th. Preger, III, 218.
(4) *Vita s. Stephani Junioris*, *PG*, C, 1160 B sq.
(5) *Ibid.*, 1164 B.
(6) Théophane, I, 437.
(7) *Vita s. Theodori Grapti*, 23, 25-28 ; *PG*, CXVI, 672-676.
(8) Théophane, I, 453.
(9) *Ibid.*, I, 455.

comme suspect parce que ses anciens administrés le réclamaient[1]. Trois siècles plus tard, Théodose, cousin de Constantin Monomaque (1042-1054) et proédros, se révolte contre Michel VI Stratioticos et délivre les prisonniers du prétoire pour s'en faire des partisans[2].

Ce prétoire est peut-être celui que Domninos orna sous Justin Ier, comme en témoignent deux épigrammes, l'une de Paul le Silentiaire et l'autre de Thététos le Scholastique :

Ἐν τῷ μεγάλῳ Πραιτωρίῳ καλλωπισθέντι.
Κόσμον Ἰουστῖνος βασιλεὺς ῥυπόωντα καθήρας
καὶ τὰ μέγιστα Δίκης ἠγλάϊσεν τεμένη·
σοῖς δὲ πόνοις, Δομνῖνε, κατηφέα νύκτα διώκεις
ἐκ Θέμιδος μεγάρων, ἐκ βιοτῆς μερόπων,

« Justin, qui a purifié le monde impur, a aussi magnifiquement orné les très grands temples de la Justice ; et toi, Domninos, par tes travaux, tu fais fuir la sombre nuit de la maison de Thémis et de la vie des hommes. »

Ὡς ἀγαθὸν καὶ παῖς ἐπὶ γήραϊ ! φαιδροτέρους γὰρ
Δομνῖνος θαλάμους μητρὸς ἔτευξε Δίκης.
Λάμπω ἐγὼ διὰ παιδός, ὁ παῖς δι' ἐμεῖο φαείνει·
κύδεα δ' ἀλλήλοις ἀντιχαριζόμεθα.

« Comme un enfant est une belle chose dans la vieillesse ! car Domninos a rendu plus éclatante la demeure de sa mère la Justice. Je brille grâce à mon enfant et mon enfant grâce à moi ; nous faisons échange de beauté[3]. »

Au grand prétoire on pouvait lire deux épigrammes sur les statues de Justin II et de sa femme Sophie :

Θεῖον Ἰουστῖνον, καθαρὸν φρουρήτορα θεσμῶν
Δομνῖνος καθαροῖς ἐν προθύροισι Δίκης.

« Domninos a placé à l'entrée pure de la Justice le divin Justin, pur gardien des lois. »

Τῆς Σοφίης τόδ' ἄγαλμα Δίκης προπαροίθε θυράων·
οὐ γὰρ ἄνευθε δίκης ἔπρεπε τὴν σοφίην.

« Il a placé cette statue de Sophie à l'entrée de la Justice ; ce n'est pas sans raison que fût là la Sagesse[4]. »

(1) *Ibid.*, I, 467.
(2) Zonaras, XVIII, 1.
(3) *Anthologie Palatine*, IX, 658, 659 ; Fr. Dübner, II, 134-135.
(4) *Ibid.*, IX, 812, 813 ; II, 160.

Théophane nous apprend que l'empereur Maurice construisit, la huitième année de son règne (590), une église dédiée aux Quarante-Martyrs de Sébaste dans un édifice en ruines qui passait pour un ancien prétoire[1]. Le pseudo-Codinus parle de même ; cependant il dit que Tibère commença l'édifice et que Maurice l'acheva[2]. Peut-être faut-il entendre ce nom de prétoire comme synonyme de prison, car il n'est guère probable que l'on ait laissé le prétoire tomber complètement en ruines. Cependant, il est certain, au témoignage de Théophane que l'église des Quarante-Martyrs s'élevait sur la Mésé (ἐν τῇ Μέσῃ οὖσαν), donc près du Prétoire qui brûla en 602, une douzaine d'années après la construction du sanctuaire par Maurice.

Le second prétoire se trouvait près de la Mésé, entre le palais de Lausus et le forum de Constantin, comme on peut s'en rendre compte par le récit de l'émeute de 602[3]. Lorsque, en 695, Léonce et ses amis veulent détrôner Justinien II et s'emparer du pouvoir, ils se réunissent près du port Sophien et montent de nuit au prétoire, où ils délivrent les prisonniers, pour la plupart des soldats, qui se joignent à eux[4]. Or le port Sophien se trouve au pied de la hauteur sur laquelle passe la Mésé. C'est donc avec beaucoup de raison qu'on localise ordinairement le Prétoire à la municipalité d'Istanbul qui occupe à peu près la moitié de la distance entre le palais de Lausus et le forum de Constantin.

VII. — **Les prisons**[5]

En dehors du Prétoire proprement dit on connaît plusieurs autres prisons dans la capitale. La plus ancienne semble être celle du Stratégion. D'après une tradition que rapporte le pseudo-Codinus, Constantin ayant trouvé en cet endroit la prison des Byzantins, il l'y laissa et cette situation dura jusqu'au règne de Phocas[6]. Peut-être est-ce le prétoire que la dame Maré ou Marcia estima si peu hygiénique et dont elle obtint l'abandon de la part de Phocas.

Cinq ou six prisons sont signalées au Grand Palais ou dans ses dépendances. La première s'appelait la Chalcé et avoisinait la monumentale entrée de la demeure impériale qui portait ce nom.

(1) I, 267.
(2) Th. Preger, III, 234.
(3) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 695 ; *PG*, XCII, 973.
(4) Théophane, I, 369.
(5) Ducange, II, ix, 21.
(6) Th. Preger, III, 218.

Nous savons que le mercredi et le vendredi de chaque semaine Romain Lécapène faisait distribuer 15 *folles* aux prisonniers, entre autres à ceux de la Chalcé[1]. En 1056, Théodose, cousin de Constantin Monomaque, essayant de s'emparer du pouvoir, délivre les prisonniers enfermés à la Chalcé pour s'en faire des partisans[2]. Au début du XIIIe siècle, la Chalcé servait toujours de prison, au témoignage de Nicétas Choniatès[3].

Près de la Chalcé se trouvait une autre prison, celle des Nouméra. Ce nom est celui d'un détachement de la garde impériale, les Noumeroi, qui logeait au nord-ouest de la Chalcé. Au dire du pseudo-Codinus, cet édifice avait été construit par Constantin ; devenu sans emploi, il avait été transformé en prison par Héraclius[4]. C'est là que Bardas fit enfermer le patriarche Ignace[5]. Avant Ignace, Mélèce le Confesseur et Hilarion, higoumène du monastère de Dalmate, y avaient été emprisonnés pour la cause des images[6].

Les Nouméra étaient voisins du bain de Zeuxippe. Nicéphore Calliste appelle en effet celui-ci « des Nouméra » τὸν Ζευξίππου δημόσιον δὲ τοῦτο λουτρόν, ὃ Νουμέρων ἔσθε κλῆσιν εἰσέπειτα[7]. Par contre Pachymère donne à la prison le nom de Ζευξίππου φυλακήν. C'est là que, d'après lui, furent enfermés les soldats de Charles d'Anjou faits prisonniers à la bataille de Belgrad (Bérat) en 1281[8].

Près du Grand Palais on trouve une troisième prison, celle de la Prandiara ou Prandearia. Le récit de l'enlèvement du pape saint Martin et de son acheminement vers Constantinople et la Chersonèse où il mourut dit qu'arrivé dans la capitale, le 17 novembre 654, il fut conduit immédiatement *in custodiam Excubitorii, quae cognominatur Prandearia*. Il y reste 92 jours dans des conditions particulièrement dures[9]. Par le *Chronicon Paschale* nous savons que la Prandiara était voisine de l'hippodrome et du Palais impérial. En effet, le 24 octobre 406, un incendie consumma les portes de l'hippodrome, ainsi que la Prandiara (σῦν τῇ Πρανδιάρῃ) et les portiques voisins[10]. Le nom de *custodia Excubitorii* donné à la prison montre clairement qu'elle se trouvait dans la partie

(1) Theophan. contin., VI, Bonn, 430 ; *PG*, CIX, 448 C.
(2) Zonaras, XVIII, 1.
(3) Bonn, I, 582 ; *PG*, XCII, 813 A.
(4) Th. Preger, II, 218.
(5) Theophan. contin., IV, Bonn, 175 ; *PG*, CIX, 189 C ; Syméon Magister, Bonn, 668 ; *PG*, CIX, 729 C ; Sathas, *MB*, VII, 142.
(6) Doukakès, Μέγας Συναξαριστής, janv., 393 ; juin, 53.
(7) IX, 9 ; *PG*, CXLVI, 245 A.
(8) Bonn, I, 519 ; *PG*, CXLIII, 982 A.
(9) Mansi, X, 855 sq.
(10) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 569 ; *PG*, XCII, 792 C.

réservée aux excubiteurs, gardes du Palais. Or, d'après le *Livre des cérémonies*, ceux-ci étaient logés à la suite des Scholes, donc dans le voisinage de l'entrée de l'hippodrome, comme le dit le *Chronicon Paschale*.

Il semble que c'est au Grand Palais que se trouvait une prison qui devait avoir une réputation des plus fâcheuses, puisqu'elle s'appelait l'« Oubli » (Λήθη)[1].

Une autre prison du Palais impérial s'appelait Éléphantine. Elle est signalée au XIIe siècle. Vers la fin de sa vie, Alexis Comnène y fit enfermer pour toujours les chefs des manichéens[2]. Sous Manuel Comnène, le même sort fut réservé à un intrigant, l'eunuque Thomas[3]. Aucun de ces deux textes ne permet une identification. Anne Comnène dit simplement εἰς τὴν οὑτωσὶ λεγομένην 'Ελεφαντινὴν φρουράν. Jean Cinnamos spécifie toutefois qu'elle était au Palais impérial (ἐς τὴν ἐν παλατίῳ τε φρουρὰν ἣν 'Ελεφαντινὴν ἔθος καλεῖν ἐστίν). On a pensé avec raison que cette prison tirait son nom de son voisinage avec la porte Éléphantine qui était une des portes du Grand Palais. On sait seulement par le *Livre des cérémonies* qu'elle donnait accès au Lausiacos, à l'église de la Vierge du Phare et à la salle à manger du Chrysotriclinos d'où l'on pourrait conclure qu'elle communiquait avec l'hippodrome, mais ce n'est là qu'une hypothèse[4].

Peut-être est-ce dans une des prisons précédentes, peut-être aussi dans une autre du Grand Palais, que furent enfermés en 1341, les partisans de Jean Cantacuzène, au nombre de plus de deux cents. Le texte de Ducas porte simplement ἐν τῷ φρουρίῳ τοῦ μεγάλου παλατίου.. Le grand duc Apocauque, qui les y avait fait incarcérer, fut massacré par eux au cours d'une visite qu'il faisait pour renforcer leurs barrières[5].

Une prison existait au palais du Boucoléon. C'est là que Théophile fit enfermer et mettre à mort Théophobos, un Turc au service de l'empire (842). Trois auteurs disent que c'était dans les souterrains du palais[6].

On rencontre deux autres prisons situées aux limites de la ville, l'une à l'ouest et l'autre au nord. La première est celle de Saint-Diomède, du nom du monastère qui se trouvait près des remparts et de la Porte Dorée. Nous savons que le pape saint

(1) ΑΙΣ, IV, 156, 168, 353.
(2) *Alexiade*, XIV, 9.
(3) Cinnamos, VII, 2 ; Bonn, 297 ; *PG*, CXXXIII, 676 A.
(4) J. Ebersolt, *Le Grand Palais...*, 154-155.
(5) Ducas, Bonn, 22 ; *PG*, CLVII, 773 A sq.
(6) Theophan. contin., Bonn, 136 ; *PG*, CIX, 149 D ; Georges Moine, Bonn, 810 ; *PG*, CIX, 782 AB ; Cédrénus, Bonn, I, 939 ; *PG*, CXXI, 1021 D.

Martin y fut enfermé le 15 décembre 654 et qu'il n'en sortit que le 10 mars suivant pour aller terminer sa vie en Chersonèse Taurique[1]. En 1183, Andronic Comnène y enferma l'impératrice Marie, mère du jeune Alexis III et ne tarda pas à l'y faire mourir[2]. Nicétas Choniatès dit positivement que la prison se trouvait dans le monastère ou dans ses dépendances immédiates (εἰς τὴν τοῦ ἁγίου Διομήδους μονὴν περί τινα ἐκεῖ που στενωτάτην οὖσαν εἱρκτήν).

Au nord de la ville il existait une prison dite d'Anémas. En réalité on n'a de certitude qu'au sujet de la tour de ce nom, où furent enfermés divers personnages. Cette tour, voisine des Blachernes, reçut en 1106 un hôte de marque dans la personne de Michel Anémas, emprisonné par Alexis Comnène pour avoir conspiré contre lui. Ce dignitaire byzantin descendait d'un émir arabe qui avait vaillamment défendu la Crète contre Nicéphore Phocas (960). Anne Comnène dit positivement que c'est à cause de ce prisonnier que la tour prit le nom d'Anémas qui lui est resté[3]. Quand il eut été relâché, il fut remplacé par Grégoire Taronitès, duc de Trébizonde, qui avait essayé de se proclamer indépendant (1107)[4]. Andronic Comnène, qui s'était enfui à cause d'une tentative de révolution, fut ramené à Constantinople et enfermé dans la prison d'Anémas (ἡ τοῦ 'Ανεμᾶ λεγομένη φρουρά)[5]. En 1272, Michel Paléologue enferma dans cette tour le chartophylax Jean Beccos à cause de son hostilité à l'égard de l'union des Églises et le fit garder par des mercenaires occidentaux (εἰς φυλακὴν τὴν τοῦ 'Ανεμᾶ πύργον τοῖς Κελτοῖς σωματοφύλαξι δίδοται)[6]. En 1322, le jeune Andronic III obtint de son grand-père Andronic II que Syrgianis, emprisonné par lui, fût conduit dans la tour d'Anémas (εἰς τὸν τοῦ 'Ανεμᾶ λεγόμενον πύργον) pour y vivre avec sa femme et ses enfants, puis il le fit relâcher[7]. Enfin, en 1375, Jean V Paléologue, après avoir fait crever les yeux à son fils aîné Andronic, coupable d'avoir voulu le détrôner, l'enferma dans la tour d'Anémas, d'où les Génois de Galata le tirèrent au bout de deux ans[8].

D'après les textes cités plus haut, la prison d'Anémas se trouvait dans la tour de ce nom. Cependant on a voulu voir les « prisons d'Anémas » dans les substructions voisines, que le populaire appelle la « prison de Constantin ». C'est probablement là une légende sans

(1) Mansi, X, 856-860.
(2) Nicétas Choniatès, Bonn, 347 ; *PG*, CXXXIX, 621 B.
(3) *Alexiade*, XII, 6.
(4) *Ibid.*, XII, 7.
(5) Nicétas Choniatès, Bonn, 455 ; *PG*, CXXXIX, 709 BC.
(6) Pachymère, Bonn, I, 378 ; *PG*, CXLIII, 832 A.
(7) Cantacuzène, Bonn, I, 329 ; *PG*, CLIII, 428 B.
(8) Ducas, Bonn, 45 ; *PG*, CLVII, 804-805.

fondement. En effet, ces substructions paraissent être celles des diverses constructions impériales du palais des Blachernes. Tour et substructions se trouvent entre le mur des Comnènes et celui de Léon. Nous en reparlerons à propos des remparts terrestres.

VIII. — **Quaestorion** (Κυαιστόριον)[1]

C'était l'édifice qui abritait les services du Questeur, fonctionnaire primitivement chargé de la police des étrangers, mais qui jouit ensuite d'une compétence bien plus étendue en matière de justice.

Le Quaestorion brûla en 791, en même temps que le triclinos patriarcal appelé Thomaitès et le Milion[2]. C'est peut-être l'édifice que le pseudo-Codinus appelle παλάτιον τοῦ Κυαιστορικίου et dont il attribue la construction à Constantin[3].

Site. — D'après ce qu'en dit Théophane, à propos de l'incendie de 791, il devait se trouver du côté sud de Sainte-Sophie, probablement entre le palais patriarcal et le Milion.

IX. — **Génicon** (Γενικὸν)[4]

On entendait par ce mot le trésor public où était concentré le produit des impôts dont la propriété revenait à l'État. Basile le Macédonien y convoquait les contribuables qui avaient à se plaindre des rigueurs du fisc et il y examinait sérieusement leurs réclamations[5]. Constantin Ducas, fils d'Andronic fut tué dans le σέκρετον τοῦ Γενικοῦ après la mort de Léon VI (912)[6]. A la fin du XIIe siècle, Isaac l'Ange détruisit ce magnifique édifice pour ses propres constructions[7].

Le pseudo-Codinus, qui attribue la construction du Génicon à Constantin, semble dire qu'il se trouvait à l'intérieur du Grand Palais[8]. Cependant la Vie de Basile le Macédonien donne l'impression qu'il en allait différemment. Il y est dit en effet que cet empereur descendait du Palais impérial (αὐτὸς τῶν βασιλείων ὑποκατιὼν)

(1) DUCANGE, II, IX, 7 ; J. P. RICHTER, 400.
(2) THÉOPHANE, I, 467.
(3) TH. PREGER, III, 256.
(4) DUCANGE, II, IX, 9 ; J. P. RICHTER, 400-401.
(5) THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 260 ; *PG*, CIX, 276 CD ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 1089 ; *PG*, CXXI, 1157 C.
(6) THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 260 ; *PG*, CIX, 276 C.
(7) NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 581 ; *PG*, CXXXIX, 812 C.
(8) TH. PREGER, II, 145.

pour aller entendre les plaintes des contribuables[1]. Si le Génicon avait été dans l'enceinte de la demeure impériale, cette expression ne saurait se justifier, à moins qu'il ne fût près de la mer, soit au-dessous de la Magnaure, soit près du Tzykanisterion.

X. — **Idikon** ('Ιδικὸν)[2]

On appelait ainsi le Trésor particulier du souverain par opposition au Génikon, qui était celui de l'État. Le pseudo-Codinus en attribue également la construction à Constantin[3]. Sa place à l'intérieur du Palais se conçoit mieux que celle du Génikon. Par le *Livre des cérémonies* nous savons qu'il se trouvait dans la partie occidentale, près du Triconque ; il communiquait avec le Lausiakos par la porte à un seul battant dite Monothyr[4].

XI. — **Capitole** (Καπετώλιον)[5]

Hésychius de Milet attribue à Constantin la construction du Capitole[6]. On peut admettre le fait comme certain, car l'empereur fournissait ainsi à la nouvelle capitale un des éléments essentiels de son caractère romain. On a écrit[7] que Byzance avait probablement son Capitole avant que Constantin y transférât le siège du gouvernement impérial. C'est là une proposition absolument gratuite, car aucun texte ne mentionne l'existence de cet édifice dans la vieille ville. L'hypothèse est même difficilement soutenable, car *foederata civitas*[8] ou *libera civitas*[9] ou encore *civitas* payant le *tributum*[10], Byzance est restée toujours grecque, étrangère par conséquent au *Jus Latii*. Il n'en est pas d'elle comme des colonies qui, selon le mot d'Aulu-Gelle[11], étant en quelque sorte des images de la cité romaine, avaient par là même le droit de construire des théâtres, des thermes et des capitoles.

Une loi du 27 février 425 nous renseigne sur la forme et la position du Capitole d'une part, sur son utilisation de l'autre.

(1) THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 260 ; *PG*, CIX, 276 CD.
(2) DUCANGE, II, IX, 10 ; F. W. UNGER, 246.
(3) TH. PREGER, I, 145
(4) *De cer.*, I, 14 ; Bonn, 91 ; *PG*, CXII, 308 C.
(5) DUCANGE, II, IX. 2 ; J. P. RICHTER, 412-413.
(6) TH. PREGER, 18.
(7) E. SAGLIO, *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, V, 905
(8) TACITE, *Annales*, XII, 62.
(9) CICÉRON, *De prov. consul.*, IV, 6.
(10) TACITE, *Annales*, XII, 63.
(11) *Noct. Attic.*, XVI, 43.

C'était une construction rectangulaire dont le côté sud « bordait de ses exèdres le portique septentrional de la voie publique »[1]. Ces exèdres étaient vastes et magnifiques. Le côté oriental et le côté occidental n'avaient aucune communication avec la rue et leurs exèdres étaient occupés par des boutiques *(veteres popinae)*. Le Capitole était doré et couvert en tuiles de bronze doré comme le toit du temple de Jupiter Capitolin à Rome. Au sommet de l'édifice se dressait une croix. Celle-ci tomba en 407, lors d'un violent orage[2]. Il est probable qu'elle fut aussitôt remise en place.

Dans les exèdres du côté méridional qui donnait sur la rue, avaient lieu des cours publics[3]. Le Capitole possédait donc une véritable Université (*intra Capitolii auditorium*, dit la loi) et le corps enseignant comprenait trois professeurs de rhétorique et dix de grammaire pour la section latine, cinq sophistes et dix grammairiens pour la section grecque, un professeur de philosophie et deux de droit. Ces maîtres, s'ils enseignaient avec éclat et succès pouvaient prétendre à de grands honneurs, en particulier à la dignité de comte[4].

Pendant longtemps on a communément admis que le Capitole occupait l'emplacement de l'Université d'Istanbul (ancien Seraskerat) au sommet de la troisième colline. Les cartes les plus récentes, comme celle d'A.-M. Schneider (1936) et de Misn (1938) conservent encore cette localisation. Cependant celle-ci est en contradiction formelle avec le *Livre des cérémonies*. Lorsque les empereurs venaient de la Porte Dorée lors des triomphes, ils passaient par l'Exakionion et le Xérolophos et de là, par le forum Bovis, le Capitole et le Philadelphion, ils atteignaient le forum Tauri (ἐν τῷ Ἐξακιονίῳ καὶ Ξηρολόφῳ, αὐτίκα τὸν Βοῦν καὶ τὸ Καπετώλιον, Φιλαδελφίῳ καὶ Ταύρῳ)[5]. C'est donc entre le forum Bovis et le Philadelphion qu'il faut placer le Capitole. Il devait se trouver sur la hauteur, à gauche du Philadelphion que l'on a localisé avec toute vraisemblance au quartier de Sahzade. D'après la loi du 27 février 425, il était au nord de la voie publique. Sa façade principale et les vastes exèdres où avaient lieu les cours publics regardaient vers le sud. Lorsqu'on se rendait du forum Bovis au Philadelphion c'est-à-dire du quartier d'Aksaray à celui ce Şahzade, il fallait gravir les pentes méridionales de la troisième colline ; on montait donc réellement au Capitole, tout comme à Rome. Cf. carte I, E 6.

(1) *Cod. Theod.*, XV, 1, 53.
(2) *Chron. Paschal.*, Bonn, I, 571 ; *PG*, XCII, 784 C.
(3) *Cod. Theod.*, XIV, 9, 3.
(4) Loi du 15 mars 425, *Cod. Theod.*, VI, 21, 1.
(5) *De cer.*, *Append. ad I;* Bonn, 497 ; *PG*, CXII, 952 A.

XII. — **Basilique de Théodose**[1]

Cet édifice est déjà signalé dans la *Notitia* comme se trouvant dans la VIIIe région. D'après Cédrénus, il servait de lieu de réunion aux personnages importants et à l'empereur qui présidait en habit de consul. La basilique mesurait 240 pieds, soit près de 80 mètres de long, sur 84 pieds, soit près de 28 mètres de large. Douze colonnes de marbre de Troade, de 25 pieds ou 8 mètres de haut, la soutenaient du côté sud et du côté nord ; à l'est et à l'ouest il s'appuyait sur des voûtes. Un incendie consuma la basilique de Théodose en 472, mais elle fut reconstruite[2].

On ignore toujours l'emplacement exact de cet édifice, mais on sait de façon certaine qu'il se trouvait dans le forum Tauri. La découverte de restes d'une construction massive, faite lors de travaux édilitaires exécutés dans la partie sud-occidentale de la place Beyazit ont fait penser qu'ils pouvaient appartenir à la basilique de Théodose[3].

XIII. — **Basilique d'Illus**[4]

Le *Chronicon Paschale*[5], Théophane[6] et Cédrénus[7] disent que Justinien aménagea une grande citerne dans la cour intérieure de la Basilique d'Illus, tandis que les autres chroniqueurs se contentent de parler de la citerne Basilique construite par ce même prince. Cette citerne ne saurait être que celle qui se trouvait en face de Sainte-Sophie et que l'on a identifiée de façon certaine avec Yerebatan. On est donc en droit de dire que la Basilique d'Illus et la Basilique proprement dite n'étaient qu'un seul et même édifice. Il n'a pu être construit par Illus, personnage important sous Léon Ier et Zénon, puisque la *Notitia* la signale déjà vers 430, mais peut-être était-elle voisine de sa demeure, d'où le nom qu'on lui donnait.

(1) Ducange, II, ix, 13.
(2) Cédrénus, Bonn, I, 609 ; *PG*, CXXI, 664 B.
(3) A.-M. Schneider, *Byzanz*, 20.
(4) Ducange, II, xiii, 14.
(5) Bonn, I, 610 ; *PG*, XCII, 869 B.
(6) I, 176.
(7) Bonn, I, 645 ; *PG*, CXXI, 704 C.

XIV. — **Le patriarcat** (Πατριαρχεῖον)[1]

C'était un ensemble de constructions assez important, car on y trouvait, outre la demeure du patriarche et des clercs attachés à sa personne, les bureaux de l'administration ecclésiastique et une partie au moins des tribunaux. On lui connaît deux triclinoi. Le plus ancien semble être celui que l'on appelait Thomaïtès, du nom de son constructeur, le patriarche Thomas (I ou II, 607-610, 667-669), qui contenait la bibliothèque patriarcale (cf. aux bibliothèques, p. 162)[2]. Le second était dit Thettalos, sans doute parce qu'il était décoré de marbres de Thessalie. Il est signalé dès le IXe siècle[3].

Site. — S'il n'y a aucun doute sur le voisinage du patriarcat par rapport à Sainte-Sophie, il est par contre difficile de préciser son étendue. Les deux points extrêmes que l'on connaît, c'est au nord l'église Sainte-Irène, que l'anonyme de Banduri déclare lui appartenir[4] et au sud le triclinos Thomaïtès, qui donnait sur l'Augustéon.[5] Cependant la plus grande partie des édifices, car il y en avait plusieurs, se trouvait entre Sainte-Irène et Sainte-Sophie. Une porte percée dans le mur nord de celle-ci permettait au patriarche de pénétrer directement dans la basilique. Antoine de Novgorod prétend que les citernes, les dépôts de vivres et le bain de l'empereur étaient au-dessus des tribunes « de Sainte-Sophie »[6]. Il y a là une erreur évidente, car on s'imagine mal des caves au-dessus des tribunes.

XV. — **Les tribunaux**[7]

L'organisation de la justice fut réglée à diverses reprises et les rouages en furent modifiés plus d'une fois. Aussi ne pouvons-nous en dire que quelques mots.

Basile le Macédonien établit trois juridictions : celle de l'éparque de la ville, qui avait la haute main sur tous les tribunaux et jugeait spécialement les procès criminels ; il avait son siège au prétoire ; celle du questeur, juge de police, spécialement pour les étrangers ; celle du préposé aux pétitions (ὁ ἐπὶ τῶν δεήσεων)[1].

D'après un décret de Basile le Macédonien, les juges devaient tenir séance chaque jour à la Magnaure, à l'hippodrome et à la Chalcé[2]. Le tribunal de la Magnaure avait été institué par Nicéphore Ier[3]. Les marins avaient leur tribunal spécial qui siégeait à l'hippodrome[4]. Bardas s'y rendait souvent[5].

Les procès ecclésiastiques dépendaient du σέκρετον τοῦ μεγάλου λουτροῦ τοῦ Οἰκονομείου, probablement pour les questions de biens d'Église, du σέκρετον τοῦ μεγάλου Σακελλαρίου pour le clergé séculier et régulier, dont le siège était devant les écuries impériales[6], du σέκρετον Χαρτοφυλακινὸν ou εὐαγὲς τοῦ Χαρτοφύλακος σέκρετον, qui jugeait les procès relatifs aux archives et les affaires matrimoniales, du σέκρετον τοῦ μεγάλου Σκευοφύλακος, qui avait la compétence pour les questions concernant les vases sacrés, du σέκρετον τοῦ Σακελλίου, qui s'occupait des églises paroissiales, du σέκρετον τοῦ Πρωτεκδικείου, qui se réunissait dans le voisinage de Sainte-Sophie[7]. La plupart des tribunaux ecclésiastiques avaient leur siège au patriarcat même ; nous avons indiqué la place des autres.

XVI. — **Les magasins généraux**[8]

Pour subvenir à l'approvisionnement d'une ville aussi importante que Constantinople, il fallait nécessairement prévoir des greniers et des entrepôts où seraient accumulées les denrées nécessaires à l'alimentation des habitants. Nous sommes assez mal renseignés sur ces établissements publics. Du moins la *Notitia* nous apprend qu'il y en avait déjà six vers 430, tous groupés dans la Ve région, donc autour du Néorion, ou dans la IXe région, celle qui avoisinait le port théodosien, ordinairement appelé d'Éleuthère. Dans la Ve région se trouvaient les greniers dits Constantiaca, Valentiniana et le Troadensis. Les deux premiers tiraient leur nom des souverains qui les avaient créés, Constance et Valentinien, le

(1) DUCANGE, II, VIII ; A. VOGT, *Le Palais patriarcal*, *EO*, XXXIX, 1940, 86-88.
(2) THÉOPHANE, I, 467 ; THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 105 ; *PG*, CIX, 120 A ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 616 ; *PG*, XXI, 669 C.
(3) THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 150 ; *PG*, CIX, 165 A ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 648 ; *PG*, CIX, 709 B.
(4) *Byz. Ven.*, XXI, 29 A.
(5) NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 309, 327 ; *PG*, CXXXIX, 589 A, 640 D.
(6) B. DE KHITROWO, 101.
(7) DUCANGE, II, XIII, 14.

(1) A. VOGT, *Basile Ier*, Paris, 1908, 139-150.
(2) CÉDRÉNUS, Bonn, II, 203-204 ; MICHEL GLYCAS, Bonn, 547 ; *PG*, CLVIII, 548 D.
(3) THÉOPHANE, I, 743.
(4) CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE, *De admin. imp.*, LI ; Bonn, 236-238.
(5) CÉDRÉNUS, Bonn, II, 171.
(6) MANSI, X, 855.
(7) NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 310 ; *PG*, CXXXIX, 589 B.
(8) DUCANGE, II, IX.

troisième des marbres de Troade qui le décoraient. C'était des magasins à blé. Dans la même région il en existait un quatrième pour l'huile et pour cette raison appelé Olearia[1]. Dans la IXe région on rencontrait le magasin dit Alexandrina, où l'on concentrait le blé d'Égypte destiné aux distributions populaires ; l'autre magasin portait le nom de Theodosiacum, du nom de son constructeur (Théodose Ier ou II)[2].

On prenait naturellement des précautions pour mettre ces magasins à l'abri des incendies. C'est ainsi qu'une loi interdisait toute construction à moins de 100 pieds[3]. Malgré cela, il arrivait de temps en temps que certains de ces édifices disparaissaient dans des incendies plus violents, comme en août 432, ceux du Néorion[4]. Les souverains ne négligeaient pas de se rendre compte de leur état et des quantités de vivres accumulées. C'est ainsi que Théodose II faillit être lapidé au cours d'une visite, alors qu'il y avait pénurie de blé (431)[5]. Aussi les basileis avaient-ils soin de veiller à l'approvisionnement de la ville comme Artémius en 714[6]. Le manque de vivres était souvent la raison qui déclenchait les émeutes.

(1) O. Seeck, p. 233.
(2) O. Seeck, p. 236.
(3) *Lex IV, Cod. Theodos. De Operibus publicis.*
(4) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 582 ; *PG*, XCII, 800 B.
(5) Comte Marcellin, *PL*, LI, 925 D.
(6) Théophane, I, 384.

CHAPITRE XII

LES LIEUX DE SPECTACLE

Chez les Grecs et les Romains les spectacles publics tenaient une grande place dans la vie des citoyens. Aussi les autorités veillaient-elles à ce que le peuple n'en fût pas privé. A Rome spécialement les jeux du cirque, les combats de gladiateurs ou de bêtes fauves, les exhibitions diverses, sans compter les mimes et les comédies, tout cela avait pris un développement inouï et corrompu les mœurs publiques. La Nouvelle Rome se devait de fournir à la plèbe les mêmes amusements pour la détourner des passions politiques. A Constantinople cependant, ce furent les jeux de l'hippodrome qui eurent la vogue et tout particulièrement les courses de chars. On peut dire que cet édifice fut en quelque sorte le centre de la vie byzantine pendant de longs siècles. Les autres lieux de divertissement ne jouèrent qu'un rôle secondaire et à peu près uniquement pendant les premiers siècles.

I. — L'hippodrome[1]

Histoire. — Les factions du cirque se transportèrent de bonne heure des bords du Tibre aux rives du Bosphore, et la Nouvelle Rome eut bientôt l'équivalent du fameux Circus Maximus de l'Ancienne. Ces factions étaient au nombre de quatre : les Bleus, les Verts, les Rouges et les Blancs, ainsi nommés de la couleur adoptée pour les casaques des jockeys. Les deux premières absorbèrent plus ou moins les deux autres, et la lutte se circonscrivit entre Bleus et Verts, lutte qui se traduisait à certains jours par de sanglantes échauffourées.

(1) Ducange, II, i ; F. W. Unger, 286-326 ; A. Rambaud, *De byzantino Hippodromo*, Paris, 1870 ; *Preliminary Report upon the Excavations carried in the Hippodrom of Constantinople*, Londres, 1929 ; *Second Report...*, Londres, 1929.

D'après Hésychius de Milet et Zosime, Septime-Sévère commença la construction de l'hippodrome dans des jardins appartenant à deux frères et à une veuve. Il ne fit que la moitié des gradins, ceux qui étaient voisins du bain de Zeuxippe, parce qu'il fut rappelé en Occident par une invasion de Gaulois en Italie et qu'il mourut peu de temps après. Il consacra l'édifice aux Dioscures, Castor et Pollux, dont il érigea les statues sur les portiques de l'hippodrome[1].

Constantin termina l'œuvre de Septime-Sévère et en compléta l'ornementation[2]. Il acheva la construction des gradins, les deux déambulatoires et les cancels supérieurs, établit la Sphendoné, les bornes de la piste. Tout fut terminé de manière que l'inauguration put avoir lieu en même temps que celle de la ville (11 mai 330)[3].

L'hippodrome fut plusieurs fois victime d'incendies. La douzième année d'Arcadius (406), diverses portes brûlèrent en même temps que la Prandiara et les portiques adjacents[4]. L'année de la mort de Zénon (491), à la suite d'une émeute populaire, un grand incendie atteignit une bonne partie du cirque[5]. La sixième année d'Anastase (497), les factions mirent le feu à la Chalcé et il se propagea jusqu'au cathisma ou loge impériale[6]. Dix ans plus tard (507), un nouvel incendie dévora la partie nord qui s'écroula avec la voûte[7].

L'hippodrome était construit surtout pour les courses de char, mais il s'y donnait aussi d'autres spectacles. Nous savons par l'*Historia arcana* que l'on y jouait des mimes, qu'on y montrait des animaux sauvages de toute espèce[8]. En 531, Justinien présenta à la foule vingt lions, trente panthères et d'autres fauves[9]. Benjamin de Tudèle dit qu'on y montrait toutes les espèces d'hommes du monde avec leurs costumes, ainsi que des oiseaux rares, qu'il y avait des combats d'animaux, comme lions, panthères, ours, onagres, etc.

Il semble que vers la fin de l'empire les joûtes et les tournois avaient remplacé les courses de chars. Clavijo, en 1402, Buondelmonti en 1420, ne parlent que des jeux occidentaux. Il est probable

(1) Th. Preger, 16 ; Zosime, II, 31 ; Bonn, 97.
(2) Zosime, *loc. cit.*
(3) Th. Preger, 18 ; I, 145.
(4) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 569 ; *PG*, XCII, 781 B.
(5) Comte Marcellin, *PL*, LI, 934 B.
(6) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 608 ; *PG*, XCII, 852 A.
(7) Comte Marcellin, *PL*, LI, 936 D.
(8) Procope, Bonn, III, 60-62.
(9) Comte Marcellin, *PL*, LI, 940 C.

que la disposition des lieux en fut quelque peu modifiée, car Buondelmonti signale au delà du Colosse de Constantin Porphyrogénète une petite estrade sur quatre colonnes basses, d'où l'impératrice assistait aux jeux ; quant aux dames, elles prenaient place sur un mur élevé et très orné qui se trouvait à l'entrée, du côté de Sainte-Sophie[1]. Joûtes et tournois avaient été mis en vogue par les chevaliers qui accompagnaient Jeanne de Savoie lors de son mariage avec Andronic III en 1326. Jean Cantacuzène l'affirme positivement[2].

L'hippodrome fut complètement délaissé après la prise de Constantinople par les Turcs. Ses matériaux furent enlevés les uns après les autres et Pierre Gylles assista, vers 1540, à la disparition d'un grand nombre d'entre eux, surtout des colonnes[3]. Un peu plus tard (1573), Du Fresne-Canage pouvait dire qu'il était dépouillé « de presque tous ses ornements et presque entièrement rempli de maisons turques »[4]. Dans les dernières années du xvie siècle, Wilhelm Dilich voit encore trois gradins du côté nord ; les autres avaient été détruits par le grand vézir Ibrahim pacha quand il fit construire son palais ; le sol n'est pas encore exhaussé ; il ne reste plus de la spina que les trois monuments actuels, alors que P. Gylles en avait vu sept[5]. En 1738, le comte Sandwich découvre à l'extrémité de l'hippodrome, au delà de l'obélisque de pierre, une colonne « sans chapiteau ni inscription, mais avec piédestal, cachée par plusieurs maisons turques »[6]. Il est le seul, parmi les voyageurs des xviie et xviiie siècles, à signaler ce reste de la colonnade qui ornait la Sphendoné. En 1790, Salaberry ne retrouve plus « le fameux hippodrome au milieu de l'At-Meidan environné de maisons turques grossièrement peintes sans régularité comme sans noblesse »[7]. Le xixe siècle a heureusement vu dégager la place, qui a été transformée en jardin public au commencement du xxe. En 1835, H. Cornille voit « des arcades et quelques vieux platanes au milieu des débris dont l'hippodrome est encombré ». En 1855, l'anglais Newton dégage la base de

(1) G. Gerola, *Le vedute di Costantinopoli di Cristoforo Buondelmonti*, *Studi bizantini e neohellenici*, III, 1931, 274, 275.
(2) Bonn, I, 205 ; *PG*, CLIII, 292.
(3) *TC*, II, 11 ; 91 sq.
(4) H. Hauser, *Le Voyage du Levant de Philippe Du Fresne-Canage*, Paris, 1897, 152.
(5) W. Dilich, *Eigentliche Kurtze Beschreibung und Abris der Weitberümhten Kayserlichen Stadt Constantinopel*, Cassel, 1606, 24.
(6) *A Voyage performed by the late earl of Sandwich round the Mediterranean in years 1738 and 1739, written by himself*, Londres, 1799, 128.
(7) *Voyage à Constantinople, en Italie et aux îles de l'Archipel, par l'Allemagne et la Hongrie*, Paris, an VII, 168.

l'obélisque de Théodose[1]. Le Colosse de Constantin Porphyrogénète, qui s'était dégradé, surtout lors du tremblement de terre de juillet 1894, fut réparé par les soins de la Direction du Musée impérial des antiquités[2].

Plan de l'hippodrome. — L'édifice était constitué essentiellement par une double piste, séparée par une barrière dite spina. Il est orienté nord-est-sud-ouest. Au nord-est se trouvaient les *carceres*, dites μάγγανα à Constantinople, par où débouchaient les chars ou les animaux sauvages. C'est de là, qu'au signal donné, les chars se précipitaient dans l'arène. L'extrémité de la piste était en demi-cercle et reposait sur des substructions puissantes qui rachetaient la déclivité du terrain. Les gradins régnaient tout autour de la piste. Robert de Clari en comptait 30 ou 40 rangées au début du XIIIe siècle[3]. Sur le côté gauche, à quelque distance des carceres, se trouvait le cathisma ou tribune impériale. Au sommet des gradins se développaient de larges promenoirs ornés de statues et autres œuvres d'art. Parmi ces dernières on remarquait les quatre chevaux de bronze doré apportés de Chios par Théodose ; le doge Henri Dandolo les fit transporter à Venise pour orner la façade de Saint-Marc. Napoléon Ier les amena à Paris, mais ils furent restitués à Venise en 1815.

La spina. — Ce terme, emprunté au vocabulaire latin, n'était pas employé à Constantinople, où l'on semble s'être servi de celui d'euripe. La construction désignée communément sous ce nom était une barrière qui séparait la piste en deux. Peut-être n'était-ce qu'un mur assez bas, entre les parties duquel s'encadraient des colonnes honorifiques, dont trois subsistent encore aujourd'hui : obélisque de Théodose, colonne serpentine, Colosse de Constantin Porphyrogénète. Lors des fouilles faites à l'hippodrome en 1927 par S. Casson et Talbot Rice, on ne trouva pas trace de la spina[4] et des archéologues se hâtèrent de conclure qu'elle n'avait jamais existé. Il est certain cependant qu'il dut y avoir une barrière entre les deux parties de la piste, comme dans tous les cirques connus. Il semble bien, du reste, que Buondelmonti la vit encore en 1420, car il écrit *non altus erat murus* (var. *humilis erat murus*)[5]. Que les matériaux de la spina aient été utilisés ailleurs jusqu'au

(1) C. T. NEWTON, *Travels and Discoveries in the Levant*, II, Londres, 1865, 25 sq., 36.
(2) S. REINACH, *Chroniques d'Orient*, Paris, 1896, 454.
(3) CH. HOPF, *Chroniques gréco-romaines*, Berlin, 1873, 69.
(4) ST. CASSON, *Les fouilles à l'hippodrome de Constantinople*, *Gazette des Beaux-Arts*, 6e pér., 3, 1930, 213-242.
(5) G. GEROLA, *op. cit.*, 273.

dernier il ne faut pas s'en étonner puisqu'il en a été ainsi des gradins et de tout le reste de l'hippodrome.

A chaque extrémité de la spina il y avait une borne. Les chars, en s'élançant, prenaient la piste de droite ; pour enfiler celle de gauche ils devaient éviter la borne située dans la Sphendoné, et cette borne avait très mauvaise réputation parmi les cochers byzantins, parce que les chutes n'y étaient pas rares. La représentation de la course sur un des bas-reliefs de l'obélisque de Théodose indique comment elle se pratiquait. La piste se trouvait à environ 5 m. 50 plus bas que le sol actuel de l'Atmeydan.

Portes. — On accédait à l'hippodrome par plusieurs portes. Certaines d'entre elles brûlèrent la douzième année d'Arcadius (406)[1]. Lors de la révolte des Nika (532), les troupes impériales pénétrèrent par les portes pour attaquer la foule mutinée ; l'une de ces portes était celle du cathisma impérial et n'avait qu'un battant ; aussi l'appelait-on μονόπορτα, μονόθυρα ; une autre est dite τοῦ Δεκίμου ; celle-ci se trouvait près du Cochlias[2] ; une autre s'appelait Νεκρὰ[3]. Au témoignage du pseudo-Codinus, la Nécra devait son nom au fait suivant : la partie du Cirque située en face du cathisma impérial fut remplie de cadavres lors de la répression de l'émeute de 532, ce qui fit donner le nom de « morte » à la porte voisine[4]. Elle se trouvait probablement dans la partie occidentale. La Chalcé de l'hippodrome était sans doute la grande porte de bronze qui s'ouvrait à l'est[5]. Près des gradins de la faction des Bleus, qui se trouvait à droite du cathisma impérial, il y avait une porte assez étroite qui faisait communiquer l'hippodrome avec le Palais impérial par un escalier en colimaçon dit Cochlias (Κοχλίας)[6]. Il y avait aussi des portes du côté de la Sphendoné, puisqu'une partie des troupes impériales entra par là en 532[7].

Cancels. — Les spectateurs s'appuyaient sur des barrières appelées cancels. Ammien Marcellin cite un cas où les spectateurs situés en face du cathisma impérial furent précipités dans le vide à la suite de la rupture d'un cancel ; un seul périt, étouffé par les gens qui lui étaient tombés dessus[8].

(1) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 569 ; *PG*, XCII, 782 B.
(2) *Ibid.*, Bonn, I, 562 ; *PG*, XCII, 767 C.
(3) *Ibid.*, Bonn, I, 626, 628 ; *PG*, XCII, 882, 885 B.
(4) *Ibid.*, Bonn, I, 628 ; *PG*, XCII, 885 B.
(5) *Ibid.*, Bonn, I, 608, 701 ; *PG*, XCII, 852 A ; 981 B ; MALALAS, Bonn, 394 ; *PG*, XCVII, 584 B.
(6) TH. PREGER, III, 278.
(7) THÉOPHANE, I, 238.
(8) *Rerum gestarum*, XXI, cité par Ducange.

Cathisma. — La tribune impériale, appelée cathisma (κάθισμα) a fait l'objet de discussions à propos de son emplacement. Le *Chronicon Paschale* en attribue la construction à Constantin, qui la fit dit-il « sur le modèle de celle de Rome »[1]. C'est probablement Buondelmonti qui, le premier, a soutenu que cette tribune devait se trouver sur les carceres, c'est-à-dire à peu près à l'endroit où s'élève la fontaine dont Guillaume II fit don à la Turquie en 1900. Pour Buondelmonti elle devait se trouver du côté qui regardait Sainte-Sophie, car il signale là un mur sur lequel les dames assistaient au spectacle[2]. P. Gylles est du même avis[3]. Cependant il résulte du texte de Clavijo qu'il n'en était pas ainsi. Après avoir signalé une rangée de colonnes en face de la Sphendoné, donc celles de la spina, il ajoute « et à vingt pas de là une plate-forme sur quatre piliers en marbre, et sur cette plate-forme un trône en marbre blanc et des sièges pour l'empereur et sa suite »[4]. Ce texte si clair semble avoir échappé aux archéologues modernes, qui ont presque tous continué à tenir pour certaine l'opinion accréditée par Buondelmonti. Le *Chronicon Paschale* dit nettement que Constantin établit l'hippodrome et donc le cathisma sur le modèle de celui de Rome[5]. Or, à Rome, cette tribune se trouvait sans conteste sur le côté gauche de l'hippodrome. On ne peut du reste admettre que l'empereur prit place au-dessus des carceres où il aurait respiré des relents d'écurie. Enfin la communication avec le Palais impérial aurait été plus difficile dans le cas où le cathisma n'aurait pas été sur le côté gauche de l'hippodrome, car il fallait qu'il fût à l'abri de la foule pour passer de l'un à l'autre[6].

Quand l'empereur se rendait à l'hippodrome il prenait l'escalier en colimaçon (κοχλίας), qui se trouvait près de la porte du Dékimon[7]. Au sommet de l'escalier il y avait un endroit appelé Πούλπιττα, situé derrière le cathisma ; l'empereur le traversait pour aller prendre place dans sa loge[8]. Celle-ci était élevée de plusieurs mètres au-dessus du sol et soutenue par des colonnes pour empêcher toute tentative d'escalade. D'ailleurs la garde se tenait auprès du souverain pour le défendre en cas de danger. C'est ce qu'on aperçoit très bien sur les bas-reliefs de l'obélisque de Théodose[9].

(1) Bonn, I, 528 ; *PG*, XCII, 708 C.
(2) G. Gerola, *op. cit.*, 274.
(3) *TC*, II, 13 ; 91-92.
(4) Brunn, *Fragments de l'Itinéraire de Clavijo*, Odessa, 1883, 21.
(5) Bonn, I, 528 ; *PG*, XCII, 708 C.
(6) A. Piganiol, *La loge impériale de l'Hippodrome de Byzance et le problème de l'hippodrome couvert*, *Byzantion*, XI, 1936, 383-390.
(7) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 562 ; *PG*, XCII, 767 C.
(8) *Ibid.*
(9) A. Piganiol, *op. cit.*

Sphendoné. — Au sud-ouest de l'hippodrome s'étendait la Sphendoné (Σφενδονὴ ou Σφενδὼν). Ce nom lui venait de sa forme demi-circulaire, semblable à la poche d'une fronde. C'était un grand hémicycle, ornée d'une colonnade formée de 37 colonnes reliées entre elles par des arcs et portant à leur partie supérieure des balustrades[1]. Elle s'élevait sur le mur de soutènement qui avait été construit par Septime-Sévère pour prolonger l'esplanade et corriger la déclivité du terrain[2]. Quand P. Gylles visita Constantinople pour la première fois, vers 1540, il existait encore 17 colonnes de marbre blanc, hautes de 50 pieds ; elles reposaient à l'extérieur sur un mur bas surélevé de deux gradins ; à l'intérieur, leurs bases arrivaient au niveau du sol. Elles furent enlevées pour construire l'imaret du sultan Suleyman[3]. Les substructions de la Sphendoné, qui étaient en briques, comprenaient un couloir qui permettait d'en faire le tour et qui était éclairé par des fenêtres. Celles-ci ont été bouchées pour donner plus de solidité à la construction. Sur une bonne partie de ce couloir il existe encore une citerne que les Byzantins appelaient la Froide (ἡ ψυχρὰ)[4].

La Sphendoné a vu maintes exécutions capitales au cours des siècles.

Ornements de la spina. — Entre les deux pistes de la spina se dressaient des monuments artistiques destinés à l'orner. Un des bas-reliefs de l'obélisque de Théodose en donne une idée. P. Gylles signale que vers 1540 il y avait encore sept colonnes sur le même alignement. Sur l'une d'entre elles, en marbre noir d'Arabie et haute de plus de 17 pieds, Ibrahim pacha avait placé une statue d'Hercule qu'il avait amenée de Hongrie après la prise de Buda en 1526 ; après sa mort, les Turcs la firent enlever[5]. Il reste aujourd'hui trois des monuments qui décoraient jadis la spina : l'obélisque de Théodose, la Colonne serpentine et le Colosse dit de Constantin Porphyrogénète.

Obélisque de Théodose[6]. — C'est un beau monolithe de 18 m. 54 (24 m. 87 avec les degrés, le socle, le piédestal sculpté et les blocs de bronze sur lesquels il repose). Il se dressait à Héliopolis, dans la Basse Égypte, et avait été érigé en l'honneur de Thoutmès III, grand conquérant de la XVII[e] dynastie ; les hiéroglyphes dont il

(1) Clavijo, *op. cit.*, 21.
(2) Th. Preger, I, 137.
(3) *Op. cit.*, II, 13 ; 92.
(4) Th. Preger, I, 137.
(5) *TC*, II, 13 ; 89.
(6) G. Bruns, *Der Obelisk und seine Basis auf dem Hippodrom zu Konstantinopel. Mit einem Beitrage von F. Kraus (Istanbuler Forschungen)*, Istanbul, 1935.

est couvert célèbrent les exploits de ce prince. Constance d'abord, puis Julien l'Apostat tentèrent, mais en vain, de l'amener à Constantinople. Théodose réussit, en 390, au prix de grands efforts, à faire venir le colosse dans la capitale.

L'obélisque portait jadis à son sommet une sphère en bronze qui tomba à la suite d'un tremblement de terre, sous Michel III[1]. Aux quatre angles de sa base il repose sur des dés de bronze lesquels portent eux-mêmes sur un piédestal carré sculpté de bas-reliefs. Les marches de ce piédestal, au fond de la fosse, sont à 3 mètres du sol de l'Atmeydan.

Sur la face ouest du piédestal se lit une inscription grecque et sur la face ouest, une inscription latine. Les deux textes affirment que l'obélisque a été mis en place en 32 jours à peine. L'inscription latine présente une retouche à la dernière ligne ; un premier nom a été martelé.

L'inscription grecque est ainsi conçue :

Κιόνα τετράπλευρον ἀεὶ χθόνι κείμενον ἄχθος
Μούνος ἀναστάσαι Θευδόσιος βασιλεὺς
τολμήσας Πρόκλῳ ἐπεκέκλετο καὶ τόσος ἔστη
κίων ἠελίοις ἐν τριάκοντα δύο.

« Cette pesante colonne carrée, toujours gisante à terre, seul, l'empereur Théodose, osant la dresser, fit appel à Proclus et elle se tint debout, comme elle est, en trente-deux jours. »

Quant à l'inscription latine, plus sobre, elle comporte ces vers :

DIFFICILIS QUONDAM DOMINIS PARERE SERENIS
JUSSUS ET EXSTINCTIS PALMAM PORTARE TYRANNIS
OMNIA THEODOSIO CEDUNT SUBOLIQUE PERENNI
TER DENIS SIC VICTUS EGO DUOBUSQUE DIEBUS
JUDICE SUB PROCLO SUPERAS ELATUS AD AURAS.

Ainsi, d'après ce texte, le monument a été érigé en 32 jours, au prix de rudes efforts. Comme le remarque l'expression latine, *omnia Theodosio cedunt subolique perenni*, dans cette « race éternelle » il semble bien qu'il faille voir Arcadius, le fils de Théodose. Le nom martelé est celui de Proclus. Il avait été enlevé à la suite de la mise à mort de ce personnage victime des intrigues du tout-puissant ministre Rufin (392). Quatre ans plus tard, Proclus fut réhabilité en même temps que son père Tatianus[2] et c'est probablement alors que son nom fut rétabli sur la base de l'obélisque.

Le bas-relief du côté sud représente Théodose et sa famille au

(1) *Vita s. Ignatii, PG*, CV, 525 A.
(2) *Cod. Theodos.*, IX, 38, 9.

milieu de courtisans prenant part, du haut du cathisma, aux fêtes et aux courses de l'hippodrome : les courses sont figurées dans le registre inférieur. On remarquera le petit détail suivant : le sculpteur a tenu à représenter l'escalier qui conduisait de la place des gardes à la loge impériale. Sur le bas-relief du côté est, c'est l'empereur qui, du cathisma, distribue des couronnes aux vainqueurs. A signaler parmi les musiciens placés devant lui deux orgues à main, un de chaque côté. Sur la face nord, on voit dans le bas-relief inférieur l'obélisque gisant à terre et les différents instruments (grues, cabestans) destinés à la hisser sur sa base ; l'opération elle-même est figurée en pleine action. Enfin, sur le côté ouest, au-dessus de l'inscription grecque, c'est encore l'empereur, placé sur le cathisma, qui reçoit l'hommage et les présents de peuples vaincus ; leurs délégués sont vêtus de peaux de bêtes.

Les Turcs appellent l'obélisque *Dikilitaş* (Pierre dressée).

Colonne serpentine[1]. — Avec l'obélisque égyptien, c'était un des plus beaux monuments de l'hippodrome. La colonne, aujourd'hui en mauvais état, est formée de trois serpents en bronze si bien enlacés qu'on peut facilement la prendre au premier abord pour une simple colonne torse. C'est d'ailleurs le nom que les Turcs lui donnent aujourd'hui *(Burma sütun)*.

Elle provient du temple d'Apollon à Delphes devant lequel elle fut érigée en 478 av. J.-C. en action de grâces pour les glorieuses victoires de Platées et de Salamine remportées sur les Perses par les Grecs confédérés. Constantin la transporta dans sa nouvelle capitale avec de nombreux autres monuments afin de l'enrichir et de l'orner[2]. Jadis elle se terminait par un joli groupe des trois têtes inclinées à angle droit et d'un trépied en or soutenu par ces mêmes têtes ; au-dessus du trépied était un vase en or. Le trépied et le vase disparurent longtemps avant le transfert du monument à Constantinople. Quant aux trois têtes, elles furent mutilées par les Turcs à partir du XVIIe siècle. La description qu'en donne P. Gylles montre qu'elles étaient intactes vers 1540[3]. Il en était encore ainsi dans le premier quart du XVIIe siècle. Pietro della Valle l'affirme pour 1615[4], A. Wenner pour l'année suivante[5], De Stochove pour

(1) F. W. UNGER, *Zur Geschichte der Schlangensäule, Nachrichten der Gesellschaft der Wissenschaften in Göttingen*, 1876, 397-401 ; H. SWOBODA, *Epigraphisch-historische Beitrage*. II. *Die Inschrift der Schlangensäule von Konstantinopel, Archäologisch-epigraphische Mitteilungen aus Osterreich*, Vienne, 1897, 130-150.
(2) ZOSIME, Bonn, 31 ; SOCRATE, I, 16 ; *PG*, LXVII, 717 A.
(3) *TC*, II, 13 ; 113 sq.
(4) *Les fameux voyages*, Paris, 1661, 41.
(5) *Ein ganz neu Reysenbuch von Prag auss biss gen Constantinopel*, Nuremberg, 1622, 99.

1631[1], de même Evlya efendi pour 1634[2]. Quelques années plus tard, Du Loir signale qu'une des têtes a été enlevée d'un coup de masse d'armes[3], tandis que Spon, qui visita Constantinople en 1678, note seulement que la mâchoire inférieure d'une tête avait disparu, cassée d'un coup de canne et il dit que le coupable était le sultan Mourad (IV, 1626-1640)[4]. Cornélis de Bruyn fait la même constatation à la même époque[5]. C'est seulement dans la première moitié du XVIIIe siècle que Ottar constate que les trois serpents de bronze ont « leur tête coupée »[6]. Par ces textes on voit combien est fausse la tradition locale qui attribue à Mahomet II une partie de ces mutilations. Une mâchoire supérieure est encore conservée au Musée des antiquités d'Istanbul ; on en admire la belle plastique : la tête allongée et aplatie, la bosse au-dessus de l'œil, les dents aiguës en forme de scie.

La colonne avec les têtes, le trépied et le vase devait mesurer environ 8 mètres ; ce qui en reste n'en a plus que 5 et 29 replis. Du troisième au treizième (en partant du bas) on découvrit lors des travaux exécutés en 1856, les noms des 31 villes grecques qui avaient pris part aux batailles de Platées et de Salamine, telles que les indique Pausanias. Cette trouvaille a permis d'authentifier le monument et de faire disparaître tous les doutes qui s'étaient élevés sur son origine. Ces inscriptions ont malheureusement beaucoup souffert des intempéries et l'on n'en voit plus que des restes à peine lisibles.

Colosse de Constantin Porphyrogénète[7]. — C'est le moins important des trois monuments qui restent de la spina, et cela malgré l'orgueilleuse inscription qu'il porte à sa base. C'est un obélisque de 32 mètres de hauteur, formé de petits blocs de pierre de taille ; il était jadis revêtu de plaques de bronze doré et l'on voit encore les trous percés pour fixer ces plaques ; certains d'entre eux portent des traces de soudure au plomb.

On dit ordinairement que ce monument fut l'œuvre de Constantin VII Porphyrogénète, qui l'aurait élevé à la mémoire de son illustre grand-père Basile le Macédonien. En réalité, cet

(1) *Voyage d'Italie et du Levant*, Rouen, 1670, 42.
(2) *Narrative of Travels in Europe, Asia und Africa in the seventh century*, trad. J. von Hammer, I, Londres, 1834, 50.
(3) *Les voyages du sieur du Loir contenus dans plusieurs lettres écrites du Levant*, Paris, 1654, 63.
(4) *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, I, Amsterdam, 1679, 178.
(5) *Voyage du Levant*, Delft, 1700, 52.
(6) *Voyage en Turquie et en Perse*, I, Paris, 1748, 35.
(7) B. PALUKA, *Die Saule Konstantins VII. Porphyrogennetos auf dem Hippodrom zu Konstantinopel*, *BZ*, V, 1896, 158-159.

empereur ne fit que le restaurer, comme il est dit dans l'inscription qu'il fit graver lui-même. C'est cependant lui qui fit très probablement placer les plaques de bronze doré. Quant aux faits et gestes de Basile qui auraient été représentés sur ces plaques, aucun texte ne permet de dire si c'est une légende ou la réalité.

On ignore qui a construit ce monument. Cependant il n'est pas interdit de penser que c'est le *Colossum* dont parle la *Notitia*, qui n'indique malheureusement pas dans quelle région il se trouvait. Si l'identification est exacte, le monument daterait au moins du début du Ve siècle.

Dans l'esprit de Constantin Porphyrogénète il devait éclipser le Colosse de Rhodes, comme en témoigne l'inscription. Les plaques de bronze doré auraient été arrachées par les guerriers de la quatrième croisade, qui les auraient prises, dit-on, pour des lingots d'or. La preuve reste à faire de la valeur de cette tradition que n'appuie aucun document contemporain. D'ailleurs des empereurs byzantins ont détruit eux-mêmes bien des statues en bronze pour les convertir en monnaie de billon.

L'inscription qui figure sur la face orientale de la base comprend six vers grecs :

Τὸ τετράπλευρον θαῦμα τῶν μεταρσίων
χρόνῳ φθαρὲν Κωνσταντῖνος νῦν δεσπότης
οὗ Ῥωμανὸς παῖς δόξα τῆς σκηπτουχίας
κρεῖττον νεουργεῖ τῆς παλαὶ θεωρίας·
ὁ γὰρ κολοσσὸς θάμβος ἦν ἐν τῇ Ῥόδῳ
καὶ χαλκὸς οὕτως θάμβος ἐστὶν ἐνθάδε,

« Cet étonnant et haut monument aux quatre faces, ruiné par le temps, Constantin maintenant empereur, et son fils Romain, gloire de l'empire, l'ont remis en meilleur état qu'on le voyait autrefois. Le Colosse de Rhodes était un objet d'étonnement ; celui-ci, en bronze, est un objet d'admiration. »

Les voyageurs n'ont guère prêté attention au Colosse du Porphyrogénète. Il est vrai que, dépouillé de son revêtement de bronze, il n'avait rien d'attrayant.

Autres monuments de l'hippodrome. — Le pseudo-Codinus signale un grand nombre de statues qui ornaient l'hippodrome. La Phiale ou fontaine possédait celles de l'impératrice Irène avec son fils Constantin VI. Constantin en avait apporté beaucoup de Nicomédie, entre autres celle de Domitien, qui était au milieu du cathisma, de Cyzique, de Césarée, de Tralles, de Sardes, de Mocissos, de Satala, de Sébaste, de Chaldia, d'Antioche de Syrie, de Chypre, de Crète, de Rhodes, de Chios, d'Attalia, de Smyrne, de Séleucie,

de Tyane, d'Iconium, de Sicile et d'autres villes ou régions de l'Orient et de l'Occident[1]. Citons parmi les principales celles de Castor et Pollux[2], l'Hercule de bronze, œuvre de Lysimaque[3], le sanglier de Chalydon[4], les statues d'Athéné, de Charybde et Scylla, de Gratien, de l'eunuque Platon[5], de Jacques le Cilicien, celles d'une louve et d'une hyène[6]. Les quatre chevaux en bronze doré qui se trouvent maintenant à Venise se dressaient près des colonnes torses de la Néolaia (εἰς τοὺς πλεκτοὺς κίονας ἐν τῇ λεγομένῃ Νεολαίᾳ)[7]. L'Anthologie Palatine renferme bon nombre d'épigrammes en l'honneur des cochers dont les statues ornaient l'hippodrome.

Autres hippodromes

Il existait d'autres hippodromes en ville et dans la banlieue. Tout d'abord celui que l'on appelait l'« hippodrome couvert ». On a cru longtemps qu'il s'agissait de la partie du grand hippodrome située du côté du cathisma impérial. Cette opinion, émise par P. Gylles, a fait fortune pendant près de quatre siècles[8]. Divers savants ont suggéré récemment et avec beaucoup de vraisemblance que c'était un hippodrome particulier au Palais Sacré et qu'il se trouvait dans la partie voisine du Cirque ; il servait de manège aux souverains[9]. Cette opinion s'appuie du reste sur deux textes byzantins. Un manuscrit du pseudo-Codinus, le Vatican. gr. 162 (xvie siècle) dit qu'il était dans le Palais et qu'il servit aux basileis depuis Constantin jusqu'à l'impératrice Irène[10]. En décrivant le triomphe sur les Arabes de Théophile, le *Livre des cérémonies* dit qu'il traversa le passage de l'Achilleus et, par le côté du Zeuxippe, pénétra dans l'hippodrome découvert ; de là passant sous le cathisma, il descendit par le palais de Daphné à l'hippodrome couvert ; là il descendit de cheval et pénétra dans la demeure impériale[11].

Le Tzykanisterion (τὸ Τζυκανιστήριον) destiné surtout au jeu

(1) Th. Preger, II, 169 ; III, 278.
(2) Zosime, II, 31 ; Bonn, 97.
(3) Nicétas Choniatès, Bonn, 859-860 ; *PG*, CXXXIX, 1048 BC.
(4) *Ibid.*, Bonn, 860 ; *PG*, CXXXIX, 1049 A.
(5) Th. Preger, II, 190-196.
(6) Nicétas Choniatès, Bonn, 860 ; *PG*, CXXXIX, 1049 A.
(7) Th. Preger, II, 195-196.
(8) *TC*, 13 ; 92.
(9) A. Piganiol, *La loge impériale... Byzantion*, XI, 1936, 383-390 ; A. Vogt, *Le Livre des cérémonies, Commentaire*, I, 120.
(10) Th. Preger, III, 256 et note.
(11) *De cer.*, *Append. ad I*, Bonn, 507.

de polo, comme son nom l'indique, servait aussi de manège aux basileis[1]. Il était en contrebas du Palais Sacré, du côté sud-est.

Un hippodrome est signalé par le pseudo-Codinus comme situé au palais d'Éleuthère. Construit par Théodose, il fut démoli par l'impératrice Irène[2].

Un autre, appelé Cirque de bois (Ξυλόκερκος) se trouvait en dehors de la ville. C'est probablement l'endroit que Constantin avait choisi pour y aménager un hippodrome provisoire en attendant que celui de la ville fût terminé et qu'il avait entouré d'une enceinte en bois, d'où son nom[3]. En 458 on apporta à Constantinople la tête de Genséric, fils d'Attila. Elle fut promenée à travers la ville par la Mésé et finalement plantée sur une pique au Xylokerkos. Toute la population sortit pour aller la voir (καὶ ἐξῆλθε πᾶσα ἡ πόλις εἰς θέαν αὐτῆς)[4]. Les partisans de saint Jean Chrysostome, persécutés par la cour d'Arcadius, tenaient d'abord leurs réunions dans les Constantinianae. Chassés de là, ils se transportèrent en dehors de la ville, près de l'hippodrome de bois et furent pour cela appelés Xylokerkites (Ξυλοκερκῆται)[5].

Cet hippodrome se trouvait donc en dehors des remparts de Théodose. La porte qui l'avoisinait s'appelait porte du Xylokerkos[6]. On l'a identifiée de façon certaine avec celle que les Turcs appellent Silivrikapı (porte de Silivri).

Hippodrome de Saint-Mamas. — Il fut bâti par Léon Ier, au dire des patriographes[7], d'accord avec le *Chronicon Paschale*[8]. Il devait être décoré d'œuvres d'art, puisque Kroum, khan des Bulgares, emporta de là un lion de bronze, un ours, un dragon et des marbres de prix (813)[9]. Michel III, qui aimait beaucoup cet endroit, conduisait lui-même un char de course dans l'hippodrome. Il le faisait lorsque les feux allumés sur les monts de Bithynie annoncèrent une invasion des Arabes. Irrité de ce que la foule inquiète ne suivait plus son jeu, il fit détruire les signaux[10].

Le quartier de Saint-Mamas se trouvait à Beşiktaş[11].

Il y avait aussi des hippodromes ou manèges dans des maisons

(1) Th. Preger, III, 225.
(2) *Ibid.*, III, 269.
(3) Sozomène, VIII, 22 ; *PG*, LXVII, 1569 C.
(4) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 598 ; *PG*, XCII, 828 B.
(5) *Ibid.*, Bonn, I, 568 ; *PG*, XCII, 781 A.
(6) Th. Preger, III, 266.
(7) Th. Preger, 266.
(8) Bonn, I, 598 ; *PG*, XCII, 828 B.
(9) Theophan. contin., IV, Bonn, 192 ; *PG*, CIX, 212-213.
(10) *Ibid.*, Bonn, 197-198 ; *PG*, CIX, 225 B.
(11) J. Pargoire, *Les Saints-Mamas de Constantinople*, *BIRC*, IX, 261 sq.

particulières importantes, comme nous le voyons par le récit de l'attaque d'Héraclius contre Phocas que nous a laissé Jean d'Antioche[1].

LUSORIA[2]

La *Notitia* en dénombre deux dans la première moitié du v[e] siècle (XIII[e] et XIV[e] régions). On se demande ce qu'ils étaient exactement, peut-être des théâtres proprement dits où l'on jouait des tragédies et des comédies, ainsi que des farces et des mimes. Il ne semble pas qu'ils aient eu grand succès à l'époque byzantine, où l'attention du public se portait presque exclusivement sur les courses de l'hippodrome.

L'antique Byzance possédait un théâtre à la Pointe du Sérail, en face du temple d'Aphrodite, comme nous l'apprend le *Chronicon Paschale*[3]. C'était probablement celui que la *Notitia* appelle le *Theatrum majus* au v[e] siècle. Près de là il y avait le *Theatrum minus*, où commençait la II[e] région[4]. On ne saurait dire si l'un de ces deux théâtres doit être identifié avec le Kynégion (Κυνήγιον), dont la construction est attribuée à Septime-Sévère[5]. On a cependant lieu de croire qu'il n'est autre que le *Theatrum majus*. Sévère l'avait établi pour la chasse aux bêtes sauvages et pour les combats de gladiateurs. Ceux-ci ayant été abolis par Constantin[6], la chasse aux bêtes disparut elle-même peu à peu au profit des courses de l'hippodrome. Plus tard il servit, au dire des patriographes, à y jeter les cadavres des gens qui avaient péri de mort violente[7]. Il fut souvent un lieu d'exécution. En 559, Justinien y fit brûler les livres et les statues des païens[8]. En 705, Justinien II y fit décapiter ses deux prédécesseurs, Léonce et Apsimar[9]. En 719, Léon III agit de même pour Artémius et le métropolite de Thessalonique, dont le nom est resté inconnu[10]. En 765 et 766 Constantin V y fit exécuter Constantin et Stratégius, le patriarche Constantin et les dix martyrs poursuivis pour l'incident de la Chalcé[11].

Les ruines que l'on a découvertes en 1913 à la Pointe du Sérail

(1) CH. MÜLLER, *Fragmenta*, IV, 619.
(2) DUCANGE, II, II.
(3) Bonn, I, 495 ; *PG*, XCII, 712 C.
(4) O. SEECK, 230.
(5) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 495 ; *PG*, XCII, 712 C.
(6) *Cod. Theod.*, *Lex I de Gladiatoribus*.
(7) TH. PREGER, 35 ; II, 162-163.
(8) MALALAS, Bonn, 491 ; *PG*, XCVII, 712 A.
(9) THÉOPHANE, I, 375.
(10) NICÉPHORE, *Épitome*, de Boor, 56 ; *PG*, C, 944 C.
(11) THÉOPHANE, I, 426, 438, 442.

sont peut-être celles du *Theatrum minus* et il est possible que la colonne dite de Claude le Gothique en marquât le centre. Des fouilles permettraient sans doute de faire la lumière sur ce point.

Il y avait un théâtre dans le faubourg de Sykae (Galata), puisque Justinien le fit réparer[1] et un autre que la *Notitia* signale dans la XIV[e] région (Blachernes)[2].

(1) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 618 ; *PG*, XCII, 869 A.
(2) O. SEECK, 240.

CHAPITRE XIII

LE RÉGIME DE L'EAU

I. — Les aqueducs[1]

Toute ville ancienne devait être abondamment pourvue d'eau, non seulement pour les besoins domestiques, mais encore pour les bains qui jouaient un rôle important dans la vie des habitants. L'antique Byzance avait pu se contenter de quelques sources et des citernes particulières qui suffisaient à sa population restreinte. Il en alla différemment quand la ville prit de l'extension. Le premier à lui assurer une plus grande quantité d'eau fut l'empereur Adrien, qui lui donna un aqueduc alimenté par les sources des forêts qui avoisinaient la mer Noire[2]. Le Code Justinien en fait mention[3]. Justinien en effet répara l'aqueduc d'Adrien en 528[4]. C'est l'aqueduc dit de Justinien, long de 265 mètres et haut de 35 que l'on peut voir dans la forêt de Belgrade. D'après une disposition de Théodose et de Valentinien, l'eau de l'aqueduc d'Adrien devait servir uniquement au Palais, aux thermes et aux nymphées publics et non aux maisons particulières[5].

D'après les patriographes, Constantin construisit des aqueducs et amena l'eau de la Bulgarie[6] ! Il est certain que le fondateur de Constantinople dut veiller à ce que la nouvelle capitale fût suffisamment approvisionnée en eau, mais on serait en peine de dire où passaient les conduites qu'il établit. On suppose cependant qu'il capta les eaux du plateau qui s'étend entre la Corne d'Or et la Propontide, très boisé autrefois, comme le prouve le rendez-vous

(1) Ducange, I, xxv, 1, 2, 3 ; F. W. Unger, 191-198.
(2) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 619 ; *PG*, XCII, 869 B.
(3) *Lex XI*, 43, 6.
(4) *Chron. Pasch.*, *loc. cit.*
(5) *Lex LV de Aquaeductu.*
(6) Th. Preger, 17 ; I, 138, 149.

de chasse du Philopation extérieur. Ces canalisations étaient souterraines, car elles n'avaient pas à traverser de vallées.

L'aqueduc appelé par les Turcs Bozdogankemeri, qui s'étend aujourd'hui à travers la vallée entre l'Université et la mosquée du Conquérant, c'est-à-dire entre la troisième et la quatrième colline, a été construit par l'empereur Valens en 368. Pour ce grand ouvrage il employa les pierres des murailles de Chalcédoine qu'il voulait punir de sa participation à la révolte de Procope[1]. D'après une légende que rapporte Zonaras[2] et que répète Nicéphore Calliste[3], on trouva sur une de ces pierres une inscription prophétique annonçant que l'eau serait bientôt en abondance dans la ville. L'aqueduc réparé par Justin II en 576[4], fut endommagé par les Avars sous Héraclius et rétabli par Constantin V[5], puis restauré par Basile le Macédonien[6] et par Romain Argyre[7]. Les sultans continuèrent à veiller sur son bon fonctionnement.

L'aqueduc de Valens, que l'incendie de 1907 a débarrassé des maisons qui le masquaient en grande partie, apparaît maintenant dans toute sa longueur dans la traversée de la ville ; elle est de 625 mètres. Dans sa partie la plus élevée, il mesure, avec ses deux étages, une hauteur de 18 m. 50. Il apporte encore l'eau à la ville. Une large avenue passe maintenant sous ses voûtes et on l'aperçoit de loin, soit de la Corne d'Or, soit des hauteurs situées de l'autre côté de ce golfe. C'est probablement cet aqueduc dont les eaux pénétraient en ville sous terre, près de la porte de Charisius, qui permit à Justinien II de s'introduire dans la place en utilisant la canalisation jusqu'à une bouche d'air située près de l'église Sainte-Anne du Deutéron[8].

L'aqueduc de Valens, appelé aussi de Valentinien[9], était le principal de la ville, l'aqueduc par excellence, l'aqueduc « aux grandes voûtes »[10].

Il existait certainement d'autres canalisations souterraines, entre autres celle dont parle le Code théodosien[11]. Une loi prévoyait en effet cinq préteurs chargés de l'aqueduc de Théodose *(qui aquaeductui Theodosiaco fuerant deputati)*. La loi XXIII de 384

(1) Socrate, IV, 8 ; *PG*, LXVII, 476.
(2) XIII, 16.
(3) XI, 4 ; *PG*, CXLVI, 593-596.
(4) Cédrénus, Bonn, I, 685 ; *PG*, CXXI, 748 B.
(5) Théophane, I, 440.
(6) Cédrénus, Bonn, II, 477 ; *PG*, CXXII, 209 B.
(7) *Ibid.*, Bonn, II, 504 ; *PG*, CXXII, 236 D.
(8) Th. Preger, III, 244.
(9) Cédrénus, Bonn, I, 685 ; *PG*, CXXI, 748 B.
(10) Th. Preger, II, 188.
(11) *Lex XXX* de 410.

en parle déjà. Le constructeur de cette canalisation ne peut être que Théodose le Grand.

Nicétas Choniatès nous apprend qu'Andronic Ier Comnène restaura la conduite d'eau souterraine qui traversait le forum et que, pour en augmenter le débit il capta la source de la rivière Hydralis, près de laquelle il construisit une tour de garde et une villa pour y passer l'été. L'auteur ajoute que de son temps les habitants des Blachernes et de plusieurs autres quartiers de la ville en profitaient, mais que malheureusement l'œuvre d'Andronic ne fut pas continuée par ses successeurs, en sorte que l'eau ne pouvait plus jaillir sur le forum[1].

II. — Les Nymphées[2]

Les divers aqueducs, aériens ou souterrains, aboutissaient nécessairement à des réservoirs d'où l'eau était distribuée à travers la ville de manière à fournir tous les quartiers. Ces réservoirs s'appelaient nymphées (νυμφαῖα). La *Notitia* en signale déjà quatre dans le premier tiers du ve siècle ; l'un d'eux desservait la XIVe région (Blachernes) ; un autre se trouvait dans la Ve région et un troisième dans la Xe. La place du quatrième n'est pas indiquée.

Le principal de ces réservoirs avait été construit par Valens sur le forum Tauri pour y déverser l'eau de son aqueduc. L'ouvrage fut exécuté par le préfet de la ville Cléarque et appelé l'Eau abondante (δαψιλὲς ὕδωρ)[3]. Le Nymphaeum du forum Tauri, que la *Notitia* qualifie de *majus* (on trouve ailleurs *maximum*), était situé sur la place actuelle de l'Université (anc. Seraskerat) et à l'ouest de celle-ci. Il y a été remplacé par le réservoir de la Compagnie des Eaux de Dercos. André Thévet, qui le vit encore vers 1553, dit que l'aqueduc « se dégorge dans un grand vaisseau de marbre pour l'usage public des citoiens »[4].

III. — Les citernes[5]

D'après Procope[6], elles devaient retenir l'eau en excédent qui était amenée par des canalisations venues de l'extérieur et former

(1) Bonn, 428 ; *PG*, CXXXIX, 688 AB.
(2) Ducange, I, xxvi.
(3) Socrate, IV, 8 ; *PG*, LXVII, 477 A.
(4) *Cosmographie du Levant*, XIX, 3, Lyon, 1554, 53.
(5) Ducange, I, xxviii ; F. W. Unger, 198-202 ; Ph. Forcheimer et J. Strzygowski, *Die byzantinischen Wasserbehälter von Konstantinopel*, Vienne, 1893.
(6) *De aedif.*, I, 11 ; Bonn, III, 206 ; éd. J. Haury, III, 42-43.

des réservoirs pendant l'été, au moment où le débit des sources était moindre. Quelques-unes de ces citernes étaient à ciel ouvert, la plupart souterraines. Manuel Chrysoloras (fin du xive siècle), dans sa Comparaison de la Vieille et de la Nouvelle Rome dit que les unes imitent la mer et les lacs, tandis que les autres sont couvertes et invisibles. On pouvait aller en barque dans les premières. A la fin de l'empire plusieurs étaient comblées en partie et produisaient des arbres, tandis que d'autres, qui étaient couvertes, supportaient des champs et des jardins ; les canalisations souterraines formaient un véritable réseau aux nombreuses ramifications à travers la ville[2].

Héraclius avait comblé un certain nombre de ces citernes, parce qu'un devin lui avait prédit qu'il mourrait par l'eau[3], ce qui ne l'empêcha pas de succomber à l'hydropisie. Basile le Macédonien les fit nettoyer et rendre à leur destination naturelle[4].

Le comte Andréossy, qui s'est occupé tout particulièrement de la canalisation des eaux et des citernes à Constantinople, dont son ouvrage donne plusieurs plans et coupes[5], exprime son admiration pour le travail des Byzantins : « Les citernes de Constantinople avaient été placées avec beaucoup d'intelligence quant aux formes du terrain et aux usages auxquels elles étaient destinées. Elles occupaient des positions dominantes et elles étaient distribuées de manière à correspondre aux diverses régions de Constantinople. Elles étaient liées au système des conduites d'eau qui abreuvaient la capitale et servaient de réservoirs supplémentaires pour les temps de pénurie ; on devait les employer comme réserve dans le cas où les environs de Constantinople, occupés par les barbares, mettraient en leur pouvoir les sources et les ouvrages d'art, qui les amenaient en ville ».

Les seules citernes à ciel ouvert pouvaient emmagasiner un volume d'eau de 900.000 mètres cubes, en ne tenant compte que des quatre seules qui restent. Il faut y ajouter l'eau que renfermaient les citernes couvertes, de toutes dimensions, qui étaient très nombreuses, puisqu'on en a dénombré plus de quatre-vingts et qu'il en reste encore probablement à découvrir. Certaines, comme celle de Philoxène et la Basilique, avaient une contenance de plusieurs dizaines de milliers de mètres cubes. Les unes appartenaient à des maisons particulières importantes, à des églises, à des monas-

(1) *Epist. ad Johannem imp.*, *PG*, CLVI, 44 A.
(2) *Ibid.*, *PG*, CLVI, 44 B.
(3) Cédrénus, Bonn, II, 241 ; *PG*, CXXI, 1041 A.
(4) Theophan. contin., Bonn, 338 ; *PG*, CIX, 353 CD.
(5) *Constantinople et le Bosphore de Thrace pendant les années 1812, 1813 et 1814 et pendant l'année 1816*, Paris, 1828, 442-456.

tères, etc., mais il en était qui servaient au public. L'immense quantité d'eau accumulée se justifiait pour différentes causes : alimentation de la ville, arrosage des jardins potagers, besoins de voirie, incendies, sans compter les usages domestiques.

On a prétendu que les citernes à ciel ouvert contribuaient à fournir l'eau nécessaire aux fossés des remparts. J. B. Papadopoulos a encore repris cette idée dans une étude particulière[1]. Il semble difficile de justifier cette hypothèse, car la citerne voisine de la porte d'Andrinople, par exemple, est en contrebas des remparts, en sorte qu'il aurait fallu un système de pompage pour faire remonter l'eau à la hauteur voulue. Ce système, s'il a existé, n'a pas laissé de traces visibles. D'ailleurs il est communément admis aujourd'hui que les fossés des murs n'étaient pas remplis d'eau, car ils constituaient par eux-mêmes une défense sérieuse. En tout cas il n'en est pas question dans le siège de 1453.

1. — Les citernes a ciel ouvert

On ne saurait dire combien il y en avait dans la ville et dans la banlieue. Il n'en reste que cinq, mais on sait qu'une sixième existait à Galata. La seule qui ait été identifiée de façon certaine en ville se trouve au quartier d'Altımermer ; c'est celle de Saint-Mocius. Les deux que l'on n'a pas encore identifiée sans conteste sont très probablement celles d'Aétius et d'Aspar.

Ces citernes étaient fort négligées vers la fin de l'empire. Aussi Manuel Chrysoloras constate-t-il, à la fin du XIVe siècle, qu'elles ne servent plus et qu'on y a planté des vignes[2].

Citerne d'Aétius. — Les patriographes prétendent que l'éponyme est Aétius, patrice sous Valentinien ou sous Valens[3]. Cet Aétius est plus probablement celui qui fut préfet de la ville en 419 et préfet du prétoire en 425. Le comte Marcellin dit qu'il construisit la citerne en 421[4].

La citerne d'Aétius a été prise comme point de repère pour divers sanctuaires de son voisinage : monastères du Prodrome de Pétra, des Romains et de Mara, église des Saints-Serge et Bacchus.

Les auteurs qui ont étudié la topographie de Constantinople byzantine ne semblent pas s'être préoccupés de la citerne d'Aétius avant la fin du XIXe siècle. J. Strzygowski[5] est probablement le

(1) *Les citernes à ciel ouvert et le fossé des murailles de Byzance*, Constantinople, 1919.

(2) *Op. cit.*, *PG*, CLVI, 44 A.

(3) Th. Preger, 72-73 ; II, 188.

(4) *PL*, LI, 924.

(5) *Die byzantinischen Wasserbehälter...*, 155-156.

premier qui ait cherché à la localiser, mais sans succès. Confondant en une seule les deux citernes signalées par P. Gylles, l'une, ouverte, près du Prodrome de Pétra, et l'autre dans le voisinage du palais dit de Constantin (Tekfursaray) et disparue depuis lors, il a émis l'hypothèse que cette seconde citerne, dont il ne reste plus trace, était celle d'Aétius. Mordtmann l'a identifiée avec celle qui se trouve dans la cour de la petite mosquée de Kefelimescid[1]. X. A. Sidéridès a cru la reconnaître dans la citerne à coupoles que l'on voit au sud-est du Cukurbostan de la porte d'Andrinople et qui est connue sous le nom de Zina Yokuşu Bodrumi[2].

La réalité semble tout autre. La confusion faite par Strygowski entre les deux citernes ne peut se soutenir, car P. Gylles les distingue nettement. Quant à celles que Mordtmann et Sidéridès prétendaient être celle d'Aétius, elles sont vraiment trop petites pour avoir servi de point de repère aux auteurs byzantins. La position certaine du monastère du Prodrome de Pétra dans la vallée qui s'étend entre la 5e et la 6e colline et son voisinage de la citerne d'Aétius, d'après les textes byzantins, forcent à reconnaître celle-ci dans le Çukurbostan (Jardin creux) de la porte d'Andrinople, dont les dimensions colossales pouvaient seules attirer l'attention et servir de point de repère. Cette immense excavation mesure 244 mètres sur 85 ; sa profondeur devait être de 15 mètres environ. Elle était déjà desséchée quand P. Gylles la visita vers 1540[3]. On y a aménagé un terrain de sport[4]. Cf. carte I, C 4.

Citerne d'Aspar. — L'éponyme en est certainement Aspar, général goth au service de l'empire, mis à mort par Léon Ier en 471. Cette citerne fut commencée par lui en 459, « près du vieux mur de la ville »[5].

Les textes byzantins signalent dans le voisinage, le palais de Manuel, les monastères de Kaïouma, de la Théotocos τὰ Κορώνης, du Chrysobalanton, de Manuel, et le monastère familial de sainte Théodosie.

Quatre opinions ont été émises au sujet de l'emplacement de cette citerne : 1° citerne voisine de Bodrumcami (Chevalier, Andréossy, Dethier), opinion abandonnée depuis longtemps, car elle place trop loin du rempart de Constantin la citerne d'Aspar

(1) *Esquisse*, n° 132, p. 76.

(2) Αἱ ἐν Κωνσταντινουπόλει κινστέρναι τοῦ Ἀετίου καὶ τοῦ Ἄσπαρος καὶ αἱ περὶ αὐτῶν μοναί, ΕΦΣ, XXIX, 1907, 256-257.

(3) *TC*, IV, 4 ; 198.

(4) R. Janin, *Études de topographie byzantine: les citernes d'Aétius, d'Aspar et de Bonus*, *EB*, I, 1943, 89-101.

(5) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 593 ; *PG*, XCII, 820 A.

que le *Chronicon Paschale* en dit voisine ; 2° Zina Yokuşu Bodrumi ou citerne située au sud-est du Çukurbostan de la porte d'Andrinople (Sc. Byzantios). Cette opinion est aussi inacceptable que la précédente et pour la même raison ; de plus l'édifice ne correspond nullement à l'épithère de μεγίστη employée par le *Chronicon Paschale;* 3° le Çukurbostan voisin de la porte d'Andrinople. C'est l'opinion admise couramment (Constantios, A. M. Paspati, M. Gédéon, Mordtmann, Strzygowski, Al. van Millingen, Misn). Les dimensions de cette citerne justifient pleinement le terme de μεγίστη, mais elle est trop éloignée du mur de Constantin ; 4° enfin X. A. Sidéridès a voulu voir la citerne d'Aspar dans celle qui est située près de Sivasli Dede Mescid et que Mordtmann identifiait avec celle de Pulchérie, au sud-est du Çukurbostan de Sultan Selim. Cette opinion de Sidéridès n'a pas été acceptée, parce que l'édifice est trop petit pour correspondre à l'épithète de μεγίστη.

Il faut très probablement voir la citerne d'Aspar dans le Çukurbostan voisin de la mosquée de Sultan Selim sur la cinquième colline. Ses vastes dimensions, sa situation par rapport aux cinq monastères qui sont dits à proximité, surtout son voisinage du mur de Constantin, enfin l'étude des textes fournis par la Vie de sainte Matrone, les Actes du concile de 536 et le Synaxaire de Constantinople conduisent tout naturellement à cette conclusion.

P. Gylles vit la citerne vers 1540, déjà transformée en jardin, il signale qu'elle n'avait plus ni colonnes ni voûtes, parce qu'il la croyait primitivement couverte[1]. Elle est aujourd'hui occupée par une trentaine de maisons et des jardins. Elle est carrée et mesure 152 mètres de côté[2].

Citerne de Saint-Mocius. — Elle fut construite par l'empereur Anastase, au dire des patriographes. Son nom lui vient du voisinage de la célèbre église de Saint-Mocius[3]. Son site est si nettement indiqué par les textes que nul auteur n'a contesté que ce soit le Çukurbostan d'Altımermer. Ses dimensions en font la plus vaste des citernes à ciel ouvert. Elle mesure en effet 170 mètres de long sur 147 de large, avec une superficie de 25.000 mètres carrés. Il est impossible d'en savoir la profondeur exacte à cause de la terre qui la remplit en partie, mais elle devait être de 15 mètres environ. P. Gylles la vit déjà transformée en jardin potager vers 1540[4]. Elle continue à l'être aujourd'hui.

(1) *TC*, IV, 2 ; 196.
(2) R. Janin, *Les citernes...*, *EB*, I, 1941, 101-110. Cf. carte I, *DE* 4.
(3) Th. Preger, III, 245-246.
(4) *TC*, I, 18 ; IV, 8 ; pp. 52 et 216. Cf. carte I, BC 6-7.

Citerne de Saint-Benoît. — Elle se trouvait à Galata, près de l'église encore connue sous le nom de Saint-Benoît. Aucun texte byzantin n'en parle, du moins à notre connaissance, mais son existence est certaine. P. Gylles la vit vers 1540. D'après lui, elle devait avoir 300 colonnes dont il ne restait pas trace pas plus que des voûtes[1]. Il croyait que c'était une citerne couverte, mais elle était sûrement à ciel ouvert. P. Gylles n'a pas indiqué ses dimensions ; toutefois le fait qu'il lui attribue 300 colonnes suffit à montrer qu'elles devaient être considérables. Elle a disparu complètement, sauf des traces qu'elle a laissées dans les fondations du Collège Saint-Benoît. Son site est d'ailleurs indiqué par le nom de Çukurbostan donné au quartier, le même qui désigne les trois autres citernes à ciel ouvert que l'on voit encore dans l'antique Stamboul.

Citerne de l'Hebdomon. — A 2 kilomètres environ à l'ouest de la Porte Dorée, à gauche de la route de Bakırköy (anc. Macrikeuy) on rencontre une citerne à ciel ouvert de 127 mètres sur 76, haute à l'intérieur de 11 mètres. L'épaisseur des murs varie de 4 m. 10 à 7 mètres. Elle servait sans doute pour les besoins du palais impérial et peut-être aussi pour ceux des troupes campées à l'Hebdomon. La construction paraît du VIIIe siècle. Les Turcs l'appellent *Fildami* (Demeure des éléphants) parce qu'elle servit d'étable pour ces animaux sous les sultans[2].

Dans la petite vallée qui se trouve à l'ouest de cette citerne on en rencontre trois autres de faibles dimensions, de formes elliptiques, alignées du sud au nord et non couvertes. Celle du milieu est presque entièrement démolie. Les deux autres ont reçu le nom de *Domuzdamı* (étables à porcs), sans doute parce qu'on y logeait ces animaux[3].

Citerne de Hiéria. — Au nord-est de la presqu'île de Feberbahce, sur la côte asiatique de la Propontide, il existe encore une partie de la citerne construite par Justinien pour les besoins du palais qu'il avait édifié à Hiéria. C'était aussi une citerne à ciel ouvert, dont les dimensions ne sont malheureusement pas connues. Héraclius la fit combler de terre, mais Basile le Macédonien la restaura[4].

(1) *TC*, IV, 11 ; 228.
(2) Th. K. Macridès, Τὸ βυζαντινὸν Ἕβδομον καὶ αἱ παρ' αὐτοῦ μοναί, dans Θρᾳκικά, X, 1938, 175-177.
(3) *Ibid.*, 177-178. Cf. carte IX.
(4) Theophan. contin., VI, 92 ; Bonn, 338 ; *PG*, CIX, 359 D.

2. — Citernes couvertes

Nous ne saurions énumérer toutes celles dont parlent les documents, ni celles que l'on peut encore voir de nos jours, car on en a découvert plus de quatre-vingts dans la ville et sa banlieue. Nous indiquerons du moins les plus importantes, surtout celles que signalent les textes anciens. Beaucoup ne peuvent produire aucun titre et on ne peut les dater que par leur mode de construction.

Citerne de Bonus. — D'après les patriographes, l'éponyme en est le patrice Bonus, mort en 627[1]. Il la construisit donc dans le premier quart du VIIe siècle. Près d'elle les textes indiquent le palais de Bonus et l'église et le monastère de Saint-Constantin.

On n'a pas émis moins de quatre opinions sur le site occupé par cette citerne : 1o le Çukurbostan voisin de la porte d'Andrinople (P. Gylles, Ducange, Constantios, Sc. Byzantios, Dethier, J. von Hammer, celui-ci avec répugnance) ; 2o Zina Yokuşu Bodrumi (M. Gédéon) ; 3o le Çukurbostan de Sultan Selim, opinion traditionnelle depuis la fin du XIXe siècle (Mordtmann, Al. van Millingen, E. Mamboury, Misn) ; 4o la citerne, aujourd'hui disparue, située dans la XIe région (Strzygowski).

Les deux premières opinions placent la citerne trop loin du mur de Constantin, dont les patriographes la disent voisine[2]. De plus elle était voûtée (καὶ ἐσκέπασεν αὐτὴν διὰ κυλινδρικῶν θόλων)[3], ce qui n'est pas le cas des Çukurbostans de la porte d'Andrinople et de Sultan Selim. Ajoutons qu'aucune d'elles ne porte trace de voûte ; la seconde est d'ailleurs très probablement celle d'Aspar, comme nous l'avons dit plus haut.

D'après les patriographes, le *Livre des cérémonies*[4] et l'anonyme anglais de 1190[5], la citerne de Bonus, voisine du mur de Constantin, se trouvait probablement au nord-est de l'église des Saints-Apôtres. Peut-être cependant était-elle celle dont P. Gylles vit les restes près de la mosquée de Mahomet II et dans laquelle il compta environ 200 échopes de selliers et de bourreliers ; d'après lui, elle devait fournir l'eau à l'église des Saints-Apôtres[6]. Peut-être aussi est-ce l'une des deux citernes voûtées et assez vastes qui se trouvent encore au nord-est de la mosquée[7]. En tout cas,

(1) Th. Preger, II, 189.
(2) *Ibid.*, I, 145.
(3) *Ibid.*, II, 189.
(4) II, 6 ; Bonn, 532-533.; *PG*, CXII, 997-1001.
(5) S. G. Mercati, *Santuari...*, 152-153.
(6) *TC*, IV, 2 ; 184.
(7) *Ibid.*, IV, 2 ; 185, 186.

ce ne peut être celle que Strzygowski signale comme disparue dans la XIe région, car elle était trop loin de l'emplacement fixé par les documents cités plus haut[1].

Citerne de Philoxène. — Au dire des patriographes, elle aurait été construite par Philoxène, un des douze nobles Romains que Constantin aurait amenés dans sa nouvelle capitale[2]. Ducange suggère que ce nom pourrait bien lui venir de ce qu'elle fournissait l'eau en abondance aux xénodochia qui se trouvaient dans les dépendances du palais de Lausus situé près de là. Cette opinion ne paraît pas soutenable.

La citerne était voisine du forum de Constantin (εἰς τὸν Φόρον πλησίον), dit l'anonyme de Banduri[3] ; d'autres textes la placent près du palais de Lausus. C'est pourquoi on l'identifie de façon à peu près certaine avec la citerne appelée *Bin-bir-direk* (Mille et une colonnes). P. Gylles le pensait déjà au XVIe siècle[4]. C'est donc à tort que Strzygowski y a vu celle de la Basilique d'Illus[5]. D'autres auteurs ont cru y reconnaître celle des Quarante-Martyrs[6], mais cette opinion ne paraît pas fondée, car l'église des Quarante-Martyrs qui donnait son nom à la citerne, se trouvait près du Χαλκοῦν Τετράπυλον, donc au nord-ouest du forum Tauri. Cf. carte I, G 7.

A Bin-bir-direk, comme dans les citernes alexandrines, on trouve deux étages de colonnes superposées, reliées par de simples tirants de bois. Sur elles reposent des coupoles à pendentifs. On y rencontre un des premiers exemples du chapiteau imposte, appelé à une belle fortune dans l'empire byzantin. On a relevé sur les colonnes des marques, monogrammes désignant les chefs de corporations de tailleurs de pierre qui ont travaillé à l'édifice[7].

La citerne mesure 64 mètres sur 56 m. 40. Sa superficie est donc de 3.610 mètres carrés. Elle compte 224 colonnes, alignées sur 16 rangées de 14 colonnes, avec un espace de 3 m. 75 entre celles-ci. Une partie s'est écroulée et il existe une couche de terre de 4 m. 80, qui arrive presque à mi-hauteur des colonnes. La hauteur totale de celles-ci est de 12 m. 40, ce qui donne un volume de plus de 40.000 mètres cubes[8]. La citerne a été utilisée

(1) R. Janin, *Les citernes...*, *EB*, I, 1941, 110-114.
(2) Th. Preger, I, 147-148.
(3) *Ibid.*, III, 300 ; *Byz. Ven.*, XXI, 44 A.
(4) *TC*, II, 25 ; 132.
(5) *Op. cit.*, 170.
(6) A.-M. Schneider, *Byzanz*, 86.
(7) K. Wulzinger, *Die Steinmetzzeichen der Bin-bir-Direk*, *BZ*, XXII, 1913, 459-473.
(8) Ph. Forchheimer et J. Strzygowski, 57, 180-181.

par des fileurs jusqu'au début du xxe siècle, puis elle servit d'entrepôt pour le marché qui se tenait au-dessus. Aménagée pour la visite des touristes, elle dépend actuellement de la Direction du Musée des antiquités.

A l'ouest de Bin-bir-Direk, il existe, à l'angle de deux rues une autre citerne que P. Gylles avait déjà signalée[1]. Elle compte 32 colonnes par rangées de 4, avec chapiteaux d'ordre corinthien. Ses dimensions sont de 42 m. 50 sur 25. Jadis 27 fenêtres, aujourd'hui bouchées, construites plus haut que les chapiteaux, lui donnaient la lumière. Elle semble remonter au vi^e siècle.

Citerne Basilique. — Près de la Basilique, qui se trouvait au-dessus de l'église de la Théotocos des Chalkoprateia, il existait une vaste citerne, dont les patriographes attribuent la construction à Constantin[2]. Il est certain toutefois que Justinien l'agrandit et l'approfondit dans la partie méridionale du quadruple portique de la Basilique[3]. Le *Chronicon Paschale* dit que c'était la basilique d'Illus (καὶ τὸ μεσίαυλον τῆς Βασιλικῆς Ἴλλου κινστέρναν μεγάλην)[4]. Justinien y amena l'eau de l'aqueduc d'Adrien[5]. Il avait placé au-dessus une statue de Salomon assis, contemplant avec mélancolie l'église de Sainte-Sophie située en face. On y voyait aussi la statue en bronze de Théodose sur deux piliers[6].

La présence de la statue de Salomon regardant Sainte-Sophie suffirait à prouver que la citerne Basilique était en face de Sainte-Sophie. On en a d'autres preuves que nous avons données en étudiant la Basilique elle-même (p. 159). La citerne est aujourd'hui désignée sous le nom de *Yerebatansaray* (le Palais souterrain). P. Gylles révéla son existence aux habitants du quartier qui en tiraient de l'eau sans se douter de sa provenance[7].

Cette citerne mesure environ 140 mètres sur 70. Sa superficie est de près de 10.000 mètres carrés. Elle possède 336 colonnes d'une hauteur totale de 8 mètres, supportant des coupoles en arêtes de moine et surmontées de chapiteaux d'ordre corinthien au-dessus desquels sont des impostes. Les colonnes sont éloignées les unes des autres de 4 mètres. Certaines des coupoles ont des ouvertures qui permettent aux habitants logés au-dessus de tirer de l'eau pour leurs besoins domestiques. Depuis 1920 la citerne est

(1) *TC*, II, 25 ; 132 ; Ph. Forcheimer et J. Strzygowski, 61.
(2) Th. Preger, 67 ; II, 171.
(3) Procope, *De aedif.*, I, 10 ; Bonn, III, 206 ; éd. J. Haury, III, 40.
(4) Bonn, I, 335 ; *PG*, XCII, 869 B.
(5) Malalas, Bonn, 435-436.
(6) Th. Preger, 68 ; II, 171.
(7) *TC*, II, 20 ; 110.

aménagée pour les visiteurs et on peut même y circuler en barque[1]. Cf. carte I, H 7.

Au-dessus, c'est-à-dire probablement à l'ouest de la citerne Basilique, il en existait une autre, petite et étroite, que l'on appelait Basilicarion (Βασιλικάριον)[2]. Elle n'est pas autrement connue.

Citerne de Modeste. — Elle fut construite en 369 par Dometius Modestus, préfet de la ville pour la première fois[3]. Les patriographes affirment cependant que ce Modestus était un des huit patrices amenés de Rome par Constantin, qu'il se bâtit une maison près des Saints-Apôtres et qu'il creusa une citerne dans la XIe région[4]. Cette citerne est en effet signalée dans la XIe région par la *Notitia*. C'est pourquoi on s'étonne que Sc. Byzantios ait eu l'idée de la voir dans celle qui se trouve à l'ouest de Bodrum-cami[5]. P. Gylles s'est demandé si ce n'était pas celle qu'il vit encore au-dessous des constructions de Mahomet II et dans laquelle était installé un bain turc[6]. Peut-être faut-il la voir dans celle qui se trouvait au sud-ouest des Saints-Apôtres et qui a disparu. Il existe encore deux citernes dans cette région, mais elles semblent trop petites pour que les textes en aient fait mention.

Citerne d'Arcadius. — Dans la même XIe région la *Notitia* signale une seconde citerne, dite d'Arcadius et qui devait sans doute sa construction à l'empereur de ce nom. Elle a complètement disparu elle aussi.

Citerne Maxima. — D'après le comte Marcellin, elle se trouvait près de la colonne de Porphyre dans le forum de Constantin et sous le passage de la rue ; elle fut construite sous le septième consulat d'Honorius et le deuxième de Théodose II, donc en 407[7]. Il ne saurait être question de la confondre avec la citerne Basilique, bien qu'elle n'en fût pas éloignée ; le fait qu'elle est dite sous la rue suffit à écarter cette hypothèse. Il est assez étonnant que la *Notitia* n'en fasse pas mention, à moins qu'elle ne la désigne sous le nom de *Theodosiaca*, dans la Ve région.

Citerne de Pulchérie. — Le *Chronicon Paschale* nous apprend que l'eau fut mise dans la citerne de Pulchérie aux ides de février

(1) Ph. Forcheimer et J. Strzygowski, 55, 177-180.
(2) Th. Preger, III, 300.
(3) Idatius, *Fastes*, *PL*, LI, 910 BC.
(4) Th. Preger, I, 148.
(5) I, 281.
(6) *TC*, IV, 2 ; 185.
(7) *PL*, LI, 922 C.

421[1]. C'est la seule mention que nous ayons pu en trouver. Mordtmann l'a identifiée avec celle qui est voisine de Sivasliteke si, au sud-ouest du Çukurbostan de Sultan Selim[2]. C'est possible, mais aucune preuve ne peut en être donnée. Peut-être le voisinage des Pulcherianae a-t-il inspiré cette identification.

La citerne, quelque soit son nom, est une des mieux conservées. Elle mesure 29 m. 10 sur 18 m. 70 ; elle compte 28 colonnes de granit ou de marbre, en 4 rangées de 7. Les chapiteaux d'ordre corinthien, fort bien travaillés, sont surmontés d'impostes ornés les uns d'une croix, les autres d'une feuille d'achante. Les 40 coupoles sont à 8 m. 50 du sol. Sur le pourtour il y a 35 fenêtres, murées pour la plupart. La façade en possède quatre de grandeur égale et une porte qui s'ouvre sur la troisième. Elle était encore utilisée par des tisserands au début du XX[e] siècle, mais ils l'ont quittée depuis lors[3]. Cf. carte I, E 4.

Citerne des Quarante-Martyrs. — Elle fut construite par l'empereur Phocas, à l'est de l'église des Quarante-Martyrs, près du Χαλκοῦν Τετράπυλον[4]. Buondelmonti la vit encore remplie d'eau en 1420 et il en signale les grandes dimensions[5]. Elle devait se trouver au nord-ouest du forum Tauri, d'après la position du Χαλκοῦν Τετράπυλον.

Citernes de Sainte-Sophie. — Sous l'église Sainte-Sophie il n'existe pas moins de trois citernes qui n'ont aucune communication entre elles. Peut-être sont-elles bien plus anciennes que la construction de Justinien. Buondelmonti, qui en vit une en 1420, dit qu'elle mesure vingt coudées *(brachia)* de profondeur[6]. John Covel la visita vers 1675 et la trouva pleine d'eau. Il dit que les coupoles étaient soutenues par des piliers carrés distants les uns des autres de 12 pieds[7].

Citernes du Palais impérial. — Il était tout naturel que le Palais Sacré possédât ses propres citernes pour son alimentation en eau. Le *Chronicon Paschale* dit qu'à la suite de la révolte des Nika (532), Justinien fit construire une citerne, des magasins et une boulangerie[8]. Deux des citernes du Palais avaient été comblées

(1) Bonn, I, 578 ; *PG*, XCII, 796 A.
(2) *Esquisse*, n° 70, p. 42.
(3) X. A. Sidéridès, *op. cit.*, 256-257 ; Ph. Forcheimer et J. Strzygowski, 63.
(4) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 698-699 ; *PG*, XCII, 977 B.
(5) G. Gerola, *Le vedute...*, 276.
(6) *Ibid.*, 272.
(7) J. Th. Bent, *Extraits from the diars of John Covel*, 1670-1679, Londres, 1893, 170.
(8) Bonn, I, 629 ; *PG*, XCII, 889 A.

par Héraclius à cause de sa phobie de l'eau. L'une d'elles se trouvait devant la Magnaure et l'autre entre le triclinos de Justinien et le Lausiaque, donc dans la partie occidentale. Basile le Macédonien fit nettoyer ces deux citernes et les rendit à leur destination naturelle[1]. Puisqu'elles avaient été transformées en jardins, on peut supposer qu'elles étaient à ciel ouvert. En tout cas il en existait sûrement une qui était couverte au VI[e] siècle. L'empereur Anastase y fit pratiquer de nombreuses ouvertures pour en tirer facilement l'eau, parce qu'un devin lui avait prédit qu'il mourrait par le feu (il fut frappé de la foudre). Cette citerne s'appelait la Froide (ἡ ψυχρὰ)[2].

Une citerne du Palais a été découverte par M. E. Mamboury en 1913. Elle se trouve à gauche de la Sphendoné, sur la déclivité, et devait alimenter les édifices voisins de la mer. Elle mesure 27 mètres sur 10 m. 50 et possédait 14 colonnes dont 6 ont été remplacées par des piliers. Les chapiteaux sont d'ordre corinthien. Elle semble remonter au VI[e] siècle[3]. Une autre est située près du palais dit de Justinien dans l'angle des murs maritimes qui avance vers la mer. Elle est de petites dimensions et possède seulement huit colonnes. Jadis elle soutenait l'escalier d'honneur qui aboutissait au quai du Palais. La Société des Amis de Stamboul la fit vider en 1913[4].

Citerne de la Sphendoné. — Elle existe toujours dans les substructions de la Sphendoné, dans le couloir circulaire qui règne à l'intérieur de la construction ; les Byzantins l'appelaient la Froide (ἡ ψυχρὰ)[5]. Les 24 fenêtres qui éclairaient ce couloir ont été murées pour consolider l'édifice. Si l'on veut se faire une idée de l'ampleur de la citerne, il faut se rappeler que le diamètre de la Sphendoné est de 141 mètres et que la citerne occupe environ les trois cinquièmes du couloir[6].

Citerne de Théodose. — La *Notitia* signale dans la V[e] région une citerne qu'elle nomme *Theodosiaca.* Comme la V[e] région s'étendait du forum de Constantin à la Corne d'Or, on se demande s'il faut identifier cette citerne avec la Basilique ou la Maxima, qui étaient déjà construites au moment où était rédigée la *Notitia*, ou avec une des deux qui se voient encore près de l'ancienne

(1) Cédrénus, Bonn, II, 241.
(2) *Ibid.*, Bonn, I, 636 ; *PG*, CXXI, 692 D.
(3) *Constantinople. Guide touristique*, 1925, 203.
(4) *Ibid.*, 203-204.
(5) Th. Preger, I, 137.
(6) Ph. Forcheimer et J. Strzygowski, 105 ; E. Mamboury, *op. cit.*, 200.

Direction des Postes et Télégraphes, en face de l'entrée orientale de l'ex-Sublime-Porte.

Citerne οἱ Κριοί ou τοῦ Κριοῦ. — D'après le pseudo-Codinus, elle aurait été construite par Étienne, parakoimomène de l'empereur Maurice, donc vers la fin du VIe siècle. Elle est dite εἰς τὰ 'Αρματίου, parce qu'elle se trouvait dans ce quartier[1]. Elle était donc près de la Corne d'Or, peut-être dans la région d'Unkapan.

Citerne Chrysorhoé (ἡ Χρυσορόη ou Χρυσορρόη). — D'après les Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί, son constructeur serait Licinius[2]. Le site est inconnu.

Citerne de la montée de Büyükotlupcu. — Elle se trouve dans le jardin de la mosquée (auj. incendiée) du Şeikülislamresmi, sur la pente de la colline qui descend de la Suleymanye vers la Corne d'Or. Elle mesure 26 m. 80 sur 21, renferme 24 colonnes de granit supportant 35 coupoles surbaissées. Les colonnes forment 6 rangées de 4. M. E. Mamboury l'attribue au VIe siècle[3].

Citerne du quartier de Cubalı. — Elle est située près des rues Şikrikci et Yenimahalebodrum. On ne peut en connaître l'étendue, car une partie a été isolée par un mur moderne et se trouve au-dessous d'une maison turque. La partie visible mesure 19 mètres sur 8 m. 10. Les 14 colonnes de remploi qui la soutiennent supportent 21 coupoles[4].

Citerne voisine de la mosquée de Fatih. — On la rencontre non loin de la rue Sultanmehmetçarşamba. Avec ses 17 m. 65 de longueur et ses 8 mètres de largeur, elle affecte la forme d'une église byzantine carrée avec narthex et abside. Elle renferme 10 colonnes de marbre ou de granit. Un couloir longe un des côtés. La forme de cette citerne fait penser qu'elle se trouvait au-dessous d'une église[5].

Citerne de Fethiyecami (anc. Pammacaristos). — Elle se cache sous la terrasse qui se trouve à l'ouest de la mosquée. Elle est d'ailleurs presque entièrement comblée par les détritus. Longue de 21 m. 60 sur 6 m. 80, elle possède 14 colonnes en deux rangées de 7 ; elles sont de marbre ou de grès, avec des chapiteaux d'ordre corinthien ou ionique[6].

(1) Th. Preger, III, 238.
(2) *Ibid.*, 68.
(3) Ph. Forcheimer et J. Strzygowski, 69 ; E. Mamboury, 198.
(4) E. Mamboury, 199.
(5) *Ibid.*, 199 ; Ph. Forcheimer et J. Strzygowski, 81.
(6) Ph. Forchheimer et J. Strzygowski, 75 ; E. Mamboury, 199-200.

Citerne de Zina Yokuşu Bodrumi. — Identifiée par X. A. Sidéridès avec celle d'Aétius, par Sc. Byzantios avec celle d'Aspar, avec celle de Bonus par M. Gédéon, on ne sait en réalité quel fut son nom, mais il est probable qu'elle appartenait à un monastère du voisinage. Elle se trouve au nord-est du Çukurbostan de la porte d'Andrinople. Elle mesure 29 mètres sur 17 m. 20. Ses 28 colonnes sur 4 rangées de 7, en marbre ou en granit gris, supportent 40 coupoles. Les colonnes sont manifestement des matériaux de remploi, car elles sont de diamètre et de grandeur variés, de même que leurs chapiteaux qui appartiennent à des ordres différents. Des tisserands l'ont occupée jusqu'à l'incendie de 1913 qui les a chassés. Depuis lors la couverture ne cesse de se dégrader[1].

Citerne du Pantocrator (Kilisecami). — Elle devait appartenir au grand monastère de ce nom. Elle se cache au fond de la rue Bodrumçikmas. Sa forme est rectangulaire. La couverture est supportée par 2 colonnes et 10 piliers carrés ; il y a 21 coupoles. Les dimensions sont de 28 mètres sur 11 m. 40. La citerne est actuellement à moitié comblée[2].

Citerne du Myrelaion (Bodrumcami). Elle se trouve à 30 mètres de l'entrée de la mosquée, mais on ne peut y pénétrer que par une coupole, car la porte est bouchée. C'est probablement un ancien tombeau aménagé en citerne. Sa forme est des plus irrégulière. On y trouve 71 colonnes de provenances diverses. Elle mesure dans ses plus grandes dimensions environ 29 mètres sur 30. Des fouilles y ont été pratiquées en 1930[3].

Citerne de Nurosmaniye. — On la rencontre un peu avant la mosquée de ce nom en venant de Sainte-Sophie, sur la gauche de la rue. Longue de 27 mètres sur 7 m. 50, elle possède 7 colonnes de marbre dont 6 sur un seul rang[4].

Citerne du palais de Botaniate. — Au fond de la rue Acimusluk, près de la rue Babalı, elle se présente composée de plusieurs salles. L'une d'entre elles, la plus grande, est soutenue par 4 colonnes massives[5].

Citerne du Christ Antiphonétès. — Elle est citée à trois reprises dans la convention passée en 1192 entre Isaac II l'Ange et les

(1) Ph. Forchheimer et J. Strzygowski, 65 ; E. Mamboury, 200-201.
(2) Ph. Forchheimer et J. Strzygowski, 77 ; E. Mamboury, 201.
(3) D. Talbot Rice, *Excavations at Bodrum Camii (1930)*, *Byzantion*, VIII, 1933, 170-174.
(4) Ph. Forcheimer et J. Strzygowski, 87 ; E. Mamboury, 202.
(5) E. Mamboury, 205.

Génois. D'après ce texte, elle se trouvait à l'ouest du palais de Calamanos ou de Botaniate[1].

Citerne de Çiftesaray. — Elle fut découverte en 1935 sous la rue Divanali, à peu de distance de la rue Divanyolu, près de la mosquée Karamustafapaşa. Elle mesure 23 m. 95 sur 16 m. 50 et possède 24 colonnes en six rangées de 4[2].

Citerne de Saint-Georges-des-Manganes. — Elle se trouve le long de la voie ferrée, à l'intérieur du Vieux Sérail, à droite d'un entrepôt militaire. Découverte en 1921, elle a été étudiée par E. Mamboury et R. Demangel. Elle se compose de plusieurs compartiments ; la pièce centrale mesure 52 mètres sur 40 et possède deux séries de 5 piliers alternés de 5 grosses colonnes de granit qui supportent 30 coupoles[3]. Cf. carte I, I 6.

Citerne du Palais des Manganes. — Située à 120 mètres au nord de la précédente, le long de la voie ferrée, elle fut également découverte en 1921. Elle mesure 80 mètres environ sur 12 à 24, car sa forme est assez irrégulière. Elle possède 16 coupoles. A la suite de la citerne on rencontre deux longs passages voûtés parallèles qui mènent à deux séries de trois coupoles[4]. Cf. carte I, I 7.

Citernes du Vieux Sérail. — En dehors des deux citernes précédentes on en trouve une douzaine d'autres dans l'enceinte du Vieux Sérail. Tout d'abord une qui se trouve partie sous la rue qui sépare Sainte-Sophie de l'enceinte du Sérail et partie à l'intérieur de celui-ci. En descendant vers l'hôpital de Gülhane on rencontre à gauche plusieurs autres citernes, de même à droite, un groupe de trois découvertes en 1913 ; près de l'hôpital, une assez vaste, mais dont un seul compartiment est actuellement visible. Sous l'hôpital lui-même, il existe une citerne très élevée, de 19 mètres sur 13 m. 20 avec 6 colonnes et 12 coupoles. Une autre se trouve à gauche du chemin qui se dirige vers la Pointe du Sérail, sous un bâtiment qui servait jadis de poudrière. Découverte en 1921, elle est de forme carrée avec 9 colonnes sur 3 rangs de 3. En remontant vers la Pointe du Sérail, on en rencontre deux autres, l'une à 7 colonnes, l'autre à 12. Au sud de la porte Demirkapı, entre les remparts et la voie ferrée, il existe une citerne dans laquelle on retrouve les murs de la plus ancienne Byzance. Dans

(1) MM, III, 28, 32, 37.
(2) E. Mamboury, *La nouvelle citerne byzantine de Tchifté Sérail, Byzantion*, XI, 1936, 167-180.
(3) R. Demangel et E. Mamboury, *Le quartier des Manganes et la Ire région de Constantinople*, Paris, 1939, 30-32 et pl. IV.
(4) *Ibid.*, 43-47 et pl. VIII.

le jardin public du Sérail, mais sur le côté gauche de la première colline, on peut visiter une citerne découverte en 1912 et qui mesure 17 m. 37 sur 12 m. 37. Elle compte 12 colonnes et 3 piliers rectangulaires[1].

Citerne de Saint-Jean τῶν Στουδίου. — Elle se trouve au sud de la mosquée qui a remplacé l'église du célèbre monastère fondé en 462. Elle affecte la forme d'un trapèze rectangle, mesurant 18 m. 60 sur l'une de ses bases, 16 m. 25 sur l'autre ; sa longueur est de 26 m. 40. Les 24 colonnes sur 4 rangées de 6 sont espacées de 3 m. 90. A l'est de la citerne et attenant à elle il y a un agiasma ou fontaine sainte de 7 m. 40 sur 5 m. 90 avec 2 colonnes[2].

Citerne de la Magnaure de l'Hebdomon. — Elle est située dans la poudrière de Bakırköy (anc. Macrikeuy). Ses dimensions exactes ne sont pas connues, car une partie reste encore à explorer. C'était une citerne couverte, de forme rectangulaire, dont le toit était soutenu par une centaine de colonnes. Plusieurs de celles-ci manquent, ayant servi à de nouveaux emplois[3]. Cf. carte IX.

Citerne de Pétra. — Manuel Comnène aménagea une citerne souterraine appelée Pétra, non loin de la ville. Elle captait les eaux des collines environnantes[4]. Le site est inconnu, mais il est probable qu'elle devait être dans le fond de la Corne d'Or, peut-être au moderne Eyüp.

IV. — **Les bains**[5]

Chez les anciens l'usage des bains jouait un grand rôle dans la vie de tous les jours. Aussi se préoccupait-on d'en aménager pour le public, car chaque citoyen ne pouvait se payer le luxe d'en organiser un chez soi. La *Notitia* signale déjà 153 bains privés vers 430 et 9 bains publics : Arcadianae (Ire région), Zeuxippe (IIe), Honorianae et Eudoxianae (Ve), Carosianae (VIIe). Anastasianae (IXe), Constantinianae (Xe). Depuis lors ce nombre augmenta dans de grandes proportions, en sorte que l'on connaît plus d'une trentaine de ces établissements.

1. *Achilleus* (ὁ Ἀχιλλεύς)[6]. — C'est le plus anciennement connu. Au dire d'Hésychius de Milet, il aurait été construit par

(1) E. Mamboury, *Guide*, 204-205.
(2) *Ibid.*, 206.
(3) Th. K. Macridès, *op. cit.*, 178.
(4) Cinnamos, Bonn, 275 ; *PG*, CXXXIII, 644 A.
(5) Ducange, I, xxvii ; F. W. Unger, 269-283.
(6) Ducange, I, xxvii, 1 ; F. W. Unger, 270.

Byzas lui-même. Il se trouvait près du Stratégion, là où étaient les autels d'Ajax et d'Achille, d'où il tirait son nom[1]. Chose étonnante, il ne figure pas dans la *Notitia*. Son existence est cependant certaine au moment où fut rédigé ce document. En effet le bain d'Achille brûla avec tout le quartier, le 21 août 432[2]. Il fut réparé et son inauguration eut lieu le 11 janvier 443[3]. Le préfet Cyrus avait reçu l'ordre d'y amener l'eau de l'aqueduc d'Adrien par des tuyaux de plomb[4]. Depuis cette époque les auteurs byzantins sont muets à son sujet. Bien plus, le *Livre des cérémonies* semble le confondre avec le Zeuxippe[5].

2. *Bain* τῶν Ἀλεξάνδρου. — On sait qu'il fut brûlé lors de la révolte des Nika, en janvier 532. Il était près du prétoire, du xénon d'Euboulos et de Sainte-Irène, probablement au nord de celle-ci[6].

3. *Anastasianae* (αἱ Ἀναστασιαναί)[7]. — D'après Ammien Marcellin[8], ce bain fut nommé ainsi en l'honneur d'Anastasie, sœur de Constantin, qui épousa Bassien, tandis que Socrate et Sozomène disent que cette Anastasie était la fille de Valens[9]. Ammien Marcellin ajoute que le bain servit de quartier aux deux légions Divitensis et Tungrica lors de la révolte de Procope[10].

4. *Bain d'Anastase* τῶν Δαγισθαίου[11]. — Commencé par l'empereur Anastase, il fut terminé par Justinien en 528[12]. Cédrénus l'appelle τὸ λουτρὸν τοῦ Διηστέως[13], Malalas, δημόσιον Δαγισθέου[14]. On sait qu'il se trouvait en face de l'église Sainte-Anastasie. En effet lorsque le peuple demanda à Tibère comment s'appelait sa femme, il répondit : « Comme l'église qui est vis-à-vis le bain de Dagisthée »[15]. Il était dans les parages du Bazar. Cf. Dagistheou, pp. 310-311.

5. *Bain* τὰ Ἀνθημίου. — Au dire du pseudo-Codinus, il fut

(1) Th. Preger, 7 ; I, 141.
(2) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 582 ; *PG*, XCII, 800 B.
(3) *Ibid.*, Bonn, 583 ; *PG*, XCII, 801 C ; Comte Marcellin, *PL*, LI, 928 B.
(4) *Lex VI de Aquaeductibus.*
(5) I, 8, 17 ; Bonn, 56, 107 ; *PG*, CXII, 233 D, 332 A.
(6) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 622 ; *PG*, XCII, 877 B.
(7) Ducange, I, xxvii, 4 ; F. W. Unger, 271-272.
(8) *Rerum gestarum*, XXVI, éd. Nisard, 256.
(9) Socrate, IV, 9 ; *PG*, LXVII, 480 A ; Sozomène, VI, 9 ; *PG*, LXVII, 1317 A.
(10) *Loc. cit.*
(11) Ducange, I. xxvii, 12 ; F. W. Unger, 273.
(12) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 618 ; *PG*, XCII, 869 B ; Théophane, I, 176.
(13) Bonn, I, 645 ; *PG*, CXXI, 704 B.
(14) Bonn, 435 ; *PG*, XCVII, 644 A.
(15) Cédrénus, *loc. cit.*

construit par Anthémius, qui devint empereur d'Occident en 467[1]. En réalité, il doit s'agir plutôt du grand-père de cet Anthémius. Le bain se trouvait dans la partie occidentale de la ville, près de la citerne de Mocius.

6. *Arcadianae* (αἱ Ἀρκαδιαναί)[2]. — Le comte Marcellin attribue ce bain à l'empereur Arcadius et il spécifie qu'il fut construit en 395[3]. Le pseudo-Codinus tient pour la même origine[4]. Par contre le *Chronicon Paschale* prétend qu'il fut bâti par Arcadia, une des filles d'Arcadius[5]. D'après cet auteur, il ne remonterait donc pas au delà du premier quart du ve siècle. On sait du moins par la *Notitia* qu'il se trouvait dans la Ire région. Cf. Arcadianae aux quartiers, pp. 292-293.

7. *Bain* τῶν Ἀρεοβίνδου[6]. — D'après le pseudo-Codinus, il fut construit en 598 par Pierre, magistros et curopalate, frère de l'empereur Maurice[7]. Aréobindus, mort depuis un demi-siècle, n'en est donc pas l'auteur. C'est là que Théoctiste, logothète et tuteur de Michel III, prit son dernier bain avant d'être assassiné sur l'ordre de Bardas[8]. Il faut chercher ce bain dans les Constantinianae, comme le quartier dont il portait le nom. Cf. Areobindou, p. 294.

8. *Bain des Blachernes* (τῶν Βλαχερνῶν)[9]. — Le pseudo-Codinus prétend qu'il fut bâti par Léon Ier[10]. C'est une confusion avec la construction de la basilique. On sait par Cédrénus que l'empereur Tibère le commença en 581 et que Maurice l'acheva ; cet auteur spécifie que le bain se trouvait dans le portique Carien[11]. Comme on ne peut préciser la position exacte de ce dernier, par le fait même celle du bain reste indécise. D'après le pseudo-Codinus, il fut reconstruit et embelli par Basile II, qui le revêtit d'or et d'argent et l'orna de belles peintures[12].

9. Il faut noter aussi aux Blachernes le « Bain sacré », situé dans l'enceinte de la basilique dédiée à la Théotocos et où l'empe-

(1) Th. Preger, III, 251.
(2) Ducange, I, xxvii, 9 ; F. W. Unger, 271-272.
(3) *PL*, LI, 920 C.
(4) Th. Preger, III, 221.
(5) Bonn, I, 566 ; *PG*, XCII, 777 A.
(6) Ducange, I, xxvii, 18 ; F. W. Unger, 271-272.
(7) Th. Preger, III, 221, 238.
(8) Léon le Grammairien, Bonn, 235 ; *PG*, CVIII, 1068 CD ; Theophan. contin., Bonn, 822 ; *PG*, CIX, 884 A.
(9) Ducange, I, xxvii, 20 ; F. W. Unger, 272.
(10) Th. Preger, III, 248.
(11) Bonn, I, 690, 694 ; *PG*, CXXI, 753 E, 760 A.
(12) Th. Preger, III, 283.

reur venait de temps en temps prendre un bain en quelque sorte rituel, suivant un cérémonial qui nous a été conservé[1].

10. *Bain du forum Bovis*[2]. — Il existait près de cette place un grand bain qui aurait été construit, d'après le pseudo-Codinus, par l'eunuque Nicétas, qui devint majordome (ἐπὶ τῆς τραπέζης) du Palais sous Théophile[3]. C'est la seule mention que l'on en connaisse et elle ne suffit pas pour déterminer la position exacte de cet édifice qui ne semble pas avoir laissé de traces.

11. *Bain dit Kaminia*[4]. — D'après le pseudo-Codinus, Septime-Sévère construisit en dehors de la ville un bain autre que celui de Zeuxippe. Il était situé au delà de l'enceinte et avec des dimensions considérables puisque 2.000 personnes pouvaient s'y laver chaque jour. Il avait reçu une fort belle décoration et il était chauffé au mazout (ἧπτε δὲ μετὰ τοῦ Μηδικοῦ πυρὸς)[5].

Par l'expression « en dehors de la ville » il faut nécessairement entendre la ville de Septime-Sévère. Le bain ne devait pas se trouver bien loin de l'enceinte, probablement dans un faubourg. Rien n'indique malheureusement dans quelle région il avait été construit.

12. *Bain dit Katoptron* (τὸ Κάτοπτρον)[6]. — Au dire du pseudo-Codinus, il fut bâti par Constantin lui-même[7]. Cette affirmation n'est probablement pas une preuve de l'antiquité de l'édifice, mais on ne peut pas pour autant contester son existence, car le terme de Katoptron est connu par ailleurs. Ce bain se trouvait dans le Palais impérial, mais le texte du pseudo-Codinus ne laisse pas deviner dans quelle partie.

13. *Carosianae* (αἱ Καρωσιαναί)[8]. Nous savons par divers auteurs que ce bain fut construit par Valens en l'honneur de sa fille Carosia. La dédicace eut lieu en 375, en présence du préfet du prétoire Vindamneus Magnus[9]. La *Notitia* le place sur la troisième colline, dans la VIIe région. P. Gylles s'est vainement efforcé d'en trouver les traces[10].

(1) *De cer.*, II, 12 ; Bonn, 551-556 ; *PG*, CXII, 1020-1028.
(2) Ducange, I, xxvii, 15.
(3) Th. Preger, III, 269.
(4) Ducange, I, xxvii, 21.
(5) Th. Preger, I, 136.
(6) Ducange, I, xxvii, 7.
(7) Th. Preger, I, 145.
(8) Ducange, I, xxvii, 8 ; F. W. Unger, 275.
(9) Socrate, II, 9 ; *PG*, LXVII, 480 A ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 556, 560 ; *PG*, XCII, 756 A ; 760 C ; Idatius, *Fastes*, *PL*, LI, 910.
(10) *TC*, III, 6 ; 164.

14. *Constantinianae* (αἱ Κωνσταστινιαναί ou Κωνσταντιαναί)[1]. — Les Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί l'attribuent à Constantin et disent qu'il y avait dans l'édifice beaucoup d'œuvres d'art admirables[2]. Eusèbe affirme de son côté qu'autour de l'église des Saints-Apôtres Constantin construisit plusieurs édifices, entre autres des bains[3]. Cependant il semble bien que ce fut Constance qui entreprit la construction du grand bain. Le *Chronicon Paschale* spécifie qu'elle commença le 17 avril 345, sous le consulat d'Amantius et d'Albinus[4]. Les travaux durèrent longtemps. Valens y employa les pierres des murs de Chalcédoine[5]. Un contemporain, le rhéteur Thémistius, dit dans son XIIIe discours que Constance construisit un bain auquel il donna son nom (λουτρά τε ἐπώνυμα οἰκοδομούμενος). Cependant le monument n'était pas encore terminé, puisque l'orateur espérait que « sa beauté égalerait sa grandeur » (τὸ κάλλος δὲ ἐλπίζεται πρέπον τῷ μεγέθει)[6].

Le travail fut achevé par le préfet de la ville Hiérius. L'inauguration eut lieu le 3 octobre 427[7]. Le *Chronicon Paschale* l'appelle Κωνσταντινιαναὶ νῦν Θεοδοσιαναί, d'où l'on peut conclure que Constantin était pour quelque chose dans l'affaire, soit qu'il en eût formé le projet, soit qu'on l'eût mis sous son nom. Quoi qu'il en soit, il est certain que le bain servit longtemps avant son inauguration officielle. Nous voyons en effet les partisans de saint Jean Chrysostome y célébrer les offices de Pâques en 407[8].

Helladius, grammairien d'Alexandrie, a laissé une description de ce bain[9]. L'ornementation comprenait des œuvres d'art, comme nous l'avons dit plus haut. Les Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί y signalent les statues de Persée et d'Andromède[10]. Pour le site, cf. Konstantinianae aux quartiers, p. 346.

15. *Eudoxianae* (αἱ Εὐδοξιαναί)[11]. On connaît ce bain par la mention qu'en fait la *Notitia* en le plaçant dans la Ve région. Il fut sans doute construit en l'honneur d'Eudoxie, femme d'Arcadius. Sa position est encore à trouver.

(1) Ducange, I, xxvii, 6 ; F. W. Unger, 275-277.
(2) Th. Preger, 67.
(3) *Vita Constantini*, IV, 59 ; *PG*, XX, 1209 B.
(4) Bonn, I, 534-535 ; *PG*, XCII, 721 A.
(5) Socrate, IV, 8 ; *PG*, LXVII, 477 A.
(6) Ducange, *loc. cit.*
(7) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 580-581 ; *PG*, XCII, 797 C.
(8) Socrate, VI, 18 ; *PG*, LXVII, 721 A ; Sozomène, VIII, 21 ; *PG*, LXVII, 1569 C.
(9) Cf. Ducange, *loc. cit.*
(10) Th. Preger, 72.
(11) Ducange, I, xxvii, 10.

16. *Bain de l'Exakionion.* — Les Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί, qui le disent de grandes dimensions, le signalent dans ce quartier lointain. Peut-être faut-il le confondre avec celui qui était dit Helenianae.

17. *Bain de Germain* (τοῦ Γερμανοῦ)[1]. — Pour le pseudo-Codinus, il fut construit par Germain, patrice sous Valentinien et Gratien et stratège du Péloponèse, qui transforma sa maison en bain[2]. On n'en connaît pas l'emplacement, mais on se demande si elle n'avoisinait pas le port de Césarius. Cf. Germanou aux quartiers, p. 330.

18. *Helenianae* (αἱ Ἑλενιαναὶ)[3]. — Ce bain existait déjà à la fin du v[e] siècle, comme on peut le voir par la Chronique de Théophane[5]. Il se trouvait dans la partie occidentale de la ville. Cf. Helenianae aux quartiers, p. 331.

19. *Honorianae* (αἱ Ὀνωριαναὶ)[6]. — Il existait deux bains de ce nom, tous deux attribués à l'empereur Honorius. Le premier se trouvait dans la V[e] région. C'est probablement de lui que parle la loi L du Code théodosien *de Operibus publicis*, quand elle ordonne de terminer le travail, ainsi que le portique qui doit s'étendre le long de l'édifice. Le deuxième bain d'Honorius était dans la XIII[e] région, c'est-à-dire au faubourg de Sykae. La *Notitia* les signale tous les deux[7].

20. *Bain de l'Oekonomion* (τοῦ Οἰκονομίου)[8]. — Le pseudo-Codinus affirme qu'il fut l'œuvre de Constantin lui-même et qu'il était voisin du Tzykanisterion[9]. Il signale qu'il avait de grandes proportions. Jean Tzimiscès le détruisit et employa les matériaux pour restaurer la Chalcé. Le bain possédait une très grande piscine, sept salles représentant les planètes et douze portiques figurant les mois[10]. L'attribution à Constantin est sans doute légendaire.

21-23. *Bains du Palais*[11]. — Il était naturel que le Palais possédât son bain ou plutôt ses bains particuliers à cause de sa nombreuse clientèle. En dehors de celui qui est dit de l'Oeconomion, dont nous venons de parler, il faut signaler celui que construisit Basile le

(1) Th. Preger, 32.
(2) Ducange, I, xxvii, 14.
(3) Th. Preger, III, 259.
(4) Ducange, I, xxvii, 17.
(5) I., 142.
(6) Ducange, I, xxvii, 11 ; F. W. Unger, 274-275.
(7) O. Seeck, 233, 239.
(8) Ducange, I, xxvii, 23.
(9) Th. Preger, I, 145.
(10) Th. Preger, I, 145.
(11) Ducange, I, xxvii, 16.

Macédonien et qui était le plus beau et le plus grand des bains impériaux, au dire d'un continuateur de Théophane. Il était situé au-dessus de la Phiale des Bleus[1]. C'est là que Romain Argyre fut étouffé par Michel le Paphlagonien (1034)[2]. Isaac l'Ange construisit aussi un bain au Palais[3]. Rappelons que trois jours après son mariage l'impératrice allait prendre un bain dans le voisinage de la Magnaure[4]. Il y en avait donc un dans cette partie du Palais et il ne doit probablement pas être confondu avec celui de l'Oeconomion. On possède une épigramme de Léonce le Scholastique sur « le bain impérial »[5], une autre de Démocharis le Grammairien sur un bain qui s'appelait Daphné et qui pourrait bien avoir existé dans la partie du Palais qui portait ce nom[6].

24. *Bain du Pétrion.* — Il fut construit par Basile le Macédonien, sans doute non loin du monastère qu'il fonda dans ce quartier[7].

25. *Bain dit Pithekion* (Πιθήκιον). — Un des bains du Palais portait ce nom, au dire de Syméon Magister[8].

26. *Bain* τὰ Σμαράγδης. — D'après le pseudo-Codinus, ce bain fut construit par Smaragdos, patrice et stratège sous Tibère (578-582)[9]. Il se trouvait peut-être dans la vallée du Lycus. Cf. Smaragdou aux quartiers, p. 391.

27. *Bain dit* Σοφιαναί. — Théophane dit qu'en 569-570 Justin II répara un bain public au forum Tauri et qu'il l'appela Sophianae (Σοφιαναί) du nom de sa femme Sophie[10]. Cet édifice n'est pas autrement connu.

28. *Bain du Zeuxippos*[11]. — C'était certainement le plus grand, le plus beau, celui qui était orné des plus belles et des plus nombreuses œuvres d'art. Il fut construit par Septime-Sévère[12]. Celui-ci lui avait donné son nom mais les Byzantins préféraient l'appeler Zeuxippos. Zonaras dit τὸ Σευήρου λουτρὸν τὸ λεγόμενον Ζεύξιππον[13].

(1) Bonn, 336 ; *PG*, CIX, 352 C.
(2) Cédrénus, Bonn, II, 505 ; *PG*, CXXII, 237 ; Zonaras, XV, 21.
(3) Nicétas Choniatès, Bonn, 580 ; *PG*, CXXXIX, 812 B.
(4) *De cer.*, I, 41 ; Bonn, 215 ; *PG*, CXII, 468 AB.
(5) *Anthologie Palatine*, IX, 630, éd. Fr. Dübner, II, 128.
(6) *Ibid.*, IX, 635 ; II, 129.
(7) Th. Preger, III, 274.
(8) Bonn, 610 ; *PG*, CIX, 672.
(9) Th. Preger, III, 277.
(10) I, 243.
(11) Ducange, I, xxvii, 2 ; F. W. Unger, 278-283.
(12) Th. Preger, 15 ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 494 ; *PG*, XCII, 649 AB ; Cédrénus, Bonn, I, 442 ; *PG*, CXXI, 484 A.
(13) XIV, 6.

Cette dénomination a été expliquée de deux façons. D'après Hésychius de Milet, elle viendrait de ce que le bain était situé près du temple de Zeus Hippios et du bois sacré d'Hercule, là où, d'après la légende, le père des dieux avait dompté les chevaux de Diomède[1]. Selon le *Chronicon Paschale*, le nom viendrait de la statue en bronze du soleil située sur la place dite Tétrastoos et sur la base de laquelle était inscrit le nom de Zeus Hippios[2].

Quoi qu'il en soit de l'étymologie du mot, le bain fut restauré par Constantin et inauguré en même temps que la ville, le 11 mai 330[3]. Il était rempli d'œuvres d'art de toutes les époques, statues de bronze, de marbre, de pierre, de terre cuite, représentant les hommes de l'antiquité les plus remarquables dans la philosophie, la poésie, l'éloquence, la bravoure militaire. Ces statues étaient si vivantes qu'on aurait dit qu'il ne leur manquait que l'âme de ceux qu'elles représentaient. On remarquait tout spécialement celle d'Homère dont l'expression était frappante de vérité[4]. Christophore de Thèbes a donné une longue description de ces œuvres d'art ; il énumère soixante-quinze personnages dont les statues ornaient le Zeuxippos[5]. Il y en avait d'autres que l'on trouve signalées chez divers auteurs.

Au bain étaient rattachées des maisons et des boutiques dont les revenus servaient à l'entretien et à l'éclairage de l'édifice, comme on le voit par la Loi LI du Code théodosien et par la Loi XIX de *Operibus publicis* du Code Justinien.

Le bain du Zeuxippos brûla lors de la révolte des Nika (532)[6]. Justinien le restaura[7]. Les auteurs n'en parlent plus guère après cette époque. Le *Livre des cérémonies* se contente de dire qu'il était séparé de la Chalcé par le passage de l'Achilleus[8]. Nicéphore Calliste dit que le bain du Zeuxippos s'appela plus tard les Nouméra (δημόσιον δὲ τοῦτο λουτρὸν περιφανές τε καὶ μέγιστον ὁ Νουμέρων ἔσχε κλῆσιν εἰσέπειτα)[9]. Il est assez étonnant qu'aucun voyageur n'en parle. C'est donc qu'il aurait disparu relativement de bonne heure ou que, transformé en dépendance du Palais sous le nom de Nouméra, il n'aurait pas retenu l'attention.

Le *Chronicon Paschale* le place près de l'Hippodrome et de

(1) Th. Preger, 15.
(2) Bonn, I, 494 ; *PG*, XCII, 649 AB.
(3) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 529 ; *PG*, XCII, 712 A.
(4) Cédrénus, Bonn, I, 647-648 ; *PG*, CXXI, 705 C.
(5) *Anthologie Palatine*, éd. Fr. Dübner, I, 23-36 ; éd. P. Watz, I, 60-79.
(6) Cédrénus, Bonn, I, 647 ; *PG*, CXXI, 705 C ; Zonaras, XIV, 6.
(7) Procope, *De aedif.*, I, 10 ; Bonn, III, 202.
(8) *De cer.*, I, 8, 17 ; *Append. ad I*, Bonn, 56, 107, 506 ; *PG*, CXII, 233, 332 A 960 A.
(9) IX, 9 ; *PG*, CXLVI, 245 A.

la Régia du Palais[1]. Une épigramme de Léonce le Scholastique est consacrée à une maison qui se trouvait entre le Zeuxippos et l'hippodrome[2]. En face se dressait la statue équestre de Justinien, de l'autre côté de l'Augustéon[3]. Le bain devait être à peu près dans l'alignement du Palais, le long de l'Augustéon et au nord-ouest de la Chalcé, entre celle-ci et les carceres de l'hippodrome. Tout le monde est d'accord pour lui attribuer cet emplacement. P. Gylles dit qu'il n'en restait plus rien de son temps[4]. Les fouilles exécutées dans cette région en 1928-1929 n'ont rien donné d'utile pour reconnaître son emplacement.

29. Près du Zeuxippos il y avait un autre bain, plus petit, qui est signalé par une épigramme de Léonce le Scholastique[5].

30. Notons encore le bain public que la *Notitia* signale dans la XIVe région, c'est-à-dire aux Blachernes et dont on ne connaît pas le nom.

On possède une demi-douzaine d'épigrammes de Léonce le Scholastique, d'Agathias le Scholastique et de Paul le Silentiaire sur des bains de Constantinople dont ils ne donnent malheureusement pas les noms[6]. Paul le Silentiaire a laissé une épigramme sur un bain double ; elle montre que les sexes étaient séparés[7]. Par contre, il y avait sûrement des bains mixtes, comme on le voit dans la Vie de saint Jean Chrysostome par Palladius[8].

(1) Bonn, I, 530 ; *PG*, XCII, 712 A.
(2) *Anthologie Palatine*, IX, 650 ; éd. Fr. Dübner, II, 132.
(3) Th. Preger, 70.
(4) *TC*, II, 7 ; p. 80.
(5) *Anthologie Palatine*, IX, 614 ; éd. Fr. Dübner, II, 125.
(6) *Anthologie Palatine*, IX, 618, 619, 621, 622, 624, 625 ; éd. Fr. Dübner, II, 126-127.
(7) *Ibid.*, IX, 620 ; éd. Fr. Dübner, II, 126 ; Ducange, II, xxvii, 22.
(8) *PG*, XLVII, 47 A.

CHAPITRE XIV

LES PORTS. — LES PONTS

I. — Les Ports

1. — Ports de la Propontide

On connaît les noms de huit ports byzantins qui existèrent simultanément ou qui se succédèrent sur la Propontide. Il est certain que plusieurs d'entre eux doivent être confondus comme ayant changé de vocable au cours des siècles. En effet on ne trouve actuellement que cinq endroits que l'on puisse sûrement indiquer comme ayant abrité des vaisseaux. On possède des preuves non équivoques qu'il en fut bien ainsi.

En allant de l'ouest à l'est on rencontre successivement le port d'Éleuthère et celui de Théodose, puis celui de Césarius, l'Heptascalon, le Kontoscalion, le port Julien ou Sophien et enfin celui du Boucoléon. Seul, ce dernier était réservé au service exclusif de l'empereur, les autres étant à la disposition du monde maritime ou recevant la flotte de guerre.

Ces ports présentaient le grave inconvénient d'être exposés aux vents du sud, assez fréquents, surtout en hiver, et parfois très violents, qui battent les côtes, rendant très difficiles les mouvements des navires. Ils étaient également exposés à s'envaser du fait que les pluies d'hiver, souvent torrentielles, apportent de la terre des collines escarpées qui les dominent. Aussi furent-ils délaissés ou durent-ils subir une restauration complète. Leur destination étant d'approvisionner les quartiers situés au sud de la ville, force fut cependant de les créer et de les maintenir.

1 et 2. *Port d'Éleuthère* (λιμὴν τῶν 'Ελευθερίου) et *port de Théodose (portus Theodosiacus)*[1]. — Aucun texte ne dit port d'Éleuthère,

(1) Ducange, I, xix, 5 ; F. W. Unger, 265-266 ; Mordtmann, *Esquisse*, nos 104, 107, pp. 58, 59.

mais port du quartier d'Éleuthère (τῶν 'Ελευθερίου). Ce personnage, que les patriographes font vivre au temps de Constantin, possédait dans les environs un palais qui a donné son nom à toute cette partie de la ville. De plus, sa statue en marbre, érigée dans le port, le représentait avec une corbeille sur l'épaule et une pelle à vanner à la main, allusion certaine au trafic du blé qui avait lieu en cet endroit[1]. Les patriographes attribuent à Constantin la construction du port[2], ce qui est possible, mais non prouvé. D'après eux, il fut comblé par Théodose qui y fit jeter la terre qu'il fallut enlever au forum Tauri pour établir le terre-plein sur lequel fut dressée la colonne qui portait la statue de cet empereur[3]. Cette affirmation ne saurait être retenue, car le monument dont il s'agit fut érigé en 386, au dire de Théophane[4] et l'on ne peut guère admettre que le port eût été si négligé qu'on n'eût plus qu'à le combler, parce qu'il était devenu hors d'usage. Les patriographes se contentent souvent de dire quel était l'état des lieux et des monuments à leur époque, qui n'est pas antérieure au xe siècle. D'ailleurs la *Notitia* relative aux XIV régions, écrite vers 430, donc moins de cinquante ans après l'érection de la colonne, appelle le port *portum Theodosiacum*, ce qui suppose qu'il était toujours en service.

Pour comprendre l'affirmation des patriographes, il suffit de jeter un coup d'œil sur le plan de la ville ancienne. Le port d'Éleuthère présente deux parties bien distinctes, l'une au nord et au nord-ouest et l'autre au sud-est. Elles sont séparées par un rempart. La première, qui peut être considérée comme le port d'Éleuthère, fut probablement comblée la première. C'est là qu'aboutit le Lycus, le ruisseau qui traverse la ville. En temps ordinaire, ce mince cours d'eau est insignifiant, mais lors des pluies d'hiver, il grossit et entraîne beaucoup de terre. Il en descend également des pentes voisines. C'est peut-être là que fut jetée la terre du forum Tauri, si tant est que la chose ait eu lieu. La seconde partie, protégée par le rempart contre les alluvions du Lycus, put être préservée plus longtemps et servit de port jusqu'à une époque impossible à déterminer, mais qui ne doit pas dépasser le xe siècle. C'est probablement là qu'il faut placer le port de Théodose.

Le port d'Éleuthère était pavé en pierres et très profond, au

(1) Th. Preger, II, 184 ; III, 248, 283 ; *PG*, CLVII, 516 A, 584 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 41 BC, 42 CD.
(2) Th. Preger, II, 184.
(3) *Ibid.*, II, 184-185.
(4) I, 70.

dire d'un patriographe[1]. Il était d'une grande utilité. En effet c'est là qu'on débarquait le blé qui venait de la province et surtout de l'Égypte. Nous en avons pour preuve la statue d'Éleuthère avec ses attributs symboliques et la présence dans le voisinage de deux greniers, celui d'Alexandrie et celui de Théodose *(horrea Alexandrina, horreum Theodosiacum)* que la *Notitia* situe dans la IX[e] région. Le terrain conquis sur la mer fut converti en jardins potagers qui existent encore aujourd'hui sous le nom de Langa-bostanı (Jardin de Vlanga). Cf. carte I, DE 7-8.

3. *Port de Césarius*[2]. — Son patronyme est peut-être le Césarius que Théophane signale en 468[3], mais on ne saurait l'affirmer. En tout cas le port de ce nom apparaît pour la première fois en 553. Un des envoyés du pape Vigile déclare être descendu *in domum Germani prope portum Caesarii*[4]. Lors de l'attaque de la ville par Héraclius, le 5 octobre 610, Priscus, le gendre de Phocas, fait prendre position aux Bleus au quartier d'Hormisdas, tandis que les Verts gardent les ports de Césarius et de Sophie[5]. Le port est encore mentionné en 673, lorsque Constantin IV Pogonat y concentre sa flotte et spécialement les navires munis d'engins pour lancer le feu grégeois[6]. Théophane, qui rapporte le fait, dit ἐν τῷ Προκλιανησίῳ τῷ τοῦ Καισαρίου λιμένι. Cette expression indique probablement que le port fut construit ou restauré par un Proclianos inconnu par ailleurs. Depuis Théophane aucun auteur ne semble avoir parlé du port de Césarius.

Où se trouvait-il ? On ne saurait le dire de façon certaine. Toutefois il était sûrement à l'ouest du port Sophien, comme on le voit par les textes du *Chronicon Paschale* et de Jean d'Antioche relatifs à l'attaque de 610. Al. van Millingen l'a identifié avec celui dont un incendie révéla l'existence en 1819 au quartier de Tülbenkcicamisi. Le patriarche Constantios, appelé en consultation, trouva une construction semi-circulaire d'un mètre et demi d'épaisseur, ouverte du côté de la mer, composée de blocs de pierre et surmontée d'une rangée de plaques de marbre. Il estima que c'était le quai d'un port qu'il crut à tort être celui du Kontoscalion[7]. Cette hypothèse d'un port est d'ailleurs confirmée

(1) Th. Preger, III, 248.
(2) Ducange, I, xix, 6.
(3) I, 111.
(4) Mansi, IX, 200 A.
(5) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 700 ; *PG*, XCII, 981 A ; Jean d'Antioche dans Ch. Müller, *Fragmenta*, IV, 619.
(6) Théophane, I, 235.
(7) Συγγραφαὶ αἱ ἐλάσσονες,, 1852, 443-444 ; Sc. Byzantios, II, ια' ; Al. van Millingen, *Byzantine Constantinople*, 302-315.

par les restes d'un môle byzantin situé en face, en pleine mer. Si l'on peut admettre que ce port soit celui de Césarius, ce dernier pourrait tout aussi bien avoir été celui de Théodose dans la partie orientale de celui d'Éleuthère, qui devait encore exister aux VI[e] et VII[e] siècles. Cf. carte I, EF 7-8.

4. *Port de l'Heptascalon* (Νεώριον τοῦ Ἑπτασκάλου). — C'est encore avec le port découvert en 1819 qu'Al. van Millingen a identifié celui de l'Heptascalon[1]. Le quartier de ce nom n'est pas connu avant le X[e] siècle. La Vie de Basile le Macédonien par Constantin Porphyrogénète le cite à propos de l'église Saint-Acace restaurée par ce prince[2]. De même les Synaxaires, qui remontent à peu près à la même époque, placent tous l'église Saint-Acace ἐν τῷ Ἑπτασκάλῳ. Aucun de ces textes ne parlent du port et il faut arriver au XIV[e] siècle pour en trouver qui le mentionnent. Cependant le terme d'Heptascalon indique suffisamment par lui-même qu'il y avait bien là un port. Mordtmann pensait qu'on doit l'identifier avec celui du Kontoscalion[3]. Cette opinion ne paraît pas soutenable. En effet Cantacuzène parle également des deux ports et il ne semble pas les confondre. Il dit qu'en 1348 il fit construire des trirèmes au Kontoscalion[4]. Plus loin il déclare qu'en 1351 il fit nettoyer le port voisin de l'Heptascalon (τὸ νεώριον τὸ πρὸς τῷ Ἑπτασκάλῳ) de manière à pouvoir y faire entrer des navires de commerce avec leur cargaison[5]. Il y concentre sa flotte[6]. Enfin il rapporte qu'en 1354 Jean V Paléologue, en lutte ouverte contre lui, rentre précipitamment de Ténédos avec une seule trirème et pénètre de nuit dans le port de l'Heptascalon[7].

De tout cela il résulte que l'on ne saurait confondre l'Heptascalon avec le Kontoscalion. Faut-il pour autant l'identifier avec le port découvert en 1819 ? Il semble que oui, car il est certain que celui de Théodose n'a pas duré jusqu'au XIV[e] siècle, même dans sa partie orientale, puisque les patriographes le disent comblé depuis longtemps.

5. *Port du Kontoscalion* (Λιμὴν τοῦ Κοντοσκαλίου)[8]. — Quelle est l'origine de ce vocable ? Le pseudo-Codinus parle d'un certain Agallianos, surnommé Κοντοσκέλης ou Courte-Jambe, qui était tourmarque. La porte ouverte dans le rempart à cet endroit prit

(1) *Op. cit.*, 308-315.
(2) Theophan. contin., Bonn, 324 ; *PG*, CIX, 340 D.
(3) *Esquisse*, n° 103 ; p. 57-58.
(4) Bonn, III, 72 ; *PG*, CLIV, 88 A.
(5) Bonn, III, 165 ; *PG*, CLIV, 225 A.
(6) Bonn, III, 212 ; *PG*, CLIV, 233 A.
(7) Bonn, III, 285 ; *PG*, CLIV, 436 B.
(8) F. W. Unger, 263-265.

le nom de ce personnage qui fut peut-être chargé du travail[1]. L'auteur ne dit pas à quelle époque eut lieu cette construction, mais on connaît un Agallianos, tourmarque des Helladiques sous Léon l'Isaurien. En 727, il prit part à la révolte de la Grèce contre cet empereur et périt dans une bataille navale devant Constantinople[2]. S'il est le patronyme, le port a donc été construit au début du VIIIe siècle. La porte s'ouvrait dans le rempart en forme de croissant qui se trouve actuellement à l'intérieur des terres. Il entourait certainement le port, dont l'existence est d'ailleurs attestée par les restes d'un môle puissant situé en face, en pleine mer. L'étymologie du pseudo-Codinus est peut-être fantaisiste comme beaucoup d'autres. Si elle est exacte, le populaire ne tarda pas à modifier le vocable qui n'avait pas de sens pour lui et il appela ce port Kontoscalion, nom que les Grecs donnent aujourd'hui au quartier environnant, que les Turcs appellent Kumkapı ou Porte du Sable, sans doute parce que c'est là que l'on débarquait le sable. Il existe encore une échelle où accostent les voiliers qui amènent diverses denrées en ville.

Il est assez étonnant qu'aucune mention directe de ce port n'existe avant le XIVe siècle. Georges Pachymère dit qu'aussitôt après avoir réoccupé la capitale en 1261, Michel VIII Paléologue remit en état le port du Kontoscalion (τὸ πρὸς Βλάγκα Κοντοσκέλιον), qu'il l'entoura de murs faits de grandes pierres, l'approfondit en coulant du vif argent, construisit un môle surmonté d'un mur assez haut pour protéger les navires et qu'il y plaça des portes renforcées par une chaîne[3]. En 1348, Jean Cantacuzène y fit construire des trirèmes[4].

Depuis lors, aucun auteur byzantin ne semble avoir parlé du port du Kontoscalion, mais on en trouve mention ailleurs. C'est probablement de lui que parle Étienne de Novgorod vers 1350. « De l'hippodrome on passe devant Cantoscopie ; là est la superbe et très grande porte de fer à grillages de la ville. Si la mer est agitée, jusqu'à trois cents galères y trouvent place ; ces galères ont les unes deux cents et les autres trois cents rames. Ces vaisseaux sont employés au transport des troupes ; si le vent est contraire, ils ne peuvent avancer et doivent attendre le beau temps »[5]. Ce texte peut cependant s'appliquer au port Sophien, comme nous le dirons plus loin ; toutefois le mot de Cantoscopie est peut-être une déformation de Kontoscalion, Leunclavius dit que c'est un port pour

(1) Th. Preger, III, 257.
(2) Théophane, I, 405.
(3) Bonn, I, 365 ; *PG*, CXLIII, 818 A.
(4) Bonn, III, 72 ; *PG*, CLIV, 88 A.
(5) B. de Khitrowo, 120-121.

trirèmes, qui avance dans la mer et est entouré de murs[1]. Cf. carte I, F 8.

6 et 7. *Port Julien* (Λιμὴν τοῦ 'Ιουλιανοῦ), *Port Sophien* (τῆς Σοφίας, τῶν Σοφιῶν)[2], — Ici nous évoluons sur un terrain plus ferme, car les témoignages relatifs à ce port qui eut deux noms sont plus nombreux et plus clairs. Nous savons par Zosime[3] que Julien l'Apostat le fit creuser pendant les dix mois qu'il passa à Constantinople en 362 et qu'il le dota d'un portique en forme de croissant, d'où le nom de Sigma. En 509, l'empereur Anastase dut le vider complètement au moyen de machines qui en sortirent la vase[4]. Il y établit une digue, d'après Suidas[5]. Quelque soixante ans plus tard, Justin II dut reprendre le travail qu'il aurait confié, au dire du pseudo-Codinus, au patrice et prépositos Narsès et au protovestiaire Troïlos. A cette occasion le port fut sans doute approfondi et le plan d'eau augmenté[6]. Justin II l'appela du nom de sa femme le port Sophien et il plaça sa propre statue, ainsi que celles de divers membres de sa famille sur des colonnes au milieu du port. Philippique aurait fait enlever deux de ces statues qui portaient des inscriptions prophétiques[7].

Le nom du port Sophien ne s'est pas substitué complètement à celui de port Julien. Si certains auteurs emploient plus volontiers le premier, d'autres le second, il en est qui marquent nettement leur identité, en sorte qu'il ne peut y avoir de doute à cet égard. On trouve le terme de *Portus novus* dans la *Notitia* pour désigner le port Julien.

Une copie du *De aedificiis* du pseudo-Codinus, faite au XVe siècle, le cod. Paris. gr. 1788, dit qu'un empereur Andronic Comnène Paléologue, sans doute Andronic II, fit nettoyer le port de Sophie, le creusa profondément et le ferma de portes de fer, de manière que les trirèmes impériales ne fussent plus exposées à la tempête[8]. On peut se demander si ce texte ne fait pas allusion aux travaux que Michel VIII, père d'Andronic II, fit exécuter au port du Kontoscalion, d'après Pachymère. Cette hypothèse est d'autant plus vraisemblable qu'une tour du rempart au Kontoscalion porte les armes d'Andronic II et que le même manuscrit

(1) *Pand. hist. Turc.*, 200.
(2) F. W. Unger, 260-263.
(3) III, 11 ; Bonn, 140.
(4) Comte Marcellin, *PL*, LI, 937 A.
(5) *Lexikon*, éd. Adler, II, 187.
(6) Th. Preger, II, 184 ; III, 229-230.
(7) *Ibid.*, II, 184.
(8) *Ibid.*, III, 230.

dit du port Sophien τὸν λιμένα εἰς τὸ Κοντοσκάλιον[1], et ailleurs, à propos du palais des Sophiae : ἅτινα ἦσαν σῦν τῷ λιμένι αὐτῷ ἐν τῷ Κοντοσκαλίου[2]. Or on ne peut raisonnablement identifier le port Sophien avec celui du Kontoscalion. Seulement, comme ils ne sont éloignés l'un de l'autre que de 150 mètres, il est possible que le terme αἱ Σοφίαι, employé jadis pour désigner la région du port Sophien, fût tombé en désuétude et eût été remplacé par celui de Kontoscalion devenu populaire. Cependant il est possible que la réfection du port Sophien par un Andronic Comnène Paléologue ait été réelle et sans relation avec celle du Kontoscalion par Michel VIII. De même le texte cité plus haut d'Étienne de Novgorod peut s'appliquer au port Sophien tout aussi bien qu'au Kontoscalion. Dans ce cas, la « Cantoscopie » pourrait être le Boukinon, tour voisine qui servait peut-être de vigie.

Les Turcs employèrent quelque temps le port Sophien pour leurs galères et lui donnèrent en conséquence le nom de Kadırgalimanı (port des galères). Cependant il s'envasait de plus en plus et fut bientot inutilisable. Quand P. Gylles le vit, vers 1540, il n'en restait plus qu'une mare dans laquelle les femmes du voisinage venaient laver leur linge[3]. Malgré cela, les plans du XVIII[e] siècle portent encore le Kadırgalimanı comme étant toujours en activité. Tel, par exemple, celui de Seutter que Mordtmann a reproduit dans son *Esquisse topographique*. Aujourd'hui une partie de l'ancien port est couverte d'habitations et le reste forme une place publique coupée en deux par un mur ancien. Cf. carte I, G 8.

8. *Port du Boukoléon* (Λιμὴν τοῦ Βουκολέοντος)[4]. — C'était le plus oriental et aussi le plus petit des ports de la Propontide. Il était situé au pied du palais de même nom, dans un angle formé par le rempart maritime. Il semble même avoir compris deux angles de ce mur. Son quai était en marbre, ainsi que l'escalier qui conduisait au palais. La décoration générale était remarquable, dit Guillaume de Tyr en racontant la réception qui y fut faite au roi Amaury de Jérusalem en 1170[5]. C'est sur le quai du port que se trouvait la statue du lion terrassant le taureau qui a donné son nom à cet endroit.

Aujourd'hui tous les topographes sont d'accord pour placer le port du Boukoléon près de la porte Çatladıkapı. Jadis plusieurs auteurs l'ont localisé ailleurs. A. Paspati le mettait un peu au-

(1) *Ibid.*, III, 229 en note.
(2) *Ibid.*, III, 255 en note.
(3) *TC*, II, 15 ; 99.
(4) Ducange, I, xix, 2.
(5) XX, 23.

dessus d'Incilikößk[1] ; Sc. Byzantios lui trouvait sa place au port Sophien, avec lequel il l'identifiait à la suite de Ducange[2] ; Mordtmann le remontait entre le phare actuel et la porte Ahırkapı[3] ; c'était déjà l'opinion de Labarte[4]. Les études faites depuis lors ont mis fin aux incertitudes, d'autant plus qu'on voit encore la rampe qui conduisait du port au palais. Le port conserve toujours sa forme dessinée par le mur maritime et l'on peut voir en mer les restes d'un môle[5]. Cf. carte I, GH 8.

Nous mentionnons simplement pour mémoire le port du quartier d'Hormisdas que le pseudo-Codinus dit avoir été petit et utilisé avant le creusement du port Sophien[6].

9. *Échelle de Pégé.* — Il existait au pied des remparts terrestres, à l'endroit où ils rejoignaient le rempart maritime au-dessous de la Porte Dorée, une jetée qu'utilisaient les empereurs quand ils venaient d'Asie pour faire une entrée triomphale dans leur capitale[7]. On en voit encore les restes. En débarquant, le basileus entrait dans le péribole de l'enceinte fortifiée et par là se rendait à la Porte Dorée. On a parfois confondu cette échelle avec le débarcadère du palais de Pégées (ἀποβάθρα τῶν Πηγῶν), mais il n'est plus possible de le faire puisque Pégées a été sûrement identifié avec le moderne Kâsımpaşa sur la rive nord de la Corne d'Or.

2. — Ports de la Corne d'Or

La ville ancienne de Byzance ne possédait qu'un seul port. Il était situé sur la Corne d'Or, dans l'angle formé par la mer et l'extrémité du rempart de la cité primitive, à l'endroit qui devint le quartier d'Eugène au temps de l'empire byzantin. Plus tard, quand la ville se développa sous Septime-Sévère, le port fut agrandi vers l'ouest et engloba à peu près tout l'emplacement occupé aujourd'hui par la gare de Sirkeci et ses dépendances. Plus à l'ouest était le *Néorion*, à la fois chantier naval et port de commerce ; on y trouvait aussi une fabrique d'avirons (κοπάρια). Le long du rivage on rencontrait à l'est l'échelle de Timasius, ainsi nommée à cause d'un général du temps d'Arcadius et citée dans la *Notitia ;* elle devait se trouver près de la Porte d'Eugène (probablement

(1) Βυζαντιναὶ μελέται, 118.
(2) I, 268-269.
(3) *Esquisse*, n° 94, p. 53-54.
(4) *Le Palais impérial de Constantinople*, 203-208.
(5) Cf. A. Zanotti, *Autour des murs de Constantinople*, Paris, 1911, 42-63.
(6) Th. Preger, III, 231.
(7) *De cer.*, Bonn, 108 ; *PG*, CXII, 333 A.

Yalıköşkkapı). Plus à l'ouest était le *Portus Prosphorianus*, où l'on débarquait les marchandises venues du Bosphore, de la mer Noire et de la côte d'Asie ; une échelle était spécialement réservée aux habitants de Chalcédoine *(scala Chalcedonensis)*. Le *Portus prosphorianus* devait son nom au marché établi près de là (πρόσφορον)[1], ainsi que le marché aux bestiaux (βοσπόριον, βοόσπορος, βόσπορος), qui subsista jusqu'au temps de Constantin V et fut transféré par ce prince au forum Tauri, tandis que le marché des denrées maritimes fut transporté par Justinien au port Julien. Le Néorion serait, d'après une tradition tardive, l'endroit où l'apôtre saint André aurait établi le centre de son apostolat à Byzance. Le port était orné d'un portique appelé Keratoembolion, dont nous avons parlé ailleurs (p. 93). D'après une légende que rapporte le pseudo-Codinus, il y avait dans le port la statue d'un bœuf qui mugissait une fois par an, ce qui causait bien des terreurs[2]. C'est pourquoi elle fut jetée dans les flots sous l'empereur Maurice[3]. Une partie du port s'appelait ἡ παλαιὰ ἐξάρτυσις et servait de chantier naval ; près de là se trouvait l'église Sainte-Euphémie[4].

L'empereur Léonce nettoya le Néorion en 698, ce qui occasionna la peste[5]. Le port ne cessa jamais de servir et il acquit même une importance nouvelle quand les diverses colonies latines se furent installées le long de la côte, où chacune d'elles possédait naturellement sa ou ses échelles propres. Elles débordèrent même largement le Néorion et arrivèrent à l'ouest jusqu'à la Porte de la Bigla (Odunkapı).

La situation était bien meilleure dans la Corne d'Or que sur la Propontide car l'accès était possible par tous les temps. Seul, le vent du nord s'y fait sentir, mais rarement de manière à entraver la navigation. Ce n'est que lentement que le port s'ensablait ; d'ailleurs on avait toujours la ressource de le draguer ou de prolonger les échelles du côté de la mer. Le trafic n'a jamais cessé en cet endroit, sauf depuis l'établissement de la voie ferrée ; encore reste-t-il toujours l'échelle de Sirkeci.

Pendant l'empire latin de Constantinople, les vaisseaux vénitiens de la flotte de guerre stationnaient volontiers à l'intérieur de la Corne d'Or, en face du monastère du Christ Évergète[6].

Sur la côte nord du golfe se trouvait un bassin destiné à recevoir

(1) Le Prosphorion est encore cité de 1406 à 1442 dans les conventions passées entre les basileis et les Vénitiens, MM, III, 146, 156, 166, 179, 209.
(2) Th. Preger, 49 ; II, 180.
(3) *Ibidem.*
(4) *BH*, 170.
(5) Théophane, I, 370.
(6) Pachymère, Bonn, I, 365 ; *PG*, CXLIII, 818 A.

les navires en cours d'armement et qu'on appelait l'Exartysis (Ἐξάρτυσις)[1]. C'est sans doute le port *(navalia)* que la *Notitia* signale dans la XIIIe région. On le localise ordinairement à l'endroit dit Eski Terzana, au sud-est d'Azapkapı. Cf. cartes I, F G 4 et X.

Signalons enfin le débarcadère de Pégées (τὰ ἀποβάθρα τῶν Πηγῶν) qui desservait le palais de ce nom et qui devait se trouver comme lui à Kâsımpaşa.

3. — Ports suburbains

La banlieue de Constantinople possédait un certain nombre de ports, la plupart destinés aux relations commerciales, quelques-uns réservés aux demeures impériales nombreuses sur les rives du Bosphore et sur la côte asiatique. Les textes n'en signalent pas moins d'une douzaine, sans compter les échelles qui devaient être aussi nombreuses que maintenant.

Il y avait deux ports importants sur la côte d'Europe : celui de Saint-Mamas au moderne Beşiktaş et celui de l'Hebdomon (Yeşilköy). Le premier fut construit par Léon Ier lors du grand incendie qui désola Constantinople en 469. Le basileus, fuyant la ville en flammes, s'établit au quartier de Saint-Mamas, où il construisit un palais, un hippodrome, un portique et un port[2]. Il devait sans doute desservir le palais impérial, mais il peut aussi avoir été utilisé par les habitants de la localité voisine. Celui de l'Hebdomon[3] fut créé probablement quand la cour impériale commença à fréquenter ce faubourg, donc vers la fin du IVe siècle, sinon plus tôt. Primitivement il devait être réservé à l'empereur[4]. On en voit encore nettement les traces près de l'échelle moderne, avec un môle qui le protégeait contre les vents du sud. Cf. carte IX.

Dans le Bosphore, il existait plusieurs petits ports, en dehors de celui de Saint-Mamas. Citons celui du Michaelion vers Arnavutköy, celui de Sosthenion (Istinye) et celui de Kalos Agros (Büyükdere)[5]. Cf. carte XI.

La côte asiatique, avec ses nombreux faubourgs, était particulièrement riche en ports, qui s'échelonnaient depuis Chrysopolis (Scutari) jusqu'à Kartalimen (Kartal). Le premier est celui de Damalis à Chrysopolis, fameux dans l'antiquité. Denys de Byzance dit de lui : « Ce golfe est excellent à cause de sa grandeur et de

(1) MM, III, 79.
(2) Théophane, I, 385 ; cf. F. W. Unger, 258-259.
(3) F. W. Unger, 266.
(4) Théophane, I, 228.
(5) Nicéphore, *Épitome*, de Boor, 54 ; *PG*, C, 960 B ; Cédrénus, Bonn, I, 789 ; *PG*, CXXI, 865 B.

l'absence de vent, avec une côte régulière et profonde, vers laquelle s'incline doucement la vallée supérieure »[1]. Ce port appartenait aux Chalcédoniens[2]. Les Turcs l'appelèrent Öküzlimanı (Port du Bœuf), ce qui est une réminiscence probable du vocable ancien de Λιμὴν τῆς Δαμάλεως (Port de la Vache). Ils le comblèrent en partie en 1547, lorsqu'ils construisirent la mosquée dite Büyükcami et les caravansérails qui l'avoisinent[3]. C'est là que se trouve aujourd'hui l'échelle de Scutari. Cf. carte XIII.

Chalcédoine ne possédait pas moins de trois ports. Il y en avait déjà deux à la fin du IIe siècle de notre ère, au témoignage de Denys de Byzance[4]. Ils se trouvaient de part et d'autre de la presqu'île sur laquelle était construite la ville. Celui de l'ouest servait naturellement aux communications avec la haute mer et surtout avec la capitale. Il possédait des môles qui le garantissaient des vents du sud particulièrement dangereux. P. Gylles en vit les matériaux dispersés pour des constructions particulières, vers 1540[5]. Le port était fermé par une chaîne de bronze que Mithridate brisa en 72 av. J.-C. ; il pénétra dans le port, incendia quatre navires de la flotte romaine et en captura soixante[6]. C'est là que la flotte des croisés débarqua le 24 juin 1203[7]. Ce port, aujourd'hui comblé, se trouvait dans les quartiers bas de Pazaryolu jusqu'au voisinage de la vieille mosquée. Au nord de la baie, près de l'ancienne gare de Haydarpaşa, il existait un petit port au quartier dit Himéros, ainsi nommé à cause du ruisseau qui s'y jette. On y a retrouvé les restes du môle lors de la construction de la voie ferrée.

A l'est de Chalcédoine s'ouvrait un port naturel formé par la baie dite aujourd'hui de Kalamiş. Le Chalcédon (Kurbağalıdere) se jette maintenant assez loin de son embouchure du temps où écrivait Denys de Byzance. La petite plaine appelée de nos jours *Kuşdili* (La Langue de l'Oiseau) a remplacé le port ancien comblé par les alluvions. Large de 500 mètres et deux fois plus longue, cette partie de la baie avait une réelle importance, mais on ne connaît son utilisation comme port que par Denys de Byzance.

Le troisième port de Chalcédoine était celui d'Eutrope. Suivant un patriographe, l'éponyme serait Eutrope, protospathaire et

(1) *De Bospori navigatione*, éd. C. Wescher, 33.
(2) SOCRATE, VII, 25 ; *PG*, LXVII, 796.
(3) *BT*, III, 9 ; 237.
(4) *Op. cit.*, 34.
(5) *BT*, III, 10 ; 252.
(6) APPIEN, *Mithridate*, 71 ; éd. Teubner, 379-380.
(7) VILLEHARDOUIN, *La conquête de Constantinople*, éd. Wailly, n° 134, p. 74.

questeur à l'époque de Constantin[1] Pour le pseudo-Codinus, il vécut sous Zénon et Anastase, donc à la fin du Ve siècle[2]. En réalité ce ne fut pas Eutrope qui établit le port, mais Justinien. Procope parle en effet de construction (ἐπεκτήνατο) et non de réfection. Quant au terme de port d'Eutrope, il est impropre, les textes byzantins disent ἐν τοῖς Εὐτροπίου ou τὰ Εὐτροπίου, ce qui indique simplement qu'il se trouvait dans le quartier qui devait son nom au palais bâti par Eutrope. Son site est diversement indiqué. P. Gylles le plaçait dans la partie occidentale de la baie de Kalamiş, mais il n'y a nulle part d'endroit propice à l'établissement d'un port, la côte étant abrupte. Il n'était pas non plus dans les terrains plus ou moins marécageux ou dans les jardins potagers qui se trouvent sur la rive gauche du Chalcédon, près de son embouchure, car ces terrains sont constitués par des alluvions. Il faut le chercher plus à l'est, à l'endroit appelé aujourd'hui Kalamiş, où l'on voit encore des blocs de pierre noire, semblables à ceux qui ont constitué le port de Hiéria également construit par Justinien. Ainsi se trouve vérifiée l'affirmation de Procope que le port d'Eutrope était ἐν τῇ ἀντιπέρας ἠπείρῳ par rapport à celui de Hiéria[3]. C'est dans le port d'Eutrope que l'empereur Maurice fut décapité, le 27 novembre 602, avec cinq de ses fils, son frère Pierre et le général Comentiolos[4]. En 718, une partie de la flotte arabe d'Iézid y chercha refuge contre les attaques par le feu grégeois[5]. Cf. carte XII.

Port de Hiéria. — Il fut établi par Justinien pour desservir le palais qu'il construisait sur la presqu'île de ce nom à la prière de Théodora. Pour protéger les trirèmes impériales contre les vents du nord et du sud-ouest il édifia deux môles puissants, faits de ciment et de grosses pierres[6]. P. Gylles vit les restes de ces travaux vers 1540[7]. Ils sont d'ailleurs encore visibles, surtout quand souffle le vent du nord qui les découvre en partie, dans la petite baie située au nord de la presqu'île. Cf. Hiéria, p. 454 et carte XII.

Port de Rufinianes. — Cette localité possédait un emporion ou entrepôt de commerce[8], qui est qualifié d'ἐπίνειον ou mouillage

(1) TH. PREGER, III, 267 en note.
(2) *Ibid.*, III, 267 ; *PG*, CLVII, 597.
(3) PROCOPE, *De aedif.*, I, 11 ; Bonn, III, 207 ; éd. J. Haury, III, 44-45.
(4) THÉOPHANE, I, 328 ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 706 ; *PG*, CXXI, 773 A.
(5) THÉOPHANE, I, 397.
(6) PROCOPE, *De aedif.*, I, 11 ; Bonn, III, 207 ; éd. J. Haury, III, 44.
(7) *BT*, III, 11 ; 254.
(8) *Vita s. Auxentii*, *PG*, CXV, 1413, 1416.

par Nicéphore Calliste[1]. Il est à peu près certain qu'une partie au moins était réservée pour le service du palais impérial de cette localité. L'empereur Marcien y envoya un dromon pour prendre saint Auxence qu'il désirait voir[2]. Nicéphore Botaniate y attendit plusieurs jours, en 1078, le vaisseau qui devait le mener à Constantinople[3]. Cf. Rufinianes, pp. 459-460 et carte XIII.

Port de Poléaticon. — Poléaticon, situé à l'est de Rufinianes, était un des points de la côte où le préfet de la ville devait attendre l'empereur au retour d'une campagne en Asie Mineure[4]. Comme le souverain se rendait ensuite dans la capitale par voie de mer, on doit en conclure que le bourg possédait un port. On voit du reste fort bien les restes du môle byzantin près de l'échelle moderne de Bostanci. Cf. Poléaticon, p. 459 et carte XIII.

Port de Satyre. — C'est dans ce port qu'une partie de la flotte arabe d'Iézid chercha un refuge pour se protéger contre le feu grégeois en 718[5]. On a discuté longtemps pour savoir où se trouvait Satyre. Vers 1935, l'exploitation d'un jardin au bord de la mer mit à jour de grandes dalles de pierre sur une assez vaste étendue et qui devaient constituer le pavé d'un port. Celui-ci avait été recouvert par les alluvions. Les restes d'un môle byzantin situé en face ne permettent plus le doute. Satyre se trouvait bien à l'endroit fixé par le P. Pargoire, à Küçükyalı, à 1 kilomètre à l'est du moderne Bostanci. Cf. Satyre, pp. 460-461 et carte XIII.

Port de Bryas. — Cette localité est encore indiquée comme un des ports où se réfugia une partie de la flotte arabe d'Iézid en 718 pour se mettre à l'abri du feu grégeois[6]. Bryas se trouvait au bord de la mer, au delà du moderne Maltepe, à l'extrémité sud de la colline dite Drakostepe. Le port n'était probablement pas considérable. Il devait surtout desservir le palais que Théophile avait construit en cet endroit. Il ne semble pas avoir laissé de traces, sans doute parce que les flots, agités par les vents du sud, ont rongé la côte.

Port de Kartalimen. — Le nom même de cette localité (Καρταλιμήν, Κάρτου λιμὴν) indique suffisamment qu'elle possédait un port. Du reste on sait qu'une partie de la flotte d'Iézid y chercha

(1) XIII, 15 ; *PG*, CXLVI, 1165.
(2) *Vita s. Auxentii*, *PG*, CXV, 1405.
(3) Bryennios, Bonn, 124 ; *PG*, CXXVII, 169 B.
(4) *De cer., Append. ad I*, Bonn, 497 ; *PG*, CXII, 937 C.
(5) Nicéphore, *Épitome*, de Boor, 54 ; *PG*, C, 960 B ; Théophane, I, 397 ; Cédrénus, Bonn, I, 790 ; *PG*, CXXI, 865 B.
(6) *Ibid.*

refuge en 718[1]. Il devait se trouver à l'endroit où est aujourd'hui l'échelle de Kartal, mais on n'en voit pas de traces certaines. Cf. Kartalimen, p. 455 et carte XIII.

Port de Prinkipo. — Les îles des Princes devait posséder des ports ou du moins des débarcadères, mais les auteurs byzantins ne signalent que le port de Prinkipo comme déjà existant au VIe siècle, puisque c'est près de là que Justin II bâtit un monastère[2]. Une partie de la flotte de Iézid s'y réfugia en 718[3]. Il était sans doute à l'endroit occupé de nos jours par l'échelle des bateaux. Cf. carte XV.

II. — Les ponts

1. *Ponts de la Corne d'Or.* — Les topographes modernes sont unanimes à indiquer entre le quartier des Blachernes et la rive opposée de la Corne d'Or un pont qu'ils nomment pont de Justinien, pont de Saint-Callinique, pont de Saint-Pantéléimon. La vérité est tout autre quand on étudie sérieusement les textes qui le concernent.

Sans aucun doute la XIVe région possédait un pont de bois *(pons sublicius)* au Ve siècle ; la *Notitia* le dit expressément. Il faisait sans doute communiquer les deux rives de la Corne d'Or, bien qu'on n'en ait aucune preuve. Il n'est pas probable en effet qu'il fût établi sur le terrain alors marécageux situé un peu plus au nord, puisque la *Notitia* le place dans la XIVe région, donc à l'intérieur de la ville. Il a pu être reconstruit dans la suite et même en pierre. On ne trouve cependant aucun texte qui le dise. Peut-être est-il celui qui est représenté sur le Vatican. gr. 1851, avec une rampe de chaque côté, des statues, des croix et des colonnes. Au XIVe siècle, Ibn Batoûta remarque qu'il n'y a aucun pont qui permette de traverser la Corne d'Or. « Maintenant, dit-il, on passe l'eau dans des barques ». Au XVIe siècle, P. Gylles découvrit des piles de pont, visibles surtout pendant l'été, entre l'angle de la muraille terrestre et le quartier d'Ayvansaray[4]. On n'en voit plus trace aujourd'hui.

En tout cas il est bien certain qu'il ne faut pas confondre ce pont avec celui que Justinien construisit au VIe siècle, car celui-ci se trouvait au fond de la Corne d'Or. Le Synaxaire nous apprend

(1) Nicéphore, *Épitome*, de Boor, 54 ; *PG*, C, 960 B ; Théophane, I, 397 ; Cédrénus, Bonn, I, 790 ; *PG*, CXXI, 865 B.
(2) Cédrénus, Bonn, I, 684 ; *PG*, CXXI, 745 D.
(3) Théophane, I, 397 ; Nicéphore, *Épitome*, de Boor, 54 ; *PG*, C, 960 B ; Cédrénus, Bonn, I, 790 ; *PG*, CXXI, 865.
(4) *BT*, II, 4, 73.

que la fête de saint Callinique avait lieu, le 29 juillet, dans son église située près du pont de Justinien (παρὰ τῇ Ἰουστινιανοῦ γεφύρᾳ)[1]. Or ce pont était jeté sur le Barbyzès. Nous en avons pour preuve la *Vita Basilii*. Basile le Macédonien restaura l'église Saint-Callinique ἐν ταῖς Βαθύρσου ποταμοῦ ὑπερκειμέναις γεφύραις[2]. Le mot Βαθύρσου est une erreur de copiste pour Βαθύρσου, variante de Βαρβύσου, comme l'a justement fait remarquer Oberhummer[3]. Lors de l'invasion des Avars en 626, leur khagan amena des monoxyles dans la Corne d'Or pour l'aider dans son attaque de la ville. Il les plaça près du pont de Saint-Callinique, du côté du nord, parce que le peu de profondeur de l'eau ne permettait pas à la flotte byzantine de les atteindre. Celle-ci leur barra le passage en se mettant en travers de la Corne d'Or, depuis l'église Saint-Nicolas (des Blachernes) jusqu'à Saint-Conon au quartier de Pégées[4]. Le patriarche Nicéphore dit de son côté que les monoxyles étaient concentrés au pont du Barbyzès[5]. C'est encore par ce même pont du Barbyzès que passa Héraclius, devenu fou, quand il rentra dans sa capitale pour y mourir[6].

Au XI[e] siècle, le pont semble avoir changé de nom. On l'appelle « pont de Saint-Pantéléimon », sans doute à cause d'une église voisine, qui est probablement celle du quartier dit τὰ Ἀρμαμενταρέας situé sur le flanc occidental de la colline où s'élève le moderne Hasköy. En 1078, Bryennios, qui aspire à l'empire fait avancer les troupes de son frère jusqu'à Constantinople. Ne pouvant pénétrer dans la ville, celui-ci contourne la Corne d'Or, traverse le pont Saint-Pantéléimon et incendie les quartiers voisins de cette église[7]. Signalons que, d'après Denys de Byzance, Philippe de Macédoine avait déjà construit un pont au fond de la Corne d'Or, au lieu dit Auléon, sans doute sur le Barbyzès[8].

Y eut-il au moyen âge un pont au quartier des Blachernes ? Ce qui oblige à en douter, c'est une somme assez impressionnante de faits historiques à partir du VII[e] siècle. Débarquant à Phidalia (Bebek), Héraclius va passer au pont du Barbyzès pour rentrer en ville, alors que le trajet par le pont des Blachernes aurait été plus court, si ce pont avait existé. En 820, la flotte du général Thomas peut aller rejoindre ses troupes de terre au Cosmidion[9].

(1) *Syn. CP*, 854.
(2) THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 340 ; *PG*, CIX, 356 D.
(3) *Real-Encyklopädie* Pauly-Wissowa, III, 139.
(4) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 720 ; *PG*, XCII, 1009 C.
(5) NICÉPHORE, *Épitome*, de Boor, 14.
(6) *Ibid.*, 26.
(7) ATTALIATÈS, Bonn, 251-252.
(8) *BT*, II, 4 ; 73.
(9) THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 58, 64.

Un siècle plus tard, Romain Lécapène fait établir une solide base de débarquement au Cosmidion afin de pouvoir s'y rendre avec la trirème impériale[1]. En 1203, la flotte des croisés va débarquer ses troupes au Cosmidion[2]. En 1296, Marie, fille du roi d'Arménie, qu'une ambassade est allée chercher en Chypre, débarque au Cosmidion où une réception solennelle lui est faite[3]. Enfin le témoignage d'Ibn Batoûta est formel pour le XIV[e] siècle : il n'y avait pas de pont sur la Corne d'Or.

Ce pont était à l'embouchure du Barbyzès, au témoignage de Cinnamos[4]. C'est sans doute celui que Cantacuzène appelle le Pont de la Chamelle (γέφυρα τῆς Καμήλου). En 1328, le jeune Andronic III, révolté contre son grand-père Andronic II, se présente devant la porte de Gyrolimné pour traiter. Comme personne ne vient à lui, il va passer la nuit dans les prairies qui avoisinent le pont de la Chamelle (ἐν τοῖς λειμῶσι τοῖς παρὰ τὴν γέφυραν τῆς Καμήλου)[5]. Quelque temps plus tard, il réussit à entrer en ville, s'entend avec son grand-père et envoie la majeure partie de ses troupes camper au même endroit[6]. En 1345, Jean Cantacuzène se présente à son tour devant la porte de Gyrolimné et se retire de même près du pont de la Chamelle[7]. Ces prairies ne peuvent être que celles des Eaux-Douces d'Europe, au fond de la Corne d'Or[8]. Cf. carte VIII.

2. *Pont de pierre.* — Cantacuzène parle aussi d'un pont de pierre (Πετρογέφυρα). Comme il se présentait devant la porte Charsia (porte d'Andrinople) et que personne ne venait le combattre ou traiter avec lui, il rebroussa chemin vers le soir et se retira au Pont de pierre ; traversant la rivière, il campa dans les abondants pâturages des environs[9]. Ce ne pouvait être au pont de la Chamelle, sans quoi il l'aurait dit expressément. D'ailleurs il ajoute qu'il revint en arrière, c'est-à-dire vers l'ouest, puisque c'est de là qu'il avait marché sur la capitale. Il est donc probable que le pont de pierre doit être cherché à l'ouest de la ville, sans doute dans le voisinage de l'Hebdomon et plus particulièrement au delà

(1) *Ibid.*, Bonn, 406, 413.
(2) NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 719.
(3) PACHYMÈRE, Bonn, II, 206.
(4) Bonn, II, 14.
(5) CANTACUZÈNE, Bonn, I, 290.
(6) *Ibid.*, Bonn, I, 305.
(7) *Ibid.*, Bonn, II, 501.
(8) Cf. R. JANIN, *Les ponts byzantins de la Corne d'Or*, *Annuaire de l'Institut de philologie et d'Histoire Orientales et Slaves*, IX, 1949, *Mélanges Grégoire*, Bruxelles, 249-261.
(9) CANTACUZÈNE, Bonn, II, 525.

de cette localité, où se trouve une rivière et des pâturages assez abondants. Cf. carte VIII.

3. *Pont de Saint-Mamas.* — Pendant longtemps on a voulu localiser au fond de la Corne d'Or le pont de Saint-Mamas, parce qu'une erreur commune y cherchait le quartier de ce nom. On sait maintenant que Saint-Mamas était sur le Bosphore, au moderne Beşiktaş (cf. Saint-Mamas, pp. 431-432). D'après les Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί, compilation du milieu du VIIIe siècle, c'était un pont d'un aspect effrayant (γέφυρα φοβερά), jeté sur un torrent qui se gonflait surtout au mois de février ; ce pont avait douze arches[1]. Le pseudo-Codinus répète la même chose et à peu près dans les mêmes termes, sauf qu'il situe le pont au delà de la Corne d'Or (πέραν)[2].

On s'est demandé quel pouvait bien être le cours d'eau qui demandait un pont de douze arches au quartier de Saint-Mamas. Il s'agit sans doute du Flamurdere qui se jette dans la mer à Beşiktaş. Son importance est plutôt mince, mais il grossit rapidement pendant les fortes pluies de l'hiver. Son embouchure devait être assez marécageuse au moyen âge, ce qui nécessita la construction d'un pont de grandes dimensions. Cf. carte XI.

4. *Pont de Chalcédoine.* — Parlant du pont de Saint-Mamas, le pseudo-Codinus dit qu'il ressemblait à celui de Chalcédoine[3]. Celui-ci avait donc aussi douze arches. Pour qui connaît le site de Chalcédoine, il n'est pas difficile de trouver l'emplacement de ce pont. Il ne pouvait être que sur le Chalcédon (Kurbağalıdere), petite rivière d'un débit assez modeste, mais qui devait traverser alors une plaine marécageuse avant de se jeter dans la mer. Peut-être était-il dans les parages du vieux pont turc qui franchit la rivière sur la route de Bagdad, au lieu dit Kuşdili.

On ne peut vraisemblablement localiser le pont dans l'étroite plaine située au nord-ouest de Chalcédoine, où le petit ruisseau de l'Himéros avait encore bien moins d'importance que le Chalcédon. Sans doute le terrain pouvait être marécageux à cet endroit, mais il est peu probable qu'il y fût besoin d'un pont de douze arches. Cf. carte XII.

(1) Th. Preger, 33.
(2) *Ibid.*, II, 161-162.
(3) *Ibid.*, II, 161.

CHAPITRE XV

LES COLONIES FRANQUES

Une des particularités que présente l'empire byzantin, c'est l'importance qu'y prirent, à partir du XIe siècle, les petites républiques italiennes, alors si florissantes. Le commerce de l'Orient méditerranéen et de la mer Noire passait de plus en plus entre leurs mains. Tandis que l'empire s'affaiblissait graduellement dans des luttes sans cesse renaissantes contre ses ennemis d'Europe et d'Asie, ces républiques voyaient leur puissance augmenter de jour en jour avec leur richesse.

Dès la fin du Xe siècle, elles obtiennent des basileis des concessions territoriales, restreintes sans doute, mais placées en des points bien choisis. La capitale était particulièrement convoitée à cause de sa situation privilégiée. Cependant ces républiques rivales étaient souvent en conflit les unes avec les autres et se disputaient les débouchés byzantins. Aussi leurs colonies subirent-elles le contrecoup de ces luttes, jusqu'au moment où Génois et Vénitiens furent les maîtres incontestés du commerce du Levant.

Ce n'est pas sans appréhension que les empereurs faisaient des concessions aux républiques italiennes, car ils pouvaient justement redouter de les voir intervenir dans la politique intérieure du pays, et les traités passés avec elles témoignent de cette méfiance justifiée. Plusieurs d'entre elles furent en lutte ouverte contre l'empire qui eut à en subir des dommages considérables. L'hostilité entre les deux races, avivée encore par les controverses religieuses, amenait parfois de sanglantes rencontres. En 1182, la populace byzantine massacra plus de 6.000 Latins, ce qui amena l'exode en masse des survivants. Les relations se rétablirent cependant assez vite et les concessions furent rétablies. L'empire franc d'Orient donna aux Occidentaux une prépondérance inévitable et son écroulement mit pour quelques années fin aux colonies. Cependant les nécessités politiques obligèrent Michel VIII Paléologue et ses successeurs à renouer les relations

et à chercher l'appui de ceux qu'ils avaient combattus. Ils firent de larges concessions aux deux républiques les plus puissantes, Gênes et Venise, s'appuyant tantôt sur l'une et tantôt sur l'autre. Ce sont elles qui règnent en maîtresses dans la plus grande partie de l'Orient. Leurs comptoirs s'échelonnent le long des côtes jusqu'en Russie. A Constantinople même, les Vénitiens possèdent des établissements florissants sur la rive sud de la Corne d'Or, tandis qu'en face les Génois se sont donné avec leur ville de Péra une puissance sans cesse grandissante qui constitue un véritable État dans l'État.

Les colonies franques de Constantinople furent celles des Amalfitains, des Pisans, des Génois, des Vénitiens, des Anconitains, des Allemands, des Provençaux, des Espagnols, peut-être des Florentins et des Ragusains. Seules, les quatre premières ont pu être identifiées ; on est réduit à des conjectures pour les autres. Ces colonies ont fait l'objet de nombreuses études, dont nous ne pouvons que résumer ici les données essentielles. Aussi bien, ce n'est pas leur histoire qui nous intéresse, mais leur position géographique.

Bibliographie générale : H. Belin, *Histoire de la Latinité de Constantinople*, 2e éd., Paris, 1894 ; Heyd, *Histoire du commerce du Levant au moyen âge*, Leipzig, 1936.

I. — **Amalfitains**

Ils furent probablement les premiers à obtenir une concession à Constantinople, où ils possédèrent même un monastère. Ce détail est connu par la relation du voyage que Gisulf, duc de Salerne, fit entre 1062 et 1066 pour se concerter avec les Byzantins au sujet d'une action commune contre les Normands d'Italie. Un membre de cette ambassade, Bernard, archevêque de Palerme, mourut à Constantinople et fut enterré dans le monastère amalfitain[1]. On se demande encore s'il s'agit de celui de Saint-Sauveur qui figure dans une ancienne liste des archevêques d'Amalfi[2] ou de celui de Sancta Maria de Latina que l'on rencontre au XIIIe siècle.

L'alliance des Byzantins n'empêcha pas Amalfi de tomber aux mains des Normands (1073). Elle devenait par le fait même l'ennemie de son alliée de la veille, ce qui lui fit perdre du même coup une bonne partie de son influence. En 1088, Alexis Comnène, allié aux Vénitiens, imposa à tous les commerçants amalfitains

(1) Aimé, *L'Ystoire de li Normant*, éd. Champollion-Figeac, 129.
(2) *Raccolta di varie chroniche del regno di Napoli*, V, 126.

de son empire une redevance annuelle de 3 hyperpères à l'église Saint-Marc de Venise[1]. De son côté, Venise faisait à Amalfi une rude concurrence commerciale et l'évinçait peu à peu de l'Orient. La situation devint particulièrement difficile pendant l'empire latin de Constantinople, car Venise y était prépondérante. Les légats pontificaux, puis le pape Alexandre VI lui-même durent prendre sous leur protection le monastère de Sancta Maria de Latina, avec ses propriétés et ses franchises, pour les défendre contre les prétentions des Vénitiens[2]. Amalfi ne fut pas complètement évincée de l'Orient et ses bateaux continuèrent à sillonner la Méditerranée jusque vers le milieu du XIVe siècle. On ignore complètement à quelle époque disparut sa colonie de Constantinople.

Site. — La concession amalfitaine était encadrée à l'ouest par celle des Vénitiens et à l'est par celle des Pisans, mais on ne saurait en déterminer les limites exactes. Les documents byzantins parlent de son échelle, qui était voisine de celle des Pisans, et des maisons qui leur avaient été attribuées près de la Porte du Néorion, ainsi que de la conduite d'eau qui venait de leur colonie pour aboutir à cette porte[3]. Aucun d'eux ne fait mention du monastère (ou des monastères) amalfitain. C'est entre Yenivalidecami et la Porte dite Bahcekapı, à l'est de la place Eminönü qu'il faut situer cette colonie qui n'a pas laissé la moindre trace sur le sol de Constantinople.

II. — **Vénitiens**

Les Vénitiens s'établirent à Constantinople à peu près en même temps que les Amalfitains. Dès 992, ils obtinrent des empereurs Basile II et Constantin IX des concessions territoriales et des facilités de commerce. Le terrain qui leur était donné fut agrandi en 1148. Cependant les relations devinrent difficiles entre la Sérénissime République et Manuel Comnène. En 1171, celui-ci fit arrêter et jeter en prison plus de 10.000 Vénitiens, ce qui amena la guerre entre les deux États[4]. Toutefois la colonie n'émigra pas avant l'année 1182, qui vit le massacre des Latins de la capitale et le départ des survivants. Beaucoup de ceux-ci ne tardèrent pas à revenir quand la paix fut rétablie.

(1) Fr. Tafel et M. Thomas, *Urkunden zur älteren Handels-und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, I, 52 ; Anne Comnène, *Alexiade*, VI, 6.
(2) Potthast, *Regesta Romanorum Pontificum*, n° 14342.
(3) MM, III, 18, 19, 22.
(4) E. Besta, *La cattura dei Veneziani o Oriente per ordine dell'imperatore Emmanuele Comneno*, Feltre, 1900, 8 sq., 23 sq.

La conquête de Constantinople par les guerriers de la quatrième croisade combla les vœux des Vénitiens qui cherchaient une occasion de revanche et de profits. L'effondrement de l'empire latin en 1261 les obligea à quitter la ville, mais pas pour longtemps. Michel VIII avait besoin d'eux pour raffermir sa situation. Par un traité de 1265 il leur permit de s'établir de l'autre côté de la Corne d'Or, entre la Porte de la Vieille Exartesis et le faubourg de Pégées[1]. Ils ne semblent pas avoir voulu en profiter, car un nouveau traité conclu le 19 mars 1277, confirmé en 1285, leur rendit leur vieille colonie située sur la rive sud de la Corne d'Or, entre la Porte du Drongaire à l'ouest et celle du Pérama à l'est[2], c'est-à-dire entre Odunkapı et Balıkpazar. Ils avaient le droit d'y posséder trois maisons, dont l'une pour leur chef, le baile, une pour ses conseillers et une troisième pour servir d'entrepôt de marchandises ; de plus ils pouvaient en louer vingt-cinq autres pour leurs compatriotes fixés dans la capitale ou de passage. Deux églises leur étaient attribuées, celle de la Vierge et celle de Saint-Marc qu'ils avaient bâtie jadis[3].

En réalité les Vénitiens possédaient au moins quatre églises dans leur colonie byzantine : Saint-Acyndinus, qui avait sans doute été grecque, Saint-Marc, Sainte-Marie et Saint-Nicolas. La première conservait les poids et mesures qui servaient pour les transactions commerciales de la colonie. Elle possédait un moulin, un four et des boutiques. C'est le curé plébain de cette église qui était le notaire officiel des Vénitiens au XIIe siècle. C'est sous le portique de Sainte-Marie que le baile tenait parfois ses assises. Quant à Saint-Marc, son plébain succéda probablement à son confrère de Saint-Acyndinus comme notaire officiel à partir du XIIIe siècle. Au XIVe on voit celui de Sainte-Marie remplir cet office[4].

Site. — Nous l'avons indiqué plus haut entre la Porte du Drongaire et celle du Pérama. On s'est demandé où habitait le baile. Un auteur turc, Mehmet Zia bey, a prétendu que c'était à Balkapan (= entrepôt du miel), sous prétexte que Bal n'était qu'une déformation du mot baile[5]. Un autre auteur turc, Osman Nuri[6] et les byzantinistes occidentaux ont combattu cette identification que rien ne justifiait. Il est probable que le

(1) MM, III, 79.
(2) *Ibid.*, 88.
(3) *Ibid.*, 84-97.
(4) R. Janin, *Les sanctuaires des colonies latines à Constantinople*, *REB*, IV, 167-171.
(5) *Istanbul ve Bugaz*, 1920, 347, n. 1.
(6) *Megellè-i umur-i Belediyè*, I, 802 sq.

baile résidait à Tahtakale. Balkapan, ainsi que l'Urmalıhan (= entrepôt des dattes), situé un peu plus au sud, est une construction byzantine qui devait se trouver dans la concession vénitienne, mais rien ne prouve que le baile l'ait habité[1].

Biblio. : Fr. Tafel et M. Thomas, *Urkunden zur älteren Handels-und Staatsgeschichte der Republik Venedig*, Vienne, 1856 ; Ch. Diehl, *La colonie vénitienne de Constantinople à la fin du XIVe siècle*, Paris, 1905 ; H. F. Brown, *The Venetians and the Venetian quarter in Constantinople to the close of the tewelth century*, *The Journal of Hellenic Studies*, Londres, XL, 1929 ; 68-88 ; T. Bertelè, *Il Palazzo degli ambasciatori de Venezia a Costantinopoli*, Bologne, 1932, 1-28 ; Dudon (B.), *Il dominio veneziano di Levante*, Bologne, 1938, 123-128.

III. — Pisans

Les Pisans obtinrent une concession à Constantinople dès la fin du XIe siècle. En octobre 1112, Alexis Comnène reconnut les droits qu'ils avaient sur un établissement voisin de celui des Amalfitains ; il précisait qu'ils y possédaient déjà une église, celle de Saint-Nicolas. Cependant les Pisans, jaloux de l'influence grandissante des Génois, attaquèrent leur quartier, le pillèrent et massacrèrent un des notables et de nombreux habitants (1162). Manuel Comnène, allié des Génois, les chassa, mais ses démêlés avec les Vénitiens et les Génois l'obligèrent à s'appuyer de nouveau sur les Pisans ; il leur permit de revenir et renouvela leurs privilèges. Ils durent s'enfuir au moment du massacre de 1182 pour rentrer dix ans plus tard. Isaac l'Ange renouvela en leur faveur les concessions d'Alexis et de Manuel Comnène (février 1192)[2]. Il leur reconnaissait un marché, une échelle, deux églises, dont celle de Saint-Pierre qu'ils avaient construite eux-mêmes et celle de Saint-Nicolas. Ces églises possédaient un hôpital et un cimetière, ainsi que des maisons de rapport. Elles avaient un prieur dont l'autorité était très limitée, puisqu'il n'était que le représentant du maître des œuvres de la cathédrale Sainte-Marie-de-Pise[3].

Les Pisans avaient collaboré avec les Grecs pour la défense de leur capitale contre les croisés en 1203, mais ils opérèrent un revirement complet quand la populace, dans un accès de xénophobie, attaqua leur quartier et y mit le feu. Aussi furent-ils

(1) T. Bertelè, *Il Palazoo degli ambasciatori de Venezia a Costantinopoli*, Bologne, 1932, 19-28.
(2) MM, III, 3-24.
(3) *Documente sulle relazioni toscane coll'Oriente*, 8, 10, 12, 18 sq., 70, 75, 93.

dédommagés par les vainqueurs de 1204. Le légat pontifical, cardinal Pierre de Capoue, et Nivelon, évêque de Soissons, leur firent accorder le monastère des Apologothètes, parce que leurs églises avaient été durement atteintes par l'émeute. Malgré la faveur dont ils jouissaient dans l'empire latin d'Orient, les Pisans déclinaient peu à peu par suite de la lutte que les Florentins, de plus en plus forts, menaient contre eux. A plusieurs reprises (1410, 1430, 1436), Florence tenta vainement de se faire attribuer l'église Saint-Pierre-des-Pisans. Elle n'y réussit qu'à la faveur du concile tenu chez elle en 1439[1].

Site. — D'après la convention passée entre Isaac l'Ange et les Pisans, la concession de ces derniers était comprise entre la Porte Veteris Rectoris à l'est et à l'ouest une distance à peu près égale de la Porte du Néorion et de celle de l'Hikanitissa, c'est-à-dire en somme le quartier de la douane de Stamboul. Il n'existe plus aucune trace certaine de leur séjour.

Biblio.: Documente sulle relazioni toscane coll'Oriente.

IV. — **Génois**

L'établissement des Génois eut lieu assez tard et non sans difficultés, car ils devaient compter avec l'opposition de leurs rivaux, les Pisans et les Vénitiens, déjà puissants à Constantinople. Cependant Manuel Comnène fit alliance avec eux et leur accorda une concession avec une église, le 12 octobre 1155[2]. Ils ne purent y rester longtemps, car les Pisans les chassèrent en 1162. Ils revinrent en 1169 et durent s'enfuir de nouveau lors des massacres de 1182. Ils étaient de retour dix ans plus tard, mais les ravages causés dans les îles par leur compatriote, le pirate Gafforio, amena une nouvelle rupture en 1195. Dans le palais de Kalamanos qui leur avait été concédé, Alexis III l'Ange installa des mercenaires allemands qui y commirent toutes sortes de déprédations. Un nouveau traité fut signé en 1198, confirmé par un second du 13 octobre 1202. La victoire des Vénitiens et des guerriers de la quatrième croisade sur les Byzantins et l'établissement de l'empire latin d'Orient furent fatals à leur colonie à cause de l'hostilité constante des Vénitiens. Ils durent partir de nouveau. Cependant les républiques de Gênes et de Venise signèrent en 1212 et 1251 des traités qui garantissaient à la première le droit de réoccuper ses possessions anciennes. Les

(1) *Ibid.*, 1-94, passim.
(2) SAULI, *Della colonia dei Genovesi in Galata*, II, 181 sq.

Génois étaient d'ailleurs revenus peu à peu puisque le traité de 1251 parle de leurs consuls, vicomtes et curateurs à Constantinople[1]. Par le traité de Nymphaeum (13 mars 1261), Michel VIII Paléologue leur promit l'église Sainte-Marie des Vénitiens pour l'aider à reprendre sa capitale. Une fois rentrés dans la ville, les Génois se vengèrent des Vénitiens, démolirent le palais de leur baile et en envoyèrent les pierres dans leur patrie. Irrité, Michel Paléologue les chassa et les confina à Héraclée de Thrace, puis, comme il avait besoin d'eux, il leur permit de s'établir dans les maisons situées sur le rivage de l'autre côté de la Corne d'Or.

Site. — La concession génoise était à l'est de celle des Pisans, entre la Porte Veteris Rectoris (Sirkeci) et la Porte d'Eugène (Yalıköşkkapı). Elle occupait donc les anciens quartiers d'Eugène et du Néorion, où se trouvent aujourd'hui la gare de Sirkeci et ses dépendances. A l'intérieur des terres elle s'étendait assez loin, si l'ancien ministère de la Police est bien à l'emplacement du palais de Kalamanos ou de Botaniate, comme le pensait Mordtmann[2]. Ce palais, qui abritait les bureaux de la colonie, possédait une église à coupole richement décorée ; près de là il y avait une seconde église dont on ne connaît pas davantage le nom[3].

Les Génois à Galata[4]. — Les Génois acquirent bien vite une influence considérable dans leur nouvelle concession, mais Venise veillait au danger. En 1284, une puissante flotte conduite par Morosini vint mettre le siège devant Galata et l'incendia. Les Génois reconstruisirent leurs maisons. Quand une nouvelle flotte vénitienne, commandée par Giustiniani, attaqua Constantinople en 1302, les Génois restèrent neutres. Ils surent profiter de la faiblesse de l'empire pour obtenir de nouveaux privilèges d'Andronic II. Le 1er mai 1303, un chrysobulle leur octroya une concession permanente qui ne cessa de grandir jusqu'à la veille de la disparition de l'empire byzantin.

En les installant à Galata, Michel Paléologue avait rasé les murailles byzantines de la petite ville, mais il leur permit de creuser un fossé autour de leur possession. Andronic II maintint l'interdiction d'élever des fortifications ; les Génois passèrent outre à la défense et construisirent un solide rempart qu'ils élargirent à quatre reprises (1349, 1352, 1397, 1400). La concession finit par embrasser toute la partie inférieure de la colline depuis Azapkapı à l'ouest jusqu'à Tophane à l'est. Elle comptait de

(1) CANALE, *Nuova istoria di Genova*, II, 149 sq.
(2) *Esquisse*, n° 84, p. 48.
(3) CANALE, *Nuova istoria della republica di Genova*, Florence, 1860, 365 sq.
(4) L'important faubourg de Galata fera l'objet d'une étude publiée à part.

nombreuses églises, presque toutes conventuelles : Saint-Paul (Arapcami), Saint-François (Yenicami), Saint-Antoine (Kemankeş Mustafapaşacami), Saint-Jean-Baptiste, Saint-Georges, Saints-Pierre-et-Paul, Saint-Sébastien, Sainte-Claire, Saint-Michel, Sainte-Marie, Sainte-Catherine, Saint-Clément et Saint-Benoît, sans compter plusieurs chapelles, comme Sainte-Anne et Saint-Nicolas.

Les Turcs restreignirent les privilèges accordés par les empereurs byzantins, mais la *Magnifica Communità di Pera* resta puissante jusque dans les temps modernes. Les remparts ont été démolis en partie en 1864 pour l'établissement de nouvelles rues. Il en reste encore des portions considérables dominées par la Tour que les Turcs ont remaniée à plusieurs reprises. De nombreuses maisons de l'époque byzantine et génoise existent toujours dans les bas quartiers, ainsi que les églises Saint-Georges, Saints-Pierre-et-Paul et Saint-Benoît.

Le nom officiel de la colonie génoise était celui de Péra ou de Peyre (du grec πέραν, au delà de la Corne d'Or). Celui de Galata, également employé, a fini par s'appliquer uniquement aux bas quartiers, tandis que celui de Péra fut réservé à la partie haute de la ville construite en dehors des remparts génois.

Biblio.: Desimoni, *I Genovesi ed i loro quartieri di Costantinopoli nel secolo XIII*, *Giornale Ligustico di archeologia*, Gênes, 1874-1876 ; L. Sauli, *Della colonia dei Genovesi in Galata*, Turin, 1831 ; T. Belgrano, *Documenti riguardanti la colonia genovese di Pera*, *Atti della Società Ligure de Storia Patria*, XIII, Gênes, 1877-1884 ; G. Bartolotto, *Nuova serie di documenti sulle relazioni di Genova coll'impero bizantino*, *Atti...*, XXVIII, 1897 ; J. Sauvaget, *Note sur la colonie génoise de Péra*, *Syria*, 1934, 252-269 ; R. Lopez, *Storia delle colonie genovesi nel Mediterraneo*, Bologne, 1935.

Galata: P. Gylles, BT, II, 5-7 ; 80-85 ; TC, IV, 10-11 ; 219-230 ; Sc. Byzantios, II, 33-55 ; J. Gottwald, *Die Stadtmauern von Galata*, *Bosporus*, 1907, 1-72 ; A.-M. Schneider et M. Is. Nomidis *Galata*, *Topographisch-archäologischer Plan mit erläuterndem Text*, Istanbul, 1944.

V. — **Allemands**

Ils sont signalés à Constantinople au xiie siècle. En 1142, l'empereur Conrad sollicite de Jean Comnène un terrain suffisant pour la construction d'une église, mais le projet n'est pas encore exécuté trois ans plus tard[1] et l'on ignore s'il fut réalisé. En tout

(1) Giesebrecht, *Geschichte der deutschen Kaizerzeit*, I, 465, 468, 497.

cas les Allemands devaient être établis près des Vénitiens, puisque Isaac III l'Ange leur enleva une échelle pour la donner à ceux-ci ; en mai 1189[1]. On ne trouve plus aucune mention d'un établissement allemand après cette date.

VI. — **Anconitains**

C'est Manuel Comnène qui leur permit de s'établir à Constantinople pour les récompenser d'avoir soutenu sa politique. A la fin du xiie siècle ils possédaient une église sous le vocable de saint Étienne[2]. C'est tout ce que l'on connaît de leur passage. Ils furent probablement obligés de disparaître lors de l'établissement de l'empire latin d'Orient à cause de l'hostilité des Vénitiens.

VII. — **Provençaux**

Par ce nom il faut entendre les habitants de Marseille, de Narbonne et de Montpellier qui trafiquaient dans la Méditerranée orientale. On les trouve à Constantinople dès la fin du xiie siècle. Ils furent assez puissants pendant l'empire latin d'Orient. En novembre 1332, Andronic III parle des maisons qu'il leur donna[3]. Vers 1360, Jean V confirme les droits des marchands de Narbonne qui possèdent un consul dans sa capitale[4]. Les maisons dont parle Andronic III devaient être dans la concession vénitienne ou près d'elle, puisque les Vénitiens réclament une indemnité pour ces immeubles (1332)[5].

VIII. — **Espagnols**

On ne les voit paraître qu'à la fin du xiiie siècle. En 1290, Andronic II accorde aux marchands d'Aragon, de Catalogne, de Majorque, de Valence et de Tolède le droit de commercer dans son empire, spécialement à Constantinople, mais il ne parle pas de concession territoriale qui leur aurait été faite[6]. Il en est de même dans la convention de 1320[7], en sorte que l'on ne peut affirmer qu'il existât une colonie espagnole organisée dans la

(1) Tafel et Thomas, *op. cit.*, I, 208-210.
(2) *Ibid.*, I, 280.
(3) MM, III, 108.
(4) *Ibid.*, III, 120.
(5) *Ibid.*, III, 108.
(6) *Ibid.*, III, 97-98.
(7) *Ibid.*, III, 98-100.

capitale de l'empire byzantin, bien qu'il y eût des marchands de cette nation.

IX. — **Florentins**

Ils sont établis pour leur commerce à Constantinople, dès la fin du XIII[e] siècle, mais, comme ils n'ont encore ni port ni flotte, leur importance est assez réduite. Leur victoire sur Pise, au début du siècle suivant, leur permit de se rendre plus puissants. A trois reprises (1416, 1430, 1436), ils sollicitèrent des empereurs byzantins l'octroi de l'église Saint-Pierre-des-Pisans[1] ; ils n'obtinrent qu'un refus poli. Ils réussirent en août 1439, grâce au concile qui venait de se tenir dans leur ville et à l'hospitalité fastueuse qu'ils avaient donnée à Jean VIII Paléologue. Celui-ci ne put leur refuser la faveur qu'ils demandaient. Il leur accorda l'église à la condition de ne pas en modifier le plan, la londja ou marché des Pisans avec le droit d'y arborer leur étendard, trois maisons et une prison[2]. Tout disparut à la conquête turque. La concession devait être dans celle des Pisans.

Biblio.: Documenti sulle relazioni toscane coll'Oriente.

X. — **Ragusains**

Les Ragusains trafiquaient avec tout l'Orient, mais principalement par voie de terre et surtout par le Danube. Ils finirent par se fixer à Constantinople dans les dernières années de l'empire byzantin. En juin 1451, Constantin XII Dragasès leur accorda le droit d'avoir une londja, c'est-à-dire un marché, un consul et une église[3]. On ignore si ce projet se réalisa et où devait être cette colonie.

(1) *Documenti sulle relazioni toscane coll'Oriente,* 149 sq.
(2) MM, III, 200-205.
(3) MM, III, 228-230 ; M. A. Andrieeva, *Le traité de commerce de 1451 entre Byzance et Doubrovnik* (Raguse), *Byzantion,* X, 1935, 121-124.

CHAPITRE XVI

LES REMPARTS TERRESTRES

I. — **La province de Tafra**

D'après Ibn-Kordhadhbeh, écrivain arabe du IX[e] siècle, auteur du *Kitab al-Masalik'w al-Mamalik* (Livre des routes et des provinces), Constantinople et son territoire immédiat forment, aux environs de 840-845, une province spéciale appelée Tafla ou Tafra ou Talaka. « Tafra, écrit cet auteur, est la province qui renferme Constantinople. Ses limites sont, à l'Orient, le détroit jusqu'à son embouchure dans la mer de Syrie (Marmara), et à l'Occident, la muraille qui s'étend depuis la mer des Khazars (mer Noire) jusqu'à la mer de Syrie, et dont la longueur est de quatre journées de marche. Ce mur se trouvait à deux journées de marche de Constantinople. Les autres limites sont, au nord la mer des Khazars »[1].

Sans doute c'est de cette muraille lointaine et de son fossé (τάφρος) que la province a tiré son nom. Il est possible aussi que la dignité de comte ou d'archonte des murs (κώμης, ἄρχων τῶν τειχῶν), en usage à la cour byzantine, soit due à cette ancienne organisation. La province de Tafra fut unie au thème de Thrace sous Léon VI[2].

La muraille dont parle Ibn-Khordhadhbeh est celle que l'empereur Anastase érigea pour renforcer la défense de la capitale. On l'appelait Le Long Mur (ἡ μεγάλη Σοῦδα, τὸ μακρὸν τεῖχος, τὰ μακρὰ τείχη) ou encore le mur d'Anastase (τὸ τεῖχος Ἀναστασιακόν)[3]. Elle fut réparée par Justinien en 559. Elle allait de la Marmara à la mer Noire ; entre elle et la muraille théodosienne s'étendait

(1) H. Gelzer, *Die Genesis der byzantinischen Thematverfassung,* Leipzig, 1899, p. 82.
(2) *Ibid.,* 85.
(3) Procope, *De aedif.,* IV, 9 ; Bonn, III, 277-278 ; éd. J. Haury, III, 137-138 ; Cédrénus, II, 372 ; *PG,* CXXI, 105 C.

un territoire dont le parcours demandait deux jours, au dire de Procope[1] et d'Ibn-Khordadhebeh[2]. Ces fortifications avancées ne semblent pas avoir rendu les services qu'on en attendait et il paraît démontré que les barbares les ont franchies ordinairement sans difficulté. Elles étaient trop étendues et demandaient une garnison que la capitale était incapable de fournir sans s'affaiblir elle-même dangereusement. On en retrouve les traces à Kuşkaya et à Karacaköy. Les lignes de Çatalca-Derkos, qui ont arrêté les Bulgares en 1912-1913, rappellent aujourd'hui l'ancien tracé.

II. — Le mur de Constantin[3]

On ne sait pas grand chose de précis sur le mur que Constantin éleva pour protéger la nouvelle capitale. Nous avons dit, p. 33, que son tracé est même incertain à son début et vers sa fin. Il ne comprenait certainement qu'un simple mur flanqué de tours plus ou moins nombreuses mais sur lesquelles aucun document ne donne le moindre détail. Ce mur ne disparut qu'assez longtemps après la construction de celui de Théodose II. On le trouve encore debout lors de la composition du *Chronicon Paschale*, donc peu de temps avant 641[4]. Bien plus, il existe toujours au milieu du VIIIe siècle, abritant des jardins potagers[5]. Il semble qu'on le trouve encore au milieu du IXe siècle. Lors de son triomphe sur les Arabes de Cilicie, Théophile, débarquant aux Blachernes, longe le « mur extérieur » (διὰ τοῦ ἔξω τείχους) pour se rendre à la Porte Dorée[6]. Si l'on parle du « mur extérieur », c'est que le mur intérieur était toujours debout. Cédrénus rapporte qu'en 867 un tremblement de terre renversa le mur à l'Exokionion (κατὰ τὸ Ἐξωκιόνιον), ce qui doit s'entendre probablement du mur de Constantin[7]. Depuis lors les auteurs n'en parlent plus qu'au passé. Les fouilles entreprises dans la vallée du Lycus pour en retrouver les soubassements n'ont donné aucun résultat, sans doute parce que les matériaux ont été enlevés pour servir à des constructions nouvelles. Cependant il restait encore, au siècle dernier, des vestiges de murs anciens autour de la porte dite Isakapı[8].

(1) *Loc. cit.*
(2) H. Gelzer, *loc. cit.*
(3) F. W. Unger, 205-207.
(4) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 265 ; *PG*, XCII, 642 A.
(5) Théophane, I, 423.
(6) *De cer.*, *Append. ad I*, Bonn, 504 ; *PG*, CXII, 956 B.
(7) Bonn, II, 173.
(8) A. G. Paspati, Βυζαντιναὶ μελέται, 363.

Dans le mur de Constantin s'ouvraient plusieurs portes sur lesquelles nous sommes très mal renseignés. On croit cependant que la porte Saint-Émilien en était une, qu'elle devait se trouver dans la partie méridionale du rempart et qu'elle faisait communiquer la ville avec les faubourgs par la voie qui suit naturellement le bord de la mer. Plus haut, à l'Isakapı des Turcs, était sans doute l'ancienne Porte Dorée, par où passait la grande voie venant de Thrace. Peut-être faut-il y voir aussi la porte de Saturninus, dont il est question dans la Vie de saint Isaac[1]. En tout cas la traduction latine d'une Vie abrégée du même saint l'appelle *porta Collaridae*, c'est-à-dire porte du Xérolophos, région où se trouvait précisément Isakapı[2]. Plus loin encore, en descendant la vallée du Lycus, on rencontrait la porte du Précurseur, ainsi nommée à cause sans doute d'une église voisine dédiée à saint Jean-Baptiste[3]. Elle se trouvait peut-être sur la voie qui menait de la ville à la région du moderne Topkapı. De l'autre côté du Lycus, probablement sur la hauteur, il y avait sans doute la porte d'Atale, sur laquelle se dressait la statue de Constantin qui tomba lors du tremblement de terre de 740[4]. C'est du moins une hypothèse vraisemblable, car aucun document ne signale ailleurs une porte d'Atale et celle-ci, avec la statue du fondateur de la ville avait naturellement sa place à l'extrémité de cette dernière. Il devait y avoir aussi une porte sur le rivage de la Corne d'Or et faisant communiquer la ville avec le faubourg des Blachernes.

Il reste à localiser une porte dite de Mélantias ou Mélandesia (τῆς Μελαντιάδος, Μελανδήσια), près de laquelle se trouvait le sanctuaire des Saints-Notaires, « sur une hauteur, devant le rempart ». Nous croyons qu'elle appartenait au mur de Constantin, mais il est difficile d'en faire la preuve rigoureuse. Toutefois c'est probablement du côté occidental de la ville que devait aboutir la voie venant de Mélantias. En 450, l'eunuque Chrysaphius, le tout-puissant ministre de Théodose II, est exécuté à la porte de Mélantias[5], ce qui s'explique plus facilement du mur de Constantin que de celui de Théodose, car l'exécution devait avoir lieu dans un endroit public et non à l'extrémité de la ville. Enfin la parenté possible du mot τῆς Μελαντιάδος avec celui de τὰ Μελτιάδου pourrait bien insinuer qu'il faut chercher cette porte dans la partie occidentale, puisque le quartier τὰ Μελτιάδου se trouvait à l'ouest de

(1) *Acta SS.*, mai. VII, 251 F.
(2) *Ibid.*, 255.
(3) Théophane, I, 142.
(4) *Ibid.*, I, 412.
(5) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 590 ; *PG*, XCII, 812 B.

la citerne de Mocius[1]. Combattant cette opinion, P. Franchi de Cavalieri affirme que par l'expression « πρὸ τοῦ τείχους, devant le rempart », il faut entendre « en deçà du rempart », ce qui n'est guère conforme au sens de la préposition πρό. Aussi identifie-t-il, après A.-M. Schneider, la porte de Mélantias avec celle d'Andrinople[2]. Il ne paraît pas admissible que l'exécution du Chrysaphius ait eu lieu si loin. Al. van Millingen plaçait la porte de Mélantias à Silivrikapı[3], tandis que Mordtmann la voyait à Yenimevlevihanekapı[4], toujours dans la partie occidentale et dans le mur de Théodose.

III. — Le mur de Théodose II[5]

La muraille théodosienne et ses développements. — Tandis qu'à Rome Honorius se contentait de restaurer le mur d'Aurélien, Constantinople se payait le luxe d'une enceinte nouvelle. En effet, en 413, Théodose II porta les limites de sa capitale à un kilomètre et demi plus loin et construisit un mur qui encerclait la ville du côté de la terre[6]. En 439, il le prolongea le long de la côte en entourant les quartiers maritimes d'une ligne de défense continue[7]. En 447, il releva le mur extérieur détruit par un tremblement de terre et le doubla d'un mur puissant donnant sur la campagne[8].

Cependant l'enceinte terrestre de Théodose II s'arrête, après la petite porte dite Kerkoporta (ἡ Κερκόπορτα), au palais connu sous le nom de Tekfursaray. Sa longueur est de 5.632 mètres. On s'est demandé comment à l'origine était organisée la défense de la ville depuis la Kerkoporta jusqu'à la Corne d'Or. On a pensé à juste titre que la région des Blachernes, la XIVe, formant une cité à part, elle avait ses fortifications particulières. Celles-ci ont dû être simplement raccordées au mur théodosien. Plus tard, trois groupes de défense s'élevèrent depuis la Kerkoporta jusqu'à la Corne d'Or. Ce furent le mur d'Héraclius, le mur de Léon l'Arménien et le mur de Manuel Comnène. Héraclius ajouta en 627 une

(1) Theophan. contin., Bonn, 323 ; *PG*, CIX, 340 A.
(2) *Una pagina di storia bizantina nel secolo IV. Il martirio dei santi Notari*, *An. Boll.* LXIV, 1947, 157 sq. Cf. A.-M. *Schneider. Das Melantiasthor*, *NGJ*, 1939, 181-186.
(3) *Byzantine Constantinople*, 76.
(4) *Esquisse*, no 20, p. 12.
(5) F. W. Unger, 207-214 ; Al. van Millingen, *Byzantine Constantinople. The Walls of the City and adjoining historical Sites*, Londres, 1899, 40-108 ; B. Meyer-Plath et A.-M. Schneider, *Die Landmauern von Konstantinopel*, II Theil, Berlin, 1943.
(6) Socrate, VII, 1 ; *PG*, LXVII, 740 A.
(7) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 583 ; *PG*, XCII, 801 B ; Zonaras, XIII, 22.
(8) Théophane, I, 96.

ligne de fortifications allant des soi-disants prisons d'Anémas à la Xyloporta[1]. En 813, la muraille d'Héraclius fut doublée d'une nouvelle enceinte par Léon l'Arménien. La citadelle ainsi formée par les murs d'Héraclius et de Léon s'appela le Brachiolion des Blachernes[2]. A l'extrémité nord du mur d'Héraclius, un nouveau mur fut élevé pour protéger la défense jusqu'au rivage de là Corne d'Or. On croit que ce dernier complément fut l'œuvre de Théophile (829-842).

Pour protéger le palais des Blachernes, devenu la résidence favorite des souverains, Manuel Comnène (1143-1180) construisit une muraille se raccordant au palais dit Tekfursaray. Le mur de Manuel commence exactement là où finissent le fossé et le mur de Théodose II. Il se dirigeait vers la Corne d'Or jusqu'à un point difficile à préciser[3]. On ne saurait dire en effet si la portion de muraille, dans la direction du nord, à partir de la deuxième tour carrée, est bien l'œuvre de Manuel. Isaac l'Ange (1185-1195) éleva de ce côté une tour qui porte son nom[4] et qui doit être la première des deux grosses tours attenantes aux substructions dites « prisons d'Anémas ». La portion de muraille, à partir de la deuxième tour carrée, dont il vient d'être question, a subi des réparations du temps des Paléologues comme en témoignent les inscriptions qu'on y lit.

Les cinq positions. — La muraille théodosienne présente un système de défense très complet. Celle-ci est assurée par cinq positions :

1o Le fossé (τάφρος, σοῦδα)[5], large de 15 à 20 mètres et profond de 5 à 7 ; des murs (διαταφράσματα) retenaient les eaux de pluie dans les quartiers en déclivité et supportaient des canalisations en terre cuite dont on voit encore de nombreux vestiges. Le fossé est bordé d'une escarpe haute de 7 mètres et d'une contrescarpe en maçonnerie. Il n'avait pas d'eau en temps ordinaire et il n'est nullement certain que l'on en amenât lors des sièges, la profondeur et la largeur du fossé en faisant un obstacle très sérieux[6] ;

2o Le glacis s'étendant entre le fossé et le mur extérieur. C'est ce que les Byzantins appelaient le περίβολος ou l'ἐξωπαρατείχιον[7] ;

(1) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 719 ; *PG*, XCII, 1009 A.
(2) *De cer.*, Bonn, 108 ; *PG*, CXII, 333 A.
(3) Nicétas Choniatès, Bonn, 500 ; *PG*, CXXXIX, 745 D.
(4) *Ibid.*, Bonn, 580 ; *PG*, CXXXIX, 812 B.
(5) Cananus, Bonn, 461, 462.
(6) Notons cependant que Buondelmonti affirme avoir vu les fossés pleins d'eau, G. Gerola, *Le vedute*, 271.
(7) *De cer.*, Bonn, 438 ; *PG*, CXII, 808 B.

3° Le mur extérieur ou avant-mur (ἔξω τεῖχος[1], προτείχισμα, ἔξω κάστρον[2], μικρὸν τεῖχος)[3], couvrant les approches du corps de place. Il est flanqué de 92 tourelles qui font face à la courtine du mur intérieur et couvre l'espace vide entre les tours de ce dernier. Il n'en reste plus que 56, dont 34 carrés, 18 en demi-lune et 4 hexagonales ;

4° La fausse-braie ou second péribolos[4], qui s'étend entre le mur extérieur et le mur intérieur ;

5° Le mur intérieur, le principal rempart (μέγα τεῖχος[5], τὸ κάστρον τὸ μέγα, τὸ ἔσω τεῖχος[6]), garni d'un chemin de ronde et défendu par 96 tours qui s'espacent de 55 en 55 mètres en moyenne et couvrent des courtines hautes en moyenne de 11 mètres. On y accédait de l'intérieur de la ville par des escaliers. Ces tours sont de formes diverses (74 carrées, 1 pentagonale, 5 hexagonales, 2 heptagonales, 14 octogonales). Les propriétaires des terrains sur lesquels elles étaient bâties en avaient l'usage, mais à la condition de les tenir en bon état[7]. Cependant l'État se réservait le droit d'y loger des soldats qui revenaient d'une campagne ou s'apprêtaient à y aller[8].

Ces murs d'un développement considérable demandaient un entretien coûteux à cause des ravages causés par les intempéries et surtout par les tremblements de terre. Des inscriptions signalent les principaux souverains qui travaillèrent à rendre au rempart toute sa puissance : Léon III et son fils Constantin V, Basile II et Constantin IX, surtout Jean VIII Paléologue.

Portes. — Dix portes s'ouvraient dans le mur terrestre. On les distingue ordinairement en portes civiles et portes militaires mais cette distinction ne s'appuie sur aucun texte. Les premières, à l'usage du public, permettaient à la population de se livrer à ses occupations. Toutefois les ponts qui les faisaient communiquer avec la campagne en enjambant le fossé étaient coupés lors des sièges. Les autres étaient peut-être réservées aux garnisons des remparts, donc purement militaires. Cependant A.-M. Schneider pense que cette distinction n'est pas justifiée et que les portes dites militaires pouvaient être également utilisées par la population

(1) *Ibid.*, Bonn, 500 ; *PG*, CXII, 948 C.
(2) Cananus, Bonn, 476.
(3) Critobule, I, 34.
(4) Ducas, Bonn, 283.
(5) Cananus, Bonn, 476.
(6) Grégoras, Bonn, I, 711 ; *PG*, CXLVIII, 944 BC.
(7) *Cod. Theodos.*, XV, I, 51.
(8) *Ibid.*, VII, 8, 13.

civile[1]. Si on lui objecte que ces portes n'étaient pas dotées de ponts les reliant à la campagne, il répond que l'on utilisait les διαταφρίσματα ou murs de retenues des eaux, ce qu'il est difficile d'admettre, car ces passages sont vraiment trop étroits.

On a pensé que les portes militaires se distinguaient par des numéros d'ordre, sans doute à cause des divers quartiers appelés Deutéron, Triton, Pempton, etc. Aucun texte n'appuie cette numérotation. Huit de ces ouvertures ont laissé leurs noms : Porte Dorée, Porte du Xylokerkos, Porte de Pégé ou de Sélybria, Porte du Kalagros, Porte du Polyandrion ou de Rhégion ou de Rhésion, Porte Saint-Romain, Porte du Pempton, Porte de Charisius, sans compter celles du quartier des Blachernes.

De la Propontide à la Porte Dorée. — Sur la grosse tour pentagonale à trois étages qui fait la jonction entre la muraille maritime et la muraille terrestre, au bord de la Marmara, une inscription rappelle les travaux exécutés par Basile II et son frère Constantin IX pour réparer les dégâts causés par le tremblement de terre de 975. Cette inscription est ainsi conçue :

Πύργος Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου πιστῶν ἐν Χ(ριστ)ῷ
α<ὐ>τοκρατόρων, εὐσεβεῖς βασιλεῖς Ῥωμ(αί)ων +

« Tour de Basile et Constantin, empereurs croyants dans le Christ, pieux souverains des Romains[2]. »

Sur la tour du mur intérieur la plus rapprochée de la mer, une inscription aujourd'hui disparue, rappelait les réparations faites par Jean VIII Paléologue (1425-1448). Au même endroit on trouve encore :

IC XC
NI KA

Sur la quatrième tour du mur intérieur, on lisait jadis l'inscription :

Πᾶσι Ῥωμαίοις μέγας δεσπότης ἤγειρε Ῥωμαν-
ὸς νέον καὶ παμμέγιστον τόνδε πύργον ἐκ βάθρω<ν>,

« A tous les Romains. Le grand souverain Romain a élevé de ses fondements cette nouvelle et très grande tour »[3]. Il s'agit sans doute de Romain III Argyre, sous le règne duquel se firent sentir deux tremblements de terre, l'un en 1032, l'autre en 1033.

(1) *Die Landmauern*, 15.
(2) *Ibid.*, 123, n. 1.
(3) *Ibid.*, 124, n. 4.

A l'intérieur de cette même tour se trouve une inscription mutilée sur la droite, nous en rétablissons l'orthographe :

ἐκτίσθ<η> ὁ πύργος οὗτος δια
κελαρίου[1]

Sur la septième tour du mur intérieur on lit cette autre inscription :

+ Λεὼν σὺν Κωνσταντίνῳ σκηπτοῦχοι τόνδε
ἤγειραν πύργον τῶν βάθρων συμπτωθέντα +

« Léon et Constantin souverains ont élevé cette tour ruinée de ses fondements »[2]. Il s'agit de réparations entreprises par Léon l'Isaurien et son fils Constantin V, après le tremblement de terre de 740.

La Porte Dorée. — Elle devrait s'appeler plutôt Porte d'Or pour traduire exactement le grec Χρυσεία, Χρυσῆ Πόρτα. Nous lui conservons son nom traditionnel. C'était l'entrée officielle des empereurs au retour de leurs expéditions militaires. Elle est flanquée de deux tours en marbre et munie de propylées. L'inscription qu'on y lisait jadis :

HAEC LOCA THEVDOSIUS DECORAT POST FATA TYRANNI
AVREA SAECLA GERIT QVI PORTAM CONSTRVIT AVRO[3],

peut se rapporter soit à Théodose Ier, soit à Théodose II. Suivant la première hypothèse, le monument aurait été construit entre 388 et 391 pour commémorer le triomphe de Théodose le Grand sur Maxime ; Théodose II l'aurait simplement incorporé à la muraille terrestre bâtie par lui dans la suite. On objecte, il est vrai, que cette porte, qui est un véritable arc de triomphe, aurait dû s'élever à l'entrée de la ville de Constantin et non à une distance d'un mille. Cependant il est probable que le quartier de Psamathia existait déjà à la fin du IVe siècle et que des constructions, échelonnées le long de la voie, le reliaient à la ville proprement dite. Dans la seconde hypothèse il est difficile de donner une explication plausible des mots *post fata tyranni*, car on ne connaît aucune rébellion sous Théodose II.

Cette grande porte d'honneur, arc de triomphe romain, se composait de trois ouvertures dont la plus grande et la plus importante était celle du milieu. Elle était décorée de nombreuses statues et sculptures. On y voyait entre autres la statue de Théodose Ier qui fut renversée par un tremblement de terre à la fin du règne

(1) *Ibid.*, 124, n. 4 b.
(2) *Ibid.*, 124, n. 7.
(3) *Ibid.*, 125, n. 8.

de Léon III l'Isaurien, un groupe de quatre éléphants, les portes de la ville de Mopsueste, apportées par Nicéphore Phocas, etc. A l'angle sud-ouest de la tour septentrionale, on voit encore un aigle. De chaque côté de la porte centrale on lisait des inscriptions sous forme d'acclamations ou de signalements militaires ; par exemple, sur la gauche, les mots suivants étaient peints en rouge :

+ Πολλὰ τὰ ἔτη τῶν βασιλέων « Longues années aux empereurs ».

et sur la droite ces autres paroles également peintes en rouge :

+ Ὁ Θ(εὸ)ς καλῶς ἤνεγκέν σε « Dieu t'a bien porté ».

Sous ces inscriptions étaient placées des dédicaces militaires telles que celles-ci :

[n]u[m]eri militum primo sagitario[r]um leonum iuniorum
numeri militum cor[n]uto[ru]m i[u]niorum[1]

Ces *leones* et ces *cornuti* étaient peut-être des soldats d'élite qui accompagnaient Théodose Ier à son retour d'Occident en 391, après la défaite de Maxime. Dans ce cas, les inscriptions militaires qui les signalent seraient contemporaines de la construction du monument et celui-ci serait bien l'œuvre de Théodose le Grand.

Les Propylées de la Porte Dorée[2]. — Ces propylées se composaient d'une porte flanquée de deux colonnes de marbre vert. A droite et à gauche s'étendait un mur partagé par des colonnettes et des pilastres, en deux rangées parallèles de compartiments, six d'un côté, six de l'autre, et des incrustations de marbre. On connaît les sujets traités dans quelques-uns des bas-reliefs : le supplice de Prométhée, les travaux d'Hercule, le sommeil d'Endymion, Hercule et ses chiens, Pégase et trois figures de femmes, dont une essaie de le retenir, la chute de Phaéton, etc. On remarquera les chapiteaux composites qui surmontent les colonnes de la porte ; ils ne sont pas encore théodosiens, mais ils ont cependant un tore aux feuilles retombantes et repercées, et l'aganthe à corbeille ; au lieu de volutes, ils portent des colombes.

Les voyageurs orientaux ou occidentaux nous renseignent sur l'état du monument aux diverses époques. Ibn ben Yahya (IXe s.) écrit : « Sur la porte se dressent cinq statues en forme d'éléphants et celle d'un homme debout qui tient les rênes de ces éléphants »[3].

(1) *Ibid.*, 125, n. 9.
(2) J. Strzygowski, *Das Goldene Tor in Konstantinopel*, *JdI*, 8, 1893, 1-39 ; E. Weigand, *Neue Untersuchungen über das Goldene Tor in Konstantinopel*, *AM*, 39, 1914, 1-64 ; Th. Macridy bey et St. Casson, « *Excavations at the Golden Gate* », *Archaeologia*, 2e série, 1931, 63-84 ; G. Gerola, « *Porta Aurea-Porta Aureola* », *Atti del R. Istituto Veneto di Scienze, Lettere ed Arti*, 89, 1929-1930, 391-419. Carte I, A 9.
(3) Marquart, *Osteuropäische und Ostasiatische Streifzuge*, Leipzig, 206.

Maçoudi (xe s.) signale des battants en bronze[1]. Edressi (xiie s.) a vu d'énormes battants en fer recouverts de lames d'or[2]. Robert de Clari (début du xiiie s.) signale deux éléphants en bronze[3]. Johann Löwenklau vit, en 1578, les travaux d'Hercule sculptés dans le marbre[4]. Sir Thomas Roe essaya vainement d'acquérir les bas-reliefs encore en place (1621-1628)[5]. Montconys (1648) a vu sur une porte du Château des Sept-Tours « une grande Victoire tenant une palme »[6]. De Monceaux note « huit bas-reliefs incomparables, dont les figures sont comme nature. Ce sont, s'il m'en souvient, les travaux d'Hercule et un mont Parnasse ; les Muses les bras retroussés, y peignent et étrillent Pégase »[7]. Grelot vit deux grands bas-reliefs de marbre blanc (Endymion avec la Lune, les neuf Muses avec Pégase)[8]. En 1675, Spon pouvait encore admirer plusieurs bas-reliefs : « Il y en a un qui représente la chute de Phaéton, un autre qui représente Hercule qui conduit le chien Cerbère, et un troisième, un Adonis endormi, Vénus qui s'en approche, et Cupidon qui lui prête son flambeau ; le tout d'une assez bonne manière »[9]. L'abbé Sestini (1778) signale que certains bas-reliefs en marbre sont encore en place[10]. Le dessin que donne C. Comidas de Carbognano montre qu'ont disparu les bas-reliefs que Sestini avait encore vus quinze ans plus tôt[11]. En 1795, James Dallaway dit que celui d'Hercule avait été détruit par un tremblement de terre et celui du châtiment de Prométhée mutilé par les Turcs qui avaient muré la porte. Il vit encore en place la grande inscription[12]. Pouqueville, qui avait été enfermé plusieurs années au Château des Sept-Tours, dit que les trois arcs de la

(1) *Les Prairies d'Or*, texte et traduction par Barbier de Meynard et Paul de Courteille, II, Paris, 1863, 261.

(2) *La Géographie d'Edressi*, trad. P. A. Jaubert, II, Paris, 1840, 293.

(3) Ch. Hopf, *Chroniques gréco-romanes inédites ou peu connues*, Berlin, 1873, 69.

(4) J. Leunclavius, *Annales sultanorum Othmanidorum*, Francfort, 1596, 209.

(5) *The Negociations of sir Thomas Roe in his embassy to the Ottoman Porte*, Londres, 1740, 387.

(6) *Journal des Voyages de M. de Monconys, publié par le sieur de Liergues, son fils*, Lyon, 1665, 439.

(7) H. Omont, *Missions archéologiques françaises aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Paris, 1902, 34.

(8) G. J. Grelot, *Relation nouvelle d'un voyage de Constantinople*, Paris, 1680, 155.

(9) *Voyage d'Italie, de Dalmatie, de Grèce et du Levant*, Amsterdam, 1679, I, 199.

(10) *Lettres de l'abbé Dominique Sestini écrites à ses amis de Toscane pendant le cours de ses voyages en Italie, en Sicile et en Turquie*, trad. M. Pingeron, 1789, III, 32.

(11) *Descrizione topografica dello stato presente di Costantinopoli*, Bassano, 1794, pl. XII.

(12) « *An accourt of the walls of Constantinople* », *Archaeologia*, XIV, 1903, 230 sq. ; *Constantinople ancienne et moderne et description des côtes et des îles de l'Archipel et de la Troade*, trad. A. Morellet, Paris, an VIII, I, 27.

porte sont murés, que les ornements qui les décoraient avaient été « pulvérisés », sauf un écusson entouré d'une couronne de laurier avec au milieu le monogramme du Christ ; aux angles des Tours il y avait des aigles romaines ; une douzaine de colonnes soutenaient des entablements où avaient été les bas-reliefs disparus[1].

La citadelle de la Porte Dorée. — La porte triomphale ne servait pas seulement aux entrées solennelles des empereurs ; on l'avait adaptée aussi à des buts militaires. C'était une très forte position grâce aux quatre tours qu'elle groupait autour d'elle, à son large fossé et à ses murs placés perpendiculairement au péribolos. Elle formait une citadelle, τὸ κατὰ τὴν Χρυσῆν καλουμένην φρούριον[2], Jean V Cantacuzène (1342-1355) la renforça et en fit une véritable acropole. Jean VI Paléologue (1341-1391), à l'aide de matériaux pris aux églises de Tous-les-Saints, des Quarante-Martyrs et de Saint-Mocius, étendit la forteresse dans la direction de la mer, en deçà des murs. La nouvelle citadelle ainsi constituée fut le prototype du château des Sept-Tours (Yedikule) élevé en 1468 par Mahomet II. On a souvent confondu cette forteresse avec le Kyklobion qui se trouvait au cap avant l'Hebdomon. Cf. Kyklobion, p. 412.

De la Porte Dorée à la Porte du Xylokerkos. — La porte publique, dite Yedikulekapı (jadis Salahhanekapı ou Porte de l'Abattoir), placée au nord de la Porte Dorée, a subi des réparations turques, mais il est probable qu'elle a existé dès l'époque byzantine. En effet, la grande porte d'honneur étant réservée aux souverains et gardée militairement, une porte voisine était nécessaire pour les habitants du quartier. Du côté de la ville, Yedikulekapı montre encore au-dessus de la porte voûtée un aigle monocéphale sculpté dans le marbre.

Sur la seconde tour du mur extérieur, après la Porte Dorée, on lit cette inscription :

Ἰω(άννου) ἐν Χριστῷ αὐτοκράτορος τοῦ
Παλαιολόγου · τοῦ ,ςϡνβ' ἔτους,

« De Jean Paléologue empereur dans le Christ, l'année 6952 (= 1443/44) »[3]. Il s'agit de réparations faites par Jean VIII Paléologue. Un peu au-dessous se lisait le nom de Manuel Iagaris, chargé

(1) F. C. H. L. Pouqueville, *Voyage en Morée, à Constantinople, en Albanie et dans plusieurs autres parties de l'empire ottoman*, Paris, 1805, II, 70-72.

(2) Cantacuzène, Bonn, IV, 292, 293, 301, 302 ; *PG*, CLIV, 301 D, 309 B, 312-313 A.

(3) *Die Landmauern*, 127, n. 11.

avec le moine Néophyte de Rhodes par l'empereur Constantin XII Dragasès, de réparer les murailles.

Sur la neuvième tour du mur intérieur, se lit l'inscription suivante en l'honneur de Léon III et de Constantin V :

Λέοντος καὶ Κωνσταντίνου μεγάλων βασιλέων
καὶ αὐτοκρατόρων πολλὰ τὰ ἔτη,

« De Léon et de Constantin, grands rois et empereurs, nombreuses années[1]. »

La dixième tour du mur extérieur, avant Belgradkapı, portait aussi une inscription datée de 1434, en l'honneur de Jean VIII Paléologue.

La Porte du Xylokerkos[2]. — C'est aujourd'hui Belgradkapı. La Xylokerkos avoisinait les quartiers du Sigma et de τὰ Στουδίου. Le Sigma était en effet situé au-dessus du monastère de la Péribleptos sur le chemin de la Porte Dorée, entre la porte de l'Exokionion et Saint-André in Crisi. Près de la Xylokerkos se trouvaient l'église et le monastère de Saint-Mamas, dit précisément Saint-Mamas de la Xylokerkos (ἐν τῷ τοῦ ἁγίου Μάμαντος ἀγχοῦ τοῦ τείχους ᾧ Ξυλόκερκος ὄνομα)[3]. Au-dessus de cette porte, qui devait son nom à un hippodrome en bois, on lisait autrefois l'inscription suivante, destinée à rappeler les travaux accomplis par le préfet d'Orient Constantin sous Théodose le Grand :

Θευδόσιος τόδε τεῖχος ἄναξ καὶ ὕπαρχος 'Εῴας
Κωνσταντῖνος ἔτευξαν ἐν ἤμασιν ἑξήκοντα,

« Ce mur, l'empereur Théodose et le préfet d'Orient Constantin l'ont construit en soixante jours[4]. »

De la porte du Xylokerkos à la Porte de la Source. — Sur la troisième tour du mur intérieur, au nord de la Porte du Xylokerkos on lit cette inscription :

⳨ Λέοντος καὶ Κωνσταντίνου ⳨ μεγάλων
βασιλέων καὶ αὐτοκρατόρων πολλὰ τὰ ἔτη,

« De Léon et Constantin, grands rois et empereurs nombreuses soient les années. »

(1) *Ibid.*, 127, n. 12.
(2) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 598; *PG*, XCII, 828 B; CANTACUZÈNE, Bonn, III, 558; *PG*, CLIII, 1244. La Porte du Xylokerkos a été longtemps confondue avec le Xyloporta de l'extrémité du mur des Blachernes ou encore avec la Kerkoporta voisine de Tekfursaray. Le mérite de son identification avec Belgradkapı revient au P. J. PARGOIRE, *Les Saints-Mamas de Constantinople*, *BIRC*, IX, 1904, 276-277. Carte I, A 8.
(3) *Typika*, I, 2.
(4) *Die Landmauern*, 127, n. 14.

Sur la cinquième tour du mur extérieur, on rencontre une inscription en l'honneur de Jean VIII Paléologue :

'Ιω(άννου) ἐν Χ(ρισ)ῷ αὐτοκράτορος τοῦ Παλαιο-
λόγου κατὰ μῆνα ἰουνίου τοῦ ,ϛϡμη' ἔτους,

« De Jean Paléologue, empereur dans le Christ, au mois de juin de l'année 6948 (= 1440)[1]. »

Sur la dixième et la douzième tours hexagonales du mur extérieur, se lisent des inscriptions en l'honneur de Jean VIII Paléologue. La seconde est ainsi conçue :

\+ 'Ιω(άννου) ἐν Χ(ριστ)ῷ αὐτοκράτορος τοῦ Παλαι-
ολόγου κατὰ μῆνα ἀπρίλιον τοῦ
,ϛϡμζ' ἔτους,

« De Jean Paléologue, empereur dans le Christ, au mois d'avril de l'année 6947 (= 1439 J-.C.)[2]. »

Porte de la Source[3]. — La Πύλη τῆς Πηγῆς s'appelait ainsi parce qu'elle s'ouvrait sur la route de Notre-Dame de la Source Vivifiante (auj. Balıklı)[4]. Peu avant la conquête turque, elle portait aussi le nom de Porte de Sélybria (πύλη τῆς Σηλυβρίας)[5], parce qu'elle s'élevait sur la route de Sélybria (auj. Silivri). On a cru pouvoir l'identifier avec la porte dite de Mélantias (πύλη τῆς Μελαντιάδος) ou Porte Mélandesia (Μελανδήσια)[6], mais cette opinion est unanimement rejetée aujourd'hui.

La tour méridionale hexagonale de la Porte de la Source conserve, sur le côté qui regarde la ville l'inscription suivante :

'Ανεκαινίσθη ἡ θεόσωστος πύλη αὕτη
τῆς Ζωοδ(ό)χου Πηγῆς διὰ συνδρομῆς καὶ
ἐξόδου Μανουὴλ Βρυεννίου τοῦ Λε-
οντάρι ἐπὶ τῆς βασιλείας τῶν εὐ-
σεβῶν βασιλέων 'Ιωάννου καὶ Μαρίας
τῶν Παλαιολόγων, ἐν μηνὶ μαΐῳ [ἰνδικτιῶν]ος α' ἐν ἔτει ,ϛϡμστ',

« Cette porte gardée de Dieu de la Source Vivifiante a été restaurée avec le concours et aux frais de Manuel Bryennios Léontaris sous le règne des très pieux souverains Jean et Marie Paléologue, indiction première, au mois de mai de l'année 6946 (= 1438 J.-C.)[7]. »

(1) *Die Landmauern*, 127, n. 17.
(2) *Ibid.*, 128, n. 18.
(3) Carte I, A 7.
(4) *De cer.*, Bonn, 109; *PG*, CXII, 333 B.
(5) PHRANTZÈS, Bonn, 253; *PG*, CLVI, 849 B.
(6) AL. VAN MILLINGEN, *Byzantine Constantinople, The Walls...*, 76.
(7) *Die Landmauern*, 128, n. 20.

Le texte rappelle que les réparations de cette porte sont dues à Manuel Bryennios Léontaris, le même sans doute qui défendit la Porte de Charisios en 1453. L'impératrice Marie, dont il s'agit ici, était la fille d'Alexis de Trébizonde et la troisième femme de Jean Paléologue.

Le côté nord de cette même porte offre deux inscriptions funéraires incomplètes.

Sur la tour heptagonale de la porte, il existe une autre inscription en l'honneur de Basile II et de Constantin IX :

+ Πύργος Βασιλείου καὶ Κωνσταντίνου ἐν Χριστῷ αὐτοκρατόρων,

« Tour de Basile et de Constantin, empereurs dans le Christ[1]. »

De la Porte de la Source à la « troisième porte militaire ». — Sur la seconde tour hexagonale, à partir de la Porte de la Source, on voit une inscription en l'honneur de Léon III et de Constantin V. Les lettres fort belles sont taillées dans une plaque de marbre :

Λέων σὺν Κωνσταντίνῳ σκηπτοῦχοι τόνδε
ἤγειραν πύργον τῶν βάθρων συμπτωθέντα,

« Léon et Constantin, souverains, ont relevé de ses fondations cette tour qui s'était écroulée »[2]. Le texte rappelle celui de l'inscription de la septième tour à partir de la mer (cf. p. 252).

Sur la troisième tour du mur extérieur se lit une inscription en l'honneur de Jean VIII Paléologue :

Ἰω(άννου) ἐν Χ(ριστ)ῷ αὐτοκράτορος τοῦ Παλαιολόγου
κατὰ μῆνα ἰανουάριον τοῦ ,ςϡμζʹ ἔτους,

« De Jean Paléologue, empereur dans le Christ, au mois de janvier de l'année 6947 (= 1439 J.-C.)[3]. »

De la troisième « porte militaire » à la Porte de Rhégion. — La troisième porte dite militaire est probablement celle de Kalagros (τοῦ Καλοῦ Ἀγροῦ ou τοῦ Καλαγροῦ de certains textes)[4], car celle-ci se trouvait en face de la Source, ce qui se vérifie mieux encore que pour la Porte de la Source[5].

Immédiatement après cette porte, le mur théodosien décrit une inflexion en forme de sigma lunaire. On ignore le motif de cette modification apportée dans le tracé du rempart. Peut-être est-elle due à la nature du sol en cet endroit. En tout cas, cette

(1) *Die Landmauern*, 129, n. 23.
(2) *Ibid.*, 130, n. 24.
(3) *Ibid.*, 130, n. 25.
(4) *De s. Euphrosyna Juniore, Acta SS.*, 28, 34 ; nov. III, 871, 874. Carte I, A 7.
(5) A.-M. Schneider, « *Die* πύλη τοῦ Καλαγροῦ *der Landmauer von Konstantinopel* », *BZ*, XXXVIII, 1938, 408.

particularité a induit en erreur maints topographes qui ont placé le quartier dit Sigma en face de cette porte. En réalité le Sigma était situé plus au sud, comme nous le disons ailleurs.

Sur la troisième tour du mur extérieur se trouve une inscription en l'honneur de Jean VIII Paléologue :

Ἰω(άνν)ου ἐν Χ(ριστ)ῷ αὐτοκράτορος τοῦ Παλαιολόγου
κατὰ μῆνα ὀκτόβριον τοῦ ,ςϡμστʹ ἔτους,

« De Jean Paléologue, empereur dans le Christ, au mois d'octobre de l'année 6946 (= 1437 J.-C.)[1]. »

Sur la cinquième tour du mur intérieur, on lit une inscription en l'honneur de Léon, de Constantin et d'Irène :

Νικᾷ ἡ τύχη Λέοντος καὶ Κωνσταντίνου
τῶν θεοφυλάκτων ἡμῶν δεσποτῶν
καὶ Ἠρίνης τῆς εὐσεβεστάτης ἡμῶν αὐγούστης,

« Victoire à la fortune de Léon, de Constantin, les souverains gardés de Dieu, et d'Irène, notre très pieuse augusta »[2]. Il s'agit vraisemblablement de Léon IV, de Constantin VI et de la grande Irène. Plusieurs monogrammes se voient au-dessous de l'inscription.

La Porte de Rhésion ou de Rhégion ou de Polyandros. — Cette porte, aujourd'hui Yenimevlevihanekapı, a reçu plusieurs noms : *a)* porte de Rhésion (πόρτα Ῥησίου) ou de Rhésos. Ce nom serait tout à fait ancien et désignerait un point de la banlieue de la vieille Byzance ; *b)* porte de Rhégion (πόρτα Ῥηγίου) ; la porte s'ouvrait en effet sur le chemin de Rhégion (Küçükçekmece) ; *c)* porte de Polyandros ou de Myriandros ou de Koliandros (πόρτα Πολύανδρος, Μυριάνδρος, Κολίανδρος)[3]. Cette dernière appellation serait due, d'après les *Patria*, aux circonstances dans lesquelles fut élevée la muraille terrestre en 449. Or « les Bleus, racontent les patriographes, commencèrent à bâtir à partir des Blachernes, les Verts à partir de la Porte Dorée ; les deux groupes se rejoignirent à la porte de Myriandros, appelée Polyandros et surnommée Koliandros par les particuliers. La porte fut ainsi appelée Polyandros à cause de la jonction opérée en ce point des murs par les deux factions »[4]. Le nom officiel de la porte étant celui de Polyandros, celui de Koliandros est une déformation populaire.

On a voulu donner encore à cette porte le nom de Porte des Rouges (πόρτα Ρουσίου), mais les arguments produits à l'appui

(1) *Die Landmauern*, 130, n. 26.
(2) *Ibid.*, 131, n. 29.
(3) Th. Preger, II, 182.
(4) *Ibid.*

sont sans valeur : aucun texte ne dit que les Rouges aient travaillé avec les autres factions à la construction de la porte ; les mots qui manquent dans l'inscription Νικᾷ ἡ τύχη, etc., de la face nord de la tour méridionale ne sont pas nécessairement καὶ Ρουσίων, ce complément étant purement arbitraire ; enfin on ne saurait prendre au sérieux l'argument tiré de la couleur rouge des éléments de la construction[1].

Le Mésoteichion (τὸ Μεσοτείχιον)[2]. — Avec la porte Yenimevlevihanekapı c'est un des points centraux que l'on atteint. Le Mésoteichion doit donc être placé aux alentours de cette position et non, comme on le prétend, dans la section comprise entre la Porte Saint-Romain et la Porte de Charisios, et qui est déjà trop près des Blachernes. Le nom de Polyandrion (Πολυάνδριον) donné encore au Mésoteichion indique assez clairement que ce dernier doit être cherché aux environs de la Porte de Polyandros.

Inscriptions de la Porte de Rhégion. — Le nombre de ces inscriptions est remarquable. A l'extérieur on lit les suivantes :

La première, en latin, sur la gauche, rappelle avec quelle rapidité fut exécutée l'œuvre du préfet Constantin sous Théodose II :

THEODOSII IVSSIS GEMINO NEC MENSE PERACTO
CONSTANTINVS OVANS HAEC MOENIA FIRMA LOCAVIT
TAM CITO TAM STABILEM PALLAS VIX CONDERET ARCEM,

« Sur l'ordre de Théodose, en moins de deux mois, Constantin triomphant a mis debout ces remparts. Pallas elle-même aurait eu de la peine à construire une citadelle aussi solide et en si peu de temps[3]. »

La deuxième est placée dans la partie supérieure du linteau et exprime la même idée :

\+ ἥμασιν ἑξήκοντα φιλοσκήπτρῳ βασιλῆι +
Κωνσταντῖνος ὕπαρχος ἐδείματο τείχει τεῖχος +

« En l'espace de soixante jours, au nom du roi souverain, Constantin préfet a doublé la muraille »[4]. Ces derniers mots signalent encore plus clairement la construction de la muraille extérieure en 447 par Constantin.

La troisième inscription, placée au-dessus de la précédente, rappelle les restaurations faites par Justin II et sa femme Sophie :

(1) Carte I, A 6.
(2) Carte I, A 4-5.
(3) *Die Landmauern*, 133, n. 35.
(4) *Ibid.*, 132, n. 33.

\+ Ἀνενεώθη τὸ προτ(εί)χισμα τοῦ Θεοδοσιακοῦ τ(εί)χους ἐπ(ὶ) Ἰουστ(ί)νου καὶ Σοφίας
τ(ῶ)ν εὐσεβεστάτων ἡμῶν δεσποτ(ῶ)ν διὰ Νάρσου τοῦ εὐδοξοτάτου σπαθαρίου
καὶ σακ(ε)λλαρ(ί)ου καὶ Στεφάνου ἐπ(ι)στήκοντος εἰς ὑπουργίαν, δούλ(ων) τ(ῶ)ν εὐσεβεστάτ(ω)ν δεσποτ(ῶ)ν,

« L'avant-mur de l'enceinte théodosienne a été restauré sous le règne de Justin et de Sophie, nos très pieux souverains, par Narsès, le très illustre spathaire et sacellaire et par Étienne du service impérial, un serviteur de nos très pieux maîtres[1]. »

La quatrième, gravée au tympan, n'offre que des fragments difficiles à expliquer correctement. Ces fragments entourent une niche à icone. Les portes de la ville étaient en effet mises sous la protection de gardiens célestes.

Sur le côté sud, cette même porte présente des traces d'une cinquième inscription.

La tour méridionale de la porte montre sur le côté nord l'inscription suivante où l'on a voulu voir une allusion à la faction des Rouges :

Νικᾷ ἡ τύχη
Κωνσταντίνου τοῦ θεο-
φυλάκτου ἡμῶν δεσπότου,

« Victoire à la fortune de Constantin, notre souverain aimé de Dieu[2]. »

Plus bas, se trouve une autre inscription mutilée :

\+ Ἀνενεώθη ἐπὶ....ο. [τοῦ ἐνδοξο-
τάτου ἀπὸ [ὑπάτω]ν πατρ[ικίου καὶ κουρά-
τορος τοῦ βασιλικ[ο]ῦ οἴκου [τῶν] Μαρίν[ης
ἐν ἰνδ. ιά +[3],

De la Porte de Rhégion à la Porte Saint-Romain. — Sur la quatrième tour du mur intérieur, au nord de la Porte de Rhégion, on lit une inscription en lettres de briques, contenant une prière au Christ pour le salut de la cité :

Χριστέ, ὁ Θεός, ἀτάραχον καὶ ἀπολέμ(ι)τον φύλατ(τ)ε
τὴ]ν πόλιν σου, ν(ί)κα[ς δωρ]ούμενος [τοῖ]ς βασιλεῦσιν ἡμ(ῶ)ν,

« Christ, ô Dieu, préserve la ville des troubles et de la guerre et donne des victoires à nos rois[4]. »

(1) *Die Landmauern*, 132-133, n. 34.
(2) *Ibid.*, 133, n. 36.
(3) *Ibid.*, 133, n. 36 b.
(4) *Ibid.*, 134, n. 37.

On ne sait à quelle époque remonte cette intéressante inscription.

La septième tour du mur intérieur portait jadis une inscription en l'honneur de Léon III et de Constantin V.

Un peu au nord de la quatrième « porte militaire », un fragment d'inscription a été encastré dans le mur :

Καὶ πρὶν μὲν ἦν πάνσεπτος ο[ὗτος ὁ ναός
Γ]εώργιος ἔτευξεν εὐ[γενής][1].

Il s'agit évidemment d'une pierre de remploi. On ne sait quel était ce Georges.

La Porte Saint-Romain (Πόρτα τοῦ ἁγίου Ῥωμανοῦ)[2]. — C'est le Topkapı d'aujourd'hui. Le nom de Porte de Saint-Romain lui venait d'une église voisine dédiée à saint Romain, martyr. C'est là que se porta le principal effort de Mahomet II et que se décida le sort de l'empire byzantin au siège de 1453.

Entre la Porte Saint-Romain et la Porte de Charisius s'étend la vallée du Lycus. Une inscription placée sur une des tours de la rive droite rappelait que cette partie de la muraille avait été reconstruite par Jean VIII Paléologue. Cette section de la défense s'appelait *Murus Bacchatareus* du nom de la tour Bacchatarea[3] voisine de la Porte Saint-Romain. C'était le point le plus important et aussi le plus vulnérable des remparts. Aujourd'hui les ruines des murs y sont plus considérables qu'en aucun autre endroit : de larges brèches sont ouvertes à travers lesquelles les fortifications intérieures et extérieures ont disparu. En 1453, l'empereur Constantin Dragasès défendait le Murus Bacchatareus avec les Génois de Giustiniani, tandis que les trois frères Paul, Antoine et Troilo Bocchiardi combattaient à la Porte du Pempton[4].

La Porte du Pempton (Πόρτα τοῦ Πέμπτου)[5]. — Placée sur la rive gauche du Lycus, elle présente sur le linteau de son ouverture intérieure l'inscription latine :

PORTARVM VAL + IDO FIRMAVIT LIMINE MVROS
PVSAEVS MAGNO NON MINOR ANTHEMIO,

« Pusaeus, non inférieur au grand Anthémius, a affermi les murs par une porte solide[6]. »

(1) *Die Landmauern*, 135.
(2) F. W. Unger, 229-230 ; carte I AB 5.
(3) Ou Bactatinea. La tour devait peut-être son nom au guerrier seldjoukide Bahadur (Βακατούρης) attaché à la personne d'Andronic II et sur lequel Manuel Philès a laissé une élégie.
(4) Ducas, Bonn, 275 ; *PG*, CLVII, 1085 B.
(5) Th. Preger, III, 258 ; carte I BC 4.
(6) *Die Landmauern*, 136, n. 44.

La Porte du Pempton s'appelait ainsi sans doute à cause du voisinage d'une localité située au cinquième mille. En tout cas il faut rejeter l'étymologie des patriographes d'après laquelle elle devait son nom au fait qu'elle était la cinquième[1].

L'inscription est ancienne, mais sa date reste inconnue. Il y eut un Pusaeus consul en 467 ; on ne saurait dire s'il s'agit de lui ou d'un homonyme. Une église Sainte-Kyriaké s'appuyait sur cette partie des remparts[2].

La Porte de Charisios. — Sur la grande voie venant des Saints-Apôtres s'ouvrait la Porte de Charisius (Πόρτα Χαρισίου, Χαρσίου, Χάρσου, Χαρσῆ, Χαρσία, Χαρισοῦς, Χαρσοῦς). C'est aujourd'hui Edirne-kapı ou Porte d'Andrinople. Charisios aurait été le chef des Bleus à l'époque où fut bâtie la muraille théodosienne[3].

Près de la porte on trouvait l'église Saint-Georges, le guerrier martyr, qui, dans les légendes byzantines, s'était bien souvent montré dans cette partie des murs, couvert d'armes resplendissantes. Son sanctuaire contenait, outre ses reliques, celles de saint Théodore le Sicéote[4].

Comme le laisse entendre une inscription qui était jadis placée sur la porte, Alexis Comnène (Alexis III l'Ange, 1195-1203) a restauré une partie des murs. Cette inscription est ainsi libellée :

Κλόνοι, σπαραγμοὶ καὶ φορὰ μακρῶν χρόνων
καὶ κυκλικὴ κίνησις ἀστρατουμένη,
ἀφ' ὧν φθορὰ πάρεστι τοῖς φθαρτοῖς ὅλοις,
πτῶσιν παρέσχον ἀθρόαν τοῖς ἐνθάδε
στοὰς καταστρέψαντα καὶ πύλας ἅμα
κτίμασι λίθοις εὐφυῶς ἡρμοσμένοις ·
ἀλλ' ὁ κράτιστος ὁ κρατῶν γῆς Αὐσόνων,
Κομνηνὸς Ἀλέξιος εὐσεβὴς ἄναξ,
αὖθις νεουργεῖ κἀπὶ τὸ κρεῖττον φέρει
δεικνὺς ὁποῖός ἐστι ἐν τοῖς πρακτέοις.
μ(ηνὶ) Ἰουλλ(ίῳ) ἰνδος ιε' ἔτει ,ςψε'[5].

« Des éboulements, des fissures et le poids des longues années ainsi que le mouvement circulaire jamais en repos, choses qui apportent la destruction à tout ce qui est périssable, ont causé la déchéance de tout ce qui était ici, détruisant les boulevards et les portes en même temps que des édifices aux pierres bien agencées.

(1) Th. Preger, III, 258.
(2) Cananus, Bonn, 462 ; *PG*, CLVI, 65 B.
(3) Th. Preger, III, 259, ou des Verts, *ibid*., II, 182. Cf. carte I C 3.
(4) *Syn. CP*, 621, 623, 626.
(5) S. G. Mercati, *Note d'epigrafia bizantina*, *Bessarione*, XXIV, 1920, 201 ; XXV, 1921, 136 ; cf. *BZ*, XXIV, 1924, 265 ; *Die Landmauern*, p. 137, n. 48.

Mais le très puissant maître des Romains, Alexis Comnène, le pieux roi, le renouvelle aussitôt et le rend même supérieur (à ce qui était), montrant ce qu'il est dans ce qu'il faut faire. Au mois de juillet de l'indiction 15e en l'an 6705 (= 1107 J.-C.) ». C'est surtout sous Manuel (1143-1180) et Andronic Ier Comnène (1183-1185) qu'on répara et renforça les défenses[1].

Sur la cinquième tour du mur intérieur, au nord de la Porte de Charisios, on lisait jadis une inscription qui datait probablement du règne de Jean VIII Paléologue :

Νικολάου Καβαλλαρίου τοῦ Ἀγάλλονος,
« De Nicolas Kaballarios Agallôn. »

La Kerkoporta. — Entre les derniers éléments du mur de Théodose et le palais de Tekfursaray s'ouvrait, au dire de l'historien Ducas, une poterne qu'il est seul à désigner sous le nom de Kerkoporta (Κερκόπορτα)[2]. En 1453, elle aurait été forcée par les Turcs et ceux-ci auraient pu ainsi prendre à revers les défenseurs de la ville. D'après le même historien, cette poterne était souterraine, fermée depuis longtemps et située dans la partie inférieure du palais.

On a proposé deux identifications de cette ouverture secrète : *a)* on pourrait songer à la porte dite du Porphyrogénète qui donnait sur le parateichion et par laquelle, en 1341, on voit s'échapper de la ville quarante-deux partisans de Jean Cantacuzène[3]. Mais cette porte donnait entre les murs du palais et le fossé, tandis que celle dont parle Ducas s'ouvrait sur le péribolos, c'est-à-dire sur la défense située entre le mur intérieur et le mur extérieur ; *b)* il serait plutôt question de la poterne que l'on crut découvrir en 1864 entre la dernière tour du mur extérieur de Théodose et l'angle nord-ouest du palais de Tekfursaray ; par elle, pensait-on, on pouvait accéder au péribolos. Mais comment ce passage secret a-t-il pu recevoir le nom de Kerkoporta ou de Porte du Cirque ? Ce nom conviendrait mieux à une porte voisine, celle du palais dit du Porphyrogénète.

Ces explications ne tiennent pas contre la réalité des faits. Les fouilles faites par A.-M. Schneider pour dégager la poterne en question ont prouvé qu'il n'existait aucun passage permettant d'accéder au péribolos, en sorte que l'affirmation de Ducas est due à une erreur ou à une défaillance de mémoire[4].

(1) NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 414, 415 ; *PG*, CXXXIX, 676 C ; CINNAMOS, Bonn, 274.
(2) Bonn, 282 ; *PG*, CLVII, 1096 A.
(3) CANTACUZÈNE, Bonn, II, 138 ; *PG*, CLIV, 300.
(4) *Die Landmauern*, 16. Cf. carte I, CD 3.

III. — Les Blachernes[1]

La muraille de Manuel Comnène. — Faisant suite au palais de « Constantin »[2], elle était munie de neuf tours, d'une porte publique et de deux poternes. Le fossé de l'enceinte théodosienne continuait le long de la façade ouest et de la cour du palais du Porphyrogénète ; il venait s'achever en droite ligne au pied du mur de Manuel dont la première tour s'élevait effectivement au bord de ce fossé.

La porte publique du mur de Manuel était la Kaligaria (auj. Egrikapı), ainsi appelée du quartier voisin τὰ Καλιγάρια, où se trouvait une manufacture de chaussures militaires *(caligae)*. Cette partie des fortifications, bien que dépourvue de fossé et de mur extérieur, était cependant très forte. Au siège de 1453, elle fut l'objet d'une attaque violente mais vaine de la part des troupes turques. Du haut d'une de ces tours, peut-être la première tour carrée, l'empereur Constantin Dragasès et son ami, l'historien Phrantzès, suivaient au début du siège les mouvements de leurs adversaires[3].

De la Porte de Gyrolimné aux « prisons d'Anémas ». — On ne sait si la portion de muraille marquée par les quatre tours carrées qui flanquent les murs à l'endroit où ils descendent vers la Corne d'Or appartiennent au mur de Manuel Comnène. Elle a été, en tout cas, l'objet de fréquentes réparations. Immédiatement après la première de ces tours, s'ouvrait la porte dite de Gyrolimné (πύλη τῆς Γυρολίμνης) qui devait son nom au « Lac d'Argent » (Ἀργυρὰ Λίμνη), cf. p. 419. Elle servait d'entrée aux Blachernes.

Sur la courtine, entre les deux tours suivantes, immédiatement au-dessous du parapet, on lit une inscription en l'honneur de Jean VIII Paléologue :

Ἰωάννης ἐν Χ(ριστ)ῷ Θ(ε)ῷ πιστὸς βασιλεὺς
καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων ὁ Παλαιολόγος κατὰ
μῆνα αὐγούστου τῆς δ' ἰν(δικτιῶνος) τοῦ ,ϛϡμθ' ἔτους,

« Jean Paléologue dans le Christ roi croyant et empereur des Romains, au mois d'août, 4e indiction, de l'année 6949 (= 1441 J.-C.)[4]. »

La quatrième et dernière tour porte l'inscription suivante incomplète en l'honneur d'Isaac l'Ange :

(1) AL. VAN MILLINGEN, *Byzantine Constantinople, The Walls...*, 115-178.
(2) Cf. p. 128-130.
(3) PHRANTZÈS, Bonn, 280 ; *PG*, CLVI, 872 A. Cf. carte I, CD 3.
(4) *Die Landmauern*, 140, n. 59.

+ Προστάξει αὐτοκράτορος Ἀγγέλου Ἰσαακίου
πύργος ἐκ παραστάσεως Διμένη Βασιλείου ἔτει, ,ςχϥε´

« Par ordre de l'empereur Isaac l'Ange, cette tour, sous la direction de Basile Diménis, en l'an 6695 (= 1186/87 J.-C.[1]. »

Substructions du palais des Blachernes. Les « Prisons d'Anémas ». — Après la tour portant une inscription en l'honneur d'Isaac l'Ange, on rencontre un ensemble de constructions comprenant deux grosses tours carrées derrière lesquelles commence et se développe ensuite, à l'intérieur de la muraille, une série de chambres voûtées. Ce sont les substructions du palais des Blachernes, servant à la fois de fortifications à la ville et de support à la grande terrasse sur laquelle s'élevait le palais. Celui-ci se dressait donc à une hauteur qui défiait toute tentative d'escalade et qui offrait en même temps une vue prodigieusement étendue. Cf. carte I, CD 2.

La première des grosses tours carrées a deux étages ; l'étage supérieur devait être accessible de la cour du palais. On y a vu la tour qu'Isaac l'Ange construisit aux Blachernes pour renforcer la défense du palais et pour s'en faire une résidence personnelle[2]. D'où son nom populaire de « tour d'Isaac l'Ange ». Ainsi la tour aurait été le belvédère des Blachernes.

La seconde tour, également à deux étages, a été considérée comme ayant servi de prison, au XIIe siècle, à Michel Anémas, descendant d'un émir arabe qui avait vaillamment défendu la Crète contre Nicéphore Phocas (960). Michel s'était rendu coupable d'un complot contre la personne d'Alexis Ier Comnène et fut, de ce fait, enfermé dans une tour qui prit son nom[3].

Mais l'identification de cette tour, ainsi que celle de la tour d'Isaac, est sujette à caution. De même on est loin de pouvoir prouver que les chambres voûtées qui font suite à ces tours aient servi avant tout de cellules de prisonniers, d'autant que la tour d'Anémas a été placée plus bas[4].

Murailles d'Héraclius et de Léon l'Arménien. — Les fortifications qui s'étendent depuis les constructions appelées « tour et prisons d'Anémas » jusqu'aux murs maritimes de la Corne d'Or forment deux lignes parallèles dont la première, l'intérieure, appartient au règne d'Héraclius, la seconde, l'extérieure, à celui de Léon III l'Arménien. Construite en 627[5], la muraille d'Héraclius

(1) *Die Landmauern*, 140, n. 60.
(2) Nicétas Choniatès, Bonn, 580, 581 ; *PG*, CXXXIX, 812 B.
(3) *Alexiade*, XII, 6.
(4) Al. van Millingen, *Byzantine Constantinople*, 150-153, 168.
(5) *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 726 ; *PG*, XCII, 1017 A.

portait, jusqu'à l'érection de celle de Léon III, le nom de μονότειχος Βλαχερνῶν ou de τεῖχος Βλαχερνῶν[1]. Elle était flanquée de trois tours. Entre la première et la deuxième de ces tours s'ouvrait la Porte des Blachernes (πόρτα τοῦ μονοτείχους τῶν Βλαχερνῶν)[2]. La construction de cette muraille fut consécutive à l'invasion des Avars en 626. Ces barbares avaient exercé des ravages considérables dans la région. Ce fut un avertissement pour le souverain qui se décida à fortifier le quartier allant du pied de la sixième colline à la Corne d'Or. Bien qu'il n'eût pas à souffrir de ces ravages, le sanctuaire de la Théotocos des Blachernes inspira des craintes pour sa sécurité et c'est pour le soustraire à des attaques éventuelles que la muraille fut élevée. Celle-ci ne comprenait donc pas, comme on l'a prétendu, l'ensemble des fortifications qui s'étendent de la Kerkoporta à la Corne d'Or ; elle était limitée à la section qui vient d'être décrite.

Pour renforcer la défense de la capitale contre les attaques des Bulgares, Léon l'Arménien doubla, en 813, l'enceinte d'Héraclius[3]. Le nouveau mur était flanqué de quatre petites tours, dont deux regardaient la Corne d'Or et deux la campagne à l'ouest. Entre ces deux dernières s'ouvrait la porte qui correspondait à la porte des Blachernes du mur d'Héraclius.

Nous avons déjà dit que les murs d'Héraclius et de Léon l'Arménien formaient une citadelle appelée le Brachiolion des Blachernes (Βραχιόλιον τῶν Βλαχερνῶν)[4]. Après la conquête turque, les cinq plus belles tours auraient valu à la forteresse le nom de Pentapyrgion, par analogie avec l'Heptapyrgion (Yedikulé)[5]. En réalité les auteurs byzantins n'ont jamais employé cette expression pour désigner la citadelle des Blachernes.

A l'angle sud-est de la citadelle, on trouve deux inscriptions de l'époque de Michel III et de Théophile. L'une porte les mots Μιχαὴλ καὶ Θεοφίλου μεγα ..ν Βασι..,, l'autre la date +,ςτλ´ (6330 = 822 J.-C.). La tour dite de Saint-Nicolas, à l'angle nord-ouest, fut construite par l'empereur Romain (on ne sait lequel), ainsi qu'en témoigne l'inscription suivante :

+ Ἐνεουργ(ί)θη ὁ πύργος τοῦ ἁγίου Νικολάου ἐκ θεμελίων ἐπὶ
Ῥωμανοῦ τοῦ φ(ι)λοχρίστου δεσπ(ό)του +

« Cette tour de Saint-Nicolas a été restaurée de ses fondements, sous Romain, souverain qui aime le Christ[6]. »

(1) Théophane, I, 568, 592.
(2) *Ibid.*, I, 592.
(3) Syméon Magister, Bonn, 612-618 ; *PG*, CIX, 678 AB.
(4) *De cer.*, Bonn, 108 ; *PG*, CXII, 333 A.
(5) Mordtmann, *Esquisse*, nos 19 et 56, pp. 12 et 36.
(6) *Die Landmauern*, 141, n. 65.

La tour devait son nom au voisinage d'une église dédiée à saint Nicolas. Cf. carte I, CD 2.

La Xyloporta. — L'extrémité nord du rempart d'Héraclius fut prolongée, probablement sous Théophile, par un mur assez court allant jusqu'à la Corne d'Or et coupant la route qui longe celle-ci. Ce mur, dans la partie qui touchait à l'enceinte héraclienne était percée d'une porte dite Porte de bois (Ξυλόπορτα ou Ξυλινὴ πόρτα)[1]. Mordtmann a cru pouvoir l'identifier avec la poterne de Kallinicos (τὸ τῆς Καλλινίκου παράπορτιον)[2], située en effet près de l'église des Blachernes et conduisant au Cosmidion (Eyüp). Souvent confondues et prises l'une pour l'autre, les portes Xylokerkos, Kerkoporta et Xyloporta ont reçu de la part des topographes des localisations erronées. Le problème est heureusement résolu aujourd'hui. Cf. carte I, D 2.

(1) Cananus, Bonn, 460 ; Phrantzès, Bonn, 237, 254 ; *PG*, CLVI, 835 B, 850 A ; Ducas, Bonn, 282 ; *PG*, CLVII, 1096 B.
(2) *Esquisse*, n° 60, p. 37.

CHAPITRE XVII

LES MURS MARITIMES

I. — Les murs de la Corne d'Or[1]

Les fortifications qui s'étendent le long de la Corne d'Or, de la muraille terrestre des Blachernes à la Pointe du Sérail, se composent, exception faite de l'enceinte du Pétrion, d'un simple mur de 10 mètres de hauteur, flanqué de 110 tours, d'après Buondelmonti[2] et percé de 14 portes. Constantin construisit la partie située entre l'enceinte de Septime-Sévère et un point difficile à déterminer dans la région d'Unkapan. Théodose II la continua de manière à l'unir à celle des Blachernes.

La porte Koiliooméné. — La Porte Koilioméné ou Porte Roulante (Κοιλιωμένη Πόρτα)[3] est aujourd'hui Küçükayavansaraykapı. Devant cette porte se trouvait, sans doute le débarcadère impérial de la Corne d'Or[4]. C'est par là qu'on se rendait à l'église des Blachernes. A l'est de la Koilioméné se voient des ruines dans lesquelles on a pensé retrouver le Portique Carianos, tandis que J. B. Papadopoulos propose d'y voir le palais de Manuel Comnène. A l'est également, s'élevaient les églises des Saints-Pierre et Marc et de Saint-Démétrius de Kanabos. Saint-Démétrius abrita le patriarcat grec de 1597 à 1601[5]. Cf. carte I, D 2.

Porte des Kynégoi et Porte Impériale. L'Ange de l'Annonciation. — L'identification de ces deux portes présente de grandes difficultés. Le Balatkapı moderne remplace l'une ou l'autre, peut-être même les deux à la fois. Clavijo, Nicolò Barbaro et l'ancien plan

(1) Al. van Millingen, *Byzantine Constantinople. The Walls...*, 178-246.
(2) G. Gerola, *Le vedute*, 271.
(3) *De cer.*, Bonn, 542 ; *PG*, CXII, 1000 C.
(4) Nicétas Choniatès, Bonn, 720 ; *PG*, CXXXIX, 925 B.
(5) M. Gédéon, Χρονικὰ τοῦ πατριαρχικοῦ οἴκου καὶ ναοῦ, 72-75.

de Constantinople mentionnent la Porte del Chinigo ou Quinigos ; les recensions allemandes vont plus loin dans la transformation du mot ; elles lisent « porta chimici » et traduisent par *das Artzthor*, la Porte du Médecin. Cette interprétation ne saurait cependant être retenue, car elle contredit le terme grec.

A l'ouest et à peu de distance de Balatkapı s'ouvrait une triple porte, dont les trois passages étaient séparés par une tour. Le premier et le plus considérable de ces passages était orné sur chacun de ses côtés de bas-reliefs : sur le côté de l'ouest on voyait la Vierge saluée par un ange ; sur celui de l'est une plaque de marbre sculptée représentait un ange à l'allure virile. C'est l'Ange de l'Annonciation. Gabriel est habillé à l'antique, sa main gauche tient une palme qui se dresse le long du corps et dépasse la hauteur des ailes. On a voulu y voir une Niké, mais ici l'art chrétien n'a fait que transposer l'attitude de la Niké dans celle de l'ange, comme il avait déjà transposé le type de l'Hermès criophore dans la figure du Bon Pasteur. L'Ange de l'Annonciation est maintenant au Musée des antiquités d'Istanbul.

Balatkapı aurait conservé jusque dans son nom le souvenir de la Palatina ou Βασιλικὴ πόρτα. Cependant, à la fin du XVIe siècle, la résidence du patriarche Jérémie II, près des Blachernes, est appelée l'οἰκίον τοῦ Βλάτου[1], ce qui infirmerait plutôt cette étymologie. Cf. carte I, D 2-9.

Le Néorion des Kynégoi, où l'empereur et les grands personnages de la cour s'embarquent ou débarquent, du temps des Paléologues, avait peut-être pour entrée dans la ville les trois passages signalés plus haut. En tout cas les Kynégoi était un quartier voisin des Blachernes ; son nom lui venait vraisemblablement des fonctionnaires préposés à l'exercice favori des souverains, la chasse.

Porte de Saint-Jean-Baptiste et Porte du Phare. — Près de la Porte des Kynégoi se trouvait une église dédiée à saint Jean-Baptiste. Il ne saurait être question de celle du quartier de Pétra, beaucoup trop loin sur les hauteurs. En outre, une porte de la muraille maritime avait aussi, dans ce même endroit, reçu le nom du Précurseur et Baptiste (πόρτα τοῦ ἁγίου Προδρόμου καὶ Βαπτιστοῦ)[2]. C'était peut-être la porte des Kynégoi elle-même. Plus loin s'ouvrait la Porte du Phare *(Porta Phari, Porta del Pharo)*, au quartier actuel du Phanar. La porte et le quartier devaient leur nom au phare placé à cet endroit de la Corne d'Or.

(1) W. Regel, *Analecta byzantino-russica*, 108.
(2) MM, I, 568.

Avant même la conquête turque il est question de la région du Phare (τοποθεσία τοῦ Φανάρι)[1]. Cf. carte I E 3.

Quartier et Porte du Pétrion. — Entre la Porte du Phare et celle du Pétrion les fortifications se composaient d'une double muraille. Celle de l'intérieur décrivait une grande courbe contre le versant nord de la cinquième colline, englobant ainsi un terrain assez étendu désigné sous le nom de citadelle du Pétrion (τὸ κάστρον τοῦ Πετρίου ou τῶν Πετρίων)[2]. Un peu au sud de la Porte du Phare, à l'angle de jonction des deux murailles enfermant le Pétrion, était placée la petite porte dite du Diplophanarion, qui conduisait de la citadelle à la ville. Le quartier serait redevable de son nom à Pierre, patrice du temps de Justinien, mais il se pourrait aussi qu'il le tirât de la nature du lieu, comme celui de Pétra. Il ne se limitait pas à l'enclos de la citadelle ; il comprenait aussi les agglomérations voisines de l'enceinte. Cf. Pétrion, pp. 375-376.

Mordtmann[3] a identifié le Petrikapı avec la Porte de Fer (Σιδηρὰ πύλη) dont parlent Anne Comnène[4] et Bryennios[5]. Ce pourrait bien être aussi celle de Sainte-Théodosie dont nous allons parler. Quant à la Yeniayakapı qui suit la Porte du Pétrion, elle n'a été ouverte qu'après la conquête turque, mais elle a pu remplacer une poterne byzantine. Près de là se trouvent des ruines anciennes fort importantes. Cf. carte I, E 3.

La Porte de Sainte-Théodosie et la Porte Ispigas. — L'Ayakapı actuel, au pied de la cinquième colline, est, comme son nom l'indique, l'ancienne porte de la Sainte, c'est-à-dire de Sainte-Théodosie, dont le sanctuaire est tout proche (πύλη τῆς ἁγίας Θεοδοσίας)[6], ou plutôt de Sainte-Euphémie, première titulaire de l'église[7]. Elle était également appelée Porte de Dexiocratès, à cause du quartier τὰ Δεξιοκράτους, αἱ Δεξιοκρατιαναί, situé dans cette partie de la ville. Cf. carte I, EF 4.

La porte suivante, Cubalıkapı, ainsi appelée d'un Cubalı qui prit part au siège de 1453, est celle que Pusculus appelle *Porta Puteae* et Zorzi Dolfin, la *Porta del Pozzo*. Bien qu'aucun auteur byzantin ne la désigne par son nom grec, il est assez vraisemblable que l'appellation Ispigas, mentionnée par les voyageurs étrangers, correspond à un nom en usage parmi la population byzantine

(1) MM, I, 312.
(2) *Ibid.*, I, 321.
(3) *Esquisse*, n° 68, p. 41.
(4) *Alexiade*, II, 5.
(5) Bonn, 126 ; *PG*, CXXVII, 172 B.
(6) Phrantzès, Bonn, 254 ; *PG*, CLVI, 850 A.
(7) *The Travels of Macarius, patriarch of Antioch*, trad. F. C. Balfour, 1856, I, 29.

du quartier. Et cette appellation elle-même (εἰς Πηγάς) est due sans doute à la situation de cette porte, en face de Pégées (αἱ Πηγαί, Kâsımpaşa). Près de la porte s'élevait le monastère du Christ Évergète. Cf. carte I, F 4.

Sur la tour qui se trouve immédiatement à l'est de Cubalı, une petite plaque de marbre rectangulaire porte un lion et le nom de Manuel Phakrasès Cantacuzène (Μανουὴλ Φακρασῆ τοῦ Κατακουζηνοῦ). Ce Manuel fut protostrator sous l'empereur Jean Cantacuzène et se distingua par sa défense de Sélymbria en 1341 et au siège de Galata en 1351. A Cubalıkapı l'Anonyme du manuscrit de Vienne a vu l'inscription suivante :

Πύργος ἐν Χριστῷ Θεῷ Θεοφίλου αὐτοκράτορος,
« Tour de Théophile empereur dans le Christ Dieu. »

La Porte de la Platea. — Cette porte (Πόρτα τῆς Πλατέας)[1] se trouvait au débouché de l'avenue qui relie la Corne d'Or à la Marmara. Elle s'appelait Unkapankapı (Porte du dépôt de farine) et a été démolie pour l'élargissement de la rue. Ce nom de Platea ou Plateia (Πλατέα, Πλατεῖα) était dû sans doute à l'étendue de terrain assez large qui borde la Corne d'Or en cet endroit (cf. p. 380). Pour Buondelmonti, c'est la *Porta Messa*[2] et sur l'ancien plan de Constantinople, c'est la *Porta de la Farina*. Un marché aux blés appelé Raiba, signalé dans un acte de 1324 passé entre l'empereur Andronic II et les Vénitiens[3], se trouvait peut-être en cet endroit. Cf. carte I F 5.

L'Ayasmakapı moderne est postérieure à la conquête turque. Cette porte ne fut en effet ouverte qu'au XVIIe siècle.

Entre les deux ponts actuels de la Corne d'Or s'étendait le quartier du Zeugma (τὸ Ζεῦγμα) dont le Staurion (τὸ Σταυρίον) faisait partie. Au Staurion s'élevait l'église Sainte-Acace de Karya, mais cette dernière est également signalée à la Porte Impériale (ἐν τῇ Βασιλικῇ πόρτᾳ)[4]. Ainsi entre la Porte Impériale des Blachernes et la Porte Impériale de l'Acropole dont nous parlerons plus loin, il y aurait eu, sur la Corne d'Or, dans le Staurion, une troisième Porte Impériale et c'est dans la région de l'Ayasmakapı qu'il faudrait la chercher[5]. Cependant l'identification des Portes Impériales est des plus difficiles.

(1) Ducas, Bonn, 283 ; *PG*, CLVIII, 1096 B.
(2) G. Gerola, *Le vedute*, 268-269.
(3) MM, *Diplomatarium Veneto-Levantinum*, Venise, 1880, 201 ; le texte grec dans MM, *Acta et diplomata res graecas italasque illustrantia*, 100-105.
(4) Socrate, *PG*, LXVII, 732 A ; Th. Preger, III, 253.
(5) S. Salaville, *La Porte Basiliké*, *EO*, XII, 262-264.

La Porte des Drongaires. — Il faut chercher à l'Odunkapı actuel la Porte des Drongaires (πόρτα τῶν Δρουγγαρίων). Cette porte devait probablement son nom à la Bigla (*Vigilia*, Police) dont la direction générale, située sans doute sur la hauteur voisine, était confiée à un drongaire (ὁ τῆς βίγλας δρουγγάριος). La rue qui longeait le rivage à l'est de cette porte, en dehors des murs, s'appelait *via Drongariou* ou *de Longario*[1] et l'embarcadère voisin se nommait la *Scala de Drongario*. A l'intérieur et à l'extérieur d'Odunkapı on lisait jadis ce trimètre iambique relevé par les voyageurs Gerlach et Smith[2] :

Μνήμη θανάτου χρησιμεύει τῷ βίῳ[3],
« La pensée de la mort fait du bien à la vie ». Cf. carte I, G 5.

Entre la Porte des Drongaires et la Porte du Pérama doit être placée, semble-t-il, une autre *Porte du Précurseur*, dite *Saint-Jean de Cornibus* (sans doute Zindankapı), qui doit son nom à une petite église voisine dédiée à saint Jean-Baptiste[4]. C'est la même porte que du temps de Leunclavius on appelait *Porta Caravion*, à cause du grand nombre de bateaux qui mouillaient à ce point de la Corne d'Or (Yemişiskilesi). Cf. carte I G 5.

Zindankapı (Porte de la Prison), appelée aussi Yemişiskilesikapı (Porte de l'échelle des bateaux de fruits), doit son nom au voisinage de la prison pour dettes, qui servait également de prison pour les femmes. En l'an de l'hégire 1247 (1831-1832) cette prison fut convertie en une maison pour le karakol (poste de police). Le tombeau de Babacafar, patron des prisonniers, est à Zindankapı. Cf. carte I, G 5.

Le quartier des Vénitiens, au XIIe siècle, s'étendait de la Porte des Drongaires à la Porte du Pérama. A l'intérieur de la ville il avait pour limites le mur du Sébastocrator. Ce mur a disparu, mais son souvenir persiste dans le nom moderne du quartier de Tahtakale (au-dessous de la forteresse du mur). Sainte-Marie ἐν Καρπιαναῖς touchait à sa partie occidentale, et la grand'rue qui descendait du forum de Constantin et aboutissait à la Porte des Drongaires passait devant cette église. A l'intérieur de l'enceinte vénitienne s'élevait le principal sanctuaire de la colonie, l'église Saint-Acindynus, dont l'emplacement est peut-être marqué par la mosquée de Rustempaşa.

(1) Tafel et Thomas, *Urkunden*, II, 27, 28.
(2) *Tagebuch*, 454.
(3) *Epistulae Quatuor*, 88.
(4) MM, II, 487.

La Porte du Pérama. — Balıkpazarkapı (Porte du marché aux poissons), aujourd'hui détruit, a remplacé l'ancienne Porte du Passage (πόρτα τοῦ Περάματος). C'était en effet là que l'on s'embarquait pour Sykae (Galata). La traversée s'appelait *trajectus sycaenus, transitus Sycarum* ou encore *trajectus Justinianarum*, du nom de Justinianae donné à Sykae après les travaux qu'y fit exécuter Justinien. Les Latins donnèrent à la Porte du Pérama, ou à une porte très voisine, le nom de *Porta Hebraïca*. A l'est de cette porte, on trouve également, à l'époque de l'occupation latine, une *Porta San Marci*, sans doute à cause de l'église vénitienne de ce nom. Cf. carte I, G 5.

La Porta Hebraïca s'appelait ainsi de la communatué juive karaïte établie tout près de là, sur le terrain où s'élève aujourd'hui la mosquée Yenivalidecami et ses dépendances. Le quartier juif était en dehors des remparts, car le séjour dans la capitale leur était interdit. Dépossédés de ce terrain lors de la construction de la mosquée (1615-1665), les Karaïtes reçurent en dédommagement quelques maisons à Hasköy, quelques privilèges et une rente de 32 piastres.

La Porte de l'Hicanatissa. — Un peu à l'ouest de Bahcekapı s'ouvrait la Porte de l'Hicanitissa (πόρτα τῆς Ἱκανατίσσης)[1]. Le quartier environnant portait le même nom. Cf. Hicanatissa, p. 332. Entre la Porte du Pérama et la Porte de l'Hicanatissa s'étendait le quartier des Amalfitains. A celle de l'Hicanatissa commençait celui des Pisans. Cf. carte I, GH 5.

La Porte du Néorion. — Bahcekapı (Porte du Jardin), aujourd'hui détruit, a remplacé la Porte du Néorion (πόρτα τοῦ Νεωρίου)[2]. La flotte impériale y stationnait, soit pour la garde de la Corne d'Or, soit pour subir des réparations. Durant la dernière période de l'empire, la porte s'appelait aussi la Belle Porte (πύλη Ὡραῖα)[3] corruption de l'expression Porte du Néorion. L'historien Ducas se trompe certainement quand il affirme que la chaîne barrant la Corne d'Or était attachée à la Belle Porte ; il a confondu cette dernière avec la Porte d'Eugène placée plus à l'est. Du temps de P. Gylles[4] et de Leunclavius[5] la Porte du Néorion s'appelait Çifutkapı, Porte des Juifs, *Porta Huraea* (pour *Horaia* ou *Hebraïca* ?). Au XIIe siècle, le quartier des Génois s'étendait dans

(1) MM, III, 12, 16, 19.
(2) PACHYMÈRE, Bonn, I, 365 ; *PG*, CXLIII, 817 AB.
(3) PHRANTZÈS, Bonn, 254 ; *PG*, CLVI, 850 A ; DUCAS, Bonn, 282 ; *PG*, CLVII, 1096 B.
(4) *TC*, III, 1 ; 138.
(5) *Pand. Hist. Turc.*, 200.

la région voisine du Néorion, et dans les chartes qui leur confèrent certains privilèges, il est question de la *Porta Bonu* ou de la *Porta Veteris Rectoris*[1]. Cette dernière devait se trouver à l'échelle actuelle de Sirkeci. Cf. carte I, H 6.

La Porte d'Eugène. — Sur l'emplacement de Yalıköşkkapı était située la Porte d'Eugène (πόρτα τοῦ Εὐγενίου) qui devait son nom au quartier environnant appelé τὰ Εὐγενίου. Elle semble avoir reçu, à une certaine époque, le nom de *Marmora Porta*[2]. Elle était voisine de l'échelle de Timasius *(scala Timasii)*, appelée ainsi du nom d'un général contemporain d'Arcadius. La Porte d'Eugène se retrouvait, au XVIe siècle, dans Bostancikapı (Porte du Jardinier). Après la construction du Yaliköşk non loin de là, elle prit le nom de Yalıköşkkapı. Cet édifice a été démoli en 1871, lors de l'établissement de la voie ferrée.

L'intérêt de la Porte d'Eugène réside principalement dans le fait qu'auprès d'elle se dressait le Kentenarion (Κεντενάριον), imposante construction, d'abord simple tour à laquelle était attachée une des extrémités de la chaîne qui fermait l'entrée de la Corne d'Or. D'après Léon Diacre, elle fut établie par Nicéphore Phocas ; de très grands poteaux la soutenaient à travers le golfe (ἐπὶ φιτρῶν μεγίστων)[3]. Notons cependant que Cédrénus signale son existence en 823, quand il dit que le général Thomas fit sauter la chaîne pour permettre à sa flotte de pénétrer jusqu'aux Blachernes[4]. Cf. carte I, H 6.

II. — **Les murs du littoral de la Propontide**[5]

De la Pointe du Sérail au quartier de la Porte Dorée, la ligne des fortifications est formée, sur une longueur de 8 kilomètres, d'une simple muraille, de 12 à 15 mètres de hauteur, flanquée de 188 tours, avec au moins 13 ouvertures. Elle est l'œuvre de Septime-Sévère, de Constantin et de Théodose II. L'empereur Théophile est cité par un grand nombre d'inscriptions comme ayant spécialement travaillé à la réparer. Cette muraille a été coupée en huit endroits par l'établissement de la voie ferrée en 1871.

La Porte Sainte-Barbe ou Porte Impériale. — Topkapı,

(1) MM, III, IX, 53.
(2) *Ibid.*, II, 564.
(3) V, 2 ; Bonn, 78-79 ; *PG*, CXVII, 773 A.
(4) Bonn, II, 80 ; *PG*, CXXI, 965 A.
(5) AL. VAN MILLINGEN, *Byzantine Constantinople. The Walls*, 248-313.

aujourd'hui démoli, a remplacé la Porte Sainte-Barbe[1], voisine d'une église dédiée à la martyre de Nicomédie. Une autre église du voisinage, dédiée à saint Démétrius et appartenant au monastère du même nom, fit donner à la porte par la population grecque, après la conquête turque, l'appellation de Porte de Saint-Démétrius. La Pointe du Sérail portait déjà auparavant le nom d'*angulus sancti Demetrii*. Isidore de Kiev commandait cette partie des remparts au siège de 1453[2]. La porte reçut encore le nom de Porte de l'Est (ἑῴα πύλη), à cause de sa position à l'extrémité orientale de l'Acropole[3]. Cf. carte I, I 6.

Il faut probablement chercher à Topkapı la Porte Impériale dont il est question dans les récits du siège de 1453[4]. L'anonyme du manuscrit de Vienne confirme cette assertion en donnant à Topkapı le nom de Porte du Seigneur (αὐθεντικὴ πόρτα). Enfin l'ancien plan de Constantinople appelle encore cette porte d'un autre nom, *Porta delle Isole* (Porte des Iles). Ainsi une seule et même ouverture est désignée par les noms suivants : Porte de Sainte-Barbe, Porte de Saint-Démétrius, Porte de l'Est, Porte Impériale, Porte du Seigneur, Porte des Iles, Topkapı (Porte du Canon).

Sur la porte on lisait jadis cette inscription en l'honneur de Théophile :

Θεόφιλος ἐν Χ[ριστ]ῷ πιστὸς βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων ἐγκαινίσας τὴν πόλιν,

« Théophile, dans le Christ roi croyant et empereur des Romains, restaurateur de la ville ». Les deux tours de marbre qui flanquaient cette entrée, comme celle de la Porte Dorée, avaient également une inscription en l'honneur de Théophile. Le sultan Mahmut les fit démolir en 1816 pour construire son kiosque de marbre, situé un peu plus au sud. Nicéphore Phocas avait orné la porte de battants de bronze provenant de Tarse[5]. En face de la porte était placée l'échelle de l'Acropole (ἡ τῆς Ἀκροπόλεως σκάλα)[6].

Değirmenkapı[7]. — Le nom grec de cette porte est resté inconnu. Sur la courtine, immédiatement au nord, une inscription iambique formée d'une seule longue ligne appelait la bénédiction d'en haut sur les fortifications restaurées par Théophile :

(1) Cantacuzène, Bonn, III, 252 ; *PG*, CLIII, 245 AB ; Pachymère, Bonn, I, 270 ; *PG*, CXLIII, 716 B.
(2) Phrantzès, Bonn, 254 ; *PG*, CLVI, 850 A.
(3) Nicétas Choniatès, Bonn, 205 ; *PG*, CXXXIX, 501 B.
(4) Phrantzès, Bonn, 255 ; *PG*, CLVI, 850 B.
(5) Cédrénus, Bonn, II, 363 ; *PG*, 97 A.
(6) Théophane, I, 134.
(7) Cf. carte I, I 6.

Σὲ, Χριστέ, τεῖχος ἀρραγὲς κεκτημένος, | ἄναξ Θεόφιλος εὐσεβὴς αὐτοκράτωρ | ἤγειρε τοῦτο τεῖχος ἐκ βάθρων νέων | ,ὅπερ φύλαττε τῷ κράτει | σοῦ παντάναξ | καὶ δεῖξον αὐτὸ μεχρὶς αἰώνων τέλους | ἄσειστον ἀκλονητὸν ἔστ...[1],

« En te possédant, ô Christ, rempart qui ne peut être brisé, Théophile, roi et pieux empereur, a élevé ce mur sur de nouveaux fondements ; couvre cette enceinte de ta puissance, ô souverain de l'univers, et jusqu'à la fin des siècles montre-la inébranlable, indestructible ». Sur la première des tours au sud de la porte se lit une autre inscription : Πύργος Θεοφίλου πιστοῦ ἐν Χ[ριστ]ῷ μεγάλου βασιλέως αὐτοκράτορος, « Tour de Théophile, grand roi et empereur fidèle dans le Christ ». Au-dessus du texte on trouve une plaque de marbre avec la croix et la devise byzantine :

IC XC
NI KA

Sur la seconde tour au sud de Değirmenkapı, on lit une inscription plus brève : + Πύργος Θεοφίλου ἐν Χ[ριστ]ῷ αὐτοκράτορος, « Tour de Théophile empereur dans le Christ ». La troisième, la sixième, la septième et la neuvième tours ont conservé des fragments d'inscriptions similaires.

Léon Diacre signale sous l'église Saint-Phocas une poterne par laquelle pénétra, en 970, Léon Phocas, frère de Nicéphore, pour tenter un coup d'État[2]. Il est seul à signaler cette église et l'on peut se demander s'il ne s'agit pas de celle de Saint-Ménas qui se trouvait en effet dans la partie orientale de l'Acropole, près des Manganes.

Les Manganes. — Değirmenkapı et Demirkapı qui la suit donnent sur le quartier des Manganes. Ce dernier mot désignait, à proprement parler, l'arsenal byzantin des machines de guerre. Mais les Manganes représentaient aussi, sur le côté oriental de l'Acropole, une vraie cité, d'une animation intense dans les derniers temps de l'empire. On y rencontrait l'église et le monastère de Saint-Georges, le palais des Manganes, la tour des Manganes et l'église du Sauveur Ami-des-hommes avec son célèbre agiasma.

La tour des Manganes, construite par Manuel Comnène, était un ouvrage puissant qui aurait été, s'il faut en croire Nicétas Choniatès, le point d'attache d'une chaîne destinée à barrer l'entrée du Bosphore. L'autre bout aurait été fixé à la tour de Damalis ou d'Arcla, élevée sur un petit îlot, près du rivage de Chrysopolis[3].

(1) Mordtmann, *Esquisse*, n° 90, p. 51.
(2) IX, 4 ; Bonn, 146 ; *PG*, CXVII, 868 BC.
(3) Bonn, 268 ; *PG*, CXXXIX, 556.

Si Nicétas n'a pas confondu cette chaîne avec celle qui barrait l'entrée de la Corne d'Or, ce qui serait fort étrange chez un homme aussi bien placé pour étudier et connaître Constantinople, un double barrage aurait donc défendu le port : l'un entre les Manganes et Chrysopolis, l'autre entre la tour d'Eugène et Galata. Mais l'histoire des sièges de la ville ne mentionne jamais le premier, qui fut sans doute moins pratique, parce que d'une étendue trop considérable. Le Palais des Manganes s'appelait aussi le Philopation intérieur. Cf. aux palais impériaux urbains, p. 131-132 et carte I, I, 6-7.

Les Topoi et les alentours. — Demirkapı (Porte de Fer) représente une ancienne porte byzantine, probablement celle des Manganes. Non loin de là, les murs ont naguère révélé trois plaques de marbre avec une inscription ayant trait à des réparations entreprises par Michel III sous la direction de son oncle maternel Bardas, commandant des Scholaires. Un peu plus au sud de Demirkapı, les substructions de Sinanpaşaköşk contiennent l'agiasma du Saint-Sauveur. Encore plus au sud étaient situés l'église et le monastère de Saint-Lazare, où la piété byzantine vénérait le corps du ressuscité de Béthanie, ainsi que celui de Marie-Madeleine amené d'Éphèse.

Tout à côté de Saint-Lazare s'étageaient les Topoi (οἱ δὲ λεγόμένοι Τόποι πλησίον τοῦ ἁγίου Λαζάρου). D'après les patriographes[1], on désignait par ce nom des « lieux » particulièrement célèbres dont l'histoire remontait à la révolte du patrice Basiliscus sous Zénon, en 475 (cf. aux quartiers, pp. 398-399). Les Topoi marquaient, sur le littoral de la Propontide, l'extrémité méridionale de l'enceinte primitive de Byzance. Cf. carte I, H 7.

Des Topoi au Boucoléon. — Quatre autres portes sont encore reconnaissables dans la muraille au sud de Sinanpaşaköşk. Il faut chercher parmi elles : la poterne de Saint-Lazare (ἡ τοῦ ἁγίου Λαζάρου πυλὶς)[2], la petite Porte de l'Hodigitria ((ἡ μικρὰ πύλη τῆς Ὁδηγητρίας)[3]. La poterne dite de Michel le Protovestiaire (ἡ Μιχαὴλ τοῦ πρωτοβεστιαρίου πυλὶς)[4] est peut-être aussi représentée dans ce nombre, car on n'a pas encore réussi à les identifier. L'une de ces portes a sur le linteau une croix et à l'intérieur deux pièces de marbre avec cette inscription scripturaire :

(1) Th. Preger, III, 222.
(2) Pachymère, Bonn, II, 238 ; *PG*, CXLIV, 262 A.
(3) Ducas, Bonn, 41, 42, 283 ; *PG*, CLVI, 1096 B.
(4) Léon le Grammairien, Bonn, 289 ; *PG*, CVIII, 1121 C.

Ἀνύξαται μοὶ πύλας δικαιοσύνης ἵνα εἰσελθὼν ἐν αὐταῖς
ἐξομολογήσομαι τῷ Κυρίῳ +

« Ouvrez-moi les portes de la justice afin que, les ayant franchies, je puisse louer le Seigneur » (Ps. CXVII, 19).

Au delà du phare, Balıkhanekapı (Porte du quartier aux poissons) et Ahorkapı (Porte de l'écuyer) représentent deux autres portes byzantines, dont les noms restent inconnus. Ahorkapı conduisait peut-être aux écuries construites par Michel III près du Tzykanisterion. Le *Caballarion*, par où les empereurs sortaient à cheval pour leurs visites aux églises était également situé dans les parages du phare. Cf. carte I H, 7-8.

La première tour à l'ouest d'Ahorkapı, renversée par une tempête, fut rebâtie par Basile II en 1024, comme en témoignait l'inscription suivante en vers iambiques :

Ὃν τῆς θαλάσσης θραυσμὸς ἐν μακρῷ χρόνῳ κλυδώνι πολλῷ καὶ σφόδρῳ ῥηγγημένης πέσειν κατανάγκασε πύργον ἐκ βάθρων Βασίλειος ἤγειρεν εὐσεβὴς ἄναξ ἔτους ,ςψλϐ',

« La tour que la mer déchaînée avait fait crouler après un long assaut de ses flots impétueux, le pieux souverain Basile l'a relevée sur ses fondements en l'an 6532 (= 1023/4 J.-C.). »

On arrive bientôt au Boucoléon, palais impérial qui avait son port particulier. Une partie du palais est construite sur le mur même. La tour d'angle voisine est, à sa base, formée de séries de colonnes posées horizontalement et de grands blocs de marbre blanc qui continuent sur une autre face de la tour et sur le mur maritime. Dans cette même tour, mais du côté opposé à la mer, s'ouvre une citerne à six colonnes. Le Boucoléon communiquait avec la mer par une porte qui est probablement celle qu'on appelait la Porte Marine au xvie siècle. On l'appelait aussi *Porta Leonis*, *Porta Liona de la riva*, ou encore πόρτα τῆς ἀρκούδας (Porte de l'Ours), à cause des animaux représentés sur le quai avoisinant. Il y avait, en effet, au dire d'un pèlerin russe, « sous la muraille au pied de la mer, des ours et des aurochs en pierre »[1].

Au delà de la tour dont la base est constituée par des colonnes, en allant vers l'ouest, on rencontre une porte ancienne, dégagée vers 1920, et dont le vestibule est formé de beaux linteaux sculptés en marbre blanc. Sur un des linteaux on lit le monogramme de Justinien. Ces linteaux ne paraissent pas adaptés à l'architecture du vestibule ; ils ont dû appartenir à une autre construction. La porte proprement dite était surmontée d'un arc en plein cintre ;

(1) B. de Khitrowo, 235.

sur le linteau brisé on lit encore un fragment d'inscription, qui semble se rapporter à l'église Saint-Thomas τῶν 'Αμαντίου située non loin de là. C'était sans doute une des portes donnant accès au Grand Palais. Cf. carte I, GH 8.

Entre le Boucoléon et le Port Sophien. — Un peu à l'ouest du Boucoléon étaient l'église et le monastère des Saints-Serge-et-Bacchus (Küçükayasofya), ainsi que l'église Sainte-Pierre-et-Paul, aujourd'hui disparue. Au sud-est de ces constructions, dans le mur maritime s'ouvrait une petite porte qui était probablement à l'usage du monastère. C'est Çatladıkapı (Porte brisée) que l'on a faussement identifiée avec la Porte de Fer (ἡ Σιδηρὰ) des Byzantins[1]. Les deux montants de marbre qui la composent viennent probablement de la base de la statue équestre de Justinien qui se dressait sur la place de l'Augustéon. On y lit l'inscription suivante tirée des psaumes et d'Habacuc (III, 8) :

'Επιδήσι ἐπὶ τοὺς ἵππούς σου καὶ ἡ ἱππασία σου σω[τηρί]α ὅτι ὁ βασιλεὺς ἡμῶν ἐλπίζει ἐπὶ Κύριον ἐν τῷ ἐλέει το[ῦ 'Υψιστοῦ οὐ μὴ] σαλεύθη · οὐκ ὀφελήσι ἐν αὐτῷ καὶ υἱὸς ἀνομίας οὐ προσθήση τοῦ κακῶσε ἑαυτόν αἰνῶν ἐπικαλίσετο Κύριον · ἐκ τῶν ἐχθρῶν αὐτοῦ σωθήσετε · ἐξουδένωτε ἐνώπιον αὐτοῦ πονηρευόμενος τοῦς δὲ φοβού[μενον Κύριον] δωξάσι,

« Tu montes sur tes coursiers et ta chevauchée sera le salut. Car notre roi espère dans le Seigneur ; grâce à la miséricorde du Très-Haut, il ne sera pas ébranlé. L'ennemi ne prévaudra pas contre lui et le fils d'iniquité ne parviendra pas à lui nuire. Il a invoqué le Seigneur par ses louanges. Vous serez délivrés de ses ennemis. Disparaissez de sa vue, ô méchants ! Ceux qui craignent le Seigneur seront glorifiés ». Cf. carte I, G 8.

A l'ouest de l'église des Saints-Serge-et-Bacchus, à une petite distance, s'ouvrait le port Sophien, auquel on avait accès par une porte des remparts désignée parfois sous le nom de Porte de Sophie. Al. van Millingen l'a identifiée avec la Porte de Fer. Cf. aux ports, p. 223-224.

Le Kontoscalion. — A 150 mètres à l'ouest du port Sophien s'ouvre un autre port qui est celui que les Byzantins appelaient

(1) Mordtmann, *Esquisse*, nos 94, 96, 97, pages 54-55. Al. van Millingen, *Byzantine Constantinople, The Walls*, pp. 262-263, a démontré qu'il fallait plutôt voir la σιδηρὰ πόρτα dans la porte du port Sophien, comme le dit le pseudo-Codinus, Th. Preger, III, 257.

Κοντοσκέλιον, vocable transformé en Κοντοσκάλιον par le populaire (cf. aux ports, p. 221-223). Il était entouré de remparts à l'intérieur des terres. Sur une des tours occidentales les armes d'Andronic II Paléologue rappellent que cet empereur y fit des réparations. La Porte du Kontoscalion est signalée par les patriographes comme construite au début du VIIIe siècle[1]. Le quartier voisin, bâti en partie sur l'espace occupé jadis par le port, est toujours appelé Κοντοσκάλιον par les Grecs. Les Turcs lui donnent le nom de Kumkapı (Porte du Sable). Cf. carte I, F 8.

Entre Kumkapı et Langayenikapı (Porte nouvelle de Vlanga) une inscription placée sur une des tours parlait jadis des travaux de restauration entrepris en 1558 aux frais du despote de Serbie, Georges Brankovitch.

Langayenikapı, à l'est de Langabostanı (Jardin de Vlanga) possédait autrefois une inscription latine indiquant que la porte avait été réparée par les soins du préfet Constantin, après le tremblement de terre de 447. Le nom grec de cette porte est resté inconnu.

Entre le Kontoscalion et le port de Théodose et d'Éleuthère, au quartier dit Tülbenkcicami, il y avait jadis un port, découvert en 1819 et que l'on a identifié de façon satisfaisante avec celui de l'Heptascalon. Peut-être aussi faut-il y voir celui de Césarius, mais celui-ci pouvait être aussi dans la partie orientale du port de Théodose. Cf. aux ports, p. 220-221 et carte I, E 8.

Le port d'Éleuthère et de Théodose était entouré de murs aussi bien du côté de la terre que du côté de la mer. Il était même divisé en deux parties par un mur intérieur. Une tour, bâtie dans la mer, en gardait l'entrée. C'était la « tour de Bélisaire ». La légende voulait en effet que le fameux général de Justinien, tombé en disgrâce, y eût été enfermé, mais aucun document contemporain ne permet une pareille affirmation. Le port, comblé depuis longtemps est occupé par des jardins potagers, dits de Vlanga (Langa en turc), nom du quartier voisin. Le Lycus, petit ruisseau qui traverse la ville, se jette dans la mer en cet endroit. Cf. carte I, DE 8.

De Vlanga à Mermerkule. — A l'ouest de Langabostanı s'ouvre la porte dite Davutpaşakapi, dont le nom grec est inconnu. Pendant longtemps on y a vu, mais à tort, la Porte Saint-Émilien. On a fini par renoncer à cette identification, car il est aujourd'hui certain que la Porte Saint-Émilien s'ouvrait dans le mur de Constantin, donc bien plus à l'ouest. L'anonyme du manuscrit de

(1) Th. Preger, III, 257.

Vienne signale à Davutpaşakapı le fragment d'inscription suivant : Βασιλείου Μακεδῶνος...

La Porte de Psamathia (Samatyakapı) a conservé son nom ancien (πόρτα τοῦ Ψαμαθᾶ ou τῶν Ὑψομαθίων). Elle conduisait aux monastères de Sainte-Marie-Péribleptos et de Saint-Jean-Baptiste τῶν Στουδίου. Ce dernier était également desservi par sa porte particulière, qui porte aujourd'hui le nom de Narlikapı (Porte des grenades). C'est là que les moines attendaient l'empereur quand celui-ci venait au sanctuaire du Prodrome[1]. Sur une tour voisine de Narlikapı une inscription rappelait que l'empereur Manuel Comnène répara cette partie des murs en 1163. Cf. carte I, B 8-9.

A l'extrémité de la muraille maritime, dans l'angle formé par sa rencontre avec la muraille terrestre, étaient situés l'église et le monastère de Saint-Diomède, appelés aussi Jérusalem. La dernière tour de la muraille, Mermerkule (Tour de marbre), se dresse sur un petit promontoire. Elle est en grande partie construite avec de gros blocs de marbre et possède quatre étages. Avec les constructions qui l'environnent, elle semble avoir servi de prison militaire. Peut-être est-ce la prison de Saint-Diomède dont parlent plusieurs textes. Cf. carte I, A 10.

A l'endroit où la muraille maritime rejoint la muraille terrestre se trouve la Porte du Christ (Mermerkulekapı ou Dabagkapı, Porte de la tannerie). C'était en réalité une simple poterne. Près de là on voit les restes du môle destiné à protéger l'échelle où descendait l'empereur quand il se rendait par mer à la Porte Dorée. Cf. carte I, A 10.

(1) *De cer.*, Bonn, 563 ; *PG*, CXII, 1036 B.

DEUXIÈME PARTIE

LES QUARTIERS ET LES LOCALITÉS

Dans cette deuxième partie nous étudions sommairement les quartiers urbains et suburbains, ainsi que les localités de la banlieue européenne et asiatique. Nous rappelons aussi les monuments qui ont servi de points de repère de manière à présenter un ensemble aussi complet que possible de la topographie de Constantinople byzantine.

Par quartiers il faut entendre le plus souvent des maisons particulières importantes qui ont donné leur nom au voisinage immédiat : τὰ Κύρου, τὰ 'Ολυβρίου, τὰ Σφωρακίου, etc. Ces maisons étaient parfois très rapprochées les unes des autres, surtout dans les régions plus centrales. C'est ainsi qu'on en rencontre quatre derrière Sainte-Sophie : τὰ Βασιλίδος, Εὐούρανοι, τὰ Πατρικίας, τὰ 'Ροδανοῦ et six au nord de la même église et dans le voisinage de Sainte-Irène : τὰ 'Αλεξάνδρου, τὰ 'Αρκαδίου, τὰ Εὐβούλου, τὰ 'Ισιδώρου, τὰ 'Ρούφου, τὰ Σαμψών. Beaucoup de ces quartiers sont indiqués par le pluriel neutre τὰ (sous-entendu οἰκήματα, maison) et le nom du personnage qui en est l'éponyme ; d'autres sont au féminin pluriel et le nom sous forme d'adjectif : αἱ (sous-entendu οἰκίαι, maison, parfois θερμαί, bain) : 'Αρκαδιαναί, Κωνσταντιαναί, 'Ελενιαναί, etc.

Notre but est d'en indiquer la situation autant que faire se peut, de manière à déterminer l'emplacement des monuments publics et des sanctuaires qui y sont signalés. L'examen des textes nous a permis de rectifier plus d'une erreur chez nos devanciers et même de démontrer la fausseté de localisations communément admises depuis longtemps et dont la valeur n'avait jamais été examinée à la lumière des documents. Nous enrichissons ainsi la ville proprement dite de plus de soixante noms nouveaux ou de corrections devenues nécessaires.

Il est un certain nombre de quartiers et de localités de la banlieue qui demanderaient de plus longs développements. Ne pouvant les fournir dans un ouvrage d'ensemble, nous indiquerons du moins les sources principales d'information et la bibliographie de chaque sujet pour les lecteurs qui voudraient approfondir ces questions.

I. — Quartiers et monuments urbains

AARON (ἐνορία τοῦ 'Ααρὼν). *Éponyme* : inconnu, mais appartenant probablement à la famille des Aaron, connue depuis le XIe siècle. Cf. *EO*, XXXIII, 1934, 391-395.

Source: MM, I, 318.

Site. Cette localité, signalée par un acte patriarcal de 1352, était certainement en ville, comme le dit le texte : κατὰ θεοδόξαστον πόλιν.

ABBAKERA (τὰ 'Αββακερᾶ). *Étymologie.* Ce nom singulier viendrait, d'après le pseudo-Codinus, de la découverte dans ce quartier de grands tableaux de comptes (ἀββάκια). Une telle explication est purement fantaisiste.

Graphies: 'Αββακερᾶ, 'Αββάκερα, 'Αβάκιρα, 'Αββακηρᾶ. Lambécius, probablement sous l'influence de l'étymologie donnée par le pseudo-Codinus, écrit ἀβάκια, *PG*, CLVII, 601 A.

Monument: église Saint-Michel.

Sources: TH. PREGER, III, 270 ; *PG*, CLVII, 601 A.

Site. Ce quartier n'est connu que par le pseudo-Codinus, qui y place une église Saint-Michel construite par Léon Ier. Son texte précise toutefois que l'endroit était voisin du Xérolophos (πλησίον τοῦ Ξηρολόφου). Cela rend vaine toute tentative de rapprochement entre ἀββακερᾶ et ἀββᾶ Κύρου. Ce dernier sanctuaire, connu par le Synaxaire, se trouvait au quartier dit τὰ Σφωρακίου, *Syn. CP*, 216, c'est-à-dire à plus de deux kilomètres à l'est du Xérolophos. Comme celui-ci occupait tout le plateau qui forme la septième colline, à l'ouest de la ville, il est impossible de déterminer l'emplacement exact d'Abbakéra.

ACROPOLE ('Ακρόπολις). Dans l'antiquité, les Byzantins avaient concentré à l'Acropole les temples de leurs divinités. Sur la fin de sa vie, Constantin priva de leurs revenus ceux du Soleil, d'Artémis et d'Aphrodite, MALALAS, Bonn, 324 ; *PG*, XCVII, 484 C. Théodose le Grand en changea la destination. Du temple du Soleil il fit des maisons de rapport qu'il donna à Sainte-Sophie ; celui de Diane devint une maison de jeu que l'on continua d'appeler ναὸς ou temple et la rue voisine conserva son nom d'Élaphin ('Ελαφῖν) ; celui d'Aphrodite fut transformé en remise pour les voitures et fut donné au préfet du prétoire ; autour de l'édifice Théodose construisit des maisons pour les courtisanes de bas étage, *ibid.*, Bonn, 345 ; *PG*, XCVII, 516 AB. D'après le pseudo-Codinus, le temple de Zeus devint l'église Saint-Ménas, Th. Preger, I, 140.

Monuments: en dehors de l'église Saint-Ménas qui renfermait celle de Saint-Procope, monastère de Saint-Démétrius, église Saint-Phocas, orphelinat de Saint-Paul.

Sources: MALALAS, Bonn, 324, 345 ; *PG*, XCVII, 484 C, 516 AB ; THÉOPHANE, I, 396, 434 ; *Syn. CP*, 68, 214, 470, 534, 902 ; TH. PREGER, I, 140, 141, 148, 162 ; *PG*, CLVII, 469 B, 1077, 1096 ; *Alexiade*, XV, 7.

Site. L'acropole couronnait la première colline ; elle est en grande partie occupée par les bâtiments du Sérail. Cf. carte I, H 6.

ACROPOLITOU (οἶκος 'Ακροπολίτου). *Éponyme*, sans doute de la famille des Acropolitès, possesseur d'une maison construite dans le quartier des Constantinianae; avant lui elle avait appartenu à un Toubakès et à un Ibéritzès, TH. PREGER, I, 150.

ADDA (τὰ 'Αδδᾶ). *Éponyme.* Au dire du pseudo-Codinus, ce serait un certain Addas, magistros sous Constantin, mais il y a lieu d'en douter.

Graphies: 'Αδδᾶ, "Αδδα, "Αδα, ὁ "Αδας.

Monuments: églises de Saint-Michel et des Saints-Eulampios et Eulampia.

Sources: TH. PREGER, I, 146 ; III, 229 ; *PG*, CLVII, 561 A ; *Syn. CP*, 127, 204, 298, 741, 821, 920 ; SATHAS, *MB*, VII, 103 ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 136.

Site. La confusion que le pseudo-Codinus fait de l'église Saint-Thomas τὰ 'Αμαντίου avec celle de Saint-Michel τὰ 'Αδδᾶ permet de supposer que le quartier se trouvait à l'est du port Sophien. Cf. carte I, C 8.

Biblio. : R. JANIN, *Le port Sophien et les quartiers environnants*, *EB*, I, 1941, 145-147.

AETOS ('Αετὸς). *Étymologie:* aigle.

Il y avait à Constantinople deux quartiers qui portaient ce nom :

1o Une partie du Palais Sacré, située près de la Néa et à l'ouest de celle-ci, construite par Léon le Sage, qui y adjoignit une église de la Vierge, THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 335 ; *PG*, CIX, 532 B ;

2o Un point de la ville (ἐν μιᾷ τινι γωνίᾳ τῆς πόλεως ἥτις καὶ 'Αετὸς συνηθῶς κατονομάζεται), où Grégoire le Sinaïte et ses disciples passèrent six mois, vers la fin du XIIIe siècle, I. POMIALOVSKIJ, *Jilié vo sv. Grigoria Sinaita*, Saint-Pétersbourg, 1894, 34. Rien

n'indique malheureusement dans quelle partie de la capitale il faut chercher ce second Aétos.

AETHRION (Αἴθριον). *Étymologie :* probablement du latin *atrium*.

Monument : monastère de Saint-Michel.

Sources : Mansi, VIII, 882 C, 910 A, 930 D, 954 A, 1011 E, 1054 B ; E. Schwartz, III, 36, 47, 69, 129, 144, 164, 173. Ce monastère existait déjà en 448, E. Schwartz, II, I, 1, 147.

Site : inconnu.

AETIUS (Citerne d').

Monuments signalés comme voisins : monastères des Romains, de Mara, église des Saints-Serge-et-Bacchus.

Sources : Mansi, VIII, 882 C, 910 A, 930 D, 990 C ; E. Schwartz, III, 157, 173 ; *Syn. CP*, 266 ; *Typika*, I, 27.

Site. Probablement la citerne à ciel ouvert près de la porte d'Andrinople. Cf. aux citernes, pp. 196-197 et carte I, C 4.

AGOGOS (Ἀγωγός, aqueduc). L'aqueduc principal qui amenait l'eau en ville portait le nom de Valens qui le restaura en grand et lui donna sa forme définitive.

Monument : monastère d'Anastase qui est dit ἐν τῷ ἀγωγῷ ou πλησίον τοῦ ἀγωγοῦ.

Sources : Mansi, VIII, 907 C, 991 C, 1014 C, 1054 D ; E. Schwartz, III, 36, 47, 69, 129, 144, 157, 164, 174.

Site. Cf. aux aqueducs, pp. 192-193.

AGRICOLAOU (οἶκος Ἀγρικολάου). *Éponyme.* On ignore quel est ce personnage. La maison construite par Domninos, portait le nom d'Agricolaos au moment où écrivait le pseudo-Codinus.

Sources : Th. Preger, II, 148 ; *PG*, CLVII, 465 C.

Site. Cette maison se trouvait dans le quartier dit τὰ Μαυριανοῦ, c'est-à-dire sur la pente qui descend du Bazar vers la Corne d'Or. Cf. Maurianou, pp. 358-359.

ALEXANDRIAS (τὰ Ἀλεξανδρίας). *Éponyme.* Au dire du pseudo-Codinus, ce serait une dame romaine nommée Alexandria, venue à Constantinople sous Théodose le Grand et qui aurait fondé un monastère sous le vocable de sainte Dominica.

Graphies : τὰ Ἀλεξανδρίας, Ἀλεξανδρείας, Ἀλεξάνδρου.

Monument : monastère de Sainte-Dominica.

Source : Th. Preger, III, 275.

Site. Il est inconnu, à moins qu'il ne faille identifier ce quartier avec le suivant, ce qui paraît difficile à admettre. En effet, autant qu'on peut se fier à l'ordre suivi par le pseudo-Codinus, le monastère de Sainte-Dominica semble avoir été dans la vallée du Lycus.

ALEXANDROU (τὰ Ἀλεξάνδρου). *Éponyme.* Il ne saurait être question du comte Alexandre signalé en 531 par Théophane, I, 181, car Socrate parle de ce quartier un siècle plus tôt.

Monuments : une église des novatiens, un bain public qui brûla en même temps que la maison lors de la révolte des Nika (18 janvier 532).

Sources : Socrate, *PG*, LXVII, 325 C ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 622 ; *PG*, XCII, 877 B.

Site. Au nord de Sainte-Irène.

AMANTIOU (τὰ Ἀμαντίου). *Éponyme.* Le pseudo-Codinus dit que ce fut Amantios, parakoimomène d'Anastase (491-518), qui aurait construit là l'église Saint-Thomas. Cette attribution paraît fort douteuse, car l'église Saint-Thomas existait déjà en 438, puisque les reliques de saint Jean Chrysostome y furent alors déposées. On la retrouve aussi en 463. C'est pourquoi M. Gédéon pensait que cet Amantios est celui qui fut consul en 344-345.

Graphies : τὰ Ἀμαντίου, Ἀμάντου, Ἀμάντων.

Monuments : Église Saint-Thomas, monastère de l'impératrice (τῆς αὐγούστης).

Sources : Théophane, I, 112 ; Cédrénus, Bonn, I, 610 ; *PG*, CXXI, 664 A ; Th. Preger, III, 249 et note ; M. Gédéon, *BH*, 173.

Site. Le quartier dit τὰ Ἀμαντίου se trouvait à l'est du port Sophien et au bord de la mer. Il voisinait avec τὰ Ἀδδᾶ, car l'église Saint-Thomas est indiquée tantôt dans l'un et tantôt dans l'autre de ces quartiers. L'incendie de 886 brûla cette église qui est dite πλησίον τῶν Σοφιῶν, Theophan. contin., Bonn, 354 ; *PG*, CIX, 372 A ; ἐν τῇ λεγομένῃ Σιδηρᾷ, Cédrénus, Bonn, II, 250 ; *PG*, CXXI, 1136-1137. Cf. carte I, C 8.

Biblio. : R. Janin, *Le port Sophien et les quartiers environnants*, *EB*, I, 139-145.

ANASTASIAS (τὰ Ἀναστασίας). *Éponyme.* D'après le pseudo-Codinus, ce serait Anastasie, femme de Tibère et belle-mère de Maurice. Celui-ci bâtit le palais en son honneur.

Source : Th. Preger, III, 255-356.

Site. Ce palais se trouvait près du port Sophien, au dire du pseudo-Codinus, *loc. cit.*

ANASTASIOU (τὰ 'Αναστασίου). *Éponyme.* C'est le patriarche de ce nom (730-734).

Sources: Syn. CP, 405, 829 ; *BH*, 60, 111.

Site. Cette maison est signalée par les Synaxaires dans le quartier urbain dit Oxeia. Cf. Oxeia, pp. 370-371.

ANDREOU (τὰ 'Ανδρέου). *Éponyme:* soit le cubiculaire d'Anastase mis à mort par Justin Ier, Théophane, I, 165, soit le logothète André, préfet de la ville en 553, *ibid.*, I, 239.

Source: Chron. Pasch., Bonn, I, 491 ; *PG*, XCII, 709 B.

Site. Cette maison est signalée dans le Néorion en 559. Cf. Néorion, p. 367.

ANEMODOULION ('Ανεμοδούλιον). *Étymologie :* lutte des vents.

Monument voisin: église Sainte-Barbe.

Source: Th. Preger, 37.

Site. Cf. aux monuments, pp. 100-101.

ANTHEMIOU (τὰ 'Ανθεμίου, 'Ανθημίου). *Éponyme.* Le pseudo-Codinus affirme que ce fut Anthémius, magistros que Marcien couronna empereur et qu'il envoya à Rome en cette qualité, après lui avoir donné sa fille en mariage. Il y a là une erreur manifeste. Marcien donna bien sa fille en mariage à Anthémius, mais c'est seulement en 467 que celui-ci fut envoyé en Occident par Léon Ier. Le vrai fondateur du palais semble bien être Anthémius, préfet en 413 ; l'empereur d'Occident était son petit-fils.

Monuments: église Saint-Thomas, bain, asile de vieillards.

Sources: Th. Preger, III, 251 ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 591 ; *PG*, XCII, 816, 823, 828 ; *BH*, 174-175 ; A. Pap. Ker., *Varia*, 27 ; *Acta SS.*, nov. III, 803 ; *Syn. CP*, 837.

Site. L'anonyme de Banduri, parlant de ces édifices, fait précéder sa notice de ce titre : περὶ τῶν 'Ανθημίου πλησίον τῶν Κύρου ; Th. Preger, III, 251 en note. La position de τὰ 'Ανθημίου est donc déterminée par celle de τὰ Κύρου. Or ce quartier se trouvait entre la citerne de Mocius et l'église Saint-Romain ἐν τοῖς 'Ελεβίχου, *Syn. CP*, 241 ; Mansi, VIII, 1055 ; E. Schwartz, III, 70. L'église Saint-Romain voisinait avec la porte de même nom (auj. Topkapı). Au 20 novembre on rencontre une synaxe de saint Thomas ἐν τοῖς Κύρου πλησίον τοῦ ἁγίου Μωκίου, *Syn. CP*, 241, et le 23 juillet, une église du même saint ἐν τοῖς 'Ανθεμίου, *ibid.*, 836. Il s'agit

à peu près sûrement du même sanctuaire. On est donc fondé à localiser τὰ 'Ανθημίου au nord de la citerne de Mocius et au sud-sud-est de τὰ Κύρου. On se demande dès lors pour quelle raison Mordtmann a placé ce quartier au Myrelaion, *Esquisse*, n° 113, p. 63. Cf. carte I, B 6.

Biblio.: J. Pargoire, « *A propos de Boradion* », *BZ*, XII, 1903, 467-469.

ANTHIMOU (τὰ 'Ανθίμου). *Éponyme :* le patriarche Anthime déposé en 536. Il avait sa maison ἐν τοῖς 'Ορμίσδου, *Mansi*, VIII, 955 C, mais il possédait aussi un proasteion ailleurs, *ibid.*, VIII, 946 C, près de l'église Saint-Isaïe, *ibid.*, VIII, 943 E, 946 C, c'est-à-dire dans le quartier de Dexiocratès sur la Corne d'Or.

Cf. Hormisdou et Dexiocratianae.

ANNES (τὰ "Αννης). Il s'agit d'un palais que se fit construire Anne, femme de Léon III l'Isaurien (717-741), Th. Preger, III, 251.

Site inconnu.

ANTIOCHOU (τὰ 'Αντιόχου). *Éponyme.* Ce serait Antiochus, patrice, préposite et baïoulos d'Arcadius, si l'on en croit le pseudo-Codinus.

Il y avait deux quartiers de ce nom et que l'on a parfois confondus. L'un était voisin de l'hippodrome et l'autre situé sur la Corne d'Or.

1° Le palais dit τὰ 'Αντιόχου était au nord-ouest de l'hippodrome ; près de là on rencontrait l'église Sainte-Euphémie de l'hippodrome, qui est dite ἐν τοῖς 'Αντιόχου par les Synaxaires, *Syn. CP*, 49, 813. C'est par là qu'une partie des troupes pénétrèrent dans l'hippodrome et massacrèrent la foule pendant la révolte des Nika (janvier 532).

Monument: église Sainte-Euphémie, dite aussi de l'hippodrome.

Sources: Chron. Pasch., Bonn, I, 626 ; *PG*, XCII, 885 B ; Malalas, Bonn, 430 ; *PG*, XCVII, 633 ; Syméon Magister, Bonn, 757 ; *PG*, CIX, 820 C ; *Syn. CP*, 49, 813.

Le palais d'Antiochus devint la propriété de l'État et l'on y établit une institution de bienfaisance. Le curateur en était Éthérios en 560, Théophane, I, 235, que l'on retrouve avec la même fonction sous Justin II, *Acta SS.*, nov. III, LXV, 76. Romain III y enferma ses sœurs Zoé, Théodora et Théophano, Theophan. contin., Bonn, 471 ; *PG*, CIX, 489 C ; Syméon Magister, Bonn, 727 ; *PG*, CIX, 820 C ; cf. carte I, C 7.

Biblio.: Ducange, II, xvi, 5.

2° Le deuxième quartier dit τὰ Ἀντιόχου était situé sur la Corne d'Or. La preuve en est l'existence en cet endroit de l'église Saint-Élisée, *Syn. CP*, 191, 264, 749, 754 ; *BH*, 113. De son côté l'anonyme anglais écrit vers 1190 : *in loco Antiochi in via Blachernes est ecclesia sancti Helie et est in ipsa de melote ejus*, S. G. Mercati, *Santuari*, n° 34, p. 153. Cette église Saint-Élie ne peut être que celle du Pétrion. C'est donc très probablement dans la partie du Pétrion voisine de la Corne d'Or que se trouvait le second quartier dit τὰ Ἀντιόχου. C'est là en effet qu'il faut chercher l'église Saint-Élisée des Synaxaires. Cf. carte I, E 4.

APPIONOS (τὰ Ἀππίωνος). *Éponyme :* très probablement le préfet du prétoire sous Justin Ier.

Sources : Chron. Pasch., Bonn, I, 612 ; *PG*, XCII, 860 B ; Malalas, Bonn, 411 ; *PG*, XCVII, 608 AB.

Site. D'après ces deux auteurs, le palais d'Appion se trouvait sur une pente. En effet, un jour que les Verts descendaient de l'hippodrome, par les portiques de Moschianos, ils furent insultés par les gens de cette maison. Il est difficile de dire sur quel versant elle était, mais ce ne devait pas être loin de l'hippodrome.

APSIS (ἡ Ἀψὶς) : *Étymologie :* Voûte. Théoctiste, patrice et logothète du drome, tuteur de Michel III, se bâtit une maison en cet endroit, avec un bain et un parc.

Sources : Georges Moine, Bonn, 816 ; *PG*, CIX, 1037 A ; Théodose de Mélitène, 160.

Site. L'Apsis faisait partie du Palais impérial et n'était autre que celle du Triconque. Pour être plus près de la cour et en mesure de mieux remplir ses fonctions, Théoctiste s'y était aménagé une demeure particulière.

ARCA (Ἄρκα). *Étymologie :* Caisse publique.

Source : Chron. Pasch., Bonn, I, 695 ; *PG*, XCII, 972 A.

Site. Au cours d'une émeute en 603, un incendie allumé par les factions brûla tous les édifices depuis le palais de Lausus jusqu'à l'Arca, en face du forum de Constantin (ἕως τῆς Ἄρκας ἄντικρυ τοῦ φόρου Κωνσταντίνου). C'est donc au sud-ouest de cette place qu'il faut localiser l'Arca.

ARCADIANAE (αἱ Ἀρκαδιαναί). *Étymologie :* ce nom venait des bains d'Arcadius.

Graphies : αἱ Ἀρκαδιαναί, ἡ Ἀρκαδιανές, ὁ Ἀρκαδιανές, τὰ καλούμενα Ἀρκαδιανά.

Monuments : églises des Saints-Michel et Gabriel, métochion de Saint-Constantin ; près de là église de Sainte-Euphémie, monastère de Maximina. Maisons civiles : celle de Nicolas Androsalitès, desservant de Saint-Diomède à l'arrivée de Basile le Macédonien à Constantinople ; il y fut enterré et sa maison devint le métochion de Saint-Constantin ; maison de Constantin ὁ Βάρβαρος, protecteur de saint Basile le Jeune.

Sources : Comte Marcellin, *PL*, LI, 920 C ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 566 ; *PG*, XCII, 777 AB ; Procope, *De aedif.*, II, 11 ; Bonn, III, 205 ; éd. J. Haury, III, 41-42 ; Theophan. contin., Bonn, 256 ; *PG*, CIX, 1089 A ; Théodose de Mélitène, 74 ; Mansi, X, 854 C ; *Syn. CP*, 763 ; *BH*, 186 ; S. J. Vilinskij, *Jitie sv. Vasilija Novago*, I, Odessa, 1911-1913, 159, 163, 300, 305, 307.

Site. Le pseudo-Codinus dit que le rempart de la Byzance primitive passait par les Topoi et s'infléchissait en direction de l'Acropole par les Manganes et les Arcadianae, Th. Preger, I, 141. Il s'ensuit que les Arcadianae se trouvaient sur la pente orientale de la première colline. Le même auteur dit aussi que la statue d'Arcadia, seconde femme de Zénon, se dressait près de l'escalier qui conduisait aux Topoi, dans les parages de l'église Saint-Michel εἰς Ἀρκαδιανάς, *ibid.*, II, 164. Procope est encore plus explicite. Il expose que celui qui vient par mer de la Propontide voit à sa gauche les thermes d'Arcadius ; le portique construit par Justinien descendait vers l'est jusqu'au rivage, en sorte que les promeneurs pouvaient causer avec ceux qui passaient en barque ou en bateau. L'empereur avait orné ce portique de statues, parmi lesquelles celle de sa femme Théodora sur une colonne de porphyre, *loc. cit.* Le site des Arcadianae est donc bien nettement défini : la descente vers la Propontide, probablement entre Sainte-Irène et Gülhane. Cf. carte I, H 7.

Biblio. : Ducange, I, xxvii, 4.

ARCADIAS (τὰ Ἀρκαδίας). *Éponyme :* Arcadia, fille d'Arcadius.

Monument : église Saint-André construite par elle.

Source : Chron. Pasch., Bonn, I, 566 ; *PG*, XCII, 777 B.

Site. Ducange pensait que cette église était celle de Saint-André ἐν τῇ Κρίσει, à l'ouest de Saint-Mocius. M. Gédéon est du même avis. Si la chose est exacte, ce que l'on ne peut prouver, c'est donc à l'ouest de la ville qu'il faut chercher le quartier dit τὰ Ἀρκαδίας.

Biblio. : Ducange, IV, v, 3 ; M. Gédéon, *BH*, 196.

ARCADIOU (τὰ Ἀρκαδίου). *Éponyme :* peut-être l'empereur Arcadius.

Monuments : monastère du Christ-Sauveur, xénôn.

Sources : PROCOPE, *De aedif.*, I, 2 ; Bonn, III, 183 ; éd. J. Haury, III, 19 ; *Cod. Chisian.*, 8, p. 8.

Site. Procope place le xénôn en face de celui de Samson (ἀπεναντίον αὐτῷ). C'est donc dans la rue qui sépare Sainte-Sophie de l'enceinte du Sérail qu'il faut localiser cet établissement ou non loin de là.

Biblio. : DUCANGE, IV, IX, 10.

AREOBINDOU (τὰ 'Αρεοβίνδου). *Éponyme.* D'après les patriographes, ce serait Aréobindos, sous Justin I[er]. Un autre Aréobindos est signalé comme consul en 434-435 et stratège en 450. Le vrai éponyme est certainement le mari de Juliana Anicia, qui fut stratège, puis consul en 506 et qui pourrait s'identifier avec celui que les patriographes indiquent sous Justin I[er].

Monuments : palais d'Aréobindos, bain, églises de la Théotocos, flanquée plus tard d'un monastère, de Saint-Zacharie ; oratoire de Sainte-Parascève, monastère de Pierre.

Sources : GEORGES MOINE, Bonn, 822 ; *PG*, CIX, 884 A ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 235 ; *PG*, CVIII, 1068 D ; THÉODOSE DE MÉLITÈNE, 164 ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 699 ; *PG*, CXXI, 764 C ; THÉOPHANE, I, 145, 277 ; NICÉPHORE CALLISTE, *PG*, CXLVII, 413, 458 ; TH. PREGER, III, 237-238 ; *Syn. CP*, 458, 690 ; *Acta SS.*, mart. III, 28 B.

Site. Ce quartier a été identifié par Sc. Byzantios, II, 12, et par M. Gédéon, *BH*, 71, avec le moderne Hasköy, de l'autre côté de la Corne d'Or, en face de Balata, parce qu'il y existe encore une église dédiée à sainte Parascève, qui, d'après eux, remplace celle que les synaxaires placent près de la Théotocos τῶν 'Αρεοβίνδου. Il faut renoncer à cette identification. En effet les patriographes ne mettent point τὰ 'Αρεοβίνδου parmi les quartiers pératiques, c'est-à-dire situés en dehors de la ville, mais parmi ceux qui étaient à l'intérieur des remparts (cf. TH. PREGER, III, 237, 309, 313). De plus le bain τὰ 'Αρεοβίνδου était sûrement en ville, car Théoctiste y alla encore avant de se rendre au Palais où il fut assassiné. Enfin l'éponyme, mari de Juliana Anicia, devait habiter près de sa femme, dont la maison familiale était dans le quartier τὰ 'Ολυβρίου. Il en résulte que τὰ 'Αρεοβίνδου devait faire partie des Constantinianae. Cf. carte I, EF 5.

Biblio. : R. JANIN, *Quelques quartiers mal connus, Mémorial Louis Petit*, 1948, 222-225.

ARMAMENTON ('Αρμαμέντον). *Étymologie :* dépôt de chars, arsenal.

Monument : statue de Phocas.

Sources : THÉOPHANE, I, 274, 297 ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 709 ; *PG*, CXXI, 1084 A ; TH. PREGER, 68 et note ; II, 168.

Site. Ces divers textes disent que l'Armamenton était situé derrière la Magnaure. Cf. Magnaure au Palais impérial, pp. 117-119.

ARMATIOU (τὰ 'Αρματίου). *Éponyme.* Au dire des patriographes, ce serait Armatios, le général qui trahit Basilisque au profit de Zénon (477), devint ensuite stratège et fut mis à mort pour tentative d'usurpation.

Graphies : τὰ 'Αρματίου, 'Αρμάτου, 'Αρματίου, 'Αρμάτων, 'Αρμάτιος.

Monuments : églises de la Théotocos, de Saint-Antoine et de Saint-Ménas, bain public et asile de vieillards.

Sources : *Syn. CP*, 404, 492, 834, 836, 908 ; TH. PREGER, I, 142, 149 ; III, 238 ; KURTZ, *Vita s. Theophano*, 18.

Site. M. Gédéon, *BH*, 78-79, a prétendu qu'il faut chercher ce quartier au moderne Sarmaşik, voisin de la porte d'Andrinople, sous prétexte que les noms turcs ne sont souvent qu'une déformation des noms grecs. Il connaissait cependant l'opinion de Mordtmann, aujourd'hui universellement adoptée, d'après laquelle τὰ 'Αρματίου se trouvait le long de la Corne d'Or, près de la porte d'Unkapan ou plutôt depuis le pont du Gazi jusqu'à la place d'Eminönü, *Esquisse*, n[os] 16, 74 ; p. 10 et 43. Cette opinion se fonde sur le tracé du mur de Constantin. D'après les patriographes, il aboutissait à la Corne d'Or au quartier τὰ 'Αρματίου. Il semble que dans les derniers temps de l'empire byzantin cet endroit était plus ordinairement désigné sous le nom de Plateia (Πλατεῖα). Cf. ce mot, p. 380 et carte I, F 5.

Biblio. : DUCANGE, II, XVI, 8 ; MORDTMANN, *Esquisse*, n[os] 16 et 74 ; p. 10, 43 ; R. JANIN, *Quelques quartiers mal connus, Mémorial Louis Petit*, 218-222.

ARSENIOU (κελλία 'Αρσενίου). *Éponyme :* le patriarche Arsène Autorianos (2[o] 1261-1267).

En juillet 1365, le patriarche Philothée et le synode sont réunis dans ces cellules pour prendre une décision, MM, I, 475.

Site : inconnu ; peut-être au patriarcat.

ARTABASDOU (τὰ 'Αρταβάσδου). *Éponyme :* Artabasde qui ravit le trône à Constantin V et régna de 741 à 743.

Il avait sa maison à l'endroit dit τὰ Πρασινά, où se trouvait un asile de vieillards, TH. PREGER, III, 239.

Site. Probablement dans le Zeugma ou tout près de là, si l'on peut se fier à l'énumération des quartiers par le pseudo-Codinus.

ARTOPOLEIA (Ἀρτοπωλεῖα, boulangeries).

Site. Ce quartier se trouvait sur la Mésé, entre le forum de Constantin et celui de Théodose, peut-être à la hauteur du Bazar, mais sûrement plus au sud. La preuve en est l'itinéraire suivi par la cour quand elle se rendait aux Saints-Apôtres ou à Saint-Mocius ou qu'elle en revenait, *De cer.*, Bonn, 56, 84, 106 ; *PG*, CXII, 228 C, 233 C, 280 A, 296 B. Le quartier s'étendait des deux côtés de la Mésé. Le pseudo-Codinus le signale comme orné de multiples statues, entre autres deux de Gorgones, placées de part et d'autre de la rue et dont l'une a été retrouvée en 1870 et placée depuis au Musée des antiquités, MORDTMANN, *Esquisse*, nº 122, p. 69. Il y avait aussi huit colonnes, TH. PREGER, II, 174, 207. D'après Nicéphore Calliste, Constantin avait érigé une grande croix sur une colonne de marbre dans l'Artopoleion, *HE*, VIII, 22 ; *PG*, CXLVI, 121 B. Cf. carte I, FG, 5.

Biblio.: DUCANGE, I, XXIV, 9 ; SC. BYZANTIOS, I, 424 ; MORDTMANN, *Esquisse*, nº 122, p. 69 ; FR. W. UNGER, 163-165.

ARTOTYRIANOS (Ἀρτοτυριανὸς οἶκος). Ce nom venait sans doute des deux mots ἄρτος et τύρος (pain et fromage), denrées que l'on vendait en cet endroit.

Monument: église Sainte-Barbe.

Source: TH. PREGER, 29 ; II, 164, 175, 203.

Site. Ce quartier n'est connu que par les patriographes dont le texte est d'ailleurs assez bizarre. Ils disent que les troupeaux de porcs conduits à l'abattoir, après s'être engagés dans le quartier des boulangeries (Ἀρτοπωλεῖα) s'arrêtaient sous la voûte de l'Artotyrianos et refusaient d'aller plus loin ; pour les y contraindre il fallait les frapper jusqu'à ce que le sang coulât. Ils signalent sur cette voûte la statue du poète Ménandre dont nous avons parlé ailleurs (cf. aux monuments, p. 101).

Le récit des patriographes relatif aux troupeaux de porcs indique nettement que l'Artotyrianos faisait partie des Artopoleia et que là on descendait vers le Kontoscalion ou un peu plus à l'est, où se trouvaient les abattoirs, comme il y en eut plus tard sous les Turcs. L'Artotyrianos devait être quelque peu en contrebas du sommet de la colline, dans la direction de la Propontide.

Biblio.: SC. BYZANTIOS, I, 532.

ASPAROS (Ἄσπαρος κινστέρνη, Citerne d'Aspar). L'éponyme est Aspar, général goth au service de l'empire, mis à mort par Léon Ier. Cette citerne fut commencée par lui, près du vieux mur de la ville (πλησίον τοῦ παλαιοῦ τείχους), *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 593 ; *PG*, XCII, 820 A.

Monuments voisins : Monastères des Romains, de Kaïouma, de la Théotocos τὰ Κορώνης, de Chrysobalanton, de Manuel, monastère familial de sainte Théodosie.

Sources: THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 164 ; *PG*, CIX, 184 A, 452 A ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 637, 803 ; *PG*, CIX, 697 D, 884 C ; *Syn. CP*, 240 ; E. SCHWARTZ, III, 144 ; *Acta SS.*, jul. VI, 629 A ; nov. IV, 704 C.

Site. Cf. aux citernes, pp. 197-198 et carte I, DE 4.

ASPAROS (Ἄσπαρος οἶκος). *Éponyme :* très probablement le précédent. Sa maison passa plus tard au parakoimomène Basile, d'après le pseudo-Codinus, TH. PREGER, I, 188.

Site : inconnu, car rien ne prouve qu'elle fût dans les parages de la citerne d'Aspar.

ASTERIOU (τὰ Ἀστερίου). *Éponyme* inconnu, mais antérieur au VIe siècle, peut-être le fondateur du monastère de ce nom.

Monument : monastère τῶν Ἀστερίου.

Sources : Mansi, VIII, 882 C, 910 A, 930 D, 987 D, 1054 B ; E. SCHWARTZ, III, 34, 45, 69, 129, 144, 157, 164, 175.

Site. Rien ne permet de dire où se trouvait ce quartier, car le monastère n'est signalé qu'en 518 et 536 sans aucune indication topographique, mais il était sûrement dans le diocèse de Constantinople.

AUGUSTEON (Αὐγουσταῖον).

Monument voisin : église d'Alexis, NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 307 ; *PG*, CXXXIX, 588 CD, 589 A.

Site : cf. aux places publiques, pp. 65-67 et carte I, H 7.

AURELIANAE (αἱ Αὐρηλιαναί). *Éponyme :* Aurélien, consul en 400.

Monuments : église Saint-Étienne, plus tard flanquée d'un monastère ; église Saint-Étienne des novatiens.

Sources : THEOPHAN CONTIN., Bonn, 323 ; *PG*, CIX, 340 A ; CÉDRÉNUS. Bonn, II, 239 ; *PG*, CXXI, 1125 C ; THÉODORE LECTEUR, *PG*, LXXXVI, 221-224 ; TH. PREGER, III, 280 ; *Typika*, I, 30 ; M. GÉDÉON, *BH*, 213 ; *BIRC*, XIII, 70.

Site. C'était près de la Péribleptos (τὸν πλησιάζοντα τῆς Περιβλέπτου), dit le typicon de la Cosmosotira, *BIRC*, XIII, 70 ; les patriographes disent près du Sigma, TH. PREGER, III, 280. C'est donc dans la partie occidentale du Xérolophos, tandis que le plan de Mordtmann le place à l'est, ce qui est trop éloigné de la Péribleptos. Cf. carte I, C 8.

BARBARA (Ἁγία Βαρβάρα, Sainte-Barbe). *Éponyme :* une église de sainte Barbe située sur le Propontide, presque à l'extrémité du cap formé par la première colline, donna son nom au quartier environnant. Dans le rempart était percée une petite porte, appelée de Sainte-Barbe (auj. Topkapı).

Monuments : église Sainte-Barbe, petit monastère de Saint-Nicolas.

Sources : Pachymère, Bonn, I, 270 ; *PG*, CXLIII, 716 B ; Cantacuzène, Bonn, III, 232 ; *PG*, CLIV, 245 AB ; Th. Preger, III, 283.

BARBAROU (οἶκος τοῦ Βαρβάρου). *Éponyme :* Basile, parakoimomène sous Constantin Porphyrogénète et surnommé Barbaros. Cette maison, qui avait appartenu à Aspar, fut donnée par l'empereur à Basile, puis à Apoganem et enfin à Krikorikios, frère de ce dernier, Constantin Porphyrogénète, Bonn, II, 185-186 ; Th. Preger, II, 188.

Site : inconnu.

BARDA (οἶκος Βάρδα). *Éponyme :* le césar Bardas, oncle maternel de Michel III.

Source : Georges Hamartolos, *PG*, CX, 1124 AB.

Site. Cette maison, qui est dite ailleurs maison du César, était voisine de l'Hodigitria, d'après Georges Hamartolos.

BARSUMIOU (τὰ Βαρσυμίου). *Éponyme :* Barsumias, préfet du prétoire en 559. Sa maison fut incendiée au cours d'une émeute, Malalas, Bonn, 491, *PG*, XCVII, 709 C.

Site. D'après le texte de Malalas, il semble qu'elle se trouvait entre le forum de Constantin et l'Augustéon.

BASILIDOU (τὰ Βασιλίδου). *Éponyme.* Ce serait, d'après les patriographes, le patrice Basilidès, questeur sous Justinien.

Graphies : τὰ Βασιλίδου, Βασιλίδους, Βασιλίδος.

Monument : église Saint-Nicolas.

Sources : *Alexiade*, II, 5 ; Th. Preger, III, 279 ; *PG*, CLVII, 608 CD ; *Byz. Ven.*, XXI, 27 A ; G. Anrich, *Hagios Nikolaos*, I, 350-351, 353 ; ΑΙΣ, IV, 357.

Site. M. Gédéon, *BH*, 48, 311-312, a prétendu qu'il fallait chercher ce quartier et cette église Saint-Nicolas dans les parages des Blachernes. Or tous les textes quelque peu explicites qui parlent de celle-ci la placent uniformément tout près de Sainte-Sophie. C'est Anne Comnène qui le dit ; ce sont les récits de deux miracles opérés par saint Nicolas ; c'est une paraphrase métrique d'un de

ces miracles par Nicéphore Calliste. Ce dernier situe l'église derrière Sainte-Sophie, près des portiques orientaux. Il y avait d'ailleurs là le « passage de Saint-Nicolas » (διαβατικὰ τοῦ ἁγίου Νικολάου) dont parle le *Livre des cérémonies*, I, 35, Bonn, 183 ; *PG*, CXII, 428 AD. C'est donc de ce côté, c'est-à-dire au chevet de Sainte-Sophie que se trouvait τὰ Βασιλίδου.

Biblio. : R. Janin, *Les églises Saint-Nicolas*, *EO*, XXXI, 1932, 408-410.

BASILIKE (Βασιλικὴ Πύλη, Porte impériale). On distingue trois portes impériales, toutes trois ouvertes dans le rempart maritime.

La première et la plus connue était à Zindankapı, d'après J. Pargoire, *La porte Basiliké*, *EO*, IX, 1906, 30-32 à Ayasmakapı, d'après S. Salaville, *Note de topographie constantinopolitaine*, *EO*, XII, 1909, 262-264.

Monuments : palais, église Saint-Acace.

Sources : Socrate, *PG*, LXVII, 732 A ; Th. Preger, III, 253.

La deuxième porte impériale était au nord-ouest de la première. Il faut l'identifier avec Balatkapı ou Porte du Palais, S. Salavlile, *op. cit.*, 264. Cf. carte I, D 2.

Enfin une troisième se trouvait plus à l'est, à la Pointe du Sérail, Phrantzès, Bonn, 255 ; *PG*, CLVI, 850 B. C'est très probablement la porte de Sainte-Barbe, devenue plus tard porte du Sérail.

BASILIOU (οἶκος Βασιλείου). La même que celle de Barbaros (cf. à ce mot, p. 298).

BASILISCOU (τὰ Βασιλίσκου). *Éponyme.* Patriographes et chroniqueurs s'accordent à dire que c'est Basilisque, frère de l'impératrice Vérine, qui réussit à supplanter Zénon, son neveu par alliance, et à régner deux ans (475-477). Monté sur le trône, il transforma sa maison en un somptueux palais (cf. aux palais urbains, p. 123).

Monuments : palais, églises des Saints-Anargyres, de Saint-Tryphon, de Sainte-Barbe, de Sainte-Zénaïde, des Saintes-Marthe, Marie et leurs compagnes.

Sources : Théodore Lecteur, *PG*, LXXXVI, 180 B ; Theophan. contin., Bonn, 147 ; *PG*, CIX, 161 B ; Georges Hamartolos, *PG*, CX, 760 B ; *De cer.*, Bonn, 562 ; *PG*, CXII, 1036 A ; Zonaras, XIV, 10 ; Sathas, *MB*, VII, 87 ; Th. Preger, 33 ; II, 162 ; III, 255 ; M. Gédéon, *BH*, 111, 121, 184 ; *Syn. CP*, 129, 278, 733 ; MM, IV, 305.

Site. Le pseudo-Codinus affirme que le palais n'existait plus

de son temps, mais que l'appellation τὰ Βασιλίσκου continuait à désigner le quartier, Th. Preger, III, 255. Nous en avons d'ailleurs une preuve dans la sentence donnée, le 10 juin 1196, par le juge de l'hippodrome Théodore Pyropoulos à propos d'une maison située ἐν τῇ τοποθεσίᾳ τῶν Βασιλίσκου et appartenant au monastère Saint-Paul du Latros, MM, IV, 305. De plus les synaxaires emploient la même expression quand ils parlent des diverses églises de ce quartier.

Ducange ne s'est pas hasardé à déterminer l'emplacement du quartier τὰ Βασιλίσκου. Mordtmann pensait qu'il se trouvait à Saint-Jean ἐν τῷ Διϊππίῳ, parce qu'il y avait là une église Saint-Tryphon, *Esquisse*, nº 117, p. 66. Sc. Byzantios le situait au fond de la Corne d'Or, I, 516, sans doute parce qu'une église des Saints-Anargyres y existait sous le nom de Cosmidion. M. Gédéon affirmait que personne ne pouvait dire avec certitude où il fallait chercher τὰ Βασιλίσκου, *BH*, 121 et note 12.

Le rapprochement de divers textes permet de combler cette lacune. D'après les synaxaires, la fête des Saints-Anargyres Côme et Damien était célébrée solennellement, le 1er novembre, ἐν τοῖς Δαρείου, *Syn. CP*, 185 ; *BH*, 184 ; le même jour, la cour se rendait εἰς τὰ Βασιλίσκου pour assister à la cérémonie en l'honneur des mêmes saints, *De cer.*, Bonn, 562 ; *PG*, CXII, 1036 A. On peut en conclure qu'il s'agit du même sanctuaire situé à la limite de deux quartiers. Or τὰ Δαρείου se trouvait à l'est du port Sophien et tout près de lui. Τὰ Βασιλίσκου était probablement un peu plus en retrait, puisque le quartier dit Sophiae occupait la place voisine de la mer. Cf. carte I, G 8.

Biblio.: Mordtmann, *Esquisse*, nº 117, p. 66 ; Sc. Byzantios, I, 516 ; M. Gédéon, *BH*, 121 et note 12 ; R. Janin, *Le port Sophien et les quartiers environnants*, *EB*, I, 1941, 131-136.

BASSOU (τὰ Βάσσου). *Éponyme.* Les patriographes disent que c'est le patrice Bassos, sous Justinien, personnage que Théodora aurait torturé par jalousie ; les chroniqueurs ignorent ce Bassos.

Monuments: monastère et église de la Théotocos.

Sources: Vita Macarii Constantinopolitani, éd. A. Pap.-Ker., *Varia*, 49 ; *Vita s. Theophano*, éd. Kurtz, 2, 29 ; MM, II, 388 ; Syropoulos, éd. Creyghton, 38 ; Th. Preger, III, 235.

Site. Du texte des patriographes on peut conclure, avec quelque hésitation, que ce quartier était situé près de la Corne d'Or. En effet ils en parlent entre τὰ Καρπιανοῦ, qui se trouvait certainement près de la côte, et Ὀξεῖα, qui était un peu plus à l'ouest, sur la pente, probablement au-dessous de la Suleymaniye.

BATRACHONITOU (τὰ τοῦ Βατραχωνίτου). *Éponyme:* inconnu. On désignait sous ce nom des maisons de rapport qui appartenaient au monastère de Lips et situées περὶ τὴν τοποθεσίαν τῶν Κυνηγῶν, c'est-à-dire dans la région dite οἱ Κυνηγοί, au sud-est des Blachernes, au bord de la mer, H. Delehaye, *Deux typica*, 131.

BATTOPOLEION (Βαττοπωλεῖον). *Étymologie.* Ce mot est sans doute mis pour βλαττοπωλεῖον, marché aux étoffes teintes en pourpre, surtout celles de soie.

Graphies: Βαττοπωλεῖον, Βαττοπώλον.

Source: Vita s. Auxentii, *PG*, CXIV, 1384 A.

Site. Il est inconnu. Peut-être faut-il identifier le Battopoleion ou mieux Blattopoleion avec le Porphyropoleion des patriographes, Th. Preger, III, 254, dont on ignore du reste l'emplacement.

BEATOU (τὰ Βεάτου). *Éponyme:* inconnu.

Monument: église de Saint-Jean l'évangéliste.

Source: Syn. CP, 204, 812.

Site. Le 10 juillet, il y avait une synaxe à l'église Saint-Jean ἐν τοῖς Βεάτου, *Syn. CP*, 812, et le 8 novembre, on fêtait la dédicace de la même église ἐν τοῖς Βεάτου πλησίον τῶν Ἀνθεμίου, *ibid.*, 204. Il n'y a aucun doute qu'il s'agit du même sanctuaire. Son emplacement exact n'est pas aussi certain, car s'il y avait un quartier dit τὰ Ἀνθεμίου en ville, près de la citerne de Mocius (cf. Anthemiou), p. 290, il existait un proasteion de même nom sur la rive asiatique du Bosphore, aux environs du moderne Kanlica. On ne saurait dire dans lequel des deux se trouvait l'église Saint-Jean, mais il semble plus probable que c'était dans le quartier urbain, donc près de Saint-Mocius. Cf. carte I, B 6.

Biblio.: J. Pargoire, « *A propos de Boradion* », *BZ*, XII, 1903, 471-472.

BELONA (οἶκος Βελωνᾶ). *Éponyme:* inconnu. Ce personnage devint propriétaire de cette maison qu'avait construite Maurus sous Constantin, s'il faut en croire le pseudo-Codinus, Th. Preger, I, 148.

Site: inconnu.

BETHLÉEM (Βηθλεέμ). *Étymologie.* Ce nom venait peut-être d'un édifice religieux destiné à rappeler le souvenir de Bethléem, comme il y en avait un autre qui portait celui de Jérusalem.

Monument: monastère de même nom.

Sources: Th. Preger, III, 215 ; *PG*, CLVII, 548 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 47 E.

Site. Des textes des patriographes on ne peut inférer avec certitude que le monastère de Bethléem était voisin de celui de Gastria, car s'il y est dit qu'Hélène, mère de Constantin, les bâtit l'un et l'autre, il ne s'ensuit pas qu'ils étaient près l'un de l'autre. Nous n'avons pu découvrir d'autre mention du monastère que celles des patriographes.

BIBIANOU (τὰ Βιβιανοῦ). *Éponyme:* inconnu.

Site. Ce palais était situé près de l'église Saint-Jean-Baptiste voisine des portiques de Domninos, ainsi qu'il ressort des miracles de saint Artémios, A. PAP.-KER., *Varia*, 27. C'était donc au commencement de la pente qui va du Bazar vers la Corne d'Or. Cf. Domninou, pp. 320-322.

BIGLA (Βίγλα). *Étymologie:* garde de nuit.

Source: ANNE COMNÈNE, *Alexiade*, VI, 6 ; ZACHARIÄ, III, 527-528.

Site. Anne Comnène précise que la Bigla marquait au nord la limite de la concession vénitienne. Cela concorde avec ce qui est dit dans la convention passée entre Michel Paléologue et les Vénitiens : la limite y est désignée sous le nom de Porte du Drongaire (πύλη τοῦ Δρουγγαρίου [τῆς Βίγλας]), MM, III, 88, c'est-à-dire à Odunkapı.

BIGLENTIAS (τὰ Βιγλεντίας). *Étymologie.* Il semble, d'après le texte d'Hésychius, que ce nom vient d'une vigie (βίγλα) établie par Constantin. C'est là qu'il aurait eu la vision de l'ange lui indiquant où il devait s'arrêter dans le tracé du périmètre de la ville, TH. PREGER, 55. Cependant le même auteur semble dire ailleurs que le palais τὰ Βιγλεντίου, qu'il faut sans doute identifier avec τὰ Βιγλεντίας, fut construit par un certain Biglentios (Vigilantius), *ibid.*, 24. Les patriographes donnent une autre étymologie. D'après eux, Justinien aurait construit en cet endroit un palais et une église dédiée à saint Procope pour sa sœur Vigilantia. Un incendie ayant détruit le sanctuaire, Antonine, veuve de Bélisaire, se retira au palais avec Vigilantia et reconstruisit l'église, TH. PREGER, III, 254 ; *PG*, CLVII, 588-589 ; *Byz. Ven.*, XXI, 22 A.

Le nom vient peut-être seulement du mot βίγλα, vigie. En effet les documents italiens du XII[e] siècle, comme aussi Anne Comnène, disent que là se trouvait la βίγλα, c'est-à-dire l'habitation du drongaire de la Bigla ou chef de la police. Par ailleurs, on sait que la concession vénitienne commençait à la Porte du Drongaire sur la Corne d'Or, ainsi nommée peut-être parce qu'elle desservait le palais du drongaire de la Bigla.

Monuments: églises de la Théotocos, de Saint-Procope et de Saint-Polyeucte.

Sources: TH. PREGER, 24, 55 ; III, 254 ; *PG*, CLVII, 588 C, 700 C ; *Byz. Ven.*, XXI, 33 A, 84 B ; *Alexiade*, VI, 5 ; *Syn. CP*, 638, 854, 860, 866 ; M. GÉDÉON, *BH*, 92, 143 ; *Typika*, I, 99, 100.

Site. D'après les patriographes, τὰ Βιγλεντίας se trouvait au forum Tauri. S'il est vrai qu'il y avait là une vigie, elle devait être établie sur le sommet de la colline pour assurer une meilleure surveillance. Il faudrait donc la situer à l'endroit de la tour qui sert à signaler les incendies ou près de là. En parlant de l'église Saint-Polycarpe, le Synaxaire dit qu'elle était dans le quartier de Biglentia près du Tétrapyle de bronze (ἐν τοῖς Βιγλεντίας πλησίον τοῦ Χαλκοῦ Τετραπύλου). Or ce monument se trouvait au croisement de deux rues, sans doute au carrefour du forum Tauri avec la voie qui se dirigeait vers le Philadelphion. Τὰ Βιγλεντίας occupait probablement tout le sommet de la troisième colline au-dessus du forum Tauri.

Mordtmann pensait que l'habitation du drongaire de la bigle était à l'emplacement où s'élevait jadis la maison du Cheikulislam. L'existence dans le mur maritime de la Corne d'Or d'une porte nommée τοῦ Δρουγγαρίου ou τῆς Βίγλας donne de la vraisemblance à cette opinion. Mordtmann pensait aussi que l'on pouvait localiser au même endroit le quartier dit τὰ Βιγλεντίας, Esquisse, n° 77, p. 46, ce qui n'est pas aussi certain, puisque cela contredit le renseignement du Synaxaire relatif à l'église Saint-Procope. Cf. carte I, F 6.

Biblio.: MORDTMANN, *Esquisse*, n° 77, p. 46.

/ BLACHERNES (αἱ Βλαχέρναι). *Étymologie.* Diverses explications ont été données de ce mot et il ne semble pas qu'une seule satisfasse complètement. Pour Denys de Byzance, il vient d'un chef scythe, nommé Blachernès, qui fut tué en cet endroit ; d'après le pseudo-Codinus, il serait tiré des fougères (βλάχνα) qui étaient nombreuses dans le terrain alors marécageux ; d'autres auteurs prétendent qu'il s'agit des λακέρναι, poissons connus sous le nom de pélamides et qui abondent dans ces parages. C'est l'étymologie qu'adopte Sc. Byzantios.

Monuments: palais impériaux, bain, églises de la Théotocos, des Saints-Anargyres, de Sainte-Thècle et des Saints-Pierre et Marc ; dans le voisinage, églises de Saint-Ignace, de Saint-Laurent, des Saints-Priscus et ses compagnons, monastère de Marie et, en dehors des remparts, églises de Sainte-Photiné et de Saint-Nicolas.

Sources: GÉNÉSIUS, Bonn, 25 ; *PG*, CIX, 1100 B ; SIMOCATTAS, Bonn, 291 ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 724, 725-726 ; *PG*, XCII, 1000, 1001 A, 1016 B ; *Syn. CP*, 10, 28, 170, 284, 285, 667, 793,

912 ; M. Gédéon, *BH*, 172. Pour les palais, cf. les sources aux Palais impériaux urbains, pp. 124-128.

Site. Le quartier des Blachernes, encore aujourd'hui appelé ainsi par les Grecs, se trouve à l'extrémité nord de la ville byzantine dans l'angle formé par le rempart terrestre et la Corne d'Or. Primitivement bourg autonome, il fut englobé dans la ville dont il forma la XIVe région. Cf. carte I, D 2-3.

Biblio.: P. Gylles, *TC*, IV, 5 ; p. 203-205 ; Sc. Byzantios, I, 585-591 ; F. W. Unger, 117-118 ; J. B. Papadopoulos, *Les palais et les églises des Blachernes*, Athènes, 1928.

BLACHSERAI (Βλαχσέραϊ). *Étymologie.* Le mot, qui est turc, vient de la demeure du représentant des hospodars de Valachie auprès de la Sublime-Porte.

Monuments: il y avait là un métochion du monastère τῆς Βουναίνης, fondé au xive siècle par le néo-martyr Nicolas, mis à mort par les Turcs ; c'est l'origine d'un aghiasma qui fut célèbre.

Source: Doukakès, Μέγας Συναξαριστής, mai, 154.

Site: très probablement le même que Bogdansaray.

BLANGA (ἡ Βλάγκα). *Étymologie.* Le nom, déjà connu au xiie siècle, viendrait selon Mordtmann, du mot grec vulgaire αὔλακα (port maritime), *Esquisse*, no 104, p. 58. C'est en effet l'ancien port d'Éleuthère comblé peu à peu par les alluvions du Lycus et des pentes environnantes.

Monuments: maison d'Andronic Ier Comnène, église de la Théotocos.

Sources: Pachymère, Bonn, I, 365 ; *PG*, CXLIII, 812 A ; Nicétas Choniatès, Bonn, 172 ; *PG*, CXXXIX, 472 A ; Sathas, *MB*, VII, 257 ; M. Gédéon, *BH*, 208 (40).

Site. Pachymère signale le quartier comme voisin du Kontoskalion. Il est bien connu aujourd'hui sous le nom grec de Vlanga (en turc Langa) ; il possède de magnifiques jardins potagers dans l'ancien port d'Éleuthère. Cf. carte I, E 7.

BONUS (Citerne de).

Monument voisin : monastère de Saint-Constantin.

Sources: Th. Preger, III, 282 ; *Syn. CP*, 700 ; S. G. Mercati, *Santuari*, p. 153.

Site. Cf. aux citernes, p. 201-202 et carte I, C 6-7.

BORAIDOU (τὰ Βοραΐδου). *Éponyme :* très probablement Boraïdès, un des neveux de Justinien, Procope, *De bello Persico*, 24 ; Bonn, II, 128, éd. J. Haury, I, 133.

Graphies : Βοραΐδου, Βοραΐδος, Βοράδιον. La forme Βοραΐδος que l'on rencontre chez Jean d'Antioche, est probablement une faute de copiste pour Βοραΐδου.

Source: Ch. Müller, *Fragmenta*, V, 38.

Site. Outre le proasteion de τὰ Βοραΐδου qui se trouvait sur la côte asiatique du Bosphore, J. Pargoire, « *A propos de Boradion* », *BZ*, XII, 1903, 449-453 (cf. *infra*, pp. 440-441), il existait en ville un quartier de même nom. Son emplacement est déterminé par un passage de Jean d'Antioche. Au moment où Héraclius s'apprête à attaquer la ville (4 octobre 610), Priscus, gendre de l'empereur Phocas, convoque les excubitaires, dont il est le chef, et les bucellaires à τὰ Βοραΐδος, au manège de sa maison (εἰς τὰ Βοραΐδος εἰς τὸν ἱππόδρομον τοῦ οἴκου αὐτοῦ), Ch. Müller, *Fragmenta*, V, 38. Or on sait que le semblant de résistance opposé par Phocas à l'attaque d'Héraclius eut pour centre le port Sophien et ses alentours, εἰς τὸν Σοφίας λιμένα, dit Théodose de Mélitène, 101. Jean d'Antioche précise que les Bleus occupaient τὰ Ὁρμίσδου à l'est et les Verts τὰ Καισαρίου à l'ouest de ce port *(loc. cit.)*. Celui-ci ayant été identifié de façon certaine avec la moderne Kadırgalimanı, c'est donc dans cette région qu'il faut situer τὰ Βοραΐδου. Comme Justinien avait son palais personnel à τὰ Ὁρμίσδου, il est assez naturel que son neveu Boraïdès se soit établi près de lui. Cf. carte I, G 7-8.

BOTONIATOU (οἶκος Βοτονειάτου). *Éponyme:* peut-être Botoniate, prétendant au trône en 1078.

Monument: palais de ce nom donné par Isaac II l'Ange aux Génois en 1192.

Source, MM, III, 27, 28, 31, 33, 35.

Site. Ce palais, dit aussi de Kalamanos, a été identifié par Mordtmann avec l'ancien ministère de la Police, *Esquisse*, no 84, p. 48.

BOUCOLÉON (Βουκολέων).

Monuments voisins : monastères de la Vierge et de Philippe.

Sources: Mansi, VIII, 1055 D ; E. Schwartz, III, 71.

Site. Cf. aux palais impériaux urbains, pp. 120-121, aux monuments, pp. 101-102 et carte I, G 8.

BOUKINON (Βούκινον). *Étymologie:* trompette, du latin *buccina*.

Monument voisin : église Saint-André.

Sources: Th. Preger, III, 231 et note, 258 ; *PG*, CLVII, 564 AB ; *Byz. Ven.*, XXI, 43 B, E.

Suivant les patriographes, on désignait ainsi un endroit des remparts maritimes, au sommet duquel étaient placées des trompettes. Le mur était creux par-dessous, en sorte que lorsque soufflait un fort vent du sud ou du nord, les vagues, en frappant les parois, produisaient un son mélodieux qui montait jusqu'aux trompettes et celles-ci le répétaient. Il faut sans doute l'identifier avec le Βύκανον dont parle NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 733 ; *PG*, CXXXIX, 936 D, et l'anonyme de Sathas, *MB*, VII, 440.

Site. Le Boukinon était sans doute une tour de garde à l'entrée du port Sophien, peut-être celle qu'Étienne de Novgorod appelle Cantoscopie, B. DE KHITROWO, 120.

BOUS (Βοῦς).

Monuments: oratoire de Saint-Étienne, maisons de Dagalaïphos et de Pierre le Douanier.

Sources: Acta SS., mart. III, 26 A ; *Syn. CP*, 408 ; M. GÉDÉON, *BH*, 61 ; H. DELEHAYE, *Les saints stylites*, 76, 101.

Site. Aksaray. Cf. aux places publiques, pp. 74-75 et carte I, E 7.

BRACHIOLION (Βραχιόλιον). *Étymologie:* espace resserré.

Sources: Chron. Pasch., Bonn, I, 719 ; *PG*, XCII, 1009 A ; *De cer.*, Bonn, 108 ; *PG*, CXII, 333 A.

Site. On désignait sous ce nom l'angle formé par le rempart terrestre et la Propontide au sud de la Porte Dorée. Cf. carte I, A 10. Il y en avait un autre à l'extrémité des Blachernes.

BRAKA (τὰ Βρακᾶ). *Étymologie.* Ce nom singulier est une déformation de τὰ Ἑβραϊκά, au dire de Zonaras. Il paraît sous trois formes différentes : τὰ Ἑβραϊκά, chez Théophane, τὰ Βρακᾶ chez Zonaras et Georges Moine, Ταυρακᾶ chez Théodose de Mélitène. Théophane emploie le mot dans sa forme primitive et Zonaras ne fait que rappeler que le populaire a défiguré le nom.

Monument: monastère de même nom.

Sources: THÉOPHANE, I, 494 ; GEORGES MOINE, éd. de Boor, II, 776 ; ZONARAS, XV, 17 ; THÉODOSE DE MÉLITÈNE, 142.

Site. Il est inconnu et d'autant plus difficile à déterminer qu'il s'agit d'un endroit où devaient loger les Juifs. Or ceux-ci n'avaient pas le droit d'habiter en ville. Le monastère ayant été fondé par Théophano, veuve de Staurace (810), on a proposé de voir dans τὰ Βρακᾶ une déformation de Σταυρακᾶ qui permettrait de rapprocher ce nom du Staurion, quartier situé entre la troisième et la quatrième collines. Cette hypothèse ne semble pas devoir être maintenue.

CHALCÉ (ἡ Χαλκῆ), *Étymologie:* de bronze. Ce nom désignait primitivement, semble-t-il, la grande porte de bronze qui fermait l'entrée du Palais impérial ; ensuite il s'étendit à l'ensemble des constructions qui entouraient cette porte.

Monuments: église du Sauveur ; dans le voisinage, monastère de Sainte-Épicharis.

Sources: TH. PREGER, III, 282 ; *PG*, CLVII, 612 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 8-9 ; SATHAS, *MB*, VII, 157, 333, *Syn. CP*, 81, 828, 873, 878.

Site. La Chalcé s'ouvrait sur l'Augustéon, dans la partie septentrionale du Palais, donc à peu près en face de la coupole de Sainte-Sophie. Cf. Palais impérial, pp. 110-113.

Biblio.: DUCANGE, II, IV, 2 ; P. GYLLES, *TC*, 110 ; SC. BYZANTIOS, I, 190 ; J. P. RICHTER, 260-272.

CHALCOPRATEIA (Χαλκοπρατεῖα). *Étymologie:* quartier des ouvriers en bronze.

Monuments: églises de la Théotocos et de Saint-Jacques, synagogue.

Sources: CÉDRÉNUS, Bonn, I, 616 ; *PG*, CXXI, 613 BC, 653 D, 669 C ; GEORGES MOINE, éd. de Boor, II, 604, 742 ; *Syn. CP*, 6, 29, 30, 157, 199, 201, 244, 291, 640, 937 ; *Typika*, I, 31, 47, 56-60 ; *BH*, 85-86, 92, 98 ; TH. PREGER, II, 141 ; III, 226, 263.

Site. Les Chalcoprateia se trouvaient en face de la porte occidentale de Sainte-Sophie, dans la région de la mosquée Zeyneb Sultane. C'est au-dessus de cette mosquée que l'on a découvert les restes de la célèbre basilique de la Vierge des Chalcoprateia. Cf. carte I, H 7.

Biblio.: P. GYLLES, *TC*, II, 21 ; 120-122 ; DUCANGE, II, XVI, 22 ; SC. BYZANTIOS, I, 459-461 ; J. P. RICHTER, 154-157 ; D. LATHOUD et P. PEZAUD, *Le sanctuaire de la Vierge aux Chalcoprateia*, *EO*, XXIIII, 1924, 36 sq.

CHALKOUN TETRAPYLON (Χαλκοῦν Τετράπυλον). *Étymologie:* arc double recouvert de plaques de bronze.

Monuments: église des Quarante-Martyrs ; dans le voisinage, église de Saint-Théodore.

Sources: CÉDRÉNUS, Bonn, I, 658 ; *PG*, CXXI, 717 C ; *Syn. CP*, 92, 94, 188, 425, 524 ; *Byz. Ven.*, XXI, 19 BC.

Site. Le Chalkoun Tetrapylon ornait le commencement de la rue qui allait du forum Tauri en direction du Philadelphion et des Saints-Apôtres. Le Synaxaire le dit voisin de τὰ Βιγλεντίας, *Syn. CP*, 860. Il se trouvait donc probablement sur la droite de

cette rue, car le quartier τὰ Βιγλεντίας ou τὰ Βιγλεντίου occupait vraisemblablement la partie nord-ouest de la troisième colline, au commencement de la déclivité vers la Corne d'Or.

CHAMENOU (τὰ Χαμένου). *Éponyme:* inconnu.

Monument: maison d'Urbicius Barbatus, stratélate sous Anastase.

Sources: TH. PREGER, III, 220 ; *PG*, CLVII, 553 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 24 E.

Site: inconnu.

CHARISIOU (τὰ Χαρισίου). *Éponyme:* très probablement Charisios, qui fut démarque des Verts sous Théodose II et dirigea en cet endroit les travaux de construction des remparts terrestres.

Monuments: porte, monastère de Saint-Michel ; près de là monastères de Saint-Georges le Sycéote et des Romains.

Sources: TH. PREGER, III, 258-259 ; *PG*, CLVII, 589 C ; *Byz. Ven.*, XXI, 44 C ; MANSI, VIII, 882 C, 907 E, 930 C, 987 A, 1010 B, 1014 C ; E. SCHWARTZ, III, 33, 45, 70, 129, 144, 157, 164, 173.

Site. Le quartier dit τὰ Χαρισίου devait être voisin de la porte de même nom que l'on a identifiée de façon certaine avec la moderne Edirnekapı ou porte d'Andrinople. Cf. carte I, C 4.

Biblio.: DUCANGE, I, xv, 8 ; MORDTMANN, *Esquisse*, nos 26-50, p. 16-29.

CHELONE (ἡ Χελώνη). *Étymologie:* tortue, sans doute à cause de quelque monument représentant une tortue.

Monument: église Saint-Procope.

Sources: TH. PREGER, 35 ; III, 219, 253 ; *PG*, CLVII, 488 B, 552 B ; 669 C-672 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 29 BE, 30 A ; *Syn. CP*, 256, 716, 808, 868 ; M. GÉDÉON, *BH*, 125, 129.

Site. On ne sait pas exactement où se trouvait ce quartier. Toutefois il semble, d'après ce qu'en disent les patriographes, qu'il devait être sur le versant nord de la troisième colline. Cette hypothèse est corroborée par l'anonyme anglais de 1190, S. G. MERCATI, *Santuari*, 153. Il en parle en effet entre l'église de Saint-Paul-le-Confesseur et le Zeugma, c'est-à-dire entre deux lieux situés de part et d'autre de l'église Saint-Procope.

Biblio.: DUCANGE, IV, VI, 83 ; J. P. RICHTER, 117.

CHRISTODOTES (τὰ Χριστοδότης). *Éponyme* inconnu.

Monument: xénon.

Source: A. PAP.-KER., *Varia*, 28.

Site. Le quartier dit τὰ Χριστοδότης se trouvait près des portiques de Domninos, donc sur la pente qui va du Bazar vers la Corne d'Or.

Biblio.: R. JANIN, Οἱ Δομνίνου ἔμβολοι. Τὰ Μαυριανοῦ, *EO*, XXXVI, 1937, 155.

CHRYSE (ἡ Χρυσῆ). *Étymologie:* d'or. Nom donné à la porte triomphale qui terminait les remparts terrestres vers le sud-ouest. Il est probable qu'il lui venait moins de l'or qui pouvait y avoir été employé que des ornements précieux qui la décoraient.

Monuments: église de la Théotocos ; dans le voisinage, église de Sainte-Ia, monastère de Saint-Kyriacos ; Nouvelle-Jérusalem.

Sources: THÉOPHANE, I, 113; THÉODORE LECTEUR, I, 17 ; *PG*, LXXXVI, 173 B ; *Syn. CP*, 611, 865, 868, 896, 901 ; *Typika*, I, 78, 100.

Site. La Porte Dorée est toujours debout et forme la partie extérieure de la forteresse que les Turcs ont organisée en cet endroit et qu'ils appellent Yedikule (les Sept-Tours). Cf. aux remparts terrestres, pp. 252-255 et carte I, A 9.

Biblio.: DUCANGE, I, xv, 16.

CHRYSOBALANT(I)ON (τὸ Χρυσοβάλαντ(ι)ον). *Étymologie :* Bourse d'or. Un miracle de sainte Irène de Bithynie explique ce nom. Comme elle n'avait pas de quoi terminer son monastère, elle fut avertie en songe d'aller dans un endroit voisin des Saints-Apôtres où elle trouverait les ressources nécessaires. Elle s'y rendit et découvrit une bourse pleine d'or, d'où le nom de Chrysobalant(i)on donné au monastère. Les patriographes disent que le miracle se produisit en faveur d'un patrice nommé Nicolas qui construisit deux églises avec la somme trouvée.

Monuments: monastère, églises de Saint-Michel, de Saint-Gabriel et de Saint-Pantéléimon.

Sources: TH. PREGER, III, 243 ; *PG*, CLVII, 576 AB ; *Byz. Ven.*, XXI, 34 DE ; *Acta SS.*, jul. VI, 600-634 ; nov. II, 608 ; *Syn. CP*, 854 ; *BH*, 86, 140, 141.

Site. Le Chrysobalanton devait se trouver au nord des Saints-Apôtres sur la hauteur.

CHRYSOKAMARON (τὸ Χρυσοκάμαρον). *Étymologie:* Voûte d'or. Les patriographes disent qu'il y avait là une statue en or qui fut volée à l'époque du césar Bardas. Il est probable que la statue, si elle existait, devait être sous quelque arc, peut-être doré lui-même.

Sources: TH. PREGER, III, 252-253 ; *PG*, CLVII, 588 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 43 A.

Monument : monastère.

Site. Les patriographes s'accordent à placer le Chrysokamaron derrière le Myrelaion (Bodrumcami) et disent qu'il était près de l'église Saint-Acace qui ne saurait être que celle de l'Heptascalon.

Biblio. : Sc. Byzantios, I, 379.

DAGALAIPHOU (οἰκία τοῦ πατρικίου Δαγαλαΐφου). *Éponyme :* Dagalaïphos, patrice sous Valentinien, Cédrénus, Bonn, I, 541 ; *PG*, CXXI, 589 A.

Source : H. Delehaye, *Les saints stylites*, 76, 101.

Site. Le texte dit que cette maison était voisine du forum Bovis (πλησίον τοῦ Βοὸς), mais on ne saurait dire de quel côté.

DAGISTHEE (Δαγισθαῖος). *Éponyme :* très probablement le général de Justinien qui se distingua en Lazique et en Italie, Procope, *De bello Persico*, II, 29 ; Bonn, I, 291 sq. ; éd. J. Haury, I, 293-301.

Monuments : palais de Dagisthée, bain public, près de là églises de Sainte-Anastasie et de Sainte-Anne.

Graphies : elles sont très variées : Δαγισθαῖος, Δαγισθέος, Δαγιστέος, Δαγιστεύς, Δαγιστέας, Διηγιστεύς, Διηγιστέας, Διηγιστήας, Διγιστέον, Διγιστεύς, Διηγήσεως.

Sources : Chron. Pasch., Bonn, I, 618 ; *PG*, XCII, 869 B ; Malalas, Bonn, 435 ; *PG*, XCVII, 644 A ; Théophane, I, 175 ; Theophan. contin., Bonn, 9, 324 ; *PG*, CIX, 21 D, 340 C ; Léon le Grammairien, Bonn, 125, 126 ; Théodore Lecteur, *PG*, LXXXVI, 216 ; Cédrénus, Bonn, I, 645, 688 ; *PG*, CXXI, 704 B, 752 B ; Génésius, Bonn, 14 ; *PG*, CIX, 1005 B ; Th. Preger, III, 232-233 ; *Byz. Ven.*, XXI, 27 D, 58 A.

Le palais de Dagisthée conserva longtemps son nom après la mort du personnage. L'empereur Nicéphore (802-810) en fit cadeau à Léon l'Arménien. Le quartier était surtout connu par son bain. Commencé sous Anastase, celui-ci fut terminé par Justinien. D'après les patriographes, l'endroit dit Dagisthée possédait une grande salle où se réunissaient les chefs des factions pour procéder aux élections. Cinq cents ans (?) après sa construction, Théodora, femme de Théophile, bâtit près de là l'église Sainte-Anne.

Site. Le palais de Dagisthée était dans les portiques de Domninos et le bain de même nom dans ceux de Maurianos, c'est-à-dire à peu près au même endroit. En effet l'église Sainte-Anastasie est dite tantôt ἐν τοῖς τοῦ Δομνίνου ἐμβόλοις et tantôt ἐν τοῖς Μαυριανοῦ. Or nous savons qu'elle était en face du bain de Dagisthée. Comme

la foule demandait à Tibère II, lors de son avènement, le nom de son épouse, il répondit : « le même que celui de l'église qui est vis-à-vis du bain de Dagisthée ». Sur quoi le peuple s'écria : « Longue vie à l'impératrice Anastasie », Théodose de Mélitène, 95 ; Cédrénus, Bonn, I, 688 ; *PG*, CXXI, 752 B. Le quartier dit τὰ Μαυριανοῦ et les portiques de Domninos se trouvaient sur la pente qui, du Bazar, descend vers la Corne d'Or (cf. Domninou, pp. 320-322 et Maurianou, pp. 358-359). C'est donc dans cette région qu'il faut placer le bain de Dagisthée, ainsi que le palais, mais plus probablement au sommet. En tout cas, c'était sûrement le long de la voie qui conduisait au Pétrion et aux Blachernes, puisque c'est par là que passait Théodora, femme de Théophile, et aussi le cortège impérial quand il se rendait par terre aux Blachernes. L'itinéraire était le Milion, le forum de Constantin, le long portique de Maurianos, le Pétrion, etc. *De cer.*, Bonn, 156 ; *PG*, CXII, 393 B. Il faut donc renoncer à aller chercher le bain de Dagisthée et les églises voisines au nord-ouest de l'hippodrome, où A. G. Paspati localisa jadis Sainte-Anastasie et les portiques de Domninos, Βυζαντιναὶ μελέται, 364-375. Cf. carte I, F 7.

Biblio. : Ducange, I, xxvii, 13 ; II, xvi, 31 ; F. W. Unger, 273 ; Sc. Byzantios, I, 401 ; R. Janin, Ἔμβολοι τοῦ Δομνίνου, Τὰ Μαυριανοῦ, *EO*, XXXVI, 1937, 129-155.

DAGOUTA (Δάγουτα). *Étymologie :* inconnue.

Monument : une église Saint-Julien εἰς τὰ Λίβα ἐν τῇ Δαγούτῃ.

Graphies : τὰ Δάγουτα, Δαγάτου, Δαγάζου, Δάγουττα, Δαγουτία, Δαγοῦλα.

Sources : Syn. CP, 745, 748 ; *BH*, 113.

Site. Ducange a cru pouvoir restituer Δαγισθέου au lieu de Δαγάθου, mais cette correction n'est nullement justifiée. On voit en effet par la Vie de saint Nicolas Studite que τὰ Λίβα, où se trouvait Dagouta, était situé en un point de la ville inhabité, *Vita s. Nicolai Studitae*, *PG*, CV, 909 C, ce qui ne saurait se dire du bain de Dagisthée. Il s'agit très probablement de la vallée du Lycus et τὰ Λίβα est sans doute à confondre avec τὰ Λιβὸς (vide sub verbis). Cf. carte I, C 6.

Biblio. : R. Janin, *Quelques quartiers mal connus*, *Mémorial Louis Petit*, 1948, 228-229.

DALMATOU (τὰ Δαλμάτου). *Éponyme :* Dalmatos, qui fournit à saint Isaac le moyen d'établir son monastère vers 382. Les patriographes prétendent faussement qu'il s'agit du neveu de Constantin, car ce neveu, Dalmatius ou mieux Delmatius, disparut

dès 338, mis à mort par son cousin Constance, et le monastère τὰ Δαλμάτου ne fut construit que vers 382.

Monuments : monastère τῶν Δαλμάτου, église de Saint-Jacques-le-Perse.

Sources : Vita s. Isaacii, Acta SS., mai. VII, 253 E ; MANSI, VII, 819 C, VIII, 882 A, 930 A, 986 D, 1007 A, 1051 C ; E. SCHWARTZ, II, I, 1, 146 ; III, 33, 44, 68, 128, 133, 134, 142, 156, 163, 172 ; THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 384 ; *PG*, CIX, 401 B ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 669, 720 ; *PG*, CIX, 781 D, 937 B ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 166, 290 ; *PG*, CVIII, 1124 C ; THÉOPHANE, I, 230, 371, 443 ; *Syn. CP*, 260 ; *BH*, 52 ; *De cer.*, Bonn, 100 ; *PG*, CXII, 324 C.

Site. Le *Livre des cérémonies* renseigne exactement sur l'emplacement de l'église Saint-Jacques-le-Perse. Lorsque la cour impériale se rendait à Saint-Mocius, elle obliquait au pied du Xérolophos, au carrefour Saint-Onésime, prenait une rue à droite et passait devant l'église Saint-Jacques-le-Perse, *De cer.*, Bonn, 100 ; *PG*, CXII, 324 C. Ce carrefour occupait peut-être l'endroit où s'élève aujourd'hui la mosquée Hekimoğlupaşa, avec laquelle Mordtmann a cru pouvoir l'identifier, *Esquisse*, nº 111, p. 62. Par ailleurs nous savons que le monastère de Dalmate, qui a donné son nom à tout le quartier, se trouvait en face et au nord de l'église Saint-Étienne des Aurelianae, située elle-même très probablement à l'ouest du forum d'Arcadius, ainsi qu'il appert du récit de Théodore Lecteur à propos d'un miracle arrivé au bain des Helenianae, *PG*, LXXXVI, 221 C-224 B. Cf. carte I, B 7.

Biblio. : DUCANGE, IV, VIII, 32 ; J. P. RICHTER, 136.

DANIEL (τὰ Δανιήλ). *Éponyme :* probablement le fondateur du monastère de ce nom.

Monument : monastère de Saint-Jean-Baptiste ou de Daniel.

Sources : Vita s. Marciani, PG, CXIV, 448 CD ; *Syn. CP*, 380, 383 ; *BH*, 51, 56, 276.

Site. Ce quartier était voisin de la citerne de Mocius. Le Synaxaire y signale en effet l'église Saint-Jean-Baptiste πλησίον τῆς κινστέρνης Μωκησίας ἐν τοῖς Δανιήλ. Cette église était celle du monastère du Précurseur appelé également de Daniel et situé près de la citerne : τοῦ Δανιὴλ ἡ τοῦ Βαπτιστοῦ Ἰωάννου μονή, ἥτις ἄρα καὶ τοῦ Δανιὴλ λέγεται.... ἐγγύς που τοῦ θείου ναοῦ τοῦ μάρτυρος Μωκίου διακειμένης, *Vita s. Marciani, loc. cit.* Le monastère est très probablement le même qui est désigné sous le nom de τὰ Ὀλυμπίου, également voisin de la citerne mocienne. Rien n'indique positivement de quel côté de l'église et de la citerne de Saint-Mocius se trouvait le quartier τὰ Δανιήλ, mais comme il avoisinait τὰ Ὀλυμπίου, lui-même contigu à τὰ Ἀνθεμίου et que celui-ci touchait à τὰ Κύρου, il s'ensuit qu'il faut le situer au nord de Saint-Mocius et assez près de l'église. Cf. carte I, C 6.

Biblio. : SC. BYZANTIOS, I, 297 ; J. PARGOIRE, *A propos de Boradion*, *BZ*, XII, 1903, 470-471.

DAREIOU (τὰ Δαρείου). *Éponyme.* Au dire du pseudo-Codinus, ce serait un des huit patrices que Constantin aurait amenés avec lui de Rome dans sa nouvelle capitale. On sait qu'il ne faut pas attribuer grande valeur à cette légende.

Monuments : églises des Saints-Fauste-et-Basile (ou Basilisque), des Saints-Mamas-et-Basilisque, des Quarante-Martyrs et des Saints-Anargyres.

Sources : TH. PREGER, II, 149 ; *PG*, CLVII, 465 C ; *Syn. CP*, 185, 275, 660, 884, 825, 856, 884, 886 ; *BH*, 70 ; *Typika*, I, 48, 103, 156 ; THÉOPHANE, I, 243 ; *Acta SS.*, juil. VII, 160 C, 161 A.

Site. M. Gédéon plaçait ce quartier sur la Corne d'Or, parce que, d'après le pseudo-Codinus, Darius avait construit une maison qui s'appela dans la suite τῆς ἱκανατίσσης et qu'il se trouvait une échelle de même nom dans les parages occupés actuellement par la douane d'Istanbul, *BH*, 121. La raison est bien faible, car le terme d'ἱκανάτισσα désigne une fonction et non point un nom propre. De plus, l'église des Quarante-Martyrs est dite ἐν Σοφιαναῖς ἤτοι ἐν τοῖς Δαρείου, *Syn. CP*, 275 ; *Typika*, I, 156, ce qui indique le voisinage immédiat de ces deux quartiers. Or celui des Sophianae ou plutôt des Sophiae se trouvait à l'est du port Sophien. C'est donc dans la même région qu'il faut placer τὰ Δαρείου. Nous en avons une nouvelle preuve à propos de l'église des Saints-Anargyres. Théophane, I, 243, dit qu'elle fut bâtie par Justin II ἐν τοῖς Δαρείου, tandis que Zonaras, XIV, 10, et le pseudo-Codinus, TH. PREGER, III, 255, affirment que ce fut ἐν τοῖς Βασιλίσκου. Il s'ensuit que les deux quartiers étaient voisins au point que le même sanctuaire pouvait être dit indifféremment dans l'un ou dans l'autre. Τὰ Βασιλίσκου se trouvait lui aussi à l'est du port Sophien et probablement un peu plus à l'intérieur des terres. C'est donc entre lui et les Sophiae que devait se trouver τὰ Δαρείου. Cf. carte I, G 8.

Biblio. : R. JANIN, *Le port Sophien et les quartiers environnants*, *EB*, I, 1941, 128-130.

DAPHNÈ (ἡ Δαφνή). *Étymologie.* Les patriographes prétendent qu'on apporta de Rome la statue d'une nymphe nommée Daphné et qu'elle fut placée en cet endroit ; elle aurait servi pour les oracles d'Apollon. En souvenir de ce fait, le 1er janvier, l'empereur

distribuait aux chefs des dèmes des couronnes de laurier. Il est plus rationnel de penser qu'il y avait là un laurier remarquable par ses dimensions.

Monuments: églises de Saint-Étienne, de la Théotocos et de la Trinité.

Site. Daphné n'est pas autre chose que la partie la plus ancienne du Palais impérial (cf. Palais impérial, pp. 113-114).

DEMETRIOU DESPOTOU (οἶκος Δημητρίου δεσπότου). *Éponyme:* Démétrius, fils d'Andronic II et beau-père de Mathieu Cantacuzène.

Source: Cantacuzène, Bonn, I, 311 ; *PG*, CLIII, 408 B.

Site: inconnu, mais en ville.

DEUTERON (τὸ Δεύτερον). *Étymologie.* La Chronique de Georges Moine, remaniée par un auteur inconnu, prétend que ce nom vient du second avènement de Justinien II, parce que c'est par le quartier du Deutéron qu'il pénétra dans la ville. *PG*, CX, 905 B. Cette étymologie se retrouve dans d'autres ouvrages, entre autres ceux des patriographes, Th. Preger, III, 244 ; *PG*, CLVII, 577 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 34 BC. Elle ne saurait être prise en considération à cause de son caractère fantaisiste. D'ailleurs le nom était déjà employé au VIe siècle, comme on le voit par un passage où Procope parle de l'église Sainte-Anne, *De aedif.*, I, 3 ; Bonn, III, 185, et un autre du magistros Pierre de même époque, *De cer.*, Bonn, 497 ; *PG*, CXII, 940 A.

Ducange pensait que le nom de Deutéron venait du fait que ce quartier se trouvait à deux milles « ou plutôt à deux stades du mur de Constantin », *Constantinopolis christiana*, II, XVI, 32.

La seule explication qui paraisse vraiment rationnelle c'est que le Deutéron était la seconde partie de la ville, δεύτερον (μέρος), celle qui était comprise entre le mur de Constantin et celui de Théodose. L'étendue de ce quartier, telle que nous l'indiquerons en étudiant son site, justifie amplement cette interprétation. Celle-ci n'est du reste pas tellement nouvelle puisque les Bollandistes l'avaient déjà admise, *Acta SS.*, jul. VI, 600, nos 1 et 4.

Sources: Procope, *De aedif.*, I, 3, Bonn, III, 185 ; éd. J. Haury, III, 21 ; Theophan. contin., Bonn, 197, 324 ; *PG*, CIX, 212 B ; Léon le Grammairien, Bonn, 168 ; Georges Hamartolos, *PG*, CX, 905 B ; Sathas, *MB*, VII, 117, 436 ; Nicétas Choniatès, Bonn, 722 ; *PG*, CXXXIX, 928 BC ; Nicéphore Calliste, *PG*, CXLVI, 785 A ; *De cer.*, Bonn, 497 ; *PG*, CXII, 940 A ; Mansi, VIII, 882 C, 910 A ; E. Schwartz, III, 34, 45, 144, 157, 164, 173 ; *Syn. CP*, 20, 21, 32, 54, 61, 62, 84, 90, 127, 143, 162, 166, 190,

235, 236, 621, 650, 743 ; *Typika*, I, 3, 7, 9, 10, 14, 16, 102 ; *BH*, 9 99, 112, 136, 166, 170, 180, 206 ; Th. Preger, III, 235, 244 *PG*, CLVII, 576 CD, 577 AB ; *IB*, II, 55.

Monuments: un palais, un xénôn, églises Sainte-Anne, Sain Chariton, Saint-Acindynus et ses compagnons, Saints-Hespéro et Zoé, Saint-Démétrius ou Démétrianos et ses compagnon Saint-Timothée de Brousse, Saint-Tryphon, Saint-Charalambo Saint-Eustathe et ses compagnons, Sainte-Irène, les Saint Notaires, la Théotocos et l'église dite ἐπὶ Παῦλον. De plus l'églis Saint-Léonce et ses compagnons, ainsi que les monastères c Saint-Bassien, de Barlaam, de Jonas, de Saint-Georges-Sycéot du Philanthrope et de la Kécharitoméné sont signalés comm voisins du Deutéron.

Site. A la fin du XIXe siècle, Al. van Millingen s'est constitu le propagateur d'une théorie qui a fait fortune pendant un qua de siècle. Il a prétendu que le Deutéron était un quartier corre pondant à la deuxième porte militaire du rempart théodosie *Byzantine Constantinople*, 74-78. C'est dire qu'il localisait le Deut ron entre la Porte Dorée et celle de Pégé (Silivrikapı). Notons e passant qu'aucun texte ne permet d'affirmer qu'il y eût un distinction entre portes civiles et portes militaires.

Cet emplacement du Deutéron dans la partie occidentale c la ville paraît imputable à Pierre Gylles. Celui-ci croyait que c quartier se trouvait dans la XIIe région, parce que là s'élevai d'après lui, l'église Sainte-Anne, qu'il estimait voisine de la citern de Mocius, *TC*, IV, 8 ; p. 216. Ducange adopta cette façon c voir, *Constantinopolis christ.*, I, 15 ; II, 32. Sc. Byzantios fit sienn l'opinion de Ducange sur la localisation du Deutéron et l'étym logie du nom, I, 341-343. Mordtmann a considéré comme certa l'emplacement du Deutéron à l'ouest de la ville, *Esquisse*, no 11 p. 63 ; no 133, p. 77. Toutefois dans la note finale de cet ouvrag il semble faire sienne l'interprétation donnée par les Bollandist du mot Deutéron *(secunda parte urbis)*, no 137, p. 79, n. 2. En 190 J. Pargoire, tout en admettant l'hypothèse d'Al. van Millinge faisait remarquer que le Deutéron s'étendait bien au delà c l'espace qu'on lui attribuait et jusqu'à la porte charsienne, *A prop de Boradion*, *BZ*, XII, 1903, 461-462.

J. B. Papadopoulos a fait faire un grand pas à la questio Il établit, preuves en mains, que le Deutéron se trouvait sur quatrième colline, au nord de l'église des Saints-Apôtres, *Le De téron, étude topographique*, Νέος Ποιμήν, mars 1921, 142-149. Il e cependant le tort, croyons-nous, de restreindre l'étendue c quartier à la région comprise entre les Saints-Apôtres et la port de Charisius.

Que le Deutéron s'étendît jusqu'à cette région, les preuves en abondent. Un texte du magistros Pierre (VIe siècle) dit que le 11 octobre 6033 (524) Justinien fit son entrée dans la capitale par la porte de Charisius (porte d'Andrinople) et qu'il se rendit aux Saints-Apôtres en passant par le Deutéron, εἰσῆλθεν... διὰ τῆς πόρτης τῶν Χαρσίου καὶ ἐλθὼν ἐπὶ τὸ Δεύτερον ηὔξατο ἐν τοῖς ἀποστόλοις, *De cer.*, *append. ad I*, Bonn, 497 ; *PG*, CXII, 940 A. Justinien II, reprenant de force le pouvoir qu'une révolution lui avait enlevé, pénétra dans la capitale par une canalisation d'eau qui partait de la Palaea Petra et aboutit à une bouche d'air située près de l'église Sainte-Anne dans le Deutéron ; de là il se rendit aux Blachernes, Léon le Grammairien, Bonn, 168 ; Georges Hamartolos, *PG*, CX, 905 B ; Sathas, *MB*, VII, 117. En 1204, au cours d'une attaque des croisés contre la ville, le feu prit sur la colline des Blachernes, s'étendit jusqu'au monastère du Christ Évergète sur la Corne d'Or ; la violence de l'incendie fut telle que les flammes dépassèrent le Deutéron, Nicétas Choniatès, Bonn, 722 ; *PG*, CXXXIX, 928 BC ; Sathas, *MB*, VII, 436. L'église Sainte-Anne du Deutéron était voisine du monastère de Saint-Bassien. Or celui-ci se trouvait non loin de celui de Sainte-Matrone, lequel dominait la Corne d'Or, *Vita s. Matronae*, *PG*, CXVI, 948 C.

Le Deutéron est encore connu par son voisinage avec la porte τῆς Μελαντιάδος ou Μελανδήσια. C'est près de là que se trouvait l'église des saints martyrs Marcien et Martyrius, dits les saints Notaires, mis à mort sous Constance. Mordtmann a identifié cette porte avec celle que les Turcs appellent Mevlevihanekapı, *Esquisse*, no 20, p. 12. Al. van Millingen a voulu y voir la porte de Pégé (Silivrikapı), *Byzantine Constantinople*, 77. A.-M. Schneider, « *Das Deuteron und Melantiasdosthor* », *BNGI*, 1939, 181-186, et P. Franchi de Cavalieri, « *Una pagina di storia bizantina nel secolo IV. Il martirio dei santi Notari* », *An. Boll.*, LXIV, 157 sq., l'ont identifiée avec celle d'Andrinople, connue chez les Byzantins sous le nom de porte de Charisius. Cette opinion soulève des objections. Tout d'abord il n'est pas prouvé que la porte de Mélantias s'ouvrît dans le mur de Théodose plutôt que dans celui de Constantin. Ensuite on n'a pas encore précisé l'endroit où la voie Egnatia, dont la bourgade de Mélantias (auj. Yaremburgas) était la dernière étape, pénétrait dans la ville. Sans doute la porte d'Andrinople est bien aujourd'hui l'aboutissement de la route qui relie cette ville à l'ancienne capitale turque et elle passe par Yaremburgas, mais en était-il ainsi du temps des Byzantins ? L'Hebdomon (auj. Bakırköy), situé au septième mille, n'était-il pas sur la voie Egnatia ? De plus n'y a-t-il pas lieu de faire un rapprochement entre τῆς Μελάντιάδος et le quartier τὰ Μελτιάδου qui se trouvait

certainement à l'ouest de la citerne de Mocius ? Enfin ces auteur
se basent sur l'expression πρὸ τοῦ τείχους employée pour indique
le lieu du martyre et de la sépulture des saints notaires afin d
mettre cet endroit à l'intérieur du rempart. Cette expressio
signifie « en dehors du mur » dans l'acception ordinaire. Jusqu'
preuve plus décisive du contraire, nous pensons que la port
τῆς Μελαντιάδος était dans la partie occidentale de la ville et qu'ell
s'ouvrait dans le mur de Constantin. Cf. Melantiados, p. 360.

Il est donc probable que le Deutéron ne comprenait pas seule
ment la région située au nord des Saints-Apôtres, mais une bonn
partie de celle qui s'étendait entre le mur de Constantin et celu
de Théodose. On ne voit pas d'autre explication à donner a
terme de Deutéron que celui de deuxième partie de la ville. Il s
peut toutefois qu'il ait été restreint dans la suite à la région voisin
de la porte de Charisius. A.-M. Schneider pense que les mo
Deutéron, Triton, Pempton, etc., désignent les quartiers de l
ville compris entre les deux murailles, *Die Landmauern von Kons
tantinopel*, II, 15. Mais, outre que l'on ne peut s'appuyer sur aucu
texte pour l'affirmer, il est certain que le Triton était en dehor
de la ville et que l'Hebdomon se trouvait au septième mille
quant au Pempton, nous persistons à le localiser au cinquième mil
(cf. Pempton, p. 374). Cf. carte I, C 4.

Biblio.: P. Gylles, *TC*, IV, 8 ; p. 216 ; Ducange, II, XVI, 32
Sc. Byzantios, I, 341-343 ; Al. van Millingen, *Byzantine Cons
tantinople*, 74-78 ; Mordtmann, *Esquisse*, no 25, p. 15 ; J. B. Papa
dopoulos, « *Le Deutéron, étude topographique* », Νέος Ποιμήν, 192
142-149 ; R. Janin, « *Deutéron, Triton et Pempton* », *EO*, XXXV
1936, 207-214 ; XXXVI, 1937, 155-156 ; A.-M. Schneider, « *Da
Deuteron und Melantiasthor*, *BNGI*, 1939, 181-186 ; F. Franch
de'Cavalieri, « *Una pagina di storia bizantina*, *An. Boll.*, LXIV
157 sq.

DEXIOKRATIANAE (αἱ Δεξιοκρατιαναὶ) ou DEXIOKRATOU
(τὰ Δεξιοκράτους). *Éponyme.* Si l'on en croit les patriographes, de fu
un certain Dexiocratès, patrice sous Théodose II.

Monuments: monastère de Théodore, églises Saint-Lauren
Sainte-Euphémie, Sainte-Théodosie, asile de vieillards.

Sources: Constantin Acropolite, *In Theodosiam*, *PG*, CXI
929 D ; Pachymère, Bonn, II, 453 ; *PG*, CXLIV, 497 A ; *Syn. CP*
424, 716, 717, 828 ; *Typika*, I, 76 ; *BH*, 109, 131-132 ; Ephrem
v. 9846 ; Mansi, VIII, 943 A, 946 AB, 947 A-E. Schwartz, II
35, 46, 145, 173 ; Th. Preger, III, 241 ; *PG*, CLVII, 573 B
Byz. Ven., XXI, 30 C.

Site. Mordtmann n'a pas hésité à reconnaître l'emplacemen

de ce quartier dans la région de la mosquée Güleami (ancienne église Sainte-Théodosie), *Esquisse*, nº 69, p. 42. M. Gédéon s'est inscrit en faux contre cette localisation, Ἔγγραφοι λίθοι καὶ κεράμια, Constantinople, 1892, 120, 121 ; *BH*, 131-133. Cependant il a dû reconnaître que l'église Sainte-Euphémie du Pétrion, que tous les documents placent au quartier de Dexiocratès, s'élevait à l'intérieur de la porte d'Ayakapı (ancienne porte Sainte-Théodosie), Ἔγγραφοι..., 118 ; *BH*, 170. Or c'est très probablement dans cette église que fut apporté le corps pantelant de sainte Théodosie mise à mort pour le culte des images (ἐγγιστά που τῶν Δεξιοκράτους), *BH*, 131 ; τῶν Δεξιοκράτους, ἔνθα κατάκειται τὸ λείψανον αὐτῆς, *Syn. CP*, 828. La présence des reliques est suffisamment probante pour affirmer que le quartier de Dexiocratès était bien là où l'a indiqué Mordtmann. Le P. J. Pargoire a jadis démontré que l'on pouvait admettre comme très vraisemblable l'identité de l'église monastique de Sainte-Euphémie avec celle de Sainte-Théodosie, *Constantinople : l'église Sainte-Théodosie*, *EO*, IX, 1906, 163-164. L'église Sainte-Euphémie était voisine de celle de Saint-Laurent, elle-même située ἐν τοῖς Δεξιοκράτους, *Syn. CP*, 716, 717. L'hypothèse du P. Pargoire s'avère donc comme à peu près certaine. Il faut conclure que le quartier de Dexiocratès se trouvait à Ayakapı. Cf. carte I, E 4.

Biblio. : DUCANGE, II, XVI, 33 ; J. PARGOIRE, *Constantinople : l'église Sainte-Théodosie*, *EO*, IX, 1906, 161-165.

DIACONISSES (τὰ Διακονίσσης). *Éponyme*. Les patriographes prétendent que ce nom vient du fait que le patriarche Sergius (610-638) y avait habité alors qu'il était diacre. Trouvant sans doute cette étymologie peu convaincante, ils ajoutent que la sœur de Sergius y était diaconesse. Il est probable que le nom vient d'une diaconesse dont c'était la propriété, soit la sœur de Sergius, soit une autre.

Monuments : églises de la Théotocos, de Saint-Jean l'évangéliste et des Saints-Pierre, Paul, etc.

Sources : THÉOPHANE, I, 277 ; *De cer.*, Bonn, 75 ; *PG*, XCII, 280 A, 297 A, 1101 C ; *Syn. CP*, 240, 468, 680, 684, 851 ; SATHAS, *MB*, V, 420 ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 699 ; *PG*, CXXI, 764 C ; CXXII, 456 B ; TH. PREGER, III, 250 ; *PG*, CLVII, 585 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 16 C ; *BH*, 73, 206 ; ZONARAS, XIV, 12.

Site. Mordtmann a identifié l'église de la Théotocos τῆς Διακονίσσης avec la mosquée Kalendercami, qui est sans contredit une église byzantine ; elle se trouve près des dernières arches de l'aqueduc de Valens, *Esquisse*, nº 124, p. 70. Cette opinion a été admise sans conteste pendant plus de trente ans. Cependant elle ne

s'appuie que sur des preuves fragiles. On sait par l'itinéraire que suivait la cour impériale en se rendant aux Saints-Apôtres ou en en revenant, que le cortège passait par le forum Tauri et τὰ Διακονίσσης avant d'aboutir au Philadelphion, *De cer.*, Bonn, 75 ; *PG*, CXII, 280 A, 297 A. Le forum Tauri étant identifié avec la place de Beyazit et le Philadelphion avec la région de la mosquée Şahzade, on en a conclu que τὰ Διακονίσσης se trouvait entre ces deux points extrêmes et, comme il y avait là une église, Mordtmann a cru que c'était celle de la Théotocos τῶν Διακονίσσης. L'argument n'est pas aussi solide qu'il paraît tout d'abord. En effet on ne peut inférer du *Livre des cérémonies* que τὰ Διακονίσσης était au delà du forum Tauri. Il semble au contraire que l'église de la Théotocos était près de lui et peut-être même à l'est. C'est ce qui a conduit A. Vogt à lui attribuer l'emplacement occupé par la mosquée de Beyazit, « *Notes de topographie byzantine* », *EO*, XXXIX, 83-86. Le P. V. Laurent s'était déjà élevé contre l'identification de la Théotocos τῶν Διακονίσσης avec Kalendercami, *EO*, XXXIV, 227, et A.-M. Schneider avait admis comme lui que Kalendercami était l'église du Christ Incompréhensible (Ἀκατάληπτος), *Byzanz*, 51. L'opinion d'A. Vogt n'est toutefois qu'une hypothèse, vraisemblable sans aucun doute, mais qu'il est impossible de vérifier en l'absence de renseignements plus précis.

Biblio. : DUCANGE, IV, I, 16 ; SC. BYZANTIOS, I, 155 ; J. P. RICHTER, 209-210 ; V. LAURENT, *EO*, XXXIV, 1935, 227 ; A. VOGT, « *Notes de topographie byzantine* », *EO*, XXXIX, 1940, 83-86.

DIIPPION (τὸ Διΐππιον). *Étymologie*. D'après les patriographes, le nom viendrait d'un monument représentant deux chevaux de poste que Phocas avait mis là pour rappeler sa fuite devant Maurice (d'après une légende fort peu vraisemblable). On a proposé une autre explication qui paraît plus rationnelle. A. Vogt pensait qu'au Diippion étaient les écuries des Bleus et des Verts où les chevaux étaient amenés la veille des courses, *Le Livre des Cérémonies, Commentaire*, II, 1934, 128 et *Byzantion*, X, 477. Sans aller jusqu'à admettre cette explication que n'appuie aucun texte, on peut considérer le mot Diippion comme désignant le passage des chevaux de course.

Monuments : églises de Saint-Jean l'évangéliste et de Saint-Tryphon. D'après les patriographes, il y avait aussi deux colonnes avec des mosaïques représentant Constantin et Hélène.

Sources : THÉOPHANE, I, 408, 420, 441 ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 798 ; *PG*, CXXI, 876 B ; ZONARAS, XV, 5 ; SATHAS, *MB*, VII,

313 ; NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 307 ; *PG*, CXXXIX, 588 C ; THÉODOSE DE MÉLITÈNE, 127 ; *Syn. CP*, 150, 530 ; *BH*, 82 ; TH. PREGER, II, 168-170, 187 ; *PG*, CLVII, 496 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 11 C.

Site. Le Diippion se trouvait en dehors des remparts de la ville primitive, près de la porte qui s'ouvrait sur la Thrace. C'est ce que disent les patriographes. On a coutume d'en fixer l'emplacement au début de la Mésé, sur la droite, où on retrouve dans des maisons particulières les restes d'une église que l'on croyait pouvoir identifier avec celle de Saint-Jean l'Évangéliste. Cependant les textes concernant le Diippion inclinent à le placer juste à l'entrée de l'hippodrome. Cf. carte I, H 7.

Biblio. : DUCANGE, IV, v, 12 ; F. W. UNGER, 247-250 ; SC. BYZANTIOS, I, 450 ; J. P. RICHTER, 211 ; MORDTMANN, *Esquisse*, n°s 7, 119 ; p. 5, 67 ; A. VOGT, *Le Livre des cérémonies, Commentaire*, II, 128 ; *Byzantion*, X, 1940, 477.

DIMAKELLON (Διμάκελλον). *Étymologie :* Double marché de la viande. C'est celui que l'on appelait aussi Leomakellon. Cf. sub verbo, pp. 352-353.

DIOU (τὰ Δίου). *Éponyme :* Dios, fondateur du monastère de même nom sous Théodose le Grand.

Monuments : monastère de même nom, église Saint-Étienne.

Sources : THÉOPHANE, I, 132, 141, 443 ; MANSI, VIII, 882 A, 930 B, 986 D, 1007 D, 1051 E, 1053 ; E. SCHWARTZ, II, I, 1, 146 ; III, 33, 44, 68, 128, 142, 156, 163, 172 ; NICÉPHORE CALLISTE, *PG*, CXLVII, 172 A ; *Syn. CP*, 830 ; *BH*, 133-134, 195 ; TH. PREGER, I, 142 ; III, 276 ; *PG*, CLVII, 605 C ; *Byz. Ven.*, XXI, 47 C ; H. DELEHAYE, *Les saints stylites*, 69.

Site. Mordtmann a voulu localiser le monastère au quartier dit Etyemes (qui ne mange pas de viande) sur le bord de la Propontide, *Esquisse*, n° 134, p. 77, mais c'est là une pure hypothèse que contredisent divers textes. D'après les patriographes, le tracé du mur de Constantin oblige à situer le monastère, sinon dans la vallée du Lycus, du moins sur la pente orientale de la septième colline, puisque le rempart, après avoir atteint l'Exakionion, descendait dans la vallée en passant par le monastère de Dios et τὰ Ἰκασίας, TH. PREGER, II, 142.

DOMNINOS (Portiques de) (ἔμβολοι τοῦ Δομνίνου). *Éponyme :* le suivant, à moins que ce ne soit celui que deux épigrammes représentent comme ayant embelli le prétoire sous Justin Ier (518-527), *Anthologie Palatine*, IX, 658 ; 659 ; éd. Fr. Dübner, II, 154.

Monuments : bain de Dagisthée, xénôn τῶν Χριστοδότης, xénodochion de Romain Lécapène, églises Sainte-Anastasie, Sainte-Anne, Saint-Platon, Saints-Machabées, Théotocos τὸ Καραβίτζιν, Sainte-Oréozélé.

Sources : THÉODORE LECTEUR, *PG*, LXXXVI, 216 B ; THÉOPHANE, I, 112 ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 618 ; *PG*, XCII, 785 A ; THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 324 ; *PG*, CIX, 340 C ; CÉDRÉNUS, Bonn, II, 239 ; *PG*, CXXII, 237 A ; *Syn. CP*, 235, 336, 379, 386, 706, 848, 860 ; *BH*, 108, 193, 202, 273-274 ; A. PAP.-KER., *Varia*, 26.

Site. Ce quartier occupe une grande place dans la topographie de Constantinople à l'époque byzantine à cause des églises et autres édifices publics qu'il renfermait. Sa véritable position a été longtemps l'objet d'une erreur tenace.

En 1874, A. S. Paspati découvrit, près de la mosquée Sokollu Mehmet, au nord-ouest de l'hippodrome, de puissantes substructions byzantines que l'on était en train de démolir ; un peu plus haut, au delà de la rue, il aperçut d'autres ruines de même nature. Il proposa de voir dans les premières les restes du prétoire que les textes signalent au-dessus du port Sophien et dans les secondes les portiques de Domninos parce qu'un certain Domninos était signalé par deux épigrammes comme ayant embelli le prétoire. La mosquée Sokollu Mehmet était à ses yeux l'ancienne église de l'Anastasis qui était en effet située dans les portiques de Domninos, Βυζαντιναὶ μελέται, Constantinople, 1877, 364-375.

Ces diverses identifications, que A. S. Paspati présentait du reste comme des hypothèses probables et non des certitudes, ont été acceptées par les auteurs postérieurs comme des vérités incontestables, MORDTMANN, *Esquisse*, n° 109, p. 58 ; M. GÉDÉON, *BH*, 52, n. 56, 202-203 ; A.-M. SCHNEIDER, *Byzanz*, 51-52, et les divers auteurs de Guides.

Nous croyons avoir démontré ailleurs que ces hypothèses pêchaient par la base (Ἔμβολοι τοῦ Δομνίνου. Τὰ Μαυριανοῦ, *EO*, XXXVI, 1937, 129-156). Nous résumons ici les arguments que nous avons développés dans cette étude. Le prétoire se trouvait bien au-dessus du port Sophien, mais sur la Mésé, à peu près à mi-chemin entre le palais de Lausus et le forum de Constantin, c'est-à-dire dans les parages de la Préfecture actuelle de la ville. Il ne manque pas de textes qui le prouvent (cf. Prétoire aux édifices publics, pp. 163-166). Quant aux portiques de Domninos, il faut en chercher l'emplacement dans les environs du Bazar, sur la pente qui descend de là vers la Corne d'Or, ou légèrement plus au sud. En effet ils étaient voisins du quartier dit τὰ Μαυριανοῦ, puisque l'église Sainte-Anastasie est dite tantôt dans les portiques de

Domninos et tantôt ἐν τοῖς Μαυριανοῦ. Or ce dernier quartier était sur le chemin qui allait du forum de Constantin aux Blachernes en passant par le Pétrion. L'itinéraire suivi par le cortège impérial, quand il allait au sanctuaire de la Vierge des Blachernes, passait par le Milion, le Forum (de Constantin) et le Long Portique de Maurianos, *De cer.*, Bonn, 156 ; *PG*, CXII, 393. De même l'impératrice Théodora, femme de Théophile, se rendant aux Blachernes, passe par le portique, où elle voit son cheval broncher alors qu'elle se trouvait à l'endroit où elle bâtit ensuite l'église Sainte-Anne, suivant le pseudo-Codinus, TH. PREGER, III, 232-233. Il est clair qu'elle n'était pas allée passer au nord-ouest de l'hippodrome, mais qu'elle suivait le même chemin que la cour impériale. Sc. Byzantios avait déjà compris qu'il fallait placer les portiques de Domninos près de la Mésé, mais il les avait localisés trop haut, entre la troisième et la quatrième colline, I, 401.

Nous savons que Domninos, suivant les patriographes, avait construit sa maison εἰς τὰ Μαυριανοῦ, ce qui permet de croire que son habitation était comprise dans les portiques mis sous son nom. Quant au Long Portique de Maurianos, on en voit aujourd'hui les restes dans l'Uzun Çarşı (Long Marché) qui conduit du Bazar au quartier de Yemiş sur la Corne d'Or. La configuration du terrain ne permet guère d'autre descente en direction du Pétrion. A notre avis, les portiques de Domninos étaient au commencement de cette descente et l'église Sainte-Anastasie faisait face au bain de Dagisthée au carrefour que la Mésé formait avec les portiques. Cf. carte I, G 6-7.

Biblio.: P. GYLLES, *TC*, III, 6 ; 164-165 ; DUCANGE, II, III, 6 ; A. S. PASPATI, Βυζαντιναὶ μελέται, Constantinople, 1877, 364-375 ; MORDTMANN, *Esquisse*, nº 109, p. 58 ; R. JANIN, Ἔμβολοι τοῦ Δομνίνου. Τὰ Μαυριανοῦ, *EO*, XXXVI, 1937, 129-156 ; SC. BYZANTIOS, I, 401-405.

DOMNINOU (τὰ Δομνίνου). *Éponyme.* D'après les patriographes, ce serait un des huit patrices que Constantin aurait amenés de Rome dans sa nouvelle capitale.

Source: TH. PREGER, I, 148.

Site. Domninos se construisit une maison dans le quartier dit τὰ Μαυριανοῦ (cf. *infra*, pp. 358-359), près duquel se trouvaient les portiques de Domninos, d'où l'on peut conclure que la maison voisinait avec les portiques.

DROUNGARIOU (οἶκος τοῦ μεγάλου δρουγγαρίου). *Éponyme :* le chef de la police de la ville (δρουγγάριος τῆς Βίγλας).

Monument: asile organisé par Isaac II l'Ange dans cette maison.

Sources: NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 585 ; *PG*, CXXXIX, 816 B.

Site. Il est probable que cette maison était située sur la Corne d'Or, puisque la porte moderne dite Odunkapı s'appelait au moyen âge Porte du Drongaire, MM, III, 88.

ECHEKOLLA (Ἐχέκολλα). *Étymologie:* glu.

Monument: prison.

Source: S. Theodori Studitae Laudatio in Platonem, PG, XCIX, 832 B.

Site. Il y avait là un monastère dit du Palais (τῶν βασιλείων). C'est là que fut enfermé saint Platon. On ignore de quel palais il s'agit et dès lors on ne saurait localiser l'endroit, mais le contexte indique nettement qu'il se trouvait dans la capitale.

ELEBICHOU (τὰ Ἐλεβίχου). *Éponyme:* probablement Hellebichos, haut fonctionnaire signalé sous Théodose le Grand, THÉODORET, *H. E.*, V, 19 ; *PG*, LXXXII, 1240 BC. La vraie forme du mot serait donc τὰ Ἑλλεβίχου. C'est l'orthographe adoptée par E. Schwartz dans son édition des conciles œcuméniques, mais ce n'est pas celle qui a prévalu chez les Byzantins.

Monuments: églises de Saint-Romain, des Saints-Pétronius et Christiné, monastère τῶν Κύρου ; dans le voisinage, monastère de Sainte-Hermione.

SOURCES : MANSI, VIII, 1011, 1055 A ; E. SCHWARTZ, III, 70 ; *Syn. CP*, 15, 235.

Site. Il est déterminé par l'église Saint-Romain. En effet, le 18 novembre la fête de ce martyr est dite célébrée dans son église qui se trouvait dans ce quartier : Τελεῖται ἡ αὐτοῦ σύναξις ἐν τῷ μαρτυρίῳ αὐτοῦ τῷ ὄντι ἐν τοῖς Ἐλεβίχου, *Syn. CP*, 235. Nous savons aussi qu'il y avait près de là un monastère de Sainte-Hermione (πλησίον τοῦ Ἐλεβίχου), MANSI, VIII, 1011. Or ce monastère était voisin de Saint-Romain, comme il est dit dans le Synaxaire au 4 septembre : Τελεῖται δὲ ἡ αὐτῆς σύναξις ἐν τῷ μαρτυρείῳ αὐτῆς τῷ ὄντι πλησίον τοῦ ἁγίου Ῥωμανοῦ), *Syn. CP*, 15. Il n'y a aucun doute que l'église Saint-Romain se trouvait près de la porte à laquelle elle a donné son nom et qui a été identifiée de façon certaine avec Topkapı (Porte du Canon). Il s'ensuit que τὰ Ἐλεβίχου était au sud-est de cette porte. Son étendue semble avoir été assez considérable, puisqu'elle atteignait les environs de la citerne de Mocius. En effet, le célèbre monastère de la Vierge τῶν Κύρου est dit voisin de Saint-Romain ἐν τοῖς Ἐλεβίχου, MANSI, VIII, 1055 A ;

E. Schwartz, III, 70. Or ce même monastère se trouvait près de l'église Sainte-Zoé, elle-même voisine de la citerne de Mocius (τῆς ἁγίας Ζωῆς τῆς ἐν τῇ Μωκησίᾳ), Th. Preger, III, 274-275. De même l'église Saint-Thomas ἐν τοῖς Κύρου était près de l'église Saint-Mocius (καὶ τοῦ ἁγία Θωμᾶ ἐν τοῖς Κύρου πλησίον τοῦ ἁγίου μάρτυρος Μωκίου), *Syn. CP*, 241. On peut donc légitimement conclure que le quartier appelé τὰ Ἐλεβίχου s'étendait de la porte Saint-Romain jusqu'auprès de la citerne de Mocius, c'est-à-dire sur plus d'un kilomètre et demi et que τὰ Κύρου en faisait partie. Cf. carte I, B 5.

ELEPHANTINE (Ἐλεφαντινὴ πύλη). *Étymologie*. Cette porte devait être recouverte d'incrustation d'ivoire, d'où son nom.

Monument voisin : église Saint-Athénogène.

Sources: De cer., Bonn, 171 ; *PG*, CXII, 411 B ; Cédrénus, Bonn, II, 595 ; *PG*, CXXII, 325 D ; *Vita Euthymii*, éd. de Boor, 23.

Site. C'était une porte du Palais impérial, mais sa position est incertaine.

ELEUSIAS (τὰ Ἐλευσίας). *Éponyme:* inconnu.

Source: Théophane, I, 226.

Site. L'incendie de 549 s'étendit depuis le Χαλκοῦν Τετράπυλον jusqu'au quartier de ce nom. Cette indication de Théophane permet de situer τὰ Ἐλευσίας dans les environs du forum de Théodose, sans qu'il soit possible de préciser davantage, puisque nous ignorons quelle direction prit l'incendie.

ELEUTHERIOU (τὰ Ἐλευθερίου). *Éponyme:* peut-être l'Eleuthérios que le pseudo-Codinus avoir été patrice et protoasecretis sous Constantin, Th. Preger, II, 184 ; III, 248.

Monuments: palais, port.

Le palais existait encore au XIIIe siècle, puisqu'on possède un sceau en son nom, qui remonte à cette époque, G. Schlumberger, *Sigillographie*, 154-155.

Site. Aksaray. Cf. aux palais impériaux urbains, pp. 130-131, aux ports, pp. 218-220 et carte I, DE 7.

EREMIA (Ἐρημία). *Étymologie:* désert.

Graphies: Ἐρημία, Ἐρεμία, Ἡρεμία, Ἱερίμιον.

Monuments: église et monastère Saint-Jean-Baptiste.

Sources: Léon le Grammairien, Bonn, 280 ; *PG*, CVIII, 1089 C ; Théodose de Mélitène, 180 ; *Syn. CP*, 448 ; *BH*, 70.

Site: dans la vallée du Lycus, à Fenerisa ou dans la région avoisinante. Cf. carte I, D 6.

Biblio.: R. Janin, *Quelques quartiers mal connus*, *Mémorial Louis Petit*, 1948, 227.

EUBOULOU (τὰ Εὐβούλου). *Éponyme*. Suivant le pseudo-Codinus, un des douze personnages amenés de Rome à Constantinople par Constantin ; plus sûrement Euboulos, patrice sous Justin Ier (518-527).

Sources: Chron. Pasch., Bonn, I, 622 ; *PG*, XCII, 877 B ; Théophane, I, 165 ; Malalas, Bonn, 411 ; *PG*, XCVII, 609 A ; Cédrénus, Bonn, I, 647 ; *PG*, CXXI, 693 C, 705 B ; *De cer.*, Bonn, 173 ; *PG*, CXII, 416 A ; *Syn. CP*, 698 ; *Typika*, I, 74 ; Th. Preger, I, 148 ; III, 254, 255 ; H. Delehaye, *Les saints stylites*, 218 ; *An. Boll.*, XXVIII, 36.

Site. D'après le récit de l'incendie de 532, l'établissement devait se trouver sur la première colline, au nord-est de Sainte-Irène, *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 622 ; *PG*, XCII, 877 B.

EUDOKIMOU (ἐνορία τοῦ ἁγίου Εὐδοκίμου). *Éponyme:* saint Eudocime dont l'église était située là.

Monument: église de ce nom.

Sources: Syn. CP, 858 ; MM, II, 399.

Site. A l'Exokionion, dit le Synaxaire.

EUGENIOU (τὰ Εὐγενίου). *Éponyme*. Selon le pseudo-Codinus, Eugène, patrice sous Théodose le Grand.

Monuments: églises de la Vierge et de Saint-Michel, asile de vieillards, porte.

Sources: De cer., Bonn, 556 ; *PG*, CXII, 1028 B ; *Syn. CP*, 483 ; *BH*, 76, 211 ; Pachymère, Bonn, III, 96, 134 ; *PG*, CXLIV, 96 A, 194 A ; Grégoras, Bonn, I, 167, 275 ; *PG*, CXLVIII, 448 D, 449 A ; Cantacuzène, Bonn, III, 76, 213, 214, 232 ; *PG*, CLIV, 92 A, 225 B, 227-228, 245 A ; Syropoulos, 67 ; Th. Preger, I, 141, 142, 148 ; III, 220 ; MM, II, 247-248 ; *Anthologie Palatine*, éd. Fr. Dübner, II, 141 ; G. Schlumberger, *MA*, 219-220 ; *OC*, XII, 152, no 45. F. W. Unger, 235.

Site. Ce quartier, célèbre par sa porte et sa tour, se trouvait au nord-ouest de la première colline, au bord de la mer, et voisinait avec le Prosphorion qui en faisait probablement partie. La porte d'Eugène se trouvait, pense-t-on, à l'emplacement de celle que les Turcs appelaient Yalıköşkkapı. Cf. carte I, H 6.

EULOGIOU tou Persou (οἶκος Εὐλογίου τοῦ Πέρσου). *Éponyme:* un personnage du nom d'Eulogios vers le milieu du IXe siècle.

Sources: Léon le Grammairien, Bonn, 251-252 ; *PG*, CVIII,

1084 C ; GEORGES MOINE, Bonn, 838 ; *PG*, CIX, 900 A ; THÉODOSE LE MÉLITÈNE, 176.

Site. Cette maison était entre le Pérama et l'Acropole. Les conjurés qui avaient assassiné Michel III à Saint-Mamas y passèrent en se rendant au Palais impérial.

EUOURANOI (Εὐούρανοι). *Éponyme.* Probablement Varanès, consul en 410 et en 456 (pour la sixième fois), d'après le *Chronicon Paschale.*

Graphies : ἐν Εὐουράνοις, Εὐουράνης, Εὐοράνης, Αὐγοράνις.

Monument : église de la Théotocos.

Sources : TH. PREGER, I, 148 ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 571, 592 ; *PG*, XCII, 786 B, 817 A ; *Syn. CP*, 292 ; *BH*, 198, 206 ; MM, II, 410-412, 414-415.

Site. L'église de la Théotocos ἐν Εὐουράνοις se trouvait près de Sainte-Sophie, *Syn. CP*, 292. Or derrière la basilique le pseudo-Codinus signale que Rhodanus, un des patrices amenés de Rome par Constantin, construisit une maison qui s'appelle τὰ Εὐουράνης et qu'un manuscrit dit derrière Sainte-Sophie (ὄπισθεν τῆς ἁγίας Σοφίας), TH. PREGER, I, 148 et note. Il est à peu près certain que le petit monastère signalé en 1400 sous le nom de Théotocos Εὐουρανιώτισσα fut accolé plus tard à l'église primitive, MM, II, 410-415. On ne saurait dire exactement à quel endroit était ce sanctuaire, mais il ne devait pas être loin de l'abside de Sainte-Sophie. Cependant un texte du Synaxaire dit ἐν τοῖς Χαλκοπρατείοις πλησίον τῆς ἁγιωτάτης ἐκκλησίας, *Syn. CP*, 291, ce qui infirmerait l'hypothèse précédente.

EUPHEMIAS (τὰ Εὐφημίας). *Éponyme :* Euphémie, sœur de Léon Ier.

Source : TH. PREGER, II, 167.

Site. Selon le pseudo-Codinus, cette maison était voisine des Pittakia, donc près du Sénat de l'Augustéon.

EUPHEMIOU (τὰ Εὐφημίου). *Éponyme.* Probablement le fondateur du monastère de ce nom au ve siècle, car la première fois que paraît cette maison religieuse (536), elle est dite μονὴ τοῦ ἐν ὁσίοις Εὐφημίου, E. SCHWARTZ, III, 70.

Monument : le monastère de même nom.

Sources : MANSI, VIII, 882 A, 906 D, 930 B, 987 B, 1010 B, 1054 D ; E. SCHWARTZ, III, 33, 45, 70, 128, 142, 157, 163, 172.

Site : inconnu.

EUPHRATA (τὰ Εὐφρατᾶ). *Éponyme.* Selon le pseudo-Codinus, c'est Euphratas, parakoimomène de Constantin. L'anonyme de Sathas affirme que c'est Euphratas, parent de Florentius, venu avec lui sous Constantin et qui se construisit une très grande maison (οἶκον ἴδιον μέγιστον).

Monument : asile de vieillards.

Sources : TH. PREGER, I, 143, 147 ; SATHAS, *MB*, VII, 53.

Site. D'après l'anonyme de Sathas, l'établissement se trouvait dans la région du Dimakellon (ἐν τῇ τοποθεσίᾳ τοῦ Διμακέλλου).

EUSEBIOU (τὰ Εὐσεβίου). *Éponyme.* Le pseudo-Codinus dit que c'est Eusèbe qui fut patrice sous Justin II (565-578).

Monument : église Saint-Michel.

Sources : TH. PREGER, III, 252 ; *BH*, 186, 321.

Site : inconnu.

EXAKIONION (τὸ Ἐξακιώνιον). *Étymologie.* Le sens le plus probable de ce nom est celui de Colonnade extérieure (Ἐξωκιώνια). D'après les patriographes, Constantin plaça juste en dehors des remparts, sans doute devant une porte, une colonne surmontée de sa statue ; d'autres statues furent également érigées au même endroit ; l'empereur Maurice les fit enlever. A l'époque du pseudo-Codinus il existait encore des colonnes apportées de Cyzique, TH. PREGER, II, 181. Les ariens furent refoulés en dehors de la ville et appelés de ce fait exakionites.

Graphies : Ἐξωκιώνιν, Ἐξωκιώνην, Ἐξοκιόνιον, Ἐξακιόνιον, Ἐξακιόνιν.

Monuments : bain public, maison d'Andronic l'Ange ; églises de la Théotocos, de la Sainte-Trinité et de Saint-Eudocime ; près de là monastère inconnu.

Sources : Chron. Pasch., Bonn, I, 561, 597 ; *PG*, XCII, 828 A ; THÉOPHANE, I, 176, 488, 496 ; THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 196 ; *PG*, CIX, 212 A, 340 ; *De cer.*, Bonn, 56, 105 ; *PG*, CXII, 233 B, 324 A ; NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 320 ; *PG*, CXXXIX, 597 C ; *Syn. CP*, 858 ; *Typika*, I, 45, 46, 98 ; H. DELEHAYE, *Les saints stylites*, 63, 100 ; TH. PREGER, 32 ; II, 180-181 ; III, 281 ; *PG*, CLVII, 468 A, 509 C, 668 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 18 E, 19 A, 75 BC.

Site. Il semble que l'Exakionion comprenait à peu près toute la partie de la ville comprise entre le mur de Constantin et celui de Théodose. En effet le pseudo-Codinus dit que l'église des Saints-Apôtres, qui se serait d'abord appelée de la Sainte-Trinité, se trouvait dans l'Exakionion (Ἡ ἁγία Τριὰς ἡ οὖσα εἰς τὸ Ἐξακιόνιν, νῦν δὲ οἱ ἅγιοι Ἀπόστολοι ὀνομαζομένη) (TH. PREGER, III, 281).

Or les Saints-Apôtres étaient dans la partie nord de la ville. L'Exakionion correspondait donc au Deutéron. Cependant, à la longue, le mot désigna plus spécialement une portion de cette vaste étendue. Le nom byzantin s'y est conservé dans une transcription turque qui prétend le traduire. C'est Altı Mermer (les Six Colonnes), appellation du quartier qui se trouve sur la septième colline. Altı Mermer a le même sens que Ἔξι Μάρμαρα comme l'appellent les Grecs d'aujourd'hui. Il est probable que dans les derniers temps de l'empire byzantin, le nom primitif n'étant plus compris, il était devenu Ἑξικιόνια, traduit par Ἔξι Μάρμαρα.

Le *Livre des cérémonies* le place au même endroit. En effet, quand le cortège impérial se rendait au sanctuaire de la Source (Πηγή), il passait par le Xérolophos, la Monnaie, l'Exakionion et obliquait à droite, une fois arrivé au carrefour de Saint-Onésime, *De cer.*, Bonn, 105 ; *PG*, CXII, 233 B.

Biblio.: DUCANGE, II, XVI, 38 ; F. W. UNGER, 186-188 ; J. B. PAPADOPOULOS, *Le Deutéron, Étude topographique*, Νέος Ποιμήν, 1921, 144. Cf. carte I, C 7.

EXARTYSIS (Ἐξάρτυσις). *Étymologie :* lieu où l'on armait les bateaux.

Sources: SKYLITZÈS, *PG*, CXXII, 261 ; *PG*, XCV, 368 D ; SYROPOULOS, *Hist. conc. Florentini*, XI, 10, éd. Creyghton, 328.

Site. Cet endroit faisait partie du port du Néorion situé dans les parages de Bahçekapı.

Biblio.: SC. BYZANTIOS, I, 293.

GABRA (τὰ τοῦ Γαβρᾶ). *Éponyme:* quelque membre de la puissante famille de ce nom.

Monuments: maisons de rapport du monastère de Lips.

Source: H. DELEHAYE, *Deux typica*, 131.

Site. Le texte dit que ces maisons de rapport se trouvaient dans la région des Kynegoi (περὶ τὴν τοποθεσίαν τῶν Κυνηγῶν), c'est-à-dire au sud-est des Blachernes, près de la mer.

GAINA (τὰ Γαϊνᾶ). *Éponyme :* Gaïnas, chef goth au service de l'empire, mis à mort en 401.

Sources: TH. PREGER, III, 252 ; *PG*, CLVII, 588 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 33 B.

Site: inconnu.

GASTRIA (τὰ Γαστρία). *Étymologie.* Celle que donne le pseudo-Codinus est plus que douteuse. Il prétend en effet que sainte Hélène, revenant de Jérusalem avec la vraie croix, elle apportait aussi des vases (γαστρία) contenant des plantes aromatiques cueillies sur le Calvaire. Elle les déposa près de la porte de Psamathia, où elle aborda et y construisit un monastère dit de Gastria. Cette étymologie est d'autant plus sujette à caution que l'existence du quartier de Psamathia est douteuse à cette époque ; quant au monastère, il ne remonte sûrement pas à sainte Hélène, le premier ayant été fondé à Constantinople, au moins un demi-siècle plus tard.

A. G. Paspati a proposé une autre étymologie. Il pensait que le quartier étant particulièrement fertile à cause de l'abondance des eaux, on y cultivait des fleurs. D'après lui, le nom de Gastria serait même antérieur à sainte Hélène, Βυζαντιναὶ μελέται, 357. L'hypothèse est ingénieuse, mais difficile à prouver.

Monument: monastère de même nom.

Sources: THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 90, 174 ; *PG*, CIX, 104 B, 189 A ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 625, 658 ; *PG*, CIX, 685 D, 720 B ; GEORGES MOINE, Bonn, 790, 823 ; *PG*, CIX, 852 B, 884 B ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 214, 237 ; *PG*, CVIII, 1045 B, 1069 BC ; THÉODOSE DE MÉLITÈNE, 147, 165, 166 ; JOËL, Bonn, 54 ; *PG*, CXXXIX, 276 B ; SATHAS, *MB*, VII, 143 ; *Vita Theodorae*, éd. Regel, 6, 15 ; *BH*, 72 ; TH. PREGER, III, 215 ; *PG*, CLVII, 548 B, 740 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 47-48 ; CÉDRÉNUS, Bonn, II, 161 ; *PG*, CXXI, 988 A, 1045 C.

Site. Depuis longtemps on s'accorde à voir le monastère de Gastria dans les ruines qui entourent la petite mosquée dite Sancakdarmescid (Oratoire du porte-étendard). Cet édifice, d'origine byzantine incontestable, est sans aucun doute trop petit pour avoir été l'église du monastère. A. G. Paspati pensait que c'était une simple chapelle. L'édifice ressemble plutôt à un monument funèbre. La localisation admise par tous a bien des chances d'être exacte, encore que l'on n'en ait trouvé aucune preuve, lapidaire ou autre, sur les lieux mêmes. Il est vrai que l'on n'y a pas fait de fouilles. Cf. carte I, C 8.

Biblio.: DUCANGE, IV, VII, 43 ; A. G. PASPATI, Βυζαντιναὶ μελέται, 357 ; J. P. RICHTER, 132-134.

GERAGATHE (τὰ Γηραγάθης). *Éponyme.* Au dire du pseudo-Codinus, c'est Agathe, fille d'un patrice au VIIIe siècle.

Monument : asile de vieillards.

Sources: TH. PREGER, III, 240 ; *PG*, CLVII, 572-573 ; *Byz. Ven.*, XXI, 32 A.

Site. Au Pétrion, d'après ces textes.

Biblio.: DUCANGE, IV, IX, 25.

GERMANOU (τὰ Γερμανοῦ). *Éponyme.* D'après le pseudo-Codinus, Germain, stratège du Péloponnèse sous Valentinien et Gratien.

Monument: bain public.

Sources: Th. Preger, III, 259 ; *PG*, CLVII, 596 A.

Site. Il est possible que cette maison fût celle où descendit en 550 Paul, évêque de Justiniana Secunda, et qui est dite voisine du port de Césarius, Mansi, IX, 200 A.

GREGORA (οἶκος τοῦ Γρηγορᾶ). *Éponyme :* Grégoras, beau-père de Constantin Ducas, au début du xe siècle.

Sources: Theophan. contin., Bonn, 382 ; *PG*, CIX, 400 B ; Syméon Magister, Bonn, 720 ; *PG*, CIX, 780 C ; Georges Moine, Bonn, 875 ; *PG*, CIX, 936 C.

Site. Tous ces textes disent qu'elle était près de l'Acropole, sans qu'il soit possible de préciser davantage.

GREGORIAS (τὰ Γρηγορίας). *Éponyme.* Le pseudo-Codinus affirme que c'est une dame romaine, nommée Grégoria, qui aurait construit un monastère féminin sous Théodose le Grand ; le quartier aurait pris son nom. Il est douteux que ce monastère ait été fondé sous Théodose, alors que la vie religieuse commençait à peine à Constantinople.

Monument: monastère de Sainte-Dominique.

Sources: Th. Preger, III, 275-276 ; *Byz. Ven.*, XXI, 47 B.

Site: inconnu. Le texte qui en parle dit que c'était dans un endroit inhabité sous Théodose. Peut-être dans la vallée du Lycus.

GYROLIMNE (ἡ Γυρολίμνη). Le nom exact est Ἀργυρὰ Λίμνη, le Lac d'Argent.

Monument: palais, porte.

Sources: Alexiade, X, 9 ; Nicétas Choniatès, Bonn, 720 ; *PG*, CXXXIX, 925 B ; Grégoras, Bonn, I, 315, 420, 421 ; *PG*, CXLVIII, 493 C, 609 B ; Cantacuzène, Bonn, I, 89, 255, 289 ; II, 501 ; *PG*, CLIII, 156 A, 345 A, 384 B, 1188 C ; Sathas, *MB*, VII, 435.

Site. Il est probable que sous le nom de Lac d'Argent on désignait le fond de la Corne d'Or, tel qu'il apparaît les jours de soleil. Quoi qu'il en soit de cette étymologie, il existait une porte de ce nom dans les remparts terrestres, près de la tour dite d'Isaac l'Ange. Cf. carte I, C 2.

HEBRAIKA. Cf. BRAKA.

HELENES (τὰ Ἑλένης). *Éponyme :* Hélène, femme de Constantin VII Porphyrogénète.

Monuments : xénôn et asile de vieillards.

Source : Theophan. contin., VI, Bonn, 458 ; *PG*, CIX, 476 D.

Site. Le texte dit que c'était au Vieux Pétrion, donc probablement dans la partie septentrionale de ce quartier.

Biblio. : Sc. Byzantios, I, 567.

HELENIANAE (αἱ Ἑλενιαναί). *Éponyme :* Hélène, mère de Constantin ?

Monuments : palais, bain public, église des Saints-Carpos-et-Papylos ; près de là église des Saints-Thyrse et Agnès et des Saints-Philémon et Apollonie.

Sources : Théodore Lecteur, *PG*, LXXXVI, 221 B, 224 C, 225 C ; S. Jean Damascène, *De imagin.*, *PG*, XCIV, 1089 A, 1092 AD ; *Syn. CP*, 134-135 ; 305, 307, 407, 893, 905 ; *BH*, 61 ; *Typika*, I, 30, 31, 106 ; *De cer.*, Bonn, 414, 416 ; *PG*, CXII, 756 B, 768 A.

Site. De tous les textes qui en parlent avec quelque détail il résulte que ce quartier se trouvait sur la pente méridionale de la septième colline, à l'ouest d'Avretpazar (ancien forum d'Arcadius), puisqu'en faisait partie l'église des Saints-Carpos et Papylos qui est en plein Psamathia. Mordtmann le place à tort à l'est d'Avretpazar, *Esquisse* no 133, p. 77. M. Gédéon est plus exact qui le situe entre Psamathia et Avretpazar, *BH*, 61. Cf. carte I, C 8.

Biblio. : Sc. Byzantios, I, 302 ; J. P. Richter, 377-378.

HEXAIPPION (Ἑξαΐππιον). *Étymologie :* Six chevaux, nom dû probablement à un monument représentant six chevaux en bronze ou en marbre.

Sources : Malalas, Bonn, 394-395 ; *PG*, XCVII, 584 B ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 608 ; *PG*, XCII, 852 B.

Site. Il est assez difficile à préciser. Lors d'une émeute sous Anastase, la plèbe mit le feu vers la Chalcé et l'incendie se propagea jusqu'au Cathisma ; il dévora aussi le portique public (τὸν ἔμβολον τὸν δημόσιον), c'est-à-dire probablement la Mésé, jusqu'à l'Hexaïppion et au forum de Constantin. C'était donc au nord de la Chalcé et peut-être près du forum de Constantin.

HIEROUSALEM (Ἱερουσαλήμ). *Étymologie.* Il est probable que les édifices religieux ainsi nommés rappelaient quelque sanctuaire de la Ville Sainte. M. Gédéon pensait que le monastère de ce nom n'était qu'un métochion de ceux de Jérusalem, *BH*, 154.

C'est peu probable, car l'éponyme est déjà connu au VIe siècle, c'est-à-dire à une époque où les métochia n'existaient pas encore.

Monuments : églises de la Théotocos et de Saint-Diomède, toutes deux appartenant au même monastère sous des noms divers : Hiérousalem, Néa Hiérousalem, Saint-Diomède.

Sources : Mansi, VIII, 882 D, 907 C, 930 C, 990 B, 1011 B, 1054 D ; E. Schwartz, III, 35, 46, 69, 129, 143, 157, 164, 172 ; Théophane, I, 237 ; Malalas, Bonn, 411 ; *PG*, XCVII, 697 A ; *Syn. CP*, 896, 901, 910 ; *Typika*, I, 106-107 ; ΑΙΣ, I, 269 ; V, 292 ; Eustathe de Thessalonique, *De Thessalonica urbe a Latinis capta*, 35, p. 277.

Site. Tous les textes concordent à placer au moderne Yedikule Hierousalem et son monastère. Les Synaxaires le situent près de la Porte Dorée. Antoine de Novgorod écrit vers 1200 : « Près des Portes Dorées, se trouve l'église Saint-Diomède contenant ses reliques », B. de Khitrowo, 102. L'anonyme russe du deuxième quart du XVe siècle le montre à droite du chemin qui va du monastère Saint-Jean-Baptiste de Stoudios au château de Calojean, c'est-à-dire au moderne Yedikule, B. de Khitrowo, 231. Il semble donc que Mordtmann lui assigne une place trop voisine de la mer quand il pense qu'il se trouvait dans le jardin à côté de l'usine à gaz, parce qu'on avait trouvé là des colonnes de grandes dimensions, vers la fin du XIXe siècle, *Esquisse*, nos 22 et 134, pp. 13 et 77. Nous croyons qu'il faut le situer au-dessus de la voie ferrée et non entre celle-ci et la mer. Cf. carte I, B 9.

HIKANATISSES (τὰ Ἱκανατίσσης). *Éponyme :* une femme de nom inconnu, épouse d'un hikanatos.

Sources : MM, III, 16, 18 ; Th. Preger, I, 148 ; *PG*, CLVII, 465 C ; Zachariä, III, 550.

Site. Les actes passés entre Isaac II l'Ange et les Pisans disent que la colonie de ces derniers était en partie située ἐν τῇ τοποθεσίᾳ τῆς Ἱκανατίσσης. Une porte voisine donnant sur la mer portait le même nom. C'était à l'ouest du Néorion, probablement à l'endroit occupé aujourd'hui par la douane d'Istanbul. Cf. carte I, H 6.

HILARAS (τὰ Ἱλάρας). *Éponyme* inconnu.

Source : Simocattas, éd. Teubner, 291.

Site. Cette maison devait se trouver dans les environs du quartier dit τὰ Καρπιανοῦ, sur la Corne d'Or. Un jour de calamité publique, l'empereur Maurice prenait part à une procession qui se rendait aux Blachernes. Il fut insulté par la foule dans le quartier

τὰ Καρπιανοῦ. Son fils Théodose s'enfuit par la maison d'Hilara (διὰ τῆς Ἱλάρας) sous un déguisement. Nous savons aussi que Maurice donna cette maison à sa sœur Gordia, femme de Philippique, et qu'elle se trouvait dans les parages du Zeugma, *Johannis Ephremi Hist. eccl.*, pars 3a, V, 18 ; éd. E. W. Brooks, Louvain, 1936, 203.

HIPPODROME (ὁ Ἱπποδρόμος).

Monuments voisins : églises de Sainte-Euphémie au nord et de Saint-Étienne au sud (à l'intérieur du Grand Palais). Toutes deux sont dites ἐν τῷ ἱπποδρόμῳ ou τοῦ ἱπποδρόμου. Près de là monastère de Saint-Alype.

Sources : Syn. CP, 257 ; *Acta SS.*, sept. V, 276 AB ; *De cer.*, Bonn, 21, 24, 121 sq. ; *PG*, CXII, 418 A, 820 A, 1440 A, 1444 C ; Th. Preger, III, 217 ; B. de Khitrowo, 107, 235.

Site. Cf. aux lieux de spectacle, pp. 177-188.

HOMONOIA (ἡ Ὁμόνοια). *Étymologie :* Concorde. D'après Théodose Lecteur, ce nom viendrait de l'entente qui s'établit entre les Pères du concile de 381 sur la doctrine du Saint-Esprit dans l'église de cet endroit qui porta ensuite le nom de Homonoia. Cette étymologie est difficile à contrôler comme trop tardive, sans compter que le concile de 381 ne se tint pas là.

Monuments : église et monastère de même nom.

Sources : Evagre, II, 13 ; *PG*, LXXXVI, 2540 C-2541 A ; S. Johannis Damasceni, *Oratio III de imaginibus*, *PG*, XCIV, 1392 B ; Théodore Lecteur, *PG*, LXXXVI, 225 A ; Nicéphore Calliste, XV, 21 ; *PG*, CXLVII, 64 B ; *Syn. CP*, 597, 613, 614 ; *BH*, 91, 163.

Site. D'après le récit de l'incendie de 476 décrit par Évagre, l'Homonoia se trouvait très probablement au sud du forum Tauri. Du reste la *Notitia* signale dans la IXe région une église dite Concordia, traduction exacte d'Ὁμόνοια. C'est donc dans le quartier moderne de Vlanga qu'il faut situer l'Homonoia.

Biblio. : P. Gylles, *TC*, III, 8 ; p. 170 ; Ducange, IV, VIII, 47 ; Sc. Byzantios, I, 271-273 ; J. P. Richter, 144.

HORMISDOU (τὰ Ὁρμίσδου). *Éponyme.* D'après la tradition byzantine, ce serait Hormisdas, frère aîné de Sapor Ier, qui fut mis en prison par lui ; délivré par sa femme, il s'enfuit à Constantinople où Constantin lui donna un palais qui porta son nom.

Monuments : palais, monastère des Saints-Serge-et-Bacchus et des Saints-Pierre-et-Paul, église Saint-Timothée.

Sources: Théophane, I, 225, 295 ; II, 29 ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 696 ; *PG*, XCII, 973 ; Malalas, Bonn, 485 ; *PG*, XCVII, 701 C ; Theophan. contin., Bonn, 154 ; *PG*, CIX, 169 ; Syméon Magister, Bonn, 648 ; *PG*, CIX, 709 D ; Mansi, VIII, 955 E ; XIII, 57 B, 152 A ; Procope, *De aedif.*, I, 4, 10 ; Bonn, III, 186, 202, éd. J. Haury, III, 22, 38 ; *Acta SS.*, apr. I, lviii, lxv, n. 37 et 75 ; Th. Preger, III, 231 ; *PG*, CLVII, 564 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 40 A ; G. Anrich, *Hagios Nikolaos*, I, 456, v. 576.

Site. Le quartier d'Hormisdas se trouvait au bord de la mer, au sud-ouest du Palais impérial proprement dit. L'église des Saints-Serge-et-Bacchus, encore debout sous le nom de Küçükayasofya, indique probablement sa limite vers l'ouest. Le palais d'Hormisdas fut englobé dans l'enceinte du Palais Sacré par Justinien ; celui-ci y avait habité avant son avènement. Cf. carte I, C 8.

Biblio.: Ducange, II, iv, 5 ; Sc. Byzantios, I, 264-265 ; Mordtmann, *Esquisse*, nos 94 et 96, pp. 53-54 ; J. P. Richter, 312-313 ; Al. van Millingen, *The Walls*, 277-280. Cf. aussi aux palais impériaux urbains, pp. 108-109 et aux ports p. 225.

HOROLOGION (τὸ Ὡρολόγιον). *Étymologie:* horloge.

Près de Sainte-Sophie il y en avait une dont il est souvent question dans le *Livre des cérémonies*. Près de là il existait une chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste, Th. Preger, 84, 87.

IBERITZE (οἶκος Ἰβερίτζη). *Éponyme :* un Ibéritzès inconnu.

Sources : Th. Preger, I, 150 ; *PG*, CLVII, 469 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 6 E ; *Alexiade*, II, 12.

Site. Cette maison, qui appartint d'abord à un certain Toubakès, passa ensuite à Iberitzès et finalement à un Akropolitès. Elle était située au quartier de Konsta. Cf. Konsta, pp. 345-346.

Biblio.: Ducange, II, xvi, 46.

IKASIAS (τὰ Ἰκασίας). *Éponyme :* Ikasia ou Cassia, la jeune fille que Théophile aurait dédaignée lors de son mariage ; elle fonda un monastère qui prit son nom.

Monument: monastère.

Sources: Th. Preger, I, 142 ; III, 276-277 ; *PG*, CLVII, 472 A, 608 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 4 B, 47 D ; Syméon Magister, Bonn, 625 ; *PG*, CIX, 685 D ; Georges Moine, Bonn, 790 ; *PG*, CIX, 852 A ; Léon le Grammairien, Bonn, 214 ; *PG*, CVIII, 1045 B ; Théodose de Mélitène, 147 ; Zonaras, XV, 25.

Site. Ce monastère se trouvait près du mur de Constantin, probablement sur la rive droite du Lycus.

Biblio.: Sc. Byzantios, I, 311 ; J. P. Richter, 217-218.

IOANNITZE (οἶκος τοῦ Ἰωαννίτζη). *Éponyme :* un Joannitzès inconnu.

Monument: monastère féminin fondé dans cette maison par l'impératrice Xéné, après la mort de son mari Isaac Comnène.

Source: Nicétas Choniatès, Bonn, 548 ; *PG*, CXXXIX, 785 B.

Site: inconnu.

IOB (τὰ Ἰώβ). *Éponyme:* le fondateur du monastère de ce nom au ve siècle.

Monument: monastère de ce nom ; dans le voisinage, monastère de la Théotocos.

Sources: Mansi. VIII, 882 C, 907 C, 930 C ; E. Schwartz, II, i, 1, 147 ; III, 33, 44, 68, 129, 143, 157, 164, 173.

Site: inconnu.

IONA (τὰ Ἰωνᾶ). *Éponyme* inconnu ; peut-être le fondateur du monastère de ce nom connu dès le vie siècle.

Monument: monastère de même nom.

Sources: Mansi, VIII, 882 C, 910 A, 930 D, 951, 987 B, 990 C, 1010 B ; E. Schwartz, III, 34, 45, 144, 157, 164, 173.

Site. La seule indication donnée par ces textes c'est que le monastère se trouvait près du Deutéron, ce qui ne suffit pas à déterminer la localisation. Peut-être était-il au nord de la ville, au delà des Saints-Apôtres.

IORDANOU (τὰ Ἰορδάνου). *Éponyme* inconnu.

Source: A. Pap.-Ker., *Varia*, 26, 27.

Site. Ce quartier est signalé par deux fois dans le récit d'un miracle de saint Artémios. Il se trouvait dans la région dite Oxeia (cf. *sub verbo*), donc probablement sur la pente orientale de la troisième colline.

IOULIANES (τὰ Ἰουλιανῆς). *Éponyme:* Juliana Anicia, descendante de Théodose le Grand, femme d'Aréobindos et bien connue pour ses constructions religieuses au vie siècle.

Sources: *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 610 ; *PG*, XCII, 853 B ; Malalas, Bonn, 407 ; *PG*, XCVII, 601 C.

Site. Il est probable que le palais de Juliana se trouvait dans le quartier d'Olybrius, où était la propriété de sa famille. Cf. Olybriou, pp. 368-369 et carte I, E 5.

IOULIANOU (τὰ Ἰουλιανοῦ). *Éponyme:* Julien l'Apostat.

Monuments: port et palais ; près de là, église Sainte-Thècle.

Sources : Procope ; *De aedif.*, I, 4 ; Bonn, III, 190 ; éd. J. Haury, III, 26 ; Cédrénus, Bonn, I, 684 ; *PG*, CXXI, 745 C, etc.

Site. Cf. aux ports, pp. 223-224.

IOUSTINOU (τὰ Ἰουστίνου). *Éponyme :* probablement Justin Ier.

Monument : monastère de l'impératrice.

Source : De cer., Bonn, 642-643, 646 ; *PG*, CXII, 1193-1196, 1205 A.

Site. Probablement à l'ouest de l'église des Saints-Serge-et-Bacchus, car le monastère de l'impératrice renfermait l'église Saint-Thomas qui est vraisemblablement celle du quartier τὰ Ἀμαντίου. Cf. carte I, C 8.

Biblio. : R. Janin, *Le port Sophien et les quartiers environnants*, *EB*, I, 1941, 144-145.

IRENES (τὰ Εἰρήνης). *Éponyme :* l'impératrice Irène, mère de Constantin VI.

Monument : xénôn.

Source : Th. Preger, III, 246 ; *PG*, CLVII, 581 B ; *De cer.*, Bonn, 173 ; *PG*, CXII, 416 A.

Site. Ce xénôn est dit aussi τὰ Πασχεντίου (cf. *sub verbo*, p. 372) et se trouvait dans le Deutéron, *De cer.*, Bonn, 173 ; *PG*, CXII, 416 A.

ISAAKIOU (οἶκος Ἰσαακίου). *Éponyme :* Isaac l'Ange, le futur Isaac II.

Source : Nicétas Choniatès, Bonn, 444 ; *PG*, CXXXIX, 701 A.

Site. Le texte dit que cette maison était voisine de la Péribleptos, mais sans préciser de quel côté. Elle se trouvait donc dans les parages du moderne Sulumanastir, au quartier de Psamathia.

ISAAKIOU (ἑστία Ἰσαακίου). *Éponyme :* le sébastocrator Isaac, gendre d'Alexis III l'Ange.

Monument : maison transformée en asile par Isaac II l'Ange.

Source : Nicétas Choniatès, Bonn, 585 ; *PG*, CXXXIX, 816 A.

Site. Le texte dit qu'elle était située près du port Sophien.

ISIDOROU (τὰ Ἰσιδώρου). *Éponyme.* D'après le pseudo-Codinus, ce serait Isidore, frère d'Euboulos, sous Justin Ier (518-527).

Monuments : asile de vieillard avec église.

Sources : Th. Preger, III, 254-255 ; *PG*, CLVII, 580 A ; Syméon Magister, Bonn, 646 ; *PG*, CIX, 708 A.

Site. Probablement au nord de Sainte-Irène, où se trouvait τὰ Εὐβούλου.

ISIDOROU (τὰ Ἰσιδώρου). *Éponyme :* un patrice du nom d'Isidore, suivant le pseudo-Codinus, mais probablement différent du précédent.

Monument : maison transformée en asile par Théophile.

Sources : Syméon Magister, Bonn, 646 ; *PG*, CIX, 708 A ; Th. Preger, II, 185 ; cod. Paris. 1711.

Site. Sur les hauteurs du Zeugma, dit le texte. Cf. Zeugma, pp. 403-404.

KAENOUPOLIS (Καινούπολις). *Étymologie :* la Nouvelle Ville.

Monument : église des Saints-Agathonice et ses compagnons martyrs.

Sources : Chron. Pasch., Bonn, I, 570 ; *PG*, XCII, 784 B ; *Syn. CP*, 698, 915.

Site. Ce nom désignait sans doute un quartier construit en dehors de l'enceinte de Septime-Sévère. Kaenoupolis se trouvait très probablement au sud-est du forum Tauri. En effet, lors du tremblement de terre accompagné d'un violent orage du 1er avril 408, les tuiles de bronze du forum Tauri furent emportées jusqu'à Kaenoupolis. M. Gédéon, *BH*, 157, pensait que ce quartier devait être situé entre le forum de Constantin et le Kontoscalion. C'est faire voler les tuiles un peu loin. D'ailleurs, l'église Saint-Agathonice est signalée par le pseudo-Codinus comme étant vis-à-vis de l'Artotyrianos, qui faisait partie des Artopoleia, Th. Preger, I, 163-164. Cf. carte I, F 7.

KAESARIOU (τὰ Καισαρίου). *Éponyme :* peut-être le Césarius signalé en 468, Théophane, I, 111.

Monuments : palais et port.

Sources : Théophane, I, 235 ; Mansi, IX, 200 A.

Site. Le palais se trouvait près du port de Césarius, à l'ouest du Kontoskalion. Cf. aux ports, pp. 220-221 et carte I, E 7.

KAESAROS (οἰκία τοῦ Καίσαρος). *Éponyme :* probablement le césar Bardas, dont la maison passa à l'État.

Sources : Theophan. contin., Bonn, 370 ; *PG*, CIX, 437 A ; Georges Moine, Bonn, 910 ; *PG*, CIX, 972 C ; Léon le Grammairien, Bonn, 321 ; *PG*, CVIII, 1156 A.

Site. Cette maison se trouvait sur la première colline, près de l'Hodighitria, dit Georges Hamartolos, *PG*, CX, 1124 A. C'est là que furent célébrées les noces de Jean, frère du tsar Pierre de Bulgarie.

KAIOUMA (τὰ Καΐουμᾶ). *Éponyme* inconnu, peut-être le fondateur du monastère de ce nom.

Monument: monastère.

Sources: Mansi, VIII, 882 A, 907 A, 930 B, 987 B, 1010 C, 1055 C; E. Schwartz, III, 34, 45, 129, 142, 157, 164, 172; ΑΙΣ, IV, 251; Latyšev, *Ménées*, II, 26; *BH*, 112.

Site. Le monastère est signalé près de la citerne d'Aspar, donc dans les parages du Çukurbostan de Sultan Selim.

KALAGROU (πύλη τοῦ Καλαγροῦ). *Étymologie:* Belle Campagne.

Monuments: porte, monastère d'Euphrosyne.

Source: *Acta SS.*, nov. III, 8.

Site. Cette porte est dite située en face de l'église de la Source (Πηγή). Il s'agit peut-être de la porte de Silivri (ancienne porte de la Source), mais plus probablement d'une autre porte, dite du Sigma, qui est, bien mieux que la précédente, en face de la Source. Cf. carte I, A 7.

Biblio.: A.-M. Schneider, *Die* Πύλη τοῦ Καλαγροῦ *der Landmauer von Konstantinopel*, *BZ*, XXXVIII, 1938, 408; R. Janin, *Quelques quartiers mal connus*, *Mémorial Louis Petit*, 1948, 230-231.

KALAMANOU (οἶκος Καλαμάνου). *Éponyme* inconnu.

Monument: palais, dit aussi de Botaniate, qui fut concédé aux Génois.

Source: MM, III, 28, 31.

Site. Ce palais est dit ἐν τῇ τοποθεσίᾳ τῶν Καλύβων, ce qui est assez ambigu, car on ne le connaît pas autrement. Mordtmann en a identifié l'emplacement à l'ancien ministère de la Police, *Esquisse*, n° 84, p. 48. Cette opinion est vraisemblable, mais on n'a aucun texte qui puisse l'appuyer.

KALIGARIA (τὰ Καλιγαρίας). *Étymologie:* fabrique de chaussures militaires.

Monument: porte du rempart théodosien.

Sources: Phrantzès, Bonn, 254, 280; *PG*, CLVI, 850 A, 872 A; H. Delehaye, *Deux typica*, 93.

Site. Ce quartier n'est pas connu avant le XIVe siècle, où le typicon de Notre-Dame de Sûre-Espérance y signale une maison de rapport. Il se trouvait près des remparts terrestres et la porte de ce nom a été identifiée de façon certaine avec Egrikapı. Cf. carte I, C 2-3.

KALLINIKES, KALLINIKOU (τὰ Καλλινίκης, Καλλινίκου). *Éponyme* inconnu, bien que Mordtmann ait voulu y voir l'église Saint-Callinique, *Esquisse*, n° 60, p. 37.

Sources: Théophane, I, 380; Nicéphore, *Epitome*, de Boor, 48; *PG*, C, 949 C; Cédrénus, Bonn, I, 784; *PG*, CXXI, 860 B.

Site. C'était un quartier voisin de la poterne du mur de Blachernes où fut mis à mort Tibère, fils de Justinien II (711).

KALLISTRATOU (τὰ Καλλιστράτου). *Éponyme.* D'après le pseudo-Codinus, ce serait un personnage contemporain de Constantin; à sa mort on aurait transformé sa maison en monastère du vivant même de cet empereur. C'est là une erreur manifeste, aucun monastère n'ayant été fondé à Constantinople avant le dernier quart du IVe siècle.

Monuments: monastère et église de la Théotocos.

Sources: Théophane, I, 368, 381, 443; Nicéphore, *Epitome*, de Boor, 38; *PG*, C, 937; Léon le Grammairien, Bonn, 170; Mansi, XIII, 152 D; *Syn. CP*, 189, 191, 465, 830; *BH*, 69, 73, 130, 206; *Typika*, I, 94; *PG*, CV, 912 C; Th. Preger, III, 269; *PG*, CLVII, 600 B.

Site: inconnu.

KALYBIA (τὰ Καλύβια). *Étymologie:* les Huttes.

Monument: palais de Botaniate ou de Kalamanos.

Source: MM, III, 27, 28, 31, 35.

Site. On sait que ce quartier faisait partie de la concession génoise. Mordtmann le plaçait à l'endroit de l'ancien ministère de la Police, *Esquisse*, n° 84, p. 48, ce qui est assez vraisemblable, mais il avait tort d'y localiser l'église de Saint-Jean-le-Calybite, qui se trouvait plus au nord-ouest, dans les possessions vénitiennes.

KAMARIN (τὸ Καμάριν). *Étymologie:* voûte ou arche. On entendait sans doute par là une arche de l'aqueduc de Valens.

Monument: Monastère du Christ Incompréhensible.

Source: Alexis Comnène, *Novellae*, *PG*, CXXVII, 973 D.

Site. Il est à peu certain que l'ancienne église byzantine, dite aujourd'hui Kalendercami, appartenait à ce monastère, alors qu'on y avait vu longtemps Sainte-Marie-de-la-Diaconissa.

Biblio.: V. Laurent, *EO*, XXXIV, 1937, 227.

KAMINIA (τὰ Καμίνια). *Étymologie :* les Foyers ou les Fourneaux, sans doute à cause des bains gigantesques construits par Septime-Sévère et qui pouvaient recevoir deux mille baigneurs par jour.

Monument : bain public.

Source : TH. PREGER, II, 136 ; *PG*, CLVII, 449 B.

Site. Le texte dit que le bain était hors de la ville, mais comme il s'agit de celle de Septime-Sévère, il devait se trouver dans celle de Constantin, car on ne saurait admettre qu'un établissement de cette importance fût loin de la clientèle. Cf. aux bains, p. 212.

KANDELARIN (τὸ Κανδηλάριν). *Étymologie :* petite veilleuse ou chandelle.

Source : A. PAP.-KER., *Varia*, 53.

Site. Cet endroit, signalé à propos d'un miracle de saint Artémios, se trouvait dans les portiques de Domninos, ou près de là, donc dans les parages du Bazar.

KANIKLEIOU (τὰ Κανικλείου). *Étymologie.* Ce mot n'est pas le nom d'un personnage, mais celui d'une fonction importante à la cour impériale (ὁ ἐπὶ τοῦ Κανικλείου, chef du secrétariat). C'est dans ce quartier qu'habitait Théoctiste, magistros et ἐπὶ τοῦ Κανικλείου sous Michel III. C'est peut-être à cause de lui que le nom fut donné au quartier.

Monument : monastère de même nom.

Sources : THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 471 ; *PG*, CIX, 489 B ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 757 ; *PG*, 820 C ; *De cer.*, Bonn, 560 ; *PG*, CXII, 1032 C, 1033 A ; *An. Boll.*, XVII, 243, 246, 248 ; TH. PREGER, III, 248 ; *PG*, CLVII, 584 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 46 D.

Site. On voit nettement, par le *Livre des cérémonies*, que ce quartier se trouvait sur le rivage de la Corne d'Or, puisque l'empereur y descendait de son dromon lorsqu'il se rendait à Saint-Pantéléimon τὰ Ναρσοῦ, le jour de la fête patronale. Or nous savons que τὰ Ναρσοῦ (cf. *sub verbo*) se trouvait au bas de la pente qui va du Bazar à la Corne d'Or. Il en résulte que c'est probablement dans la région d'Odunkapı ou de Zindankapı qu'était le quartier τὰ Κανικλείου. Cf. carte I, FG 5.

KARABITZIN (τὸ Καραβίτζιν). *Étymologie :* Petit Bateau. Le pseudo-Codinus donne de ce mot une interprétation fantaisiste. Il prétend qu'au temps de Théophile une veuve s'était vu enlever un grand bateau par le prépositos Nicéphore. Ne pouvant se faire rendre justice à cause du crédit dont jouissait ce personnage, elle s'adressa aux comédiens de l'hippodrome qui imaginèrent un stratagème. Lors d'une fête, ils introduisirent sur la scène un petit bateau monté sur un chariot et ils criaient à l'un d'eux : « Avale-le, puisque le prépositos Nicéphore a bien avalé le bateau de la veuve avec toute sa cargaison ». Mis au courant de l'affaire, Théophile punit le coupable. La veuve habitait dans le quartier τὰ Μαυριανοῦ ; on appela sa maison τὸ Καραβίτζιν. La véritable origine de cette appellation est inconnue. Peut-être vient-elle d'un monument représentant un bateau.

Monument : église de la Théotocos.

Sources : TH. PREGER, III, 223-225 ; *PG*, CLVII, 556 ABC ; *Byz. Ven.*, XXI, 28-29 ; A. PAP.-KER., Μαυρογορδάτειος βιβλιοθήκη, Constantinople, 1884, 43.

Site. L'indication du quartier dit τὰ Μαυριανοῦ suffit à assigner à Karabitzin une place au-dessous du Bazar en direction de la Corne d'Or, sans qu'il soit possible de préciser davantage. Cf. Maurianou, pp. 358-359.

Biblio. : DUCANGE, IV, I, 7 ; J. P. RICHTER, 221-222.

KARBOUNARIA (τὰ Καρβουνάρια). *Étymologie :* Marché au charbon.

Monument : église Saint-Théodore.

Source : TH. PREGER, III, 234 ; *PG*, CLVII, 568 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 16 B.

Site. Se fiant au soi-disant ordre rationnel que suivraient les patriographes dans leurs énumérations, le professeur Mühlmann a cru pouvoir affirmer que l'église Saint-Théodore τὰ Καρβουνάρια n'est autre que la mosquée Kilisecami habituellement identifiée avec l'église Saint-Théodore Tiron, *Mitteilungen des deutsches Excursions-Club*, Constantinople, 1888, 14. C'est là une pure hypothèse que rien ne permet de justifier.

Biblio. : DUCANGE, II, XVI, 19 ; J. P. RICHTER, 178-179.

KAREA (ἡ Κάρεα πύλη). *Étymologie :* Porte de Karéas ?

Sources : SATHAS, *MB*, VII, 358 : NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 452 ; *PG*, CXXXIX, 708 A ; LIUTPRAND, *Monumenta Germ. historica*, V, 479.

Site. D'après Nicétas Choniatès et l'Anonyme de Sathas, c'était une des portes du Palais, mais le texte de Liutprand fait plutôt penser à la porte d'un ancien rempart.

Biblio. : E. G. LOLOTAS, Ἡ Κάρεα πύλη, Βυζαντίς, II, 169-200.

KARIANOU (τὰ Καριανοῦ). *Étymologie.* D'après le pseudo-Codinus, l'éponyme serait un patrice du nom de Carianos qui avait là sa maison ; l'empereur Maurice y ajouta un portique. Il est

plus probable que cette maison devait son nom au marbre de Carie que l'on y avait employé.

Monuments : palais, portique, asile de vieillards. La *Vita Theodorae*, éd. Regel, 15, y place un monastère, mais les textes des chroniqueurs ne parlent que d'un palais.

Sources : THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 3, 95, 174 ; *PG*, CIX, 21 D, 153 C, 176 A ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 653, 658 ; *PG*, CIX, 713 D, 720 B ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 237 ; *PG*, CVIII, 1069 B ; THÉODOSE DE MÉLITÈNE, 165 ; TH. PREGER, III, 241 ; *PG*, CLVII, 573 C.

Site. Le quartier τὰ Καριανοῦ était voisin de l'église des Blachernes. On a cru voir les restes du portique de ce nom dans une bâtisse de forme allongée, de construction nettement byzantine, qui se trouvait jadis près de la porte des remparts maritimes par où l'on va à l'aghiasma des Blachernes, Mordtmann, *Esquisse*, nº 64, p. 39. Cette bâtisse, qui a presque entièrement disparu, serait une partie du palais de Manuel Comnène, d'après J. B. Papadopoulos, *Les palais et les églises des Blachernes*, Athènes, 1928, 152-158. Cf. carte I, D 2.

Biblio. : DUCANGE, II, VI, 12 ; SC. BYZANTIOS, I, 594-595 ; J. P. RICHTER, 341-342.

KARPIANOU (τὰ Καρπιανοῦ). *Éponyme.* D'après les patriographes, ce serait le patrice Karpianos, qui vivait sous Constantin Pogonat (668-685). Il semble que le nom est plus ancien. En effet Théophane raconte une mésaventure arrivée à l'empereur Maurice (592-602). Allant en procession aux Blachernes, le basileus fut assailli par la foule ἐν τοῖς Καρπιανοῦ et eut beaucoup de peine à gagner les Blachernes. Il se peut toutefois que le chroniqueur ait simplement employé un terme connu de son temps sans qu'il faille le faire remonter à la fin du VIe siècle.

Monument : église de la Théotocos.

Sources : THÉOPHANE, I, 283 ; *Alexiade*, II, 7 ; *BH*, 211 ; TH. PREGER, III, 235 ; *PG*, CLVII, 568 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 29 B, 30 C.

Site. Sc. Byzantios a localisé ce quartier aux Blachernes, I, 595, mais il est probable qu'il a confondu τὰ Καρπιανοῦ avec τὰ Καριανοῦ. En réalité, τὰ Καρπιανοῦ se trouvait bien sur la Corne d'Or, mais plus au sud-est. Il marquait en effet la limite nord des établissements vénitiens, TAFEL und THOMAS, *Urkunden*, II, 5, et nous savons que ceux-ci commençaient à Odunkapı. C'est donc dans cette région qu'il faut placer τὰ Καρπιανοῦ. Cf. carte I, FG 5.

Biblio. : DUCANGE, II, XVI, 20.

KARYA (Καρύα). *Étymologie :* Noyer. Ce nom était donné à un palais dans la cour duquel la tradition prétendait qu'on avait pendu le martyr saint Acace à un noyer.

Monuments : palais, église Saint-Acace.

Sources : SOCRATE, *PG*, LXVII, 732 A ; NICÉPHORE CALLISTE, *PG*, CXLVI, 1056 A ; THÉOPHANE, I, 79, 80 ; TH. PREGER, III, 253 ; *Byz. Ven.*, XXI, 29 E, 30 A.

Graphies : Καρύας, Καρέας, Καρύαι, Κάρα.

Site. Un manuscrit du pseudo-Codinus place l'oratoire Saint-Acace à la porte Basiliké, TH. PREGER, III, 253 en note. Or, s'il existait une porte de ce nom dans le voisinage des Blachernes, il y en avait sûrement une seconde dans celui d'Ağiasmakapısı (cf. J. PARGOIRE, *La porte Basiliké*, *EO*, IX, 1906, 30-32) et probablement une troisième à la Pointe du Sérail. Les actes de saint Acace disent qu'il fut exécuté en dehors de la ville (préconstantinienne) et enseveli au lieu de son supplice, au Staurion, *Acta s. Acacii*, *PG*, CXV, 240. Le Staurion faisait partie intégrante du Zeugma, quartier situé entre les deux ponts actuels de la Corne d'Or. Cependant Sc. Byzantios, qui doit avoir confondu Saint-Acace de Karyès avec Saint-Acace de l'Heptascalon, place l'église au Philadelphion, I, 377, 426. M. Gédéon semble adopter cette opinion, *BH*, 100. n. 30. Al. van Millingen, *Byzantine Constantinople, The Walls*, 213, opine pour le voisinage des Saints-Apôtres. Ces diverses localisations sont actuellement abandonnées. Mordtmann était tenté de voir dans l'Ağiasmakapısı actuel (ancienne porte de la ville située au sud-est d'Unkapan) un souvenir de saint Acace, *Esquisse*, nº 12, p. 8. Le terme d'Agiasma peut tout aussi bien s'appliquer à un autre sanctuaire.

Biblio. : DUCANGE, IV, VI, 2 ; SC. BYZANTIOS, I, 377, 426 ; J. P. RICHTER, 199-200.

KATAKOILA (Κατάκοιλα). *Étymologie* inconnue.

Monument : monastère du patriarche Euthyme.

Source : Vita Euthymii, éd. de Boor, 13.

Site. Cette maison, donnée par Léon VI au futur patriarche Euthyme pour y construire son monastère, se trouvait près de Saint-Jean-Baptiste τῶν Στουδίου.

KELLAREAS (τὰ Κελλαρέας). *Éponyme.* Peut-être le mot n'est-il qu'une déformation de τὰ Σακελλαραίας, ce qui attribuerait le monastère de ce nom à la femme d'un sacellaire.

Monument : monastère de même nom.

Sources : MM, V, 372-373 ; *PG*, CXXVII, 1086 B-1088 C.

Site. Il est inconnu, mais il se trouvait certainement en ville, puisque les religieuses de la Théotocos de la Kécharitoménè y étaient ensevelies d'après le typicon d'Irène Ducas.

KELIKES ou KILIKES (Κήλικες, Κίλικες). *Étymologie :* inconnue.

Source : Chron. Pasch., Bonn, I, 494 ; *PG*, XCII, 649 A.

Site. Ce devait être un monument d'art, que le *Chronicon Paschale* signale près des Nikae, à l'endroit où la tradition prétendait que s'était établi Byzas, donc sur la première colline.

KENTENARION (τὸ Κεντενάριον). *Étymologie :* du latin *Centenarium?*

Source : A. Heisenberg, *Nikolaos Mesarites*, 27-28.

Site. D'après ce texte, le Kentenarion était une porte située au nord du Palais Sacré, entre les degrés de la Sphendonè et les Skyla.

KINTHELIA (τὰ Κινθήλια). *Étymologie :* clous pour fers à chevaux. C'est du moins l'opinion du pseudo-Codinus et l'on ne voit pas de raison de la repousser.

Monument : église Saint-Jean-Baptiste.

Source : Th. Preger, III, 236 ; *PG*, CLVII, 569 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 30 B.

Site. Mordtmann croyait pouvoir fixer ce quartier au nord du port Sophien, *Esquisse*, nº 99, p. 46, mais uniquement en se basant sur l'ordre suivi par le pseudo-Codinus. En réalité cet ordre est loin d'être toujours logique, en sorte que la preuve est trop fragile pour déterminer l'emplacement de τὰ Κινθήλια.

KLAUDIOU (τὰ Κλαυδίου). *Éponyme.* Au dire du pseudo-Codinus, ce serait un certain Claudius, patrice et questeur sous Basilisque (475-477).

Monuments : palais, église Saint-Théodore.

Sources : Th. Preger, III, 216, 248 ; *PG*, CLVII, 548 C, 584 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 42 D, 43 C.

Site. Mordtmann admettait l'identité de l'église Saint-Théodore τὰ Κλαυδίου avec l'église grecque moderne du même saint qui s'élevait jadis dans le quartier de Yénikapı et qui a disparu dans l'incendie de 1911, *Esquisse*, nº 107, p. 59. Cette identification repose uniquement sur la croyance à un ordre logique suivi par le pseudo-Codinus, ce qui ne correspond guère à la réalité.

KOCHLEION (τὸ Κοχλεῖον). *Étymologie :* coquillage en spirale.

Monument : oratoire de Saint-Michel.

Sources : Mansi, VIII, 833 B ; E. Schwartz, III, ii, 183 ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 603 ; *PG*, XCII, 840 A ; Malalas, Bonn, 320, 344 ; *PG*, XCVII, 480 A, 513 A.

Site. On entendait par Kochleion un escalier en colimaçon qui faisait communiquer le palais de Daphné avec l'hippodrome. C'est là que se trouvait l'oratoire dédié à saint Michel.

KOKOROBIOU (τὰ Κοκοροβίου). *Éponyme :* probablement Jean, surnommé Kokorobios, préfet de la ville sous Justinien, Théophane, I, 227.

Monument : monastère de même nom.

Sources : Vita s. Nicolai Studitae, *PG*, CV, 912 A ; Th. Preger, III, 277 ; *Byz. Ven.*, XXI, 45 B ; *Syn. CP*, 348 ; *BH*, 69, 218 ; *An. Boll.*, XLI, 308-325.

Site. Dans la vallée du Lycus, d'après les détails que donne la Vie de saint Nicolas Studite qui le dit πρὸς τὰ Λίβα μέρη.

KONCHYLION (τὸ Κογχύλιον). *Étymologie :* coquillage en spirale.

Monument : église Saint-Michel.

Source : M. Gédéon, *BH*, 186.

Site. M. Gédéon a omis d'indiquer la source de son renseignement, mais il paraît évident qu'il s'agit du même escalier et du même sanctuaire que ci-dessus. Cf. Kochleion.

KONDYLION (τὸ Κονδύλιον). *Étymologie :* coup de poing ?

Monument : église Saint-Procope.

Sources : Th. Preger, III, 236 ; *PG*, CLVII, 569 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 30 BC ; *Syn. CP*, 808 ; *BH*, 125 ; *Acta SS.*, jul. II, 551 C.

Site. Il est inconnu, bien que Mordtmann ait cru pouvoir le fixer près de la Corne d'Or, toujours dans la conviction que le pseudo-Codinus suit un ordre logique dans ses énumérations, *Esquisse*, nº 113, p. 62.

KONSTA (τὰ Κώνστα). *Éponyme :* Constance.

Monuments : église Saint-Étienne, monastère τῶν Κώνστα.

Sources : Th. Preger, I, 149-150 ; *PG*, CLVII, 469 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 6 E ; *Syn. CP*, 263 ; *Vita s. Stephani Junioris*, *PG*, C, 1073 ; Mansi, VIII, 882 B, 907 D, 930 C, 1007 E, 1054 B ; E. Schwartz, III, 34, 44, 68-69, 129, 143, 157, 164, 173.

Site. D'après le pseudo-Codinus, ce nom venait d'un palais que Constantin avait fait construire pour ses fils. Il faisait partie des Constantinianae ou Constantianae. C'est ainsi que saint

Étienne le Jeune naquit près des Constantinianae, en face du palais dit τὰ Κώνστα. Par ailleurs l'église Saint-Étienne est la même que celle qui est dite dans les Constantinianae et dans le Staurion. C'était donc la partie orientale des Constantinianae.

KONSTANTIANAE, KONSTANTINIANAE (αἱ Κωνσταντιαναί, Κωνσταντινιαναί). *Éponyme :* Constance, Constantin. Le nom vient très probablement du bain public que Constantin construisit, au dire du pseudo-Codinus, mais qui ne fut en réalité commencé que le 17 avril 345, donc sous Constance, au témoignage du *Chronicon Paschale*, Bonn, I, 534 ; *PG*, XCII, 721 A.

Monuments : palais, bain public, églises des Quarante-Martyrs, de Saint-Étienne, de Saint-Christophe, de Saint-Polyeucte, sans compter les églises et monastères du quartier dit τὰ Ὀλυβρίου qui en faisait partie.

Sources : Théodore Lecteur, *PG*, LXXXVI, 184 C, 221 C, 224 B ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 534 ; *PG*, XCII, 721 A, 797 C ; *Syn. CP*, 301, 350, 784, 864 ; *BH*, 102, 212 ; *Typika*, I, 31, 37, 99 ; *De cer.*, Bonn, 75, 83 ; *PG*, CXII, 280 A, 296 AB ; Th. Preger, 67, 72 ; I, 149 ; II, 195 ; III, 236, 237 ; *PG*, CLVII, 469 A, 569 AB ; 716 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 89 B, 91 D.

Site. L'appellation de Constantinianae ou Constantianae s'étendit à toute la région environnant le bain public et même assez loin, puisqu'elle englobait le quartier dit τὰ Ὀλυβρίου. Après Théodose, les Constantinianae devinrent les Theodosianae, *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 581 ; *PG*, XCII, 797 C, mais pas pour longtemps, semble-t-il, car la désignation ancienne survécut seule.

L'aire des Constantinianae est donc très vaste. Au nord elles s'étendaient presque jusqu'aux Saints-Apôtres, puisque le cortège impérial, venant du Philadelphion, les traversait pour se rendre à la basilique, *De cer.*, Bonn, 75 ; *PG*, CXII, 280 A. Vers l'ouest, elles allaient jusqu'à la colonne encore debout sous le nom de Kıztaş et qui n'est autre que celle de Marcien. Vers l'est et le sud-est, elles touchaient le Zeugma, quartier qui s'étendait le long de la Corne d'Or, entre les deux ponts modernes, et englobait probablement une partie de la pente. On le voit nettement par le récit de la translation des reliques de saint Étienne, ΑΙΣ, V, 44-47. D'ailleurs l'église Saint-Étienne est dite tantôt ἐν τῷ Ζεύγματι et tantôt ἐν Κωνσταντινιαναῖς. Cf. carte I, E 5.

Biblio. : P. Gylles, *TC*, III, 9 ; 174 ; Ducange, I, xxvii, 5 ; Sc. Byzantios, I, 400 ; J. Pargoire, *A propos de Boradion*, *BZ*, 1903, 486-490.

KONSTANTINOU DALASSENOU (οἶκος Κωνσταντίνου τοῦ Δαλασσηνοῦ). *Éponyme :* Constantin Dalassène (1031).

Source : Cédrénus, Bonn, II, 508 ; *PG*, CXXII, 241 B.

Site. D'après ce texte, la maison de Constantin Dalassène se trouvait dans le quartier de ta Kyrou (κατὰ τὰ Κύρου), c'est-à-dire au nord-ouest de la citerne de Mocius.

KONSTANTINOU LARDY (οἰκία Κωνσταντίνου τοῦ Λάρδυ). *Éponyme :* Constantin Lardys, préfet de la ville, curateur du palais d'Hormisdas, mis à mort par Phocas en 602.

Sources : Théophane, I, 288 ; Simocattas, de Boor, 300.

Site : inconnu.

KONTARIA (τὰ Κοντάρια). *Étymologie :* javelots, d'après les patriographes qui prétendent que les Byzantins coupèrent leurs javelots sur la hauteur de ce nom pour résister à une attaque ; ils avaient là un poste d'observation.

Monuments : église de la Théotocos devenue celle de Sainte-Thècle, église Saint-Georges.

Sources : Th. Preger, 55 ; II, 187 ; III, 228 ; *PG*, CLVII, 517 B, 520 A, 561 A, 700 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 39 E, 41 A, 84 AB.

Site. Mordtmann, *Esquisse*, nº 99, p. 46, n'hésitait pas à localiser ce quartier dans les environs du port Sophien. Il a peut-être raison, surtout si l'on identifie l'église Sainte-Thècle τὰ Κοντάρια avec celle que les chroniqueurs disent voisine du port Julien (Sophien). Il est probable cependant que le quartier devait être sur la hauteur, puisqu'il y avait là jadis un poste d'observation, au dire des patriographes.

KONTOMYTOU (οἶκος τοῦ Κοντομύτου). *Éponyme :* inconnu.

Sources : Th. Preger, II, 148.; *PG*, CLVII, 468 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 6 B.

Site inconnu, mais certainement en ville, puisque le pseudo-Codinus en attribue la construction au patrice Salluste, venu de Rome avec Constantin.

KOPARIA (τὰ Κοπάρια). *Étymologie :* fabrique de rames.

Source : MM, III, VI.

Site. Il est indiqué comme faisant partie de la concession génoise (chrysobulle du 22 avril 1115). Il devait se trouver assez près de la mer en raison même de sa destination.

KORONES (τὰ Κορώνης). *Éponyme :* inconnu.

Monument : monastère de même nom.

Sources : *Acta SS.*, nov. IV, 704 C ; M. Gédéon, *BH*, 207.

Site. Près de la citerne d'Aspar, d'après le texte des *Acta Sanctorum*.

KOSKINADON (ὁδὸς Κοσκινάδων). *Étymologie:* rue des fabricants ou vendeurs de cribles.

Source: H. Delehaye, *Deux typica*, 95.

Site: sur la pente qui descend du forum Tauri vers la Propontide.

KOURATOROS (τὰ Κουράτορος). *Éponyme:* nom d'une fonction, mais sans que l'on sache quel personnage habitait ce quartier.

Monument: église de la Théotocos.

Sources: *Syn. CP*, 283, 290, 835 ; *Typika*, I, 29 ; *BH*, 135, 198 ; Th. Preger, III, 250, 289 ; *PG*, CLVII, 585 A ; *Byz. Ven.*, 17 A, 34 A.

Site. L'église de la Théotocos τὰ Κουράτορος se trouvait près du forum Tauri. On le sait par un bref récit du transfert des reliques de saint Lazare, Th. Preger, III, 289 en note.

KRATEROU (τὰ Κρατεροῦ). *Éponyme:* inconnu.

Source: Th. Preger, 27 ; *Byz. Ven.*, XXI, 18 A.

Site. Cette maison était en face du Modion. Cf. Modion aux monuments, p. 105.

KRENITISSES (οἰκία τῆς Κρηνιτίσσης). *Éponyme:* une dame de la famille Krénitès.

Source: Theophan. contin., Bonn, 107 ; *PG*, CIX, 121 C.

Site. Cette maison, qui fut celle d'Alexis Moselé, gendre de Théophile, était à l'Acropole, d'après ces textes.

KRIOI ou KRIOU (οἱ Κρίοι, τὰ Κρίου). *Étymologie:* Bélier.

Monuments: bain, citerne et asile de vieillards.

Sources: Th. Preger, III, 238 ; *PG*, CLVII, 572 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 32 C ; *BH*, 78.

Site. Ces divers édifices, construits, du dire du pseudo-Codinus, par Étienne, parakoimomène de Maurice, étaient dans le quartier dit τὰ Ἀρματίου, c'est-à-dire sur la Corne d'Or, entre les deux ponts actuels.

KRISIS (ἡ Κρίσις). *Étymologie:* Jugement. On a émis deux hypothèses pour expliquer cette appellation. La première voudrait y voir une allusion au fait que l'endroit servait de sépulture aux condamnés à mort, la seconde qu'il y avait peut-être dans l'église Saint-André du quartier un tableau représentant le Jugement dernier.

Monuments: église et monastère Saint-André.

Sources: *Syn. CP*, 147, 151, 152, 270 ; *Acta SS.*, oct. VIII, 141 C ; *Vita Philareti*, éd. Vassiliev, 80-84.

Site. Ce quartier doit être confondu avec celui que beaucoup d'auteurs appellent τὰ Πελαγίου et qui servait aussi de lieu de sépulture aux criminels (cf. Pelagiou, p. 373). Tout le monde s'accorde à voir dans la mosquée Hocamustafapaşacami l'église du monastère de Saint-André ἐν τῇ Κρίσει. En effet tous les documents concordent pour appuyer cette identification. Cf. carte I, B 8.

Biblio.: R. Janin, « *Les monastères secondaires de Psamathia* », *EO*, XXXII, 1933, 326-331 ; P. Franchi de'Cavalieri, « *Il martirio dei santi notari* », *An. Boll.*, 1946, 163.

KRITHOPOLEIA (τὰ Κριθοπωλεῖα). *Étymologie:* marché de l'orge.

Monument: église Sainte-Thècle.

Source: *Syn. CP*, 78.

Site. Il est probable que cette église Sainte-Thècle est la même que celle qui est dite voisine du port Julien, la même encore que d'autres documents placent τὰ Κοντάρια. Si ces deux identifications sont exactes, il faut localiser le marché de l'orge sur la hauteur qui domine le port Julien ou Sophien, peut-être non loin de la Mésé.

KRYSTALLON (τὸ Κρύσταλλον). *Étymologie :* Verglas. C'est du moins ce que dit le pseudo-Codinus. D'après lui, l'empereur Léon Ier, passant à cheval en cet endroit, tomba de sa monture parce que celle-ci avait glissé sur le verglas.

Monument: église de la Théotocos.

Source: Th. Preger, III, 270 ; *PG*, CLVII, 601 B.

Site: inconnu.

KTENARIA (ὁδὸς Κτεναρία). *Étymologie:* marchande ou fabricante de peignes.

Source: G. Anrich, *Hagios Nikolaos*, I, 350.

Site. D'après le récit d'un miracle de saint Nicolas, la rue se trouvait près de Sainte-Sophie.

KYNEGION (τὸ Κυνήγιον). *Étymologie :* Amphithéâtre pour combats de bêtes.

Sources: *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 495 ; *PG*, XCII, 649 C ; Théophane, I, 375, 426, 438, 442 ; Malalas, Bonn, 491 ; *PG*, XCVII, 712 C ; Nicéphore, *Epitome*, de Boor, 42, 56, 74, 75 ; *PG*, C, 944 C, 961 C, 985 C, 988 A ; *Syn. CP*, 880 ; Th. Preger, 35 ; Phrantzès, Bonn, 254 ; *PG*, CLVI, 850 A.

Site. Le Kynégion, qui fut souvent un lieu d'exécutions, se

trouvait à l'extrémité de la Pointe du Sérail, près du palais des Manganes. Cf. carte I, HI 6.

Biblio.: DUCANGE, II, 42 ; F. W. UNGER, 284-285.

KYNEGOI, KYNEGOS (οἱ Κυνηγοί, ὁ Κυνηγός). *Étymologie :* Chasseurs, probablement à cause d'un rendez-vous de chasse ou des veneurs impériaux qui y résidaient.

Monuments voisins : église de Saint-Démétrius ὁ Κάναβος ; porte maritime.

Sources: PACHYMÈRE, Bonn, III, 268 ; *PG*, CXLIV, 649 A ; MM, I, 568 ; II, 359, 452, 497 ; H. DELEHAYE, *Deux typica*, 131.

Site. Ce quartier, qu'il ne faut pas confondre avec le Kynegion, se trouvait sur la Corne d'Or, à l'est de Notre-Dame-des-Blachernes. Une porte de ce nom s'ouvrait dans le rempart maritime entre celle de Saint-Jean-Baptiste et la porte Basiliké. Cf. carte I, D 3.

KYPARISSION (τὸ Κυπαρίσσιον). *Étymologie :* lieu planté de cyprès.

Monuments: églises Saint-Georges et Saint-Alexandre.

Sources: Syn. CP, 144, 156, 826 ; *Typika*, I, 65 ; *BH*, 116, 129, 194 ; *Acta SS.*, oct. IX, 521.

Site. Le Kyparission se trouvait au quartier de Psamathia, où l'église Saint-Georges a été reconstruite vers 1830 ; elle est encore entourée de cyprès. Cf. carte I, B 8.

KYPHE (ἡ Κύφη). *Étymologie:* Voûte.

Monument: maison publique transformée en asile de vieillards.

Sources: THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 370 ; *PG*, CIX, 388 A ; *De cer.*, Bonn, 180 ; *PG*, CXII, 424 A ; GEORGES MOINE, Bonn, 865 ; *PG*, CIX, 925 C ; THÉODOSE DE MÉLITÈNE, 195.

Site. Cette maison publique que Léon VI transforma en asile de vieillards en 905 se trouvait sans doute sur le chemin des Blachernes au Palais, puisque l'empereur la visitait le Vendredi-Saint en revenant de l'église Notre-Dame, mais on ne saurait préciser davantage.

Biblio.: DUCANGE, IV, IX, 33.

KYRAKONA (τὰ Κυρακωνᾶ). *Éponyme:* inconnu, peut-être le fondateur du monastère de même nom.

Monument: monastère de Saint-Syméon.

Sources: MANSI, VIII, 882 B, 907 B, 930 C, 990 C, 1101 E ; E. SCHWARTZ, III, 35, 47, 129, 143, 157, 164, 172.

Site: inconnu.

KYRIAKOU (τὰ Κυριακοῦ). *Éponyme:* inconnu, très probablement le fondateur du monastère de ce nom.

Monument: monastère.

Sources: MANSI, VIII, 907 A, 930 B, 987 C, 1055 A ; E. SCHWARTZ, III, 34, 45, 70, 129, 157, 164.

Site: inconnu.

KYROU (τὰ Κύρου). *Éponyme:* le préfet de la ville Cyrus, qui construisit le mur théodosien avec Anthémius.

Monuments: église et monastère de la Théotocos ; église Saint-Thomas, maison de Constantin Dalassène.

Sources: MANSI, VIII, 882 D, 910 C, 930 D, 990 C, 1010 D, 1011 B, 1055 A ; E. SCHWARTZ, III, 35, 46, 70, 130, 145, 158, 165, 173 ; THÉOPHANE, I, 288 ; CÉDRÉNUS, Bonn, II, 508 ; *PG*, CXXII, 241 B ; NICÉPHORE CALLISTE, *PG*, CXLVI, 1220 B ; CXLVII, 405 AB ; TH. PREGER, III, 251, 252 ; *Syn. CP*, 241.

Site. Il a été longtemps controversé. Sc. Byzantios, et après lui M. Gédéon, a pensé qu'il fallait le chercher à Tekfursaray, sans doute à cause d'une certaine homonymie. Mordtmann était d'avis qu'il se trouvait du côté du Myrelaion. Ces deux hypothèses sont contredites par les textes byzantins. Τὰ Κύρου se trouvait à l'ouest de la ville, entre la porte Saint-Romain et la citerne de Mocius. En effet, d'une part il est dit voisin de l'église Sainte-Zoé, M. GÉDÉON, Ἐκκλησίαι βυζαντιναὶ ἐξακριβουμέναι, Constantinople, 1900, 134, qui était près de la citerne de Mocius, *Byz. Ven.*, XXI, 30 D ; TH. PREGER, III, 274 ; ensuite nous voyons l'église Saint-Thomas à peu près au même endroit, καὶ τοῦ ἀποστόλου Θωμᾶ ἐν τοῖς Κύρου πλησίον τοῦ ἁγίου μάρτυρος Μωκίου, *Syn. CP*, 241. D'autre part, le monastère de la Théotocos τὰ Κύρου est dit ἐν τοῖς Ἐλεβίχου, MANSI, VIII, 1055 A ; E. SCHWARTZ, III, 70. Or τὰ Ἐλεβίχου s'étendait vers le nord-ouest jusqu'au rempart, puisqu'il y avait là l'église Saint-Romain ἐν τοῖς Ἐλεβίχου, *Syn. CP*, 235, qui a donné son nom à la porte voisine, dite aujourd'hui Topkapı. On peut donc en conclure que ta Kyrou était probablement la partie méridionale de ta Elebichou dans le voisinage de la citerne de Mocius. Cf. carte I, B 5.

Biblio.: DUCANGE, IV, II, 14 ; SC. BYZANTIOS, I, 354 ; M. GÉDÉON, *BH*, 184 ; MORDTMANN, *Esquisse*, nº 113, p. 63 ; J. PARGOIRE, « *A propos de Boradion* », *BZ*, XII, 1903, 463-465 ; J. P. RICHTER, 157.

LAMIA (Λαμία). *Étymologie:* Lamie.

Sources: TH. PREGER, II, 179 ; III, 246 ; A. PAP.-KER., *Varia*, 16.

Site. Ce nom s'applique probablement à un monument représentant un monstre à forme féminine, qui se trouvait près du Modion. Un manuscrit du pseudo-Codinus l'appelle Lamia du Palais, Th. Preger, II, 179 en note. Par ailleurs, l'impératrice Irène construisit un triclinos du nom de Lamia, peut-être au même endroit. Enfin un texte édité par A. Papadopoulos-Kerameus dit Lamia, ὥρριον τῶν Καισαρίου, c'est-à-dire grenier du quartier ta Kaesariou, *loc. cit.* Tout semble converger vers le même endroit, entre le forum Amastrianon et le port de Césarius.

LAMPROU (οἶκος τοῦ Λαμπροῦ). *Éponyme* inconnu.

Sources: Th. Preger, I, 148 ; *PG*, CLVII, 468 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 6 B.

Site. Cette maison, qui aurait été construite par le patrice Modestus au temps de Constantin, est dite voisine des Saints-Apôtres. Elle se trouvait probablement au sud-ouest de cette église, puisque c'est là que Modestus avait construit la citerne qui porte son nom. Cf. aux citernes, p. 203.

Elle dut passer au trésor public, puisqu'on possède un sceau en son nom (xie-xiie s.), G. Schlumberger, *Sigillographie*, 156-157.

LAUSOU (τὰ Λαύσου). *Éponyme:* Lausus, patrice et préposites, qui remplit d'autres hautes fonctions et fut comblé d'honneurs au temps d'Arcadius.

Sources: Chron. Pasch., Bonn, I, 695 ; *PG*, XCII, 972 B ; Théophane, I, 184, 239 ; Léon le Grammairien, Bonn, 248 ; *PG*, CVIII, 1081 A ; Georges Moine, Bonn, 834 ; *PG*, CIX, 896 B ; Cédrénus, Bonn, I, 610, 616 ; *PG*, CXXI, 613 B, 664 A ; Théodose de Mélitène, 173 ; *De cer.*, Bonn, 165 ; *PG*, CXII, 408 D ; *Syn. CP*, 49, 239 ; Th. Preger, II, 160, 170 ; III, 286 ; *PG*, CLVII, 497 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 12 B.

Site. Ce palais se trouvait à gauche du commencement de la Mésé et voisinait avec ta Antiochou. Cf. aux quartiers, p. 291 et carte I, G 7.

Biblio.: P. Gylles, *TC*, II, 25, 129-131 ; Ducange, I, v, 8 ; Sc. Byzantios, I, 439 ; Mordtmann, *Esquisse*, n° 119, p. 67.

LEOMAKELLON, LEOMAKELLION (Λεομάκελλον, Λεομακέλλιον). *Étymologie:* Marché aux viandes de Léon. D'après les patriographes, ce serait Léon Ier (457-474), qui en serait l'éponyme. Il aurait vendu là de la viande avant de monter sur le trône. Le marché est aussi désigné sous le nom de Dimakellon ou Marché double des viandes. L'origine du mot Léomakellon donné par les patriographes ne saurait être retenue, aucun texte ne permettant

de dire que l'empereur exerça le métier de boucher ; c'était un militaire de carrière. Il est possible cependant qu'il ait réglementé le commerce de la viande et que son nom soit resté à ce marché.

Monuments: dans le voisinage : maison du proédros Théodose, église Saint-Oreste, asile de vieillards d'Euphratas.

Sources: Chron. Pasch., Bonn, I, 567 ; *PG*, XCII, 781 A ; Cédrénus, Bonn, II, 613 ; *PG*, CXXII, 344 A ; Sathas, *MB*, VII, 53 ; *Syn. CP*, 210 ; *BH*, 131 ; Th. Preger, III, 250 ; *PG*, CLVII, 585 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 34 A.

Graphies: Λεομακέλλιον, Λεομάκελλον, Λεωμακέλλιν, Λεομακέλιον.

Site. Les archéologues ne sont guère d'accord pour déterminer l'emplacement de ce quartier. Sc. Byzantios le situe près du forum de Constantin ; Mordtmann l'identifie avec l'Etmeydan, (Champ de la viande) et lui assigne en conséquence sa place à l'ouest des Saints-Apôtres, dans la vallée du Lycus. Cependant la Vie de sainte Théodosie contenue dans le cod. 109 du monastère de Koutloumous à l'Athos (xiie siècle) dit nettement que la sainte souffrit le martyre dans l'endroit appelé Léomakellon près de la célèbre église de Saint-Acace et de l'Heptascalon (ἐν τῷ προρρηθέντι τοῦ Λεομακέλλου τόπῳ πλησίον τοῦ περιωνύμου ναοῦ τοῦ παμμάκαρος Ἀκακίου καὶ τοῦ Ἑπτασκάλου), *BH*, 131. Même si le lieu véritable du martyre n'est pas le Léomakellon, l'auteur de la Vie ne peut avoir erré sur l'emplacement de celui-ci, qui existait sans doute encore à son époque. C'est donc dans les parages du patriarcat arménien grégorien, à Kumkapı, qu'il faut placer le Léomakellon, sans qu'on puisse donner plus de précision. Cf. carte I, F 7.

Biblio.: Ducange, I, xxiv, 15 ; Sc. Byzantios, I, 438 ; Mordtmann, *Esquisse*, n° 126, p. 72.

LEONTOS (οἶκος Λέοντος). *Éponyme:* inconnu.

Source: Théophane, I, 291 ; Simocattas, Teubner, 313.

Site: inconnu.

LIBA (τὰ Λίβα). Cf. Libos.

LIBADIA (τὰ Λιβάδια). *Étymologie:* les Prairies. Il se peut toutefois que ce ne fût là qu'un nom commun désignant la nature du lieu où se trouvait le monastère d'Euphrosyne.

Monument: monastère d'Euphrosyne.

Sources: Acta SS., nov. III, 871, 873, 874 ; Th. Preger, III, 243 ; *PG*, CLVII, 576 C, 737-740 A ; *De cer.*, Bonn, 647 ; *PG*, CXII, 1208 AB ; *Byz. Ven.*, XXI, 46 D, 47 A ; Sathas, *MB*, VII, 133.

Graphies: τὰ Λιβάδια, τὰ Λιβαδίτζα, τὰ Λιβαδίας.

Site. C'était tout près des remparts, dit la Vie de sainte Euphrosyne, en face de l'église de la Source (τῆς Πηγῆς), près de la porte dite τοῦ Καλαγροῦ. Cette porte est probablement celle dont on voit encore les restes un peu plus haut que celle de Pégé et que l'on appelait la porte du Sigma. Cf. Kalagrou, p. 338 et carte I, A 7.

Biblio.: R. JANIN, *Quelques quartiers mal connus*, *Mémorial Louis Petit*, 1948, 229-231.

LIBOS (τὰ Λιβὸς). *Éponyme.* D'après les chroniqueurs, c'est Constantin Lips, patrice et drongaire de la flotte, qui périt dans une bataille contre les Bulgares en 917. Les patriographes affirment que ce fut un autre Lips, également patrice et drongaire de la flotte, mais sous Romain Lécapène et Constantin Porphyrogénète, donc entre 919 et 959. Ce sont les chroniqueurs qui ont raison, puisqu'ils signalent l'inauguration solennelle du monastère en présence de Léon le Sage.

Monuments: monastères de Lips et de Kokorobios, église Saint-Julien.

Sources: THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 371 ; *PG*, CIX, 388 C ; GEORGES MOINE, Bonn, 866 ; *PG*, CIX, 928 A ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 280 ; *PG*, CVIII, 1113 A ; THÉODOSE DE MÉLITÈNE, 196 ; CÉDRÉNUS, Bonn, II, 378 ; *PG*, CXXI, 1156 ; CANTACUZÈNE, Bonn, I, 194 ; *PG*, CLIII, 273 A ; GRÉGORAS, Bonn, II, 463 ; *PG*, CXLVIII, 273 A ; PHRANTZÈS, Bonn, 141 ; *PG*, CLVI, 727 A, 752 B ; *Vita s. Nicolai Studitae*, *PG*, CV, 909 C, 912 A ; H. DELEHAYE, *Deux typica*, 106-130 ; *Syn. CP*, 744, 745, 748 ; *BH*, 113, 207 ; TH. PREGER, III, 289 ; *PG*, CLVII, 96 C, 612 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 46 A.

Site. Le quartier dit ta Liba ou ta Libos se trouvait dans la vallée du Lycus, à l'ouest de l'église des Saints-Apôtres, comme dit un continuateur de Théophane. Son identification ne souffre plus de difficultés, car on a prouvé que la mosquée de Fenerisa était l'église du monastère de Lips. Celui-ci est également dit ἐν τῷ Μερδοσαγγάρει (cf. Merdosangaris) et l'église Saint-Julien qui lui appartenait était ἐν τῇ Δαγούτῃ (cf. Dagouta, p. 311), ce qui montre la proximité de ces quartiers. Cf. carte I, D 6.

Biblio.: SC. BYZANTIOS, I, 376-377 ; MORDTMANN, *Esquisse*, n°s 126, 127, pp. 71-72 ; E. MAMBOURY, « *Les fouilles à Istanbul en 1936-1937* », *Byzantion*, XIII, 1936, 263-265 ; R. JANIN, « *Quelques quartiers mal connus* », *Mémorial Louis Petit*, 1948, 225-226.

LIBYRNON (τὸ Λίβυρνον). *Étymologie :* peut-être vaisseau léger dans le genre de ceux qu'employaient les Liburnes.

Source: Chron. Pasch., Bonn, I, 623 ; *PG*, XCII, 880 A.

Site. C'était un édifice ou un monument dont on ne saurait préciser la nature et qui se trouvait au-dessus de la Magnaure (ἐπὶ τῆς Μαγναύρας). Les factieux y mirent le feu pendant la révolte des Nika (532). Peut-être était-ce derrière le Sénat de l'Augustéon, lui-même au nord-est de la Magnaure. Le Libyrnon ne doit pas être confondu avec la Libyrna que la *Notitia* signale dans la IV[e] Région, O. SEECK, 232.

MAKEDONIANAE (αἱ Μακεδονιαναί). *Éponyme :* un personnage inconnu du nom de Macédonius).

Monument : église Saint-Jean-Baptiste.

Sources : THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 323 ; *PG*, CIX, 340 A ; CÉDRÉNUS, Bonn, II, 239 ; *PG*, CXXI, 1125 B ; *BH*, 52.

Site : inconnu.

MAKELLON (τὸ Μάκελλον). *Étymologie :* Marché de la viande.

Sources : SOCRATE, *PG*, LXVII, 177 A ; *Acta SS.*, mai. VI, 8* ; CONSTANTIN ACROPOLITE, *In sanctam Theodosiam*, *PG*, CXL, 920 C.

Site. D'après Socrate, il se trouvait derrière le forum de Constantin ; c'est là que mourut le fameux hérésiarque Arius.

MAKRON (ὁ Μάκρων). *Étymologie :* Vestibule allongé.

Sources : NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 309, 732 ; *PG*, CXXXIX, 589-590 ; SATHAS, *MB*, VII, 314, 440.

Site. Cet édifice, dit triclinos, se trouvait près des Synodoi, du Milion et de l'église Saint-Jean du Diippion, comme on le voit dans le récit de la lutte entre les partisans de la Porphyrogénète Marie et les troupes impériales en 1181.

MAMAINES (οἶκος τῆς Μαμαίνης). *Éponyme* inconnu.

Sources : TH. PREGER, I, 148 ; *PG*, CLVII, 468 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 6 B.

Site. Cette maison, qui aurait été construite par Rhodanos, patrice sous Constantin, se trouvait dans le quartier dit Euouranoi (cf. *sub verbo*, p. 326) c'est-à-dire probablement derrière Sainte-Sophie.

MANGANA (τὰ Μάγγανα). *Étymologie :* Machines de guerre.

Monuments : palais impérial, monastère Saint-Georges, métochion de Saint-Étienne, maison familiale de saint Ignace, hôpital.

Sources : Vita s. Ignatii, *PG*, CV, 540 B ; GEORGES MOINE, éd. de Boor, II, 759 ; THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 12, 337 ; *PG*,

CIX, 25 A, 353 A, 413 C ; Théophane, I, 435 ; Léon le Grammairien, Bonn, 187, 309 ; *PG*, CVIII, 1144 A ; Cédrénus, Bonn, II, 240, 645 ; *PG*, CXXI, 892 C, 1125 D ; Zonaras, XVII, 28 ; XVIII, 7, 27, 28 ; *Alexiade*, XV, 3 ; Nicétas Choniatès, Bonn, 10, 331, 380, 383, 581 ; *PG*, CXXXIX, 325 B, 589-590, 608 D, 648 C, 812 C ; Ephrem, v. 5158 ; Sathas, *MB*, VII, 409 ; MM, I, 317, 395, 595 ; II, 23, 471, 562 ; V, 4, 9 ; VI, 21, 23, 28, 48 ; *Acta SS.*, april. I, XVIII-XXVII ; Th. Preger, I, 141, 148 ; III, 216, 292 ; *PG*, CLVII, 468 A, 549 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 23 BC.

Site. Aucun désaccord n'existe entre les archéologues sur l'emplacement du quartier des Manganes. Il était à l'extrémité orientale de la ville, depuis Değirmenkapı, porte située à la Pointe du Sérail, jusqu'au sud d'Incilikö̧şk. Cf. carte I, H 7.

Biblio.: P. Gylles, *TC*, II, 6 ; 78. Ducange, II, ix, 16 ; Sc. Byzantios, I, 177-179 ; J. P. Richter, 401-403 ; R. Demangel et E. Mamboury, *Le quartier des Manganes et la Ire Région de Constantinople*, Paris, 1939, 7-47.

MANOUEL (οἶκος τοῦ Μανουήλ). *Éponyme:* Manuel, magistros, mort en 838.

Monument: palais de ce personnage transformé en monastère.

Sources: Theophan. contin., Bonn, 161, 433 ; *PG*, CIX, 184 A, 452 A ; Syméon Magister, Bonn, 637 ; *PG*, CIX, 697 D ; Georges Moine, Bonn, 803 ; *PG*, CIX, 864 C ; Léon le Grammairien, Bonn, 222 ; *PG*, CVIII, 1056 A ; Cédrénus, Bonn, II, 156 : *PG*, CXXI, 1040-1041 ; *Syn. CP*, 204, 205 ; *BH*, 91 ; *Typika*, I, 614.

Site. C'était près de la citerne d'Aspar, disent les chroniqueurs, près du monastère de Sainte-Matrone, dit le Synaxaire, donc dans la région de Sultan Selim.

MANOUELIOU (τὰ Μανουηλίου). *Éponyme:* probablement le fondateur du monastère de ce nom qui signe en 448.

Monument: monastère.

Sources: Mansi, VIII, 990 D, 1011 C, 1054 A ; E. Schwartz, II, i, 1, 127, 134, 146 ; III, 35, 46, 68.

Site: inconnu. Ce monastère ne peut être confondu avec le précédent qui ne remonte qu'au ixe siècle.

MARA (τὰ Μάρα). *Éponyme:* probablement le fondateur du monastère de ce nom signalé en 536.

Monument: monastère.

Sources: Mansi, VIII, 882 C, 910 A, 930 D, 990 E, 1011 D ; E. Schwartz, III, 35, 47, 129, 144, 157, 173.

Site. Ce monastère était voisin de la citerne d'Aétius, donc très probablement au sommet de la vallée de Pétra.

MARINES (τὰ Μαρίνης). *Éponyme:* Marina, fille d'Arcadius.

Sources: Théophane, I, 235, 237, 240, 294 ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 566 ; *PG*, XCII, 777 B ; Theophan. contin., Bonn, 460 ; *PG*, CIX, 477 D ; Georges Moine, Bonn, 838 ; *PG*, CIX, 900 A ; Léon le Grammairien, Bonn, 252 ; *PG*, CVIII, 1084 C ; Théodose de Mélitène, 176 ; Mansi, IX, 199 C.

Site. Le palais de Marina devait se trouver dans les parages de l'Acropole. En effet la *Notitia* signale dans la Ire région la *domus nobilissimae Marinae*. En 867, après l'assassinat de Michel III, les conjurés reviennent de Saint-Mamas, débarquent au Pérama, prennent en passant Eulogius le Perse et pénètrent au Grand Palais en traversant la maison de Marina, Léon le Grammairien, *loc. cit.* La Ire région comprenait le versant oriental de la première colline. C'est donc probablement à l'est de Sainte-Irène qu'était le palais de Marina.

MARINOU (οἶκος Μαρίνου τοῦ Σύρου). *Éponyme:* Marinus le Syrien, ex-éparque (517).

Source: Évagre, H. E., *PG*, LXXXVI, 2700 A ; Malalas, Bonn, 407 ; *PG*, XCVII, 601 B.

Site: inconnu.

MARKIAS (οἶκος Μαρκίας). *Éponyme:* une veuve qui, d'après le pseudo-Codinus, donna sa maison à Phocas pour en faire une prison plus salubre que celle qui existait alors.

Source: Th. Preger, III, 218.

Site. Comme cette maison est devenue le Prétoire, peut-être faut-il la situer sur la gauche de la Mésé, entre l'hippodrome et le forum de Constantin. Cf. Prétoire, p. 164.

MARTINAKIOU (τὰ Μαρτινακίου). *Éponyme.* Au dire des patriographes, ce serait Martinakès, oncle de l'impératrice Théophano, qui aurait construit le monastère de même nom.

Graphies: Μαρτινακίου, Μαρτινάκη, Μαρτινάκου.

Monument: monastère τῶν Μαρτινακίου.

Sources: Theophan. contin., Bonn, 378 ; *PG*, CIX, 393 ; Syméon Magister, Bonn, 635 ; *PG*, CIX, 697 ; Georges Moine, Bonn, 870 ; *PG*, CIX, 932 B ; Léon le Grammairien, Bonn, 284 ; *PG*, CVIII, 1117 C ; Théodose de Mélitène, 199 ; Cédrénus, Bonn, II, 128 ; *PG*, CXXI, 1161 B ; Th. Preger, III, 249 ; *PG*, CLVII, 584 C ; *Byz. Ven.*, XXI, 48 D, 52 ; M. Gédéon, *BH*, 201.

Site : inconnu, mais certainement en ville, puisque l'anonyme de Banduri l'y met.

MATRONES (τὰ Ματρώνης). *Éponyme :* sainte Matrone, fondatrice du monastère de ce nom (deuxième moitié du ve siècle ?).

Monument : monastère.

Source : Acta SS., nov. III, 785 sq.

Site. Ce monastère était sur la cinquième colline, face à la Corne d'Or et voisin du monastère de Manuel, qui se trouvait lui-même près de la citerne d'Aspar.

MAURIANOU (τὰ Μαυριανοῦ). *Éponyme* inconnu du nom de Maurianos. Le pseudo-Codinus prétend que ce fut l'empereur Maurice qui aurait eu là sa maison avant de monter sur le trône. Cette opinion est inacceptable à cause de la différence de nom. D'ailleurs il ne semble pas que l'expression soit antérieure au IXe siècle. Un certain Maurianos, qualifié de comte très instruit et doué du don de prophétie, vivait sous Zénon, *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 606 ; *PG*, XCII, 845 C. On ne saurait dire si c'est lui.

Monuments : église Sainte-Anastasie, xénôn de Romain Lécapène.

Sources : THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 27, 430 ; *PG*, CIX, 40, 337, 448 B ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 605, 681 ; *PG*, CIX, 665 D, 744 A ; GÉNÉSIUS, Bonn, 54 ; *PG*, CIX, 1008 A ; *De cer.*, Bonn, 156 ; *PG*, CXII, 393 B ; *Acta SS.*, mai. VI, 81* ; nov. III, 580 B ; TH. PREGER, I, 148 ; III, 225, 233 ; *PG*, CLVII, 465 C, 565 A.

Site. L'église Sainte-Anastasie ou de l'Anastasis est dite tantôt ἐν τοῖς Δομνίνου ἐμβόλοις et tantôt ἐν τοῖς Μαυριανοῦ. Il faut en conclure que ces deux quartiers étaient voisins l'un de l'autre. Nous savons que les patriographes mettent la maison de Domninos dans le quartier τὰ Δομνίνου. Or les portiques de Domninos se trouvaient très probablement dans les parages du Bazar (cf. Domninou, pp. 320-322) sans doute au commencement de la pente qui descend vers la Corne d'Or. C'est donc dans la même région qu'il faut localiser τὰ Μαυριανοῦ. D'ailleurs on désignait sous le nom de « Long portique de Maurianos » (μακρὸς ἔμβολος τοῦ Μαυριανοῦ) le portique situé entre la Mésé et la Corne d'Or et par où passait le cortège impérial quand il se rendait aux Blachernes. On peut en conclure que le portique tirait son nom du quartier qu'il traversait. Or le long portique de Maurianos devait correspondre à peu près à l'Uzun Çarşı, identification communément admise et qui répond à la configuration du terrain. Le portique de Maurianos est très probablement celui qu'Antoine de Novgorod appelle « embolon des Noirs », B. DE KHITROWO, 105. Cf. carte I, FG 6.

Biblio. : DUCANGE, II, XVI, 53 ; SC. BYZANTIOS, I, 406 ; J. P. RICHTER, 140-143 ; R. JANIN, Ἔμβολοι τοῦ Δομνίνου. Τὰ Μαυριανοῦ, *EO*, XXXVI, 1937, 153 sq.

MAUROU (τὰ Μαύρου). *Éponyme.* D'après le pseudo-Codinus, ce serait Maurus, un des huit patrices amenés de Rome par Constantin. Son palais devint plus tard la résidence d'un certain Bélonas.

Sources : Chron. Pasch., Bonn, I, 700 ; *PG*, XCII, 981 A ; THÉOPHANE, I, 368 ; TH. PREGER, I, 148 ; *PG*, CLVII, 465 C.

Site. Il ressort du récit de l'attaque de Constantinople par Héraclius en 610 que ce quartier devait se trouver à l'ouest du port Sophien. En effet, Bonose, comte d'Orient, se jette dans une barque au quartier de Caesarius pour s'enfuir ; arrivé à ta Maurou, il se précipite dans la mer pour éviter ceux qui en veulent à sa vie et qui viennent du port Sophien ; c'est ainsi qu'il se noie. Cf. carte I, F 8.

Biblio. : R. JANIN, « *Le port Sophien et les quartiers environnants* », *EB*, I, 1941, 136-137.

MAXENTIANOU (τὰ Μαξεντιανοῦ). *Éponyme :* un Maxentianos inconnu.

Source : MANSI, IX, 199-200.

Site inconnu. Cette maison n'est signalée que par le séjour qu'y fit en 551 Profectus, évêque de Naïssos.

MAXIMINOU (τὰ Μαξιμίνου). *Éponyme :* inconnu, peut-être le fondateur du monastère de même nom.

Monument : monastère.

Sources : MANSI, VIII, 910 D, 1011 A, 1055 A ; XII, 1111 D ; XIII, 60 C, 152 ; E. SCHWARTZ, III, 34, 46, 70, 145, 165, 172 ; THÉOPHANE, I, 443 ; *Ménologe de Basile*, *PG*, CXVII, 492 D ; *Syn. CP*, 742 ; *BH*, 112.

Site : inconnu.

MAXIMINOU (τὰ Μαξιμίνου). *Éponyme :* peut-être le Maximinus qui fut questeur du Palais sous Théodose II, cf. FABRICIUS, *Bibl. gr.*, XII, 341.

Source : Anthologie Palatine, IX, 808, éd. Fr. Dübner, II, 159.

Site. L'épigramme du consulaire Cyrus dit que cette maison était neuve, sur le bord de la mer et en face de la Bithynie, donc probablement sur les rives de la Propontide.

MEGALODOXOTITOU (οἰκήματα τοῦ Μεγαλοδοξοτίτου). *Éponyme :* Mégalodoxotitès, chef des orfèvres en 1202.

Source : MM, III, 57.

Site. On voit par le chrysobulle du 13 octobre 1202 que les maisons appartenant à ce personnage touchaient la concession des Génois du côté de l'est, *loc. cit.*

MEGETHIAS (τὰ Μεγεθίας). *Éponyme.* D'après le pseudo-Codinus, ce serait une dame du nom de Mégéthia, qui vivait sous Tibère (578-582).

Sources: TH. PREGER, III, 237 ; *PG*, CLVII, 569 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 33 BC.

Site. Il semble que ce quartier devait se trouver dans les Constantinianae, autant du moins que l'on peut se fier à la nomenclature des édifices par le pseudo-Codinus.

MELANTIADOS (πύλη τῆς Μελαντιάδος). *Étymologie.* Ce nom venait de la bourgade de Mélantias (auj. Yaremburgas), dernière étape de la Voie Egnatia sur le chemin de Constantinople. La porte où aboutissait la voie portait ce nom.

Monument voisin : église des Saints-Notaires.

Sources: Acta SS., oct. XI, 570 D, 574 CD, 577 A ; *Ménologe de Basile*, *PG*, CXVII, 125 D ; *Syn. CP*, 162 ; AGATHIAS, V, 14 ; Bonn, 308 ; *PG*, LXXXVIII, 1586 C.

Site. Cette porte, qui doit être la même que celle qui est dite Μελανδήσια, faisait probablement partie du mur de Constantin dans sa partie occidentale. L'opinion de A.-M. Schneider, *Das Deuteron und Melantiasthor*, *BNGI*, 1939, 181-186, d'après laquelle ce serait la porte d'Andrinople, a été acceptée par P. Franchi de'Cavalieri, *Una pagina di storia bizantina nel secolo IV. Il martirio dei santi Notari*, *An. Boll.*, LXIV, 1946, 157 sq. Les raisons qu'ils donnent tous deux sont loin d'être convaincantes. Cf. aux remparts, pp. 247-248.

Biblio.: R. JANIN, *Deuteron, Triton et Pempton*, *EO*, XXV, 1936, 209-210. A.-M. SCHNEIDER et P. FRANCHI DE'CAVALIERI, *op. cit.*

MELETE (ἡ Μελέτη). *Étymologie:* Étude ?

Monuments: porte, église.

Sources: De cer., Bonn, 37, 56 ; *PG*, CXII, 212, 233 D ; *Anthologie Palatine*, éd. Dübner, I, 11 ; éd. P. Waltz, I, 38.

Site. La porte dite τῆς Μελέτης ou τοῦ Μελετίου se trouvait au nord-est du Palais Sacré et donnait accès au passage dit de l'Achileus entre le bain de Zeuxippe et le Palais.

Biblio.: P. WALTZ, *Mélitê*, *Byzantion*, XIII, 1938, 183-192 ; A. VOGT, *Encore Mélitê*, *ibid.*, 194-196.

MELOBION (τὸ Μελόβιον). *Étymologie:* inconnue.

Source: Syn. CP, 604.

Monument: asile de vieillards.

Site: inconnu.

MELTIADOU (τὰ Μελτιάδου). *Éponyme:* inconnu. On ne saurait dire si ce nom s'apparente avec celui de Melantiados, qui est celui d'une porte de la ville (cf. *supra*).

Monuments: églises Saint-Philippe et Saint-Blaise ; près de celle-ci celle des Saints-Florus et Lausus.

Sources: Syn. CP, 223, 457 ; *BH*, 72, 192 ; THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 323 ; *PG*, CIX, 345 A.

Site. Le quartier τὰ Μελτιάδου se trouvait dans la partie occidentale de la ville. La *Vita Basilii* dit que l'église Saint-Philippe était voisine de celle de Saint-Luc et à l'est de celle-ci, THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 323 ; *PG*, CIX, 340 A ; or nous savons que Saint-Luc était proche de la citerne de Mocius, B. DE KHITROWO, 103. De plus Saint-Philippe est dit voisin de Saint-Blaise et des Saints-Florus-et-Lausus. Cette dernière église était sûrement dans la partie occidentale de la capitale et pas loin de Saint-Romain, B. DE KHITROWO, 123. C'est donc dans la région comprise entre le Çukurbostan d'Altımermer et les remparts que devait se trouver τὰ Μελτιάδου. Cf. carte I, B 6.

MERDOSANGARIS (Μερδοσάγγαρις). *Étymologie.* Ce nom étrange chez les Byzantins viendrait du persan *Merd-il-Sachra* (l'Homme de la Solitude), d'après Constantin Anthopoulos pacha, E. Tantalidès, Περὶ Φωτίου, Constantinople, 1864, 584.

Monuments: monastères de la Théotocos et τῆς Ἐρημίας.

Sources : THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 371 ; *PG*, CIX, 388 C ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 280 ; *PG*, CVIII, 1113 ; GEORGES MOINE, Bonn, 866 ; *PG*, CIX, 928 A ; THÉODOSE DE MÉLITÈNE, 180, 196 ; M. GÉDÉON, *BH*, 70 et n. 30.

Site. C'est le même que celui de Lips, mais un peu plus vaste, semble-t-il, puisqu'il contenait un second monastère. Il était donc dans la vallée du Lycus aux environs de la mosquée de Fenerisa. Cf. carte I, D 6.

MESE (ἡ Μέση). *Étymologie:* Central (Boulevard).

Sources: Chron. Pasch., Bonn, I, 693, 695 ; *PG*, XCII, 969 B, 972 B ; MALALAS, Bonn, 491 ; *PG*, XCVII, 709 BC ; THÉOPHANE, I, 102, 267, 369, 442, 453 ; *De cer.*, Bonn, 107, 132, 164, 184, 185, 497, 502 ; *PG*, CXII, 277 B, 280 A, 297 A, 404 A, 809 B, 940 A ; SIMOCATTAS, éd. Teubner, 299, etc.

Site. Le nom de Mésé s'appliquait surtout à la partie de la voie principale qui allait de l'Augustéon au forum de Constantin. Cependant on retrouve le même terme employé pour celle qui allait à la Porte Dorée à l'ouest et pour celle qui se dirigeait vers les Saints-Apôtres.

MESOKEPION (Μεσοκήπιον). *Étymologie:* Jardin central.

Source: THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 329 ; *PG*, CIX, 345 A.

Site. Ce jardin, planté d'arbres et arrosé d'eaux courantes, fut organisé par Basile le Macédonien entre les deux galeries qui faisaient communiquer le Tzykanisterion et la Nouvelle Église avec le Palais impérial. Il se trouvait donc à l'est de celui-ci et assez près de la mer. Cf. carte I, H 7.

MESOLOPHOS, MESOMPHALOS (Μεσόλοφος, Μεσόμφαλος). *Étymologie:* colline centrale, nombril.

Sources: TH. PREGER, III, 219 ; *PG*, CLVII, 552 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 30 A.

Site. Ce ne peut être que la quatrième colline, celle sur laquelle était construite l'église des Saints-Apôtres, car elle occupait bien le centre de la chaîne des six collines qui sont alignées le long de la Corne d'Or.

METANOIA (ἡ Μετάνοια). *Étymologie:* Pénitence.

Monument: xénôn de Théophile.

Sources: SYMÉON MAGISTER, Bonn, 645 ; *PG*, CIX, 708 A ; GEORGES MOINE, Bonn, 809 ; *PG*, CIX, 869 D ; THÉODOSE DE MÉLITÈNE, 158 ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 907-908 ; *PG*, CXXI, 992 C.

Cet établissement, qui fut d'abord une maison publique, puis un monastère féminin sous le nom de Métanoia (Pénitence), fut transformé en xénôn par Théophile.

Site. D'après le pseudo-Codinus, TH. PREGER, II, 185, le xénôn de Théophile se trouvait au Zeugma, au sommet de la colline, probablement au nord de la mosquée Suleymanié.

METOCHITOU (οἶκος τοῦ Μετοχίτου). *Éponyme :* Théodore Métochite, grand logothète au XIVe siècle.

Source: CANTACUZÈNE, Bonn, III, 295 ; *PG*, CLIV, 304.

Site: inconnu.

METROPOLITOU (τὰ Μητροπολίτου). *Éponyme:* un métropolite inconnu ?

Monuments: église et monastère de la Théotocos.

Sources: THÉOPHANE, I, 368 ; GEORGES MOINE, de Boor, II, 731 ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 606 ; *PG*, CIX, 668 B ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 351 ; *PG*, CVIII, 1025 BC ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 774 ; *PG*, CXXI, 845-848 ; SYN. *CP*, 918 ; *BH*, 207 ; *Acta SS.*, aug. IV, 645 C.

Site. Cette église se trouvait primitivement à l'intérieur du Palais impérial. Justinien II la détruisit pour établir à sa place une phiale des Bleus. En compensation il bâtit une autre église de même nom au Pétrion. Celle-ci fut flanquée d'un monastère.

MICHAEL (οἰκήματα Μιχαὴλ τοῦ πατριάρχου). *Éponyme:* un patriarche du nom de Michel (soit Michel Cérulaire, 1043-1059, soit Michel II Kourkouas, 1143-1146, soit Michel III d'Anchialos, 1170-1177).

Source: NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 324 ; *PG*, CXXXIX, 601 B.

Site. Cette maison est dite voisine du Grand Palais. Était-ce le patriarcat lui-même ou l'habitation personnelle du patriarche Michel ?

MICHAEL (οἶκος Μιχαὴλ τοῦ πρωτοβεστιαρίου). *Éponyme :* Michel protovestiaire (912).

Sources: LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 289 ; *PG*, CVIII, 1131 C ; GEORGES HAMARTOLOS, *PG*, CX, 1129 A.

Site. Ces deux auteurs disent que la maison du protovestiaire Michel était près de l'Acropole ; Léon le Grammairien y signale une poterne (παραπυλίς), ce qui laisse supposer qu'elle n'était pas loin du rempart maritime.

MICHAELITZE (οἶκος τοῦ Μιχαηλίτζη). *Éponyme:* inconnu.

Sources: NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 351 ; *PG*, CXXXIX, 624 D ; SATHAS, *MB*, VII, 332.

Site. Cette maison fut transformée en monastère par l'impératrice Xéné, veuve de Manuel Comnène. Son site est inconnu.

MILION (τὸ Μίλιον). *Étymologie:* Milliaire.

Monument: voisin : église Saint-Phocas.

Sources: THÉOPHANE, I, 216, 420, 442, 467 ; NICÉPHORE, *Epitome*, de Boor, 28 ; *PG*, C, 988 A ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 248 ; *PG*, CVIII, 1033 C, 1080 D ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 680 ; *PG*, CIX, 741 A ; GEORGES MOINE, Bonn, 834 ; *PG*, CIX, 896 A ; THÉODOSE DE MÉLITÈNE, 173 ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 564, 650 ; *PG*, CXXI, 613 AB, 709 B ; ZONARAS, XIV, 6 ; NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 305, 307, 308, 732, 733 ; *PG*, CXXXIX, 585 D,

588 CD, 936 CD, 953 C; *De cer.*, Bonn, 32, 51, 56, 84, 106, 164, 168, 506; *PG*, CXII, 229 A, 233 D, 252 A, 276 B, 331 A, 393 B, 404 A, 408 A, 676 A, 804 B; TH. PREGER, 13, 31, 38, 41, 49; I, 141, 142, 148; II, 168, 170, 171, 187; III, 247, 292; *PG*, CLVII, 492 BC, 493 A, 497 A, 500 B, 544 A, 660 B, 676 C, 677 A, 689 B, 692 A; *Byz. Ven.*, XXI, 10-11, 13, 75 A, 78 A, 79 B, etc.

Site. Cf. aux monuments, pp. 104-105.

MODESTOU (τὰ Μοδέστου). *Éponyme.* Au dire du pseudo-Codinus, un des huit patrices amenés de Rome par Constantin.

Monuments : monastère Saint-Thomas, citerne,

Sources : MANSI, VIII, 882 B, 907 B, 930 C, 987 A, 1010; E. SCHWARTZ, III, 33, 45, 71, 129, 143, 164, 172; TH. PREGER, I, 146, 148.

Site. Comme nous l'avons déjà dit à propos des citernes, p. 203, ce quartier se trouvait dans la XI[e] région, au sud-ouest des Saints-Apôtres. Cf. carte I, D 5.

MOKIOU (κινστέρνα τοῦ Μωκίου). *Éponyme :* saint Mocius, dont le monastère était voisin.

Monuments : monastères de Saint-Mocius, de Sainte-Zoé et de Saint-Aninas ; églises Saint-Antipas, Saint-Jean-Baptiste et Saint-Thomas.

Sources : Vita s. Josephi hymnogr., éd. A. Papad.-Ker., *Varia*, 5; *Syn. CP*, 141, 205, 380, 676, 877; GEORGES MOINE, de Boor, II, 620; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 631; *PG*, CXXI, 688 B; *Acta SS.*, aug. I, 221 C, 445 C; TH. PREGER, III, 245, 274; *PG*, CLVII, 545 B, 577 C; *Byz. Ven.*, XXI, 44 A.

Site : à l'ouest de la ville. Cf. aux citernes, p. 198 et carte I, C 6-7.

MOLOS (ὁ Μῶλος). *Étymologie :* Môle.

Source : THÉOPHANE, I, 436.

Site. Ce môle, dit de Saint-Thomas, devait se trouver dans le quartier τὰ Ἀμαντίου. Peut-être est-ce là qu'avait lieu, le 13 août, la mémoire des saints Serge et Étienne, *Syn. CP*, 890.

Biblio. : R. JANIN, *Le port Sophien et les quartiers environnants*, *EB*, I, 1941, 142.

MONETA (Μονήτα). *Étymologie :* Hôtel des monnaies, Trésor public ?

Source : De cer., I, 17; Bonn, 105; *PG*, CXII, 329 B.

Site. Cet édifice se trouvait entre l'église Saint-Mocius et le Xérolophos, plus exactement entre l'Hexakionion et la voûte du Xérolophos, comme le dit le *Livre des cérémonies*. Les factions y recevaient l'empereur à son retour de Saint-Mocius, le mercredi de la quatrième semaine après Pâques.

MOSCHIANOU (τὰ Μοσχιανοῦ). *Éponyme* inconnu.

Monument : portique.

Source : MALALAS, Bonn, 490; *PG*, XCVII, 709 B.

Site : dans les environs de l'hippodrome.

MOSELE ou MOUSELE (οἶκος τοῦ Μωσηλὲ). *Éponyme :* Alexis Moselé, sous Romain Diogène.

Sources : TH. PREGER, III, 253; *PG*, CLVII, 588 B.

Site. Cette maison est dite voisine du Christokamaron ou Chrysokamaron et de l'église Saint-Acace, derrière le Myrelaion. Celui-ci étant identifié avec Bodrumcami, il s'ensuit que la maison de Moselé se trouvait à l'est, à une certaine distance, puisqu'elle est dite voisine de Saint-Acace, qui doit être l'église de ce saint à l'Heptascalon.

Biblio. : H. DELEHAYE, *De domo* τοῦ Μωσελλοῦ, *An. Boll.* XVI, 1895, 161-165.

MYRELAION (Μυρέλαιον). *Étymologie :* huile de myrrhe.

Monuments : palais, monastère, xénôn.

Sources : THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 404, 441, 471, 473; *PG*, CIX, 421 A, 437 C, 456 B, 460 A, 489 C, 492 C; CÉDRÉNUS, Bonn, II, 649; *PG*, CXXII, 32 C, 52 C, 377; GLYKAS, Bonn, 604; *PG*, CLVIII, 601 C; MM, II, 354; VI, 11, 26-28, 32, 33, 35, 39; TH. PREGER, III, 253, 258; *PG*, CLVII, 588 B; *Byz. Ven.*, XXI, 43 A; *Acta SS.*, mai. VI, 39*; nov. III, 540 A et n. 3; *An. Boll.*, XV, 43; ZACHARIAE, *JGR*, I, 47.

Site. On admet communément que l'église du monastère n'est autre que la mosquée Bodrumcami (mosquée de la voûte). Des fouilles y ont été pratiquées en 1930. Cf. carte I, E 7.

Biblio. : P. GYLLES, *TC*, III, 8; 171; DUCANGE, IV, VIII, 56; SC. BYZANTIOS, I, 280-281; J. P. RICHTER, 231-233; D. TALBOT RICE, *Excavations at Bodrum Cami (1930)*, *Byzantion*, VIII, 1933, 151-174; *Congrès byzantin de Sofia*, X, 157-158.

NARSOU (τὰ Ναρσοῦ). *Éponyme.* D'après le pseudo-Codinus, le chroniqueur Théophane et Théodose de Mélitène, c'est Narsès, cubiculaire, protospathaire et prépositos sous Justin II ; d'après l'anonyme de Sathas et Zonaras, c'est Narsès, général sous Phocas, qui le mit à mort en 605. La première opinion paraît la plus vraisemblable.

Monuments: xénôn et asile de vieillards, monastère Saint-Pantéléimon, églises de la Théotocos, des Saints-Probos, Tarachos et Andronicos ; dans le voisinage, monastère τῆς Θεοφοβίας.

Sources: Théophane, I, 244 ; Théodose de Mélitène, 93 ; Syméon Magister, Bonn, 646 ; *PG*, CIX, 708 ; Georges Moine, Bonn, 810 ; *PG*, CIX, 872 B ; Léon le Grammairien, Bonn, 133, 228 ; *PG*, CVIII, 1060 D ; Sathas, *MB*, V, 378-379 ; VII, 107 ; Cédrénus, Bonn, I, 684 ; II, 71 ; *PG*, CXXI, 745 D ; Zonaras, XIV, 14 ; *De cer.*, Bonn, 173, 560 ; *PG*, CXII, 416 A, 1032-1036 ; *Syn. CP*, 132 ; Th. Preger, III, 248, 249 ; *PG*, CLVII, 584 C ; *Byz. Ven.*, XXI, 42 D.

Site. Pendant longtemps on a localisé τὰ Ναρσοῦ au quartier de Yenikapı sur la Propontide, Mordtmann, *Esquisse*, nº 105, p. 58, mais uniquement sur la base de l'énumération par le pseudo-Codinus des monuments de la capitale, énumération qui est loin de suivre un ordre logique ; elle varie d'ailleurs avec les manuscrits En réalité τὰ Ναρσοῦ ne se trouvait pas sur la Propontide, mais de l'autre côté de la ville, sur la pente qui descend du Bazar vers la Corne d'Or. En effet, l'église Saints-Probos, Tarachos et Andronicos, signalée par le Synaxaire ἐν τοῖς Ναρσοῦ, *Syn. CP*, 132, apparaît dans la description de l'anonyme anglais de 1190 comme voisine du forum de Constantin, S. G. Mercati, *Santuari*, 152. Ta Narsou était situé près du quartier dit Oxeia, Génésius, Bonn, 54 ; *PG*, CIX, 1057 A, et un des continuateurs de Théophane, Bonn, 110 ; *PG*, CIX, 124 D, affirme que Théophobos habitait ἐν τῇ 'Οξείᾳ ; près de τὰ Ναρσοῦ, dit Syméon Magister, Bonn, 646 ; *PG*, CIX, 718 C. Or Oxeia était en face du Bosphore et au-dessus de la Corne d'Or, au témoignage de Génésius, *loc. cit.* De plus Oxeia possédait une église Saint-Jean-Baptiste, que les miracles de saint Artémios disent voisine des portiques de Domninos, A. Pap.-Ker., *Varia*, 5. Nous avons montré ailleurs que les portiques de Domninos doivent être localisés dans les environs du Bazar, sur la pente qui descend vers la Corne d'Or. Enfin l'empereur allait faire ses dévotions à l'église Saint-Pantéléimon de τὰ Ναρσοῦ en empruntant la voie de mer, *De cer.*, Bonn, 560 ; *PG*, CXII, 1032 C-1036 A, ce qui ne s'expliquerait guère si le quartier en question était à Yenikapı, car la distance à parcourir serait vraiment trop courte.

Le cérémonial suivi par l'empereur pour la fête de saint Pantéléimon le fait descendre de son dromon à τὰ Κανικλείου. Là il monte à cheval avec sa suite pour se rendre à l'église. Τὰ Κανικλείου étant nécessairement sur le bord de la mer, puisque c'est le lieu de débarquement, τὰ Ναρσοῦ doit être cherché plus à l'intérieur des terres. Son voisinage avec Oxeia et indirectement avec les portiques de Domninos, montre qu'il devait être sur la pente au-dessus d'Odunkapı ou de Zindankapı, mais sans qu'on puisse préciser davantage. Cf. carte I, FG 5.

Biblio.: Ducange, IV, ix, 6 ; R. Janin, Τὰ Ναρσοῦ, 'Οξεῖα, *EO*, XXXVI, 1937, 288-308.

NEORION (τὸ Νεώριον). *Étymologie:* port.

Monuments: maison d'André, église de la Théotocos ; dans le voisinage, églises Sainte-Euphémie et Sainte-Dynamis.

Sources: Malalas, Bonn, 491 ; *PG*, XCVII, 709 ; Théophane, I, 112, 370, 386 ; Théodore Lecteur, *PG*, LXXXVI, 177 A ; Cédrénus, Bonn, I, 610 ; *PG*, CXXI, 664 A ; Théodose de Mélitène, 114 ; Joël, Bonn, 41 ; *PG*, CXXXIX, 261 D ; Pachymère, Bonn, I, 365 ; *PG*, CXLIII, 817 B ; *Syn. CP*, 936 ; *BH*, 162, 170, 208 ; MM, III, 19, 21 ; Th. Preger, 49, 67 ; II, 196 ; III, 271 ; *PG*, CLVII, 520 B, 601 C, 716 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 18 D, 26 C ; H. Delehaye, *Les saints stylites*, 125.

Site. Cf. aux ports, pp. 225-226 et carte I, H 5.

NEOS OIKOS (Νέος Οἶκος). *Étymologie:* Nouvelle Maison.

Source: *Vie de saint Basile le Jeune*, éd. S. J. Vilinskij, I, Odessa, 1911, 285.

Site: inconnu.

NIKAE (αἱ Νῖκαι). *Étymologie:* Les Victoires.

Source: *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 494 ; *PG*, XCII, 649 A.

Site. Ce devait être un groupe de statues représentant des victoires. Il se trouvait à l'endroit où, d'après la légende, s'était établi Byzas venant fonder sa colonie, donc probablement à l'extrémité de la première colline, à la Pointe du Sérail.

NIKEPHOROU PHOKA (αὐλὴ Νικηφόρου τοῦ Φωκᾶ). *Éponyme:* l'empereur Nicéphore Phocas.

Source: Sathas, *MB*, VII, 248.

Site: inconnu.

NIKETIATOU (τὰ Νικητιάτου). *Éponyme:* un Nikétiatès inconnu.

Source: H. Delehaye, *Deux typica*, 133.

Site. C'était un endroit voisin du palais des Blachernes. Le monastère de Lips y possédait une maison de rapport.

NIKOLAOU DOMESTIKOU (οἶκος Νικολάου τοῦ δομεστίκου). *Éponyme:* un Nicolas, domesticos d'Orient et patrice, à une époque indéterminée.

Monument: monastère du Chrysobalanton.

Source: Th. Preger, III, 243.

Site. Cette maison devait se trouver sur la hauteur, près de la citerne d'Aspar. Cf. Chrysobalanton, p. 309.

NIKOLAOU SYNKELLOU (οἶκος Νικολάου τοῦ συγκέλλου). *Éponyme:* Nicolas Androsalitès, prosmonaire de l'église Saint-Diomède, qui accueillit Basile le Macédonien à son arrivée à Constantinople.

Sources: Léon le Grammairien, Bonn, 256 ; *PG*, CVIII, 1088 D-1089 A ; Georges Hamartolos, *PG*, CX, 1080 B.

Site. Cette maison, qui devint plus tard le métochion de Saint-Constantin, était dans les Arcadianae, c'est-à-dire sur le versant oriental de la première colline, près de Sainte-Irène.

NOUMERA. Cf. au Palais impérial, p. 112, et aux prisons, p. 167.

NYMPHAE MEGALAE (Νυμφαὶ μεγάλαι). *Étymologie:* Grands Réservoirs.

Monument voisin ; église Sainte-Christine.

Source: *Syn. CP*, 840 ; *BH*, 135.

Site. C'est très probablement le *Nymphaeum Majus* que la *Notitia* signale dans la Xe région et qui se trouvait à l'extrémité de l'aqueduc de Valens. Cf. carte I, F 6.

OLYBRIOU (τὰ 'Ολυβρίου). *Éponyme.* C'est Flavius Anicius Olybrius, qui devint empereur d'Occident en 472 et mourut au bout de quelques mois de règne.

Monument: église Sainte-Euphémie.

Sources: *De cer.*, Bonn, 49, 83 ; *PG*, CXII, 280 A, 296 B ; Mansi, VIII, 882 A, 906 C, 930 B, 986 C, 1010 A, 1054 C ; E. Schwartz, III, 33, 45, 69, 142, 156, 163, 172 ; *Syn. CP*, 890 ; *Typika*, I, 103 ; *BH*, 170 ; Th. Preger, 37 ; III, 238 ; *PG*, CLVII, 569 C.

Site. Il est possible que Placidia, qui épousa Flavius Anicius Olybrius vers 462, lui ait apporté sa maison en dot, car elle était là dans une propriété de famille, comme fille de Valentinien III et de Licinia Eudoxia, elle-même fille d'Ælia Eudocia. Il se peut aussi qu'Olybrius ait acquis ou construit un palais quand il se réfugia à Constantinople après la prise de Rome par les Vandales (455).

Le quartier τὰ 'Ολυβρίου faisait partie des Constantinianae. En effet, quand le cortège impérial revenait des Saints-Apôtres, il passait par les Lions de marbre, Saint-Christophe, Saint-Polyeucte et Sainte-Euphémie τῶν 'Ολυβρίου avant d'arriver au Philadelphion. Le quartier formait sans doute la partie méridionale des Constantinianae. C'est ce que semble dire le *Livre des cérémonies*. Indiquant le trajet suivi par le cortège impérial se rendant aux Saints-Apôtres, il note que du Philadelphion il traverse τὰ 'Ολυβρίου et les Constantinianae (διὰ τῶν 'Ολυβρίου καὶ τῶν Κωνσταντινιανῶν) jusqu'à Saint-Polyeucte pour atteindre ensuite la basilique. Τὰ 'Ολυβρίου devait être à la hauteur de Mimar Ayas. Cf. carte I, E 6.

Biblio.: Ducange, IV, vii, 13 ; Sc. Byzantios, I, 380-382 ; J. P. Richter, 112-114 ; J. Pargoire, *A propos de Boradion*, *BZ*, XII, 1903, 488.

OLYMPIOU (τὰ 'Ολυμπίου). *Éponyme* inconnu.

Monuments: églises Saint-Jean-Baptiste et Saint-Thomas.

Sources: *Syn. CP*, 836 ; *BH*, 135.

Site. Au 23 juillet, le Synaxaire signale une église Saint-Jean-Baptiste ἐν τοῖς 'Ολυμπίου πλησίον τοῦ ἁγίου Θωμᾶ ἐν τοῖς 'Ανθεμίου, *Syn. CP*, 836 (ἐν τοῖς 'Ολύμπου, *BH*, 135). Or cette église Saint-Thomas ἐν τοῖς 'Ανθεμίου est probablement la même que celle qui est dite ailleurs ἐν τοῖς Κύρου, *Syn. CP*, 241. Comme le quartier τὰ 'Ολυμπίου ou mieux τὰ 'Ανθεμίου était voisin de la citerne de Mocius (cf. Anthemiou, pp. 290-291), il faut admettre que l'église Saint-Jean-Baptiste ἐν τοῖς 'Ολυμπίου est celle que les Synaxaires signalent dans un autre passage près de la citerne de Mocius ἐν τοῖς Δανιήλ, *Syn. CP*, 380, 383. Il n'est pas probable en effet qu'il y eût deux églises de même vocable aussi rapprochées l'une de l'autre. Il en résulte que τὰ 'Ολυμπίου se trouvait près de la citerne mocienne et voisinait avec τὰ 'Ανθεμίου. On ne peut malheureusement préciser davantage. Cf. carte I, B 6.

Biblio.: J. Pargoire, *A propos de Boradion*, *BZ*, XII, 1903, 471.

OLYMPIOU (τὰ 'Ολυμπίου). *Éponyme:* peut-être le fondateur du monastère de même nom.

Monument: monastère.

Sources: Mansi, VIII, 882 A, 906 D, 930 B, 990 B, 1007 D, 1054 D ; E. Schwartz, III, 35, 44, 69, 128, 142, 156, 163, 172.

Site: inconnu. Il est à peu près certain qu'il faut distinguer ce quartier du précédent. Il n'est connu que par la participation de deux de ses higoumènes aux querelles ecclésiastiques (518 et 536) et aucune mention n'est faite du vocable qui était le sien. Était-ce Saint-Jean-Baptiste du quartier précédent ? Il ne semble pas et l'on est réduit à des conjectures.

OMPHAKERA (ἡ Ὀμφάκερα). *Étymologie:* de verjus ?

Sources: Théophane, I, 235 ; Cédrénus, Bonn, I, 679 ; *PG*, CXXI, 741 A.

Site. Probablement à l'ouest du port de Césarius. Lors de l'incendie de 562, le feu commença près de ce port et s'étendit jusqu'au forum Bovis en passant par Omphakera, dont on ne sait si c'était un monument ou un quartier. C'est donc entre ces deux points extrêmes qu'il faut le placer. Cf. carte I, E 7.

OURBIKIOU (τὰ Οὐρβικίου). *Éponyme:* Urbicius, surnommé Barbatus, patrice et stratélate d'Orient sous Anastase, dit le pseudo-Codinus.

Monument: église de la Théotocos.

Sources: De cer., Bonn, 802, 806 ; *PG*, CXII, 1440 B, 1444 C ; *Acta SS.*, april. I, lii, n. 13 ; *Syn. CP*, 1, 6, 30, 588 ; *BH*, 89, 208 ; Théophile Ioannou, Μνημεῖα ἁγιολογικά, 447 ; Th. Preger, II, 141 ; III, 220 ; *PG*, CLVII, 469 B, 552 C ; *Byz. Ven.*, XXI, 4 A, 24 D.

Site. L'église de la Théotocos d'Urbicius se trouvait au Stratégion, *Acta SS*, *loc. cit.* Cela confirme les dires du pseudo-Codinus que le mur de la Byzance primitive avait une porte terrestre là où s'éleva plus tard la « voûte d'Urbicius », non loin du Stratégion. C'est donc probablement entre l'ex-Sublime-Porte et le quartier des Chalkoprateia qu'il faut placer τὰ Οὐρβικίου.

Biblio.: Ducange, I, xvi, 97.

OXEIA (ἡ Ὀξεῖα). *Étymologie:* la Pointue. C'est probablement une allusion à l'aspect escarpé du terrain sur lequel fut construit ce quartier, peut-être même une opposition à la région dite Plateia qui se trouvait non loin de là.

Monuments: églises Saint-Jean-Baptiste, Saint-Artémios, Saint-Michel, Sainte-Fébronie, Saints-Lucillien et ses compagnons, monastère τῆς Θεοφοβίας ; maison du patriarche Anastase.

Sources: Theophan contin., 110 ; *PG*, CIX, 124 D ; Génésius, Bonn, 54 ; *PG*, CIX, 1057 A ; Georges Hamartolos, *PG*, CX, 1012 A ; *Syn. CP*, 153, 204, 387, 405, 722, 726, 728, 772 ; *BH*, 52, 58, 117, 178, 188 ; *IB*, II, 55 ; Th. Preger, III, 235.

Site. Ce quartier, cependant très important par les édifices qu'il renfermait, est resté longtemps ignoré et quand on s'est occupé de lui, ce fut pour localiser dans l'île d'Oxeia tous ses édifices. Toutefois M. Gédéon le situait près de la mosquée Sokollou Mehmetpaşa, qui passait depuis A. Paspati pour l'église Sainte-Anastasie voisine des portiques de Domninos, *BH*, 52, n. 56. Le P. J. Pargoire hésitait à l'identifier et ne croyait même pas qu'il fallait le chercher en ville, « *Les monastères de saint Ignace et les cinq plus petits îlots de l'archipel des Princes* », *BIRC*, VII, 1902, 91-92. Cependant les textes ne manquent pas pour prouver que le quartier dit Oxeia se trouvait réellement dans la capitale. C'est Génésius, qui le dit situé en face du Bosphore et au-dessus de la Corne d'Or ; c'est le *Chronicon* de Georges Hamartolos qui le met de façon certaine en ville ; les textes relatifs aux miracles de saint Artémios ne laissent aucun doute sur le voisinage d'Oxeia avec les portiques de Domninos, Sainte-Anastasie et le bain de Dagisthée. Il faut donc chercher l'emplacement de ce quartier sur la pente qui descend du Bazar vers la Corne d'Or, peut-être à Tahtakale, peut-être plus probablement du côté de l'ancien Cheykulislamat. Cf. carte I, F 5.

Biblio.: R. Janin, τὰ Ναρσοῦ, Ὀξεῖα, *EO*, XXXVI, 1937, 299-308.

OXEOBAPHEION (τὸ Ὀξεοβαφεῖον). *Étymologie :* endroit où l'on teignait les étoffes, spécialement celles de pourpre.

Monument: oratoire de Saint-Parthénios.

Sources: Syn. CP, 447 ; Th. Preger, III, 249 ; *PG*, CLVII, 584, n. 79 ; *Byz. Ven.*, XXI, 42 D.

Site. Il semble bien, d'après le texte du pseudo-Codinus, que cet endroit était voisin du quartier τὰ Ναρσοῦ. C'était donc sur la pente qui descend du Bazar vers la Corne d'Or, mais on ne saurait préciser davantage.

PALAEA PORTA (Παλαιὰ Πόρτα). *Étymologie:* Ancienne Porte.

Monument: église Saint-Jean-Baptiste.

Sources: Th. Preger, I, 142 ; III, 275 ; *PG*, CLVII, 605 B.

Site. Cette porte était percée dans le mur de Constantin. D'après le tracé de ce mur suivant le pseudo-Codinus, elle devait être dans la vallée du Lycus, peut-être sur la rive droite.

PALAEOS PHOROS (Παλαιὸς Φόρος). *Étymologie :* Ancien forum.

Source: MM, I, 313.

Site. Une décision patriarcale et synodale de 1351 signale que le monastère τῶν Μουγουλίων possédait dans les environs deux vignes avec une église, soixante maisons de rapport et un four. On ignore quelle ancienne place publique était désignée par ce nom au xive siècle, mais le texte dit formellement qu'elle était en ville (ἔντος τῆς θεοδοξάστου Κωνσταντινουπόλεως).

PALATION (τὸ Παλάτιον). Il s'agit du Palais impérial. Nous indiquons ici les nombreux sanctuaires qu'il renfermait.

Sanctuaires: monastère Καμπᾶ ou Καλυπᾶ, églises du Sauveur, de Saint-Étienne, de la Théotocos Νικοποιός, de la Vierge du Phare, de Saint-Pierre, des Saints-Michel-et-Gabriel, de Sainte-Anne, de Saint-Élie, de Saint-Démétrius, de Saint-Timothée, des Saints-Apôtres, de Saint-Jean, de Saint-Basile, oratoires de la Trinité, du Sauveur, de Saint-Michel, des Quarante-Martyrs, de Saint-Théodore, de Saint-Clément ; près de là église de Sainte-Christine.

Sources: THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 145-147, 325-331 ; *PG*, CIX, 160 B, 161 A, 341-348 ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 717 ; *PG*, CIX, 780 A ; *De cer.*, Bonn, 21, 24, 135 sq., 137, 549, 580 ; *PG*, CXII, 105, 117, 352 C, 372-376, 887 A, 1020 A ; CÉDRÉNUS, Bonn, II, 233, 240 ; *PG*, CXXI, 1120 C, 1125 C ; GRÉGORAS, Bonn, 304 ; *PG*, CXLVIII, 481 AB ; *Syn. CP*, 840 ; *Typika*, I, 100 ; MANSI, VIII, 955 B.

PARADEISION (Παραδείσιον). *Étymologie :* Petit parc.

Monuments: églises de la Théotocos et du prophète Zacharie.

Sources: Syn. CP, 144, 169, 205 ; *Typika*, I, 17 ; *Acta SS.*, nov. III, 27.

Site. Ce quartier se trouvait près de la citerne de Mocius. On lit en effet dans le Synaxaire, à la date du 9 novembre : ἀνάμνησις τῆς ὑπεραγίας Θεοτόκου ἐν τῷ Παραδεισίῳ πλησίον τοῦ ἁγίου μάρτυρος Μωκίου, *Syn. CP*, 205. La synaxe de la Vierge avait lieu, le 16 octobre ἐν τῷ ἐπανομαζομένῳ Παραδεισίῳ, *ibid.*, 144. On ne peut guère supposer qu'il s'agit de l'église du monastère de la Théotocos τῶν Κύρου, qui se trouvait sans doute plus au nord (cf. Kyrou, p. 351). Rien ne permet de déterminer la position exacte de ce quartier par rapport à l'église Saint-Mocius, dont on ignore du reste l'emplacement précis. Cf. carte I, B 7.

PASCHENTIOU (τὰ Πασχεντίου). *Éponyme:* inconnu.

Monument: xénôn.

Sources: IB, II, 55 ; A. PAP.-KER., *Varia*, 11.

Site. Ce xénôn se trouvait près du palais du Deutéron ; c'est le même que celui d'Irène, *De cer.*, Bonn, 173 ; *PG*, CXII, 416 A ; TH. PREGER, III, 246. L'indication est trop vague pour qu'on puisse déterminer l'emplacement de cette institution de bienfaisance. Peut-être était-elle au nord de la ville.

PATRIARCHEION (Πατριαρχεῖον). Il s'agit du patriarcat.

Sanctuaires: chapelles de Saint-Abercius, de Saint-Théophylacte, oratoire de la Théotocos, église Sainte-Irène.

Sources: Syn. CP, 89 ; *Typika*, 137 ; MM, IV, 379 ; *Byz. Ven.*, XXI, 28 C.

Site. Cf. aux édifices publics, p. 174.

PATRIKIOU, PATRIKIAS (τὰ Πατρικίου, Πατρικίας). *Éponyme :* inconnu. Le pseudo-Codinus dit que c'est là que les patrices et les patriciennes de la ceinture aidaient les souverains à changer d'habits quand ils se rendaient à Sainte-Sophie.

Monument: église de la Théotocos.

Sources: TH. PREGER, III, 279 ; *PG*, CLVII, 608 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 26 C.

Site. Ces textes disent que l'église de la Théotocos était derrière Sainte-Sophie. Serait-ce celle du quartier dit Euouranoi ? Cf. *sub verbo*, p. 326.

PELAGIOU (τὰ Πελαγίου). *Éponyme:* l'église Saint-Pelagius de ce quartier, église que Constantin V transforma en lieu de sépulture pour les criminels.

Monument: église Saint-Pélagius ou Sainte-Pélagie, comme portent certains textes.

Sources: NICÉPHORE, *Epitome*, de Boor, 72, 75 ; *PG*, C, 984 B, 988 A ; THÉOPHANE, I, 420, 437, 442 ; *Vita s. Stephani Junioris*, *PG*, C, 117 C ; *Acta SS*, aug. II, 442 D, 444 F ; GEORGES MOINE, de Boor, II, 757 ; *Syn. CP*, 263, 877.

Site. Ce quartier se trouvait à l'ouest de la ville et très probablement dans la région de Krisis, également destinée à la sépulture des criminels. Peut-être même ces deux noms indiquent-ils un seul et même lieu. C'est donc dans les parages de la mosquée Hocamustafapaşa. Cf. carte I, B 6.

Biblio.: Acta SS., oct. VIII, 133-144 ; R. JANIN, *Les couvents secondaires de Psamathia*, *EO*, XXXII, 1933, 330-331.

PELARGOU (τὰ Πελαργοῦ). *Éponyme:* Cigogne. Ce nom venait probablement d'un groupe en marbre représentant trois cigognes, sculpté par Apollonius de Tyane et placé en cet endroit, au dire d'Hésychius de Milet.

Monuments: église Saint-Tryphon, église des novatiens,

Sources: TH. PREGER, 11 ; PROCOPE, *De aedif.*, I, 9 ; Bonn, III, 201 ; éd. J. Haury, III, 37 ; SOCRATE, *PG*, LXVII, 828-829 ; NICÉPHORE CALLISTE, *PG*, CXLVI, 1204 A.

Site. Ce quartier se trouvait près du Stratégion, c'est-à-dire probablement dans les parages de l'ancienne Sublime-Porte. Socrate raconte en effet qu'un incendie, né au Néorion, monta

jusqu'au bain d'Achille, voisin du Stratégion, et là menaça l'église des novatiens située au Pélargos.

Cf. Pélargos, aux monuments, pp. 105-106.

PELEKANOU (τὰ Πελεκάνου). *Étymologie :* Pélican.

Monument : monastère.

Source : De cer., Bonn, 801 ; *PG*, CXII, 1444 C.

Site. Ce monastère recevait chaque année une pièce d'or pour son luminaire. On ne saurait dire où il se trouvait, mais il est à peu près certain que c'était en ville.

PEMPTOU (πύλη τοῦ Πέμπτου). *Étymologie :* Porte du Pempton. On désignait sous ce nom une localité située à cinq milles du Milliaire d'Or, dans la campagne thrace. La porte qui y conduisait en prit naturellement le nom. On ne saurait admettre l'explication du pseudo-Codinus que le nom venait de ce que la porte était la cinquième des remparts terrestres.

Monuments : église Sainte-Kyriakè ; près de là, monastère de la Théotocos.

Source : CANANUS, Bonn, 462 ; *PG*, CLVI, 65 B ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 719 ; *PG*, XCII, 1008 C ; *Vita s. Philareti*, éd. Vasiliev, 83 ; TH. PREGER, III, 258 ; *PG*, CLVII, 589 BC.

Site. La porte du Pempton était entre celle de Saint-Romain (auj. Topkapı) et celle de Charisius (auj. porte d'Andrinople ou Edirnekapı), près de la tour que les Turcs appellent Sulukule (Tour de l'eau), c'est-à-dire sur la rive gauche du Lycus. Cf. carte I, B 4.

Biblio. : DUCANGE, I, XV, 12 ; R. JANIN, *Deutéron, Triton et Pempton*, *EO*, XXXV, 1936, 217-218.

PERAMA (τὸ Πέραμα). *Étymologie :* Passage, parce qu'on prenait là les barques pour traverser la Corne d'Or et se rendre à Sykae (Galata).

Monuments : églises Sainte-Irène et Saint-Isidore, hôpital.

Sources : MALALAS, Bonn, 407 ; *PG*, XCVII, 601 C ; THÉOPHANE, I, 228, 486 ; SATHAS, *MB*, VII, 440 ; TH. PREGER, III, 234 ; *PG*, CLVII, 565 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 28 B ; MM, III, 88.

Site. Le Pérama se trouvait un peu au nord du premier pont moderne, c'est-à-dire à l'endroit où l'on prend encore les barques pour aller à Galata. Cf. carte I, G 5.

Biblio. : DUCANGE, I, V, 1 ; SC. BYZANTIOS, I, 533 ; J. P. RICHTER, 175.

PETRA (ἡ Πέτρα). *Étymologie :* Rocher. Le nom vient probablement du rocher que les Turcs appellent encore aujourd'hui *Kesme Kaya* (Rocher taillé) et qui marque à peu près le milieu du quartier connu sous ce nom. Une partie s'appelait Palaea Petra (Παλαιὰ Πέτρα), mais se trouvait juste en dehors du rempart.

Monuments : églises Sainte-Euphémie et de la Théotocos, monastères du Prodrome, de Maras, de Saint-Eustathe et de Théodore.

Sources : THÉODOSE DE MÉLITÈNE, 72 ; TH. PREGER, III, 240 ; *PG*, CLVII, 572 C ; *Byz. Ven.*, XXI, 31 E ; MANSI, VIII, 990 C, 1010 D ; E. SCHWARTZ, III, 35, 45, 172 ; *Typika*, I, 151, n. 2.

Site. Le quartier de Pétra comprenait probablement toute la vallée qui descend du Çukurbostan ou citerne à ciel ouvert de la porte d'Andrinople jusqu'au moderne Balat. On l'a parfois confondu avec le Pétrion, erreur étonnante car les deux quartiers sont bien distincts et séparés l'un de l'autre par une assez grande distance pour qu'il n'y ait pas la moindre équivoque. Cf. carte I, D 3-4.

Biblio. : R. JANIN, *Les sanctuaires du quartier de Pétra*, *EO*, XXXIV, 1935, 402-413.

PETRION (τὸ Πετρίον). *Étymologie.* D'après le pseudo-Codinus, le nom viendrait du patrice Pierre, dit Barsynianos le Syrien, qui aurait construit là un palais sous Justinien. Il est plus probable qu'il fut donné à cause du caractère rocheux et quelque peu chaotique de l'endroit. En tout cas, on ne trouve pas trace de l'église Saint-Pierre que Mordtmann dit avoir existé dans les environs et qui aurait donné son nom au quartier, *Esquisse*, n° 68, p. 41. Le Pétrion paraît pour la première fois en 518, MANSI, VIII, 1054 C ; E. SCHWARTZ, III, 69, ce qui infirme singulièrement l'hypothèse qu'il doit son nom à Pierre Barsynianos, à moins que celui-ci n'ait vécu avant Justinien.

Monuments : palais, bain public, asiles de vieillards de Géragathé et d'Hélène, églises Sainte-Théodosie, Saint-Laurent, Saint-Élie, Sainte-Julienne, Saint-Jean-Baptiste, Sainte-Mélitène, des métropolites et Saint-Callinique, monastères Sainte-Euphémie, du Pétrion, des Romains, du Christ Évergète, de Théodore.

Sources : Chron. Pasch., Bonn, I, 494 ; *PG*, XCII, 649 A ; THÉOPHANE, I, 368 ; THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 275, 325, 397 ; *PG*, CIX, 341, 392 B, 476 D ; THÉODOSE DE MÉLITÈNE, 213 ; SATHAS, *MB*, VII, 49, 145, 436, 447 ; MANSI, VIII, 882 A, 906 D, 930 B, 939 A, 951 C, 991 A, 1014 A, 1054 ; E. SCHWARTZ, III, 35, 36, 46, 47, 128, 142, 145, 156, 163, 172, 173 ; *Syn. CP*, 49, 334,

834, 854; *Typika*, I, 7; *BH*, 116, 134, 141, 170, 202, 210; ZACHARIÄ, *JGR*, I, 30, 47; TH. PREGER, III, 239, 240, 264, 274; *PG*, CLVII, 572 BC, 596 B, 605 A; *Byz. Ven.*, XXI, 31 DE, 35 BCD, etc.

Site. Le Pétrion était un quartier de la Corne d'Or qui s'étendait depuis le Phanar jusqu'aux environs de la porte d'Unkapan. Il comprenait le Strobilos, partie sud-orientale de la cinquième colline, la Plateia, bande de terre qui s'allonge près de la mer jusqu'à Unkapan, les Dexiocratianae et peut-être même les Poulcherianae. Une partie du Pétrion, probablement la plus septentrionale, s'appelait le Vieux Pétrion (τὸ Παλαιὸν Πετρίον). Cf. carte I, E 3-4.

Biblio.: DUCANGE, II, XVI, 64; F. W. UNGER, 245-246; MISN, Τὸ Πετρίον τοῦ Κερατίου κόλπου, Galata, 1936; R. JANIN, *Le Pétrion de Constantinople*, *EO*, XXXVI, 1937, 31-51; J. P. RICHTER, 183, 234. 380.

PETRONA (οἰκήματα τοῦ Πετρονᾶ). *Éponyme:* Pétronas, oncle maternel de Michel III.

Source: LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 216; *PG*, CVIII, 1048 B.

Site: inconnu.

PETROU (τὰ Πέτρου). *Éponyme.* Au dire du pseudo-Codinus, un patrice sous Justinien, qu'il ne faut pas confondre avec Pierre Barsynianos du Pétrion, puisque l'auteur les distingue.

Monuments: église de la Théotocos, asile de vieillards.

Sources: TH. PREGER, III, 249; 264; *Byz. Ven.*, XXI, 18 DE; *S. Andreae Cretensis In s. Patapium*, *PG*, XCVII, 1244 C.

Site: inconnu.

PHANARION (τὸ Φανάριον). *Étymologie:* Phare, sans doute à cause d'un feu qui éclairait la navigation dans la Corne d'Or.

Monuments: monastères τοῦ Παναγίου ou τῶν Μουγουλίων et de Sainte-Eustolie, église Saint-Georges.

Sources: MM, I, 312-313; *Syn. CP*, 203-204; H. DELEHAYE, *Deux typica*, 133.

Site. Le Phanar actuel (turc Fener) conserve le nom ancien. C'est là que réside le patriarche grec de Constantinople depuis le début du XVIIe siècle. Cf. carte I, DE, 3.

PHAROS (ὁ Φάρος). *Étymologie:* Phare. Il y avait deux phares sur la Propontide, l'un voisin du Palais impérial, l'autre dans le Bosphore. C'est du premier qu'il s'agit ici.

Monument: église de la Théotocos.

Sources: THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 198; *PG*, CIX, 212 D; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 681, 727; *PG*, CIX, 744 A, 789 A; THÉOPHANE, I, 441, 502; *Syn. CP*, 725.

Site. Le phare byzantin se trouvait plus bas que celui qui éclaire aujourd'hui la navigation le long du rivage d'Istanbul. Il était un peu à l'est des ruines que l'on appelle « Maison de Justinien ».

PHIALE (ἡ Φιάλη). *Étymologie:* Vase, phiale.

Monument: oratoire de Saint-Eustathe à l'entrée.

Sources: THÉOPHANE, I, 368; *Acta, SS.*, mart. III, 28 A; nov. III, 885 A; *Vita s. Stephani Junioris*, *PG*, C, 1129 D, 1156 D, 1182 B; *BIRC*, XI, 236, 240.

Site. La Phiale était une prison. On ignore où elle était. C'est là que furent enfermées, entre autres, de nombreuses victimes de la persécution iconoclaste sous Constantin V.

PHILADELPHION (τὸ Φιλαδέλφιον). *Étymologie.* D'après les patriographes, ce nom aurait été donné en souvenir de la rencontre de Constance et de son frère Constant après la mort de leur père Constantin. Pour commémorer ce fait, ils auraient érigé leurs statues au lieu de la rencontre.

Sources: TH. PREGER, 56, 59, 66, 67; *PG*, CLVII, 508 AB, 701 B, 704 B, 713 BC; *Byz. Ven.*, XXI, 17 ABC, 85 C, 88 C; *De cer.*, Bonn, 56, 83, 106; *PG*, CXII, 228 C, 233 C, 280 A, 296 B, 324 A, 329 D, 952 A; *Anthologie Palatine*, éd. Dübner, II, 158; SATHAS, *MB*, VII, 440.

Site. Le Philadelphion n'était pas une place publique, mais une partie de la Mésé qui conduisait du forum Tauri jusqu'aux Saints-Apôtres; là commençait le tronçon qui se dirigeait vers l'ouest par l'Amastrianon. On le sait de façon certaine par maint passage du *Livre des cérémonies*. C'est pourquoi les auteurs modernes le situent unanimement entre l'Université et la mosquée Şehzade. Le Philadelphion était orné de statues. Sur une haute colonne se dressait la croix monumentale que Constantin avait fait ériger et qui était dorée. Au pied de cette colonne on voyait sa propre statue, celles de sa mère et de ses trois fils. Un texte affirme qu'il y avait aussi celles de Julien l'Apostat et de sa femme Anastasie. Ces statues étaient encore debout vers le milieu du VIIIe siècle, au témoignage des Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί. Au nord du Philadelphion il existait une voûte qui passait pour le reste d'une porte édifiée par Carus. C'était peut-être ce qui survivait d'un ancien rempart avancé. Cf. carte I, E 6.

Biblio.: DUCANGE, II, XVI, 65; F. W. UNGER, 175-176; SC. BYZANTIOS, I, 379, 426.

PHILIPPIKOU (τὰ Φιλιππικοῦ). *Éponyme:* Philippique, gendre de l'empereur Maurice (582-602).

Sources: Théophane, I, 272 ; Cédrénus, Bonn, I, 698 ; *PG*, CXXI, 764 A.

Site. Ces auteurs disent que Philippique se construisit une maison en ville, mais on ignore dans quel quartier.

Biblio.: Ducange, II, xvi, 66.

PHILIPPOU (τὰ Φιλίππου). *Éponyme* inconnu.

Sources: Mansi, VII, 61 D ; E. Schwartz, II, i, 2, 115.

Site. Cet édifice n'est connu que par la mention qui en fut faite au concile de Chalcédoine (451), mais il devait être en ville.

PHILOPATION (τὸ Φιλοπάτιον). *Étymologie.*

Sources: Nicétas Choniatès, Bonn, 331-332 ; *PG*, CXXXIX, 608 D-609 A ; Sathas, *MB*, VII, 323, 343.

Il existait deux Philopatia, l'un en ville, l'autre dans la campagne. Le premier est identifié par l'anonyme de Sathas avec le palais des Manganes.

Cf. Philopation aux palais impériaux urbains et suburbains.

Biblio.: Ducange, II, v, 13 ; F. W. Unger, 122 ; Sc. Byzantios, I, 179-180.

PHILOXENOU (τὰ Φιλοξένου). *Éponyme.* Au dire du pseudo-Codinus, c'était un des douze sénateurs amenés de Rome par Constantin.

Monuments: citerne, église Sainte-Aquiline.

Sources: Th. Preger, I, 147 ; III, 300 ; *PG*, CLVII, 465 C ; *Byz. Ven.*, XXI, 6 A, 44 B ; *Syn. CP*, 429, 465, 748.

Site. C'était la région dite de Bin-bir-direk (les Mille et une colonnes, au nord-ouest de l'Atmeydanı, ancien hippodrome). Cf. aux citernes, pp. 201-202 et carte I, G 7.

PHLORENTIOU (τὰ Φλωρεντίου). *Éponyme.* Pour le pseudo-Codinus, c'est Florentius, patrice du temps d'Arcadius.

Monuments: monastère de même nom, asile de vieillards.

Sources: Th. Preger, III, 251 ; *PG*, CLVII, 585 B, 600 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 44 E-45 A.

Site. On ignore l'emplacement exact de ce monastère. Cependant il devait être voisin de l'Acropole. On voit en effet qu'il était près de τὰ Σπουδαίων, *Syn. CP*, 737. Or on sait que τὰ Σπουδαίου, probablement la même chose que τὰ Σπουδαίων, était près de l'orphelinat Saint-Paul, lui-même situé au pied de l'Acropole, *Syn. CP*, 388, 721 ; *BH*, 58. On peut donc admettre que τὰ Φλωρεντίου était dans les jardins de l'ancien Sérail.

PHLOROU (τὰ Φλώρου). *Éponyme:* d'après le pseudo-Codinus, c'est Florus, frère de Callistratus, au temps de Constantin.

Monuments: monastère de la Théotocos ; dans le voisinage, église Saint-Philippe.

Sources: Th. Preger, III, 269, *Acta SS.*, mart. III, 31 C ; jun. VII, 168 B ; nov. III, 877 A ; Théophane, I, 368, 457 ; Georges Moine, de Boor, II, 767 ; Mansi, XIII, 152 C ; *Typika*, I, 648.

Site. On ne connaît pas l'emplacement exact de ce quartier, mais il était sûrement dans la partie occidentale de la ville, puisqu'il est dit voisin de l'église Saint-Philippe, qui était ἐν τοῖς Μελτιάδου (cf. Meltiadou, p. 361).

PHOROS (ὁ Φόρος). *Étymologie:* le forum de Constantin.

Monuments: nous indiquons ici les divers sanctuaires qui l'entouraient : églises de la Théotocos, de Saint-Constantin, de Saint-Michel ; dans le voisinage, églises Sainte-Aquiline, Saint-Julien, Saint-Platon, Sainte-Photiné, Saints-Gourias et ses compagnons.

Sources: *Syn. CP*, 28, 225, 429, 758 ; *BH*, 55, 107 ; B. de Khitrowo, 106 ; S. G. Mercati, *Santuari*, 150.

Site. Cf. forum de Constantin, pp. 67-69 et carte I, G 6.

PITTAKIA (τὰ Πιττάκια). *Étymologie :* placets. On désignait ainsi l'endroit où, d'après le pseudo-Codinus, Léon Ier, en allant voir sa sœur Euphémie, qui habitait près de là, recevait les suppliques de ses sujets. Euphémie lui éleva une statue en cet endroit. Il se peut que ce nom fût plus ancien. En effet, Eudocie, femme d'Arcadius, y avait élevé sa statue en argent, ce qui amena un conflit entre elle et saint Jean Chrysostome.

Sources: Th. Preger, 65 ; I, 166 ; *PG*, CLVII, 493 ; *Byz. Ven.*, XXI, 24 AB ; Malalas, Bonn, 422 ; *PG*, XCVII, 712 B ; Théophane, I, 79, 237.

Site. Les Pittakia se trouvaient près de Sainte-Sophie, au fond de l'Augustéon, au nord-est du Sénat.

PLAKIDIAS (τὰ Πλακιδίας). *Éponyme :* Placidie, fille de Théodose le Grand. Il existait deux palais de ce nom, l'un dans la Ire région et l'autre dans la Xe, O. Seeck, 230, 238. C'est du dernier qu'il s'agit ici.

Monument voisin : église Saint-Étienne.

Sources: O. SEECK, 238; *Chron. Pasch.*, Bonn, 563; *PG*, XCII, 772 C; *Syn. CP*, 340.

Site. La dixième région était située sur la pente nord-ouest de la troisième colline. Il faut sans doute identifier l'église Saint-Étienne, voisine de ce quartier, avec Saint-Étienne des Constantinianae.

Biblio.: DUCANGE, II, VI, 1.

PLAKILLIANAE (Πλακιλλιαναί). *Éponyme :* Aelia Flacilla, première femme de Théodose le Grand.

Sources: *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 624; *PG*, XCII, 773 A; PROCOPE, *De bello Persico*, I, 24; Bonn, I, 125; éd. J. Haury, I, 129.

Site. Ce palais, où l'on conservait les insignes impériaux au VIe siècle, doit être celui que la *Notitia* signale dans la XIe région, O. SEECK, 238.

PLAKOTON (τὸ Πλακωτὸν). *Étymologie :* pavé en dalles de pierre. Nom donné au forum de Constantin.

Monuments: églises des Saints-Gourias, Samonas et Abibe; près de là église Saint-Onésime et monastère de Saint-Élie.

Source: B. DE KHITROWO, 106.

Site. Les fouilles pratiquées en 1929 autour de la colonne de porphyre ont fait découvrir les larges dalles de pierre du forum de Constantin, cf. forum de Constantin, pp. 67-69.

PLATEIA, PLATE (ἡ Πλατεῖα, ἡ Πλάτη). *Étymologie :* Large. Ce nom vient très probablement du fait de la largeur de la bande de terre le long de la Corne d'Or qui fut appelée ainsi.

Monuments : églises de la Théotocos, de Saint-Isaïe, des Quarante-Martyrs; près de là, monastère de Sainte-Euphémie et métochion de Saint-Démétrius.

Sources: TH. PREGER, I, 142; III, 241; *Byz. Ven.*, XXI, 35 C; *Syn. CP*, 150-160; MM, II, 298, 461, 510; *Acta SS.*, mai. IV, 304 C; A. PAP.-KER., *Varia*, 63.

Site. La Plateia se trouvait le long de la Corne d'Or, entre Unkapan et le Pétrion, c'est-à-dire au moins jusqu'à Ayaskapı. Au sud-est elle s'étendait peut-être même plus loin qu'Unkapan, puisque un manuscrit du pseudo-Codinus y place l'église Saint-Antoine qui était dans le quartier dit ἐν τοῖς Ἀρματίου, TH. PREGER, I, 142 et note. Cf. carte I, EF 4.

Biblio.: MORDTMANN, *Esquisse*, nos 70, 74, pp. 42, 45.

PLATONOS (οἶκος Πλάτωνος εὐνούχου). *Éponyme :* Platon, eunuque et cubiculaire au temps de Basilisque et brûlé vif, d'après les Παραστάσεις σύντομοι χρονικαί.

Source: TH. PREGER, 35.

Site. Cette maison se trouvait ἐν Χελώνῃ. Cf. Chelone, p. 308.

PONOLYTES (τὰ Πονολύτης). *Étymologie.* Ce nom est, selon le pseudo-Codinus, une allusion aux nombreux miracles qui se produisaient dans l'église de la Théotocos de l'endroit.

Monument: église de la Théotocos.

Sources: TH. PREGER, III, 237; *PG*, CLVII, 569 B; *Byz. Ven.*, XXI, 33 C.

Site: inconnu, mais peut-être dans la région des Constantinianae, pour autant que l'on peut se fier à l'ordre suivi par le pseudo-Codinus.

POSEOS, POUSEOU (τὰ Πόσεως, Πουσέου). *Éponyme.* C'est sans doute le Pusaeus du temps de Théodose II, qui a laissé une inscription latine sur la porte du Pempton et qui fut consul en 467.

Monument: monastère Saint-Michel.

Sources: MANSI, VIII, 1055 C; E. SCHWARTZ, III, 71; *Typika*, I, 77; *Vita s. Ignatii*, *PG*, CV, 517 B, 521 D.

Site. Ce quartier se trouvait sûrement en ville. Le patriarche Ignace s'y était retiré après sa déposition, dans une maison qu'il tenait de sa mère. Or en se rendant aux Saints-Apôtres pour répondre à la convocation du synode qui devait le juger, il rencontra sur son chemin l'église de Saint-Grégoire le Théologue. On ne connaît qu'une seule église de ce saint, au Xéroképion (probablement le Çukurbostan de Sultan Selim). Il se pourrait que τὰ Πόσεως fût dans cette région, mais on ne saurait l'affirmer de façon certaine.

POULCHERIANAE (αἱ Πουλχεριαναί). *Éponyme :* Pulchérie, la sœur aînée de Théodose II. Elle possédait en cet endroit un palais que la *Notitia* appelle *domum augustae Pulcheriae.*

Monuments: palais, églises Saint-Laurent et Saint-Isaïe.

Sources: O. SEECK, 238; THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 339; *PG*, CIX, 356 B; MANSI, VIII, 943 C.

Site. Les Poulcherianae se trouvaient dans la XIe région, à l'extrémité orientale du vallon qui sépare la quatrième colline de la cinquième, un peu avant la Corne d'Or. Cette identification est communément admise aujourd'hui. Cf. carte I, E 4.

Biblio.: DUCANGE, I, XXI; MORDTMANN, *Esquisse*, no 70,

p. 42 ; J. B. Papadopoulos, *L'église de Saint-Laurent et les Pulcherianae*, *StB*, II, 58-63.

PRAETORION (τὸ Πραιτώριον). Un édifice, que l'on disait être l'ancien prétoire, fut converti en église des Quarante-Martyrs de Sébaste par Tibère et son gendre Maurice.

Monument : église des Quarante-Martyrs.

Sources : Th. Preger, III, 234 ; *PG*, CLVII, 568 A ; Théophane, I, 237.

Site. L'édifice était situé sur la Mésé, au témoignage de Théophane.

Biblio. : Ducange, II, ix, 6 ; R. Janin, *Les églises des saints militaires*, *EO*, XXXIV, 1935, 59.

PRASINA (τὰ Πρασινά). *Étymologie.* Au dire du pseudo-Codinus, cet établissement était anciennement les écuries des Verts (Πρασινοί).

Monument : asile de vieillards.

Sources : Th. Preger, III, 239 ; *PG*, CLVII, 572 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 44 DC.

Site. On ne saurait l'indiquer de façon précise, mais le texte du pseudo-Codinus permet de conjecturer qu'il était dans la région de la Corne d'Or, près du Zeugma.

PROBOU (τὰ Πρόβου). *Éponyme.* Suivant le pseudo-Codinus, ce serait un des huit patrices amenés de Rome par Constantin ; il se construisit un palais magnifique (θαυμαστὸν καὶ πάνυ ὡραῖον) et édifia une église de la Théotocos.

Monuments : église, monastère Saint-Jean-Baptiste τῶν Πρόβου.

Sources : Th. Preger, II, 148 ; III, 249 ; *PG*, CLVII, 465 C ; *Byz. Ven.*, XXI, 6 B ; Théophane, I, 184, 235 ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 622 ; *PG*, XCII, 877 A ; S. G. Mercati, *Santuari*, 152 ; *Syn. CP*, 908, 912.

Site. Ce quartier était voisin du port Sophien, mais il semble bien, d'après les textes, qu'il se trouvait contre la deuxième colline, sinon au sommet, puisque le monastère est indiqué par l'anonyme anglais de 1190 comme voisin du forum de Constantin. Cf. carte I, G 7.

Biblio. : Ducange, II, xvi, 73 ; J. P. Richter, 188 ; R. Janin, *Le port Sophien et les quartiers environnants*, *EB*, I, 1941, 137-139.

PROINOU (τὰ Πρωΐνου). *Éponyme :* inconnu. E. Schwartz écrit Πατρωΐνου.

Monument : dans le voisinage monastère des Romains.

Sources : Mansi, VIII, 882 A, 930 B, 939 A, 951 C, 987 A, 1010 A ; E. Schwartz, III, 33, 44, 128, 142, 156, 163, 172.

Site : inconnu.

PROKOPIAS (τὰ Προκοπίας). *Éponyme.* Le pseudo-Codinus affirme que c'est Procopia, fille de l'empereur Nicéphore Ier et femme de Michel Rhangabé. Cette attribution est d'autant moins certaine qu'un quartier de la ville, dit τὰ Προκοπίου, est déjà signalé au concile de Chalcédoine (451), E. Schwartz, II, i, 2, p. 114 ; Mansi, VII, 61 C.

Monument : monastère.

Sources : Th. Preger, III, 264, 273 ; *PG*, CLVII, 596 B, 604 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 47 D ; Theophan. contin., Bonn, 20 ; *PG*, CIX, 33 B ; Sathas, *MB*, VII, 130.

Site : inconnu.

Biblio. : Ducange, IV, viii, 77-78.

PROMOTOU (τὰ Προμότου). *Éponyme :* probablement le consul de 389.

Graphies : Προμώτου, Προμήτου, Προμούντου, Προμούντων, Προσμούντου, Προμούτου.

Monuments : églises Saint-Christophe et de la Théotocos.

Sources : *Syn. CP*, 670, 854 ; *Typika*, I, 31 ; *Acta SS.*, jul. VII, 14.

Site. Il y avait deux quartiers dits τὰ Προμότου, l'un en ville, l'autre dans la banlieue européenne, probablement à Arnavutköy. Le quartier urbain, dont il est question ici, a sa place déterminée par celle de l'église Saint-Christophe. Or celle-ci était voisine de Saint-Polyeucte des Constantinianae, comme le dit le Synaxaire, *Syn. CP*, 670. Nous le savons aussi par le *Livre des cérémonies*. Lors du pèlerinage aux Saints-Apôtres, le cortège impérial passait par le Philadelphion, τὰ 'Ολυβρίου et les Constantinianae jusqu'à Saint-Polyeucte ; au retour, il faisait une halte à Saint-Christophe avant d'arriver à τὰ 'Ολυβρίου. C'est donc un peu au-dessous de l'église des Saints-Apôtres et sur la Mésé que se trouvait le quartier dit τὰ Προμότου.. Cf. carte I, DE, 5.

Biblio. : J. Pargoire, *A propos de Boradion*, *BZ*, XII, 1903, 486-492.

PROTASIOU (τὰ Πρωτασίου). *Éponyme.* Le pseudo-Codinus dit que c'est Protasius un des quatre magistri militum que Constantin aurait amenés de Rome.

Monument: église de la Théotocos.

Sources: Th. Preger, II, 140 ; *PG*, CLVII, 553 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 24 ; *Syn. CP*, 206 ; *Typika*, I, 22.

Site. Ce quartier se trouvait peut-être dans la région du Stratégion, si l'on peut se fier à l'ordre suivi par le pseudo-Codinus. Il en parle en effet entre l'église de la Théotocos τὰ Οὐρβικίου, qui était certainement en cet endroit et le monastère τὰ Στείρου, situé plus à l'est.

Biblio.: Ducange, II, xvi, 76 ; J. P. Richter, 186.

PSAMATHION (τὸ Ψαμάθιον). *Étymologie.* Ce nom fait probablement allusion au sable (ψάμαθος) que l'on rencontre en grande quantité en cet endroit. D'autres interprétations ont été données, mais trop fantaisistes pour être retenues.

Graphies: Ψαμαθᾶς, Ψαμάθεα, Ψαμάθια, Ψωμάθια, Ψάμαθος, Ψαμάθιος, Ψωμάθεος.

Monuments: monastère du patriarche Euthyme, église des Saints-Anargyres et de Saint-Julien, palais, asile de vieillards.

Sources: Th. Preger, III, 215-216 ; *PG*, CLVII, 548 C, 589 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 43 BC ; *Vita s. Euthymii*, de Boor, 15-16, 27, 50, 55, 72 ; Théodose de Mélitène, 200 ; Léon le Grammairien, Bonn, 286 ; *PG*, CVIII, 1120 A ; Mansi, XIII, 156 C.

Site. Le moderne Psamathia (en turc Samatya) a conservé le nom ancien. Il se trouve dans la partie occidentale de la ville, près de la mer et de la Porte Dorée. Cf. carte I, B 8-9.

Biblio.: J. P. Richter, 376-377 ; Sc. Byzantios, I, 304. R. Janin, *Les couvents secondaires de Psamathia*, *EO*, XXXII, 1933, 325-339.

PSARELAION (τὸ Ψαρέλαιον). *Étymologie:* Huile de poisson, nom que Constantin V aurait donné par dérision au monastère du Myrélaion, Th. Preger, III, 258 ; *Byz. Ven.*, XXI, 43 A. Cf. Myrelaion, p. 365.

PSEPHA, PSICHA (Ψηφᾶ, Ψιχὰ). *Étymologie.* Le premier mot viendrait, d'après le pseudo-Codinus, des pierres pour mosaïque (ψηφάδες) que l'on vendait dans ce quartier. Le second signifie les Miettes.

Monument: église Sainte-Anastasie.

Sources: Th. Preger, III, 233 ; *PG*, CLVII, 565 AB ; Léon le Grammairien, Bonn, 321 ; *PG*, CVIII, 1156 B ; Theophan. contin., Bonn, 420 ; *PG*, CIX, 437 ; Georges Moine, Bonn, 744 ; *PG*, CIX, 972 D ; Cédrénus, Bonn, II, 313 ; *PG*, CXXII, 45 C.

Site. Ce quartier, qui paraît sous deux noms différents, se trouvait dans les environs du forum de Constantin. En 931, un violent incendie, qui commença à l'église de la Théotocos du forum, exerça ses ravages jusqu'aux Psépha. Par ailleurs l'église Sainte-Anastasie qu'y signale le pseudo-Codinus est probablement celle qui était dans les portiques de Domninos, donc dans les parages du Bazar, c'est-à-dire assez près du forum de Constantin.

Biblio.: Ducange, II, xvi, 77 ; J. P. Richter, 142.

PTERON (τὸ Πτερὸν). *Étymologie:* Aile.

Sources: *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 726 ; *PG*, XCII, 1017 A ; Nicéphore, *Épitome*, de Boor, 53 ; *PG*, C, 905 B.

Site. Ce nom fut donné à la partie des remparts qui fut ajoutée en 627 pour protéger l'église de la Théotocos des Blachernes. Carte I, CD 2.

Biblio.: F. W. Unger, 118.

RHABDOS (ἡ Ῥάϐδος). *Étymologie:* Verge. Ce nom vient de la verge de Moïse que Constantin y aurait apportée et déposée dans l'église Saint-Émilien.

Monuments: églises de la Théotocos, de Saint-Émilien et de Saint-Irénarque, monastère du patriarche Euthyme, maison de Léon Catacalon.

Sources: Th. Preger, III, 247 ; *PG*, CLVII, 472 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 4 B, 43 C ; Léon le Grammairien, Bonn, 269 ; *PG*, CVIII, 1101 B ; Théodose de Mélitène, 188 ; Theophan. contin., Bonn, 324 ; *PG*, CIX, 340 BC ; A. Pap.-Ker., *Monumenta... ad historiam Photii*, 30.

Site. Le Rhabdos était dans la partie occidentale de la ville, dans le quartier de Psamathia, puisque le monastère du patriarche Euthyme est dit tantôt dans l'un et tantôt dans l'autre. C'est là que passait le mur de Constantin, d'après le pseudo-Codinus. La porte Saint-Émilien, qui se trouvait dans le voisinage, a été faussement identifiée avec celle de Davutpaşa, Mordtmann, *Esquisse*, n° 108, p. 60, car elle appartenait au mur constantinien. Cf. carte I, C 8.

Biblio.: Ducange, IV, ii, 40 ; F. W. Unger, 129, 223.

RHODANOU (τὰ Ῥοδανοῦ). *Éponyme.* Le pseudo-Codinus dit que c'était un des patrices amenés de Rome par Constantin.

Source: Th. Preger, I, 148.

Site. Cette maison, qui passa ensuite à une certaine Mamaena, se trouvait dans le quartier dit τὰ Εὐουράνης, probablement derrière Sainte-Sophie. Cf. Euouranoi, p. 326.

RHOMAEOU (τὰ Ῥωμαίου). *Éponyme:* peut-être cet Hémon, patrice romain, à qui le pseudo-Codinus attribue la fondation d'un monastère sous Léon Ier. Le texte de l'anonyme de Banduri porte τὰ Ῥωμανοῦ.

Monument: monastère τὰ Ῥωμαίου.

Sources: TH. PREGER, III, 264 ; *PG*, CLVII, 596 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 67 A.

Site. L'ordre suivi par le pseudo-Codinus semble insinuer que ce quartier était le long de la Corne d'Or, mais il est difficile de s'y fier, surtout dans le cas présent. La vie de sainte Thomaïs de Lesbos parle en effet d'un monastère situé près de l'église Saint-Mocius et appelé τὰ μικρὰ Ῥωμαίου, où elle fut ensevelie, *De sta Thomaide Lesbia*, 22 ; *Acta SS.*, nov. IV, 240 F ; encomion par Constantin Acropolite, 16, *ibid.*, 246 A. Il se peut qu'il s'agisse du même monastère. Dans ce cas, τὰ Ῥωμαίου devrait être cherché dans les parages de Saint-Mocius.

RHOMANOU (πύλη τοῦ ἁγίου Ῥωμανοῦ). *Étymologie.* Le nom de cette porte du mur théodosien vient du voisinage de l'église Saint-Romain.

Monuments: églises Saint-Romain et de l'Ascension, monastère de Raboulas ; dans le voisinage, églises Saint-Nicétas et Saint-Pétronius.

Sources: Chron. Pasch., Bonn, I, 720 ; *PG*, XCII, 1009 A ; DUCAS, Bonn, 294 ; *PG*, CLVII, 1108 A ; PHRANTZÈS, Bonn, 237, 253, 287 ; *PG*, CLVI, 835 B, 849 B, 878 A ; SATHAS, *MB*, VII, 183, 567, 568 ; *Syn. CP*, 15, 45 ; *Typika*, I, 3 ; B. DE KHITROWO, 103.

Site. La porte Saint-Romain a été identifiée depuis longtemps et de façon certaine avec celle que les Turcs appellent Topkapı ou Porte du Canon. Tout le quartier voisin de cette porte s'appelait même ἐνορία τοῦ ἁγίου Ρωμανοῦ, MM, II, 557.

RHOUPHINOU (τὰ Ῥουφίνου). *Éponyme.* Le pseudo-Codinus dit qu'il s'agit d'un certain Rufinus, fabricant de boucliers, chez qui Théodose serait descendu à son arrivée à Constantinople et qui serait devenu le fameux ministre Rufin.

Monument: église Saint-Pantéléimon.

Sources: TH. PREGER, III, 216 ; *PG*, CLVII, 549 A ; A. PAP.-KER., *Varia*, 20, 24.

Site. D'après le pseudo-Codinus, ce quartier était voisin du forum Tauri. Le récit des miracles de saint Artémios semble le situer sur le versant de la troisième colline qui regarde la Corne d'Or, vers le sud-est, car il est indiqué comme voisin de celui d'Oxeia, qui se trouvait de ce côté.

RHOUPHOU (τὰ Ῥούφου). *Éponyme* inconnu.

Sources: THÉOPHANE, I, 240 ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 658 ; *PG*, CXXI, 741 C.

Site. Ce palais, qu'un incendie ravagea en 564, se trouvait près du xénodochion de Saint-Samson, donc au nord-est de Sainte-Sophie.

RHOUSTIKIOU (τὰ Ῥουστικίου). *Éponyme* inconnu.

Monument: église de Saint-Jacques-le-Perse.

Source: Syn. CP, 260.

Site: inconnu.

SALLOUSTIOU (τὰ Σαλλουστίου). *Éponyme:* Sallustius, un des patrices qui seraient venus de Rome à la demande de Constantin.

Source: TH. PREGER, I, 148.

Site. Cette maison devint plus tard la propriété d'un certain Kontomytès. On ignore où elle se trouvait.

SATORNINOU (πύλη Σατορνίνου). *Éponyme.* C'est Saturninus qui, vers 382, construisit pour saint Isaac un petit monastère dans une propriété qu'il possédait près de la ville, en dehors du mur de Constantin.

Monument voisin : monastère de Saint-André.

Sources: Vita s. Isaacii, 13 ; *Acta SS.*, mai. VIII, 251 F ; MANSI, VIII, 882 D, 910 C, 930 C, 991 C, 1014 B, 1055 B ; E. SCHWARTZ, III, 36, 47, 140, 145, 158, 165, 173.

Site. Le nom de Porte de Saturnin venait sans doute du voisinage de la propriété de ce personnage. Elle s'ouvrait dans le mur de Constantin, à l'ouest de la ville. C'est elle qu'une Vie abrégée de saint Isaac, dont les Bollandistes n'ont donné qu'une traduction latine, appelle *porta Collaridae*, c'est-à-dire porte du Xérolophos. C'est donc dans les parages occidentaux du Xérolophos qu'elle devait se trouver, au nord-est de Psamathia. Quant au monastère Saint-André qui en est dit voisin, il faut peut-être l'identifier avec celui de Saint-André ἐν τῇ Κρίσει, qui n'était pas très éloigné de là. Cf. carte I, C 7.

Biblio.: R. JANIN, *Les couvents secondaires de Psamathia*, *EO*, XXXII, 1933, 330.

SEBASTOKRATOROS (οἰκία τοῦ Σεβαστοκράτορος). *Éponyme :* Isaac, gendre d'Alexis III l'Ange.

Sources : SATHAS, *MB*, VII, 411 ; NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 585 ; *PG*, CXXXIX, 816 A.

Site. Cette maison, transformée en asile par Isaac II l'Ange, se trouvait près du port Sophien. Le texte édité par Sathas porte par erreur ἐν τῷ τεμένει τῶν Σοφιανῶν au lieu de ἐν τῷ λιμένι τῶν Σοφιανῶν. Cf. Isaakiou, p. 336.

SEVERIANAE (αἱ Σευηριαναί). *Éponyme* inconnu.

Monument : monastère de Sainte-Matrone.

Sources : Vita stae Matronae, Acta SS., nov. III, 806 A, E, 820 C, 823 C ; *PG*, CXVI, 948 D.

Site. D'après la Vie de sainte Matrone, ce quartier se trouvait sur la cinquième colline, près de celui de Saint-Bassien, qui avoisinait lui-même la citerne d'Aspar. Ce devait être sur la pente sud-orientale de la colline. Cf. carte I, D 4.

Biblio. : R. JANIN, *Les sanctuaires du quartier de Pétra*, *EO*, XXXIV, 1935, 405-406.

SEVEROU (τὰ Σευήρου). *Éponyme.* Selon le pseudo-Codinus, c'était Severus, frère adoptif de l'empereur Constant II (642-668).

Monuments : église, asile de vieillards.

Sources : TH. PREGER, III, 251-252 ; *PG*, CLVII, 585 C ; *Byz. Ven.*, XXI, 35 AB.

Site inconnu. On ne saurait dire si c'est le même que le précédent.

SIDERA (ἡ Σιδηρὰ Πόρτα). *Étymologie :* Porte de Fer.

On n'en comptait pas moins de trois à Constantinople.

1° La première fut établie dans le palais de Daphné, à l'entrée de la Chalcé, par Théoctiste, logothète et régent en 842. Quand le cortège impérial revenait de Sainte-Sophie, la faction des Verts y recevait le basileus.

Sources : LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 230, 289 ; *PG*, CVIII, 1064 A, 1124 A ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 719 ; *PG*, CIX, 781 A ; GEORGES HAMARTOLOS, *PG*, CX, 1037 A, 1129 B ; *De cer.*, Bonn, 19, 39 ; *PG*, CXII, 209 A.

Site. La Porte de Fer s'ouvrait sur une coupole qui devait recouvrir le portique en avant de la Chalcé ; elle donnait accès au portique de l'Augustéon.

Biblio. : J. EBERSOLT, *Le Grand Palais et le Livre des cérémonies*, 24 et n. 5.

2° Une seconde Porte de Fer est signalée près de l'église Saint-Thomas. Deux incendies ravagèrent les environs, l'un au début du règne de Léon VI, l'autre en 956.

Sources : THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 462 ; *PG*, CIX, 480 D ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 700, 755 ; *PG*, CIX, 817 C, 877 C ; CÉDRÉNUS, Bonn, II, 250 ; *PG*, CXXI, 1136 D ; SATHAS, *MB*, VII, 93 ; TH. PREGER, I, 145 ; III, 257.

Site. Cette porte a été identifiée avec Çatladıkapı par Mordtmann, *Esquisse*, n°s 94, 96, 97, pp. 54-55, mais Al. van Millingen a démontré qu'il fallait la voir dans la porte du port Sophien, à l'ouest de la précédente, *Byzantine Constantinople. The Walls*, 262 sq. Cf. carte I, G 8.

3° Enfin une troisième Porte de Fer est signalée au XIe siècle sur la Corne d'Or. En 1081, les femmes des Comnènes se réfugient dans le monastère du Pétrion situé près de la Porte de Fer.

Sources : BRYENNIOS, Bonn, 126 ; *PG*, CXXVII, 172 B ; *Alexiade*, II, 5.

Site. C'est probablement la Porte du Pétrion (auj. Petrikapısı) ou peut-être la Porte des Dexiokratianae ou de Sainte-Théodosie (auj. Ayakapı).

Biblio. : J. P. RICHTER, 247 ; MORDTMANN, *Esquisse*, n° 68, p. 41.

SIGMA (τὸ Σίγμα). *Étymologie.* C'est certainement la forme du Sigma lunaire qu'affectaient trois monuments de ce nom, car il y en avait trois, sans parler du rempart maritime qui avait la même forme au Bosporion (σιγματοειδὲς τεῖχος), TH. PREGER, III, 264.

1° Au Palais Impérial une arcade semi-circulaire, formée de 15 colonnes et donnant sur le Triconque, construite par Théophile, THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 140 ; *PG*, CIX, 155 D, 156 D. Le pseudo-Codinus l'attribue cependant à Constantin, TH. PREGER, I, 145.

2° Dans la troisième région un portique semi-circulaire fut construit par Julien l'Apostat en même temps que le port qui porte son nom. Ce portique s'ouvrait d'ailleurs sur le port, Zosime, Bonn, 139-140. La *Notitia* dit *porticum semi-rotundam, quae ex similitudine fabricae Sigma graeco vocabulo nuncupatur*, O. SEECK, 232.

3° Un endroit de la ville situé à l'ouest et qui a donné lieu à bien des erreurs. Les patriographes prétendent que le nom viendrait d'un violent tremblement de terre qui, en 870, renversa l'église

de la Théotocos située près de là et fit de nombreuses victimes. Pour eux σίγμα = σεῖσμα, TH. PREGER, III, 272-273 ; *PG*, CLVII, 604 AB ; *Byz. Ven.*, XXI, 19 CD, 46 CD. Cette étymologie est vraiment trop fantaisiste pour être retenue. Il faut sans doute admettre qu'il y avait là un monument de même genre que ceux du Palais et du port Julien. Au Sigma on voyait une haute colonne surmontée de la statue de Théodose II, érigée par l'eunuque Chrysaphios, ministre de cet empereur, TH. PREGER, II, 182 et note ; *PG*, CLVII, 644.

Monuments voisins : églises de la Théotocos et de Saint-Étienne, monastère de Saint-Mamas.

Sources: TH. PREGER, II, 182 ; III, 272-273, 280-281 ; *PG*, CLVII, 512 B, 604 AB ; *Byz. Ven.*, XII, 19 C, 45 CD ; THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 323 ; *PG*, CIX, 340 A ; *De cer.*, Bonn, 506 ; *PG*, CXII, 1013 C ; CÉDRÉNUS, Bonn, II, 238, 540 ; *PG*, CXXI, 913 C ; CXXII, 273 A ; *Syn. CP*, 7, 149, 380, 818 ; SATHAS, *MB*, VII, 162.

Site. Deux textes permettent de situer ce Sigma. *Le Livre des cérémonies* dit que le cortège triomphal de Théophile, au retour d'une expédition en Cilicie, passa par la Porte Dorée, traversa le Sigma et, par la rue qui mène à Saint-Mocius, arriva jusqu'au Milion (ἀπὸ τῶν ἐκεῖσε διὰ τοῦ Σίγματος καὶ τῆς πρὸς τὸν ἅγιον Μώκιον), Bonn, 506 ; *PG*, CXII, 1013 C. Cédrénus place le Sigma au-dessus du monastère de la Péribleptos (ἄνω τῆς Περιβλεπτοῦ μονῆς), Bonn, II, 540 ; *PG*, CXXII, 273 A. L'anonyme de Sathas dit bien qu'il était dans la région de Pégé (περὶ τὰ ὅρια τῆς Πηγῆς), mais ce renseignement est trop vague pour qu'on puisse en tirer un élément précis de localisation.

De ce que nous apprennent le *Livre des cérémonies* et Cédrénus il ressort que le Sigma doit être cherché au sud de la citerne de Mocius et au-dessus de Sulumanastir (anc. Peribleptos). Il est probable aussi que l'église Saint-Étienne, qui en est dit voisine, est celle des Aurelianae ; quant à celle de la Théotocos, elle s'identifie peut-être avec celle qui est dite de l'Exakionion, *Syn. CP*, 424 ; *Typika*, I, 45-46, ou avec celle du monastère des Besses, qui se trouvait près de Saint-Luc, église située précisément dans cette région, MANSI, VIII, 987 E ; E. SCHWARTZ, III, 71.

Ces détails ont échappé aux topographes du XIXe siècle. Mordtmann a fait sienne l'opinion de ses prédécesseurs d'après laquelle le Sigma était la portion des remparts de Théodose qui affecte vaguement la forme d'un sigma lunaire en face de Pégé, au nord de la Porte de Silivri, *Esquisse*, nos 24 et 137, pp. 14-15, 78. Al. van Millingen identifie le Sigma avec le Triton et pense que la troisième porte militaire (ou soi-disant telle) est celle du Sigma,

The Walls, 78. Évidemment le tracé particulier au rempart théodosien en cet endroit pouvait prêter un appui à cette hypothèse, mais celle-ci ne tient pas contre les textes précis que nous avons donnés plus haut. Cf. carte I, B 8.

Biblio.: P. GYLLES, *TC*, II, 15, 101 ; DUCANGE, II, III, 11 ; SC. BYZANTIOS, I, 298 ; F. W. UNGER, 97, 104, 126, 260 ; J. P. RICHTER, 123, 124, 228, 234, 256, 342-347 ; MORDTMANN, *Esquisse*, nos 24, 137, pp. 14-15, 78 ; AL. VAN MILLINGEN, *Byzantine Constantinople*, *The Walls*, 78.

SINATOROS (τὰ Σινάτορος). *Éponyme :* quelque sénateur inconnu ?

Monument: église des Saints-Anges.

Source: *Syn. CP*, 204.

Site. Le Synaxaire place ce quartier près des Arcadianae, c'est-à-dire au nord-est de Sainte-Sophie (cf. Arcadianae, pp. 392-393). L'église dont il est ici question est peut-être celle de Saint-Michel εἰς Ἀρκαδιανάς, TH. PREGER, II, 164 ; *PG*, CLVII, 676 B.

SKOTEINON PEGADION (τὸ Σκοτεινὸν Πηγάδιον). *Étymologie:* Puits ténébreux. Ce nom vient sûrement d'un puits (πηγάδιον), peut-être profond, ce qui expliquerait l'épithète de ténébreux.

Monuments: monastère des Saints-Eustathe et ses compagnons, église Sainte-Euphémie.

Source: *Syn. CP*, 240.

Site. L'endroit devait se trouver dans la partie inférieure de la vallée de Pétra (cf. Pétra, p. 375). Il faut très probablement l'identifier avec le Σκοτεινὸν Φρέαρ, qui a le même sens, et près duquel était le monastère particulier de sainte Théodosie, près de la citerne d'Aspar, *BH*, 130.

Biblio.: R. JANIN, *Les sanctuaires du quartier de Pétra*, *EO*, XXXIV, 1935, 408.

SMARAGDOU (τὰ Σμαράγδου). *Éponyme.* D'après le pseudo-Codinus, ce serait un certain Smaragdos, qui fut patrice et stratège sous Tibère (578-582). Le palais comprenait une maison d'habitation et un bain.

Sources: TH. PREGER, III, 277 ; *PG*, CLVII, 608 A.

Site. Autant qu'on peut se fier à l'ordre suivi par le pseudo-Codinus, le palais de Smaragdos était probablement dans la vallée du Lycus, puisque ce patriographe en parle entre le monastère d'Icasia et celui de Kokorobion, qui se trouvaient tous deux dans cette région.

SMYRNION (τὸ Σμύρνιον). *Étymologie :* marché aux arômes.

Sources : TH. PREGER, 23 ; II, 200 ; *PG*, CLVII, 533 C, 657 AB ; *Byz. Ven.*, XXI, 53 AB, 72 CD.

Site. On appelait de ce nom un édifice orné de statues. Il comprenait une partie souterraine et mesurait dix brasses du côté nord. Les statues étaient celles de Constantin, de sa femme Fausta, de son fils Constantin-Crescent et de six autres personnages. D'après les patriographes, le Smyrnion était situé près de Saint-Théodore du quartier de Sphorakios (cf. *sub verbo*, p. 393) et de la basilique dite Regia, c'est-à-dire au nord du Milion, au nord-ouest de la citerne Basilique (auj. Yerebatansaray).

SOLOMONTOS (οἶκος Ἰωάννου τοῦ Σολομῶντος). *Éponyme :* Jean Solomon, chef du Sénat, qui complota contre Alexis Comnène avec les Anémas (1106).

Source : Alexiade, XVI, 6.

Site : inconnu, mais certainement en ville.

SOPHIAE (αἱ Σοφίαι). *Étymologie.* Le terme de Sophiae s'applique à la fois au palais et au port que Justin II bâtit ou restaura en l'honneur de sa femme Sophie. Le nom passa naturellement au quartier voisin.

Monuments : palais, monastère des Saints-Serge-et-Bacchus, église des Quarante-Martyrs, chapelle de la Théotocos et d'autres sanctuaires désignés sous des noms différents, maison du sébastocrator Isaac.

Sources : TH. PREGER, I, 148 ; II, 184 ; III, 229, 231, 241, 255, 257, 267, 283, 292 ; *PG*, CLVII, 468 A, 561 A-564 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 27 B ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 700 ; *PG*, XCII, 981 A ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 135, 263 ; *PG*, CVIII, 1096 C ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 700 ; *PG*, CIX, 736 B ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 685 ; *PG*, CXXI, 752 C ; SATHAS, *MB*, VII, 101, 104, 440 ; NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 585 ; *PG*, CXXXIX, 816 A ; *Syn. CP*, 116, 275, 702 ; *Typika*, I, 29, 156.

Site. Le port Sophien, ancien port Julien, a été identifié sans conteste avec Kadırgalimanı. Quant au palais de Sophie, Mordtmann pensait qu'il se trouvait à l'ouest du port et sur le versant de la deuxième colline, *Esquisse*, nos 100, 102, pp. 56, 57. Cependant les textes relatifs au palais semblent au contraire le placer à l'est du port, ne serait-ce que pour localiser l'église des Saints-Serge-et-Bacchus, que le Synaxaire dit ἐν ταῖς Σοφίαις, *Syn. CP*, 116. Cf. carte I, G 8.

Biblio. : P. GYLLES, *TC*, II, 15 ; p. 97-98 ; DUCANGE, I, XIX, 1 ; SC. BYZANTIOS, I, 268 ; F. W. UNGER, 110, 206, 315 ; J. P. RICHTER, 391, 392 ; MORDTMANN, *Esquisse*, nos 100, 102, pp. 56-57 ; AL. VAN MILLINGEN, *The Walls*, 289-290 ; R. JANIN, *Le port Sophien et les quartiers environnants*, *EB*, I, 1941, 122-128.

SPHORAKIOU (τὰ Σφωρακίου). *Éponyme :* le patrice Sphorakios, contemporain d'Arcadius et de Théodose II, au dire des patriographes. Leur témoignage est corroboré par l'encomion que Chrysippe de Jérusalem prononçait, vers 450, en l'honneur de saint Théodore.

Graphies : Σφωρακίου, Σφαρακίου, Σπαρακίου, Παρακίου.

Monuments : églises Saint-Théodore, Saint-Georges, Saint-Jean-Baptiste, Saints-Cyrus et Jean, oratoire de l'abbé Kyros, maison de Nicétas Choniatès. La maison de Sphorakios devint probablement un édifice public, puisqu'on possède un sceau en son nom (XIIe-XIIIe s.), G. SCHLUMBERGER, *Sigillographie*, 155-156.

Sources : TH. PREGER, III, 225 ; *PG*, CLVII, 557 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 11 D, 53 A ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 623 ; *PG*, XCII, 880 A ; THÉOPHANE, I, 159 ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 606 ; *PG*, CIX, 668 B ; NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 777 ; *PG*, CXXXIX, 972 B ; *Syn. CP*, 71, 197, 215, 272, 435 ; *Typika*, I, 20, 23 ; *BH*, 50, 66 ; *Acta SS.*, nov. IV, 70-71, 75.

Site. C'est seulement à la fin du XIXe siècle que l'on a pu établir l'emplacement de ce quartier. Jusqu'alors tous les auteurs admettaient sans discussion l'opinion de P. Gylles, d'après laquelle il se trouvait sur le versant occidental de la troisième colline, dans la région de Vefameydan. Mordtmann a fait la preuve qu'il était au nord et à peu de distance de Sainte-Sophie, à peu près à mi-chemin entre le Milion et le forum de Constantin, à droite de la Mésé. De fait l'église Saint-Théodore ἐν τοῖς Σφωρακίου était voisine de celle des Quarante-Martyrs de la Mésé, *Acta SS.*, nov. IV, 75, n. 2. Or les Quarante-Martyrs étaient à peu près à l'emplacement de la Préfecture d'Istanbul. Cf. carte I, G 6.

Biblio. : P. GYLLES, *TC*, I, 11, 40 ; DUCANGE, II, XVI, 83 ; MORDTMANN, *Esquisse*, nos 119-121, pp. 67-68 ; J. P. RICHTER, 149-150 ; H. GRÉGOIRE, *Byzantion*, XI, 1936, 606.

SPOUDAEOU (τὰ Σπουδαίου). *Étymologie :* Zélateur. Les Spoudaeoi étaient des zélateurs qui s'occupaient spécialement de la célébration des offices divins. Cf. S. PÉTRIDÈS, *Les Spoudaei de Jérusalem et de Constantinople*, *EO*, IV, 1901, 228-231.

Monument : église des Saints-Hermylos et Stratonikos.

Sources : Syn. CP, 338 ; *BH*, 58.

Site. Au 13 janvier, le Synaxaire signale la fête des saints martyrs Hermylos et Stratonikos ἐν τοῖς Σπουδαίου πλησίον τοῦ ὀρφανοτροφείου. L'orphelinat en question est celui de Saint-Paul, qui se trouvait très probablement sur le versant septentrional de l'Acropole, peut-être à la hauteur du Musée des antiquités.

SPOUDES (τὰ Σπουδῆς). *Étymologie :* de la Hâte. D'après le pseudo-Codinus, ce nom viendrait d'un fait assez particulier. Anne, femme de Léon l'Isaurien (717-741), revenant d'un pèlerinage aux Blachernes, fut prise des douleurs de l'enfantement ; elle accoucha dans la maison d'un protospathaire, qu'elle transforma plus tard en monastère. Celui-ci prit le nom de τῆς Σπουδῆς (de la Hâte).

Monument : monastère τῆς Σπουδῆς.

Sources : Th. Preger, III, 251 ; *PG*, CLVII, 585 C ; *Byz. Ven.*, XXI, 34-35.

Site. Τὰ Σπουδῆς se trouvait nécessairement sur le chemin qui va du Palais impérial aux Blachernes, sans qu'on puisse en déterminer l'emplacement. Peut-être était-il sur la Corne d'Or.

STADION (τὸ Στάδιον). Le nom venait à ce quartier d'un ancien stade désaffecté.

Monuments : xénones de Justinien.

Sources : Procope, *De aedif.*, I, 11 ; Bonn, III, 208 ; éd. J. Haury, III, 45.

Site. La *Notitia* indique ce stade dans la quatrième région, O. Seeck, 232. De son côté, Procope dit que les xénones bâtis par Justinien et Théodora étaient au bord de la mer. On peut en conclure qu'ils se trouvaient dans les parages de la porte d'Eugène. Cf. carte I, H 6.

Biblio. : P. Gylles, *TC*, II, 23, p. 129 ; Ducange, IV, ix, 1 ; Sc. Byzantios, I, 180.

STAURAKIOU (τὰ Σταυρακίου). *Éponyme :* le Staurace de 810.

Monuments : églises de la Sainte-Trinité, du Sauveur et de Saint-Jean-Baptiste.

Sources : De cer., II, 42, 65 ; Bonn, 647, 801, 806 ; *PG*, CXII, 1208, 1440, A 1444 C ; *BH*, 52, 204.

Site : inconnu. Cf. Braka, p. 306.

STAURAKIOU (τὰ Σταυρακίου πατρικίου). *Éponyme :* un patrice du nom de Staurakios inconnu par ailleurs.

Monument : église Saint-Théodore.

Source : EEBΣ, I, 337-338.

Site : inconnu.

STAURION (τὸ Σταυρίον). *Étymologie :* croisement de rues ou de routes.

Sources : Typika, I, 69 ; AIΣ, V, 44-47, 65-68 ; *Acta SS.*, mai. VI, 50.

Site. Le Staurion était une partie intégrante du Zeugma, ἐν τῷ Ζεύγματι εἰς τὸ Σταυρίον, dit le récit du transfert des reliques de saint Étienne, AIΣ, *loc. cit.* Il se trouvait probablement au croisement du Zeugma et de la montée vers les Constantinianae. Cf. carte I, EF 5.

Biblio. : J. Pargoire, *A propos de Boradion*, *BZ*, XII, 1903, 489-490.

STEIROU (τὰ Στείρου). *Éponyme.* Au dire du pseudo-Codinus, ce serait une patricienne stérile (στεῖρα) sous Léon Ier (457-474). En reconnaissance de la fécondité qui lui fut accordée, elle construisit une église en l'honneur de saint Michel et de saint Gabriel.

Graphies : Στείρου, Στείρας, Τζίρου, Τζήρου, Τζύρου.

Sources : Th. Preger, II, 184 ; III, 220, 225 ; *PG*, CLVII, 553 AB ; *Byz. Ven.*, XXI, 23 A ; Sathas, *MB*, VII, 145 ; AIΣ, II, 367 ; III, 25.

Site. Le fait que le pseudo-Codinus parle de ce quartier en décrivant les sanctuaires qui se trouvaient sur la première colline, ou plutôt à son extrémité nord, porte à croire qu'il devait être dans cette région, peut-être entre le quartier dit τὰ Εὐγενίου et les Arcadianae.

Biblio. : J. P. Richter, 237 ; R. Janin, *Les sanctuaires de saint Michel*, *EO*, XXIII, 1934, 34-35.

STOUDIOU (τὰ Στουδίου). *Éponyme :* Studius, patrice sous Léon Ier (457-474), qui construisit dans sa propriété un monastère en l'honneur de saint Jean-Baptiste en 462. On dit souvent le « Studion » pour désigner ce monastère. C'est là une expression inexacte qui doit être remplacée par celle de τὰ Στουδίου ou « de Stoudios », comme l'a fait remarquer H. Delehaye, « *Stoudion-Stoudios* », *An. Bol.*, LII, 1934, 64 sq.

Monuments : monastère de Saint-Jean-Baptiste, églises de la Théotocos et de Saint-Georges.

Sources : Th. Preger, I, 142 ; III, 247, 274 ; *PG*, CLVII, 581 C ; *Byz. Ven.*, XXI, 19 D ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 727 ; *PG*, XCII, 1017 A ; Théodore Lecteur, I, 27 ; *PG*, LXXXVI,

173 B ; THÉOPHANE, I, 113 ; 481 ; MANSI, VIII, 882 B ; XII, 1015 B, 1118 AD ; E. SCHWARTZ, III, 69, 172 ; THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 18, 63, 148, 384 ; *PG*, CIX, 32 C, 164 A, 401 B ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 608, 693, 720 ; *PG*, CIX, 669 B, 756 A ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 275, 290 ; *PG*, CVIII, 1104 C, 1108 B ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 611 ; *PG*, CXXI, 665 A ; *Syn. CP*, 209, 214, 348, 353, 433, 585 ; *Typika*, I, 224-238 ; *BH*, 50, 65, 68, 89, 93, 129, 158-161.

Site. Aucun doute n'existe sur l'identification de l'église de ce monastère avec la mosquée Mirahorcami, à l'ouest de la ville. Cf. carte I, B 9.

Biblio.: P. GYLLES, *TC*, IV, 9 ; 216-217 ; DUCANGE, IV, IV, 15 ; SC. BYZANTIOS, I, 306-310 ; J. P. RICHTER, 173-174 ; AL. VAN MILLINGEN, *Byzantine Churches*, 35-61 ; J. EBERSOLT et A. THIERS, *Les églises de Constantinople*, Paris, 1913, 3-18.

STRATEGION (τὸ Στρατήγιον). *Étymologie.* D'après Hésychius de Milet, ce nom viendrait du fait que les généraux recevaient jadis en cet endroit les honneurs militaires. Le pseudo-Codinus reproduit ce texte, mais il prétend ailleurs que le Stratégion était une statue d'Alexandre que ses soldats lui avaient élevée à Chrysopolis en souvenir de la double paie qu'il venait de leur donner ; Constantin aurait transporté cette statue dans sa capitale et l'aurait érigée là. Les patriographes donnent encore une autre explication, plus vraisemblable et probablement la seule exacte, en disant que c'était le lieu d'exercice des soldats.

Monuments: églises Saint-Épiphane, Saint-Philémon, Saint-Anastase, Saints-Photios-et-Anikétos, Saint-André, maison d'Urbicius, prison.

Sources: TH. PREGER, 7, 17, 33, 34, 66 ; I, 141 ; II, 183, 184 ; III, 218, 220, 221 ; *PG*, CLVII, 453, 469 B, 513 AB, 549 D, 553 A, 669 B, 713 B ; *Byz. Ven.*, 25 AB, 76 AB, 88 C ; *Syn. CP*, 154, 281, 282, 327, 414, 819, 886 ; *BH*, 152.

Site. Le Stratégion se trouvait dans la Ve région. Après Mordtmann, *Esquisse*, n° 8, p. 5, on admet communément qu'il faut le localiser à la hauteur de l'ancienne Sublime-Porte. C'est ce que demande la description du mur de la Byzance primitive, TH. PREGER, I, 141. Sans doute le terrain ne paraît pas assez uni pour se prêter aux exercices militaires, mais il a dû subir bien des transformations depuis l'époque lointaine où il servit à cet usage. Cf. carte I, G 6.

Biblio.: DUCANGE, I, XXIV, 9 ; SC. BYZANTIOS, I, 408 ; MORDTMANN, *Esquisse*, n° 8, p. 5 ; F. W. UNGER, 161-163.

STROBILOS (ὁ Στρόβιλος). *Étymologie:* Tourbillon ?

Graphies: Στρόβιλος, Στροβίλιον. Στροβιλαῖον, Στροβιλαῖα.

Monuments : églises Saint-Basilisque, Saint-Jean-Baptiste, Sainte-Julienne.

Sources: THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 323 ; *PG*, CIX, 340 A ; *Syn. CP*, 702, 908 ; *BH*, 52.

Site. Le Strobilos se trouvait sur la Corne d'Or, au quartier du Phanar, peut-être à l'extrémité de la cinquième colline, sur la pente abrupte qui descend de la mosquée Sultan Selim. Cf. carte I, E 4.

Biblio.: SC. BYZANTIOS, I, 563.

SYBAITIKON (τὸ Συβαϊτικὸν). *Étymologie* inconnue.

Source: *Vita s. Ignatii*, *PG*, CV, 524 B.

Site. Il est impossible de l'indiquer à cause de l'imprécision du seul texte qui en parle. Il dit simplement que saint Ignace, patriarche de Constantinople, venant de sa maison paternelle, qui était aux Manganes, s'y rendait en passant par le portique.

SYMMACHOU (τὰ Συμμάχου). *Éponyme:* Symmaque, ex-consul (532).

Source: *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 623 ; *PG*, XCII, 880 A.

Site: au sud ou sud-ouest du forum de Constantin.

SYNODOI (οἱ Σύνοδοι). *Étymologie:* Réunions.

Sources: NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 735 ; *PG*, CXXXIX, 936 C ; SATHAS, *MB*, VII, 440.

Site. Lors du grand incendie qui ravagea la capitale, le 20 août 1203, fut brûlé un édifice de ce nom. Il ressort des deux textes indiqués plus haut que les Synodoi étaient voisins du Milion. Peut-être faut-il les identifier avec l'Octogone. Cf. Octogone, pp. 159-161.

TAUROS (ὁ Ταῦρος). *Éponyme* inconnu.

Monuments: palais, xénôn, bain, églises Saint-Marc, Saint-Jean-Baptiste ; dans le voisinage, église Saint-Théodore.

Sources: TH. PREGER, II, 175-176 ; *Syn. CP*, 630 ; *BH*, 52 ; *Typika*, I, 43.

Site. Place Beyazit. Cf. aux places publiques, pp. 69-72.

THEODOROU (τὰ Θεοδώρου). *Éponyme* inconnu, mais probablement le fondateur du monastère de ce nom.

Monument: monastère τῶν Θεοδώρου.

Sources : Mansi, VIII, 907 AB, 930 B, 987 E, 990 BC, 991 B, 1010 D, 1014 A, 1054 DE ; E. Schwartz, III, 34, 35, 46, 47, 69, 70, 129, 142, 143, 145, 157, 164, 172.

Site. Trois monastères de ce nom sont signalés en 518, mais il y en a quatre au concile de 536. De ces derniers, on connaît l'emplacement de deux, l'un au quartier de Pétra, l'autre près de Saint-Laurent.

THEODOTOU (τὰ Θεοδότου). *Éponyme :* probablement le fondateur du monastère de ce nom.

Monument : monastère τῶν Θεοδότου.

Sources : Mansi. VI, 753 B ; VIII, 906 C, 990 A, 1010 D, 1055 B ; E. Schwartz, II, i, 1, 147 ; III, 34, 45, 70, 128, 142, 163, 172.

Site. Ce monastère existait déjà en 448 ; on le retrouve en 518 et 536, mais aucun texte ne permet de le localiser.

Biblio. : Ducange, IV, viii, 97.

THEOKTISTOU (οἶκος Θεοκτίστου). *Éponyme :* Théoctiste, magistros et ἐπὶ τοῦ κανικλείου, tuteur de Michel III, mis à mort par Bardas.

Sources : Th. Preger, III, 248 ; *PG*, CLVII, 584 A.

Site. Cette maison était dans le quartier dit τὰ Κανικλείου, c'est-à-dire sur la Corne d'Or. Cf. Kanikleiou, pp. 340-341.

THEOPHILOU (τὰ Θεοφίλου). *Éponyme :* l'empereur Théophile.

Monument : xénôn.

Sources : Theophan. contin., Bonn, 110 ; *PG*, CIX, 108 A ; Syméon Magister, Bonn, 646 ; *PG*, CIX, 709 A ; Théodose de Mélitène, 158 ; *De cer.*, Bonn, 173 ; *PG*, CXII, 416 A ; Th. Preger, II, 185 ; *PG*, CLVII, 517 ; *Byz. Ven.*, XXI, 31 A.

Site : au Zeugma. Cf. Metanoia, p. 362.

THEOPHOBOU (τὰ Θεοφόβου). *Éponyme :* Théophobos, chef perse au service des Byzantins, mis à mort par Théophile (842).

Sources : Syméon Magister, Bonn, 646 ; *PG*, CIX, 708 E ; Génésius, Bonn, 54 ; *PG*, CIX, 1057 AB ; Léon le Grammairien, Bonn, 228 ; *PG*, CVIII, 1060 D ; Théodose de Mélitène, 159.

Site. Cette maison est dite voisine de τὰ Ναρσοῦ. Cf. Narsou, pp. 365-367.

TOPOI (οἱ Τόποι). *Étymologie :* les lieux ? D'après le pseudo-Codinus, ce nom viendrait de l'endroit où Zénon réunit le tribunal composé d'ecclésiastiques et de juges qui devait prononcer la sentence contre Basilisque, l'usurpateur qui l'avait évincé (477).

La liaison entre ce fait et le nom de Topoi vient peut-être des sièges des juges, ce qui indiquerait qu'il y avait là un tribunal.

Monuments : église Saint-Michel ; dans le voisinage, monastère de Saint-Lazare.

Sources : Theophan. contin., Bonn, 365 ; *PG*, CIX, 381 B ; Syméon Magister, Bonn, 704 ; *PG*, CIX, 765 B ; Léon le Grammairien, Bonn, 274 ; *PG*, CVIII, 1108 A ; Théodose de Mélitène, 191 ; Th. Preger, 38 ; I, 141, 142 ; III, 222 ; *PG*, CLVII, 472 A, 489 B, 553 C, 676 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 4 AB, 22 CD, 77 D.

Site. Les Topoi se trouvaient au sud des Arcadianae, non loin du rivage de la mer, un peu plus bas que le palais et le monastère des Manganes. L'église Saint-Michel, qui y est signalée, est sans doute la même que celle des Arcadianae. Quant à l'emplacement du monastère de Saint-Lazare, il n'a pas encore été déterminé. Cf. carte I, H 7.

Biblio. : Ducange, II, xvi, 89 ; Sc. Byzantios, I, 212 ; F. W. Unger, 206 ; Mordtmann, *Esquisse*, nº 93, p. 52-53 ; J. P. Richter, 224 ; R. Demangel et E. Mamboury, *Le quartier des Manganes et la première région de Constantinople*, Paris, 1939, 105.

TOUBAKE (οἶκος τοῦ Τουβάκη). *Éponyme* inconnu.

Sources : Th. Preger, I, 150 ; *PG*, CLVII, 469 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 6 E.

Site. Cette maison, qui avait appartenu à un Akropolitès, avant d'être la propriété de Toubakès, était, au dire du pseudo-Codinus, un palais que Constantin avait bâti pour ses fils dans les Constantinianae. Cette affirmation, peut-être sujette à caution, indique du moins la région où se trouvait la maison de Toubakès.

TOXARA (τὰ Τοξαρᾶ). *Eponyme.* D'après le pseudo-Codinus, ce serait Toxaras, le manglabite, un des assassins de Michel III.

Sources : Th. Preger, III, 250 ; *PG*, CLVII, 585 A, *Byz. Ven.*, XXI, 16 A.

Site. Autant qu'on peut se fier à l'ordre suivi par le pseudo-Codinus dans l'énumération des édifices et des quartiers, cette maison devait se trouver dans les parages des Constantinianae.

TRIAKONTAPHYLLOU (τὰ Τριακονταφύλλου). *Eponyme :* un personnage de ce nom, à qui Romain Argyre acheta sa maison pour en faire le monastère de la Péribleptos.

Monument : monastère de la Péribleptos.

Sources : Cédrénus, Bonn, II, 497 ; *PG*, CXXII, 229 B ; Glykas, Bonn, 583 ; *PG*, CLVIII, 584 A.

Site. Le monastère de la Péribleptos se trouvait dans le quartier de Psamathia ; l'église arménienne dite Sulumanastir en occupe l'emplacement. Cf. carte I, B 8.

Biblio.: Sc. Byzantios, I, 300.

TRICONQUE (ὁ Τρίκογχος). *Étymologie.* Ce nom vient de la forme de monuments composés de trois absides. Il y avait au moins deux Triconques, l'un au Palais Impérial (cf. p. 114), l'autre au Capitole. C'est de celui-ci qu'il s'agit ici.

Monuments : églises Saints-Pierre-et-Paul, Sainte-Agathe, Saint-Laurent, dans le voisinage, église Saint-André le Stratélate.

Sources: Théophane, I, 159, 244 ; *Syn. CP*, 198, 445, 882 ; *Typika*, I, 20, 103 ; *BH*, 69 ; Sathas, *MB*, VII, 65.

Site. Le Triconque faisait peut-être partie des édifices construits près du Capitole. Or celui-ci se trouvait sur la hauteur qui domine Aksaray avant d'arriver à Şahzade. Cf. Capitole, pp. 171-172.

TRITON (ὁ Τρίτων). *Étymologie:* peut-être un monument représentant Triton, fils de Poseidon.

Monument: église de la Théotocos.

Sources: Théophane, I, 472 ; *S. Theodori Studitae Iambi*, 91 ; *PG*, XCIX, 1801 C ; *Syn. CP*, 210.

Site: inconnu.

TROADESIOI (οἱ Τρωαδήσιοι ἔμβολοι). *Étymologie :* portiques en marbre de Troade.

Monuments: églises Saint-Hyacinthe et des Quarante-Martyrs.

Sources: *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 319 ; *PG*, XCII, 813 A ; *Syn. CP*, 425, 795 ; *BH*, 81, 124 ; *Acta SS.*, jul. I, 556 C ; Ch. Müller, *Fragmenta*, IV, 154.

Site. Les portiques de ce nom se trouvaient dans la partie occidentale de la ville, au-dessus de Psamathia. Cf. aux portiques, pp. 95-96 et carte I, C 7.

Biblio.: Ducange, I, iii, 3 ; F. W. Unger, 130-131 ; Mordtmann, *Esquisse*, nº 14, p. 8.

TROULLOS (ὁ Τροῦλλος). *Étymologie:* Coupole, à cause de la forme de l'édifice.

Monument: monastère de Saint-Jean-Baptiste.

Source: Phrantzès, Bonn, 307 ; *PG*, CLVI, 896 A.

Site. L'église de ce monastère a été identifiée de façon très satisfaisante avec la mosquée dite Ahmetpaşmescid, qui se trouve sur la cinquième colline, au nord-ouest de l'ancienne église de la Pammacaristos (Fethiyecami). Cf. carte I, D 4.

TRYPHONOS (τὰ Τρύφωνος). *Éponyme:* Tryphon, fondateur du monastère de ce nom avant 518, probablement celui qui signa la déposition d'Eutychès en novembre 448.

Monument: monastère τῶν Τρύφωνος.

Sources: Mansi, VIII, 882 B, 907 C, 930 C, 987 B, 1007 D, 1054 B ; E. Schwartz, II, i, 1, 147 ; III, 34, 44, 68, 129, 143, 164, 172.

Site: inconnu.

TYCHE (ἡ Τύχη). *Étymologie:* statue qui était censée représenter la fortune de la ville. Il y en avait quatre, au dire du pseudo-Codinus : une au forum de Constantin, une au Stratégion, une au Milion et une quatrième sur la voûte d'entrée du Palais impérial.

Monument: oratoire de Saint-Nicolas.

Sources: Th. Preger, II, 166, 184, 205 ; III, 257 ; *PG*, CLVII, 581 ; *Byz. Ven.*, XXI, 10 A ; H. Delehaye, *Les saints stylites*, 218.

Site. Il s'agit probablement de la Tyché qui se trouvait sur l'arc oriental du forum de Constantin. Le seul document qui en parle à propos de l'oratoire de Saint-Nicolas est le texte apporté par le P. H. Delehaye, en sorte que le doute reste permis.

TZEROU = STEIROU. Cf. Steirou, p. 395.

TZOCHAREIA (Τζοχαρεῖα). *Étymologie* inconnue.

Source: H. Delehaye, *Deux typica*, 131, 133.

Site inconnu, mais sûrement en ville. Le monastère de Lips y avait des propriétés.

TZYKALAREIA (τὰ Τζυκαλαρεῖα). *Étymologie :* fabrique de pots ? (de τζυκάλιον).

Sources: Th. Preger, I, 141 ; II, 207 ; *Byz. Ven.*, XXI, 4 A, 11 B.

Site. Le pseudo-Codinus parle à deux reprises de cet endroit. Il y signale huit colonnes torses historiées ; dans la description du mur de la Byzance primitive, il situe les Tzykalareia entre le Milion et les Topoi, ce qui est insuffisant pour fixer leur emplacement.

XEROKERKOS. Cf. Xylokerkos.

XEROKEPION (τὸ Ξηροκήπιον). *Étymologie :* Jardin sec. L'endroit ainsi dénommé devait être quelque citerne à ciel ouvert, abandonné aux cultures.

Monuments: églises Saint-Jean et Saint-Grégoire-de-Nazianze.

Sources: Th. Preger, III, 243 ; *PG*, CLVII, 557 C ; *Vita s. Ignatii*, *PG*, CV, 517 D ; *De cer.*, Bonn, 503 ; *PG*, CXII, 997 B ; *BH*, 52, 64.

Site. Le *Livre des cérémonies* place cet endroit dans les parages des Saints-Apôtres et très probablement à l'est de la basilique. Mordtmann pensait qu'on peut l'identifier avec le Çukurbostan voisin de la mosquée de Sultan Selim sur la cinquième colline, *Esquisse*, n° 127, p. 72. M. Gédéon ne semblait pas de cet avis, *BH*, 52, n. 54. Bien que l'identification ne se heurte pas à de grandes difficultés, on ne peut cependant la garantir, car il faudrait savoir si la citerne en question était déjà abandonnée, lorsque Nicétas de Paphlagonie écrivait la vie de saint Ignace au xe siècle. Cf. carte I, D 4.

Biblio. : Ducange, IV, vi, 48 ; J. P. Richter, 143 ; Mordtmann, *Esquisse*, n° 127, p. 72.

XEROKOPION (τὸ Ξηροκόπιον). *Étymologie :* inconnue.

Monument : monastère.

Sources : Syn. CP, 732 en note ; *BH*, 111.

Site. On ne connaît ce monastère que par une Vie abrégée de saint Hilarion, higoumène de Dalmate, qui y débuta dans la vie religieuse vers la fin du viiie siècle. Ce couvent se trouvait sûrement dans la capitale, ἐν Βυζαντίῳ dit le texte, mais rien ne permet de dire dans quel quartier.

XEROLOPHOS (ὁ Ξηρόλοφος). *Étymologie :* colline desséchée. La septième colline fut appelé ainsi sans doute parce qu'au moment où la capitale se développa sous Théodose II, elle était dénudée.

Monuments : statue d'Arcadius, églises Saint-Baripsabbas, Saint-Éleuthère, Saint-Callinique, de la Théocotos, monastère du patriarche Athanase Ier, métochion des Ibères.

Sources : Socrate, *PG*, LXVII, 745 C ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 598 ; *PG*, XCII, 828 B ; Malalas, Bonn, 484 ; *PG*, XCVII, 701 A ; Théophane, I, 77, 222, 226, 412, 414 ; Theophan. contin., Bonn, 429 ; *PG*, CIX, 411 ; Syméon Magister, Bonn, 740 ; *PG*, CIX, 801 C ; Léon le Grammairien, Bonn, 104, 190 ; Georges Moine, de Boor, II, 592 ; Nicéphore, *Epitome*, de Boor, 50 ; *PG*, C, 965 B ; Théodose de Mélitène, 74, 124 ; *Syn. CP*, 32, 62, 310, 893 ; *BH*, 135, 141 ; *Typika*, I, 106 ; Th. Preger, 32, 67 ; II, 176, 180 ; III, 270 ; *PG*, CLVII, 485 AB, 508 A, 509 B, 544 A, 668 A, 713 C ; *De cer.*, Bonn, 56, 100, 106, 501 ; *PG*, CXII, 233 B, 324 A, 329 C, 952 A.

Site. Le Xérolophos, situé à l'ouest de la ville, possédait le forum d'Arcadius orné de la statue de cet empereur sur une haute colonne historiée dont la base est encore en place à Avretpazar. Cf. aux colonnes, pp. 75-76, aux places publiques, pp. 86-88 et carte I, C 7.

Biblio. : P. Gylles, *TC*, IV, 7 ; 207-218 ; Ducange, IV, vi, 48 ; Sc. Byzantios, I, 286-292 ; F. W. Unger, 179-186 ; Mordtmann, *Esquisse*, n° 133, p. 76-77.

XYLOKERKOS (ὁ Ξυλόκερκος). *Étymologie :* Cirque de bois. On trouve aussi fréquemment le terme de Xerokerkos (Ξηρόκερκος), dont le sens est à peu près le même. C'est là que devait être l'hippodrome de bois que Constantin avait établi en attendant que l'hippodrome de la ville fût prêt. Le pseudo-Codinus explique à sa façon comment la porte voisine a pu s'appeler πύλη τοῦ Ξυλοκέρκου. Il prétend que le terrain étant très marécageux à cet endroit, on ne pouvait pas donner des assises solides à la muraille de Théodose et qu'il fallut employer des pilotis en bois.

Graphies : Ξυλόκερκος, Ξηρόκερκος, Ξυρόκερκος, Ξιρόκερκος, Ξηρόκυρτος.

Monuments voisins : monastères de Saint-Georges, de Saint-Mamas, τοῦ Κανστρισίου, τοῦ Ἄνθου, églises Sainte-Théodora, Saints-Codratus et ses compagnons.

Sources : Th. Preger, III, 259, 274 ; *PG*, CLVII, 589 ; *Byz. Ven.*, XXI, 44 C, 38 AB ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 597 ; *PG*, XCII, 828 B ; *Syn. CP*, 158, 672, 807, 915 ; *BH*, 164 ; *Typika*, I, 2, 98 ; Mansi, VII, 61 C ; VIII, 990 A, 1010 E ; E. Schwartz, II, i, 2, 115 ; III, 34, 46, 70 ; *Acta SS.*, oct. X, 9-10.

Site. On a longtemps confondu la porte du Xylokerkos avec la porte dite Ξυλόπορτα, qui se trouvait au nord-ouest des Blachernes, d'où la localisation du Xylokerkos dans cette région. Mordtmann l'admet encore, *Esquisse*, n° 53, p. 34. De nombreux textes ont montré qu'il fallait la chercher non pas au nord de la ville, mais à l'ouest. Le P. J. Pargoire a fait la preuve que la porte du Xylokerkos n'était autre que celle que les Turcs appellent Belgradkapı. Cette thèse est admise par tout le monde aujourd'hui. Cf. carte I, A 8.

Biblio. : Sc. Byzantios, I, 597-600 ; F. W. Unger, 286 ; Mordtmann, *Esquisse*, n° 54, p. 34 ; J. P. Richter, 208-209 ; J. Pargoire, *Les Saints-Mamas de Constantinople*, *BIRC*. IX, 1904, 261-277, 285-291.

ZEUGMA (τὸ Ζεῦγμα). *Étymologie.* D'après le pseudo-Codinus, le mot viendrait de ce qu'à cet endroit on attela les mules qui

devaient conduire les reliques de saint Étienne apportées de Jérusalem. Il est plus probable que la véritable étymologie est qu'il fallait doubler les attelages avant de gravir la pente qui conduit du Zeugma sur la hauteur. Cependant Mordtmann a pensé que le terme de Zeugma signifie trajet : « c'est-à-dire l'endroit de la Corne d'Or, d'où le trajet à Galata était le plus court et le plus facile », *Esquisse*, nº 76, p. 45. Cette interprétation problématique ne cadre nullement avec les divers sens du mot Zeugma.

Monuments: église des Saints-Anargyres ; dans le voisinage, église Saint-Étienne, xénôn de Théophile.

Sources: Th. Preger, II, 185 ; III, 230, 239 ; *PG*, CLVII, 472 A, 516 B, 572 B ; *Bzy. Ven.*, XXI, 31 A, D ; *Syn. CP*, 291, 861 ; *Typika*, I, 99 ; *BH*, 212 ; Théophane, I, 183 ; *Acta SS.*, nov. IV, 237 E ; ΑΙΣ, V, 45, 67.

Site. On donnait le nom de Zeugma à la pente qui descend entre la troisième et la quatrième colline vers la Corne d'Or en direction d'Unkapan, mais on désignait plus spécialement ainsi la partie qui avoisinait la mer. Le quartier s'étendait assez loin vers l'ouest, puisqu'il touchait celui des Constantinianae qui était sur la hauteur. On le voit en effet par les divers récits du transfert des reliques de saint Étienne, *BZ*, XII, 1903, 489-490.

Mordtmann a identifié le Zeugma avec le Pérama, sans doute à cause de l'étymologie qu'il donne du mot Zeugma. C'est pourquoi il le place plus à l'est, entre Odunkapı et la place Eminönü, *op. cit.*, nº 76, p. 45. Nous ne pensons pas qu'il ait raison, car le Zeugma était certainement plus au nord-ouest, puisqu'il touchait les Constantinianae. Cf. carte I, EF 5.

Biblio.: Ducange, II, xvi, 96 ; Sc. Byzantios, I, 553 ; Mordtmann, *Esquisse*, nº 76, p. 45 ; J. Pargoire, *A propos de Boradion*, *BZ*, XII, 1903, 489-490.

ZEUXIPPOS (ὁ Ζεύξιππος). *Étymologie:* D'après Hésychius de Milet, le bain qui portait ce nom fut construit près du temple de Zeus Hippios, à l'endroit où, d'après la légende, le père des dieux avait dompté les chevaux de Diomède. Selon le *Chronicon Paschale*, le nom viendrait du quadruple portique, au milieu duquel se dressait la statue en bronze du soleil sur la base de laquelle était inscrit le nom de Zeus Hippios.

Monuments: bain, prison, monastère τοῦ ἐφόρου.

Sources: Th. Preger, 15-16 ; *PG*, CLVII, 448 B ; 449 B, 493 C, 497 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 22 AB ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 494 ; *PG*, XCII, 649 AB ; Pachymère, Bonn, I, 518 ; *PG*, CXLIII, 982 A ; Sathas, *MB*, VII, 361 ; Nicétas Choniatès, Bonn, 460 ; *PG*, CXXXIX, 713 B ; Cédrénus, Bonn, I, 442 ; *PG*, CXXI, 484 A.

Site. Le bain de Zeuxippe était contigu à l'entrée du Grand Palais et au nord de celui-ci. On voit en effet par le *Livre des cérémonies* que le cortège impérial, sortant par la porte de la Chalcé, longeait le Zeuxippe par le passage dit de l'Achilleus pour pénétrer dans l'Augustéon, *De cer.*, Bonn, 56, 106-107 ; *PG*, CXII, 233 D, 332 A. Il était juste en face de la statue équestre de Justinien dans l'Augustéon, Th. Preger, 70 ; *PG*, CLVII, 720 B. Quant au monastère de l'éphore, on ne sait où il se trouvait exactement.

Cf. Zeuxippe aux bains, pp. 186-188.

ZONARON (ὁδὸς τῶν Ζωναρῶν). *Étymologie:* Rue des marchands ou fabricants de ceintures.

Source: MM, III, 88.

Site. Cette rue se trouvait dans la concession vénitienne, près du Pérama, ainsi qu'il ressort de la convention passée entre Michel VIII Paléologue et la Sérénissime République en 1277.

II. — **Banlieue de Thrace**

AMMOI (οἱ Ἄμμοι). *Étymologie:* les Sables, à cause de la nature du terrain.

Monument: église Saint-Samuel.

Source: H. Delehaye, *Les saints stylites*, 71.

Site. D'après la visite que saint Daniel le Stylite fit à l'empereur Basilisque, en 475, on voit que ce lieu était à l'Hebdomon, près du rivage et avant d'arriver au palais impérial. Comme l'église Saint-Samuel est dite voisine de celle de Saint-Jean des Jucundianae, *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 571 ; *PG*, XCII, 785 A, c'est donc au commencement du village actuel de Bakırköy (anc. Macrikeuy) qu'il faut chercher l'emplacement des Ammoi. Cf. carte VIII.

APHAMEIA (ἡ Ἀφάμεια). *Étymologie.* Ce mot est une forme populaire pour Apameia.

Monument: villa impériale.

Sources: Nicétas Choniatès, Bonn, 644 ; *PG*, CXXXIX, 864 B ; Cantacuzène, Bonn, II, 518, 550 ; *PG*, CLIII, 1205 A, 1237 A.

Site. Ce village fortifié se trouvait sur une hauteur au nord-ouest de l'Hebdomon. Nicétas Choniatès note qu'on pouvait

voir de là Constantinople. Cantacuzène fit restaurer les remparts qui étaient ruinés et y rassembla ses troupes (1345). C'était peut-être au village de Bosnaviran. Cf. carte VIII.

ARETAE (αἱ 'Αρεταί). *Étymologie:* les Beautés ?

Monument: villa impériale.

Source: Alexiade, II, 8.

Site. Cette villa, construite par Romain Diogène comme résidence d'été de sa famille, se trouvait sur une colline dénudée, non loin de la ville et assez près de la mer. On ne saurait dire exactement sa position. La région de Maltepe et de Davutpaşa, où on la met d'habitude, paraît trop éloignée de la mer. La hauteur à l'ouest de Hasnadarçiftlik semble mieux convenir à la description qu'en donne Anne Comnène. Cf. carte VIII.

BATHYS RHYAX (ὁ Βαθὺς 'Ρύαξ). *Étymologie :* Ruisseau profond.

Monument: église Saint-Théodore.

Source: Alexiade, VIII, 3.

Site. L'endroit ainsi désigné se trouvait non loin de la ville, puisque, d'après Anne Comnène, les habitants s'y rendaient volontiers en promenade le dimanche. Il semble bien que l'église Saint-Théodore n'est probablement pas autre que celle de Saint-Théodore de Rhésion (ἐν τῷ 'Ρησίῳ), cf. Rhesion, pp. 414-415). Pour Sc. Byzantios, ce devait être à la fabrique de drap de Macrikeuy (auj. Bakırköy), I, 320-321. M. Gédéon la situait plus à l'intérieur des terres, à l'agiasma de Sainte-Parascévé, vulgairement appelé Çobanağiasma, *BH*, 75. La vallée est en effet assez profonde pour mériter le nom de Bathys Rhyax.

Biblio.: Sc. Byzantios, I, 320-321 ; M. Gédéon, *BH*, 75 ; R. Janin, *Les églises byzantines des saints militaires*, *EO*, XXXIV, 1935, 62-63.

BIBARION (τὸ Βιβάριον). *Étymologie :* Vivier (du latin *vivarium*).

Source: Sathas, *MB*, V, 197.

Site. C'était un proasteion appartenant à Jean Ibéritzès au XI[e] siècle et qui lui avait été donné par Basile II le Bulgaroctone. D'après le texte, il semble qu'il devait se trouver dans la banlieue thrace de Constantinople.

BIKTOROS (τὰ Βίκτωρος). *Éponyme* inconnu.

Source: Palladius, *De vita s. Joannis Chrysostomi*, IV, *PG*, XLVII, 15.

Site. Τὰ Βίκτωρος était un proasteion situé le long de la cô entre Athyras (Büyükçekmece) et Constantinople. Cela ress nettement du récit de Palladius, mais on ne saurait préci davantage.

BYRIDOU (τὰ Βυρίδου). *Éponyme* inconnu.

Graphies: Βυρίδου, Βηρίδου, Βιρίδου, Βυρίδων, Βηρίδων.

Sources: Theophan. contin., Bonn, 64 ; *PG*, CIX, 77 Cédrénus, Bonn, II, 84 ; *PG*, CXXI, 969 B.

Site. C'était un petit port situé le long de la côte, sans do un peu au delà de l'Hebdomon. Le général Thomas y concent sa flotte en 821.

CHITOUKOME (Χίτου κώμη).

Source: Cédrénus, Bonn, I, 678 ; *PG*, CXX, 740 AB.

Site. Cette bourgade est citée en même temps que Nymph comme étant sur la route du mur d'Anastase à Constantinop Le renseignement est trop vague pour que l'on puisse donner p de précision.

DEKATON (τὸ Δέκατον). *Étymologie:* Dixième (mille).

Monument: église Saint-Stratonice.

Sources: Théophane, I, 231 ; *Alexiade*, VIII, 1.

Site. C'était sur la voie Egnatia, entre l'Hebdomon et Rhég (Küçükçekmece). Cette dernière localité possédait égalem une église Saint-Stratonice, mais on ne peut confondre en seul ces deux sanctuaires distants de trois milles environ. carte VIII.

GAÏTANON (τὸ Γαϊτανὸν). *Étymologie :* Ceinture, du la *Gaïtanum*.

Monuments: églises Saint-Vincent et Saint-Victor et Saint Epicharis, Gaïané et leurs compagnes.

Source: Syn. CP, 83, 214.

Site. Aucun élément ne permet de localiser ce lieu de faç certaine. Il existait bien une église Saint-Vincent à l'Hebdom ou plus exactement au Kampos ; la fête patronale y avait l le 26 janvier, *Syn. CP*, 412. Le 6 août on y faisait mémoire d dédicace, *ibid.*, 869 ; *Typika*, I, 100. On ne saurait dire si l'ég était aussi sous le vocable de saint Victor. La fête des sa Vincent et Victor avait lieu le 11 novembre dans leur martyr situé ἐν τῷ Γαϊτανῷ, *Syn. CP*, 83. Cependant à cette même d le Synaxaire de Sainte-Sophie ne parle que de la fête de saint Vic sans indication d'église, *Typika*, I, 22. Celui qu'a édité M. Géd

n'indique par contre que saint Vincent, *BH*, 190. Cette seconde fête de saint Vincent pourrait bien être celle de la dédicace de l'église, puisque le diacre martyr de Saragosse est honoré le 22 janvier dans l'Église grecque comme dans l'Église latine. Dans ce cas, on pourrait peut-être identifier l'église Saint-Vincent-du-Gaïtanon avec celle qui était au Kampos, c'est-à-dire près de l'Hebdomon. Celle-ci ayant été renversée par un tremblement de terre, le 4 décembre 557, elle fut sûrement reconstruite puisque les Synaxaires, postérieurs d'au moins trois siècles, la donnent comme existante. Il y eut alors une seconde dédicace, peut-être celle que l'on célébrait le 6 août ou le 11 novembre.

Si cette hypothèse se vérifiait, on aurait la preuve que le Gaïtanon se trouvait bien à l'Hebdomon.

GALATARIA (Γαλατάρια). *Étymologie:* de γάλα, lait, probablement à cause d'une fontaine d'eau calcaire. Il y avait d'autres localités de même nom en diverses régions de l'empire, entre autres une près de Gallipoli.

Sources: Sathas, *MB*, V, 214.

Site. Cette localité est dite voisine de Φλώριον par le texte. Or Galataria (auj. Kalatarya) et Phlorion (auj. Fılorya) existent toujours à l'est de Küçükçekmece (anc. Rhégion). Cf. carte VIII.

HEBDOMON (τὸ Ἕβδομον). *Étymologie :* Septième (mille). C'est le seul sens que l'on puisse donner à ce mot et toutes les autres explications que l'on a tentées ne tiennent pas devant la réalité des faits. Citons simplement pour le prouver deux textes byzantins. Simocattas dit : ἐν τῷ λεγομένῳ Ἑβδόμῳ (τόπος δὲ οὗτος τοῦ ἄστεως ἀπὸ σημείων ἑπτά, Bonn, 333 ; Cédrénus situe le Kampos de l'Hebdomon εἰς τὸ πρὸ τῆς πόλεως πεδίον ἑπτὰ σημείοις ἀπέχον, Bonn, I, 641 ; *PG*, CXXI, 733 D.

Monuments: palais de la Magnaure et des Jucundianae, castellion des Théodosiens, églises Saint-Jean-Baptiste, Saint-Jean-le-Théologue (l'Évangéliste), Saint-Samuel, Sainte-Théodote, Saints-Ménas-et-Ménéus, Saints-Enfants (martyrisés avec l'évêque Babylas), peut-être un oratoire dédié aux saints Benjamin, Benius et Bineus.

Sources: Pour les palais, cf. aux Palais impériaux suburbains, pp. 137-139. Pour les églises : *Syn. CP*, 12, 412, 664, 805, 854, 856 ; *Typika*, I, 18, 78, 97, 98, 99, 100 ; *BH*, 50, 100-102, 142, 143 ; Th. Preger, III, 260 ; *PG*, CLVII, 592 B ; *De cer.*, Bonn, 496, 498 ; *PG*, CXII, 937 AB, 941 A ; Mansi, VII, 752 D ; E. Schwartz, II, i, 1, 147 ; H. Delehaye, *Les saints stylites*, 71.

Site. Il semble que l'Hebdomon fut d'abord le lieu d'exercices

et de concentration des troupes impériales en Thrace. Il possédait un vaste champ de Mars, le Κάμπος ou mieux Κάμπος τοῦ τριβουναλίου *(Campus tribunalis)*, imité de celui de Rome. C'est là que maints personnages furent proclamés empereurs par les soldats : Valens en 364, Arcadius en 383, Honorius en 393, Théodose II en 402, Marcien en 450, Léon Ier en 457, Zénon en 474, Basilisque en 475, Maurice en 582, Phocas en 602, Léon l'Isaurien en 717, Léon l'Arménien en 813, Nicéphore Phocas en 963. La troupe avait là un terrain de manœuvre très important. De plus il existait une caserne pour un corps d'élite, les Théodosiens (καστέλλιον τῶν Θεοδοσιανῶν), Théophane, I, 297 ; elle était située près du palais impérial dont elle devait sans doute assurer la garde.

La cour venait souvent à l'Hebdomon, soit pour les parades militaires, soit pour la réception de l'empereur au retour d'une campagne victorieuse, soit pour des dévotions à l'église Saint-Jean-Baptiste ou à l'église Saint-Jean-l'Évangéliste, soit simplement pour y jouir du bon air, surtout pendant l'été. Elle y fit parfois de longs séjours, par exemple lors de tremblements de terre, comme en 430 et en 450, où la foule fit, sous la direction du patriarche, des processions qui se renouvelaient chaque année. Le premier palais impérial, celui de la Magnaure, existait sans doute depuis le ive siècle et peut-être devait-il sa construction à Constantin lui-même. Justinien en bâtit un second, plus beau, qui reçut le nom de Jucundianae ou de Secundiane, où il aimait à se retirer, non seulement pour se délasser, mais encore pour tenir conseil avec ses jurisconsultes et y élaborer des lois, comme en fait foi son Code. Cf. aux Palais impériaux suburbains, p. 139.

La localisation de l'Hebdomon a donné lieu à une erreur qui a persisté pendant plus de trois siècles. P. Gylles crut le reconnaître dans la colline qui domine le quartier des Blachernes, *TC*, IV, 4 ; 198, 203. Ducange adopta cette façon de voir et soutint à ce sujet une polémique assez vive avec Valois. Celui-ci estimait à bon droit que tout ce qui concerne l'Hebdomon devait être reporté au septième mille (cf. Ducange, *De Hebdomo Constantinopolitano disquisitio topographica*, Appendice à la *Constantinopolis christiana)*. Le prestige de Ducange accrédita l'identification de P. Gylles et cela dura jusqu'à la fin du xixe siècle, quand Al. van Millingen démontra sans contestation possible qu'il fallait chercher l'Hebdomon au septième mille, c'est-à-dire à Macrikeuy (auj. Bakırköy), *Byzantine Constantinople, The Walls*, Londres, 1899, 316-341.

En 1914 et en 1921, des fouilles apportèrent des renseignements précieux sur les antiquités de l'Hebdomon. Les premières mirent à jour, au nord de la localité, un hypogée fort ancien, en forme de rotonde encadrant un vide en croix grecque, entre les bras de

laquelle huit loculi en pierre de taille contenaient des sarcophages, Th. Macridès et J. Ebersolt, *Monuments funéraires de Constantinople*, *BCH*, XLVI, 356-393. Dans les secondes, on retrouva une faible partie d'une église de forme hexagonale, que l'on pense être celle de Saint-Jean-Baptiste, dans le village même et non loin de la mer. Celle de Saint-Jean-l'Évangéliste, qui était voisine de la précédente, a complètement disparu.

Au sud-ouest du village, on rencontre un cap sur lequel apparaissent des ruines byzantines, très probablement celles du palais de la Magnaure. Dans la mer on aperçoit les restes du môle qui protégeait le port. Celui-ci fut nettoyé en 552, Malalas, Bonn, 486 ; *PG*, XCVII, 708 A. Un peu plus à l'ouest, dans la poudrière turque, il existe encore en partie une vaste citerne couverte qui fournissait probablement l'eau au palais. Vers l'est et au bord de la mer devait se trouver la caserne des Théodosiens. Le palais des Jucundianae était également sur la côte, encore plus à l'est, près de l'endroit où l'on a découvert les restes de l'église. Toute cette région renferme des débris de monuments anciens, jusqu'au bord de la mer et même dans l'eau.

Quant au Kampos, il faut sans doute le voir dans la vallée de Veliefendi, devenue le champ de courses. Al. van Millingen, *op. cit.*, plan, p. 317, le plaçait au nord du village, et le P. J.-B. Thibaut estimait qu'il se trouvait à l'ouest, au-dessus de la poudrière, *EO*, XXI, 1922, 33. Ces deux opinions paraissent peu défendables. Au-dessus du champ de courses de Veliefendi se dresse la grande citerne à ciel ouvert dite Fildamı (cf. aux citernes, p. 199). La nécropole souterraine est dans la vallée à l'ouest du champ de courses, au-dessous d'une ancienne caserne devenue l'hospice des aliénés ; elle sert aujourd'hui de dépôt. Dans cette même vallée s'alignent sur la droite trois citernes à ciel ouvert, de forme ronde ou ovale, dont celle du milieu est presque entièrement ruinée.

On n'a pu découvrir les traces des églises du prophète Samuel, de Sainte-Théodote, des Saints-Benjamin, Ménas et Ménéus, si tant est qu'il en existe encore. Th. K. Macridès a cru reconnaître l'église des Saints-Enfants dans les substructions de la villa de Çavuşpaşa, au nord-ouest du village, mais c'est là une pure hypothèse. Sa localisation à l'Hebdomon des monastères de Saint-Pantéléimon et de Saint-Mamas ne saurait se soutenir. Le premier se trouvait sur les rives de la Corne d'Or, le second près de la porte du Xylokerkos (Silivrikapı). Il existe, il est vrai, dans la vallée située entre Bakırköy et Yeşilköy un agiasma où fontaine sainte dite Aymama (Saint-Mamas). C'est là que Th. K. Macridès localise le monastère de Saint-Mamas. Il est probable qu'il y a eu là une église ou chapelle dédiée à ce saint, mais elle n'a pas laissé plus de trace sur le terrain que dans la littérature byzantine.

Près de l'Hebdomon ou en faisant partie, les textes nous révè-lent l'existence de plusieurs lieux : Ἄμμοι, Γαϊτανόν, τὰ Πεταλᾶ, τὸ Σαλλουστίου. Nous en parlons à leur place. Cf. cartes VIII et IX

Biblio.: P. Gylles, *TC*, IV, 4, 198, 203 ; Ducange, *De Hebdomo Constantinopolitano disquisitio topographica*, Appendice à la *Constantinopolis christiana;* Al. van Millingen, Ἡ ἀληθὴς θέσις τοῦ Ἑβδόμου, ΕΦΣ, XX-XXII, supplément, 1891, 33-53 ; *Byzantine Constantinople, The Walls*, 316-341 ; J.-J. Thibaut, *L'hebdomon de Constantinople*, *EO*, XXI, 1922, 31-44 ; Th. K. Macridès Τὸ βυζαντινὸν Ἕβδομον καὶ αἱ παρ' αὐτοῦ μοναὶ ἁγίων Παντελεήμονος καὶ Μάμαντος, Θρᾳκικά, X, 1938, 137-190 ; XII, 1939, 37-80 R. Demangel, *Contribution à la topographie de l'Hebdomon* (*Recherches françaises en Turquie*, III), 1945.

HENATON (τὸ Ἕνατον). *Étymologie:* Neuvième (mille).

Source: Simocattas, éd. de Boor, 222.

Site. Le nom même de cette localité oblige à la placer au neuvième mille de la route qui menait de Constantinople vers l'ouest le long de la côte. C'était sans doute au nord-est de Yeşilköy (anc. San-Stefano). Cf. carte VIII.

HENNAKOSIA (τὰ Ἐννακόσια). *Étymologie :* Neuf Cents.

Sources: Cantacuzène, Bonn, I, 219, 505 ; *PG*, CLII, 305 C 625 A ; H. Delehaye, *Deux typica*, 132-133.

Site. Cet endroit, qui possédait un métochion du monastère de Lips, se trouvait en dessous de la route pavée (κάτωθεν τῆς πλακωτῆς ὁδοῦ), dit le typicon de cette maison religieuse ; Cantacuzène précise que c'était près de Rhégion (Küçükçekmece). Cette route pavée est celle que fit établir Justinien depuis le Kyklobion jusqu'à Rhégion, Procope, *De aedif.*, IV, 8 ; Bonn, III, 294-295 éd. J. Haury, III, 134. Cf. carte VIII.

IOUKOUNDIANAE (αἱ Ἰουκουνδιαναὶ). *Éponyme :* un Jucundus inconnu ?

Monuments: palais impérial, église Saint-Jean.

Sources: Procope ; *De aedif.*, I, 11 ; Bonn, III, 207 ; éd J. Haury, III, 42-44, *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 571 ; *PG*, XCII 785 A ; Théophane, I, 231 ; *Acta SS.*, april. I, xliii.

Site. Ce quartier faisait partie de l'Hebdomon (cf. p. 408-411) et renfermait le palais bâti par Justinien. Le fait que le Synaxaire y place l'église Saint-Jean oblige à le situer dans la partie orientale du village de Bakırköy (anc. Macrikeuy). P. Gylles l'a cependant localisé à Galata, *TC*, IV, 10 ; 219, et il a été suivi par Sc. Byzantios

II, 59. L'un est l'autre ont confondu les Jucundianae avec les Justinianae. Cf. cartes VIII et IX.

Biblio.: P. Gylles, *TC*, IV, 10, 219 ; Ducange, IV, XIII, 3 ; Sc. Byzantios, II, 59 ; J. P. Richter, 389.

KAMPOS (ὁ Κάμπος). Le nom complet est ὁ Κάμπος τοῦ τριβουναλίου *(Campus tribunalis)*, c'est-à-dire le lieu de rassemblement des troupes.

Monuments: églises Saints-Vincent-et-Victor, Sainte-Théodote, Saint-Babylas.

Sources: Théophane, I, 93, 109, 121, 229, 291 ; *Syn. CP*, 80, 412, 854, 869 ; *Typika*, I, 78, 97, 100 ; *BH*, 111, 142.

Site. Le Kampos était à l'Hebdomon, probablement à l'est du village de Bakırköy (anc. Macrikeuy), au champ de courses de Veliefendi. C'est là qu'avaient lieu les proclamations des empereurs. Cf. Hebdomon, pp. 408-411 et cartes VIII et IX.

KLOUBOS (ὁ Κλουβὸς). *Étymologie:* Cage ? Prison ?

Graphies: Κλουβός, Κλούβιον.

Monument: monastère de même nom.

Sources: *Acta SS.*, nov. II, 361 C ; *Vita s. Auxentii*, 2, 3 ; *PG*, CXIV, 1380 B, 1381 C.

Site. D'après la vie de saint Auxence, cet endroit était voisin de l'Hebdomon.

KYKLOBION (τὸ Κυκλόβιον). *Étymologie.* Le nom venant de la forme ronde de la forteresse que d'autres appellent Strongylon (Στρόγγυλον) qui a le même sens.

Monument: monastère τοῦ Κυκλοβίου.

Sources: Théophane, I, 353, 395 ; Léon le Grammairien, Bonn, 159 ; Cédrénus, Bonn, I, 765 ; *PG*, CXXI, 836 BC ; *Syn. CP*, 733.

Site. Théophane dit que c'était le cap qui se trouve à l'est de l'Hebdomon, I, 353. Il ne peut y avoir de doute que c'est celui de Zeytinburnu, puisqu'il l'oppose au cap de la Magnaure situé de l'autre côté de l'Hebdomon. Cf. cartes VIII et IX.

Biblio.: J.-B. Thibaut, *L'Hebdomon de Constantinople*, *EO*, XXI, 1922, plan p. 44.

NYMPHAE (αἱ Νυμφαὶ). *Étymologie:* les Nymphes ?

Monuments: églises Sainte-Christine et Saint-Tryphon.

Sources: Cédrénus, Bonn, I, 678 ; *PG*, CXXI, 740 A ; *BH*, 67, 135 ; H. Delehaye, *Deux typica*, 137.

Site. Cette localité, qui possédait une propriété appartenan au monastère de Lips, se trouvait sûrement dans la campagn voisine de Constantinople, puisque Cédrénus le met sur la rout qui venait du mur d'Anastase. Il est malheureusement impossibl de la localiser exactement par manque de renseignements préci

PEGE (ἡ Πηγή). *Étymologie:* la Source, à cause d'une sourc qui passait pour miraculeuse et qui a joui d'un grand prestig dans tout l'Orient.

Monuments: palais, monastère de la Théotocos, chapell Sainte-Anne et Saint-Eustrate, dans le voisinage, monastère τοῦ Κανστρισίου, église des Saints Probos, Tarachos et Andronico

Sources: Procope, *De aedif.*, I, 3 ; Bonn, III, 184-186 ; é J. Haury, III, 20-21 ; Theophan. contin., Bonn, 323, 406, 41 *PG*, CIX, 340 A, 424 B, 432 A ; Syméon Magister, Bonn, 73 741 ; *PG*, CIX, 797 C, 804 A ; Léon le Grammairien, Bon 130, 311, 317 ; *PG*, CVIII, 1145 A, 1152 A ; Cédrénus, Bonn, 678 ; *PG*, CXXI, 740 C ; Nicéphore Calliste, XV, 25 ; *P* CXLVII, 72-77 B ; Mansi, VIII, 882 A, 907 A, 930 B ; E. Schwart III, 128, 142, 157, 164, 172 ; Th. Preger, III, 259, 267 ; *P* CLVII, 592 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 49 D-50 A ; *Syn. CP*, 356, 38 810, 905 ; *BH*, 98.

Site. Les Grecs continuent à vénérer cette source sur laque a été bâtie une église remplaçant celle du monastère byzant détruite. C'est le moderne Balıklı, situé à une petite distance d remparts, en face de la porte de Silivri. Cf. cartes I, A 7 et VII

Biblio.: Prêtre Eugène (en réalité M. Gédéon), Η ζωοδοχ Πηγή, Constantinople, 1880 ; J. P. Richter, 179-183 ; Sc. Byza tios, I, 335-339 ; Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς, IX, 1926, 175-180 ; Mis Ἡ ζωοδοχὸς Πηγή, Istanbul, 1937, étude résumant les précédente

PETALA (τὰ Πεταλᾶ). *Éponyme:* un Pétalas inconnu.

Monument: église de la Théotocos.

Source: Théophane, I, 231.

Site. Cet endroit faisait partie de l'Hebdomon, où un trembl ment de terre renversa l'église de la Théotocos en 542.

PHILOPATION (τὸ Φιλοπάτιον). *Étymologie* inconnue.

Monuments: villa impériale avec église ou chapelle.

Sources: Theophan. contin., Bonn, 231 ; *PG*, CIX, 248 Léon le Grammairien, Bonn, 253 ; *PG*, CVIII, 1162 A ; Satha *MB*, 343, 374 ; Bryennios, Bonn, 147 ; *PG*, CXXVII, 193 Zonaras, XVII, 22 ; Nicétas Choniatès, Bonn, 380, 492, 60

644 ; *PG*, CXXXIX, 609 A, 648 C, 737 B, 829 A, 864 B ; *Vita s. Georgii Hagioritae*, 33 ; *An. Boll.*, XXXVI, 102-103, 138.

Site. Il existait deux Philopatia, l'un à l'intérieur de la ville et qui n'est autre que le palais des Manganes (cf. Philopation aux Palais impériaux urbains, p. 132) et l'autre en dehors des remparts (cf. Philopation aux Palais impériaux suburbains, pp. 142-144). Nous y avons indiqué le site probable du Philopation extérieur. Cf. cartes I AB, 3-4 et VIII.

PHIRMOUPOLIS (Φιρμούπολις). *Étymologie :* Ville de Phirmos ?

Monument : église ou chapelle.

Sources : Vita s. Nicolai Studitae, *PG*, CV, 901 B ; *Syn. CP*, 388, 721 ; *BH*, 58.

Site. Phirmoupolis était un endroit où une dame du nom d'Irène possédait une propriété ; elle y recueillit saint Nicolas Studite, victime de la persécution iconoclaste. C'était dans la banlieue thrace, non loin des remparts (οὐ πόρρω τοῦ ἄστεως πρὸς τὰ Θρᾳκικὰ μέρη), dit le texte de la Vie. On ne saurait donner plus de précision.

PHLORION (τὸ Φλώριον). *Étymologie :* d'un Florus ?

Source : Sathas, *MB*, V, 214-216.

Site. D'après un chrysobulle qu'a recueilli Michel Psellos, cette localité se trouvait à l'ouest de Constantinople (πρὸ τοῦ ἄστεως χωρίον). C'est, selon toute vraisemblance, le Filorya actuel, à l'ouest de Yeşilköy (anc. San-Stefano). Cf. carte VIII.

PSALIDION (τὸ Ψαλίδιον). *Étymologie :* petit ciseau, clef de voûte ?

Source : Acta graeca ss. Davidis, Symeonis et Georgii, 26 ; *An. Boll.*, XVIII, 243.

Site. Le texte de cette Vie montre que Psalidion était au bord de la mer, sur la côte européenne et probablement à l'ouest de la ville.

RHESION (τὸ Ῥήσιον). *Étymologie :* probablement de Rhésos, roi de Thrace.

Graphies : Ῥήσιον, Ῥίσιον.

Monument : monastère Saint-Théodore.

Sources : Procope, *De aedif.*, I, 4 ; Bonn, III, 191 ; éd. J. Haury, III, 26 ; *Vita s. Maximi conf.*, *PG*, XC, 101, 161 ; *Vita Euthymii*, de Boor, 9, 11, 12, 14, 17.

Site. Il est à peu près certain qu'il faut identifier Saint-Théodore de Rhesion avec Saint-Théodore du Bathys Rhyax (cf. Bathys Rhyax). Ce serait donc dans la région de Bakırköy (anc. Macrikeuy), soit à la fabrique de drap, comme le pensait Sc. Byzantios, I, 320-321, soit plus à l'intérieur des terres, à l'agiasma de Sainte-Paraskévé, suivant M. Gédéon, *BH*, 75. Cf. carte VIII.

Biblio. : R. Janin, *Les saints militaires*, *EO*, XXXIV, 1935, 62-63.

SALLOUSTIOU (τὰ Σαλλουστίου). *Éponyme.* Au dire du pseudo-Codinus, ce serait Sallustius, un des patrices que Constantin amena de Rome dans sa nouvelle capitale et qui fut préfet de la ville en 364.

Graphies : Σαλλουστίου, Σαλουστίου, Ἀλουστίου.

Sources : Th. Preger, I, 146, 148, 149 ; *Syn. CP*, 12.

Monument : église Saint-Babylas.

Site. Le synaxaire place ce quartier près de l'Hebdomon (πλησίον τοῦ Ἑβδόμου) ce qui ne suffit pas à en déterminer l'emplacement exact. Cependant l'église Saint-Babylas doit être la même que celle qui est dite des « Saints Enfants » et où les sénateurs accueillaient l'empereur au retour d'une campagne victorieuse. Cette église se trouvait à l'ouest du palais de l'Hebdomon. Cf. cartes VIII et IX.

SEKOUNDIANAE (αἱ Σεκουνδιαναί). *Éponyme :* peut-être le Secundus qui fut consul en 511.

Monument : palais impérial.

Sources : Malalas, Bonn, 486, 489 ; *PG*, XCVII, 704 B, 708 A ; S. Gregorii I, *Epist.*, II, 1.

Site. Il semble certain que les Secundianae ne sont pas autre chose que les Jucundianae. Cf. pp. 411-412.

STRONGYLON (τὸ Στρόγγυλον). *Étymologie :* de forme ronde, à cause de l'aspect de cette construction qui était une forteresse.

Monuments : forteresse, monastère τῶν Στρογγύλου.

Sources : Georges Moine, de Boor, II, 760 ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 699 ; *PG*, XCII, 980 B ; Léon le Grammairien, Bonn, 189 ; Cédrénus, Bonn, II, 8 ; *PG*, CXXI, 900 A ; Th. Preger, III, 303 ; *Byz. Ven.*, XXI, 53 D.

Site. C'est la même forteresse que le Kyklobion. Cf. p. 412 et cartes VIII et IX.

THEOLOGOS (Θεόλογος). *Étymologie :* Théologien, surnom de saint Jean l'évangéliste.

Source: Syropoulos, *Hist. conc. Florentini*, XI, 10 ; éd. Creyghton, 328.

Site. Le 31 janvier 1440, un peu avant le soir, l'empereur Jean VIII Paléologue arrive par mer et passe devant ce faubourg (τὸ προάστειον τῆς πόλεως), où le préfet de la ville Jean Asanès le reçoit avec quelques hauts personnages. Il s'agit très probablement de l'Hebdomon, qui possédait jadis une église Saint-Jean-le-Théologue.

III. — Corne d'or

ARMAMENTAREAS (τὰ 'Αρμαμενταρέας). *Étymologie :* dépôt d'armes qu'y avait établi Théophile, au dire du pseudo-Codinus.

Graphies : 'Αρμαμενταρέας, 'Αρμαμενταρέας, 'Αρμαμενταρίου, 'Αρμαμενταρείου, 'Αρμαμέντον.

Monument : monastère de Saint-Pantéléimon.

Sources : Theophan. contin., Bonn, 233 ; *PG*, CIX, 248 D ; Cédrénus, II, 196 ; *PG*, CXXI, 1083 A ; Th. Preger, III, 265 ; *PG*, CLVII, 596 C ; *Byz. Ven.*, XXI, 50 B ; *BH*, 140.

Site. Cet endroit devait être boisé au IXe siècle, puisque Michel III y allait chasser. Il est surtout connu par le monastère de Saint-Pantéléimon qu'aurait construit Théodora, femme de Théophile, selon le pseudo-Codinus. On l'identifie ordinairement avec le faubourg de Hasköy, en face des Blachernes. Cependant il semble qu'il devait se trouver au nord-ouest de ce village, sur la pente qui descend vers les Eaux-Douces. En effet, il y avait là un pont appelé d'abord pont de Saint-Callinique et plus tard de Saint-Pantéléimon, sans doute à cause de la proximité du monastère de ce nom. Cf. aux ponts, pp. 231-232 et cartes I, D 1 et VIII.

BRACHEOS (τὰ Βραχέος). *Éponyme :* sans doute quelque Brachys qui avait là sa maison.

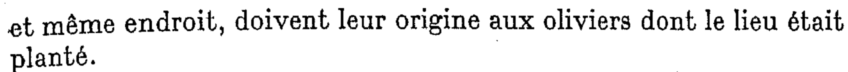
Monuments : église et monastère des Saints-Côme et Damien.

Source : Th. Preger, III, 261, note.

Site. Dans une brève notice relative au monastère des Saints-Côme et Damien au lieu dit Cosmidion, certains manuscrits du pseudo-Codinus disent que l'église était située ἐν τοῖς Βραχέος, en sorte qu'ils semblent distinguer l'emplacement de l'église et celui du monastère, la première étant ἐν τοῖς Παυλίνου, le second ἐν τοῖς Βραχέος. De toute façon le quartier se trouvait à Eyüp, identifié depuis longtemps avec le Cosmidion. Cf. carte I, BC 1.

ELAEA, ELEANAE, ELEONES ('Ελαιά, 'Ελεαναί, 'Ελεῶνες). *Étymologie.* Ces trois noms, qui désignent probablement un seul





et même endroit, doivent leur origine aux oliviers dont le lieu était planté.

Monuments : monastère 'Ανανίου, églises Saint-Thérapontе, Saints-Archippe et Philémon ; léproserie Saint-Zotique.

Sources : Theophan. contin., Bonn, 109 ; *PG*, CIX, 124 A ; Nicéphore, *Epitome*, éd. de Boor, 113 ; Socrate, *PG*, LXVII, 800 A ; Sathas, *MB*, VII, 49 ; Ephrem, vv. 9587, 9591 ; *Syn. CP*, 96, 360, 376, 708, 710, 804, 860 ; B. de Khitrowo, 108-109.

Site. L'endroit était probablement sur la hauteur de Galata, car αἱ Ελεῶνες est qualifié d'ὄρος, *Syn. CP*, 360. D'ailleurs la léproserie de Saint-Ztoique, qui en faisait partie, se trouvait certainement sur la colline, ainsi que le dit formellement Antoine de Novgorod : « Dans l'hôpital, sur la montagne, au delà d'Is-Pigas, est enterré saint Zotique ». B. de Khitrowo, 108. Sc. Byzantios situe Elaea à Salıpazar, ce qui ne cadre guère avec le terme d'ὄρος employé par le Synaxaire. En effet Salıpazar se trouve près de la mer. Cf. carte VIII.

Biblio. : Sc Byzantios., I, 360.

EUKRATADON (τὰ Εὐκρατάδων). *Éponyme :* inconnu, peut-être d'une famille Eukratadès.

Monument : monastère τῶν Εὐκρατάδων.

Sources : Mansi, VIII, 882 C, 910 C, 930 D, 987 CD, 1011 A ; E. Schwartz, III, 34, 46, 129, 144, 158, 164, 173.

Site. Une indication donnée par les signatures du concile de 536 permet de déterminer l'emplacement probable de ce quartier. Il est dit voisin de l'église Sainte-Maure, E. Schwartz, III, 144. Or on connaît une église dédiée à cette sainte à Sykae et probablement assez voisine de la mer puisque c'est là que Justinien fit ensevelir le cadavre du patrice Hypatius, exécuté lors de la révolte des Nika (532) et que l'on avait jeté dans le Bosphore, d'où on venait de le retirer, *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 625 ; *PG*, XCII, 882 A. Il se peut toutefois qu'il s'agisse d'une autre église Sainte-Maure restée inconnue.

EXARTYSIS (ἡ 'Εξάρτυσις). *Étymologie :* endroit où l'on armait les bateaux. Il y en avait au moins deux dans la capitale, un près du quartier dit τὰ Εὐγενίου, sans doute au Prosphorion, l'autre sur la rive opposée de la Corne d'Or. C'est de ce dernier qu'il s'agit ici.

Monument : église Saint-Sozon.

Sources : *Syn. CP*, 21 ; MM, III, 79.

Source: Syropoulos, *Hist. conc. Florentini*, XI, 10 ; éd. Creyghton, 328.

Site. Le 31 janvier 1440, un peu avant le soir, l'empereur Jean VIII Paléologue arrive par mer et passe devant ce faubourg (τὸ προάστειον τῆς πόλεως), où le préfet de la ville Jean Asanès le reçoit avec quelques hauts personnages. Il s'agit très probablement de l'Hebdomon, qui possédait jadis une église Saint-Jean-le-Théologue.

III. — Corne d'or

ARMAMENTAREAS (τὰ 'Αρμαμενταραίας). *Étymologie :* dépôt d'armes qu'y avait établi Théophile, au dire du pseudo-Codinus.

Graphies : 'Αρμαμενταραίας, 'Αρμαμενταρέας, 'Αρμαμενταρίου, 'Αρμαμενταρείου, 'Αρμαμέντον.

Monument : monastère de Saint-Pantéléimon.

Sources : Theophan. contin., Bonn, 233 ; *PG*, CIX, 248 D ; Cédrénus, II, 196 ; *PG*, CXXI, 1083 A ; Th. Preger, III, 265 ; *PG*, CLVII, 596 C ; *Byz. Ven.*, XXI, 50 B ; *BH*, 140.

Site. Cet endroit devait être boisé au IXe siècle, puisque Michel III y allait chasser. Il est surtout connu par le monastère de Saint-Pantéléimon qu'aurait construit Théodora, femme de Théophile, selon le pseudo-Codinus. On l'identifie ordinairement avec le faubourg de Hasköy, en face des Blachernes. Cependant il semble qu'il devait se trouver au nord-ouest de ce village, sur la pente qui descend vers les Eaux-Douces. En effet, il y avait là un pont appelé d'abord pont de Saint-Callinique et plus tard de Saint-Pantéléimon, sans doute à cause de la proximité du monastère de ce nom. Cf. aux ponts, pp. 231-232 et cartes I, D 1 et VIII.

BRACHEOS (τὰ Βραχέος). *Éponyme :* sans doute quelque Brachys qui avait là sa maison.

Monuments : église et monastère des Saints-Côme et Damien.

Source : Th. Preger, III, 261, note.

Site. Dans une brève notice relative au monastère des Saints-Côme et Damien au lieu dit Cosmidion, certains manuscrits du pseudo-Codinus disent que l'église était située ἐν τοῖς Βραχέος, en sorte qu'ils semblent distinguer l'emplacement de l'église et celui du monastère, la première étant ἐν τοῖς Παυλίνου, le second ἐν τοῖς Βραχέος. De toute façon le quartier se trouvait à Eyüp, identifié depuis longtemps avec le Cosmidion. Cf. carte I, BC 1.

ELAEA, ELEANAE, ELEONES ('Ελαιά, 'Ελεαναί, 'Ελεῶνες). *Étymologie.* Ces trois noms, qui désignent probablement un seul

et même endroit, doivent leur origine aux oliviers dont le lieu était planté.

Monuments : monastère 'Ανανίου, églises Saint-Thérapontе, Saints-Archippe et Philémon ; léproserie Saint-Zotique.

Sources : Theophan. contin., Bonn, 109 ; *PG*, CIX, 124 A ; Nicéphore, *Epitome*, éd. de Boor, 113 ; Socrate, *PG*, LXVII, 800 A ; Sathas, *MB*, VII, 49 ; Ephrem, vv. 9587, 9591 ; *Syn. CP*, 96, 360, 376, 708, 710, 804, 860 ; B. de Khitrowo, 108-109.

Site. L'endroit était probablement sur la hauteur de Galata, car αἱ Ελεῶνες est qualifié d'ὄρος, *Syn. CP*, 360. D'ailleurs la léproserie de Saint-Ztoique, qui en faisait partie, se trouvait certainement sur la colline, ainsi que le dit formellement Antoine de Novgorod : « Dans l'hôpital, sur la montagne, au delà d'Is-Pigas, est enterré saint Zotique ». B. de Khitrowo, 108. Sc. Byzantios situe Elaea à Salıpazar, ce qui ne cadre guère avec le terme d'ὄρος employé par le Synaxaire. En effet Salıpazar se trouve près de la mer. Cf. carte VIII.

Biblio. : Sc Byzantios., I, 360.

EUKRATADON (τὰ Εὐκρατάδων). *Éponyme :* inconnu, peut-être d'une famille Eukratadès.

Monument : monastère τῶν Εὐκρατάδων.

Sources : Mansi, VIII, 882 C, 910 C, 930 D, 987 CD, 1011 A ; E. Schwartz, III, 34, 46, 129, 144, 158, 164, 173.

Site. Une indication donnée par les signatures du concile de 536 permet de déterminer l'emplacement probable de ce quartier. Il est dit voisin de l'église Sainte-Maure, E. Schwartz, III, 144. Or on connaît une église dédiée à cette sainte à Sykae et probablement assez voisine de la mer puisque c'est là que Justinien fit ensevelir le cadavre du patrice Hypatius, exécuté lors de la révolte des Nika (532) et que l'on avait jeté dans le Bosphore, d'où on venait de le retirer, *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 625 ; *PG*, XCII, 882 A. Il se peut toutefois qu'il s'agisse d'une autre église Sainte-Maure restée inconnue.

EXARTYSIS (ἡ 'Εξάρτυσις). *Étymologie :* endroit où l'on armait les bateaux. Il y en avait au moins deux dans la capitale, un près du quartier dit τὰ Εὐγενίου, sans doute au Prosphorion, l'autre sur la rive opposée de la Corne d'Or. C'est de ce dernier qu'il s'agit ici.

Monument : église Saint-Sozon.

Sources : *Syn. CP*, 21 ; MM, III, 79.

Site. Le Synaxaire se contente de dire qu'il était πέραν, ce qui est insuffisant pour en déterminer l'emplacement. Il est certain toutefois que c'était sur la Corne d'Or et il est probable que ce sont les *navalia* que la *Notitia* du ve siècle situe dans la XIIIe région, O. SEECK, 239. Du reste la convention passée le 8 juin 1265 entre Michel Paléologue et les Vénitiens permet à ceux-ci de s'établir entre la παλαιὰ ἐξάρτυσις et le quartier de Pégées, *MM*, III, 79. Selon toute vraisemblance on identifie habituellement l'endroit avec l'Eski Terzana, au sud d'Azapkapı. Cf. cartes I G 5 et X.

GALATA (Γαλατᾶς). *Étymologie.* On a donné deux étymologies de ce nom, Il viendrait soit d'un laitier établi en cet endroit, soit d'un Gaulois. Il est à remarquer que le nom n'apparaît qu'au commencement du IXe siècle avec la forme τὰ Γαλάτου. Théophane et le patriarche Nicéphore l'emploient, mais uniquement dans le sens d'une partie de ce qui est devenu plus tard le Galata proprement dit.

Monuments: Les églises grecques seront indiquées au mot Sykae, les églises latines au mot Péra.

Sources: THÉOPHANE, I, 396, 434; NICÉPHORE, *Epitome*, de Boor, 68 ; *PG*, C, 977 C ; NICÉPHORE CALLISTE, *PG*, CXLVIII, 209, 232 B ; CANTACUZÈNE, Bonn, I, 476 ; II, 502 ; III, 185 ; *PG*, CLIII, 493 C, 601 A ; CLIV, 108 B, 204 B, 273 D, 285 C ; DUCAS, Bonn, 277 ; *PG*, CLVII, 1089 C ; TH. PREGER, III, 270-271 ; *PG*, CLVII, 876 CD ; *Byz. Ven.*, XXI, 50 D.

Site. Primitivement le mot Galata (τὰ Γαλάτου) fut employé pour désigner la partie sud-orientale du faubourg ; elle avait sa forteresse (καστέλλιον, φρούριον τῶν Γαλάτου) où venait se fixer la chaîne qui, de la Pointe du Sérail, fermait la Corne d'Or. L'endroit est occupé aujourd'hui en partie par la mosquée Yeraltıcami, à l'est de l'extrémité du pont de Karaköy. Le mot Galata, dans le sens actuel, a été employé par les auteurs byzantins à partir du XIVe siècle, c'est-à-dire à partir de l'établissement des Génois ; les auteurs occidentaux se servaient de celui de Péra ou de Peyre. Cf. carte X.

Biblio.: P. GYLLES, *TC*, IV, 10 ; 219-223 ; *BT*, II, 5, 80-86 ; Sc. BYZANTIOS, II, 33-55 ; F. W. UNGER, 120-122.

GALLES (τὰ Γάλλης). *Éponyme:* peut-être Galla Placidia.

Sources: SYMÉON MAGISTER, Bonn, 612-613 ; *PG*, CIX, 673 C ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, *PG*, CVIII, 1017 C.

Site. L'endroit désigné sous ce nom était situé en dehors de la porte des Blachernes et à une assez faible distance de celle-ci, comme on le voit par le fait suivant. Lors de l'entrevue que le khan bulgare Kroum devait avoir avec les délégués de Léon l'Arménien, des assassins s'étaient postés là et devaient tuer le chef ennemi au signal qui leur serait donné du haut des remparts. Kroum aperçut le signal et eut le temps de monter à cheval pour s'enfuir. Cf. cartes I, C 2 et VIII.

GYROLIMNE (ἡ Γυρολίμνη). *Étymologie.* Le mot est une déformation d'Αργυρὰ Λίμνη, Lac d'Argent.

Monuments: palais, porte.

Sources: Alexiade, X, 9 ; NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 720 ; *PG*, CXXXIX, 925 B ; CANTACUZÈNE, Bonn, I, 56, 59 ; II, 501 ; *PG*, CLIII, 156 A, 345 B, 394 B, 1188 C ; SATHAS, *MB*, VII, 435.

Site. La porte de Gyrolimné a été identifiée avec celle qui s'ouvre dans la partie septentrionale du mur d'Alexis Comnène. Quant au palais, il se trouvait en face, dans la campagne. Cf. aux palais impériaux suburbains, p. 137 et carte I, C 2.

Biblio.: Sc. BYZANTIOS, I, 610 ; F. W. UNGER, 230-232.

HIERION (τὸ Ἱερίον). *Éponyme.* Au dire du pseudo-Codinus, ce serait un prêtre du nom d'Iros, qui avait là sa statue.

Graphies: Ἱερίον, Ἱερεῖον, Ἡρίον, Γερίον.

Monument: église, léproserie Saint-Zotique, métochion du Christ Chalkitès.

Sources: SOCRATE, *PG*, LXVII, 796 AB ; THÉOPHANE, I, 474 ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 698 ; *PG*, CXXI, 764 C ; MM, II, 429 ; TH. PREGER, III, 270 ; *Byz. Ven.*, XXI, 50 C.

Site. Cet endroit se trouvait probablement sur le haut de Galata, car une décision patriarcale de septembre 1400 situe le métochion du Christ Chalkitès du Gérion au-dessus du mur (ἐπάνω τοῦ τείχους), MM, I, 429. Par ailleurs, le pseudo-Codinus dit qu'on y ensevelissait jadis les morts. Comme les sépultures ne pouvaient se faire qu'en dehors des villes, il faut donc localiser Hierion au-dessus de Galata, peut-être à l'endroit qu'on appelait les Petits-Champs (des morts) dans les temps modernes. D'ailleurs nous savons que la léproserie de Saint-Zotique se trouvait « sur la montagne », au témoignage d'Antoine de Novgorod, B. DE KHITROWO, 108. Cf. carte VIII.

Biblio.: J. PARGOIRE, *Hiéria*, *BIRC*, IV, 1899, 45-51.

JUSTINIANAE (αἱ Ἰουστινιαναί). *Éponyme :* l'empereur Justinien.

Monuments : églises Sainte-Irène, Saint-Dométius, Saints-Timothée et Maure.

Sources : MALALAS, Bonn, 486 ; *PG*, XCVII, 704 B ; *Syn. CP*, 104, 178, 652, 871, 878 ; *Typika*, I, 102 ; *BH*, 150.

Site. Le terme de Justinianae désigne l'ancien faubourg de Sykae à cause des travaux qu'y fit exécuter Justinien. L'appellation était encore employée aux IXe et Xe siècles, au moment où se composaient les Synaxaires. On ne la rencontre cependant pas chez les chroniqueurs et les historiens postérieurs au VIIe siècle. L'église Sainte-Irène qui se trouvait dans ce quartier occupait probablement le site de la mosquée Arapcami (ancienne église latine Saint-Paul). Confondant les Justinianae avec les Jucundianae, Mordtmann les a placées à l'Hebdomon, *Esquisse*, no 51, p. 29.

Biblio. : F. W. UNGER, 119-120.

JUSTINIANOPOLIS (ἡ Ἰουστινιανούπολις). *Étymologie :* ville de Justinien.

Sources : Chron. Pasch., Bonn, I, 618 ; *PG*, XCII, 869 AB ; MALALAS, Bonn, 430 ; *PG*, XCVII, 636 A ; NICÉPHORE, *Epitome*, de Boor, 40 ; *PG*, C, 941.

Site. Ce nom fut donné au faubourg de Sykae après les réparations importantes qu'y fit Justinien. Il semble qu'il ne fut guère employé et l'on est étonné de ne pas le rencontrer chez Procope, contemporain des événements et leur narrateur.

KAMELOGEPHYRA (ἡ Καμηλογέφυρα). *Étymologie :* Pont de la Chamelle.

Source : CANTACUZÈNE, Bonn, I, 290, 305 ; II, 501 ; *PG*, CLIII, 385 A, 401 B, 1189 A, 1244 C ; H. DELEHAYE, *Deux typica*, 133.

Ce pont de la Chamelle est très probablement celui qui était jeté sur le Barbyzès, au fond de la Corne d'Or. Cf. aux ponts, p. 233. Le monastère de Lips possédait deux moulins dans les environs.

KASTELLION (τὸ Καστέλλιον). *Étymologie :* Forteresse.

Monument : église Saint-Vincent et ses compagnons.

Sources : THÉOPHANE, I, 396, 434 ; NICÉPHORE, *Epitome*, de Boor, 68 ; *PG*, C, 977 C ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 307 ; *PG*, CVIII, 1141 A ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 733 ; *PG*, CIX, 796 A ; TH. PREGER, III, 265 ; *PG*, CLVII, 596 C ; *Syn. CP*, 301 ; *Typika*, I, 30.

Site. Cette forteresse n'est autre que le château-fort de Galata, construit par Tibère Ier (578-582), au dire du pseudo-Codinus, pour protéger sa flotte contre les Avars. C'est le καστέλλιον τῶν Γαλάτου de Théophane, le φρούριον τῶν Γαλάτου du patriarche Nicéphore. Au moyen âge il s'appela Château de la Sainte-Croix ou de Peyre. Sc. Byzantios le plaçait à Mumhane, II, 60. Il faut le ramener plus au sud-ouest, non loin de la place de Karaköy, où il existe encore en partie. C'est là qu'aboutissait la chaîne qui, de la tour dite Kentenarion, située en face, au pied de l'Acropole, fermait la Corne d'Or, THÉOPHANE, I, 369 ; CRITOBULE, I, 18. Cf. carte X.

KERAS (τὸ Κέρας). *Étymologie :* Corne d'Or, sans doute à cause de sa forme. L'étymologie donnée par Hésychius de Milet, d'après laquelle ce mot viendrait de Keroessa, fille de Jupiter et d'Io et mère de Byzas, ne saurait être retenue, TH. PREGER, 4. Il est à noter que les Byzantins emploient très rarement le terme de Chrysokéras (Χρυσόκερας, Corne d'Or).

Monuments. Une seule église est signalée sous ce nom, celle de Sainte-Mamelchtha, qui est dite πέραν, c'est-à-dire de l'autre côté du golfe, *Syn. CP*, 112. Il en existait bien d'autres le long des deux rives ; on les trouvera sous les noms des divers quartiers baignés par la Corne d'Or.

Site. Il est assez connu pour qu'il soit nécessaire de la préciser. Cf. d'ailleurs, p. 9.

KERATIA (ἡ Κερατία). *Étymologie :* région de la Corne d'Or.

Monument : église Saint-Anthime.

Source : Syn. CP, 9.

Site. Nous n'avons rencontré ce terme de Kératia que dans le Synaxaire. Il est certainement synonyme de région de la Corne d'Or, peut-être même s'appliquait-il surtout à la côte opposée à la ville. Le texte du Synaxaire dit en effet πέραν. On sait par ailleurs que l'église Saint-Anthime était voisine du monastère τῶν Πικριδίου, *Syn. CP*, 924. C'est donc dans les parages de Kâsımpaşa qu'elle se trouvait.

KOSMIDION (τὸ Κοσμίδιον). *Étymologie :* du nom de Cosmas, à cause du célèbre monastère des saints Anargyres Côme et Damien, principal édifice de l'endroit.

Monuments : église et monastère des Saints-Côme et Damien, églises Saint-Théodore et Saint-Thalaleos, proasteion du césar Bardas.

Sources : THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 406 ; *PG*, CIX, 424 B ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 736 ; *PG*, CIX, 885 A ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 310 ; *PG*, CVIII, 1145 A ; PACHYMÈRE, Bonn, I, 475 ; *PG*, CXLIII, 936 A ; BRYENNIOS, Bonn, 115 ; *PG*, CXXVII, 160 B ; MM, II, 37, 512-513 ; *Syn. CP*, 62, 64 ; *Typika*, I, 8 ;

BH, 121, 183 ; H. Delehaye, *Deux typica*, 84, 93, 136-140 ; B. de Khitrowo, 163, 233.

Site. On identifie habituellement le Cosmidion avec le faubourg d'Eyüp, mais il faut probablement restreindre la localisation à la partie méridionale de cette localité. Procope dit en effet que le monastère des Saints-Côme-et-Damien était sur une colline assez escarpée, *De aedif.*, I, 6 ; Bonn, III, 193-194 ; éd. J. Haury, III, 30. Il est impossible aujourd'hui de trouver la moindre trace du célèbre monastère, en sorte que l'on ne peut faire que des conjectures vraisemblables. Au moyen âge, le monastère fut transformé en une véritable forteresse qu'occupèrent les croisés de Godefroy de Bouillon. Le Cosmidion voisinait avec plusieurs autres quartiers, comme τὰ Βραχέος, τὰ Λυμπιδαρίου, τὰ Παυλίνου, qui sont intimement liés au monastère et à l'église. Cf. cartes I, B 1 et VIII.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, II, 2, 4 ; pp. 67, 74 ; Sc. Byzantios, I, 606-610 ; F. W. Unger, 244-245 ; J. P. Richter, 150-154.

KRENIDES (αἱ Κρηνίδες). *Étymologie :* les Sources.

Site. A l'époque byzantine, l'endroit s'appelait αἱ Πηγαί, mot qui a le même sens. Nous en parlons plus loin à Pégées (Πηγαί).

LYMPIDARIOU (τὰ Λυμπιδαρίου). *Éponyme :* un Limpidarios inconnu.

Source : Cantacuzène, I, 27 ; Bonn, I, 134 ; *PG*, CLIII, 205 C.

Site. Cantacuzène dit que c'était près du Kosmidion (ἐγγὺς Κοσμιδίου) et il précise que c'est là que se trouvait l'église des Saints-Côme et Damien. Cf. carte I, C 1.

MARONIOU (τὰ Μαρωνίου). *Éponyme:* probablement le fondateur du monastère de ce nom.

Monument: monastère τῶν Μαρωνίου.

Sources : Mansi, VIII, 882 B, 907 A, 939 B, 1010 C, 1055 D ; E. Schwartz, III, 34, 45, 71, 129, 143, 157, 164, 172.

Site. Les textes disent que ce monastère se trouvait dans le faubourg de Sykae, c'est-à-dire au moderne Galata.

PALAEA PETRA (Παλαιὰ Πέτρα). *Étymologie :* Vieux Rocher.

Monument: peut-être une église de la Théotocos.

Sources : Cédrénus, Bonn, I, 729 ; *PG*, CXXI, 797 B ; Th. Preger, III, 244 ; *Typika*, I, 151, n. 2.

On appelait ainsi la partie du quartier de Pétra situé en dehors des remparts. C'est par là que Justinien II réussit à pénétrer en ville en utilisant une canalisation d'eau (705).

PAULINOU (τὰ Παυλίνου). *Éponyme :* Paulinos, ami d'enfan de Théodose II, qui le fit mettre à mort à la suite d'une crise d jalousie.

Graphies : τὰ Παυλίνου, Παυλίνης.

Monuments : église et monastère des saints Anargyres Côm et Damien.

Sources : Théophane, I, 99, 380 ; Theophan. contin., Bon 59 ; *PG*, CIX, 72 ; Nicéphore, *Epitome*, de Boor, 48 ; *PG*, 949 C ; Cédrénus, Bonn, II, 81 ; *PG*, CXXI, 965 B ; *Syn. C* 791 ; *BH*, 121 ; Th. Preger, III, 261-263 ; *PG*, CLVII, 592-593 *Byz. Ven.*, XXI, 48 C.

Site. Τὰ Παυλίνου n'est pas autre chose que le Cosmidion. C'e en effet Paulinus qui commença dans sa propriété la constructio de l'église des saints Anargyres qui fut plus tard flanquée d'u monastère. C'est du moins ce que dit le pseudo-Codinus. C carte I, B 1.

PEGAE (αἱ Πηγαί). *Étymologie :* les Sources : C'est l'endroi que les anciens appelaient αἱ Κρηνίδες, mot qui a le même sen

Monuments : palais impérial, églises de la Théotocos, de Saint Élie, de Saint-Élisée, de Saint-Nicolas, de Saint-Constantin, de Saints Boris et Gleb, des Quarante-Martyrs.

Sources : *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 721 ; *PG*, XCII, 1009 C Theophan. contin., Bonn, 353, 361, 401, 402, 414 ; *PG*, CIX 353 B, 377 B, 417 D, 420 A, 432 B ; Syméon Magister, Bonn 702, 733 ; *PG*, CIX, 796 A ; Léon le Grammairien, Bonn, 264 270, 306, 307, 317 ; *PG*, CVIII, 1096 D, 1101 D, 1141 A ; Cédrénus Bonn, II, 241 ; *PG*, CXXII, 44 A ; *Syn. CP*, 903 ; *BH*, 80, 107 MM, III, 79 ; Th. Preger, III, 267 ; *PG*, CLVII, 597 B H. Delehaye, *Deux typica*, 84 ; B. de Khitrowo, 107, 108.

Site. Ce quartier a été trop souvent confondu avec celui d Pégé, qui se trouvait à l'ouest de la ville, tandis que Pégées étai très probablement à Kâsımpaşa, qui réalise toutes les condition nécessaires d'identification. Cf. cartes I, F 3 et VIII.

Biblio.: Sc. Byzantios, II, 8 ; Mordtmann, *Esquisse*, nos 71 73, p. 43 ; J. P. Richter, 226, 392.

PERA. *Étymologie*. Ce mot vient du grec πέραν (au delà) qu s'appliquait à la région qui faisait face à la ville, de l'autre côt de la Corne d'Or. Il fut donné par les Occidentaux à la coloni génoise établie là depuis la fin du XIIIe siècle. On disait Péra o Peyre.

Monuments : églises, conventuelles ou non, de Saint-Pau (Arapcami), Saint-François (Yenicami), Saint-Antoine (Kemanke

Mustafapaşacami), Saint-Jean-Baptiste, Saint-Georges, Saints-Pierre-et-Paul, Saint-Michel, Saint-Sébastien, Saint-Clément, Saint-Benoît, Sainte-Marie, Sainte-Claire, Sainte-Catherine, chapelles Sainte-Anne et Saint-Nicolas.

Site. Le nom de Péra s'appliquait uniquement aux quartiers enfermés dans les diverses enceintes de Galata. Le cimetière se trouvait au nord-ouest, au lieu appelé depuis les Petits-Champs (des morts). Sur les hauteurs on rencontrait les « vignes de Péra », où les bourgeois avaient leurs maisons de campagne. Cette région, qui commença à se peupler au XIVe siècle, est devenue le moderne Péra.

PERAEA (ἡ Περαία). *Étymologie:* région située au delà (πέραν) de la Corne d'Or.

Sources: NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 89, 731 ; *PG*, CXXXIX, 397 C, 933 C ; SATHAS, *MB*, VII, 321, 343.

Site. Dans les textes indiqués ci-dessus, le terme s'applique spécialement à la région de Pikridion (ἥτις τοῦ Πικριδίου κατονομάζεται), c'est-à-dire à Kâsimpaşa.

PERITEICHION, PERITEICHISMA (Περιτείχιον, Περιτείχισμα). *Étymologie:* enceinte fortifiée.

Monuments: églises de la Théotocos, des Saints-Pierre et Paul et peut-être de Sainte-Aquiline.

Sources: MALALAS, Bonn, 483 ; *PG*, XCVII, 700 C ; *Syn. CP*, 686, 748, 878 ; *BH*, 105, 113, 120, 210.

Site. M. Gédéon a localisé cette forteresse à l'intérieur même de la ville entre la citerne de Philoxène (auj. Bin-bir-direk) et le forum de Constantin, *BH*, 113, 120. Cette erreur provient du texte fautif qu'il avait entre les mains. Au lieu de ἐν τοῖς Φιλοξένου πλησίον τοῦ φόρου καὶ ἐν τῷ Περιτειχίσματι, il lisait ἐν τοῖς Φιλοξένου πλησίον τοῦ φόρου ἐν τῷ Περιτειχίσματι, cette absence de la conjonction καὶ change complètement le sens de la phrase. Le Periteichion était situé πέραν, dit le Synaxaire, donc certainement au delà de la Corne d'Or. Peut-être faut-il l'identifier avec le château-fort de Galata (cf. Kastellion, pp. 420-421).

PETRA (Citerne dite). *Source:* CINNAMOS, Bonn, 275 ; *PG*, CXXXIII, 644 A.

C'est Manuel Comnène qui construisit cette citerne souterraine dans un fond de vallée située près de la ville. Il se pourrait qu'elle fût dans la région d'Eyüp, mais on ne saurait l'affirmer.

PIKRIDIOU (τὰ Πικριδίου). *Éponyme.* Au dire du pseudo-Codinus, c'est Pikridios chambellan de l'impératrice Irène (797-802). Cette attribution paraît sérieuse car Jean Pikridios fut protospathaire et baïoulos en 790 et 791 ; THÉOPHANE, I, 465, 466.

Monument: monastère τῶν Πικριδίου.

Sources: LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 275 ; *PG*, CVIII, 1108 A ; SATHAS, *MB*, VII, 225 ; THÉODOSE DE MÉLITÈNE, 192 ; *S. Theodosi Studitae Epist.*, II, 12 ; *PG*, XCIX, 1152 B ; NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 87 ; *PG*, CXXXIX, 397 C ; *Syn. CP*, 9 ; *BH*, 139 ; TH. PREGER, III, 265 ; *PG*, CLVII, 96 C. ; *Byz. Ven*, XXI, 50 A.

Site. Le Synaxaire dit simplement que ce quartier était πέραν, c'est-à-dire au delà de la Corne d'Or. On l'a identifié avec Hasköy, ce qui paraît assez vraisemblable, mais il semble que ce devait être dans la partie orientale de ce faubourg, peut-être pas loin de l'arsenal de la Marine. Cf. cartes I, E 2 et VIII.

PTOCHEION (τὸ Πτωχεῖον). *Étymologie:* Asile des pauvres ; même sens que πτωχοτροφεῖον.

Monument: église des Saints-Archippe et Philémon.

Source: Syn. CP, 802, 804.

Site. Le Synaxaire le place ἐν τῇ Ἐλαίᾳ, c'est-à-dire très probablement sur la hauteur de Galata. Cf. Elaea, pp. 416-417.

SYKAE (αἱ Συκαί). *Étymologie :* les Figuiers, sans doute à cause des nombreux figuiers dont l'endroit était planté dans l'antiquité.

Monuments: théâtre, thermes d'Honorius, monastères τῶν Μαρωνίου, de Saint-Samuel, de Saint-Conon, églises des Saints-Macchabées, de Saint-Dométius, de Sainte-Irène, de Sainte-Thècle, de la Théotocos, de Sainte-Pélagie, de Sainte-Maure.

Sources: PROCOPE, *De aedif.*, I, 5 ; Bonn, III, 192 ; éd. J. Haury, III, 28 ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 565, 618, 718 ; *PG*, XCII, 869, 1005 C, 1008 A ; MALALAS, Bonn, 403, 405, 430 ; *PG*, XCVII, 569 A, 577 B, 596 C, 600 AC, 636 B, 688 C, 709 B ; NICÉPHORE, *Epitome*, de Boor, 40 ; *PG*, C, 941 A ; THÉOPHANE, I, 132, 140, 228, 352, 370 ; MANSI, VIII, 882 B ; E. SCHWARTZ, III, 34, 71 ; *Typika*, I, 122 ; *Syn. CP*, 903 ; THÉOPHILE IOANNOU, Μνημεῖα ἁγιολογικά, 437.

Site. Sykae formait la XIIIe région de la ville au Ve siècle. Justinien lui rendit une partie de son importance en réparant son théâtre et ses remparts, et en bâtissant l'église Sainte-Irène. Il l'appela Justinianae ou Justinianopolis, noms qui tombèrent assez vite, surtout le second. Celui de Sykae dura longtemps, mais il finit par être supplanté par celui de Galata. Cf. cartes, I, G 5 et VIII.

Biblio.: P. Gylles, *TC*, IV, 10 ; 219-223 ; Sc. Byzantios, II, 34 ; F. W. Unger, 119-120.

THEODORA (SAINTE-) (ἡ ἁγία Θεοδώρα). *Éponyme :* Le nom venait de l'église Sainte-Théodora qui fut inaugurée en 561, d'après Malalas.

Monuments : palais, église Sainte-Théodora.

Sources : Malalas, Bonn, 492 ; *PG*, XCVII, 712 A ; Theophan. contin., Bonn, 402 ; *PG*, CIX, 420 C ; Syméon Magister, Bonn, 732 ; *PG*, CIX, 796 B ; Léon le Grammairien, Bonn, 307 ; *PG*, CVIII, 1141 B ; Georges Moine, Bonn, 895 ; *PG*, CIX, 956 C ; *Syn. CP*, 57, 64.

Site. Malalas signale l'église « près du pont » (πλησίον τῆς γεφύρης) ; de leur côté, les chroniqueurs, racontant une invasion des Bulgares en juin 922, disent que le palais de Sainte-Théodora était sur le bord de la mer ; enfin le Synaxaire, plus précis, dit que l'église était près du pont de Justinien, ce qui lève tous les doutes. Sainte-Théodora était donc au fond de la Corne d'Or, près de l'embouchure du Barbyzès. Cf. aux ponts, pp. 231-232 et carte VIII.

TRYPETOS LITHOS (ὁ Τρυπητὸς Λίθος). *Étymologie :* Pierre percée.

Sources : Nicétas Choniatès, Bonn, 719, 743 ; *PG*, CXXXIX, 925 A, 944 B ; Sathas, *MB*, VII, 435, 443.

Site. Cet endroit se trouvait au fond de la Corne d'Or. En 1204, les croisés, venant prendre position contre la ville en contournant le golfe, éprouvèrent une faible opposition de la part des Byzantins au pont et au Trypetos Lithos. Le pont était à l'embouchure du Barbyzès (Kâğıthanesu), mais le Trypetos Lithos devait être beaucoup plus bas. On voit en effet Murzuphle, voulant essayer une résistance sérieuse contre les occidentaux, les attaquer au Trypetos Lithos. Or les croisés étaient établis au Cosmidion. Il semblerait donc que ce lieu fût entre le Cosmidion et les remparts de la ville. On ne saurait toutefois rien affirmer de certain.

IV. — Bosphore (rive européenne)

ANAPLOUS (ὁ Ἀνάπλους). *Étymologie.* Ce mot avait trois sens chez les Byzantins : montée du Bosphore, rive européenne de ce détroit, localité de cette rive. C'est dans ce dernier sens que nous le prenons ici.

Monument : église Saint-Michel.

Sources: Socrate, *PG*, LXVII, 940 B-941 C ; Sozomèn *PG*, LXVII, 1564 A ; Théodore Lecteur, *PG*, LXXXVI, 173 Malalas, Bonn, 403 ; *PG*, XCVII, 596 C ; Théophane, I, 2 78, 114, 133 ; Georges Moine, de Boor, II, 619, 623 ; *Syn. Cl* 20, 299, 324, 417, 844 ; *BH*, 63, 96, 117 ; *Typika*, I, 30, 96 Th. Preger, 10, 18 ; III, 265, 266 ; *PG*, CLVII, 441 A, 597 A.

Site. Le P. J. Pargoire a établi de façon à peu près certai que la localité d'Anaplous comprenait à la fois Akıntıburnu Arnavutköy. Cf. carte XI.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, II, 10 ; 99-101 ; J. Pargoire, *Anap et Sosthène*, *BIRC*, III, 1898, 60-80.

ARGYROPOLIS (ἡ Ἀργυρόπολις). *Étymologie :* Ville l'Argent, peut-être parce qu'elle faisait face à Chrysopolis (Vil de l'Or).

Monument: église des Saints-Adrien et Nathalie.

Sources: Nicéphore Calliste, *PG*, CXLVI, 1133 D CLXVII, 449 CD ; Sathas, *MB*, VII, 48 ; *Acta SS.*, sept. II 215 AB, 230 B ; Socrate, VII, 25 ; *PG*, LXVII, 796 AB ; *Sy CP*, 177, 785, 926 ; A. Pap.-Ker., *Varia*, 45.

Site. Sc. Byzantios plaçait Argyropolis à Fındıklı, mais c considère aujourd'hui que ce faubourg se trouvait plus sûremer à Tophane. Cf. carte XI.

Biblio.: Sc. Byzantios, II, 84.

ARSABEROU (τὰ Ἀρσαβήρου). *Éponyme:* Arsaber, frère d patriarche Jean Lécanomante (837-843).

Source: Cédrénus, Bonn, II, 146 ; *PG*, CXXI, 1029 B.

Site. Cédrénus dit que c'était près du monastère de Saint-Phoca (ἔγγιστα τῆς μονῆς τοῦ ἁγίου Φωκᾶ), c'est-à-dire dans la régio d'Ortaköy (cf. Saint-Phocas, pp. 434-435), Arsaber s'y était fa construire un palais luxueux avec portiques, bain, etc.

ASOMATOS (ὁ Ἀσώματος). *Étymologie:* Incorporel, terme q désigne les anges dans l'Église grecque.

Sources: Phrantzès, Bonn, 233, 275 ; *PG*, CLVI, 832 A 868 A ; Sathas, *MB*, VII, 566.

Site. Ce nom fut donné sur le tard au Michaelion ou église Sain Michel d'Anaplous, comme on le voit par l'"Ἔκθεσις χρονικὴ d Sathas et Phrantzès. P. Gylles trouva encore le nom en usage ve 1540. Cf. carte XI.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, II, 10 ; 99.

BASILISKOU (οἶκος Βασιλίσκου). *Éponyme:* d'après les patriographes, un certain Basiliscos, qui vivait sous Numérien.

Sources: Th. Preger, 33 ; I, 162.

Site. Ce Basiliscos aurait construit sa maison à Saint-Mamas du Bosphore et auprès d'un très grand temple de Zeus ; Zénon aurait détruit les deux édifices la deuxième année de son règne. Cf. Saint-Mamas, pp. 431-432.

BASILISKOU (κατὰ Βασιλίσκου). *Éponyme* inconnu, peut-être l'empereur éphémère du v[e] siècle (475-477).

Monument: martyrion.

Source: H. Delehaye, *Les saints stylites*, 13.

Site. La Vie de saint Daniel le Stylite dit que c'était près du Sosthenion, c'est-à-dire au moderne Istinye. Cf. Sosthenion, p. 436.

BYTHARION (τὸ Βυθάριον). *Étymologie :* Profondeur, peut-être par allusion à la profondeur de la mer en cet endroit.

Graphies: Βυθάριον, Βυθάριν, Βυθάρια.

Sources: Évagre, III, 43 ; *PG*, LXXXVI, 2696 B ; Malalas, Bonn, 405 ; *PG*, XCVII, 600 A ; Nicéphore Calliste, XVI, 38 ; *PG*, CXLVII, 201 B.

Site. L'endroit est connu par la bataille navale où la flotte du général Vitalien, révolté contre Anastase, fut battue par celle de Marius. Le combat eut lieu en face de l'église Sainte-Thècle de Sykae, disent les auteurs qui le racontent. C'est donc probablement à la hauteur de Tophane. Sc. Byzantios plaçait Bytharion entre Ortaköy et Kuruçeşme, ce qui est manifestement trop loin de Sykae. Cf. carte XI.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, II, 9 ; 97-98 ; Sc. Byzantios, II, 105.

CHALLAE (αἱ Χαλλαί). *Étymologie :* Échelles. Le mot est probablement pour Σκάλλαι.

Graphies: Χαλαί, Χάλλαι, Χάλδαι, Χηλαί (forme antique du mot).

Monuments: église Saint-Michel, peut-être église Saint-Gabriel.

Sources: *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 722, 723 ; *PG*, XCII, 1012 C, 1013 B ; *Syn. CP*, 846 ; *BH*, 139, 188.

Site. P. Gylles a localisé ce quartier à Bebek, et le P. J. Pargoire, qui a étudié de très près la question d'Anaplous, est du même avis. Cf. carte XI.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, I, 10 ; 107-108 ; J. Pargoire, *Anaple et Sosthène*, *BIRC*, III, 1898, 76.

DAMIANOU (τὰ Δαμιανοῦ). *Éponyme:* Si l'on en croit pseudo-Codinus, ce serait un Slave, du nom de Damien, qui fut parakoimomène sous Théophile et Michel III ; c'est lui qui aurait bâti le monastère de cette localité.

Monuments: villa impériale, monastère τὰ Δαμιανοῦ.

Sources: Theophan. contin., Bonn, 360 ; *PG*, CIX, 377 A ; Syméon Magister, Bonn, 702 ; *PG*, CIX, 764 B ; Léon le Grammairien, Bonn, 269 ; *PG*, CVIII, 1101 C ; Théodose de Mélitène, 178 ; Th. Preger, III, 266 ; *PG*, CLVII, 597 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 51 CD.

Site. Les chroniqueurs ne donnent aucune indication sur l'emplacement du quartier dit τὰ Δαμιανοῦ, mais il ressort de leur récit (séjour de Léon le Sage et de sa maîtresse Zoé) qu'il se trouvait sur la côte européenne du Bosphore. Les patriographes l'y mettent sans conteste, mais avec une variante. L'anonyme de Banduri le place entre Saint-Phocas et Anaplous, tandis que le pseudo-Codinus, qui parle d'Anaplous avant de venir à Saint-Phocas, semble dire que τὰ Δαμιανοῦ se trouvait entre ce dernier quartier et Saint-Taraise. C'est probablement à Saint-Phocas (auj. Ortaköy) qu'il faut chercher l'emplacement de τὰ Δαμιανοῦ. Cf. carte XI.

Biblio.: Ducange, IV, viii, 23.

DIPLOKIONION (τὸ Διπλοκιώνιον). *Étymologie :* Double Colonne, à cause de deux colonnes jumelées qui se trouvaient en cet endroit. Ce monument tomba lors d'un tremblement de terre en septembre 1509, Γρηγόριος ὁ Παλαμᾶς, 1917, 419.

Sources: Nicétas Choniatès, Bonn, 595 ; *PG*, CXXXIX, 917 B ; Sathas, *MB*, VII, 413, 431, 434 ; Ephrem, v. 6269.

Site. On a identifié le Diplokionion avec le moderne Beşiktaş, dont le nom turc a presque le même sens (pierre en berceau). Cf. carte XI.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, I, 7 ; 88 ; Sc. Byzantios, II, 93.

EUDOXIOU (τὰ Εὐδοξίου). *Éponyme* inconnu.

Monument: église Saint-Clément.

Sources: *Syn. CP*, 417, 418 ; *BH*, 63.

Site. Le Synaxaire dit que c'était au delà d'Anaplous (ἐπέκεινα τοῦ Ἀνάπλου), c'est-à-dire au delà du moderne Bebek, mais sans qu'on puisse préciser davantage.

HESTIAE (αἱ Ἑστίαι). *Étymologie:* les Foyers.

Monument: église Saint-Michel.

Sources: Sozomène, II, 3 ; *PG*, LXVII, 940-941 ; Ch. Müller, *Fragmenta*, IV, 150, 619 ; Th. Preger, 10 ; *PG*, CLVII, 441 B.

Site. Cette église Saint-Michel est plus connue sous le nom de Michaelion d'Anaplous. Hestiae est le nom ancien de l'endroit, d'après Sozomène.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, II, 10; III, 9; 99-104, 239; Sc. Byzantios, II, 116 ; J. Pargoire, *Anaple et Sosthène*, *BIRC*, III, 1898, 77. Cf. carte XI.

KALOS AGROS (ὁ Καλὸς Ἀγρὸς). *Étymologie:* Belle Campagne, nom certainement donné à cause de la beauté du lieu.

Monument: monastère de Saint-Jean-Baptiste.

Sources: Nicéphore, *Epitome*, de Boor, 54 ; *PG*, C, 960 B ; Cédrénus, Bonn, I, 789 ; *PG*, CXXI, 865 B ; *Acta SS.*, jun. VII, 349 C ; Morcelli, *Kalendarium*, II, 214 ; Mansi, VIII, 990 D, 1011 D ; E. Schwartz, III, 35, 46.

Site. Ce Kalos Agros n'est autre que la vallée de Büyükdere. Il possédait un port, d'après le patriarche Nicéphore et Cédrénus. Cf. carte XI.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, II, 17 ; 141-143 ; Sc. Byzantios, II, 157-158 ; R. Janin, *Les églises du Prodrome à Constantinople*, *EO*, XXXVII, 1938, 348-349.

KATABOLOS (ὁ Καταβολος). *Étymologie:* Descente.

Monuments: église et monastère de Saint-Zacharie.

Sources: *Syn. CP*, 63-64 ; *Typika*, I, 3 ; A. Pap.-Ker., *Varia*, 119 ; H. Delehaye, *Les saints stylites*, 63.

Site. Cette localité se trouvait probablement dans les parages de Sosthenion, d'après la Vie de saint Daniel le Stylite publiée par le P. H. Delehaye.

KATASKEPE (ἡ Κατασκέπη). *Étymologie:* Vigie, sentinelle.

Monument: monastère Saint-Michel.

Sources: Nicétas Choniatès, Bonn, 270-272 ; *PG*, CXXXIX, 556-557 ; Ephrem, vv. 4691-4701 ; *BH*, 187.

Site. C'était au sommet do Bosphore, soit à Yenimahale, soit à Rumelikavak. Cf. carte XI.

Biblio.: Sc. Byzantios, II, 175, 177 ; R. Janin, *Les sanctuaires byzantins de saint Michel*, *EO*, XXXIII, 1934, 46-47.

KIONIA (Κιώνια). *Étymologie:* les Colonnes.

Sources: Nicétas Choniatès, Bonn, 451 ; *PG*, CXXXIX, 705 C ; Sathas, *MB*, VII, 357, 368.

Site. L'anonyme de Sathas dit que c'était sur le bord de la mer. C'est là qu'on amena en 1183 les chevaux d'Andronic Comnène à qui on avait fait traverser le Bosphore. Peut-être faut-il identifier cet endroit avec le Diplokionion.

KLEIDION (τὸ Κλειδίον). *Étymologie:* Clé.

Sources: Théophane, I, 396 ; Syméon Magister, Bonn, 647, 649 ; *PG*, CIX, 708 D ; Léon le Grammairien, Bonn, 228 ; *PG*, CVIII, 1061 A. Georges Moine, Bonn, 810 ; *PG*, CIX, 872 C.

Site. On le place habituellement à Defterburnu, opinion qui paraît assez probable. Cf. carte XI.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, II, 9; 96; Sc. Byzantios, II, 105.

LITHOSTROTOS (ὁ Λιθόστρωτος). *Étymologie:* endroit pavé en pierres.

Monuments: monastère de la Théotocos, églises Saint-Michel et Saint-Pionios.

Sources: Mansi, VIII, 882 C, 910 C, 930 D, 991 B, 1014 B, 1055 B ; E. Schwartz, III, 36, 47, 70, 129, 144, 158, 164, 173 ; *Syn. CP*, 97, 530 ; *BH*, 82.

Site. Le Synaxaire dit simplement que le Lithostrotos était πέραν, c'est-à-dire au delà de la Corne d'Or. Cependant un texte précise qu'il se trouvait près du nouveau portique (πλησίον τοῦ νέου ἐμβόλου). Il s'agit très probablement du « nouveau portique » de Saint-Mamas (cf. aux portiques, pp. 93-94). L'existence à Saint-Mamas d'un pont de douze arches laisse supposer que le terrain était marécageux, ce qui expliquerait ainsi la présence d'une route pavée en grosses pierres. Cf. Saint-Mamas, pp. 431-432).

LOURDE (ἡ Λουρδῆ). *Étymologie* inconnue.

Monument: église Saint-Phocas.

Source: *Syn. CP*, 802.

Site. Comme on ne connaît qu'une seule église Saint-Phocas à Constantinople et dans sa banlieue, comme elle était située dans le Bosphore, probablement au moderne Ortaköy, c'est peut-être là que se trouvait Lourdè. Il est possible toutefois qu'il y eût ailleurs une autre église Saint-Phocas qui est restée inconnue jusqu'à présent.

MAMAS (SAINT-) (ὁ Ἅγιος Μαμᾶς). *Étymologie.* Le nom de la localité vient de l'église Saint-Mamas qui s'y trouvait.

Monuments: palais, hippodrome, portique, port, pont, église Saint-Mamas.

Sources: Théophane, I, 384, 419, 432, 434, 470, 471, 486, 503 ; Theophan. contin., Bonn, 197, 210, 241, 243, 254 ; *PG*, CIX, 225 A, 256 D, 269 D ; Syméon Magister, Bonn, 610, 614,

680, 681, 686 ; *PG*, CIX, 676 B, 741 D, 744 A, 748 B ; Léon le Grammairien, Bonn, 187, 208, 242, 248, 252 ; *PG*, CVIII, 1020 B, 1040 A, 1064 B, 1073 D, 1080 D, 1082 B, 1085 A ; Cédrénus, Bonn, II, 25 ; *PG*, CXXI, 1060 ABC ; *Syn. CP*, 151, 152, 801 ; *Typika*, I, 68 ; Th. Preger, I, 161 ; *PG*, CLVII, 597 A, 604 C ; *Byz. Ven.*, XXI, 75 CD.

Site. P. Gylles a commis l'erreur de localiser Saint-Mamas sur la Corne d'Or à cause du pont de douze arches qu'il confondait avec celui de Saint-Callinique. Depuis lors on l'a suivi aveuglément. Les uns plaçaient Saint-Mamas du côté d'Eyüp, les autres, en face, dans la région de Sütlüce. A. Paspati prétendit même que Saint-Mamas et son pont se trouvaient au delà de l'Hebdomon (Bakırköy), à l'endroit dit Aymama (Saint-Mamas), Θρᾳκικὰ προάστεια τοῦ Βυζαντίου dans ΕΦΣ, XII, 41. Le P. J. Pargoire a rétabli le véritable site de Saint-Mamas, qui est celui de Beşiktaş sur le Bosphore. Cf. carte XI.

Biblio.: P. Gylles, *TC*, IV, 6 ; 205-207 ; Sc. Byzantios, II, 8 ; A. Paspati, Θρᾳκικὰ προάστεια τοῦ Βυζαντίου, ΕΦΣ, XII, 1877-1878, 41 ; J. P. Richter, 389-391 ; J. Pargoire, *Les Saint-Mamas de Constantinople*, *BIRC*, IX, 1904, 261-316 ; du même une étude plus succincte, *Saint-Mamas, le quartier russe de Constantinople*, *EO*, XI, 1908, 203-210.

MAURA (ἡ Μαῦρα). *Étymologie:* Maura, du nom de l'église Sainte-Maure que Constantin V désaffecta et qu'il appela Maura.

Sources: Vita s. Stephani Junioris, *PG*, C, 1169 D ; Georges Moine, de Boor, II, 752 ; *Syn. CP*, 652 ; *BH*, 98.

Site. Le Synaxaire dit que l'église Sainte-Maure était πέραν ἐν Ἰουστινιαναῖς, donc au moderne Galata.

MAUROS MOLOS (ὁ Μαῦρος Μῶλος). *Étymologie:* Môle noir.

Monument: monastère de la Théotocos.

Source: M. Gédéon, Ἐκκλησίαι βυζαντιναὶ ἐξακριβουμέναι, Constantinople, 1900, 113-117.

Site. Probablement à Karataş, près de Rumelikavak. Cf. carte XI.

Biblio.: P. Gylles, II, 19 ; 149 ; Sc. Byzantios, II, 175-177 ; B. A. Mystakidès, Ἡ Παναγία ἡ Μαυρομολίτισσα ἐν τῷ Ἄνω Βοσπόρῳ, Νέος Ποιμήν, V, 1923, 11-16.

MIKRON BATHY (τὸ Μικρὸν Βαθύ). *Étymologie:* Petit Bas-fond.

Monument: monastère de Saint-Jean-Baptiste.

Sources: Mansi, VIII, 907 E, 991 A, 1011 E ; E. Schwartz, III, 146 ; *BH*, 52.

Site. C'était sans doute dans le voisinage du monastère de Saint-Daniel, près de Sosthenion. En effet l'higoumène de Saint-Daniel gouvernait deux autres monastères, l'un situé près de la colonne, l'autre sous le vocable du Précurseur, E. Schwartz, III, 36. Il ne manque pas de vallées dans les parages de Sosthenion pour justifier le nom de Μικρὸν Βαθύ. M. Gédéon n'en a pas moins pensé que le monastère de Saint-Jean-Baptiste ἐν τῷ Μικρῷ Βαθεῖ se trouvait en ville, *BH*, 52, mais cette opinion ne saurait être soutenue.

NEAPOLIS (ἡ Νεάπολις). *Étymologie:* Nouvelle Ville.

Monuments: monastère de Saint-Philippe, orphelinat, asile des pauvres.

Sources: Mansi, VIII, 882 D, 910 C, 930 D ; E. Schwartz, III, 129, 145, 158, 165, 172 ; Ephrem, vv. 9749, 9836.

Site. Il ne faut pas confondre cette Néapolis avec celle qui se trouvait de l'autre côté du Bosphore (cf. inferius). C'est le moderne Yeniköy, dont le nom turc a presque le même sens (Nouveau Village). La preuve qu'il faut chercher cette Néapolis sur la côte européenne du Bosphore, c'est que le monastère Saint-Philippe, dont il est question au concile de 536, appartenait sûrement au diocèse de Constantinople, puisque ceux du diocèse de Chalcédoine y sont énumérés à part. Cf. carte XI.

OCHEIAE (αἱ Ὀχεῖαι). *Étymologie:* Courses de chevaux.

Sources: Syn. CP, 661 ; *Typika*, I, 68.

Monument: église Saint-Mamas.

Site. Il s'agit très probablement du quartier Saint-Mamas, dont l'hippodrome peut fort bien avoir donné le nom d'Ocheiae. Le Typicon de Sainte-Sophie dit Αἰνοχίαις, mais il faut certainement rétablir ἐν Ὀχείαις, comme le fait celui de Sirmond.

PAGIDION (τὸ Παγίδιον). *Étymologie:* Piège ?

Monument: église de la Théotocos.

Source: Syn. CP, 844.

Site. Le Synaxaire dit qu'il était πέραν, c'est-à-dire au delà de la Corne d'Or, mais il précise que c'était près du « nouveau portique ». Celui-ci est très probablement celui de Saint-Mamas dont nous avons déjà parlé à propos du Lithostrotos.

PEGADION (τὸ Πηγάδιον) *Étymologie:* Puits.

Monument: église de la Théotocos.

Source: Syn. CP, 735.

Site. Le Synaxaire précise que l'église de la Théotocos se trouvait à Sosthenion, donc au moderne Istinye.

PHIDALIA (ἡ Φιδάλια). *Éponyme :* probablement la femme de Byzas.

Source : Nicéphore, *Epitome*, de Boor, 26 ; *PG*, C, 920 A.

Site. C'est l'endroit où Héraclius arriva à cheval lors de sa dernière traversée du Bosphore ; les anciens l'appelaient Gynecopolis. C'était dans la baie de Bebek, probablement sur la rive nord, à moins que ce ne fût la baie de Baltalimam.

Biblio. : P. Gylles, *BT*, II, 13 ; 121, 125.

PHILEMPOROS (ὁ Φιλέμπορος). *Étymologie :* Ami des marchands ou du commerce.

Monument : église Saint-Michel.

Sources : H. Delehaye, *Les saints stylites*, 14 ; *BH*, 199.

Site. Philemporos est certainement un des noms de la localité où se trouvait le Michaelion d'Anaplous. Il doit sans doute son nom au port que Justinien établit près de l'église de l'archange.

Biblio. : J. Pargoire, « *Anaple et Sosthène* », *BIRC*, III, 1898, 79.

PHOCAS (SAINT-) (ὁ Ἅγιος Φωκᾶς). *Étymologie.* Ce nom vient du monastère de Saint-Phocas établi dans la localité.

Monuments : monastère Saint-Phocas ; dans le voisinage, église des Saintes-Capitoline et Erocis.

Sources : Theophan. contin., Bonn, 156, 340 ; *PG*, CIX, 172 A, 356 D ; Léon le Grammairien, Bonn, 146 ; Cédrénus, II, 341 ; *PG*, CXXXII, 44 A ; *Encomion in Gregorium Palamam*, *PG*, CLI, 557 B ; Pachymère, Bonn, II, 596 A ; *Alexiade*, VIII, 9 ; X, 9 ; Sathas, *MB*, VII, 566 ; *Acta SS.*, sept. VI, 294 F, 297 F, Mansi, VIII, 882 A, 906 D, 930 B, 987 B, 1010 B, 1054 C ; E. Schwartz, III, 33, 45, 69, 128, 142, 156, 163, 172 ; Zachariä, *JGR*, I, 44 ; *Vita Euthymii*, de Boor, 56 ; B. de Khitrowo, 109 ; *Syn. CP*, 169, 829 ; *BH*, 171 ; Th. Preger, III, 267 ; *PG*, CLVII, 597 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 11 B.

Site. Tous les auteurs byzantins s'accordent à placer Saint-Phocas sur la côte européenne du Bosphore, mais il y a des divergences entre les patriographes. Tandis que le pseudo-Codinus en parle entre τὰ Δαμιανοῦ et Sosthenion, après avoir cité Anaplous, Saint-Mamas et Saint-Taraise, l'anonyme de Banduri le situe entre Saint-Mamas et les Ζευκτὰ Κιόνια, c'est-à-dire le Diplokionion, avant τὰ Δαμιανοῦ et Anaplous. D'après lui, il faudrait donc localiser Saint-Phocas peu après Beşiktaş. C'est probablement lui qui a raison, car P. Gylles trouva encore le vocable usité à Ortaköy, vers 1540 ; il y signale un petit port et dit que la vallée est plus

fertile que celle du Diplokionion. L'église grecque d'Ortaköy es encore dédiée à saint Phocas et l'on sait que les Grecs ont généra lement conservé la tradition des sanctuaires byzantins. Un bo juge comme le P. J. Pargoire n'a pas fait difficulté pour accepte cette hypothèse. Cf. carte XI.

Biblio. : P. Gylles, *BT*, II, 8 ; 95 ; Sc. Byzantios, II, 101-102 J. P. Richter, 226-227 ; J. Pargoire, *Les Saints-Mamas d Constantinople*, *BIRC*, IX, 1904, 273.

PHONEUS (ὁ Φωνεύς). *Étymologie :* Criard, peut-être pa allusion à la violence du courant du Bosphore en cet endroit.

Graphies : Φωνεύς, Φωνέας, Φονέας.

Monument : monastère de même nom.

Sources : Sathas, *MB*, VII, 566 ; *Syn. CP*, 733 ; *BH*, 111.

Site. Ce quartier se trouvait sans aucun doute à l'emplacemen de l'actuel Rumelihisar. L'anonyme de Sathas dit en effet qu Mahomet II construisit sa forteresse au lieu dit Phoneus (εἰ τόπον λεγόμενον Φονέαν). Cf. carte XI.

PROMOTOU (τὰ Προμότου). *Éponyme :* Promotus, consu en 389.

Graphies : Προμότου, Προμώτου, Προμούντων, Προμήτου.

Monuments : église et monastère Saint-Michel.

Sources : Chron, Pasch., Bonn, I, 713 ; *PG*, XCII, 1001 A Syméon Magister, Bonn, 668 ; *PG*, CIX, 729 B ; Mansi, VIII 882 A, 906 B, 930 B, 987 BC, 1010 C ; E. Schwartz, III, 34, 45 128, 142, 157, 164, 172 ; Zachariä, *JGR*, I, 240, 241 ; *De cer.*, I 42 ; Bonn, 649 ; *PG*, CXII, 1209 A.

Site. C'est très probablement Arnavutköy. Il est à peu prè certain en effet que le monastère de Saint-Michel doit être identifi avec le Michaelion d'Anaplous.

Biblio. : J. Pargoire, *A propos de Boradion*, *BZ*, XII, 190 481-483.

PSICHA (τὰ Ψίχα). *Étymologie :* les Miettes ?

Monument : monastère de la Théotocos.

Sources : Theophan. contin., Bonn, 151 ; *PG*, CIX, 165 C Syméon Magister, Bonn, 614, 649, 655 ; *PG*, CIX, 709 C, 805 D *Vita s. Joannis Psichaitis*, éd. van den Ven, 11 ; *Le Muséon*, II 9, n. 1, 21 C.

Site. Ce lieu est connu comme l'endroit où le patriarcl Jean Lécanomante (837-843) avait sa maison de campagne da

laquelle il se livrait à des pratiques scandaleuses, au dire des chroniqueurs. C'était dans la région de Saint-Phocas (Ortaköy).

ROMANOU (τὰ Ῥωμανοῦ). *Éponyme:* sans doute quelque Romanos inconnu.

Monument: monastère des Ibères.

Source: *An. Bol.*, XXXII, 264.

Site. D'après ce texte, τὰ Ῥωμανοῦ était à l'intérieur des terres, aux environs de Sosthenion.

Biblio.: R. Janin, *Les monastères nationaux et provinciaux à Byzance*, *EO*, XXXII, 1933, 436-437.

SKALLAE (αἱ Σκάλλαι). *Étymologie:* les Échelles. Ce mot est peut-être une déformation de Χάλλαι, ainsi que le pensait déjà P. Gylles.

Monument: église Saint-Michel.

Source: *BH*, 139, 188.

Site. A Bebek. Cf. Challae, p. 428.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, II, 10; 107-108; Sc. Byzantios, II, 151.

SOSTHENION (τὸ Σωσθένιον). *Étymologie.* Ce mot est la transformation byzantine du Lasthenion (Λασθένιον) ou Leosthenion (Λεωσθένιον) des anciens, de Léosthénès, nom qui aurait été celui d'un colon venu de Mégare avec Byzas.

Monuments: monastères de Saint-Michel et de Saint-Daniel, église de la Théotocos.

Sources: Sozomène, II, 3 ; *PG*, LXVII, 940 B ; Malalas, Bonn, 78-79, 403, 405 ; *PG*, XCVII, 160 BC, 596 C, 600 B ; Théophane, I, 396 ; Nicéphore, *Epitome*, de Boor, 54 ; *PG*, C, 960 A ; Cédrénus, Bonn, II, 241 ; *PG*, CXXII, 44 A ; *Alexiade*, VIII, 9 ; Nicéphore Calliste, *PG*, CXLV, 1328 ; Sathas, *MB*, VII, 373 ; *MM*, I, 168 ; H. Delehaye, *Les saints stylites*, 197 ; *Syn. CP*, 263, 736, 738, 743, 902 ; *Typika*, I, 80 ; *BH*, 112, 187, 210, 321 ; Ch. Müller, *Fragmenta*, IV, 548 ; Th. Preger, 18 en note ; III, 267 ; *PG*, CLVII, 597 A ; *Anthologie Palatine*, éd. F. Dübner, II, 586, 596-606.

Site. Sosthenion est le moderne Sténia (turc Istinye), dont le nom n'est qu'une déformation du terme byzantin. Cf. carte XI.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, II, 14 ; 125-130 ; Sc. Byzantios, II, 141-143 ; J. P. Richter, 129, 131 ; J. Pargoire, *Anaple et Sosthène*, *BIRC*, III, 1898, 82-97 ; R. Janin, *Les sanctuaires byzantins de saint Michel*, *EO*, XXXIII, 1934, 43-46.

STAURIA (τὰ Σταυρία). *Étymologie:* Carrefours.

Source: H. Delehaye, *Les saints stylites*, 14, 26, 117.

Site. D'après les différentes Vies de saint Daniel le Stylite, l'endroit doit être cherché dans les environs d'Anaplous.

STENON (τὸ Στενὸν). *Étymologie:* Détroit. C'est le nom que les Byzantins donnaient habituellement au Bosphore.

STYLOS (ὁ Στύλος). *Étymologie:* Colonne. On appelait ainsi la colonne qu'avait illustrée pendant plus de quarante ans saint Daniel le Stylite.

Monuments: monastère Saint-Daniel ἐν τῷ Στύλῳ ; près de là monastère Saint-André.

Sources: Mansi, VIII, 882 B, 907 E, 930 C, 991 A, 1011 C, 1054 CD ; E. Schwartz, III, 36, 47, 69, 143, 144, 157, 164, 173 ; B. de Khitrowo, 109 ; *Syn. CP*, 736, 739.

Site. C'est près de Sosthenion que se dressait la colonne de saint Daniel. Cf. Sosthenion.

TARAISE (SAINT-) (ὁ Ἅγιος Ταράσιος). *Éponyme.* La localité tirait son nom du monastère que construisit le patriarche Taraise dans sa propriété (IX[e] s.).

Monument: monastère Saint-Taraise.

Sources: Théophane, I, 500 ; Theophan. contin., Bonn, 375 ; *PG*, CIX, 392 C ; Syméon Magister, Bonn, 712 ; *PG*, CIX, 773 B ; Léon le Grammairien, Bonn, 283 ; *PG*, CVIII, 1116 D ; Théodose de Mélitène, 198 ; Georges Moine, Bonn, 869 ; *PG*, CIX, 929 C ; Cédrénus, Bonn, II, 279, 589 ; *PG*, CXXI, 1160 C ; CXXII, 320 D ; Zonaras, XVII, 26 ; *Vita s. Tarasii*, éd. Heikel, 403, 421 ; B. de Khitrowo, 109, 122 ; Th. Preger, III, 266, 312 ; *PG*, CLVII, 597 A ; *Byz. Ven.*, XXI, 51 D.

Site. Le Synaxaire semble placer cette localité au sommet ou même au delà du Bosphore (πέραν τοῦ Βοσπόρου) ; Théophane dit simplement : dans le Bosphore (ἐν τῷ στενῷ τοῦ Βοσπόρου). Les chroniqueurs sont encore plus imprécis. Quant aux patriographes, ils ne s'accordent pas. Le pseudo-Codinus en parle entre Saint-Mamas (Beşiktaş) et Saint-Phocas (Ortaköy), tandis que l'anonyme de Banduri indique Saint-Taraise entre Anaplous et Sosthenion. Les auteurs modernes ne s'entendent pas davantage. M. Gédéon se contente de dire que cette localité se trouvait dans le Bosphore, *BH*, 78 ; Sc. Byzantios, écartant l'opinion commune qui la met au cap Defterdarburnu, au delà d'Ortaköy, prétend qu'il faut chercher son emplacement bien plus haut sur le Bosphore, à Karybce, II, 106, 180.

Cette opinion n'est pas recevable à cause d'un fait historique rapporté par Cédrénus. En 1048, des Petchenègues, au service de l'empire et que l'on envoyait en Ibérie, se mutinent à Damatrys, reviennent sur leurs pas, traversent le Bosphore à la nage de leurs chevaux et abordent à Saint-Taraise. Or, de Damatrys (auj. Samandra) le chemin le plus direct pour atteindre le Bosphore est certainement celui qui conduit à Chrysopolis (Scutari). C'est sans doute un peu plus haut, probablement à l'endroit où le Bosphore est le moins large, qu'ils ont dû le franchir. Ils ne pouvaient aboutir à Karybce sinon en partant du sommet du Bosphore, car le courant les aurait sûrement déportés. Il n'y a donc pas lieu de modifier l'opinion commune. Saint-Taraise se trouvait probablement dans les parages d'Ortaköy. Notons cependant qu'Antoine de Novgorod semble placer cette localité près du monastère des Ibères (τῶν Ῥωμανοῦ) (cf. Romanou, p. 436), qui était à l'intérieur des terres du côté de Sosthenion. Il est vrai qu'Antoine de Novgorod n'offre pas beaucoup de précision. Cf. carte XI.

Biblio.: R. Janin, *Quelques quartiers mal connus*, *Mémorial Louis Petit*, 1948, 231-232 ; Sc. Byzantios, II, 203.

THEODORE (SAINT-) (λόφος τοῦ ἁγίου Θεοδώρου). Cette colline dominait Galata. Mahomet II y avait installé des machines de guerre qui faisaient pleuvoir des projectiles sur le port au siège de 1453.

Source: Phrantzès, Bonn, 259 ; *PG*, CLVI, 854 A.

Site. Il est probable qu'il faut identifier cette colline avec celle où se trouve aujourd'hui la place du Tunnel. En tout cas elle devait son nom au voisinage d'une église ou chapelle dédiée à saint Théodore que l'on ne connaît pas autrement. Cf. carte X.

THERAPEIA (Θεραπεῖα). *Étymologie:* Guérison. Le nom primitif de la localité était Pharmakeus (Φαρμακεύς, l'Empoisonneur). Le patriarche Atticus (406-425), charmé par l'excellence de son climat, l'appela Θεραπεῖα, Guérison.

Monuments: Palais impérial, église Sainte-Euphémie.

Sources: Socrate, VII, 25 ; *PG*, LXVII, 796 A ; Théophane, I, 473 ; Georges Moine, de Boor, II, 771 ; Nicéphore Calliste, VII, 50 ; *PG*, CXLVI, 1328 B ; Cantacuzène, Bonn, III, 224 ; *PG*, CLIV, 237 A.

Site. Le nom de la localité n'a pas varié avec les siècles. C'est Thérapia (turc Tarabya), toujours fréquenté par les habitants de Constantinople qui viennent y chercher la fraîcheur pendant l'été. Les ambassades étrangères y ont des maisons de campagne. Cf. carte XI.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, II, 15 ; 131-136 ; Sc. Byzantios, II, 150.

TRIA STAURIA (τὰ Τρία Σταυρία). *Étymologie:* les Trois Carrefours.

Source: An. Boll., XXXII, 146.

Site. Ce doit être le même endroit que celui qui est dit simplement Stauria, car il figure dans une Vie de saint Daniel le Stylite et il est indiqué comme voisin de Sosthénion.

TZAOUSOU (τὰ Τζαούσου). *Éponyme:* probablement Zaoutsas, un des beaux-pères de Léon le Sage.

Source: Syméon Magister, Bonn, 681 ; *PG*, CIX, 741 D.

Site. Ce proasteion se trouvait sur le Bosphore, près de Saint-Mamas. En effet Symbatios, gendre du césar Bardas, impliqué dans un complot, eut un œil crevé à Saint-Mamas et dut mendier pendant trois jours εἰς τὰ Τζαούσου. Au bout de ce temps, il fut ramené en ville. De ce texte il semble résulter que τὰ Τζαούσου était dans le quartier même de Saint-Mamas ou dans les environs immédiats. C'est donc à Beşiktaş qu'il faut probablement le localiser.

V. — Bosphore (rive asiatique)

AGATHOU (τὰ Ἀγαθοῦ). *Éponyme* inconnu.

Monument: monastère construit par le patriarche saint Nicéphore et qui fut donné au patriarche Euthyme par Léon le Sage.

Sources: Vita Nicephori, *Opuscula historica*, éd. de Boor, 201 ; *PG*, C, 133 A ; *s. Theodori Studitae Epist.*, I, 48 ; *PG*, XCIX, 1073 A ; Theophan. contin., Bonn, 378 ; *PG*, CIX, 396 A ; Syméon Magister, Bonn, 716 ; *PG*, CIX, 777 B ; Léon le Grammairien, Bonn, 286 ; *PG*, CVIII, 1120 A ; Georges Moine, Bonn, III, 871 ; *PG*, CIX, 1164 B ; *Vita Euthymii*, de Boor, 15, 34, 58, 66.

Site. Ce quartier se trouvait au-dessus de Chrysopolis, probablement sur le bord de la mer, en un lieu difficile à préciser.

ANTHEMIOU (τὰ Ἀνθεμίου). *Éponyme :* Anthémius, préfet de la ville en 413, qui construisit le mur théodosien avec Cyrus, ou son petit-fils qui devint empereur d'Occident en 467.

Monument: monastère de Moselé.

Sources: Theophan. contin., Bonn, 109 ; *PG*, CIX, 124 A ; Syméon Magister, Bonn, 684 ; *PG*, CIX, 693 B ; Cédrénus, II,

119 ; *PG*, CXXI, 1001 D ; Zonaras, XV, 27 ; Ephrem, v. 2396 ; *Typika*, I, 675, 676, 699.

Site. Probablement au sud d'Anatolhisar. Cf. carte XI.

Biblio.: S. Boutyras, Βυζαντινῆς τοπογραφίας πάρεργα, Supplément hebdomadaire du *Néologos*, II, 1895, 561-565, 581-585 ; J. Pargoire, *A propos de Boradion*, *BZ*, XII, 1903, 456-458, 473-475 ; J. P. Miliopoulos, Ποῦ ἔκειντο τὰ 'Ανθεμίου καὶ τὰ Βοραΐδίου, *BZ*, XXVI, 1926, 63-77, article sans grande valeur.

ARETAE (αἱ 'Αρεταί). *Étymologie:* les Beautés ?

Site. Cette localité était sise dans la vallée des Eaux-Douces d'Asie (Göksu). Au témoignage de P. Gylles, la rivière de droite s'appelait Aretae. Le nom est devenu Naretz (Pas de Naretz) dans le récit de l'expédition de Boucicaut. Cf. carte XI.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, III, 8; 232; Sc. Byzantios, II, 225.

ARGYRONION (τὸ 'Αργυρώνιον). *Étymologie :* emplète d'argent, suivant Denys de Byzance.

Monument: asile des pauvres construit par Justinien,

Source: De aedif., I, 9 ; Bonn, III, 200 ; éd. J. Haury, III, 37.

Site. Argyronion a été identifié avec Macarburnu. P. Gylles vit encore au pied du promontoire les restes d'un temple ancien, dont les colonnes étaient transportées en ville pour la construction de la mosquée de Suleyman. Cf. carte XI.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, III, 6 ; 213 ; Sc. Byzantios, II, 202.

BEATOU (τὰ Βεάτου). *Éponyme* inconnu.

Monument: église Saint-Jean l'évangéliste.

Source: Syn. CP, 204, 812.

Site. Cette église Saint-Jean est dite ἐν τοῖς Βεάτου πλησίον τῶν 'Ανθεμίου, *Syn. CP*, 204.

On ne saurait dire s'il s'agit du quartier urbain τὰ 'Ανθεμίου (cf. pp. 290-291) ou du proasteion de même nom situé sur la côte asiatique du Bosphore (cf. pp. 439-440). Dans ce dernier cas, il faudrait localiser τὰ Βεάτου aux environs du moderne Kanlica.

Biblio.: J. Pargoire, *A propos de Boradion*, *BZ*, XII, 1903, 471-472.

BORADION (τὸ Βοράδιον). *Éponyme:* probablement Boraïdès, neveu de Justinien, Procope, *De bello Persico*, I, 24 ; Bonn, II, 128 ; éd. J. Haury, I, 133.

Graphies: Βοράδιον, Βοραΐδιον, Βορράδιον, Βορραΐδιον.

Monuments: monastères de la Sainte-Trinité et de Batalas, église Saint-Thomas.

Sources: Chron. Pasch., Bonn, I, 591, 598 ; *PG*, XCII, 816 A ; Ephrem, v. 10191 ; *Viz. Vrem.*, XI, 189, 491, 492.

Site. Dans les environs de Kanlica. Cf. carte XI.

Biblio.: J. Pargoire, *A propos de Boradion*, *BZ*, XII, 1903, 449-454 ; J. P. Miliopoulos, Ποῦ ἔκειντο τὰ 'Ανθεμίου καὶ τὰ Βοραΐδίου, *BZ*, XXVI, 1926, 63-77, article sans grande valeur.

BROCHTHOI (οἱ Βρόχθοι). *Étymologie:* pour προόχθοι, hauteurs escarpées, Procope, *De aedif.*, I, 8 ; Bonn, III, 197 ; éd. J. Haury, III, 33.

Monuments: palais impérial, églises de Saint-Michel et de la Théotocos, monastères de Saint-Thomas et de Saint-Julien.

Sources: Procope, *De aedif.*, I, 8 ; Bonn, III, 197 ; éd. J. Haury, III, 33-34 ; Mansi, VIII, 1015 E, 1018 A ; Ch. Müller, *Fragmenta*, V, 30 ; *An. Bol.*, XV, 417, 418 ; XVI, 46.

Site. Probablement Kandili, peut-être Vaniköy. Cf. carte XI.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, III, 8 ; 234 ; Sc. Byzantios, II, 227 ; J. P. Richter, 170-171 ; J. Pargoire, *A propos de Boradion*, *BZ*, XII, 1903, 458, 478-481.

CHRYSOKERAMOS (ὁ Χρυσοκέραμος). *Étymologie:* Tuile en or, à cause des tuiles en bronze doré dont l'église était couverte.

Monuments: église, monastère d'Hermolaos.

Sources: Th. Preger, III, 267 ; *PG*, CLVII, 597 B ; *Byz. Ven.*, XXI, 51 E.

Site: Kuskuncuk d'après la tradition, Çengelköy, d'après J. P. Miliopoulos, ΕΕΒΣ, IV, 205-210. Cf. carte XI.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, III, 8 ; 234-236 ; Sc. Byzantios, II, 239 ; J. P. Miliopoulos, Νέος Ποιμήν, V, 1923, 304-305 ; *BZ*, XXVIII, 1928, 216 ; ΕΕΒΣ, IV, 205-210. Ces trois articles sont la répétition de la même thèse.

GOMON (ὁ Γομῶν). *Étymologie* inconnue.

Monument: monastère des Acémètes.

Sources : Acta SS., jan. I, 1018-1019; *Vita s. Alexandri*, 52 ; *Patrologia Orientalis*, VI, 1911, 700.

Site inconnu. Peut-être Anatolfener, au sommet de Bosphore.

Biblio.: J. Pargoire, *Acémètes*, *DACL*, I, 318.

HIÉRON (τὸ 'Ιερὸν). *Étymologie :* sanctuaire, probablement celui de Zeus Urius.

Monument: église de Saint-Pantéléimon ; monastère Saint-Georges.

Sources: Théophane, I, 434, 475 ; Georges Moine, de Boor, II, 759 ; Theophan. contin., Bonn, 137, 241, 345, 402 ; *PG*, CIX, 424, 441 ; Syméon Magister, Bonn, 674, 746 ; *PG*, CIX, 736, 808 D ; Procope, *De aedif.*, I, 9 ; Bonn, III, 201 ; éd. J. Haury, III, 37 ; Cédrénus, Bonn, I, 607, 621 ; *PG*, CXXI, 890, 909 ; Théodose de Mélitène, 129, 232 ; *MM*, III, 109.

Site: cap au nord d'Anatolkavağı. La présence en cet endroit d'une vieille forteresse génoise semble répondre au port dont parle une convention passée en novembre 1332 entre Andronic III Paléologue et les Vénitiens, *MM*, III, 109. Cf. carte XI.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, III, 4 ; 199-212 ; Sc. Byzantios, II, 197-200 ; E. Mamboury, *Les fouilles...*, *Byzantion*, XIII, 1938, 248-249.

HONORATOU (τὰ 'Ονωράτου). *Éponyme :* soit Honoratus, qui fut le premier préfet de la ville en 359, soit un autre Honoratus, également préfet de la ville, qui permit aux Juifs de bâtir une synagogue aux Chalkoprateia, sous Théodose le Grand, Zonaras, XIII, 18.

Graphies: τὰ 'Ονωράτου, αἱ 'Ανωράται, αἱ 'Αναράται.

Monument: église de la Théotocos.

Sources: Théophane, I, 157-158 ; Theophan. contin., Bonn, 472 ; *PG*, CIX, 491 C ; Léon Diacre, IV, 7 ; Bonn, 65 ; *PG*, CXVII, 753 B ; Bryennios, Bonn, 20-21 ; *PG*, CXXVII, 44 B ; Zonaras, XVIII, 7.

Site. Le πολίχνιον de ce nom se trouvait sûrement sur la côte asiatique du Bosphore. On voit en effet Romain le Jeune (959-963) et Isaac Comnène (1059) traverser le détroit pour s'y rendre. Tous deux s'y livrent au plaisir de la chasse et poursuivent le sanglier. Zonaras dit que dans la région se trouvait Néapolis, localité dont P. Gylles a encore retrouvé le nom sous la forme de Napli dans la vallée des Eaux-Douces (cf. *infra*, p. 444).

Malgré ces renseignements assez précis, A. G. Paspati localisait τὰ 'Ονωράτου à Erenköy, à cause d'une vague homonymie, Τὰ ἀνατολικὰ προάστεια τῶν Βυζαντινῶν, ΕΦΣ, XII, 1877-1878, 51-52. Avant lui, le patriarche Constantios avait placé la localité au pied de l'Alemdağı, Συγγραφαὶ ἐλάσσωνες, 1866, 377. Sc. Byzantios hésitait entre Tershane sur la Corne d'Or, II, 17-18, et Beylerbey sur la rive asiatique du Bosphore, II, 233. X. A. Sidéropoulos (alias Sidéridès) penchait pour Göksu (Eaux-Douces d'Asie), région où se trouvait en effet Néapolis, Περὶ τοῦ Δαματρύος τῶν Βυζαντινῶν, ΕΦΣ, suppl. au t. XVII, 1886, 131-136. Il est difficile d'être aussi affirmatif que lui. Cependant il s'agit certainement d'une localité voisine de l'Alemdağı (Montagne de l'Etendard), contrée giboyeuse autrefois comme maintenant. Sans crainte d'erreur, on peut donc situer τὰ 'Ονωράτου entre Beylerbey et Anatolhisar.

Biblio.: les ouvrages cités ci-dessus.

IRENAEON (τὸ Εἰρηναῖον). *Étymologie :* Lieu paisible, sans doute à cause de la tranquillité des eaux ou parce que l'endroit est à l'écart du bruit.

Monument: monastère des Acémètes.

Sources: *Acta SS.*, jan., II, 310 ; *PG*, CXVI, 712 D ; Mansi, VII, 61, 76 ; M. Gédéon, *BH*, 219.

Site: Çubuklu, où l'on voit encore des substructions importantes du monastère avec trois citernes, dont deux voûtées. Cf. carte XI.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, III, 7 ; 225-226 ; Sc. Byzantios, II, 218-219 ; J. Pargoire, *Un mot sur les acémètes*, *EO*, II, 1899, 306-307, 366-367.

KEKONION (Κηκώνιον). *Étymologie:* inconnue.

Graphies: Κηκώνιον, Κιχώνιον.

Monument: monastère.

Sources: *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 706; *PG*, XCII, 992 A; *An. Boll.*, XLII, 222.

Site. Cette localité était voisine de Chrysopolis. Quand les Perses y arrivèrent en 626, on voyait leurs troupes depuis Constantinople. Il faut donc placer Kekonion dans la région de Chrysopolis, mais au nord de cette localité.

MELOUDION (τὸ Μηλούδιον). *Étymologie* inconnue.

Monument: palais impérial.

Sources: Ephrem, v. 5475 ; Nicétas Choniatès, Bonn, 448 ; *PG*, CXXXIX, 704 B, 708 A ; Sathas, *MB*, VII, 356, 358.

Site: Hunkyariskilesi, d'après Sc. Byzantios, vers Beylerbey, selon P. Gylles. Ces deux localisations sont hypothétiques ; Nicétas dit simplement : dans la partie occidentale de la Propontide, mais il ressort de son texte que ce ne devait pas être loin de la capitale. Cf. Palais impériaux suburbains, pp. 149-150.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, III, 8 ; 235 ; Sc. Byzantios, II, 208, 213.

MOCADION (τὸ Μωκάδιον). *Étymologie* inconnue.

Monument: église Saint-Michel.

Source: PROCOPE, *De aedif.*, I, 9 ; Bonn, III, 201 ; éd. J. Haury, III, 37.

Site: très probablement Filburnu. Cf. carte XI.

Biblio.: P. GYLLES, *BT*, III, 5 ; 199-212 ; SC. BYZANTIOS, II, 206 ; R. JANIN, *Les sanctuaires byzantins de saint Michel*, *EO*, XXXIII, 1934, 47.

NEAPOLIS (ἡ Νεάπολις). *Étymologie:* Nouvelle ville.

Monument: asile des pauvres.

Sources: NICÉPHORE, *Epitome*, de Boor, 117 ; *PG*, C, 1045 C ; GEORGES HAMARTOLOS, *PG*, CX, 765 A ; M. GÉDÉON, *BH*, 309.

Site. Probablement dans la vallée des Eaux-Douces d'Asie (Göksu), où P. Gylles trouva encore le nom sous la forme peut-être mal entendue de Napli. Cf. carte XI.

Biblio.: P. GYLLES, *BT*, III, 8 ; 230-231.

OPHROU LIMEN (Ὀφροῦ λιμὴν). *Éponyme* inconnu.

Monument: monastère de Saint-Pantéléimon.

Sources: THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 433 ; *PG*, CIX, 452 A ; *BH*, 140.

Site. Il est probable que le monastère de Saint-Pantéléimon doit être identifié avec l'église du même saint construite au Hiéron. Celui-ci étant la colline qui domine Anadol Kavağı, Ophrou limen devait être à son pied, face au nord, et former le petit port que signale au Hiéron une convention passée en novembre 1332 entre Andronic Paléologue et les Vénitiens, MM, III, 109. Cf. carte XI.

PHIALE (ἡ Φιάλη). *Étymologie:* Vasque, probablement à cause de la forme du petit golfe de ce nom.

Monument: monastère de Macédonius.

Sources: *Vita s. Marcelli archim.*, 7 ; *PG*, CXVI, 712 D ; NICÉPHORE CALLISTE, *PG*, CXLVII, 456 D ; *BH*, 216.

Site: Körfes. Ce mot est la déformation turque du grec moderne κόρφος pour κόλπος. Cf. carte XI.

Biblio.: J. PARGOIRE, *A propos de Boradion*, *BZ*, XII, 1903, 454-456.

PHRIXOULIMEN (ὁ Φριξουλιμὴν). *Éponyme :* Phryxos, un des chefs des Argonautes.

Monuments: asile des pauvres, orphelinat.

Sources : *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 699 ; *PG*, XCII, 980 ; EPHREM, v. 9818 ; CH. MÜLLER, *Fragmenta*, IV, 152 ; V, 188 ; *Byz. Vrem.*, XI, 491.

Site: Kanlica. Cf. carte XI.

Biblio.: P. GYLLES, *BT*, III, 7, 229 ; J. PARGOIRE, *A propos de Boradion*, *BZ*, XII, 1903, 451-456, 493.

SOPHIANAE (αἱ Σοφιαναί). *Étymologie:* de Sophie, à cause du palais que Justin II fit construire pour sa femme Sophie.

Monuments: palais impérial, églises Saint-Michel et de la Théotocos.

Sources: *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 702 ; *PG*, XCII, 984 B ; THÉOPHANE, I, 243, 434, 451 ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 132, 187, 191 ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 684 ; *PG*, CXXI, 745 D, 892 B ; THÉODOSE DE MÉLITÈNE, 129, 132, 184 ; ZONARAS, XIV, 10 ; NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 45 ; *PG*, CXXXIX, 265 B ; TH. PREGER, III, 267 ; *Anthologie Palatine*, IX, 657 ; éd. Fr. Dübner, II, 134 ; *Syn. CP*, 702.

Site: peut-être Çengelköy ou les environs immédiats. Cf. aux palais impériaux suburbains, pp. 152-153 et carte XI.

Biblio.: P. GYLLES, *BT*, III, 9; 235; J. PARGOIRE, *Hiéria*, *BIRC*, IV, 1899, 43.

STAUROS (ὁ Σταυρὸς). *Étymologie:* Croix.

Site: au sud de Chrysoléramos. Carte XI.

Biblio.: P. GYLLES, *BT*, III, 8 ; 235 ; SC. BYZANTIOS, II, 238-240.

VI. — **Banlieue asiatique**

AKRITAS (ὁ Ἀκρίτας). *Étymologie:* mot dérivé d'ἄκρα, cap.

Monuments: monastères d'Acritas, de Sainte-Glycérie, de Saint-André, de Saint-Tryphon, de Saint-Démétrius, de la Théotocos.

Sources: THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 48 ; *PG*, CIX, 61 ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 679 ; *PG*, ICX, 796 B ; CÉDRÉNUS, Bonn, II, 73 ; *PG*, CXXI, 957 B.

C'est le moderne Tuzlaburnu, presqu'île fort découpée de la côte de Bithynie, au sud-est de Pendik. Tous les monastères indiqués ci-dessus se trouvaient sur la terre ferme, sauf ceux de Saint-André et de Sainte-Glycérie, bâtis sur deux îlots, le premier au nord, le second au sud de la presqu'île. Cf. carte XIV.

Biblio.: J. PARGOIRE, *Étienne de Byzance et le cap Acritas*, *EO*, II, 1900, 206-214 ; X. A. SIDÉRIDÈS, Ἀκρίτας, ΕΦΣ, XXXI,

1909, 91-101 ; R. JANIN, *Autour du cap Acritas*, *EO*, XXVI, 1927, 287-304.

AETOS (ὁ Ἀετὸς). *Étymologie:* Aigle.

Monuments: monastère et forteresse.

Sources: HACIKALFA, *Ciyannuma* (Tableau du Monde), 1732, 663 ; J. HAMMER, *Histoire de l'Empire ottoman*, l. III.

Site. On admet sans difficulté que l'Aydos turc a remplacé l'Aétos byzantin. Au sommet de cette colline (531 m.), située au nord-est de Pendik, on trouve les restes d'un monastère assez étendu, de nom inconnu, ainsi que les restes d'une citerne ; le mur de clôture est encore en partie debout. Quant à la forteresse, elle était plus au nord, sur un contrefort de la colline. Elle fut prise par les Turcs en 1328. On l'appelle vulgairement Keçikale (Forteresse de la chèvre) ; il n'en reste que des ruines, dont celles d'une citerne assez vaste. Cf. carte XIV.

Biblio.: R. JANIN, *La banlieue asiatique de Constantinople*, *EO*, XXII, 1923, 296 ; *La forteresse d'Aétos*, *ibid.*, XXVII, 1928, 295-299.

ANDRÉ (SAINT-). *Éponyme.* Le nom de cette île lui vient du monastère Saint-André qu'elle possédait.

Monument: monastère Saint-André.

Sources: THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 48 ; *PG*, CIX, 61 ; GÉNÉSIUS, Bonn, 50 ; *PG*, CIX, 1052 ; ZONARAS, XV, 22.

Site. Cet îlot est situé à 9 kilomètres au sud-est de Pendik, non loin de la presqu'île d'Akritas (Tuzlaburnu). On y trouve encore des ruines du monastère assez importantes, dont plusieurs citernes. Cf. carte XIV.

Biblio.: R. JANIN, *Autour du cap Acritas*, *EO*, XXVI, 1927, 296-298.

ARCLA (ἡ Ἄρκλα). *Étymologie: arcula*, diminutif d'*arx*, forteresse.

C'est le nom donné par Nicétas Choniatès à la petite forteresse que Manuel Comnène construisit sur l'îlot de la Pointe de Damalis (Scutari) et où aurait été fixée une des extrémités de la chaîne qui barrait l'entrée du Bosphore. L'eau potable était fournie par une canalisation sous-marine qui avait déjà disparu lors du passage de P. Gylles. Les Turcs y construisirent une tour qui sert aujourd'hui de sémaphore. Ils l'appellent Kızkule (Tour de la Fille), tandis que les Européens lui donnent par erreur le nom de Tour de Léandre, car l'exploit de ce personnage doit être localisé aux Dardanelles.

Sources: NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 268; *PG*, CXXXIX, 556 ; CHRYSOLORAS, *Epist. ad Johannem imp.*, *PG*, CLVI, 44 ; TH. PREGER, III, 264 en note.

Biblio.: P. GYLLES, *BT*, III, 10 ; 244-245 ; SC. BYZANTIOS, II, 242-244 ; R. JANIN, *La banlieue asiatique de Constantinople*, *EO*, XXI, 1922, 349.

AUXENCE (SAINT-). *Éponyme.* Le nom de cette colline vient de saint Auxence qui l'illustra au Ve siècle.

Monuments: monastères de Saint-Auxence, des Trichinaires, de Saint-Étienne, des Saints-Apôtres, de Saint-Michel et des Cinq-Saints.

Site. Dès 1878, A. Paspati avait reconnu le mont Saint-Auxence dans le moderne Kayişdağı, colline de 428 mètres située à une douzaine de kilomètres à l'est de Chalcédoine (Kadiköy). Le P. J. Pargoire a repris la question et l'a complètement élucidée. Cf. carte XIII.

Biblio.: A. PAPASTI, Τὰ ἀνατολικὰ προάστεια τῶν Βυζαντινῶν, ΕΦΣ, XII, 46 ; J. PARGOIRE, *Le mont Saint-Auxence, étude historique et topographique*, faisant suite à une Vie anonyme de Saint Auxence publiée par L. Clugnet, Paris, 1904, 15-129 ; J. P. MILIOPOULOS, Βουνὸς Αὐξεντίου, *BZ*, IX, 1900, 63-71 ; R. JANIN, *La banlieue asiatique*, *EO*, XXII, 1923, 281-290.

BOUTION (τὸ Βούτιον. Βοαίτιον). *Éponyme :* probablement pas Boéthès, un des consuls de ce nom (487, 522), *Chron. Pasch.*, Bonn, 605, 613 ; *PG*, XCII, 845 A, 860 B.

Monument: monastère du protovestiaire Christophore.

Sources: GEORGES MOINE, Bonn, 862 ; *PG*, CIX, 924 B ; THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 366 ; *PG*, CIX, 384 A ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, *PG*, CVIII, 1109 A ; CÉDRÉNUS, Bonn, II, 262 ; *PG*, CXXI, 1149 C.

Site. Cet emporion devait se trouver près de Darica, à l'est de Tuzla, X. Sidéropoulos, ΕΦΣ, XXVII, 1905, 286-287. Cf. carte XIV.

BRYAS (Βρύας). *Étymologie.* Le nom vient probablement d'Εὐρὺς déformé en Ὑρίς, puis Βρύας. C'est ainsi que s'appelait le cap dans l'antiquité. L'explication donnée par le pseudo-Codinus est hautement fantaisiste. Celle que les auteurs grecs modernes proposent n'est guère meilleure ; ils font venir le mot de la racine βρύζω, à cause des sources (βρύσεις) de la région ou des eaux que l'on y avait amenées. On trouve d'ailleurs ἡ Βρύα, *De admn. imp.*, LI, Bonn, III, 235 ; *PG*, CXIII, 385 B.

Monuments : palais impérial, églises de Saint-Michel et de la Théotocos.

Sources : THÉOPHANE, I, 397 ; THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 21, 98 ; *PG*, CIX, 33 B, 112 B ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 634, 690, 798 ; *PG*, CIX, 696 C, 752 ; GEORGES MOINE, Bonn, 798, 804 ; *PG*, CIX, 860 C, 865 C ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, *PG*, CVIII, 1017 ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 789, 798, 804 ; *PG*, CXXI, 800 C, 865 B, 992 D ; ZONARAS, XV, 26 ; TH. PREGER, III, 268-269 ; *PG*, CLVII, 600 AB ; *Byz. Ven.*, XXI, 52 BC.

Site. Bryas occupait la partie orientale de l'extrémité de la colline dite Drakostepe, à l'est du moderne Maltepe. P. Gylles vit encore le village vers 1540. Un tremblement de terre ruina complètement la localité qui fut reconstruite plus à l'ouest, au moderne Maltepe. Bryas était sur le bord de la mer, puisqu'il possédait un port où se réfugia une partie de la flotte arabe en 718. Cf. aux palais impériaux suburbains, pp. 145-146 et carte XIII.

Biblio. : P. GYLLES, *BT*, III, 11 ; 257 ; SC. BYZANTIOS, II, 284-286 ; E. TAPEINOS, Περὶ τοῦ ἀρχαίου Βρύαντος νῦν Μαλτέπε dans Ἀνατολικὸς Ἀστήρ, XXX, 1891, 60-66 ; R. JANIN, *La banlieue asiatique*, *EO*, XXII, 1923, 193-195.

CHALCÉDOINE (ἡ Χαλκηδών). *Étymologie.* Le mot vient probablement de Kart-Hadatch (Ville Nouvelle en phénicien), l'endroit ayant possédé un comptoir de Tyr ou de Sidon. D'ailleurs le nom de Χαλκηδὼν s'apparente étroitement à celui de Καρχηδὼν (Carthage) qui a le même sens. Les diverses étymologies données par les auteurs grecs anciens ou modernes ne paraissent pas justifiées.

Monuments : trois ports, un cirque, un théâtre, un hippodrome, un palais impérial, églises Sainte-Euphémie et Saint-Georges, monastères de Sainte-Bassa, d'Eumathios, de Malélia, de Marinakios, de Michaelitzès et de Pylamis.

Sources : ZOSIME, Bonn, 33 ; SOCRATE, *PG*, LXVII, 677 A, 736 A ; SOZOMÈNE, *PG*, LXVII, 1521 C-1524 A, 1573 ; *Chron. Pasch.*, I, 510, 596, 706-708, 715 ; *PG*, XCII, 681, 776 A, 784 A, 824, 832, 989-992, 1005 B ; MALALAS, Bonn, 370, 377 ; *PG*, XCVII, 552 AB, 561 A, 584 B ; THÉOPHANE, I, 48, 76, 98, 105, 113, 117, 134, 155, 279, 323, 351, 419, 440, 479 ; THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 396 ; *PG*, CIX, 413 A ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 643, 729 ; *PG*, CIX, 704 D, 790 AB ; GEORGES MOINE, Bonn, 888 ; *PG*, CIX, 949 B ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 148, 149, 183, 302 ; *PG*, CVIII, 1136 C ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 496, 542, 604, 637, 670 ; *PG*, CXXI, 540 C, 584 A, 589 CD, 624 D, 780 A, 797 A, 821 C,

833 C ; NICÉPHORE, *Epitome*, de Boor, 9, 15, 28, 29, 31 ; *PG*, C, 889 C, 924 AB, 925 A, 928 A ; NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 323, 701, 718 ; *PG*, CXXXIX, 601 A, 912 A, 924 B ; *Vita Hypatii*, éd. Teubner, 69 ; CH. MÜLLER, *Fragmenta*, IV, 150, 611 ; *Acta SS.*, jun. IV, 232, 269 ; sept. V, 270 ; TH. PREGER, 9, 12 ; II, 161, 197-198 ; III, 211, 280 ; *PG*, CLVII, 488 A, 532 AB.

Site. Au moderne Kadiköy, en face de Constantinople. D'après la tradition grecque, Chalcédoine fut à l'origine une colonie mégarienne fondée en 685 av. J.-C. par Archias. Il est à peu près certain qu'elle succéda à un comptoir phénicien. Cette colonie ne tarda pas à devenir prospère et à former un petit État indépendant qui disposait de deux ports sur le Bosphore : Chrysopolis (Scutari) et Phialé (Körfes). Elle fut prise par Darius et occupée par les Perses pendant tout le VIe siècle av. J.-C. Mêlée aux guerres du Péloponèse, puis à celles des épigones d'Alexandre, elle fut soumise aux Romains, mais en qualité de ville libre, Pline, *Hist. nat.*, V, 149. Les Goths la ravagèrent en 258 ap. J.-C., puis les Scythes. Elle fut en butte aux incursions des Perses au VIIe siècle, puis des Arabes. Les Turcs s'en emparèrent vers 1350 et l'appelèrent Kaleca Düniya (Terre du Tapis). Mahomet II la donna en fief à Hidir bey, premier cadi de Stamboul, d'où le nom moderne de Kadiköy (Village du Juge). Elle ne cessa de décroître au point de n'être plus qu'un village quand P. Gylles la vit vers 1540. Elle ne s'est relevée qu'au XIXe siècle.

Chalcédoine possédait deux ports situés de part et d'autre de la presqu'île sur laquelle elle était bâtie ; le troisième était celui d'Eutrope. Cf. aux ports, p. 228-229. On n'a aucune donnée sur l'emplacement du cirque et du théâtre, bien que celui-ci fût encore debout vers 440, *Acta SS.*, jun. IV, 269 C. Quant à l'hippodrome, il se trouvait probablement dans la vallée du Chalcédon, dans les parages de l'usine à gaz. Il existe encore de nombreux souterrains en divers endroits de la ville, particulièrement au nord-ouest du carrefour appelé Altıyol (Les Six-Chemins), où devait se trouver le palais de Constantin III (cf. aux palais impériaux suburbains, p. 146) ; une canalisation en blocs de marbre a été trouvée à Altıyol.

La ville occupait toute la presqu'île de Moda et une partie du plateau situé au nord d'Altıyol, sans que l'on puisse dire où se trouvait le rempart dont la basilique de Sainte-Euphémie était éloignée d'un mille, *Acta SS.*, sept. V, 273. Cf. cartes XII et XIII.

Biblio. : P. GYLLES, *BT*, III, 10 ; 246-252 ; SC. BYZANTIOS, II, 263-275 ; DOM H. LECLERCQ, *Chalcédoine*, *DACL*, III, 90-130 ; R. JANIN, *La banlieue asiatique*, *EO*, XXI, 1922, 352-386 ; J. B. PAPADOPOULOS, *Notes sur quelques découvertes*, *EO*, XXV, 1926, 46-48.

CHRYSOPOLIS (ἡ Χρυσόπολις). *Étymologie :* Ville de l'or, suivant les uns parce que les Perses y concentraient le produit des impôts levés dans la région ; ville de Chrysès, suivant d'autres, parce que là fut enterré Chrysès, fils d'Agamemnon et de Chryséis (Étienne de Byzance, *De urbibus*, éd. Th. de Pinedo, 721). Selon Constantin Manassès, la ville s'appela aussi Ouranopolis (Οὐρανόπολις), la Ville du Ciel, v. 5463 ; *PG*, CXXVII, 425.

Dès le milieu du XIIe siècle apparaît le nom de Scoutarion donné à un palais impérial situé à la Pointe de Damalis. Les croisés l'appelaient l'Escutaire, VILLEHARDOUIN, *Conquête de Constantinople*, éd. de Wailly, n° 136, p. 76. De Scoutarion les Turcs firent Üsküdar, nom que l'on a voulu venir d'un terme persan qui voudrait dire campement selon les uns, courrier à pied selon les autres, parce que la ville était le point de départ des courriers d'Asie. Les Européens ont conservé le nom de Scutari.

Chrysopolis ne fut jamais dans l'antiquité qu'une dépendance de Chalcédoine. Sous les Byzantins elle joua un rôle assez effacé, bien qu'elle vît souvent arriver les armées des usurpateurs accourus de l'Asie Mineure pour tenter leur chance. Elle était surtout célèbre par ses monastères.

Monuments byzantins; palais impérial de Scoutarion, monastères de Philippique et de Saint-Élie ; dans les environs, monastères de Trapéza et de Sainte-Marine.

Source: SOCRATE, *PG*, LXVII, 40 C, 796 B ; ZOSIME, Bonn, 96 ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 386 ; *PG*, XCII, 989 C, 1008 A, 1012 C ; THÉOPHANE, I, 20, 352, 385, 390, 415, 420, 424, 434, 456, 479, 486 ; THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 353, 384, 396 ; *PG*, CIX, 369 B, 413 A ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 700, 728, 729 ; *PG*, CIX, 761 C, 789 D ; GEORGES MOINE, Bonn, 838, 849, 888 ; *PG*, CIX, 900 B, 909 C, 949 B ; NICÉPHORE, *Epitome*, de Boor, 7, 44, 51, 60, 118 ; *PG*, C, 884 B, 1140 BD, 1145 B ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 698, 764, 787, 806, 833, 919 ; *PG*, CXXI, 764 A, 836 A, 864 B, 885 A, 916 B, 1001 C ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 252, 262, 291, 302 ; *PG*, CVIII, 1085 A, 1096 A, 1124 D, 1136 C ; NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 45 ; *PG*, CXXXIX, 265 C ; *Syn. CP*, 70, 409, 888 ; *Typika*, I, 103 ; *BH*, 62, 153, 211 ; MANSI, XI, 512 B ; TH. PREGER, 5, 12 ; I, 136 ; II, 183 ; III, 264 ; *PG*, CLVII, 437 C, 349 A, 513 C.

Site. La ville de Chrysopolis occupait essentiellement la place du moderne Usküdar (Scutari). P. Gylles vit combler une partie du port pour la construction de la mosquée qu'élevait la fille de Suleyman le Magnifique. On ne connaît le site d'aucun des sanctuaires, églises ou monastères, si souvent signalés par les auteurs byzantins. Cf. carte XIII.

Biblio.: P. GYLLES, *BT*, III, 9-10 ; 236-245 ; SC. BYZANTIOS, II, 245-263 ; R. JANIN, *La banlieue asiatique*, *EO*, XXI, 1922, 337-352.

DAMALIS (ἡ Δάμαλις). *Étymologie:* Vache. Ce nom vient de la statue d'une vache qui décorait la presqu'île de ce nom à Chrysopolis et qu'aurait élevée le général athénien Charès, en 340 av. J.-C., en l'honneur de sa femme Damalis qui mourut en cet endroit. Peut-être cette statue d'une vache n'était-elle qu'un signal pour les bateaux.

Monument: palais impérial de Scoutarion.

Sources: THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 384, 396 ; *PG*, CIX, 401 B, 413 A ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 721, 729 ; *PG*, CIX, 781 A ; GEORGES MOINE, Bonn, 721, 727 ; *PG*, CIX, 937 C, 949 B ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 291, 302 ; *PG*, CVIII, 1124 D, 1136 C ; SATHAS, *MB*, VII, 304, 323 ; NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 268, 331 ; *PG*, CXXXIX, 565 C, 608 C ; CH. MÜLLER, *Fragmenta*, IV, 151-152.

Site. C'est la presqu'île qui limite à l'ouest la ville d'Usküdar (Scutari).

Biblio.: P. GYLLES, *BT*, III, 9 ; 238-239 ; SC. BYZANTIOS, II, 241-242 ; R. JANIN, *La banlieue asiatique*, *EO*, XXI, 1922, 347-348.

DAMATRYS (ὁ Δαματρύς). *Étymologie.* Ce nom est dérivé de Δημητὴρ (Déméter) ; on trouve en effet les formes Δάματρυς, Δαματρῦς, Δαμάτριος, Δημήτριος. Il s'appliquait à la fois à une contrée montagneuse et à une localité.

Monuments: palais impérial, monastère de Spira.

Sources: NICÉPHORE, *Epitome*, de Boor, 47 ; *PG*, C, 949 AB ; THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 369, 375 ; *PG*, CIX, 385 B, 392 D ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 712, 772 ; *PG*, CIX, 773 C ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 277-278, 283 ; *PG*, CVIII, 1124 D, 1136 C ; CÉDRÉNUS, Bonn, II, 589 ; *PG*, CXXII, 320 D ; THÉODOSE DE MÉLITÈNE, 117, 194, 198 ; SATHAS, *MB*, VII, 119 ; TH. PREGER, III, 269 ; *PG*, CLVII, 600 B ; NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 718 ; *PG*, CXXXIX, 924 C.

Site. Un certain nombre d'auteurs, comme Hammer, Tchigatchef, le patriarche Constantios, M. Gédéon, etc., ont voulu identifier Damatrys avec le Çamlica, colline qui domine Usküdar (Scutari). X. A. Sidéropoulos (alias Sidéridès) a proposé une localisation qui cadre mieux avec les textes. Damatrys comprendrait l'Alemdağı et la plaine voisine (le patriarche Nicéphore dit πεδίον τοῦ Δαματρύος). Quant à la localité, ce serait Samandıra (Samandra), village situé à l'est du Kayişdağı, au nord de Pendik. On y ren-

contre des ruines byzantines importantes. Ces deux identifications ont tout lieu d'être retenues comme probables. Cf. carte XIII.

Biblio.: Sc. Byzantios, II, 236 ; X. A. Sidéropoulos, Περὶ τοῦ Δαματρύος τῶν Βυζαντινῶν, ΕΦΣ, XVII, supplément, 1886, 126-134 ; R. Janin, *La banlieue asiatique*, *EO*, XXII, 1923, 290-294 ; G. Georgiadès Arnakès, Οἱ πρῶτοι Ὀθωμάνοι (Texte und Forschungen zur byzantinisch-neugriechischen Philologie). Athènes, 1947, 144-145.

DRYS (ὁ Δρῦς). *Étymologie :* le Chêne, sans doute à cause d'un arbre remarquable par sa taille. C'est le nom ancien de la localité connue sous celui de Rufinianes (cf. ce mot, pp. 459-460). Le nom de Drys est resté au conciliabule de 403 contre saint Jean Chrysostome.

Sources: Socrate, *PG*, LXVII, 709 A, 716 B, 733 A ; Théophane, I, 78 ; Georges Moine, de Boor, II, 598 ; Cédrénus, Bonn, I, 581 ; *PG*, CXXI, 632 A.

ELEUTHEROU (τὰ Ἐλευθέρου). *Éponyme* inconnu, probablement du ve siècle.

Cette propriété devait se trouver dans les environs de Rufinianes ; elle n'est signalée que par la *Vita Hypatii*, 17. Rien n'indique quel pouvait être son emplacement, mais d'après le texte il semble qu'elle n'était pas loin de Rufinianes.

EUTROPIOU (τὰ Εὐτροπίου). *Éponyme.* Ce n'est ni Eutrope, protospathaire et questeur sous Constantin, ni le fameux ministre d'Arcadius, que celui-ci fit mettre à mort, ni leur homonyme, qui fut aussi protospathaire et questeur sous Zénon, comme l'affirme le pseudo-Codinus, mais un autre, peut-être celui dont l'épitaphe est conservée dans la petite église de Kalamiş.

Monuments: port, monastère, colonne de saint Luc le Stylite.

Sources: Procope, *De aedif.*, I, 11 ; Bonn, III, 208 ; éd. J. Haury, III, 44-45 ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 694 ; *PG*, XCII, 976 A ; Théophane, I, 289, 295, 396 ; Georges Moine, de Boor, II, 662, 664 ; Léon le Grammairien, Bonn, 144 ; Cédrénus, Bonn, I, 706, 711 ; *PG*, CXXI, 773 A, 777 C ; Zonaras, XIV, 13 ; H. Delehaye, *Les saints stylites*, 195, 206 ; Th. Preger, III, 267, 274 ; *PG*, CLVII, 597 C.

Site. La villa d'Eutrope devait se trouver au moderne Kalamiş, petite localité au nord de Fenerbahçe. C'est là qu'était le port sur le môle duquel l'empereur Maurice fut mis à mort avec ses fils en 602. On voit encore quelques pierres du môle près de l'église Saint-Jean-Baptiste. Une partie de la flotte arabe s'y réfugia en 718.

Toute trace du monastère a disparu, ainsi que la colonne de saint Luc le stylite. Cf. carte XII.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, III, 11 ; 252-254 ; Sc. Byzantios, II, 273-274 ; R. Janin, *La banlieue asiatique*, *EO*, XXI, 1922, 374-376.

GALACRENES (αἱ Γαλακρηναί). *Étymologie :* Fontaines de lait, sans doute à cause des eaux calcaires.

Monuments: monastère de même nom, monastère du patriarche Nicolas le Mystique, monastère de Jean le Recteur.

Sources: Theophan. contin., Bonn, 371, 377, 406, 410 ; *PG*, CIX, 388 B, 393 D, 424 A, 428 B ; Syméon Magister, Bonn, 709, 739 ; *PG*, CIX, 772 A, 777 B, 801 B ; Georges Moine, Bonn, 865 ; *PG*, CIX, 928 A, 932 D, 964 B ; Léon le Grammairien, Bonn, 280, 285, 310 ; *PG*, CVIII, 1144 C ; Théodose de Mélitène, 195, 199, 219, 223 ; Mansi, VIII, 1015 B ; *Syn. CP*, 684, 937 ; *BH*, 163 ; *Typika*, I, 675, 676, 699 ; *Vita Euthymii*, de Boor, 47.

Site. Il est toujours en discussion. Sc. Byzantios prétendait qu'il était à Sütlüce, au fond de la Corne d'Or, sans doute à cause d'une ressemblance de nom (Sütlüce, de lait), mais cela ne supporte pas la discussion, Galacrènes se trouvant sans aucun doute sur la côte asiatique. X. A. Sidéropoulos (alias Sidéridès) a proposé de le voir près de la source qui coule au sud du village de Samandra et que les Turcs appellent Sütlüayasma ou Sütlüpınar (fontaine sainte de lait, source de lait). Les ruines du voisinage indiquent qu'il y avait là un édifice important. D'autres auteurs proposent le site de Karamançiftlik, dans la vallée du Chalcédon, près du village de Küçükbakalköy, qui correspond mieux à un épisode de la vie du patriarche Nicolas le Mystique. Plus récemment A.-M. Schneider a proposé Suadiye, *Archäologischen Anzeiger*, 1944, 45. Cf. carte XIII.

Biblio.: Sc. Byzantios, II, 5 ; X. A. Sidéropoulos, Περὶ τοῦ Δαματρύος τῶν Βυζαντινῶν, dans ΕΦΣ, supplément au t. XIX, 22-23 ; R. Janin, *La banlieue asiatique*, *EO*, XXII, 1923, 294-296 ; J. P. Miliopulos, Μονὴ τῶν Γαλακρηνῶν, *BZ*, IX, 1900, 664-667.

GLYCÉRIE (SAINTE-) (ἡ ἁγία Γλυκέρια). *Éponyme :* sainte Glycérie, martyre à Héraclée de Thrace, *Acta SS.*, mai. III, 188 sq. ; H. Delehaye, *Saints de Thrace et de Mésie*, *An. Boll.*, XXXI, 1912, 249-250.

Monument: monastère de même nom.

Sources: *Vita s. Nicetae*, *Acta SS.*, april. I, 264 ; Balsamon, *Synodi VI*, can. 12 ; *PG*, CXXXVII, 933 ; *BZ*, V, 1900, 611.

Site. Sainte-Glycérie est une petite île située dans le golfe de Tuzla. On y trouve encore les ruines du monastère avec une citerne. Cf. carte XIV.

Biblio.: R. JANIN, *Autour du cap Acritas*, *EO*, XXVI, 1927, 290-292.

HIÉRIA (ἡ Ἱερεῖα) .*Étymologie*. Le nom vient probablement d'un sanctuaire de Héra.

Graphies: Ἱερεῖα, Ἱερία, Ἡρία.

Monuments: palais impérial, port, église de la Théotocos, chapelle Saint-Élie, citerne à ciel ouvert.

Sources: PROCOPE, *De aedif.*, I, 8 ; Bonn, III, 185 ; éd. J. Haury, III, 21, 43-45 ; *Chron. Pasch.*, Bonn, I, 702 ; *PG*, XCII, 984 B ; THÉOPHANE, I, 328, 397, 427, 439, 444 ; NICÉPHORE, *Epilome*, de Boor, 25, 74 ; *PG*, C, 917 B, 985 C ; THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 307, 337, 338, 371 ; *PG*, CIX, 324 B, 353 B, 359 D, 388 B ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 668, 700, 709 ; *PG*, CIX, 729 B, 772 A ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 790 ; II, 241 ; *PG*, CXXI, 865 B, 889 A, 1153 C ; SKYLITZÈS, Bonn, II, 678, 688 ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 280 ; *PG*, CVIII, 1112 D ; ATTALIATÈS, Bonn, 122, 143 ; *De cer.*, Bonn, 217, 497, 498, 504 ; *PG*, CXII, 669-676, 808 B, 937 C, 956 BC ; TH. PREGER, III, 268 ; *Byz. Ven.*, XXI, 52 B.

Site. Il a été longtemps discuté, mais il est aujourd'hui prouvé que c'est celui de Fenerbahçe (en grec Phanaraki), dans la presqu'île située au sud de Kadiköy. On y rencontre encore quelques traces de monuments byzantins, entre autres une partie de la citerne à ciel ouvert. Cf. carte XII.

Biblio.: P. GYLLES, *BT*, III, 11 ; 253-257 ; SC. BYZANTIOS, II, 275-280 ; J. PARGOIRE, *Hiéria*, *BIRC*, IV, 1899, 9-78 ; R. JANIN, *La banlieue asiatique*, *EO*, XXII, 1923, 50-58.

HIMEROS (Ἵμερος, Ἥμερος). *Étymologie:* Attrait ? C'est le nom d'un ruisseau et du quartier qu'il arrosait.

Monuments: église et monastère de Sainte-Bassa.

Sources: THÉODORE LECTEUR, *PG*, LXXXVI, 288 ; MANSI, VIII, 1015 ; THÉOPHANE, I, 113 ; NICÉPHORE CALLISTE, XV, 28 ; *PG*, CXLVII, 81 C ; *Vita s. Auxentii*, 15 ; *PG*, CXIV, 1389 A ; H. DELEHAYE, *Les saints stylites*, 155.

Site. Le ruisseau descend du Çamlica et se jette dans la mer au nord de Chalcédoine, près de la gare du chemin de fer. Il s'appelle aujourd'hui Ayirlikçeşme. Le quartier de même nom se trouvait à son embouchure. On en a découvert des restes certains lors des travaux exécutés près de l'ancienne gare de Haydarpaşa. Cf. carte XII.

Biblio.: J. PARGOIRE, *Sainte-Bassa de Chalcédoine*, *EO*, VI, 1903, 315-317 ; S. VAILHÉ, *Sainte-Bassa de Chalcédoine*, *EO*, XI, 1908, 227 ; R. JANIN, *La banlieue asiatique*, *EO*, XXI, 1922, 385-386.

KARTALIMEN (Καρταλιμήν, Κάρτου λιμήν). *Éponyme:* inconnu.

Monument: monastère.

Sources: THÉOPHANE, I, 397 ; NICÉPHORE, *Épitome*, de Boor, 54 ; *PG*, C, 960 B ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 642 ; *PG*, CIX, 704 B ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 789 ; *PG*, CXXI, 865 B ; ZONARAS, XV, 28 ; HENRI DE VALENCIENNES, *Histoire de l'empereur Henri de Constantinople*, éd. J. Longnon, Paris, 1948, 51.

Site. Le nom byzantin est facilement reconnaissable dans l'appellation turque Kartal (Aigle). L'identification ne fait pas de difficulté. Kartalimen avait un port où une partie de la flotte arabe se réfugia en 718. L'enceinte fortifiée de la petite ville a disparu vers le milieu du XIX[e] siècle. La fabrique de ciment de Yunus est construite à peu près à l'emplacement d'un monastère dont le vocable est resté inconnu ; on y rencontre encore des ruines de cet édifice. Cf. carte XIII.

Biblio.: R. JANIN, *La banlieue asiatique*, *EO*, XXII, 1923, 195-196.

KOSILAOS (ὁ Κοσίλαος). *Étymologie* inconnue.

Monument: église ou chapelle de Saint-Jean-Baptiste.

Sources: SOZOMÈNE, VII, 21 ; *PG*, LXVII, 1484 ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 562 ; *PG*, CXXI, 612 C.

Site. C'est la localité où se serait arrêté le char conduisant le chef de saint Jean-Baptiste lors de son transfert à Constantinople sous Valens. Ce village appartenait au préfet du palais impérial Mardonius ; la relique y resta quelques semaines. D'après le texte de Sozomène, Kosilaos se trouvait près de Panteichion (Pendik). A moins d'un kilomètre de cette localité, en allant vers l'est par la grand'route, on rencontre près d'une fontaine les restes d'une église ou chapelle et d'autres constructions byzantines. C'est probablement l'emplacement de Kosilaos. Les Grecs y fêtaient chaque année la Décollation du Précurseur jusqu'à leur départ en 1924 à la suite de l'échange des populations. Cf. cartes XIII et XIV.

Biblio.: J. P. MILIOPOULOS, Βυζαντιακαὶ τοποθεσίαι, *BZ*, XV, 1906, 555-559 ; Περὶ Παντειχίου, *ibid.*, XXII, 1913, 451 sq. ; R. JANIN, *La banlieue asiatique*, *EO*, XXII, 1923, 197, 198.

KRESKENTIOS (Κρησκέντιος, τὰ Κρίσκεντος). *Éponyme:* un Crescentius inconnu.

Cette localité servit de refuge à saint Théodore Studite et à une partie de ses moines vers 820, pendant une accalmie de la persécution iconoclaste, *Vita s. Theodori Studitae*, *PG*, XCIX, 220 B, 312 C.

Site. La localité devait se trouver au delà de Saint-Tryphon, mais il est impossible d'en déterminer l'emplacement faute de données précises.

LEUCADION (Λευκάδιον). Très probablement le même que le suivant.

LEUCATE (Λευκάτη). Λευκὴ 'Ακτὴ est sans doute la forme originelle du mot, car elle en donne le sens (Cap Blanc).

Graphies : Λευκὴ 'Ακτή, Λευκαὶ 'Ακταί, Λευκάκτη, Λευκάτη, Λευκάτος.

Monument : probablement le monastère τοῦ Λευκαδίου, où saint André le Calybite fut enterré par ses sœurs en 762.

Sources : Theophan. contin., Bonn, 384 ; *PG*, CIX, 401 B ; Syméon Magister, Bonn, 721 ; *PG*, CIX, 781 B ; Léon le Grammairien, Bonn, 291 ; *PG*, CVIII, 1124 ; Cédrénus, Bonn, I, 709 ; *PG*, CXXI, 776 ; Théophane, I, 432.

Site. Le cap appelé Leucate par les Byzantins termine au sud la presqu'île derrière laquelle se trouve Darica. Les Turcs le nomment Yelkenkayaburnu (Cap aux rochers en forme de voile). Cf. carte XIV.

Biblio.: J. Pargoire, *Étienne de Byzance et le cap Acritas*, *EO*, II, 1900, 213 ; R. Janin, *Autour du cap Acritas*, *EO*, XXVI, 1927, 300-302.

MARINAKIOU (τὰ Μαρινακίου). *Éponyme* inconnu.

Graphies : Μαρινακίου, Μαρνακίου, plus rarement Μαρτινακίου.

Sources : Syn. CP, 752 ; 878 ; *Typika*, I, 81, 102 ; *BH*, 114, 151, 207 ; H. Delehaye, *Deux typica*, 138 ; Th. Preger, III, 280 ; *PG*, CLVII, 609 ; *Byz. Ven.*, XXI, 52 B.

Site. Les Synaxaires disent simplement πέραν, mais le typicon du monastère de Lips, *Deux typica*, 138, précise que c'était dans les environs de Chalcédoine, περὶ τὴν Χαλκηδόνα. Cela ne suffit cependant pas à déterminer la position de ce proasteion.

OXEIA (ὁ 'Οξεῖα). *Étymologie :* Pointue, à cause de sa forme.

Monument : monastère de nom inconnu.

Source : Vita s. Auxentii, *PG*, CXIV, 1385, 1412, 1413.

Site. C'est la colline où saint Auxence s'établit tout d'abord

pour mener la vie solitaire. A. Paspati et J. P. Miliopoulos
voulu voir cette colline dans l'Aydosdağı, situé au nord de Pe
mais cette localisation ne cadre pas avec les données de la v
Saint Auxence. Le P. J. Pargoire a proposé une autre identific
plus rationnelle. C'est le Başıbüyüklüdağı, longue chaîne esc
qui continue le Kayişdağı vers le sud. Il existe encore au so
les ruines d'un monastère important dont le mur de clôtu
presque partout visible ; le plan de l'église apparaît netten
elle mesure environ 25 mètres de long ; il existe aussi une ci
creusée dans le roc, de 6 mètres sur 3 m. 50 et 6 mètres de
fondeur. Au bas de la colline, dans la propriété dite Narliç
se trouvent les restes d'une église monastique mise au jo
début du siècle. La pierre tombale du moine Barlaam, fond
d'un monastère, trouvée dans la petite plaine au-dessou
Narliçiftlik n'appartient peut-être pas à ce couvent. Cf. carte

Biblio.: A. Paspati, Τὰ ἀνατολικὰ προάστεια τῶν Βυζαντινῶν,
XII, 1877-1878, 48 ; J. P. Miliopoulos, Βουνὸς Αὐξεντίου, *BZ*
1900, 69 ; J. Pargoire, *Le mont Saint-Auxence*, 25-26 ; C. Eme
Environs de Chalcédoine, *EO*, XXIII, 1924, 34-35.

PALOUTIKON (τὸ Παλουτικῶν). *Étymologie :* endroit
cageux ?

Monument : monastère de Sainte-Marine.

Source : Vie de Syméon le Nouveau théologien, nº 95, *OC*
130.

Site. D'après ce document, Paloutikon se trouvait sur le
de la mer, dans les environs de Chrysopolis (Scutari). On ne s
préciser davantage en l'absence d'autres renseignements.

PANTEICHION (Παντείχιον). *Étymologie :* complèt
entouré de murs.

Monuments : église de Saint-Jean-Baptiste, citerne cylin
à ciel ouvert, villa familiale de Bélisaire.

Sources : Sozomène, VII, 24 ; *PG*, LXVII, 1481 ; Pro
De bello Persico, III, 35 ; Bonn, II, 427 ; éd. J. Haury, III

Site. L'identification de Panteichion avec le moderne P
n'offre pas de difficulté, le nom turc n'étant qu'une déform
du nom grec. On y rencontre encore quelques vestiges du
byzantin, entre autres une citerne cylindrique à ciel ouvert
du village ; on a découvert des pierres tombales dans les j
au-dessus de la gare et des sculptures diverses dans d'
propriétés. Quant à l'église Saint-Jean-Baptiste, c'était ce
Kosilaos, dont les restes existent à 1 kilomètre à l'est du v
près de la mer. Cf. carte XIII.

Biblio.: R. Janin, *La banlieue asiatique*, *EO*, XXII, 1923, 196-198 ; J. P. Miliopoulos, Περὶ Παντειχίου, *BZ*, XXII, 1913, 451-458.

PAULOPETRION (Παυλοπέτριον). *Étymologie:* probablement des saints Pierre et Paul, vocable de l'église du monastère.

Monument: monastère de même nom.

Sources: *Vita s. Theodori Studitae*, *PG*, XCIX, 128 ; *Epist. s. Theodori*, I, 43, 48, 51 ; II, 12, 135 ; *PG*, XCIX, 1068, 1096, 1069-1084, 1151-1153, 1327 ; Auvray, *S. Theodori Studitae Parva Catechesis*, 76 ; *Syn. CP*, 483, 536.

Site. Ducange a pensé que ce quartier devait être cherché en ville, au Pétrion, IV, v, 23, et bien des auteurs ont accepté son opinion. Elle est absolument contraire aux textes. De plus l'endroit porte encore aujourd'hui chez les Grecs le nom de Pavlopétri, déformation populaire de Paulopétrion. Il se trouve dans une petite presqu'île qui fait face à l'îlot Saint-André, au sud-est de Pendik. Cf. carte XIV.

Biblio.: R. Janin, *Autour du cap Acritas*, *EO*, XXVI, 1927, 298-300.

PEUKIA (τὰ Πεύκια). *Étymologie:* les Pins.

Sources: Nicétas Choniatès, Bonn, 320 ; *PG*, CXXXIX, 597 D ; Sathas, *MB*, VII, 219.

Site. C'était une hauteur boisée de Bithynie, où campa Andronic Comnène quand il arriva de Paphlagonie à la tête de son armée (1180). D'après les deux textes indiqués plus haut, Peukia se trouvait assez près de la mer, sur les hauteurs de Chalcédoine. Des auteurs, comme Sc. Byzantios, l'ont identifié avec le moderne Çamlica, colline au-dessus de Scutari et qui a à peu près le même sens (lieu planté de pins). L'expression « au-dessus de Chalcédoine » peut tout aussi bien s'entendre des collines qui sont au nord de Bostanci-Maltepe, c'est-à-dire la chaîne du Kayişdağı. Cependant un texte y place un ἐπίνειον (mouillage), Ἐκκλ. Φάρος, IV, 1909, 107, ce qui oblige à le rapprocher de la mer.

Biblio.: Sc. Byzantios, II, 237.

PHILIOS (Φίλιος). *Étymologie:* inconnue.

Graphies: ἡ Φίλιος, ἡ Φιάλη, peut-être τὰ Ἀντιφίλου.

Source: *Vita s. Auxentii*, *PG*, CXIV, 1401 ; L. Clugnet, *Vie anonyme de saint Auxence*, Paris, 1904, 6 ; *BH*, 215, 281.

Monument: monastère de Saint-Jean-Baptiste.

Site. Ce monastère, où s'arrêta saint Auxence lors de sa visite

à l'empereur Marcien, devait se trouver le long de la route, entre les modernes Maltepe et Caddebostanı. C'est du moins la conclusion que l'on peut tirer du texte de la vie du saint.

POLEATIKON (Πολεάτικον). *Étymologie:* inconnue.

Monument: probablement une résidence impériale.

Sources: *Acta SS.*, april. I, LXVIII, *De cer.*, Bonn, 497 ; *PG*, CXII, 937 ; Nicéphore, *Epitome*, de Boor, 54 ; *PG*, C, 960 ; Théophane, I, 397 ; Cédrénus, Bonn, I, 790 ; *PG*, CXXI, 865 B.

Site. Poléatikon était un des points de la côte d'Asie où le préfet de la ville était tenu d'aller recevoir l'empereur au retour d'une expédition en Anatolie. On en a conclu tout naturellement qu'il devait y avoir là une résidence impériale. Il y avait aussi un port, où une partie de la flotte arabe se réfugia en 718. Les autres localités de la côte ayant déjà été identifiées, on ne voit que le moderne Bostanci qui puisse avoir remplacé Poleatikon. On y a découvert les ruines d'une église au début du siècle ; le môle byzantin du port est encore visible. Cf. carte XIII.

Biblio.: R. Janin, *La banlieue asiatique*, *EO*, XXII, 1923, 190.

PYLAMIDION (Πυλαμίδιον). *Étymologie:* Ce mot vient de πυλαμίς, pélamyde, poisson fréquent sur les côtes de Bithynie.

Graphies: Πυλαμίδος, Παλαμίδου, Πηλαμίδου.

Monument: monastère de même nom.

Sources: Th. Preger, III, 268 ; *Byz. Ven.*, XXI, 52 A ; Cédrénus, Bonn, II, 404 ; *PG*, CXXII, 136 C.

Site. Cet endroit devait se trouver dans les environs immédiats de Chalcédoine, très probablement près de la mer, à cause de son nom.

ROUPHOU (τὰ Ῥούφου). *Éponyme:* peut-être un des deux consuls de ce nom au ve siècle (457, 492).

Site. Probablement le village de Bulgurlu, entre les deux Çamlica, une inscription à ce nom ayant été découverte non loin de là à Selviyalnız.

Biblio.: J. Pargoire, *Environs de Chalcédoine*, *EO*, I, 1898, 145-147.

ROUPHINIANAE (αἱ Ῥουφινιαναί). *Éponyme:* Rufin, ministre d'Arcadius, mis à mort par lui (27 novembre 395). Le nom ancien était Drys (Δρῦς), qui est resté au conciliabule de 403 contre saint Jean Chrysostome. Cf. Drys, p. 452.

Monuments: palais impérial, église Saints-Pierre-et-Paul, monastère de Saint-Hypace, de Saint-Michel et des Romains.

Sources: Sozomène, *PG*, LXVII, 1560 A ; *Vita s. Hypatii*, 4, 18, 76 ; *Vita s. Auxentii*, *PG*, CXIV, 1165 D, 1405 AC, 1408 C, 1436 C ; Bryennios, Bonn, 124 ; *PG*, CXXVII, 169 B ; Latyšev, *Ménées*, I, 74, 75 ; Mansi, VIII, 1015 B ; *Syn. CP*, 537, 709, 754 ; *De cer.*, *append. ad I*, Bonn, 497 ; *PG*, CXII, 937 B.

Site. Cette localité devait son existence au ministre Rufin qui bâtit une église aux saints apôtres Pierre et Paul, une villa luxueuse qui devint palais impérial et le monastère que rendit célèbre saint Hypace. Il y avait également un port. Rouphinianae était à trois milles de Chalcédoine. De toutes ces données le P. J. Pargoire a tiré la conclusion qu'il faut chercher le site à Caddebostanı (Jardin de la route), près duquel se trouve du reste un endroit appelé Çiftehavuz (Le bassin double). Cependant on a tenté de fixer le site de Rouphinianae entre Kadiköy et Scutari, à Haydarpaşa, à Bostanci. Toutes ces localisations sont en contradiction flagrante avec les textes. Cf. carte XIII.

Biblio.: Constantios, *Constantinias*, 1844, 201-202 ; Sc. Byzantios, II, 257-261 ; Grosvenor, *Constantinople*, Londres, 1895, I, 258 ; A. Paspati, Τὰ ἀνατολικὰ προάστεια τῶν Βυζαντινῶν, ΕΦΣ, XII, 1877-1878, 43 sq. ; J. Pargoire, *Rufinianes*, *BZ*, VIII, 1899, 429-478 ; R. Janin, *La banlieue asiatique*, *EO*, XXII, 1923, 182-190.

SATYRE (Σάτυρος). *Étymologie.* Le nom viendrait d'un temple de satyre qui s'élevait en cet endroit.

Monuments: villa impériale, monastère Saint-Michel.

Sources: Théophane, I, 397 ; Nicéphore, *Epitome*, de Boor, 54 ; *PG*, C, 960 B ; Theophan. contin., Bonn, 20, 193 ; *PG*, CIX, 33 BC, 208 B ; Syméon Magister, Bonn, 690 ; *PG*, CIX, 752 ; Georges Moine, Bonn, 841 ; *PG*, CIX, 901 A ; Cédrénus, Bonn, I, 789 ; II, 43, 172 ; *PG*, CXXI, 865, 928 C, 1057 A ; Léon le Grammairien, Bonn, 255 ; *PG*, CVIII, 1088 C ; *De cer.*, Bonn, 497 ; *PG*, CXII, 937 ; Mansi, XVI, 293 B ; *Syn. CP*, 60, 155, 157, 160 ; *Typika*, I, 675, 676, 699 ; Nicétas, *Vita s. Ignatii*, *PG*, CV, 496-497.

Site. Satyre était un port, puisqu'une partie de la flotte arabe s'y réfugia en 718. Le site n'a pas encore été déterminé de façon rigoureuse, mais il est probable qu'il se trouvait, comme l'a suggéré le P. J. Pargoire, dans les environs des ruines situées près de la route et de la voie ferrée, un peu au delà de Küçükyalı, à 2 kilomètres à l'est de Bostanci. Plus près de la côte, la voie ferrée longe des jardins potagers d'où l'on a extrait en 1935 de nombreuses dalles massives qui doivent avoir appartenu au port. Les restes d'une digue byzantine, visibles près de là dans la mer, semblent

confirmer cette hypothèse. Notons cependant qu'E. Tapeinos a localisé Satyre au moderne Maltepe, mais ses arguments ne sont pas pleinement convaincants. Cf. carte XIII.

Biblio.: E. Tapeinos, Περὶ τοῦ ἀρχαίου Βρύαντος νῦν Μαλτέπε, dans Ἀνατολικὸς Ἀστήρ, XXX, 1891, 65 ; J. Pargoire, *Les monastères de saint Ignace et les cinq plus petits îlots de l'archipel des Princes*, *BIRC*, VII, 1901, 74-75 ; R. Janin, *La banlieue asiatique*, *EO*, XXII, 1923, 191-193 ; A. Tsakalov, Περὶ Σατύρου, *BZ*, XXII, 1913, 122-126.

SCOUTARION. Cf. aux palais impériaux suburbains, pp. 151-152.

SIGIDES (αἱ Σιγίδες). *Étymologie* inconnue.

Graphies: Σιγίδες, Συκίδες, Διγίδες.

Sources: *Vita s. Auxentii*, *PG*, CXIV, 1400 ; L. Clugnet, *Vie anonyme...*, 8 ; *BH*, 215.

Site. Saint Auxence, descendu de son ermitage du mont Oxeia et se dirigeant vers Rufinianae, passe d'abord par cette localité, inconnue par ailleurs. C'était sur la grand'route, probablement au début du parcours Maltepe-Caddebostanı, s'il est vrai que le mont Oxeia est bien le Başibüyüklü moderne.

SIMPLIKIOU (τὰ Σιμπλικίου). *Éponyme:* un Simplicius inconnu.

Site. C'est le même endroit que τὰ Ῥούφου, puisque l'inscription porte τὰ Ῥούφου ἤγουν Σιμπλικίου. Cf. Rouphou, p. 459.

SKOPA, SKOPOS (Σκόπα, Σκόπος). *Étymologie:* Observateur.

Sources: *Vita s. Auxentii*, *PG*, CXIV, 1412, 1413 ; *BH*, 279.

Site. Cette montagne est celle sur laquelle saint Auxence s'établit définitivement et qui s'appela dès lors de son nom. C'est le Kayişdağı. Cf. Auxence (Saint-), p. 447 et carte XIII.

Biblio.: J. Pargoire, *Le mont Saint-Auxence*, Paris, 1904, 268-274.

TRYPHON (SAINT-). *Étymologie:* nom d'une presqu'île ainsi nommée à cause du monastère qu'elle possédait.

Sources: *Vita s. Theodori Studitae*, *PG*, XCIX, 229 ; *Vita Euthymii*, de Boor, 24-25 ; Treu, *Maximi monachi Planudis epistulae*, 158-159.

Site. Saint-Tryphon se trouvait sur la petite presqu'île du cap de Tuzla qui fait face à l'îlot Saint-André, au sud-est de Pendik. On y trouve encore des ruines diverses, entre autres une citerne assez bien conservée. Cf. carte XIV.

Biblio.: R. Janin, *Autour du cap Acritas*, *EO*, XXVI, 1927, 295-296.

VII. — Iles des Princes

L'archipel des Princes, situé au sud-est de Constantinople, en face de la côte septentrionale de la Propontide (Marmara), comprend neuf îles de dimensions variées, dont les quatre plus grandes (Proti, Antigoni, Halki et Prinkipo) dessinent une sorte d'arc de cercle tourné vers la terre ferme. Cinq îlots les entourent : Plati et Oxeia au sud-ouest, Pita entre Antigoni et Halki, Niandros et Terebinthos au sud et à l'est de Prinkipo.

Les anciens ne fournissent qu'une liste incomplète de ces îles ; encore les noms qu'ils leur donnent ont-ils été l'objet de bien des discussions relatives à leur identification. On écrit couramment qu'ils les appelaient Δημόνησοι. En réalité, Étienne de Byzance et Hésychius appliquent ce terme uniquement à une ou deux d'entre elles (cf. *De Urbibus* d'Étienne de Byzance, Amsterdam, 1678, aux mots Δημόνησος et Χαλκίτης, 233 et note 7, 714). Le terme d'île des Princes n'était donné par les Byzantins qu'à la seule Prinkipo. Cependant on trouve Πριγκίπιοι νῆσοι dans les Synaxaires, *Syn. CP*, 158. Les Grecs les appellent aujourd'hui les Iles (τὰ Νησιὰ) et les Turcs Kızıladalar (les Iles rouges), à cause de la couleur du sol argileux de la plupart d'entre elles.

Chez les Byzantins, elles furent surtout habitées par des moines et la vie religieuse y fut intense à certaines époques. Elles servirent également de lieu de relégation pour des personnages officiels et même pour des empereurs qui furent internés dans des monastères. Cf. carte XV.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, III, 12-15 ; 257-263 ; Ch. Pertusier, *Promenades pittoresques de Constantinople*, Paris, 1815, II, 80-101 ; Constantios, Κωνσταντινιάς, Venise, 1824, 160-178; J. von Hammer, *Konstantinopolis und der Bosporos*, Pesth, 1822, II, 358-378 ; Sc. Byzantios, II, 285-321 ; G. Schlumberger, *Les îles des Princes*, Paris, 1884 ; J. Pargoire, *Les monastères de saint Ignace et les cinq plus petits îlots de l'archipel des Princes*, *BIRC*, VII, 1901, 57-91 ; R. Janin, *Les îles des Princes*, *EO*, XXIII, 1924, 178-194, 315-338, 415-436.

ANTIGONI (Ἀντιγόνη). *Éponyme*. Le nom ancien de l'île était Panormos (Πάνορμος), Zonaras, XV, 28. Le nom d'Antigoni vient peut-être d'Antigonos, fils du césar Bardas au ɪxᵉ siècle, Theophan. contin., Bonn, 180; Sc. Byzantios, II, 29. Les Turcs l'appellent Burgazada (l'île à la forteresse), peut-être à cause d'une tour que Pertusier vit encore au sommet de l'île en 1808, ou des remparts dont il y avait encore des restes à la fin du xɪxᵉ siècle, V. Cuinet, *La Turquie d'Asie*, IV, 685.

Monument: monastère de la Transfiguration. Celui de Saint-Georges Garyb n'est pas byzantin.

Sources: Theophan. contin., Bonn, 180, 398 ; *PG*, CIX, 60, 193 C, 416 B ; Syméon Magister, Bonn, 642, 732 ; *PG*, CIX, 610, 704 B, 793 B ; Georges Moine, Bonn, 891 ; *PG*, CIX, 952 D ; Léon le Grammairien, Bonn, 304 ; *PG*, CVIII, 1137 D ; Zonaras, XV, 22, 28 ; XVI, 20 ; Sathas, *MB*, VII, 134 ; Manassès, v. 4887 sq. ; Th. Balsamon, *Synodi VII can. 12* ; *PG*, CXXXVII, 933.

Site. Aucune contestation n'est possible à ce sujet. Au monastère, situé au sommet de l'île, il reste encore trois citernes assez spacieuses ; une quatrième se trouve au-dessous du village ; soutenue par quatre colonnes monolithes, elle mesure 7 mètres sur 7 et 3 de profondeur. Cf. carte XV.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, III, 13 ; 259-260 ; Sc. Byzantios, II, 294-297 ; M. Chourmouzès, Ἡ νῆσος Ἀντιγόνη, Constantinople, 1869 ; R. Janin, *Les îles des Princes*, *EO*, XXIII, 1924, 315-323.

HALKI (Χάλκη). *Étymologie*. Le nom primitif est Chalkitis (Χαλκῖτις, Χαλκίτης). Tous ces noms dérivent de χάλκος, cuivre, à cause du minerai de ce métal que l'on tirait de l'île dans l'antiquité. Les Turcs l'appellent Heybeliada (Ile en forme de besace).

Monuments: monastères de la Théotocos, τῆς Πανάγνου (le même que le précédent), de la Sainte-Trinité. Celui de Saint-Georges du Précipice (τοῦ Κρημνοῦ) n'est pas byzantin.

Sources: *S. Theodori Studitae Oratio in Platonem*, *PG*, XCIX, 840-841 ; *Epist.*, I, 40, 51 ; II, 98, 208 ; *PG*, XCIX, 1057, 1100, 1621 ; *Iambi*, *PG*, XCIX, 1804-1805 ; *Vita s. Ignatii*, *PG*, CV, 532

Site. Il est admis par tout le monde. On rencontre encore, en dehors des églises reconstruites des monastères de la Théotocos et de la Sainte-Trinité (celui-ci devenu École de Théologie en 1844), plusieurs citernes byzantines, dont une, toujours en service, se trouve devant la façade nord de l'ancien monastère de la Théotocos ; elle mesure 12 mètres sur 8 et 6 de profondeur ; elle possède cinq colonnes monolithes. Cf. carte XV.

Biblio.: P. Gylles, *BT*, III, 14 ; 260-261 ; Sc. Byzantios, II, 298-311 ; R. Janin, *Les îles des Princes*, *EO*, XXIII, 1924, 323-328.

HYATROS (Ὑάτρος ou Ἴατρος). *Étymologie* inconnue. Les Grecs modernes ont transformé le nom en Niandros (Νεἰανδρος, Νέανδρος). Les Turcs l'appellent Tavşanada (Ile aux lapins).

Monument: monastère bâti par le patriarche Ignace au IXe siècle.

Sources: Vita s. Ignatii, PG, CV, 495, 516 ; *Acta SS.*, oct. X, 169 ; ZONARAS, XVII, 14 ; BALSAMON, *Synodi VII can. 12; PG*, CXXXVII, 933 ; PACHYMÈRE, Bonn, II, 637 ; *PG*, CXLIV, 697.

Site. L'île se trouve à 1 kilomètre au sud de Prinkipo. Cf. carte XV.

Biblio.: J. PARGOIRE, *Les monastères..., BIRC*, VII, 1901, 62-64 ; SC. BYZANTIOS, II, 317 ; R. JANIN, *Les îles des Princes, EO*, XXIII, 1924, 430-431.

MESONESION (Μεσονήσιον). *Étymologie:* Ile du milieu. Cet îlot est connu par le chrysobulle de Manuel Comnène que cite Th. Balsamon. C'est peut-être celui que les Grecs appellent Pitta (πῆττα, galette) à cause de sa forme ; les Turcs ont traduit par Pide, qui a le même sens.

Monument: monastère.

Source: TH. BALSAMON, *Synodi VII can. 12: PG*, CXXXVII, 933.

Site. A la suite du P. J. Pargoire, nous proposons celui de Pitta, entre Antigoni et Halki. On n'y rencontre cependant aucune trace de construction byzantine. Cf. carte XV.

Biblio.: J. PARGOIRE, *Les monastères..., BIRC*, VII, 1901, 78-79 ; R. JANIN, *Les îles des Princes, EO*, XXIII, 1924, 428.

OXEIA (Ὀξεῖα). *Étymologie:* Pointue, à cause de sa forme. Les Turcs l'appellent Sivriada (île pointue), traduction exacte du grec.

Monuments: monastère et prison d'État.

Sources: THÉOPHANE, I, 397 ; S. THEODORI *Oratio in Platonem, PG*, XCIX, 841 ; *Vita s. Ignatii, PG*, CV, 505 ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 207 ; CÉDRÉNUS, Bonn, II, 483 ; *PG*, CXXII, 216 ; EPHREM, v. 10, 136, 10138 ; SATHAS, *MB*, VII, 218, 221, 511, 717, 733-736.

Site. L'île se trouve à environ 2 kilomètres au nord-ouest de Plati. On y distingue encore les ruines du monastère et d'un petit port à l'est. Cf. carte XV.

Biblio.: P. GYLLES, *BT*, III, 12 ; 258 ; SC. BYZANTIOS, II, 317-319 ; J. PARGOIRE, *Les monastères..., BIRC*, VII, 1901, 79-91 ; R. JANIN, *Les îles des Princes, EO*, XXIII, 1924, 433-436.

N. B. — Les topographes les plus avertis, comme le P. J. Pargoire, ont confondu l'île d'Oxeia avec le quartier de même nom qui se trouvait en ville. Cf. Oxeia aux quartiers urbains, pp. 370-371.

PLATI (Πλάτη, plus rarement Πλατεῖα). *Étymologie:* large et plate. Les Turcs ont traduit par Yassiada (île plate).

Monuments: monastère, église des Quarante-Martyrs de Sébaste.

Sources: THÉOPHANE, I, 397 ; *Vita s. Ignatii, PG*, CV, 496, 516, 532 ; *Acta SS.*, oct. X, 169 ; GEORGES MOINE, de Boor, II, 745 ; CÉDRÉNUS, Bonn, II, 483, 511 ; *PG*, CXXII, 244 C ; ZONARAS, XVII, 14 ; PACHYMÈRE, Bonn, II, 637 ; *PG*, CXLIV, 697 ; PHRANTZÈS, Bonn, 87 ; *PG*, CLVI, 708 A.

Site. L'île se trouve à 5 kilomètres environ au sud-ouest d'Antigoni. On y rencontre des voûtes massives plus ou moins cachées par les constructions que fit sir Henri Bulwer (1857-1865). Cf. carte XV.

Biblio.: SC. BYZANTIOS, II, 319-321 ; J. PARGOIRE, *Les monastères..., BIRC*, 1901, VII, 57-64 ; R. JANIN, *Les îles des Princes, EO*, XXIII, 1924, 431-433.

N. B. Ne pas confondre l'île de Plati avec le quartier urbain de même nom qui se trouvait sur la Corne d'Or. Cf. aux quartiers urbains, p. 380.

PRINKIPO (Πριγκηπόνησος). La plus grande des îles des Princes porte ce nom au moins depuis le commencement du IXe siècle. *Étymologie:* île du Prince. On s'est demandé de quel prince il s'agit et l'on a proposé Justin II. Ce n'est là qu'une hypothèse, mais assez vraisemblable, puisque l'île était le proaesteion de Justin II. Les Turcs appellent l'île Büyükada (la Grande Ile).

Graphies: νῆσος τοῦ Πρίγκιπος, τοῦ Πριγκήπου, τῆς Πριγκίπου, Πριγκηπόνησος.

Monuments: palais impérial, port, trois monastères d'hommes et un monastère de femmes.

Sources: Vita s. Eutychii, V ; *PG*, LXXXVI, 2331 ; THÉOPHANE, I, 243 ; NICÉPHORE, *Epitome*, de Boor, 25 ; THEOPHAN. CONTIN., Bonn, 79, 86 ; *PG*, CIX, 93, 229 C, 269 B ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 132, 203, 204 ; *Vita s. Theophani, PG*, CXV, 13, 21 ; S. THEODORI EPIST., I, 29, 125, 127 ; *PG*, XCIX, 1197, 1405, 1412 ; NAUCRATII, *Encyclica, PG*, XCIX, 1825 ; EPHREM, v. 1989, 3080 ; Vita s. Ignatii, *PG*, CV, 505 ; Manassès, v. 6179-6180 ; CÉDRÉNUS, Bonn, I, 684 ; *PG*, CXXI, 745 D ; 204 ; *Alexiade*, XV, 1 ; BRYENNIOS, Bonn, 50 ; *PG*, CXXVII, 81 ; NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 326 ; *PG*, CXXXIX, 603-604 ; SATHAS, *MB*, VII, 321 ; ZONARAS, XV, 14, 19, 24 ; PACHYMÈRE, Bonn, II, 324 ; *PG*, CXLIV, 357-358 ; CANTACUZÈNE, Bonn, III, 74, 294 ; *PG*, CLIV, 89, 232-233 ; GRÉGORAS, Bonn, II, 585 ; *PG*, CXLVII, 796 ;

TH. BALSAMON, *Synodi VII can. 12; PG*, CXXXVII, 933 ; CRITOBULE, *Vie de Mahomet*, trad. Dethier, IIe partie, 80-81 ; *An. Boll.*, XXXI, 21 ; XXXIII, 54, 55.

Site. Il ne reste plus rien du palais impérial. Par contre deux des monastères d'hommes ont été conservés en partie ; celui des femmes ne présente plus qu'un amas considérable de ruines à l'est de l'île. Cf. carte XV.

Biblio.: P. GYLLES, *BT*, III, 15 ; 261-263 ; SC. BYZANTIOS, II, 311-314 ; E. MAMBOURY, *Le couvent byzantin de femmes à Prinkipo*, *EO*, XIX, 1920, 200-209 ; R. JANIN, *Les îles des Princes*, *EO*, XXIII, 1924, 415-417.

PROTI (Πρώτη). *Étymologie:* Première. Les Byzantins l'appelaient plutôt Prota. Le nom primitif de l'île est peut-être Akonae ou Akonitis (Ἀκόναι, Ἀκονῖτις) dont parle Étienne de Byzance, *De Urbibus*, Amsterdam, 1578, 52. Les Turcs appellent l'île Kenaliada (l'île rouge) à cause de la couleur de son sol.

Monuments: deux sinon trois monastères d'hommes, où furent internés plusieurs empereurs ou princes byzantins.

Sources: THÉOPHANE, I, 479-480 ; THEOPHAN CONTIN., Bonn, 9, 41, 47, 434, 437, 441 ; *PG*, CIX, 24, 53 D, 60 D, 452 C, 456 A, 460 A ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 619, 752 ; *PG*, CIX, 816 A ; GEORGES MOINE, de Boor, II, 772, 789 ; LÉON LE GRAMMAIRIEN, Bonn, 327, 328, 329, 331 ; *PG*, CVIII, 1041 C, 1161 BC, 1164 B ; S. THEODORI, *Oratio in Platonem*, *PG*, XCIX, 840-841 ; *Epist.*, II, 98 ; *PG*, XCIX, 1621 ; *Vita s. Ignatii*, *PG*, CV, 489-493 ; CÉDRÉNUS, Bonn, II, 48, 320, 404 ; *PG*, CXXI, 933 ; CXXII, 57 ; SKYLITZÈS, Bonn, 705 ; *PG*, CXXII, 134 ; ZONARAS, XVI, 18, 20 ; XVIII, 15 ; BRYENNIOS, Bonn, 55 ; *PG*, CXXVII, 89 ; LÉON DIACRE, Bonn, 99 ; *PG*, CXVII, 800 ; GLYKAS, Bonn, 561 ; *PG*, CLVIII, 609 ; NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 326 ; *PG*, CXXXIX, 603-604 ; PACHYMÈRE, Bonn, II, 324 ; *PG*, CXLIV, 357-358 ; SATHAS, *MB*, VII, 130, 168, 321 ; ATTALIATÈS, Bonn, 179.

Site. Proti n'a jamais été très habité. Le village que P. Gylles avait vu vers 1540 disparut et Pertusier n'y trouva plus que des ruines au début du XIXe siècle. P. Gylles signalait au-dessus du village deux citernes rondes, dont une assez grande ; l'une d'entre elles existe encore en partie. Une chapelle moderne a été construite sur les ruines de celle du monastère qui se trouvait au sommet de la colline. Cf. carte XV.

Biblio.: P. GYLLES, *BT*, III, 13 ; 259 ; SC. BYZANTIOS, II, 290-294 ; R. JANIN, *Les îles des Princes*, *EO*, XXIII, 1924, 183-194.

TEREBINTHOS (Τερέβινθος). *Étymologie :* Térébinthe. Les Grecs l'appellent Antérobinthos ou Antérobithos (Ἀντερόβινθος, Ἀντερόβιθος), corruption de l'ancien nom. Pour les Turcs c'est Sedefada (Ile de la nacre ou de la rue sauvage), le mot sedef ayant les deux sens.

Monument: monastère bâti par le patriarche Ignace.

Sources: Vita s. Ignatii, *PG*, CV, 496 D, 505 B, 513 B, 516 C, 526 ; SYMÉON MAGISTER, Bonn, 668 ; *PG*, CIX, 729 B ; CÉDRÉNUS, Bonn, II, 325 ; *PG*, CXXII, 60 ; ZONARAS, XVI, 20 ; NICÉTAS CHONIATÈS, Bonn, 315 ; *PG*, CXXXIX, 48, 593 D, 616 A ; SATHAS, *MB*, VII, 142, 327.

Site. Térébinthos se trouve à environ 1.500 mètres au sud-est de Prinkipo. Cf. carte XV.

Biblio.: SC. BYZANTIOS, II, 316-317 ; J. PARGOIRE, *Les monastères...*, *BIRC*, VII, 1901, 64-69 ; R. JANIN, *Les îles des Princes*, *EO*, XXIII, 1924, 428-430.

VIII. — **Localités de site inconnu**

AGIASMATA (τὰ Ἁγιάσματα). *Étymologie :* les Fontaines Saintes.

Monument: église Sainte-Anastasie.

Sources: IB, II, 459 ; A. PAP.-KER., *Varia*, 150.

Site. On ne saurait dire où se trouvait cette localité, mais ce devait être dans la banlieue de la capitale.

ARMOULADE (ἡ Ἀρμουλάδη). *Étymologie:* inconnue.

Monument: église du Christ.

Source: Syn. CP, 438.

Site: inconnu, mais dans la région de Constantinople, puisque son église figure au synaxaire de la capitale.

ARSELAOU (τὰ Ἀρσελάου). *Éponyme:* inconnu.

Source: IB, II, 162.

Site. Il semble que c'était dans la capitale ou dans sa banlieue.

ASTERIOU (τὰ Ἀστερίου). *Éponyme:* peut-être le fondateur du monastère.

Monument: monastère de même nom.

Sources: MANSI, VIII, 882 C, 910 A, 930 D, 987 D, 1010 D. 1054 B ; E. SCHWARTZ, III, 34, 45, 69, 129, 144, 157, 164, 173,

Site. Ce monastère était sûrement dans le diocèse de Constantinople, donc sur la côte européenne, puisque ceux de Chalcédoine, dont les higoumènes signent en même temps au concile de 536, constituent une liste à part.

ASYLEOU (τὰ Ἀσυλαίου). *Éponyme:* Asyléos ou Asyléon, un des meurtriers de Michel III (867).

Sources: Théodose de Mélitène, 177 ; Georges Hamartolos, *PG*, CX, 1073 A.

Site: inconnu, mais dans la banlieue de Constantinople.

CHARTOPHYLAKOS (προάστειον τοῦ Χαρτοφύλακος). Le même que le précédent.

Source: Léon le Grammairien, Bonn, 253 ; *PG*, CVIII, 1085 B.

EUANDROU (τὰ Εὐάνδρου). *Éponyme:* peut-être le fondateur du monastère.

Monument: monastère τῶν Εὐάνδρου.

Sources: *Acta SS.*, jul. I, 257, 258 A ; *An. Bol.*, XV, 414 ; *Syn. CP*, 234, 792 ; *BH*, 122, 192.

Site. Le Synaxaire dit « au delà de la ville » (πέραν τοῦ ἄστεος), ce qui ne suffit pas à déterminer l'emplacement de ce quartier. Peut-être était-il sur les hauteurs de Galata.

EUDOKIANAE (αἱ Εὐδοκιαναί). *Éponyme.* On ne sait quel Eudocius ou quelle Eudocia a donné son nom à ce quartier.

Monument: église de la Théotocos.

Sources: *Syn. CP*, 754 ; *BH*, 114.

Site. Le Synaxaire dit πέραν, terme qui désignait un endroit au delà de la Corne d'Or, généralement sur la côte européenne.

GERANION (τὸ Γεράνιον). *Étymologie:* Grue.

Source: *Alexiade*, VI, 4.

Site. Il y avait deux Gérania, l'un au Palais Impérial, l'autre à l'extérieur de la ville. On ignore où se trouvait ce dernier, dont parle Anne Comnène.

GEORGIA (ἡ Γεωργία). *Étymologie:* Campagne, champs de labour.

Monument: église de la Théotocos.

Sources: *Syn. CP*, 435 ; *BH*, 66.

Site. La seule indication du Synaxaire, πέραν, « au-delà » (de la Corne d'Or), ne suffit pas à déterminer l'endroit, mais il y a lieu de croire que c'était sur la rive européenne du Bosphore.

GORGIANAE (Γοργιαναί). *Étymologie:* inconnue.

Monument: église de la Théotocos.

Sources: *Syn. CP*, 865 ; *Typika*, I, 100.

Site: inconnu.

IAMPSIPHOI (Ἰάμψιφοι). *Étymologie:* inconnue.

Monument: église de la Théotocos.

Source: Ducange, *Constantinopolis christiana*, suppl., éd. Venise.

Site: inconnu.

IPPOICHNA (Ἱπποΐχνα). *Étymologie:* inconnue.

Monument: église où l'on célébrait, le 22 août, la synaxe de sainte Anthousa et de ses compagnons martyrs, Charisimos et Néophyte.

Sources: *Syn. CP*, 916 ; *BH*, 157.

Site: inconnu.

KALON NERON (Καλὸν Νερὸν). *Étymologie:* Bonne eau.

Source: H. Delehaye, *Deux typica*, 132.

Site. Ce lieu, qui possédait une propriété du monastère de Lips, devait se trouver dans la campagne thrace.

KAMARIDION (Καμαρίδιον). *Étymologie:* petite voûte ?

Monument: église Saint-Léonce.

Sources: *Syn. CP*, 756 ; *BH*, 115.

Site. Le Synaxaire dit πέραν, c'est-à-dire au delà de la Corne d'Or, ce qui peut s'entendre aussi bien du Bosphore que de la rive nord de la Corne d'Or.

KASTOREON (Καστώρεον). *Étymologie.* Ce nom vient sans doute de κάστωρ.

Monument: église de Saint-Tryphon, métochion de Chora.

Sources: *Vita s. Michaelis Syncelli*, éd. Schmidt, *BIRC*, XI, 1905, 254 ; *BH*, 67.

Site: inconnu.

KENTOUKELLAE (Κεντούκελλαι). *Étymologie:* du latin *Centumcellae*.

Monument: peut-être une église ou chapelle de Saint-Alexandre.

Sources : *Syn. CP*, 682 ; *BH*, 105.
Site : inconnu.

KONSTANTINOU (οἶκος Κωνσταντίνου). *Éponyme :* Constantin Barbatus, protecteur de saint Basile le Jeune.
Monument : église de la Théotocos.
Source : S. J. Vilinskij, *Jilié sv. Basilia Novago*, I, 139, 279, 340.
Site : inconnu. Ce document dit simplement que c'était « en face du côté de l'Orient », ce qui indique la côte asiatique sans plus.

MADARON (Μάδαρον). *Étymologie :* inconnue.
Monument : un agiasma.
Source : *Acta SS.*, nov. III, 888 C.
Site : inconnu.

MANDRAI (Μάνδραι). *Étymologie :* Bergeries.
Source : *Acta SS.*, nov. II, 428.
Site : inconnu.

MANTEA, MANTIA (Μαντέα, Μαντία). *Étymologie :* inconnue.
Sources : Theophan. contin., Bonn, 322 ; *PG*, CIX, 337 D ; Cédrénus, Bonn, II, 238 ; *PG*, CXXI, 1124 D.
Site inconnu. C'était une ferme impériale dont Basile le Macédonien attribua les revenus à entretenir l'huile de Sainte-Sophie.

MAREANAE, MARIANAE (Μαρεαναί, Μαριαναί). *Éponyme* inconnu.
Monument : proasteion d'Eudoxie, femme d'Arcadius.
Sources : Socrate, VI, 16 ; *PG*, LXVII, 713 A et n. 58 ; Nicéphore Calliste, XIII, 16 ; *PG*, CXLVI, 988 B.
Site. Cette propriété de l'impératrice Eudoxie se trouvait ἐν τῷ Ἀνάπλῳ, dit Nicéphore Calliste, ce qui peut s'entendre aussi bien du Bosphore en général que de la rive gauche ou de la localité. C'est là que s'arrêta saint Jean Chrysostome au retour de son exil ; il y resta jusqu'à ce qu'il eût reçu la permission de rentrer dans sa ville épiscopale.

MESAMPELON (Μεσάμπελον). *Étymologie :* au milieu des vignes.
Monument : monastère de ce nom.
Source : Ἐκκλησιαστικὸς Φάρος, V, 341.
Site inconnu.

NIKETA (προάστειον τοῦ Νικήτα). *Éponyme* inconnu.
Source : Théodose de Mélitène, 227.
Site : inconnu.

OEKOPROASTEIA (Οἰκοπροάστεια). *Étymologie :* campagne particulière ?
Monument : monastère de ce nom bâti par l'impératrice Théodora au XIe siècle et où elle fut ensevelie.
Source : Sathas, *MB*, VII, 163.
Site : inconnu.

OPTIKON (Ὀπτικὸν). *Étymologie :* Observatoire ?
Source : Sathas, *MB*, VII, 440.
Site : inconnu. On ne sait d'ailleurs ce qu'il faut entendre par ce terme.

PALATITZA (Παλατίτζα). *Étymologie :* Petit Palais.
Source : H. Delehaye, *Deux typica*, 133.
Site inconnu, mais probablement dans la campagne thrace. Le monastère de Lips y avait une propriété.

PINAKIDION (Πινακίδιον). *Étymologie :* Tablette ?
Monument : église de la Théotocos.
Source : Eustathe de Thessalonique, éd. Tafel, 111.
Site inconnu. Le texte dit simplement que c'était dans la banlieue.

PINNOLOPHOS (Πιννουλόφος). *Étymologie :* Colline de la pinne ?
Monument : église de la Théotocos.
Source : *Syn. CP*, 932.
Site. Le Synaxaire dit simplement πέραν, c'est-à-dire au delà de la Corne d'Or.

PLAKIDIANAE (Πλακιδιαναί). *Éponyme :* probablement Galla Placidia.
Source : Socrate, VI, 15 ; *PG*, LXVII, 709 B.
Site inconnu. On voit par le texte qu'il était en banlieue.

SAGMA (Σάγμα). *Étymologie :* Manteau ?
Monument : asile de vieillards.
Source : *Syn. CP*, 492.
Site : inconnu.

SIBONIA (Σιϐώνια). *Étymologie :* inconnue.

Monument : église de Saint-Eustathe et de ses compagnons martyrs.

Source : Syn. CP, 806.

Site : inconnu.

SKAPHEIDION (Σκαφείδιον). *Étymologie :* Petit bateau.

Monuments voisins : église Saint-Théodore, monastère τῆς Κορνίκης.

Source : Syn. CP, 137.

Site : inconnu.

INDEX ALPHABÉTIQUE DES NOMS GRECS

A

Θ

I

K

Λ

Ρ

Σ

Τ

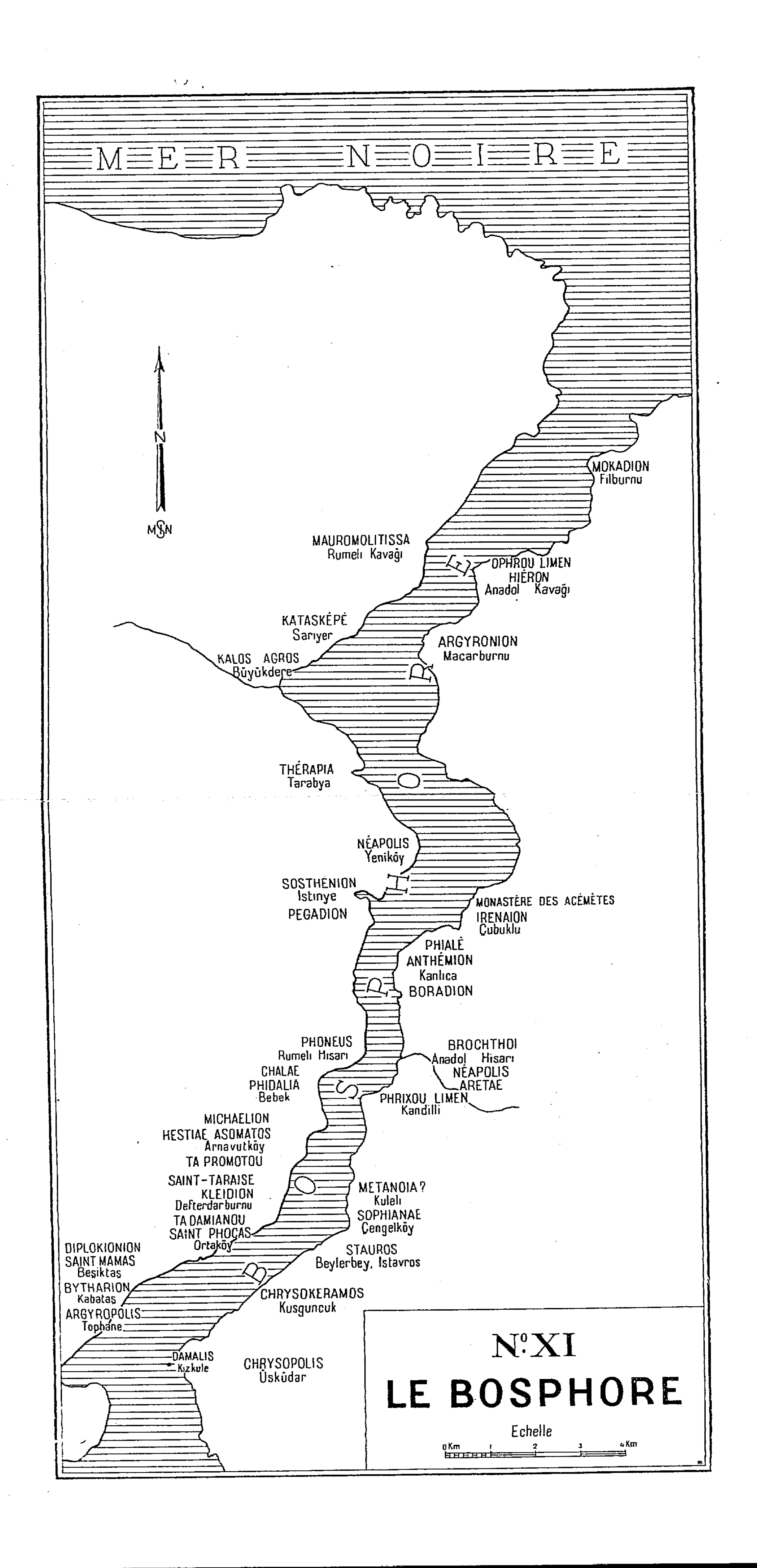
Υ

Φ

TABLE DES MATIÈRES

Première partie : **Le développement urbain**

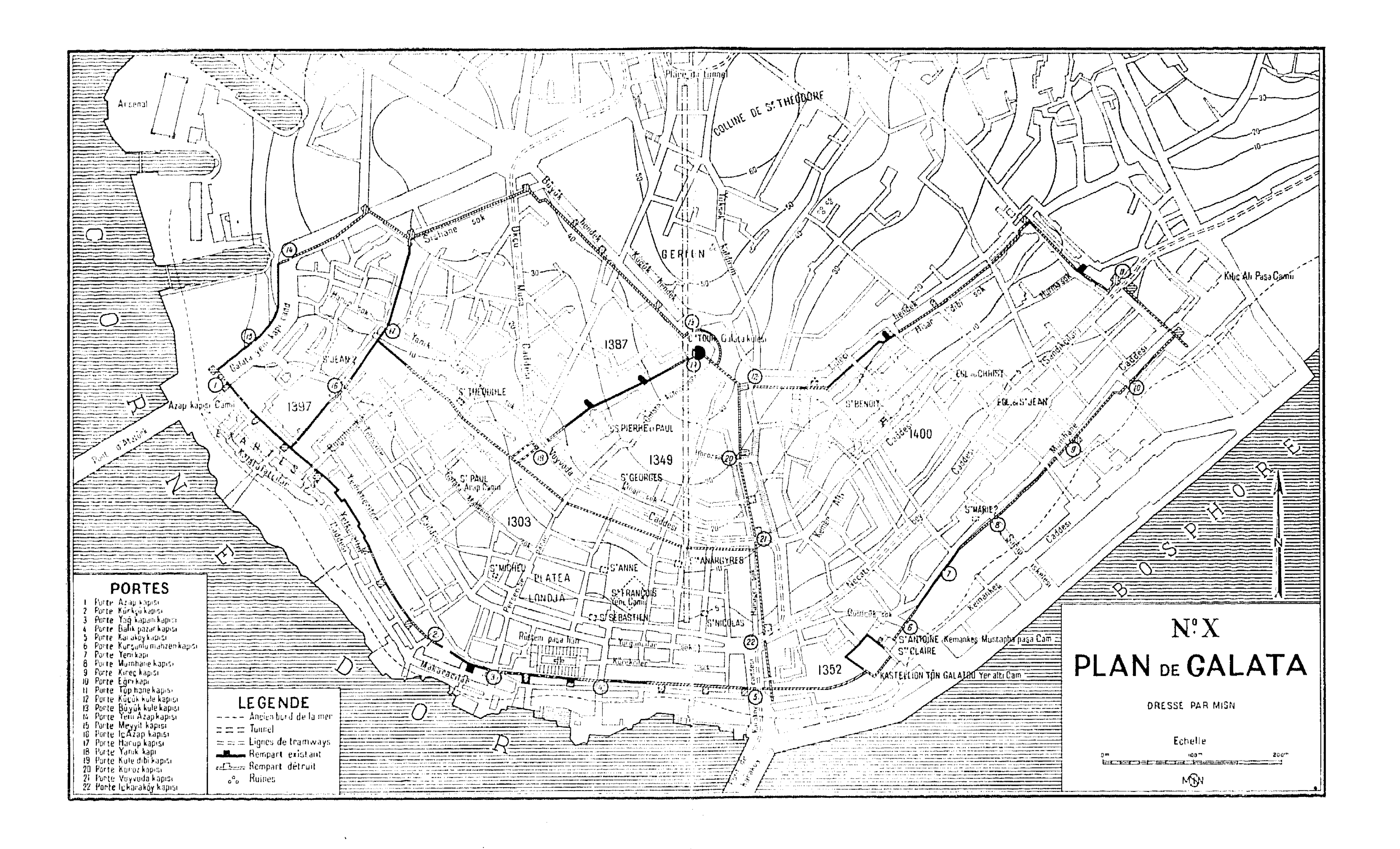
Deuxième partie : **Les quartiers et les localités**

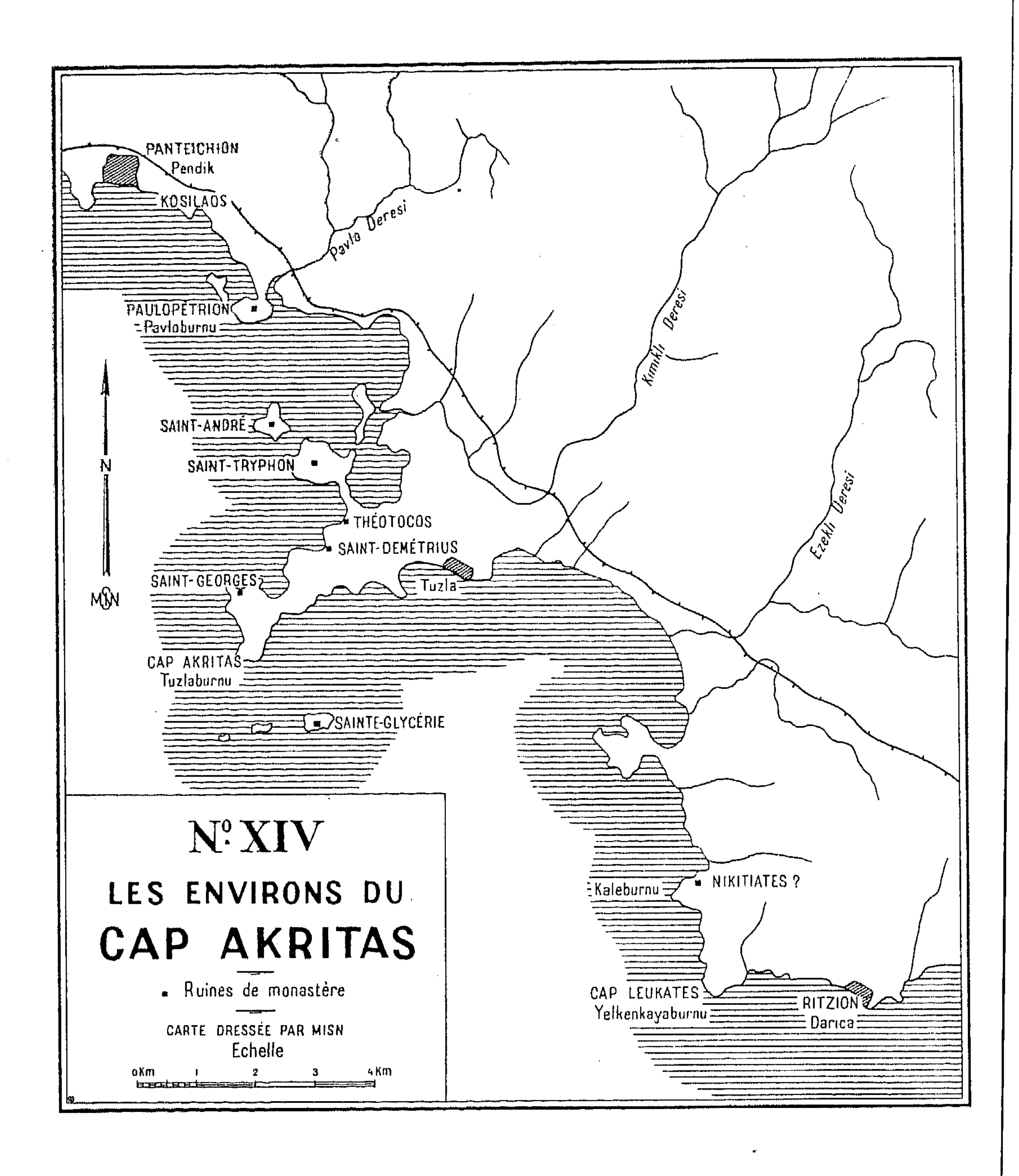


N° XI
LE BOSPHORE

Echelle

0 Km 1 2 3 4 Km


N° X
PLAN DE GALATA
DRESSE PAR MISN
Echelle
PORTES
1 Porte Azap kapısı
2 Porte Kürkçü kapısı
3 Porte Yağ kapanı kapısı
4 Porte Balık pazar kapısı
5 Porte Karaköy kapısı
6 Porte Kurşunlu mahzen kapısı
7 Porte Yeni kapı
8 Porte Mumhane kapısı
9 Porte Kireç kapısı
10 Porte Eğri kapı
11 Porte Top hane kapısı
12 Porte Küçük kule kapısı
13 Porte Büyük kule kapısı
14 Porte Yeni Azap kapısı
15 Porte Meyyit kapısı
16 Porte Iç Azap kapısı
17 Porte Harup kapısı
18 Porte Yarık kapı
19 Porte Kule dibi kapısı
20 Porte Kuroz kapısı
21 Porte Voyvoda kapısı
22 Porte Iç karaköy kapısı
LEGENDE
Ancien bord de la mer
Tunnel
Lignes de tramways
Rempart existant
Rempart détruit
Ruines
Arsenal
Place du Tunnel
COLLINE DE St THEODORE
GERMEN
TOUR Galata kulesi
Azap kapısı Cami
Pont d'Atatürk
St JEAN
St THEOPILE
St PIERRE et PAUL
St GEORGES
St PAUL
St MICHEL
PLATEA
LONDJA
St ANNE
St FRANCOIS
St SEBASTIEN
ANARGYRES
St NICOLAS
St BENOIT
EGL du CHRIST
EGL de St JEAN
St MARIE?
St ANTOINE
St CLAIRE
KASTELLION TON GALATOU Yer altı Cam
Kemankeş Mustapha paşa Cam
Kılıç Ali Paşa Camii
Rüstem paşa han
1387
1397
1349
1303
1400
1352
BOSPHORE



N° XIV
LES ENVIRONS DU CAP AKRITAS

▪ Ruines de monastère

CARTE DRESSÉE PAR MISN

Echelle

0 Km 1 2 3 4 Km

N° VIII
BANLIEUE EUROPÉENNE DE CONSTANTINOPLE

Echelle

0 Km 1 2 3 4 Km

Maltepe
MSN
PROTI
Transfiguration
BRYAS (Ruines)
N
KARTALIMEN
Kartal
ANTIGONI
PITA
Transfiguration
S^T Trinité
HALKI
OXIA
Sivriada
Panaghia
Çamliman
PRINKIPOS
Transfiguration
PLATI
Yaşıada
Monastère de femmes
S^T Nicolas
TEREBINTHOS
Sedefadasi
S^T Georges
Couddunas
■ Monastères

Nº XV
ILES DES PRINCES

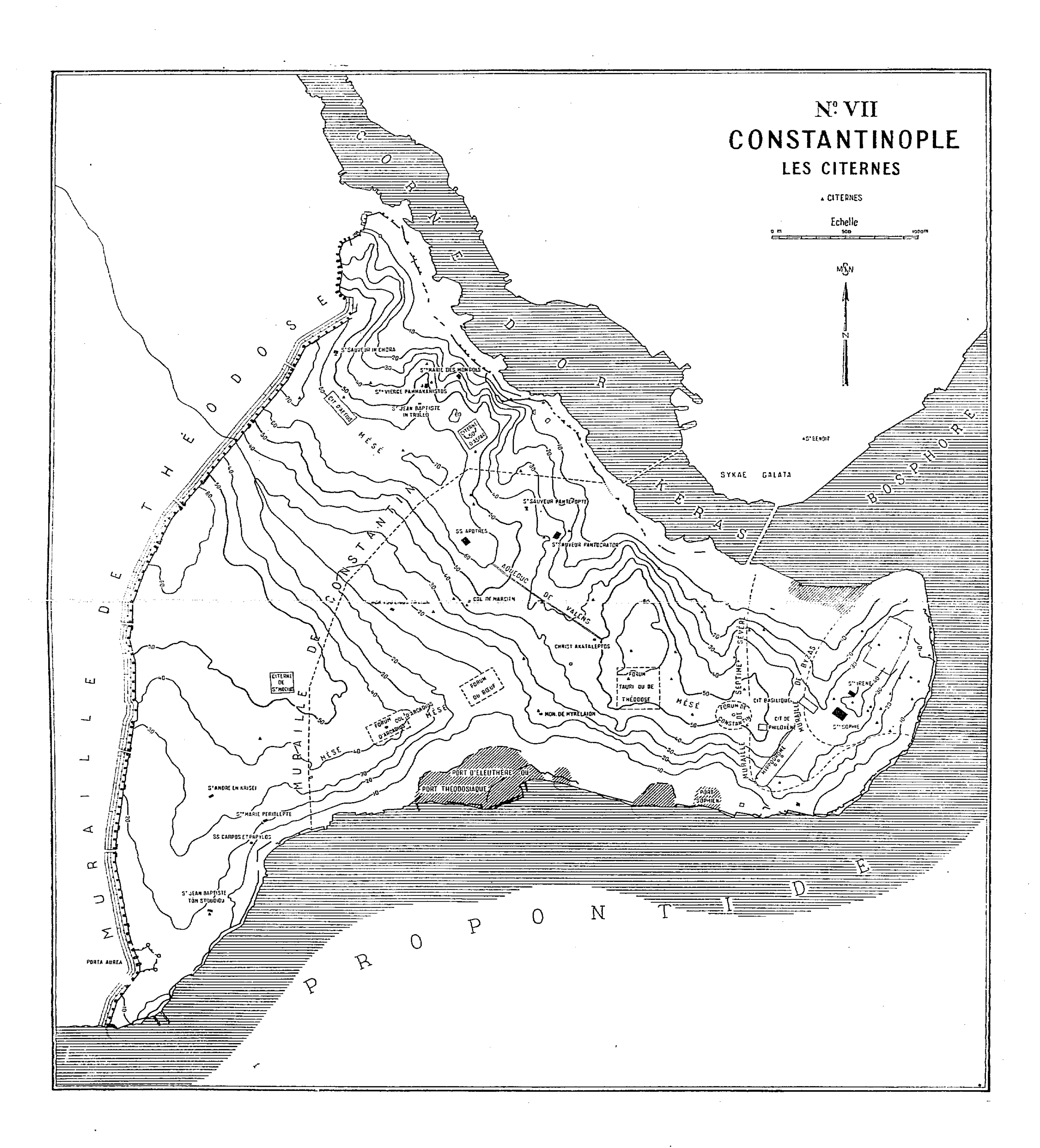
Echelle
0 Km 1 2 3 4 Km

HYATROS
Tavşanadası

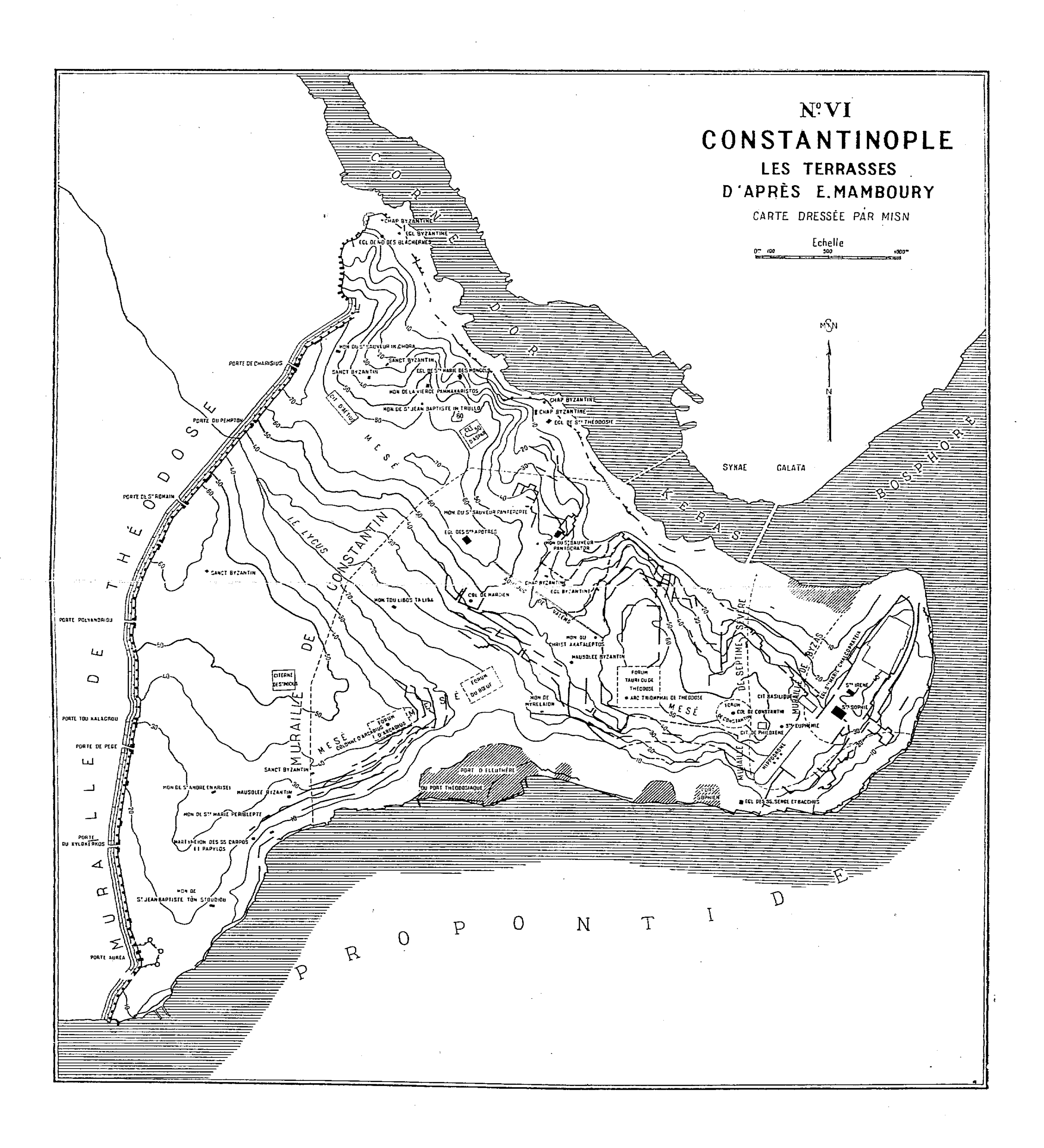
Incirli
Osman aga köy
Haznadar deresi
CITERNE Fildami
25
Hospice des aliénés
Citerne
Hypogée
N
KAMPOS
Veli efendi
Çirpici dere
24
Citerne
Citerne
MSN
Vers la Porte Dorée
TA SALLOUSTIOU
KYKLOBION ou STRONGYLON
Köprü dere
Istanbul Caddesi
VIA EGNATIA
AMMOI
PROMONTOIRE ou KYKLOBION
Zeytin burun
TRIBUNAL
EGL. DE S^T JEAN BAPTISTE
Colonne
JUCUNDIANAE
Voie souterraine
HEBDOMON
Bakırköy
POUDRIÈRE
Citerne Couverte
MAGNAURE
KASTELLION DES THÉODOSIENS
CAP DE LA MAGNAURE
PROPONTIDE

Nº IX
L'HEBDOMON
(Bakırköy)

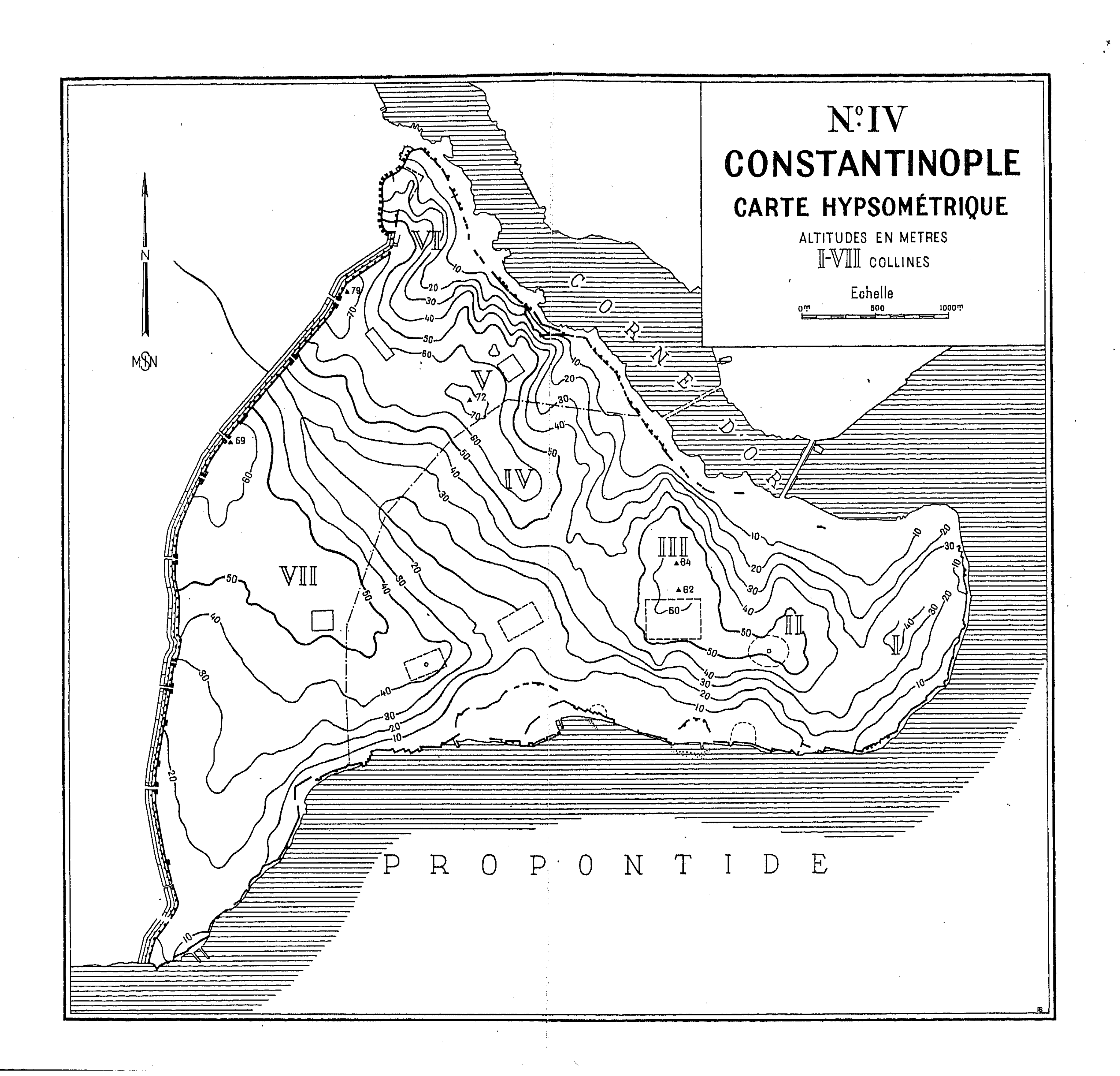
CARTE DRESSEE PAR MISN
Echelle
0 m 500 1000 m



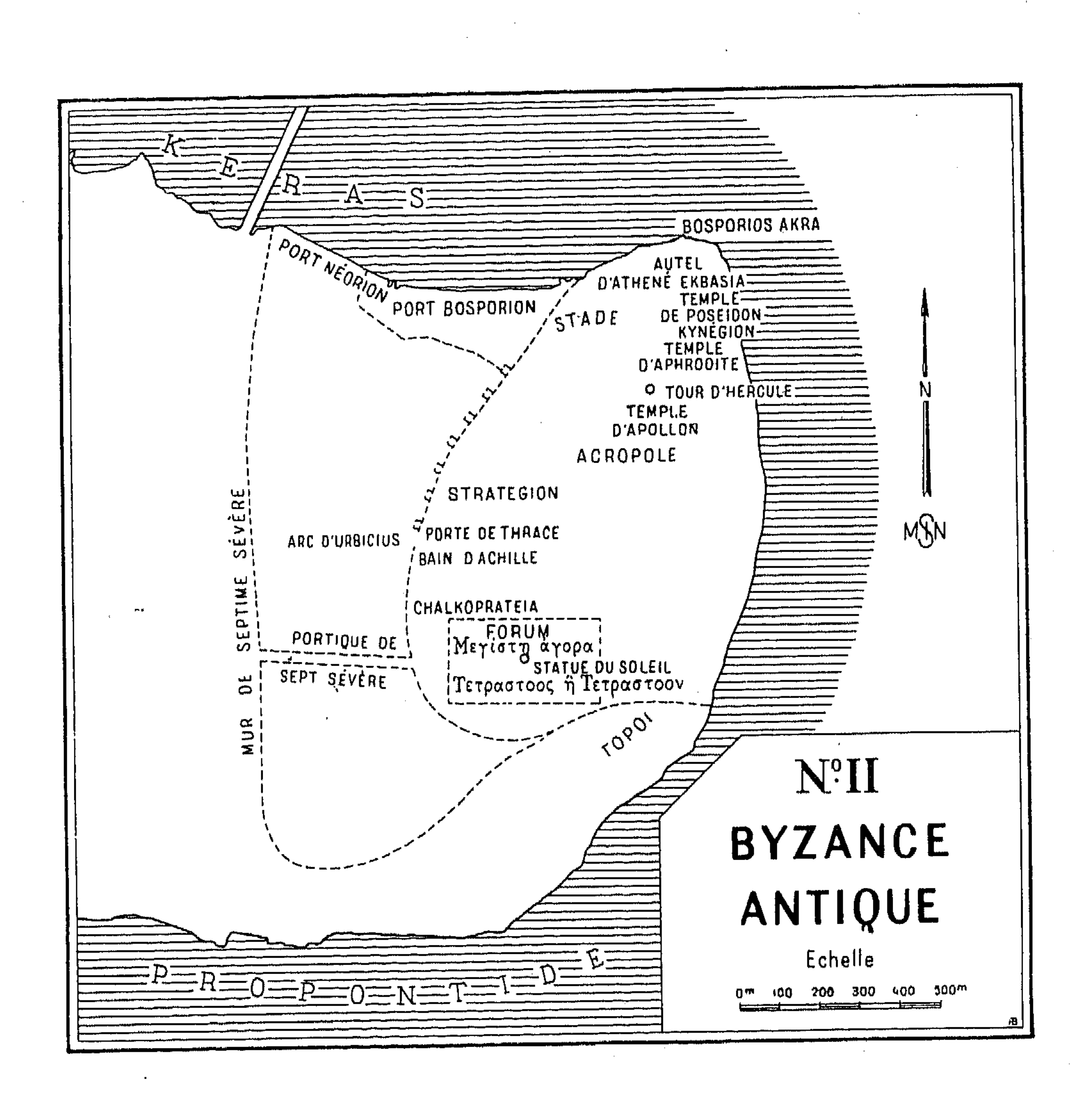
Nº VII
CONSTANTINOPLE
LES CITERNES
CITERNES
Echelle
0 m
500
1000m
CORNE D'OR
KERAS
SYKAE GALATA
BOSPHORE
St BENOIT
PROPONTIDE
MURAILLE DE THÉODOSE
MURAILLE DE CONSTANTIN
MÉSÉ
St SAUVEUR IN CHORA
Ste MARIE DES MONGOLS
Ste VIERGE PAMMAKARISTOS
St JEAN BAPTISTE IN TRULLO
CIT. D'AETIUS
CITERNE D'ASPAR
St SAUVEUR PANTÉPOPTE
SS APOTRES
St SAUVEUR PANTOCRATOR
AQUEDUC DE VALENS
COL DE MARCIEN
CHRIST AKATALEPTOS
FORUM TAURI OU DE THÉODOSE
FORUM DU BŒUF
FORUM D'ARCADIUS
COL D'ARCADIUS
MON. DE MYRELAION
FORUM DE CONSTANTIN
CIT BASILIQUE
CIT DE PHILOXÈNE
MURAILLE DE SEPTIME SÉVÈRE
MURAILLE DE BYZAS
HIPPODROME
Ste IRÈNE
Ste SOPHIE
PORT D'ÉLEUTHÈRE OU PORT THÉODOSIAQUE
PORT SOPHIEN
CITERNE DE St MOCIUS
St ANDRÉ EN KRISEI
Ste MARIE PERIBLEPTE
SS CARPOS ET PAPYLOS
St JEAN BAPTISTE TON STOUDIOU
PORTA AUREA

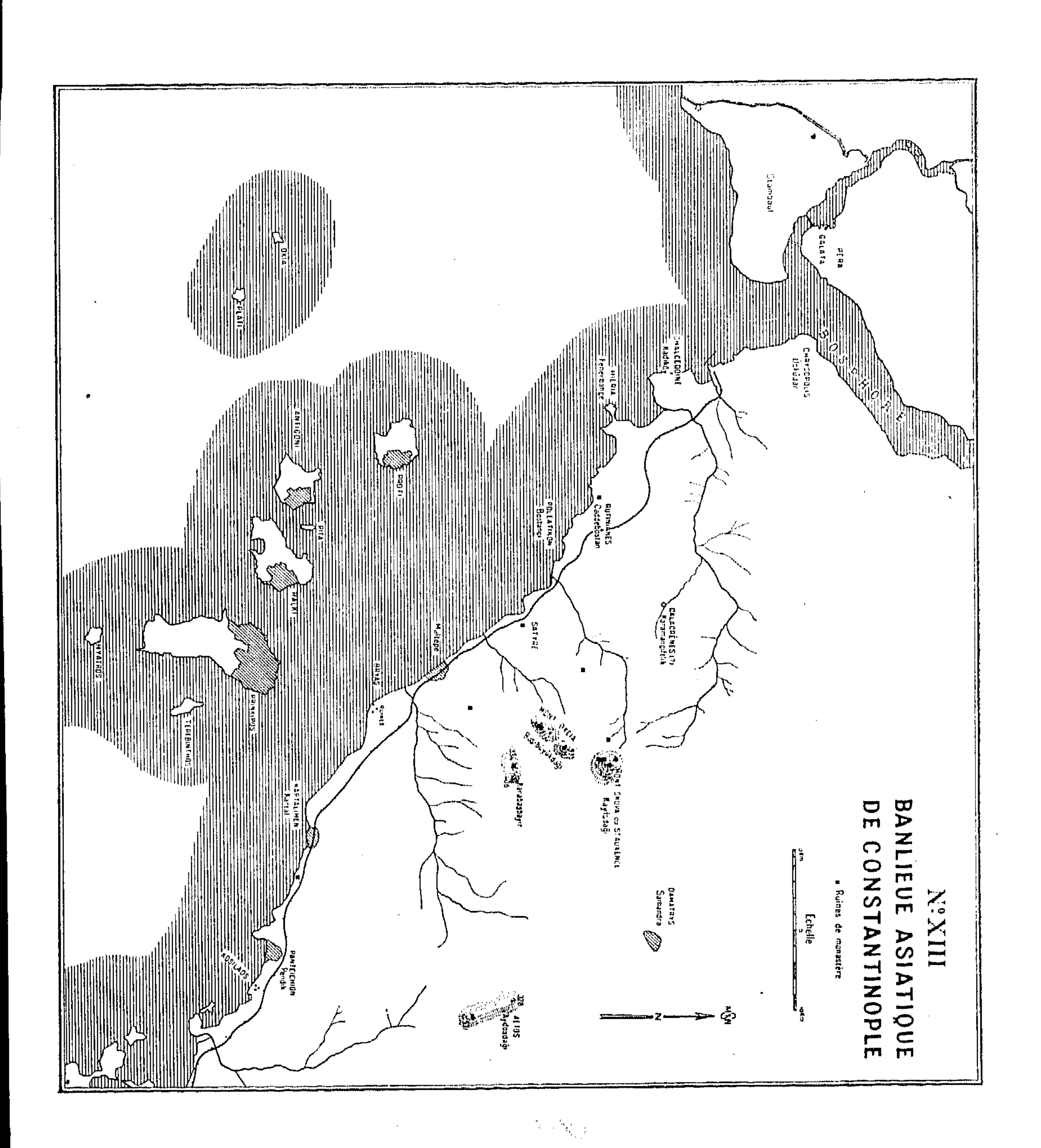


N° VI
CONSTANTINOPLE
LES TERRASSES
D'APRÈS E. MAMBOURY
CARTE DRESSÉE PAR MISN
Echelle
500
MSN
N
CORNE D'OR
KERAS
BOSPHORE
SYKAE
GALATA
PROPONTIDE
MURAILLE DE THÉODOSE
MURAILLE DE CONSTANTIN
MURAILLE DE SEPTIME SÉVÈRE
MURAILLE DE BYZAS
MESÉ
LE LYCUS
CHAP. BYZANTINE
EGL. BYZANTINE
PORTE DE CHARISIUS
PORTE DU PEMPTON
PORTE DE St ROMAIN
PORTE POLYANDRIOU
PORTE TOU KALAGROU
PORTE DE PEGE
PORTE DU XYLOKERKOS
PORTE AURÉA
MON. DU St SAUVEUR IN CHORA
SANCT. BYZANTIN
EGL. DE Ste MARIE DES MONGOLS
MON. DE LA VIERGE PAMMAKARISTOS
MON. DE St JEAN BAPTISTE IN TRULLO
EGL. DE Ste THÉODOSIE
MON. DU St SAUVEUR PANTEPOPTE
EGL. DES Sts APOTRES
MON. DU St SAUVEUR PANTOCRATOR
COL. DE MARCIEN
MON. TOU LIBOS
MON. DU CHRIST AKATALEPTOS
MAUSOLÉE BYZANTIN
FORUM TAURI OU DE THÉODOSE
ARC TRIOMPHAL DE THÉODOSE
FORUM DU BŒUF
MON. DE MYRELAION
FORUM D'ARCADIUS
COLONNE D'ARCADIUS
CITERNE DE St MOCIUS
FORUM DE CONSTANTIN
COL. DE CONSTANTIN
CIT. BASILIQUE
CIT. DE PHILOXENE
Ste EUPHÉMIE
HIPPODROME
Ste IRENE
Ste SOPHIE
EGL. Ste MARIE CHALCOPRATEIA
PORT D'ELEUTHÈRE
OU PORT THÉODOSIAQUE
PORT SOPHIEN
EGL. DES SS. SERGE ET BACCHUS
MON. DE St ANDRÉ EN KRISEI
MON. DE Ste MARIE PERIBLEPTE
MARTYRION DES SS. CARPOS ET PAPYLOS
MON. DE St JEAN BAPTISTE TÔN STOUDIOU



Nº IV
CONSTANTINOPLE
CARTE HYPSOMÉTRIQUE
ALTITUDES EN METRES
I-VII COLLINES
Echelle
0m
500
1000m
N
CORNE D'OR
PROPONTIDE
I
II
III
IV
V
VI
VII
79
72
69
64
62


K E R A S
BOSPORIOS AKRA
PORT NÉORION
PORT BOSPORION
AUTEL D'ATHENÉ EKBASIA
TEMPLE DE POSEIDON
KYNÉGION
TEMPLE D'APHRODITE
STADE
TOUR D'HERCULE
TEMPLE D'APOLLON
ACROPOLE
STRATEGION
PORTE DE THRACE
BAIN D'ACHILLE
ARC D'URBICIUS
MUR DE SEPTIME SÉVÈRE
CHALKOPRATEIA
PORTIQUE DE SEPT SÉVÈRE
FORUM
Μεγίστη ἀγορα
STATUE DU SOLEIL
Τετραστοος ἢ Τετραστοον
ΓΟΡΟΙ
P R O P O N T I D E
N
Nº II
BYZANCE ANTIQUE
Echelle
0m 100 200 300 400 500m


Nº XIII
BANLIEUE ASIATIQUE
DE CONSTANTINOPLE
Ruines de monastère
Echelle
BOSPHORE
N

N° III
CONSTANTINOPLE
LES XIV RÉGIONS

Echelle

Pte DE CHARISIUS

CITERNE D'AÉTIUS

CITERNE D'ASPAR

MUR DE CONSTANTIN

CORNE D'OR

SYKAE

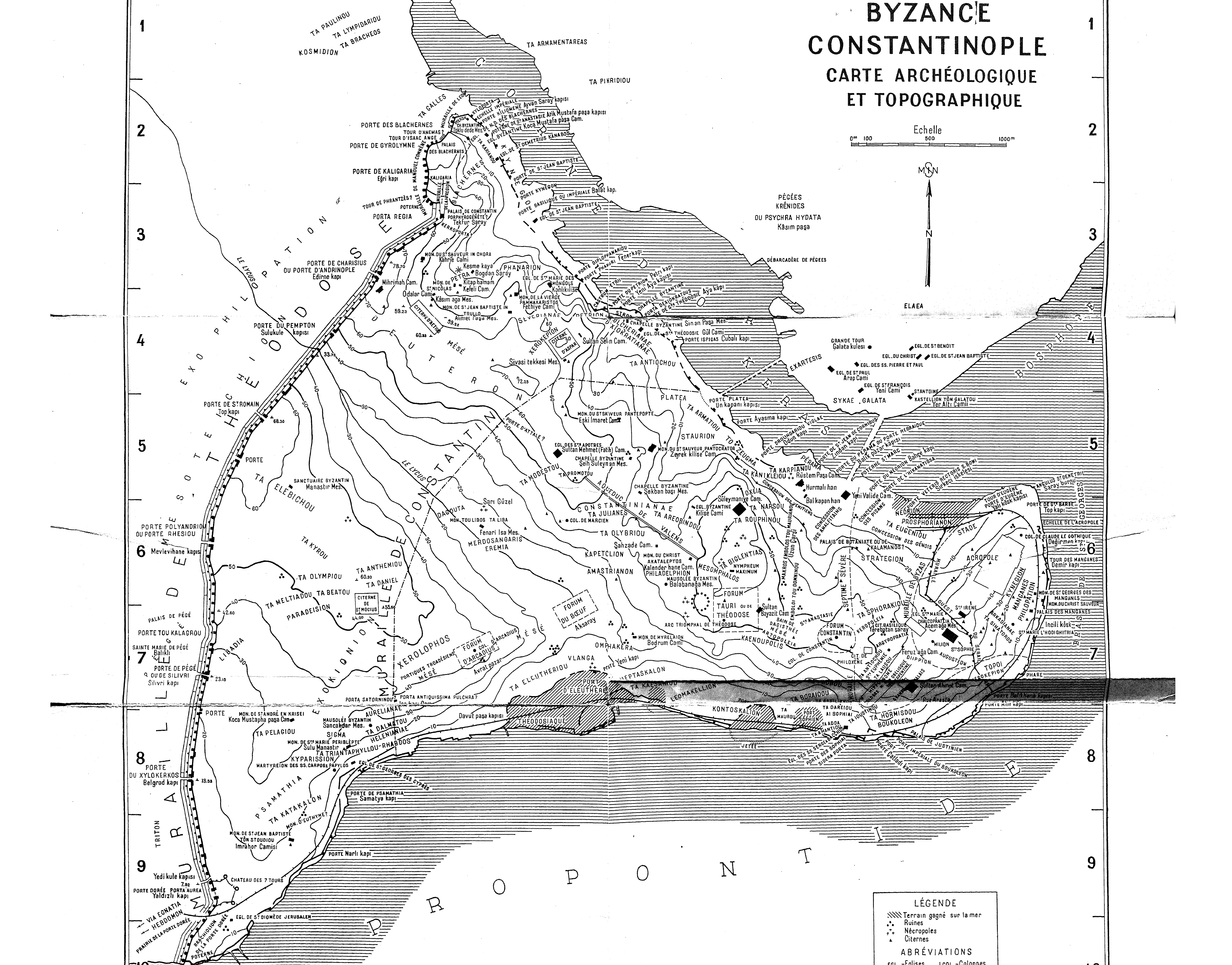
CITERNE DE St MOCIUS

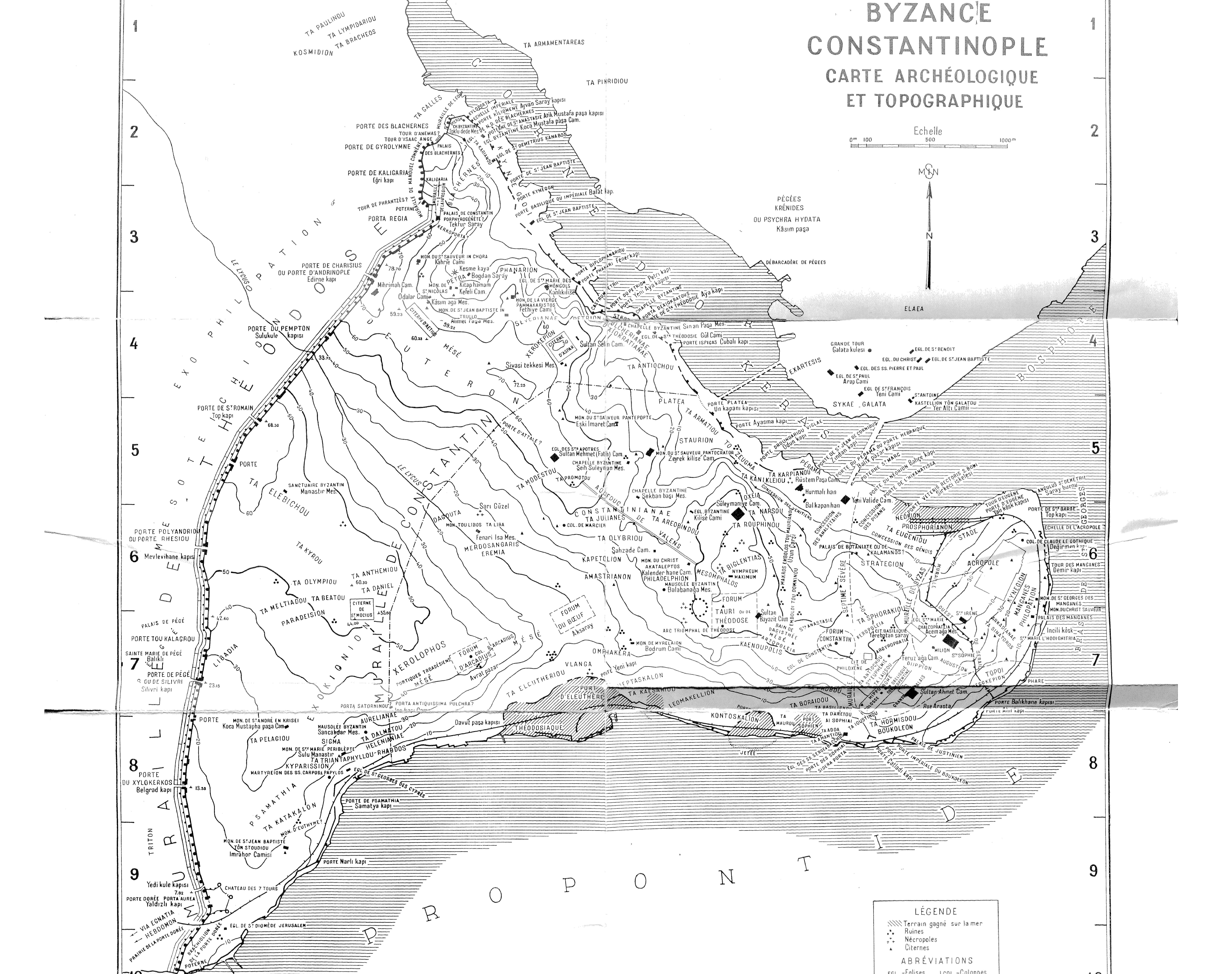
Pte DE PÉGÉ

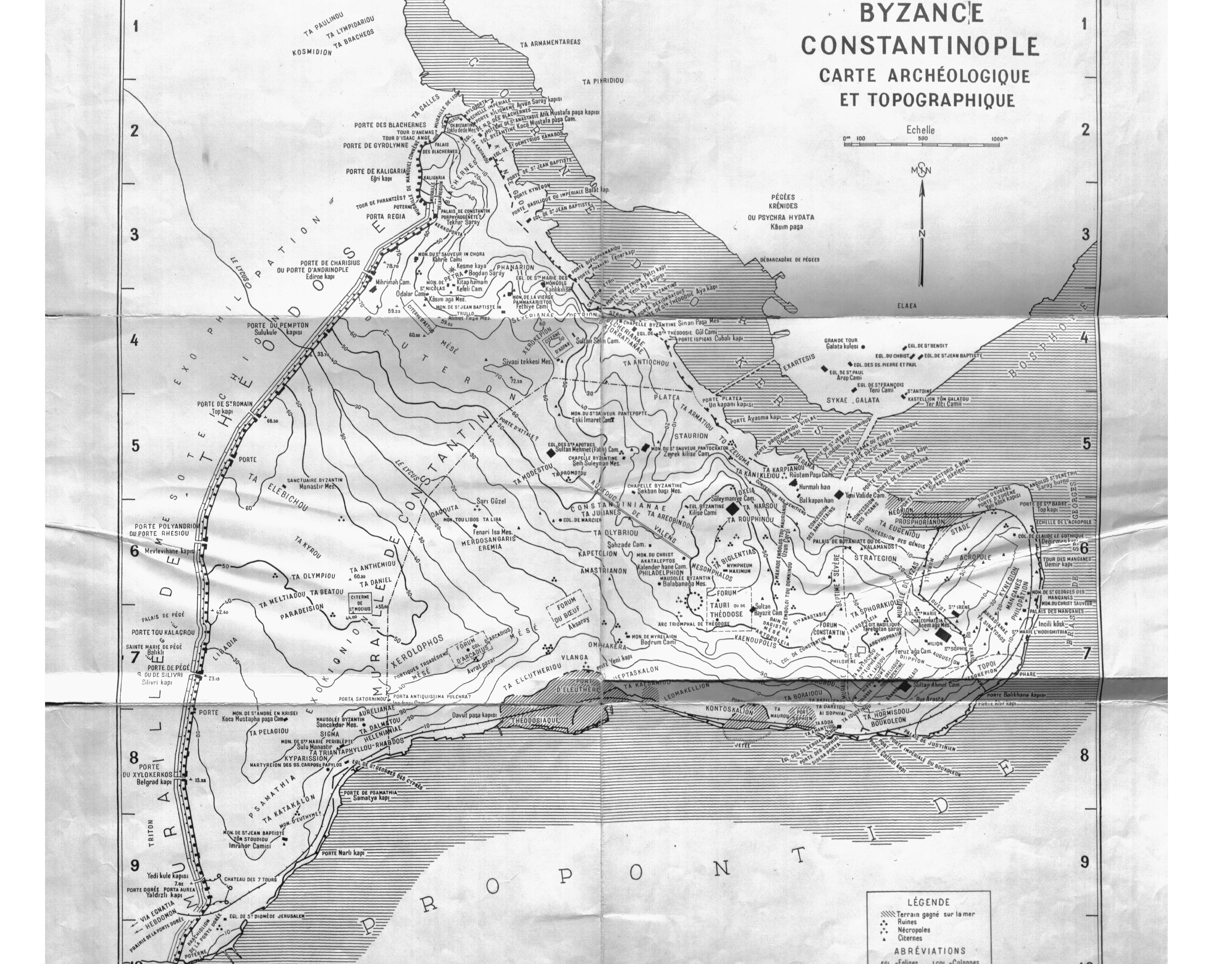
Pte DORÉE

PROPONTIDE

XIV XIII X XI VII VI V IV II XII IX VIII III I


BYZANCE
CONSTANTINOPLE
CARTE ARCHÉOLOGIQUE
ET TOPOGRAPHIQUE
Echelle
0m 100 500 1000m
N
LÉGENDE
Terrain gagné sur la mer
Ruines
Nécropoles
Citernes
ABRÉVIATIONS
1
2
3
4
5
6
7
8
9
TA PAULINOU
TA LYMPIDARIOU
TA BRACHEOS
KOSMIDION
TA ARMAMENTAREAS
TA PIKRIDIOU
PÉGÉES
KRÉNIDES
DU PSYCHRA HYDATA
Kâsim paşa
DÉBARCADÈRE DE PÉGÉES
ELAEA
PORTE DES BLACHERNES
TOUR D'ANEMAS
TOUR D'ISAAC ANGE
PORTE DE GYROLYMNE
PORTE DE KALIGARIA
Egri kapı
TOUR DE PHRANTZÈS?
PORTA REGIA
PORTE DE CHARISIUS
OU PORTE D'ANDRINOPLE
Edirne kapı
PORTE DU PEMPTON
Sulukule kapısı
PORTE DE St ROMAIN
Top kapı
PORTE
PORTE POLYANDRION
OU PORTE RHESIOU
Mevlevihane kapısı
PALAIS DE PÉGÉ
PORTE TOU KALAGROU
SAINTE MARIE DE PÉGÉ
Balıklı
PORTE DE PÉGÉ
OU DE SILIVRI
Silivri kapı
PORTE
PORTE
DU XYLOKERKOS
Belgrad kapı
TRITON
Yedi kule kapısı
PORTE DORÉE PORTA AUREA
Yaldızlı kapı
VIA EGNATIA
HEBDOMON
CHATEAU DES 7 TOURS
EGL. DE St DIOMÈDE JERUSALEM
LE LYCUS
EXO PHILOPATION
TA ELEBICHOU
TA KYROU
TA OLYMPIOU
TA MELTIADOU
TA BEATOU
PARADEISION
TA ANTHEMIOU
TA DANIEL
XEROLOPHOS
FORUM D'ARCADIUS
Avrat pazar
TA PELAGIOU
SIGMA
KYPARISSION
PSAMATHIA
TA KATAKALON
PORTE DE PSAMATHIA
Samatya kapı
PORTE Narlı kapı
DEUTERON
MÉSÉ
PHANARION
PETRA
Fethiye Cami
Kâsim aga Mes.
Sultan Selim Cam.
TA ANTIOCHOU
PLATEA
STAURION
TA ARMATIOU
TO ZEUGMA
TA KANIKLEIOU
TA KARPIANOU
PÉRAMA
Rüstem Paşa Cam.
Yeni Valide Cam.
Süleymaniye Cam.
TA NARSOU
TA ROUPHINOU
TA BIGLENTIAS
MESOMPHALOS
FORUM TAURI OU DE THÉODOSE
FORUM DU BŒUF
Aksaray
AQUEDUC DE VALENS
CONSTANTINIANAE
TA JULIANES
TA AREOBINDOU
TA OLYBRIOU
Şahzade Cam.
KAPETOLION
AMASTRIANON
DAGOUTA
MERDOSANGARIS
EREMIA
Sarı Güzel
Fenari Isa Mes.
TA MODESTOU
TA PROMOTOU
OMPHAKERA
VLANGA
Yeni kapı
TA ELEUTHERIOU
PORT D'ELEUTHÈRE
THÉODOSIAQUE
TA KAISARIOU
LEOMAKELLION
KONTOSKALION
TA BORAIDOU
TA HORMISDOU
BOUKOLEON
KAENOUPOLIS
FORUM CONSTANTIN
STRATEGION
ACROPOLE
STADE
NEORION
PROSPHORIANON
TA EUGENIOU
MANGANES
KYNEGION
PHILOPATION
TOPOI
MILION
Ste SOPHIE
Ste IRENE
Sultan Ahmet Cam.
GALATA
SYKAE
Galata kulesi
BOSPHORE
MURAILLE DE THÉODOSE
MURAILLE DE CONSTANTIN
MURAILLE DE BYZAS
XEROKERKOS
BLACHERNES
CORNE D'OR
PROPONTIDE


BYZANCE
CONSTANTINOPLE
CARTE ARCHÉOLOGIQUE
ET TOPOGRAPHIQUE
Echelle
0m 100 500 1000m
N
1
2
3
4
5
6
7
8
9
TA PAULINOU
TA LYMPIDARIOU
TA BRACHEOS
KOSMIDION
TA ARMAMENTAREAS
TA PIKRIDIOU
TA GALLES
PORTE DES BLACHERNES
TOUR D'ANEMAS?
TOUR D'ISAAC ANGE
PORTE DE GYROLYMNE
PALAIS DES BLACHERNES
PORTE DE KALIGARIA
Egri kapı
KALIGARIA
TOUR DE PHRANTZÈS?
POTERNE
PORTA REGIA
PALAIS DE CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE?
Tekfur Saray
KERKOPORTA?
PÉCÉES
KRÉNIDES
OU PSYCHRA HYDATA
Kâsım paşa
DÉBARCADÈRE DE PÉGEES
ELAEA
MON. DU ST SAUVEUR IN CHORA
Kahrie Cami
PORTE DE CHARISIUS
OU PORTE D'ANDRINOPLE
Edirne kapı
Mihrimah Cam.
Odalar Cami
Kesme kaya
Bogdan Saray
PHANARION
PETRA
Kitap hamam
Kefeli Cam.
Kasım aga Mes.
MON. DE LA VIERGE PAMMAKARISTOS
Fethiye Cami
PORTE PHANARI
Fener kapı
PORTE DU PETRION
Petri kapı
PORTE DU PEMPTON
Sulukule kapısı
CITERNE D'AETIUS
CITERNE D'ASPAR
XEROKEPION
Sultan Selim Cam.
PORTE ISPIGAS Cubalı kapı
GRANDE TOUR
Galata kulesi
EGL. DE ST BENOIT
EGL. DU CHRIST
EGL. DE ST JEAN BAPTISTE
EGL. DES SS. PIERRE ET PAUL
EGL. DE ST PAUL
Arap Cami
EXARTESIS
EGL. DE ST FRANÇOIS
Yeni Cami
ST ANTOINE
KASTELLION TÔN GALATOU
Yer Altı Camii
SYKAE GALATA
BOSPHORE
Sivasi tekkesi Mes.
DEUTERON
TA ANTIOCHOU
PLATEA
PORTE PLATEA
Un kapanı kapısı
STAURION
TA ARMATIOU
PORTE DE ST ROMAIN
Top kapı
MON. DU ST SAUVEUR PANTEPOPTE
Eski Imaret Cam.
PORTE D'ATTALE?
EGL. DES STS APOTRES
Sultan Mehmet (Fatih) Cam.
MON. DU ST SAUVEUR PANTOCRATOR
Zeyrek kilise Cam.
CHAPELLE BYZANTINE
Şeih Süleyman Mes.
TA PROMOTOU
TA MODESTOU
PORTE
TA ELEBICHOU
SANCTUAIRE BYZANTIN
Manastır Mes.
LE LYCUS
MURAILLE DE CONSTANTIN
CHAPELLE BYZANTINE
Sekban başı Mes.
Süleymaniye Cam.
EGL. BYZANTINE
Kilise Cami
TA NARSOU
TA ROUPHINOU
TA KARPIANOU
Rüstem Paşa Cam.
Hurmalı han
Balkapan han
Yeni Valide Cam.
TA KANIKLEIOU
ZEUGMA
PÉRAMA
NEORION
PROSPHORIANON
TA EUGENIOU
STADE
ACROPOLE
Sarı Güzel
DAGOUTA
MON. TOU LIBOS TA LIBA
Fenari Isa Mes.
MERDOSANGARIS
EREMIA
CONSTANTINIANAE
TA JULIANES
AQUEDUC DE VALENS
TA AREOBINDOU
COL. DE MARCIEN
TA OLYBRIOU
Şahzade Cam.
KAPETOLION
MON. DU CHRIST AKATALEPTOS
Kalender hane Cam.
PHILADELPHION
MAUSOLÉE BYZANTIN
Balabanaga Mes.
AMASTRIANON
MESOMPHALOS
TA BIGLENTIAS
NYMPHEUM MAXIMUM
PORTE POLYANDRIOU
OU PORTE RHESIOU
Mevlevihane kapısı
TA KYROU
TA OLYMPIOU
TA ANTHEMIOU
TA DANIEL
TA MELTIADOU
TA BEATOU
PARADEISION
CITERNE DE ST MOCIUS
FORUM DU BOEUF
Aksaray
FORUM TAURI OU DE THÉODOSE
Sultan Bayazit Cam.
ARC TRIOMPHAL DE THÉODOSE
STRATEGION
PALAIS DE BOTANIATE OU DE KALAMANOS?
SEPTIME SÉVÈRE
TA SPHORAKIOU
FORUM CONSTANTIN
EGL. DE STE MARIE CHALCOPRATIA
Acemaga Mes.
MILION
ST IRENE
ST SOPHIE
KYNEGION
MANGANES
PHILOPATION
TOUR DES MANGANES
Demir kapı
MON. DE ST GEORGES DES MANGANES
PALAIS DES MANGANES
Incili kösk
COL. DE CLAUDE LE GOTHIQUE
Degirmen kapı
PORTE DE STE BARBE
Top kapı
ECHELLE DE L'ACROPOLE
PALAIS DE PÉGÉ
PORTE TOU KALAGROU
SAINTE MARIE DE PÉGÉ
Balıklı
PORTE DE PÉGÉ
OU DE SILIVRI
Silivri kapı
LIBADIA
XEROLOPHOS
FORUM D'ARCADIUS
COL. D'ARCADIUS
Avrat pazar
PORTIQUES TROADÉSIENS
MÉSÉ
MON. DE MYRELAION
Bodrum Cami
OMPHAKERA
KAENOUPOLIS
VLANGA
Yeni kapı
TA ELEUTHERIOU
PORT D'ELEUTHÈRE
HEPTASKALON
TA KAISARIOU
LEOMAKELLION
TA BORAIDOU
Sultan Ahmet Cam.
Feruz aga Cam.
TOPOI
PHARE
PORTE Balıkhane kapısı
Rue Arasta
PORTA SATORNINOU?
PORTA ANTIQUISSIMA PULCHRA?
PORTE
MON. DE ST ANDRÉ EN KRISEI
Koca Mustapha paşa Cam.
MAUSOLÉE BYZANTIN
Sancakdar Mes.
AURELIANAE
TA DALMATOU
HELENIANAE
Davut paşa kapısı
THÉODOSIAQUE
KONTOSKALION
PORT SOPHIEN
TA HORMISDOU
BOUKOLEON
TA PELAGIOU
SIGMA
MON. DE STE MARIE PERIBLEPTE
Sulu Manastır
TA TRIANTAPHYLLOU-RHABDOS
KYPARISSION
MARTYREION DES SS. CARPOS ET PAPYLOS
EGL. DE ST GEORGES DES CYPRÈS
JETÉE
EGL. DES SS. SERGE ET BACCHUS
PALAIS DE JUSTINIEN
PORTE IMPÉRIALE DU BOUKOLEON
PORTE
DU XYLOKERKOS
Belgrad kapı
PSAMATHIA
TA KATAKALON
PORTE DE PSAMATHIA
Samatya kapı
MON. D'EUTHYME?
TRITON
MON. DE ST JEAN BAPTISTE
TÔN STOUDIOU
Imrahor Camisi
PORTE Narlı kapı
Yedi kule kapısı
CHATEAU DES 7 TOURS
PORTE DORÉE PORTA AUREA
Yaldızlı kapı
VIA EGNATIA
HEBDOMON
EGL. DE ST DIOMÈDE JERUSALEM
PRAIRIE DE LA PORTE DORÉE
POTERNE
EXO PHILOPATION
THEODOSE
EXOKIONION
MURAILLE DE THEODOSE
PROPONTIDE
LÉGENDE
Terrain gagné sur la mer
Ruines
Nécropoles
Citernes
ABRÉVIATIONS
EGL. =Eglises COL. =Colonnes


BYZANCE
CONSTANTINOPLE
CARTE ARCHÉOLOGIQUE
ET TOPOGRAPHIQUE
Echelle
0m 100 500 1000m
N
M
TA PAULINOU
TA LYMPIDARIOU
TA BRACHEOS
KOSMIDION
TA ARMAMENTAREAS
TA PIKRIDIOU
TA GALLES
PORTE DES BLACHERNES
TOUR D'ANEMAS
TOUR D'ISAAC ANGE
PORTE DE GYROLYMNE
PALAIS DES BLACHERNES
PORTE DE KALIGARIA
Eğri kapı
BLACHERNES
TOUR DE PHRANTZÈS?
PORTA REGIA
PALAIS DE CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE
Tekfur Saray
KERKOPORTA
PORTE DE CHARISIUS
OU PORTE D'ANDRINOPLE
Edirne kapı
LE LYCUS
MON. DU St SAUVEUR IN CHORA
Kahrie Cami
Kesme kaya
Bogdan Saray
PHANARION
PETRA
Kitap hamam
Kefeli Cam.
Mihrimah Cam.
Odalar Cami
Kâsım aga Mes.
MON. DE LA VIERGE PAMMAKARISTOS
Fethiye Cami
PETRION
SYLYKIANAE
PÉGÉES
KRÉNIDES
OU PSYCHRA HYDATA
Kâsım paşa
DÉBARCADÈRE DE PÉGÉES
ELAEA
PORTE DU PEMPTON
Sulukule kapısı
CITERNE D'ASPAR
Sultan Selim Cam.
DEUTERON
MÉSÉ
Sivasi tekkesi Mes.
CHAPELLE BYZANTINE Sinan Paşa Mes.
EGL. DE St THÉODOSIE Gül Cami
PORTE ISPIGAS Cubali kapı
GRANDE TOUR
Galata kulesi
EGL. DE St BENOIT
EGL. DU CHRIST
EGL. DE St JEAN BAPTISTE
EGL. DES SS. PIERRE ET PAUL
EGL. DE St PAUL
Arap Cami
EGL. DE St FRANÇOIS
Yeni Cami
St ANTOINE
KASTELLION TÔN GALATOU
Yer Altı Camii
SYKAE GALATA
EXARTESIS
BOSPHORE
TA ANTIOCHOU
PLATEA
PORTE PLATEA
Un kapanı kapısı
TA ARMATIOU
PORTE DE St ROMAIN
Top kapı
MON. DU St SAUVEUR PANTEPOPTE
Eski Imaret Cam.
STAURION
PORTE D'ATTALE?
EGL. DES Sts APOTRES
Sultan Mehmet (Fatih) Cam.
CHAPELLE BYZANTINE
Şeih Süleyman Mes.
MON. DU St SAUVEUR PANTOCRATOR
Zeyrek kilise Cam.
TO ZEUGMA
PERAMA
TA KARPIANOU
Rüstem Paşa Cam.
TA KANIKLEIOU
Hurmalı han
Yeni Valide Cam.
Bal kapan han
PORTE
TA ELEBICHOU
SANCTUAIRE BYZANTIN
Manastır Mes.
LE LYCUS
TA PROMOTOU
TA MODESTOU
AQUEDUC DE VALENS
CHAPELLE BYZANTINE
Şekban başı Mes.
Süleymaniye Cam.
OXEIA
TA NARSOU
EGL. BYZANTINE
Kilise Cami
TA ROUPHINOU
CONSTANTINIANAE
TA JULIANES
TA AREOBINDOU
Sarı Güzel
DAGOUTA
MON. TOU LIBOS TA LIBA
Fenari Isa Mes.
MERDOSANGARIS
EREMIA
COL. DE MARCIEN
TA OLYBRIOU
Şahzade Cam.
PORTE POLYANDRIOU
OU PORTE RHESIOU
Mevlevihane kapısı
TA KYROU
KAPETOLION
MON. DU CHRIST AKATALEPTOS
Kalender hane Cam.
PHILADELPHION
MAUSOLÉE BYZANTIN
Balabanaga Mes.
AMASTRIANON
MESOMPHALOS
TA BIGLENTIAS
NYMPHEUM MAXIMUM
STRATEGION
NEORION
PROSPHORIANON
TA EUGENIOU
STADE
ACROPOLE
PORTE DE St BARBE
Top kapı
ECHELLE DE L'ACROPOLE
COL. DE CLAUDE LE GOTHIQUE
Değirmen
TOUR DES MANGANES
Demir kapı
TA OLYMPIOU
TA ANTHEMIOU
TA DANIEL
TA MELTIADOU TA BEATOU
CITERNE DE St MOCIUS
PARADEISION
PALAIS DE PÉGÉ
PORTE TOU KALAGROU
SAINTE MARIE DE PÉGÉ
Balıklı
PORTE DE PÉGÉ
OU DE SILIVRI
Silivri kapı
LIBADIA
FORUM DU BŒUF
Aksaray
FORUM TAURI OU DE THÉODOSE
Sultan Bayazit Cam
SEPTIME-SÉVÈRE
TA SPHORAKIOU
EGL. St MARIE CHALCOPRATEIA
Acem aga Mes.
St IRÈNE
KYNEGION
MANGANES
PHILOPATION
MON. DE St GEORGES DES MANGANES
MON. DU CHRIST SAUVEUR
PALAIS DES MANGANES
Incili köşk
St MARIE L'HODIGHITRIA
FORUM CONSTANTIN
MILION
St SOPHIE
AUGUSTEON
TOPOI
PROKEPION
PHARE
XEROLOPHOS
FORUM D'ARCADIUS
COL. D'ARCADIUS
PORTIQUES TROADÉSIENS
Avrat pazar
MÉSÉ
ARC TRIOMPHAL DE THÉODOSE
MON. DE MYRELAION
Bodrum Cami
OMPHAKERA
KAENOUPOLIS
TA ELEUTHERIOU
VLANGA
PORT D'ELEUTHÈRE
Yeni kapı
HEPTASKALON
TA KAESARIOU
LEOMAKELLION
TA BORAIDOU
Sultan Ahmet Cam.
Rue Arasta
PORTE Balıkhane kapısı
PORTE Ahır kapı
PORTA SATORNINOU
PORTA ANTIQUISSIMA PULCHRA?
PORTE
MON. DE St ANDRÉ EN KRISEI
Koca Mustapha paşa Cam.
MAUSOLÉE BYZANTIN
Sancakdar Mes.
AURELIANAE
TA DALMATOU
HELENIANAE
Davut paşa kapısı
THÉODOSIAQUE
KONTOSKALION
TA MAUROU
PORT SOPHIEN
AI SOPHIAI
TA HORMISDOU
BOUKOLEON
TA PELAGIOU
SIGMA
MON. DE St MARIE PERIBLEPTE
Sulu Manastır
TA TRIANTAPHYLLOU-RHABDOS
KYPARISSION
MARTYREION DES SS. CARPOS ET PAPYLOS
EGL. DE St GEORGES DES CYPRÈS
JETÉE
EGL. DES SS. SERGE ET BACCHUS
PALAIS DE JUSTINIEN
PORTE IMPÉRIALE DU BOUKOLEON
PORTE
DU XYLOKERKOS
Belgrad kapı
PSAMATHIA
PORTE DE PSAMATHIA
Samatya kapı
TA KATAKALON
MON. EUTHYME?
TRITON
MON. DE St JEAN BAPTISTE TÔN STOUDIOU
Imrahor Camisi
PORTE Narlı kapı
Yedi kule kapısı
CHATEAU DES 7 TOURS
PORTE DORÉE PORTA AUREA
Yaldizlı kapı
VIA EGNATIA
HEBDOMON
EGL. DE St DIOMÈDE JERUSALEM
PROPONTIDE
CORNE D'OR
MURAILLE DE THÉODOSE
MURAILLE DE CONSTANTIN
EXOKIONION
LÉGENDE
Terrain gagné sur la mer
Ruines
Nécropoles
Citernes
ABRÉVIATIONS
1
2
3
4
5
6
7
8
9